LE SAINT TRAVAIL
DES MAINS

IMPRIMATUR.

Atrebati, die 12 Junii 1896.

In festo S. S. Cordis Jesu.

Z. Liénard, Vic. Gen.

LE

SAINT TRAVAIL
DES MAINS

OU

LA MANIÈRE DE GAGNER LE CIEL

PAR LA PRATIQUE DES ACTIONS MANUELLES

Ouvrage autant utile que nécessaire aux Religieux et Religieuses qui sont occupés aux offices de Marthe.

Par le R. P. Thomas LE BLANC, S. J.

Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini.
(*Psalm.* LXX, 15.)

IVe Édition revue avec soin par un Père de la même Compagnie.

TOME III

MONTREUIL-SUR-MER
(Pas-de-Calais)
IMPRIMERIE N.-D. DES PRÉS

PARIS. — VIC ET AMAT
Libraires-Editeurs
11, RUE CASSETTE, 11

MDCCCXCVI

44131

LE

SAINT TRAVAIL

DES MAINS

LIVRE SEPTIÈME

LES VERTUS NÉCESSAIRES AUX FRÈRES CONVERS POUR CHAQUE OFFICE EN PARTICULIER.

APRÈS avoir discouru en général des vertus qui sont nécessaires à tous les frères convers, il faut descendre plus en particulier dans leurs offices, afin d'y considérer quelles vertus spéciales sont plus utiles à chaque officier, et de quelle sorte il les doit pratiquer.

Chacun pourra lire tous ces chapitres avec profit : les frères, afin de se tenir indifférents, dans la vue qu'on se peut rendre très parfait en toutes les occupations de la Religion ; les prêtres, pour diriger, consoler et entretenir diverses personnes, tant dedans que hors de la maison ; les autres, afin de s'humilier, dans la considération de plusieurs Saints, dans les plus bas exercices ; tous enfin, pour trouver Dieu dans tout ce qu'ils voient et ce qu'ils rencontrent au logis.

SECTION PREMIÈRE.

Du Sacristain.

CHAPITRE PREMIER.

QUATRE VERTUS NÉCESSAIRES AU BON SACRISTAIN.

I. L'office du Sacristain est excellent.—II. Il est nuisible s'il ne se fait bien. — III. Vertus indispensables pour s'en bien acquitter : 1° Une foi vive ; 2° Une profonde humilité ; 3° Une modestie angélique ; 4° Une dévotion divine.

I. Le plus doux, le plus noble, le plus dévot et le plus souhaitable office qui soit dans les Maisons religieuses pour un frère convers, c'est celui de la sacristie. Un dévot et vertueux sacristain est un Ange posé sur l'arche du Testament, qui ne quitte point Dieu de vue et qui est sans cesse au milieu des odeurs du Paradis.

II. Mais, comme cette sainte occupation, si elle est bien faite, peut élever l'âme à une très sublime perfection, de même, si elle se fait mal, elle diminue beaucoup la dévotion et la foi, et rend un esprit sec, aride et incapable de toutes les douceurs qui se ressentent dans le maniement des choses sacrées et dans la participation des sacrements.

Un sacristain peu soigneux de son profit spirituel est dans l'église, parmi les mystères célestes et divins, ainsi qu'un garçon d'apothicaire dans la boutique de son maître, laquelle est pleine des douces senteurs de l'Arabie heureuse. Au commencement, il est tout embaumé ; mais à la longue, il s'y accoutume tellement qu'il n'y fait aucune réflexion.

Les choses sacrées et célestes emportent d'abord l'esprit humain ; mais, si la négligence s'y jette et qu'on les manie

par routine, on devient à moitié infidèle ; et les mystères qui tirent les larmes des yeux d'un peuple entier, ne touchent pas seulement le bout de l'oreille du cœur d'un sacristain qui les voit tous les jours, et qui s'emploie par coutume à ces exercices, non tant pour l'amour de Dieu que pour la crainte du châtiment ou pour un vain désir d'estime et de louange.

III. Voyons donc quelles vertus il doit acquérir, conserver et augmenter, afin de correspondre à la grandeur et à l'excellence de son ministère, et pour se rendre grand devant Dieu, qui lui fait l'honneur de s'approcher de lui et de demeurer en sa présence tous les jours.

J'en trouve quatre principales, qui seront les quatre bases de l'autel de son cœur, où il offrira à toute heure des sacrifices de louanges à son Créateur et Rédempteur. Pour faire excellemment son office, il doit avoir une ferme foi, une humilité profonde, une modestie angélique et une dévotion divine.

1. La première vertu d'un fervent sacristain est la foi, qui est la base et le fondement de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Mais elle le doit être d'une singulière façon dans un sacristain, vu qu'il est environné de toutes parts des merveilles de la foi, comme un poisson est entouré des eaux d'un océan tout entier.

Il est toute une matinée dans une église pleine du peuple qui offre à son Dieu ses vœux et ses prières avec ses larmes et ses sanglots. Il voit Dieu qui descend sur les autels autant de fois que l'on célèbre la Messe. L'eau qu'il touche est bénite ; les vêtements et les vases qu'il manie sont sacrés ; les lumières qui l'éclairent sont saintes ; la terre qu'il foule aux pieds et les parois qui l'environnent, demandent une vénération particulière et sont remplies de mystères. Il n'a devant les yeux que les reliques, les images et les statues des Saints, qui lui prêchent la foi d'une voix plus forte que s'il eût conversé avec eux-mêmes sur la terre, dans la certitude qu'il a que maintenant ils sont au Ciel.

Le sacristain soigneux de sa perfection doit se servir de tous ces avantages pour affermir, pour vivifier et pour exercer sa foi par des actes intérieurs et extérieurs. Ainsi il peut se réjouir de la grâce de sa vocation à une Religion si sainte, et dans laquelle seule on trouve le repos de l'âme, comme saint Justin le Philosophe, saint Augustin, Anger le Japonais et plusieurs autres l'ont éprouvé. Il peut rendre grâces à Dieu pour la conversion des pécheurs qui vivent encore ou qui sont déjà morts. Par exemple, le jour de la fête de saint Augustin, il peut louer notre Sauveur de cette voix efficace qu'il fit entendre à cet admirable docteur, laquelle le poussa à la lecture qui le convertit. Le jour de la fête de saint Eustache, il trouve une occasion de remercier cet admirable Rédempteur d'être apparu en croix à ce Saint, au milieu des cornes d'un cerf, et de lui avoir ouvert les yeux pour lui faire connaître et embrasser la véritable Religion. La même chose peut se faire aux autres fêtes, ou lorsque le souvenir et la dévotion y pousseront.

Si vous avez ce saint office de sacristain, admirez souvent la grandeur et l'efficacité de votre foi, qui s'étend par tout l'univers et y fait des merveilles dans le feu, dans l'eau et en tout lieu. Vous le pouvez facilement découvrir en la vie et en l'histoire de plusieurs Saints. Saint Poppon convertit les Danois en revêtant sa main nue d'un gantelet de fer tout ardent et en s'habillant d'une robe poissée, qu'il fit brûler sur son corps, sans être endommagé ni de l'un ni de l'autre. — Saint Dominique en France confondit les Albigeois en jetant au feu un livre où étaient écrits les articles Catholiques, sans qu'une seule page en fût seulement noircie, quoique le livre des Hérétiques y fût réduit en cendres. — Saint Maure, bénédictin, saint Hyacinthe, dominicain, saint Bernardin, de l'Ordre des Frères Mineurs, saint François de Paule, fondateur des Minimes, marchent sur les eaux comme sur la terre. — Saint Épiphane change l'eau en vin ; — saint Dorothée

boit de l'eau empoisonnée et n'en reçoit aucune incommodité. — La foi ne paraît pas moins sur la terre que dans l'eau. Saint Germain, évêque de Paris, y tue par le signe de la croix deux ours qui nuisaient au pays. — Saint Hypace, évêque de Gangres, mène avec son bâton, armé de la croix, un furieux dragon qui se tenait sur le trésor de l'empereur Constance. Il lui commanda de se jeter dans un bûcher allumé. Le serpent obéit et y fut consumé. La véritable foi descend jusqu'aux enfers, pour y enchaîner et tourmenter les démons, qu'elle chasse chaque jour des corps et des maisons tant des chrétiens que des infidèles.

Détestez au contraire les hérésies, qui ne sont autre chose que la corruption des âmes et la perte des corps. Luther veut chasser les diables du corps d'un possédé, et il en est lui-même meurtri de coups, au rapport de Lindan. — Un hérétique anabaptiste promet qu'il fera des miracles en confirmation de sa foi, et il est suffoqué par les démons, au rapport de Bozius. — Cyrole, évêque arien, aveugle un homme clairvoyant, en lui mettant les mains sur les yeux, comme pour le guérir de l'aveuglement qu'il feignait, ainsi que l'écrit saint Grégoire de Tours. — Calvin tue un pauvre misérable, en voulant faire semblant de le ressusciter, ainsi que l'assure Bolsec, qui a vécu avec cet imposteur.

Les images que vous voyez dans votre sacristie, sur les autels et par toute l'église, vous peuvent beaucoup aider pour la confirmation et pour l'exercice de votre foi. Qui ne serait touché à la vue de saint Waast, évêque d'Arras, qui guérit un aveugle en présence de Clovis, pour le convertir entièrement à la vraie Religion ? — Saint Daniel Stylite touche et guérit les lépreux. — Saint Ambroise guérit une femme paralytique. — Saint Xavier ressuscite les morts. — Saint Anien, disciple de saint Marc, transporte une montagne, en preuve de la vérité de notre foi. — Plusieurs Saints guérissent des maladies des yeux, des

oreilles, des dents, du gosier, des reins, et des autres. Vous voyez toutes ces merveilles dépeintes et décrites devant vous : c'est un livre qui ne vous coûte rien et qui vous dit tout sans parler.

Notre-Seigneur même a voulu souvent être de la partie, pour rappeler ses brebis égarées. Un jour il apparut au juif Herban et à ses compagnons. Il les aveugla pour les illuminer des rayons de la foi et leur rendre la vue du corps par le Baptême, selon que le certifie saint Gregentius, archevêque, qui était présent.

C'est ce qui vous doit réjouir le cœur, par l'admiration de la bonté de Dieu à votre égard, de vous avoir mis en la véritable Religion, où tant de saints personnages ont fait de si merveilleux prodiges.

Le principal objet de la foi d'un sacristain doit être le Saint Sacrement de l'autel, qui est comme un soleil perpétuel dans l'Église pour éclairer son âme, s'il s'en approche avec de bons yeux. Mais il l'aveuglera, s'il n'y apporte la pureté de conscience et une vie qui corresponde à la grandeur du mystère, autant que l'infirmité humaine le permet.

L'aigle regarde en plein midi le soleil, qui est l'œil et la lumière du monde ; et le chat-huant n'en peut souffrir les rayons à son couchant. Nous verrons, au chapitre qui suit, le profit que peut tirer un dévot sacristain de la continuelle présence de son Dieu.

Si non seulement l'empereur Théodose, mais les Goths mêmes pardonnent à ceux qui se réfugient dans l'asile des églises ; — si l'eau du Tessin ne peut entrer, en ses inondations, dans l'église de Saint-Zénon, à Vérone, les portes en étant ouvertes ; — si le feu du mont Vésuve ne peut endommager une église de Notre-Dame près de Naples, quoiqu'un fleuve entier coule jusqu'à sa porte ; — si Dieu ne permet pas que Sancius, roi de Navarre, tue un sanglier qui se réfugie dans l'église de saint Antonin, martyr, et s'il rend immobile le bras de ce prince lorsqu'il le veut

frapper, pourquoi n'aurez-vous point une vive espérance que vous serez dans une entière sûreté au pied de l'autel, devant un Dieu tout bon, tout puissant et tout miséricordieux?

2. La seconde vertu principale d'un vertueux sacristain, c'est une très profonde et très cordiale humilité, dans l'estime qu'il est indigne des moindres exercices pour l'église, qui est la maison particulière de Dieu, pour les autels, qui en sont les trônes, pour les prêtres, qui en sont les sacrificateurs, pour le peuple, qui y fait tant d'actes de vertu.

Le frère sacristain doit trembler d'effroi lorsqu'il foule sans cesse aux pieds une terre si sacrée. Si l'Ange qui parut à Moïse dans un buisson du désert lui fit ôter ses souliers, parce que la terre où il marchait était sainte; si l'archange saint Michel donna le même ordre dans la terre promise à Josué, prince du peuple de Dieu; si les Turcs vont nu-pieds dans leurs mosquées, que doit faire celui qui converse dans l'église, consacrée par la présence du Corps de son Rédempteur?

Nous faisons grand état de ce que saint Pierre ait consacré dans Londres, en Angleterre, une église qui lui était dédiée, et de ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ ait consacré lui-même l'église de Saint-Denis-lès-Paris; et pourquoi ne nous étonnerons-nous pas de ce que ce Dieu de grandeur sanctifie tous nos temples par sa demeure continuelle et par la présence de ses Anges qui l'environnent?

Cette considération doit faire que le Religieux sacristain, qui contemple cette auguste Majesté, ne rejette point sur des serviteurs, ou sur d'autres personnes, les occupations de son office. Il doit volontiers nettoyer les autels, ôter la poussière et les araignées des parois et des fenêtres, mettre de l'huile aux lampes, les accommoder, et balayer l'église.

Recherchez avec ambition tous ces exercices, si vous désirez que Dieu vous élève dans l'oraison et la contemplation, et vous prodigue des consolations dans les visites

de l'humble Jésus, qui considère de dessus l'autel tous les pas que vous faites, tous les coups de balai que vous donnez, et toutes les gouttes de sueur qui coulent de votre front.

Si vos forces ne suivent point à pas égal votre ferveur, prenez toujours ce qui est le plus humiliant, dans un véritable principe que vous êtes trop heureux d'avoir occasion de rendre quelque petit service à votre Prince, en ce qui le touche de plus près.

Les princes du sang se querellent pour présenter la serviette au roi lorsqu'il lave ses mains : ah ! qu'est-ce qu'un homme mortel au prix de Dieu ?

Pour cette cause les Saints les plus élevés et les princes eux-mêmes ont tenu à honneur les moindres services qu'ils pouvaient rendre à Notre-Seigneur dans les églises. J'en rapporterai ici seulement quatre, vous en trouverez plusieurs autres, si vous le voulez.

Saint François de Paule, alors qu'il était Général de son Ordre, balayait souvent l'église, nettoyait les autels et les ornements sacrés, allumait les lampes, et accommodait le reste des choses nécessaires au service de Dieu, dans une joie et une ferveur très sensibles.

L'empereur Constantin, qui tenait sous son sceptre l'Orient et l'Occident, déposa son diadème, et s'étant courbé adora le Créateur du Ciel et de la terre, prit un hoyau en main, bêcha la terre et en porta douze paniers, lorsqu'il fit creuser les fondements du temple qu'il fit bâtir à l'honneur de l'apôtre saint Pierre.

La reine du royaume de Sanguin, dans l'Inde, tint à grande faveur que les Pères de notre Compagnie lui permissent d'arracher les herbes et de nettoyer toutes choses au lieu où l'on voulait bâtir une église.

La piété de Cabaone, prince de Mauritanie, est très remarquable et très imitable. Sur l'avis que les Vandales allaient lui faire la guerre, et que, par une exécrable impiété, ils profanaient les églises qu'ils transformaient en

écuries, ce prince envoya des hommes pour nettoyer les maisons de Dieu des immondices laissées par les chevaux de ces misérables, pour remettre et rallumer les lampes, redresser les statues et les autels, et honorer les prêtres bafoués et maltraités par ces barbares. Cette piété est d'autant plus admirable que ce prince était encore païen. Aussi Dieu lui donna une glorieuse victoire sur ses ennemis, qu'il mit en déroute et qu'il contraignit à lui laisser la paix.

Plus vous vous humilierez, plus Dieu vous exaltera. Ne permettez pas que des valets vous ôtent le mérite et la couronne de dessus la tête. Si vous prenez bien votre temps, vous viendrez à bout de tout votre office, sans emprunter tant de bras inutiles. Votre Règle vous dit de tenir votre église bien nette ; faites-le pour l'amour et pour l'honneur de votre Dieu, pour la dévotion et l'édification du peuple, et pour avoir occasion de vous humilier en la balayant et la nettoyant, soit entièrement, si vous le pouvez, soit en partie, si vos forces et vos occupations ne vous permettent pas ce bonheur entier et parfait.

Surtout humiliez-vous devant les prêtres, premièrement, par une obéissance très exacte au préfet de l'église, selon la première règle de nos frères sacristains qui dit : *Ils obéiront au préfet de l'église en tout ce qui appartient au service de l'église*. Qui oblige à tout n'excepte rien. Et ne m'alléguez point votre âge, votre expérience et l'incapacité de celui qui vous doit commander ; car je vous dirai que nul n'est bon juge en sa propre cause, et que saint François, qui avait pour le moins autant de vertu et d'expérience que vous, disait qu'il obéirait aussi volontiers à un novice d'un jour qu'au plus ancien et au plus sage Supérieur de l'Ordre.

Secondement, humiliez-vous, mais très cordialement, devant tous les autres prêtres, dans l'estime de votre bonheur de leur pouvoir rendre service en des ministères si célestes et si divins. Allez les chercher en diligence pour les messes et pour les confessions. Habillez-les avec soin

et avec affection. Servez-les à l'autel avec piété et révérence. Parlez-leur à voix basse et avec des paroles respectueuses. S'ils manquent en quelque chose, ne leur dites mot ; mais donnez-en avis au Supérieur, ou plutôt au préfet de l'église, comme vous y êtes obligé. Ainsi l'on mettra remède aux manquements, vous demeurerez dans votre humilité et dans la tranquillité de votre esprit, et Dieu sera servi avec ponctualité et avec dévotion.

Ayant traité précédemment du respect qui est dû aux prêtres, je ne m'étendrai point ici sur ce sujet. Je vous conseille de lire et de méditer souvent et avec attention ce que j'en ai rapporté au livre III, chap. III. Cette lecture, avec le secours de la grâce, vous sera d'un grand profit.

3. La troisième vertu principale d'un sacristain, c'est la modestie. Elle est commandée à nos frères sacristains dans leur Règle en ces mots : *Qu'ils gardent la modestie en leur marche, en leur maintien, en leurs paroles, tant dans l'église que dans la sacristie ; qu'ils tâchent de contenter ceux qui leur demanderont quelque chose, soit par eux-mêmes, soit en recourant au préfet ou en les lui renvoyant.*

Ce serait un déréglement bien hors de raison que d'orner avec soin les autels et les images pour exciter la dévotion du peuple qui fréquente votre église, et d'avoir cependant une démarche, une parole et des actions si mal modérées qu'elles servissent de scandale et ôtassent la dévotion à ceux qui vous abordent. Je traiterai plus amplement de cette vertu en instruisant l'acheteur.

4. Enfin, la quatrième vertu principale du sacristain, c'est la dévotion ; il en faut discourir un peu plus en particulier, tant à raison de son importance que des grands avantages qu'il a pour l'exercer.

CHAPITRE II.

LE BON ET FERVENT SACRISTAIN PEUT ET DOIT FAIRE PLUSIEURS ACTES DE DÉVOTION.

. Qu'est-ce que la Dévotion? — II. Motifs qui excitent à la Dévotion. — III. Considérations qui facilitent la dévotion au convers sacristain : 1° La piété des fidèles ; 2° Le pavé de l'église ; 3° L'eau bénite ; 4° L'ornement des autels ; 5° Les cierges et les lampes ; 6° Les reliques ; 7° Les images ; 8° Le crucifix ; 9° Le Saint Sacrement. — IV. Quelques détails pratiques.

I. La dévotion substantielle, comme la définit saint Thomas, est une volonté déterminée à se donner entièrement et parfaitement à l'exercice de tout ce qui touche le service de Dieu. Elle est un acte de religion, si elle vise à honorer Dieu comme son Créateur et son premier principe, ou de charité, si elle désire seulement lui plaire comme à son Bien-Aimé. Saint François de Sales, évêque de Genève et grand serviteur de Dieu, dit que la dévotion n'est autre chose qu'une agilité et une vivacité spirituelles, par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle, promptement et affectionnément ; et que, comme il appartient à la charité de nous faire accomplir généralement et universellement tous les commandements de Dieu, il appartient aussi à la dévotion de nous les faire accomplir promptement et diligemment.

Je n'entends point parler si précisément, et selon la rigueur des écoles, de la vertu de dévotion, que j'en exclue le don de piété, qui pousse l'homme à rendre le culte qu'il doit à Dieu, comme à son père.

Les théologiens enseignent que les actes de la vertu de religion, qui honore Dieu comme Créateur, sont plus excellents que les actes de la vertu de piété, qui honore et

sert les parents charnels. Mais aussi ils démontrent que les actes du don de piété, qui par un particulier instinct du Saint-Esprit porte le chrétien ou le Religieux à rendre le culte qui est dû à Dieu, comme à son père, sont de plus grand mérite et d'une excellence plus élevée que les actes de la vertu de religion, qui le considère en qualité de Créateur.

Tacite disait que la piété fait les princes semblables aux dieux. Saint Athanase certifie qu'elle est un trésor de tous les biens. Clément Alexandrin l'appelle un viatique suffisant pour tous les siècles et pour tous les hommes. Hieroclès, pythagoricien, enseignait que la piété est le guide et la maîtresse de toutes les vertus.

Saint Paul excite son disciple saint Timothée à s'exercer à la piété, et nous devons tous entrer dans le même dessein, ayant reçu, comme l'écrit le même Apôtre aux Romains, l'esprit d'adoption des enfants de Dieu, qui nous donne la liberté et la confiance de lui dire à haute voix dans nos nécessités : *Père, Père ;* et Notre-Seigneur a voulu que ce fût la première vue que nous eussions dans nos oraisons. Vous le jugez assez dans le commandement qu'il fait de commencer nos prières par ces douces paroles : *Notre Père, qui êtes aux cieux.*

II. Les motifs qui poussent aux actions de dévotion et de piété, sont les bienfaits de Dieu, ses grandeurs et les obligations infinies que nous avons de le servir.

Il n'est presque personne dans l'univers qui ait plus d'occasions de s'en souvenir qu'un sacristain, lequel est comme abîmé dans la piété et la dévotion, et dans tout ce qui les concerne, ainsi qu'un poisson dans les eaux de la mer où il est plongé.

De toutes parts il ne voit que de saints objets qui lui peuvent toucher le cœur. S'il jette les yeux en bas, il y voit un peuple prosterné, qui fond en larmes et fait de ferventes prières. S'il descend sous terre, il y rencontre les os de plusieurs saints Religieux, qui, après de longs

travaux et des actions héroïques, jouissent des éternelles récompenses. S'il regarde devant lui, il est touché de l'aspect de son Sauveur dans le Saint Sacrement, qui est sur un autel chargé de reliques des Saints. S'il jette les yeux à droite ou à gauche, il n'y découvre sur les parois et sur les vitres que des images et des statues des Confesseurs et des Martyrs. S'il lève la tête en haut, il contemple un dévot crucifix qui lui tend les bras, et qui baisse la tête pour le baiser et pour le caresser.

Comment est-il possible que tous ces objets sacrés et tous les autres ne lui attendrissent et ne lui percent le cœur? Il doit néanmoins prendre garde très soigneusement qu'il ne soit pas semblable aux poissons de la mer, qui ont de l'eau salée de toutes parts et n'en prennent aucune salure.

Si vous ne faites une sérieuse réflexion sur les occasions que vous avez de devenir un Saint, il y a danger que vous ne soyez pas même un médiocre Religieux, et que vous ne ressembliez à vos cloches, qui appellent une ville entière à la Messe, à Vêpres, au sermon, à la procession, et sans y aller jamais elles-mêmes.

Vous porterez de l'eau bénite, et les autres en prendront à la bénédiction. Vous allumerez vos lampes et vos cierges, et les autres jouiront de la lumière. Vous ornerez vos autels d'images et de reliques des Saints, et de pauvres séculiers en recevront les faveurs et les grâces.

III. Pour vous faciliter les actes de dévotion et de plusieurs autres vertus dans les fonctions de votre charge, je vous marquerai ici diverses considérations qui vous seront très utiles.

1. Lorsque vous voyez, même les jours ouvriers, un grand nombre d'artisans, de marchands, de procureurs, d'avocats et d'autres personnes, qui viennent de loin à la Messe par un temps froid, pluvieux et incommode, ils vous doivent servir d'un puissant aiguillon de piété. Vous devez dire alors : *Hélas ! je suis seul lâche au service de*

mon Dieu. Quels reproches me fera au jour du jugement tout ce bon peuple, qui laisse sa besogne, son gain, sa maison, ses enfants, dans le désir d'adorer son Roi et son Dieu? Oh! qu'il y en a plusieurs dans cette assemblée qui sont de très grands Saints dans la souffrance de leur pauvreté, de leurs maladies et de toutes leurs afflictions! Et moi misérable, qui suis dans le trésor des choses célestes et divines, je ne voudrais point faire un pas pour mon Seigneur, et je me laisse emporter à des plaintes ridicules à l'abord de la moindre difficulté!

Offrez à Dieu toutes les prières de cette multitude, en disant : *Seigneur, vous voyez que je suis distrait par diverses courses d'obligation, pour appeler des confesseurs, habiller des prêtres, chercher des enfants qui servent les Messes, et accomplir mon office en perfection. Je vous offre toutes les Messes qui se disent en cette église, et toutes les oraisons qui s'y font. Seigneur, dans cette vue ayez pitié de votre chétif serviteur, qui a un désir très sincère de vous aimer et de vous servir.*

Ces considérations et ces élans vous donneront d'ordinaire de la dévotion, même sensible, et qui consolera et fortifiera votre âme dans son travail le plus pressant.

2. Le seul pavé de l'église, où vous contemplez tant de tombes, et sous lequel sont enterrés tant de saints Religieux, vous peut faire rentrer en vous-même et vous faire doubler le pas en vos dévotions. Écoutez leurs voix, puisqu'ils vous ont précédé et que vous les devez suivre.

Ne seriez-vous pas touché si vous voyiez les corps entiers de saint Sigebert, roi de France, de saint Ferréol, martyr, de saint Hubert, évêque, de saint Claude, archevêque, et de saint Xavier, légat du Saint-Siège et apôtre des Indes? Ne seriez-vous pas ému si vous contempliez l'huile sacrée qui coule des sépulcres de saint André et de saint Samson, du corps de saint Nicolas et de ceux des saintes Euphémies et Glycéries, martyres? L'odeur céleste qui sortit des corps de saint Séverin, apôtre d'Allemagne, de

saint Léonce, évêque, de sainte Hedwige, duchesse de Pologne, ne vous exciterait-elle pas à la dévotion?

Vous n'avez pas un moindre sujet de componction, de crainte de Dieu, de mépris du monde et d'autres actes très méritoires, dans la vue de tant de Supérieurs, de prédicateurs, de confesseurs, de professeurs en théologie, en philosophie et en toutes les autres sciences. Ils ne sont plus que cendre et que poussière, et maintenant il ne leur reste rien d'une si profonde érudition, d'une si rare prudence et d'une si admirable éloquence, que l'attente d'une glorieuse résurrection et d'une récompense proportionnée à leurs œuvres. L'odeur de leurs vertus embaume tout votre monastère. Suivez-les à la piste, si vous aspirez à participer à leur repos. Tenez-vous dans les bornes d'une modestie et d'une humilité vraiment religieuses, puisque les éclats et toutes les splendeurs de cette vie ne sont que de passage. Réjouissez-vous du don de persévérance que Dieu leur a donné ; demandez-le pour vous et priez pour leurs âmes.

3. Votre office vous oblige de porter de l'eau bénite dans les bénitiers qui sont aux portes de l'église. Ayez soin qu'il n'y en manque jamais, et qu'elle soit très nette. Souvenez-vous, en la portant et en la voyant, que saint Anselme s'en servit pour guérir un aveugle en Angleterre ; que saint Malachie délivra par le même remède le fils de David, roi d'Écosse, d'une maladie ; que, dans le Tonkin, les catéchistes et les autres chrétiens s'en servent aujourd'hui dans une si vive foi, qu'ils chassent toutes les maladies et ressuscitent les morts ; que saint Evermolde, abbé, rompit les chaînes des prisonniers, le jour de Pâques, par cette divine rosée ; que saint Aphraatès, par le même moyen, chassa et tua des armées entières de sauterelles, qui ravageaient dans la Grèce tous les arbres, tous les prés et toutes les moissons.

Espérez que ces fontaines sacrées feront dans votre âme ce qu'elles firent alors à l'extérieur, et ce qu'elles font en-

core aujourd'hui entre les mains des Saints. Priez Dieu qu'elles aient le même effet sur tout le peuple que vous voyez s'en approcher dans une sainte confiance et dévotion.

4. L'un de vos soins principaux, c'est l'ornement des autels. Ne vous y appliquez jamais que vous n'y ayez adoré votre Dieu, étant prosterné à deux genoux, et que vous ne l'ayez remercié de la grâce qu'il vous fait de vouloir accepter ce service d'une personne si indigne. Offrez-lui votre cœur, et frappez votre poitrine par une véritable contrition, de crainte que Dieu ne vous punisse si vous vous approchez de son arche avec quelque souillure.

Oza, ayant touché l'arche, qui n'était qu'un petit coffret qui contenait les tables de la loi, tomba raide mort, quoiqu'il fût prêtre. Vous touchez et maniez souvent le tabernacle où repose le Juge et le Dieu du Ciel et de la terre. Comment oseriez-vous vous en approcher sans effroi et sans tremblement?

Le roi Ozias, s'avançant près de l'autel pour offrir de l'encens, fut frappé de la lèpre, dont il ne guérit jamais. Quoi donc! toucherez-vous l'autel, monterez-vous dessus, y porterez-vous les reliques des Saints, sans faire une sage réflexion à l'excellence de votre ministère, et à l'obligation que vous avez de vous y comporter dans une extrême révérence?

5. Chez les Hébreux, les prêtres seuls mettaient de l'huile dans les lampes, qui étaient près de l'autel des parfums. Nadab et Abiu, enfants d'Aaron, qui étaient prêtres, et deux cent cinquante des plus riches et des plus nobles lévites, furent brûlés par le feu du Ciel qui sortit de l'autel des holocaustes, pour avoir voulu offrir de l'encens sans une due humilité et sans disposition, et pour s'être servis d'un feu profane. Jugez de là de quelle importance sont vos moindres offices, c'est à savoir : d'allumer les lampes et les cierges, et de mettre des charbons allumés dans les encensoirs.

Dieu même a quelquefois allumé les lampes des églises par un feu céleste, comme saint Grégoire assure qu'il est arrivé à Rome. Ce miracle se faisait tous les ans à Jérusalem, la veille de Pâques, vers l'an 1100 de Notre-Seigneur, au rapport de Gretser et de plusieurs auteurs. Baronius raconte qu'un peu de cire prise d'un cierge et mise sur un arbre, empêcha la grêle de gâter une vigne. D'autres écrivent que quelques gouttes du saint cierge d'Arras, jetées dans de l'eau, firent que cent soixante malades, qui se lavèrent avec cette eau, furent parfaitement guéris.

Réjouissez-vous donc d'être occupé en des choses si saintes, que les moindres sont de très grand prix et de très grande utilité. Maniez-les avec respect, et ne laissez perdre mal à propos aucune goutte de cire ou d'huile. Les Anges gardent les autels consacrés, et souvent ils ont été aperçus dans un maintien très modeste autour de ces trônes de la divinité. N'en approchez jamais qu'avec une crainte filiale et une composition de corps qui témoigne un grand respect.

Le roi Dagobert fut délivré du danger de sa damnation éternelle pour avoir fait orner les autels et les églises. Travaillez-y dans une humble confiance que vos sueurs seront très agréables à Dieu et très utiles à votre âme.

6. Si un peu de cire et d'huile vous doit donner des mouvements de dévotion, que doivent faire les reliques des Saints ? Saint François de Borgia, en les maniant, tressaillait d'aise et leur parlait ainsi : *Je vous salue, gages précieux, que Dieu nous a laissés en cette vallée de misères. Je vous salue de tout mon cœur, l'espérance de notre salut et le soulagement de nos corps et de nos âmes. Le jour viendra, où dans un habit de clarté et d'immortalité vous reluirez au-dessus des cieux, et vos âmes, plus brillantes que le soleil, se réuniront à vous, afin de vous porter sur des trônes de lumière pour une éternité.*

Les rois et les empereurs se prosternent devant les reliques, les baisent en toute humilité, les posent sur

leurs têtes couronnées et mettent en elles leur confiance.

Un démoniaque est délivré par les reliques des saints Gervais et Protais. Un aveugle est illuminé par celles des saints Sisinnius, Martyrius et Alexandre. Un muet recouvre la parole par celles de saint Léon, pape. Trois morts, ainsi que l'assure saint Augustin, sont ressuscités par les reliques de saint Étienne, premier martyr.

Mettez ces trésors célestes en des lieux honnêtes ; tenez-les-y avec netteté et propreté ; ornez-les le mieux que vous pourrez. Ne soyez pas cause par votre négligence que les yeux du peuple soient moins touchés, et le cœur moins attendri. Le châtiment pourrait suivre votre faute, comme il est arrivé à d'autres plus saints que vous.

Saint Annon, archevêque de Cologne, fut sévèrement fustigé par une main céleste, pour n'avoir pas eu assez de soin de mettre les reliques des trois cent soixante martyrs de Mauritanie dans un lieu honorable. Les Saints souhaitent de vous départir de signalées faveurs ; mais ils exigent de vous de petits services.

7. Les images des Saints nous donnent souvent plus de tendresse de prime abord que les reliques, parce qu'elles frappent davantage l'imagination dans la représentation de leurs postures, de leurs visages, de leurs tourments et de leurs miracles.

L'efficacité des saintes images est très grande, et les amis de Dieu qui sont en Paradis, se plaisent d'assister ceux qui les honorent. La peste fut chassée de la ville de Rome par le moyen d'une image de la Vierge, au temps du pape saint Grégoire, comme l'écrit Baronius. La ville de Constantinople fut préservée de l'irruption des Sarrasins par une autre image de la même Reine du Ciel, au rapport de Canisius. La ville d'Edesse fut délivrée du siège de Chosroès, roi de Perse, par l'image du Sauveur, comme le certifie Evagrius.

Recourez-y donc pour vos besoins spirituels et temporels, et vous ne manquerez point de secours. Quand vous

voyez un Martyr dans les flammes, sur les roues, sous les rasoirs, animez-vous à la patience. Quand vous contemplez des Confesseurs ravis en extase et favorisés de diverses grâces de Dieu, résolvez-vous à l'oraison et aux autres vertus. Lorsqu'un tableau vous représente des Vierges avec un lis en main, enflammez-vous à l'amour de la chasteté. Quand vous apercevez de fervents Anachorètes dans des grottes, sur des colonnes et dans de si différentes et si étranges austérités, priez-les de vous obtenir de Dieu un désir efficace de pénitence.

8. Lorsque vous portez vos yeux sur le crucifix, souvenez-vous des douleurs extrêmes que votre charitable Jésus a souffertes pour votre salut. Jetez-vous en toute confiance avec saint Elzéar, sainte Lidwine et sainte Colette, dans ses plaies sacrées, et toutes les afflictions, les maladies et les insultes vous sembleront plus douces que le miel.

Pensez à la vertu de ce signe salutaire, qui a donné d'illustres victoires à l'empereur Constantin, lequel, par son moyen, combattit et terrassa Maxence. Dans l'Inde, on posa une croix dans une maison infestée de lutins, et ils s'enfuirent incontinent. Si vous l'avez dans le cœur, vous serez toujours victorieux.

Sainte Claire de Montefalco avait la croix de Jésus si fort gravée dans son esprit, qu'on la trouva formée sensiblement dans son cœur avec les clous, les fouets, la couronne et les autres instruments de la Passion. Si vous ne la voulez pas enfoncer si avant, au moins posez-la sur votre sein, comme le pape Benoît la posa sur le globe d'or qu'il donna à l'empereur Henri. Ce sage empereur en fit présent aux Religieux de Cluny, dans le jugement qu'il fit que ce don appartenait à ceux qui, par le mépris des délices du monde, ne cherchaient rien tant que de se crucifier eux-mêmes.

Si vous craignez que votre cœur en soit trop chargé, prenez du moins une ferme résolution d'en défendre votre corps et votre âme. Formez ce signe de salut sur votre

bouche, sur votre front, sur votre poitrine et sur tout votre corps, dans les tentations, les maladies et les afflictions, et vous en sentirez de l'allègement.

Par la force de ce signe de salut et de victoire, sainte Thècle entre dans les flammes et y demeure sans se brûler. Saint Antoine et saint Hilarion chassent les démons qui les inquiètent. Saint Waast, évêque d'Arras, dissipe les enchantements des magiciens. Saint Jean l'Évangéliste boit du venin sans en recevoir aucun dommage. Sainte Austreberthe marche sur les eaux. Saint Grégoire VII et saint Remi éteignent de grands embrasements. Plusieurs Saints chassent la peste, les fièvres et les autres maladies.

Vous ne serez pas seul à n'en recevoir aucune assistance. Ce vous sera un excellent refuge dans vos désolations, dans les abattements de votre cœur et dans vos dégoûts. Jetez-vous au pied de la croix, et le sang du Rédempteur découlera sur vous et fortifiera votre âme contre tous les assauts de l'enfer et contre toutes les traverses du monde.

9. Il n'est cependant rien dans l'église où vous deviez avoir l'œil et le cœur plus ouvert qu'au Très Saint Sacrement de l'autel. Le reste est en peinture et en figure ; mais ici l'on retrouve la réalité même. Et le Dieu de bonté, de sagesse, de puissance, y est toujours prêt à vous donner une audience favorable et un secours invincible.

Si vous pouvez enfin avoir une véritable foi, une ferme espérance et une brûlante charité envers votre doux Jésus en l'Eucharistie, vous serez en paradis dans votre église par l'occupation continuelle à son service et dans le travail devant ses yeux.

Quel sentiment n'auriez-vous pas si vous aperceviez visiblement Notre-Seigneur dans ce divin mystère, comme saint Ignace, sainte Lidwine, sainte Claire, saint Witikind et plusieurs autres ?

Que feriez-vous si une hostie jetait du sang en votre présence, comme l'ont fait diverses hosties qui ont été poi-

gnardées par les Juifs. J'ai vu celle de la sainte Chapelle de Dijon, et l'on en montre en plusieurs églises dans toute l'Europe.

Si vous en contempliez quelques autres au milieu des flammes sans se brûler et se consumer, comme celles de Dôle, de Faverney, et celles dont parlent Siffridus, Bozius et d'autres historiens, n'éclateriez-vous pas en des louanges de Dieu et en des élans d'admiration de sa toute-puissance ?

Prosternez-vous souvent devant l'autel en toute humilité, et exercez-y tantôt une vertu, tantôt une autre. Si quelquefois vous n'y sentez aucune dévotion, dites-lui avec David : *Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum ;* O Seigneur, quand le Ciel serait de bronze pour moi, je ne vous abandonnerai jamais ; je suis résolu de demeurer auprès de vous, comme une pauvre bête de charge.

Soyez au moins devant lui comme la brebis de saint François, comme la mule de saint Antoine de Padoue, et comme les bœufs dont parle Césaire, qui fléchissaient les genoux et baissaient la tête en présence de leur Créateur. Faites-lui une petite ruche de votre cœur, ainsi que les abeilles dont Bozius fait mention.

Approchez-vous de ce Père très charitable avec une filiale confiance. Il vous nourrira, vous consolera et vous soulagera en tous vos besoins. Saint Évroult vécut longtemps sans autre nourriture que le Saint Sacrement. Le père de saint Grégoire fut guéri par le Saint Sacrement d'une maladie incurable. George le Cappadocien fut affranchi de ses liens par son assistance particulière. Saint Satyre, frère de saint Ambroise, échappa du naufrage en le portant à son cou. Saint Birin marcha sur les flots de la mer par son moyen. Sainte Claire le tenant en main repoussa les Sarrasins des murailles de son monastère.

De ceci et de ce que j'ai dit, traitant de la Communion et de la Messe, au livre II, chap. XII et XIV, un bon sacris-

tain doit conclure qu'il doit employer tous ses efforts pour honorer son Maître, son Médecin, son Pasteur, son Roi et son Rédempteur, qui, par une bonté et une charité inexplicables, se tient tous les jours, les nuits, les semaines, les mois et les années entières caché et enfermé sur un autel, pour lui parler, pour l'écouter, pour le consoler, le fortifier, l'orner et l'enrichir, et surtout, qui l'a choisi, entre tant d'autres, pour lui rendre des services plus immédiats et qui touchent de plus près sa propre personne. Dieu vous ayant fait cette faveur, considérez souvent quels services vous lui pouvez rendre pour correspondre à l'amour qu'il vous témoigne.

IV. Il ne me reste plus qu'à vous donner quelques petits avis, afin que vous fassiez votre office dans une entière perfection.

1. Faites vous-même les hosties, et faites-en si souvent qu'elles n'aient aucun mauvais goût. Rognez-les et accommodez-les avec bienséance. Ce n'est point une œuvre de valet; c'est une action des plus honorables que l'on puisse désirer. Vous bâtissez le trône de Jésus-Christ. Vous lui donnez le moyen d'avoir une belle naissance en ce monde. Rognez toutes les hosties très parfaitement. N'épargnez pas un sou chaque semaine et un quart d'heure de peine, faisant servir des hosties écornées, mal en ordre et peu séantes. Retirez-vous le morceau de la bouche, plutôt que de faire le chicaneur auprès de Dieu. Ne plaignez pas vos peines, et Jésus sera libéral envers vous. N'êtes-vous pas heureux, dans la certitude que vous donnez quelque chose à Dieu même ?

Saint Venceslas, roi de Bohême, non content d'entendre tous les jours la Messe, moissonnait et vendangeait le pain et le vin nécessaires pour ce divin Sacrifice et Sacrement.

2. Sonnez les Messes ponctuellement et de telle sorte que les prêtres puissent venir à loisir pour les dire, et le peuple pour les entendre. Estimez qu'alors vous êtes le

trompette du roi, qui convoque ses soldats pour les honorer de ses dons et les animer à de nouvelles conquêtes. Souvenez-vous que les cloches sont puissantes, non seulement pour rassembler les hommes, mais aussi pour chasser les démons et leurs maléfices. Pierre le Vénérable rapporte qu'un démon qui s'était caché sous la figure d'un abbé, fut contraint de s'enfuir au son de la cloche.

3. Habillez les prêtres avec diligence, avec modestie et avec patience. Attendez-les jusqu'à ce qu'ils soient venus. Regardez avec soin qu'il n'y ait rien dans leurs habits qui choque les yeux du peuple. Souvenez-vous qu'ils tiennent la place de Jésus-Christ : de là vient qu'en la consécration ils parlent comme s'ils l'étaient réellement ; et il est certain qu'ils en sont les vicaires.

Considérez que tous les vêtements sacerdotaux sont mystérieux : L'amict que le prêtre met sur sa tête et sur ses épaules, représente le voile que les Juifs posèrent sur la face de Notre-Seigneur dans la maison de Caïphe, lorsqu'ils le frappaient et lui disaient par risée : *Devine qui t'a frappé ?* — L'aube nous met devant les yeux la robe blanche dont Hérode revêtit ce très doux et très patient Agneau, le bafouant comme un fou. — La ceinture de l'aube, l'étole et le manipule sont le symbole des cordes avec lesquelles ses cruels bourreaux le lièrent et le traînèrent à la boucherie. — La chasuble est la robe de pourpre que Pilate donna au Roi des hommes et des Anges, pour se moquer de lui comme d'un imposteur. — On met une croix sur la chasuble, parce que le prêtre va à l'autel comme au mont du Calvaire, pour y faire le même sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ.

Si vous vous accoutumez à ces considérations, elles vous combleront le cœur d'une dévotion et d'une douceur très tendres, et seront une excellente disposition pour servir à la Messe et pour y communier comme de la main de notre Rédempteur.

4. Tant que votre office et votre santé vous le permet-

tront, servez la Messe, et ne vous laissez pas priver de ce mérite et de ce bonheur par qui que ce soit. C'est l'exercice des Anges, qui quittent volontiers le Ciel pour y adorer leur souverain Seigneur. Ils ont été vus servir et répondre à la Messe de saint Grégoire, pape, de saint Gudwald, archevêque, des saints Procule et Oswald, évêques, et de Jean de Parme, religieux de l'Ordre de Saint-François.

Nos frères sacristains ont une Règle qui leur dit : *Quand ils serviront la Messe, ils le feront avec attention, dévotion et édification.* Ne courez point çà et là, pendant que vous servez à un Sacrifice si adorable. Soyez libres pour lors de tous soins. Dieu, qui est là présent, mérite tout votre cœur et toute votre attention. Prenez la peine de bien instruire les enfants, et obligez-les de parler clairement, distinctement et sans aucune précipitation.

Communiez spirituellement à toutes les Messes que vous servez ou que vous entendez, et cette dévotion sera très agréable à votre Sauveur ; car la communion spirituelle consiste dans un fervent désir de s'unir à lui et de le recevoir dans son âme. Quelquefois il a eu tant de bonté que de se donner par miracle à ceux qui avaient ces saintes affections, comme à saint Bonaventure et à sainte Catherine de Sienne.

Saint Antonin rapporte qu'un jour cette sainte Vierge entendait la Messe de saint Raymond, son confesseur, et ne pouvait recevoir la sacrée Eucharistie à cause de son indisposition ; elle en avait néanmoins un très ardent désir, et sentait de très doux et de très violents transports d'amour. Comme saint Raymond rompait l'hostie en trois parts, la moindre vola dans la bouche de sainte Catherine et la rassasia par la jouissance de son Bien-Aimé. Si vous désirez savoir la façon de bien communier spirituellement, lisez le chapitre quatorzième du livre second de ce Traité.

Votre assiduité et votre ferveur à servir des Messes ne

seront pas sans récompense. Sainte Mechtilde vit l'âme d'un frère convers dans une très lumineuse clarté, parce qu'il avait une particulière affection à servir des Messes tant qu'il pouvait.

5. Donnez l'ablution au peuple qui communie, et donnez-la-lui avec une modestie, une révérence et une piété singulières. Tenez très exactement vos yeux en devoir afin qu'ils ne s'arrêtent jamais sur le visage des femmes. Ce serait un horrible sacrilège qu'un Religieux fît des péchés dans des mystères si divins, lorsque les séculiers mêmes s'y enrichissent des plus précieuses grâces de Dieu et des plus rares dons du Saint-Esprit. La modestie de notre saint frère Rodriguez en ce saint exercice était admirable, comme je l'ai remarqué ailleurs.

6. Dans cette fonction de donner le vin aux communiants, jetez souvent les yeux sur ce charitable Sauveur, et contemplez le plaisir qu'il prend d'entrer dans des âmes bien disposées et bien ornées, et l'horreur qu'il ressent et qu'il a souvent montrée dans la contrainte de venir dans des âmes remplies de fange et de limon.

Si vous le voyiez de vos yeux se donner lui-même à saint Denys l'Aréopagite et à d'autres hommes d'élite ; si seulement un Ange descendait du Ciel et distribuait cet aimable Rédempteur, comme il fit autrefois à saint Majoré et à plusieurs autres, vous fondriez en larmes et votre cœur produirait divers actes de vertu.

Demandez-lui qu'il donne la foi à l'un, à l'autre l'espérance, au troisième la charité, et ainsi des autres vertus. Cette piété occupera votre esprit avec fruit et avec contentement.

Réjouissez-vous de la joie de votre Seigneur et du bonheur de vos frères chrétiens, qui reçoivent leur Dieu et s'embellissent de ses dons et de ses grâces.

Craignez pour ceux qui communient dans un mauvais état, et qui mangent leur propre condamnation. Le roi Lothaire, embarrassé dans un malheureux concubinage,

ne laissa pas de communier de la main du pape Adrien, et en mourut par punition. Saint Paul même remarque que dès son temps, quelques-uns de ceux qui communiaient en mauvais état étaient punis de mort ou de maladies.

7. Vous apercevez dans tout ce discours la grâce singulière que Dieu vous fait de vous tenir dans un office qui vous offre des occasions si puissantes et si pressantes d'une intime union à votre Dieu. Prenez toutefois garde qu'une excessive contention d'esprit ne vous blesse la tête. Rendez un compte très exact et très fidèle à votre Supérieur et à votre directeur de toute votre conduite dans vos exercices de piété.

Si vous agissez avec une ferveur et une humilité de véritable Religieux, vous devez espérer la récompense de ce frère sacristain de notre Compagnie que vit sainte Thérèse. Cette excellente servante de Dieu, alors qu'elle était à Cordoue, aperçut plusieurs âmes qui, à leur sortie du purgatoire, en suivaient une qui les surpassait toutes en beauté et les menait au Ciel. Le Sauveur du monde, accompagné d'une grande quantité d'Anges, lui vint à la rencontre en signe d'une particulière bienveillance. Elle connut par révélation que cette âme, si honorée et si caressée par Jésus-Christ, était l'âme d'un frère sacristain qui, ayant fait cet office trente ans, ne connaissait de vue aucune femme, quoiqu'il en eût tant fréquenté par la nécessité de son exercice, qu'il en pouvait distinguer environ quatre cents par la seule voix et par la façon de marcher.

SECTION II.

Du Portier.

Après avoir demeuré quelque temps à l'église, entrons dans le monastère et faisons-y la visite des offices domestiques, puis nous sortirons dans les champs pour considérer ce qui s'y passe.

CHAPITRE PREMIER.

QUATRE VERTUS PRINCIPALES NÉCESSAIRES AU PORTIER RELIGIEUX.

I. Importance de l'office de Portier. — II. Nécessité de la clôture. — III. Le Portier doit être vertueux. — IV. Vertus principalement nécessaires au Portier : 1° La Fidélité; 2° la Diligence; 3° la Prudence; 4° la Charité envers les Pauvres.

I. Le premier officier qui se présente à nous dans une Maison religieuse, c'est le portier, sans l'aide duquel on ne peut pénétrer dans les offices plus intérieurs. Cette fonction est si nécessaire et si importante, que tandis qu'elle s'exercera de la bonne sorte, la plus notable partie de la régularité se conservera, et si une fois elle vient à manquer, tout est perdu et renversé.

II. Le démon, le monde et la chair ont sans cesse des armées entières de malheureux et de scélérats qui assiègent les cloîtres, et qui tâchent d'y entrer pour en piller les biens et en ravir l'honneur et la vertu. La clôture rompt leurs efforts, comme une forte muraille et une bonne porte de ville derrière laquelle on a emmagasiné le bien de la campagne.

Saint Ignace, notre fondateur, disait que l'on peut connaître à trois choses si la vertu règne dans un monastère : premièrement, si la clôture est bien gardée ; secondement, si l'on maintient le silence dans sa vigueur ; troisièmement, si l'on a soin de la propreté. Vous voyez qu'il met l'observance de la clôture au premier lieu.

Saint Macaire Alexandrin était dans une si haute estime de cette clôture, qu'il se faisait des cellules sans portes, afin de n'être interrompu de personne et d'être dans une continuelle union avec son Dieu.

On met en possession d'une maison par l'offre des clefs. Quiconque les a y donne entrée selon son bon plaisir à ceux qu'il juge à propos, et en exclut ceux qui ne lui agréent pas.

Je sais que les portes de l'église s'ouvrirent d'elles-mêmes aux saints Erminolde, Gerlaque, Deïcole, Launomare, abbé, Grégoire, évêque de Langres, et aux saintes Aldegonde, Waltrude et autres ; que les portes de la ville de Paris s'ouvrirent à sainte Geneviève pour sauver la vie à de pauvres misérables que l'on menait au supplice ; que toutes les portes du palais de Dioclétien s'ouvrirent au martyr Théopompe qui, sortant d'une fournaise ardente sans aucun dommage, allait reprendre cet impie de sa cruauté.

Et, pour parler des Maisons religieuses, j'ai lu que saint Raymond, dominicain, ayant quitté Jacques, roi d'Aragon, obstiné dans un péché scandaleux, et ayant passé la mer sur son manteau depuis l'île de Majorque jusqu'à Barcelone, entra dans son couvent, les portes étant fermées, pour fuir l'applaudissement de tout le peuple qui le suivait après avoir vu ce prodigieux miracle.

Mais ces merveilles sont rares, et il n'y a point de danger à ce que les Saints entrent dans nos maisons. Ils portent Dieu en eux-mêmes et le communiquent aux autres.

Les gouverneurs des forteresses n'ont aucun soin plus

grand que de mettre des personnes fidèles aux portes pour se garantir des surprises.

Les rois et les empereurs ont été placés à la porte des monastères où ils s'étaient retirés, pour montrer l'importance de cet office. Isaac Comnène, empereur d'Orient, allait à cheval environné de ses gardes et de sa noblesse. Tout à coup on entendit de terribles tonnerres en l'air, et la foudre tomba sur lui. Ce coup le renversa par terre, et lui causa de si excessives douleurs, qu'il se jetait deçà et delà, se roulait dans la boue et écumait par la bouche comme ceux qui tombent du mal caduc. A peine put-on le relever et le mettre dans un petit bateau pour le porter dans son palais, où il demeura fort longtemps sans jugement et sans connaissance.

Aussitôt qu'il eut repris ses esprits, il adora la main qui l'avait frappé. Il se repentit des péchés de sa vie passée et fit de bons propos pour le temps à venir. Il attendait chaque jour la mort, dans la croyance qu'il ne pouvait survivre à un si tragique accident. Cette pensée le fit rejeter entièrement entre les bras de Dieu et renoncer à l'empire, pour faire pénitence dans quelque cloître le reste de sa vie.

On connut qu'il était touché d'un véritable désir de son salut, en ce qu'il ne donna point son sceptre à Jean son parent, ni à son neveu Théodore Docien, ni au mari de sa fille, ni à aucun de ses proches et alliés, mais au président Constantin Ducas, à cause de sa grande expérience dans les affaires et de sa rare prudence pour trouver moyen de conserver et d'augmenter l'empire.

Ayant ainsi disposé de son sceptre et de sa couronne, il entra dans un monastère. L'impératrice montra une singulière piété et un grand cœur dans cette conjoncture. Au lieu de le détourner de son dessein, elle lui donna courage et lui promit le royaume des Cieux pour celui de la terre. Il se porta à cette sainte action avec tant de générosité, qu'il voulut seulement être frère convers, et fut

employé par ses Supérieurs à garder la porte de la maison, office dans lequel il montra une soumission, une humilité, une modestie, une charité et une force d'esprit admirables. Enfin, chargé de mérites, il s'envola au Ciel.

III. Le portier est le premier Religieux que l'on rencontre à l'entrée de la maison de Dieu, ce qui lui impose une très pressante obligation d'être orné de toutes les vertus, et dans une telle éminence, qu'il donne une haute estime de la perfection de tous les Religieux.

On juge de la beauté d'un homme par son visage, de l'excellente architecture d'un palais par son frontispice. On tient les Supérieurs trop sages pour exposer aux yeux de tous les visiteurs celui qui est le plus mal composé et le plus dégoûtant dans leur monastère.

Jugez donc que vous portez dans vos mœurs la réputation de votre Abbé, de votre Prieur, de vos prédicateurs et de tous les autres officiers, et par là même, vous êtes cause de leur pouvoir ou de leur impuissance dans l'avancement de la gloire de Dieu.

IV. Je trouve quatre vertus principales, qui sont très nécessaires à un portier religieux ; c'est à savoir : la fidélité, la diligence, la prudence et la miséricorde envers les pauvres.

1. Premièrement, un portier doit avoir une fidélité inviolable, et qui ne se puisse corrompre ni par aucune amitié particulière, ni par promesse, ni par crainte, ni par quelque motif que ce soit. La raison en est claire et évidente. Les Supérieurs lui confient toute la maison et ne mettent dans la main des autres officiers qu'une chose particulière. On laisse l'intendance du jardin au jardinier et celle de la cuisine au cuisinier ; le boulanger a soin de la farine, le sacristain de son église, l'infirmier de ses malades. Mais celui qui tient la porte a tout sous son pouvoir et donne entrée par tout le logis : s'il est négligent ou infidèle, il y cause un désordre général. Les séculiers s'y glissent à tout moment et y jettent le monde

avec ses maximes, qui renversent tout en peu d'heures.

Mais en quoi consiste la fidélité d'un portier ?

a) A tenir la porte bien fermée, de telle sorte qu'il n'entre rien dans la maison et qu'il n'en sorte rien sans le congé et sans l'ordre des Supérieurs.

b) Le portier fidèle avertit de tout ce qui se passe à la porte, nommément avec les femmes, lorsqu'il y voit le moindre désordre, ou dans la longueur des entretiens, ou dans la multitude des visites, ou dans les paroles trop libres ou trop hautes, ou au temps peu commode le matin et le soir, et en choses semblables. Il doit tenir pour certain qu'il peut grièvement pécher s'il n'en donne avis de bonne heure. Si, aussitôt que l'étincelle a volé sur notre robe, nous ne la secouons pas, elle la brûlera, ou du moins elle en ternira le lustre. Il n'y a point de petits dangers quand l'on approche les étoupes de la flamme. Ne vous fiez jamais en cette matière à la vertu de personne, fût-il descendu du troisième ciel avec saint Paul. David est tombé, à l'âge de quarante-neuf ans, par un seul regard, quoiqu'il fût prophète et très grand saint.

c) C'est aussi une fidélité importante de ne laisser sortir ni entrer aucune lettre sans l'ordre du Supérieur, et d'avertir des messages inutiles ou trop fréquents que l'on ferait par des enfants, par des serviteurs de la maison ou par d'autres personnes.

d) Faites les messages dont on vous prie, soit de votre porte aux Religieux, soit des Religieux aux autres ; et faites-les comme les Anges qui sont les messagers ordinaires de Dieu vers les hommes et des hommes vers Dieu, et qui par une bonté admirable ont quelquefois porté les volontés et les lettres des hommes à d'autres hommes.

Un Ange se fit porteur d'une lettre à saint Patrice et à saint Mochtée. Saint Patrice, en ayant fait la lecture, dit à saint Mochtée : *Ma demeure ne sera pas ici, mais la vôtre y sera, à cause que Dieu vous a choisi pour illuminer cette province.*

Saint Firmin, dans le pressentiment que l'heure de sa mort approchait, pria son Ange gardien de porter une lettre à saint Colombe, son disciple, afin qu'il vînt en hâte lui dire la Messe et lui donner le Très Saint Sacrement, comme le viatique de salut ; l'Ange le fit au grand contentement et au grand profit de l'un et de l'autre.

2. La seconde vertu principale d'un portier parfait et accompli, c'est une diligence qui le fasse aller à la porte aussitôt qu'il entend le son de la cloche. Elle le doit persuader que ce son est la voix de Dieu qui l'appelle, et qu'il doit avertir avec promptitude ceux que l'on demande.

Il se doit souvent remettre dans l'esprit que de cette diligence dépend une bonne partie du profit que les Religieux de son monastère font par la conversation. Si le bruit se répand dans une ville que le portier d'un couvent est paresseux, on aura horreur de s'y transporter, particulièrement dans un temps froid et incommode ou dans une maladie qui presse pour les remèdes spirituels.

Un portier diligent est souvent cause qu'un confesseur vient à temps pour traiter avec son malade avant qu'il meure, qu'il perde le jugement, qu'il s'endorme, qu'il prenne quelque médecine, ou qu'il ait d'autres empêchements ; et il peut arriver qu'un fainéant soit cause de la damnation de plusieurs personnes qui meurent sans confession et dans le péché.

Quelle crainte doit-il avoir que Dieu ne l'abandonne dans ce dangereux passage ? Quels remords de conscience y sentira-t-il ? Quels reproches lui feront au jour du jugement ces pauvres âmes, et quelles malédictions ne lui donneront-elles pas dans leur éternité malheureuse ?

La même chose se doit dire de ceux qui ne viennent point au monastère, et qui par conséquent n'en reçoivent point d'assistance, dans l'appréhension de la peine qu'ils auraient d'attendre trop longtemps pour parler à celui qu'ils demanderaient.

Soyez donc si ponctuel au son de la cloche, que votre

promptitude soit cause du salut de plusieurs qui vous en sauront bon gré en Paradis, et qui vous aideront à y entrer.

Soyez diligent à nettoyer la porterie et la rue qui en est proche. La netteté extérieure sert beaucoup à l'édification et est un signe de l'intérieure. La belette, voyant de la fange et du limon à la porte de sa maisonnette, s'en éloigne avec horreur, et préfère la captivité et la mort aux taches qui terniraient la blancheur de sa peau. Chacun fuit un lieu sale et messéant.

Vous seriez la risée d'un peuple entier si vous paraissiez avec une soutane chargée de farine, de poussière et de boue. Et vous croirez que le Fondateur de votre Religion, les autres Saints et vos Supérieurs ne trouveront point mauvais que vous laissiez leur maison dans l'opprobre et dans l'infamie !

C'est une hypocrisie blâmable que de vouloir paraître beau à l'extérieur et de demeurer difforme à l'intérieur. Mais c'est un abus punissable que de n'avoir pas soin de l'honnêteté au dehors, quoiqu'elle soit de grand profit pour la vertu et pour la perfection intérieure. Le cœur se porte mieux quand l'œil n'est point blessé, et qu'il voit que chaque Religieux travaille avec affection dans son office.

3. La troisième vertu principale d'un portier religieux, c'est la prudence, qui est la porte, la lumière et le guide de toutes les vertus. Elle leur donne entrée dans l'âme, et les éclaire avec une telle perfection, qu'elles tiennent une route assurée pour le Paradis et agréent aux hommes pour la conservation ordinaire.

Or la prudence veut : Que vous receviez, avec un visage joyeux, avec un maintien humble, modeste et religieux, tous ceux qui se présentent ; — que vous parliez peu et ne rebutiez personne, pas même les enfants et les villageois importuns ; — que vous ne vous informiez pas mal à propos des nouvelles séculières, et que vous ne

fassiez pas de votre chambre une boutique de barbier, où l'on apprenne et l'on débite tous les bruits incertains d'une ville ; — que vous ne racontiez pas à la volée ce qui se passe dans la maison ; — que vous parliez en Religieux, c'est-à-dire, de choses bienséantes et spirituelles.

La Règle de nos frères portiers leur donne presque tous ces enseignements dans ces mots : *Que leur conversation soit telle à l'endroit de tous, que par leur modestie, leur discrétion et leurs propos saints et spirituels, chacun s'en retourne bien édifié et content.*

Jean le Fèvre, coadjuteur de notre Compagnie, a été quinze ans portier, sans que jamais il ait donné aucune occasion à personne de s'offenser. Il contentait tout le monde à l'extrême satisfaction des domestiques et des étrangers. Sa faiblesse et ses infirmités le firent décharger de son office ; et il demeurait alors cinq heures à l'église, entendant et sonnant toutes les Messes qui s'y disaient, excepté la dernière, durant laquelle il allait aider le cuisinier.

Notre frère saint Alphonse Rodriguez fut portier environ quarante ans. Il parlait avec tant de prudence et de ferveur des choses célestes et divines, qu'il poussa plusieurs personnes à se consacrer à Dieu dans différentes Religions.

Guillaume Sautemouche, coadjuteur temporel de notre Compagnie et glorieux martyr, a été portier dans ce collège de Pont-à-Mousson, où il a exercé plusieurs actes de vertu, et où il a fait paraître un excellent zèle de l'honneur de Dieu, empêchant selon son pouvoir des péchés scandaleux, sans se mettre en peine des coups de bâton qu'il en reçut pour récompense.

4. La quatrième vertu d'un portier religieux, c'est la charité envers les pauvres, de laquelle il nous faut parler un peu plus amplement, vu qu'elle peut être cause d'un grand mérite et d'un grand repos à un véritable serviteur de Dieu, qui à toute heure trouve occasion de pratiquer ce très saint et très utile exercice.

CHAPITRE II.

LE PORTIER RELIGIEUX DOIT ÊTRE TRÈS CHARITABLE ET TRÈS MISÉRICORDIEUX ENVERS LES PAUVRES.

I. L'office de donner l'aumône est très utile. — II. Jésus-Christ est dans le pauvre. — III. Ce qu'il faut observer en faisant l'aumône : 1° Parler aux pauvres avec douceur ; 2° Donner promptement ; 3° Souffrir patiemment l'importunité des pauvres. — IV. Ne rien donner qu'avec permission.

I. Si nous ne jetons les yeux que sur la nature, une des plus désagréables et des plus importunes occupations des portiers en plusieurs monastères, c'est la distribution de l'aumône aux pauvres, qui sonnent à toute heure, qui infectent la porterie de leur puanteur, et qui ne sont jamais contents. Mais si nous ouvrons les yeux de l'esprit et de la grâce, nous trouvons que cet office est le plus doux, le plus dévot et le plus méritoire qu'un convers puisse avoir et désirer.

II. Pour bien concevoir cette vérité, il faut de nécessité présupposer que notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ est caché sous les habits du mendiant, et que quiconque lui donne l'aumône, la donne à Jésus-Christ même, qui en fait sa propre dette. Il s'est obligé d'ouvrir son Paradis à ceux qui le nourriront en la personne de ceux qui auront faim, qui lui présenteront un verre d'eau froide en la personne de ceux qui auront soif, qui l'habilleront par le soin qu'ils auront de ceux qui n'ont pas de vêtements, qui le logeront dans la réception des pèlerins, ou enfin qui lui feront de pareilles miséricordes.

Saint Jean l'Aumônier avait parfaitement pénétré ce principe à la suite d'une vision où il aperçut la miséricorde couronnée d'olives, qui l'exhorta à l'exercice de l'aumône. Quoiqu'il fût patriarche d'Alexandrie, il appelait cepen-

dant les pauvres ses Coadjuteurs et ses Maîtres et leur donnait ses biens avec une telle profusion qu'il n'y a personne qui n'en soit dans l'étonnement. Il était d'un cœur si libéral et si magnifique, que quelquefois il nourrissait par jour sept mille pauvres. Il assurait de plus qu'il avait cette confiance en Dieu, que s'il lui envoyait tout le monde, il lui donnerait le moyen de le nourrir et de l'entretenir, et l'expérience journalière confirmait et augmentait sa pensée.

Dieu a prouvé cette vérité fondamentale par divers exemples en tous les siècles. Il a quelquefois envoyé des Anges demander l'aumône sous l'apparence de pauvres, comme celui qui s'adressa à saint Grégoire. Il s'est lui-même déguisé plusieurs fois en mendiant, comme lorsqu'il se présenta à sainte Catherine de Sienne.

III. Vous devez donc avoir un très tendre sentiment envers ceux qui vous présentent la main, et leur parler avec douceur, leur donner avec promptitude et souffrir leurs importunités avec patience et avec longanimité.

1. Premièrement, vous devez aux membres et aux images vivantes de Jésus-Christ une grande douceur de paroles, qui montre que vous êtes Religieux, et que vous voyez dans le pauvre un trésor caché, qui ne paraît pas aux yeux des hommes. Nos Frères ont une Règle qui parle ainsi : *Quand les pauvres viennent demander l'aumône, que le portier leur réponde amiablement, qu'il cherche avec diligence s'il y a quelque chose pour leur donner, selon l'ordonnance du Supérieur, et qu'il le leur distribue avec charité.*

Saint Odon, abbé de Cluny, était si libéral qu'il donna une fois jusqu'à son scapulaire à un pauvre à demi nu, dans un temps froid et dans une grande pauvreté de son monastère. Le même jour, en allant se coucher, il trouva dans son lit une livre d'or qui le retira entièrement de la nécessité.

Dans le souvenir de la sentence de Notre-Seigneur, qui

nous commande de nous faire des amis avec de l'argent, afin qu'ils nous reçoivent dans les palais éternels, ce Saint disait que les aveugles et les boiteux seraient les portiers du Paradis, et que personne ne les doit rejeter de sa maison, s'il ne veut que Dieu le rejette du Ciel et qu'eux lui en ferment la porte.

Si quelque serviteur, dans l'impatience de leur importunité, leur disait quelque parole âpre et fâcheuse, ou les chassait de l'entrée de la porterie, ou ne leur donnait promptement l'aumône ordonnée, il le reprenait avec aigreur et sévérité. Il appelait alors les pauvres et leur disait : *Lorsque celui-ci se présentera à la porte du Paradis, rejetez-le avec le même rebut, et ne lui donnez point entrée.* Il se comportait de la sorte pour instruire ses serviteurs et les exciter à la charité et à la bienveillance.

Dans ses voyages, s'il rencontrait quelque pauvre pèlerin ou mendiant qui fût las et fatigué, il le mettait sur son cheval et lui donnait un serviteur pour l'empêcher de tomber, et même il le suivait à pied avec un visage plus gai qu'à l'ordinaire.

Montluc écrit que souvent il s'est trouvé dans l'impuissance de payer ses soldats, faute d'argent, mais que, dans cette nécessité, il leur donnait tant de louanges et de bonnes paroles, qu'il les tenait dans leur devoir et dans son amitié.

Souvent les monastères n'ont pas le moyen de satisfaire tous les pauvres, n'ajoutez point au refus nécessaire l'aigreur d'un rebut peu chrétien et peu religieux. Les pauvres vous prient pour l'amour de Dieu et vous représentent Jésus-Christ humilié pour votre salut. C'est à lui que vous devez demander l'aumône chaque jour ; et s'il vous la refusait, vous seriez perdu. Tâchez donc de gagner ses bonnes grâces par votre libéralité, par votre douceur et votre charité.

Ce mendiant que vous rejetez ainsi qu'un fainéant et un vaurien, est peut-être un grand saint devant les yeux

de votre Créateur. Combien de fois saint Ignace, notre fondateur, dans ses pèlerinages à Rome et à Jérusalem, a-t-il été rebuté, bafoué et bâtonné comme un gueux, comme un coquin et comme un espion !

Saint Jean Calybite était si mal habillé que sa propre mère n'en pouvait souffrir la présence. Elle le fit jeter hors de sa maison comme une charogne, dans l'ignorance que ce fût son fils, caché sous le voile d'un mendiant.

Saint Alexis, dans la même mendicité, vécut dix-sept ans inconnu au logis de son père Euphémien, y endura toutes les indignités dont les pages et les laquais se pouvaient aviser dans leurs divertissements : les uns le soufflétaient, les autres lui arrachaient la barbe et les cheveux, les autres lui jetaient de la fange sur la tête et le chargeaient d'injures très piquantes et très atroces. Souvent, sous un haillon de cinq sous, se voile une âme plus précieuse devant Dieu que les plus rares perles de l'Orient, et plus étincelante de lumière que les rayons du soleil. Quel regret auriez-vous, si vous aviez maltraité d'un seul mot ou d'un regard de travers ces saints personnages ou leurs semblables ?

2. Secondement, le portier charitable et miséricordieux doit donner au mendiant le plus tôt qu'il peut. Ainsi il lui fait une double aumône par l'épargne du temps qu'il lui laisse pour chercher encore ailleurs ; il l'exempte du froid, du chaud et des autres incommodités qu'il souffrait à la porte ; il fait plaisir aux personnes d'honneur qui viennent au couvent, les préservant de la puanteur et des vermines, compagnes inséparables des habits de ces pauvres créatures.

Pour faire cette charité avec gaîté et avec promptitude, persuadez-vous que votre maison en profitera pour le spirituel et pour le temporel. Nous ne sommes pas impeccables, encore que nous soyons Religieux. Faisons miséricorde aux autres, afin que Dieu ne nous traite pas suivant la rigueur de sa justice.

L'empereur Zénon commit un grand crime, pour lequel

une mère désolée demandait très instamment vengeance à la Vierge dans une église qui lui était dédiée. Cette sainte Reine du Ciel lui apparut et lui dit : *O femme! croyez-moi, j'ai souvent voulu punir ce scélérat, mais sa main m'en empêche par les miséricordes et les libéralités qu'elle exerce envers les misérables et les affligés.*

Craignez-vous que la multitude des pauvres ne réduise votre monastère à une extrême nécessité? Ne vous mettez point cette pusillanimité dans l'esprit : Dieu est trop fidèle et trop magnifique, il ne se laissera jamais vaincre par votre courtoisie.

Saint Josse, fils de Réthaël, roi de la Grande-Bretagne, ayant donné à un pauvre le seul pain qui lui restât dans son ermitage, en reçut en même temps une grande abondance, comme je le dirai au paragraphe suivant.

Sainte Lidwine donna de l'eau à un mendiant, et Dieu lui rendit du vin. Tibère, empereur d'Orient, était très libéral envers les pauvres, et il trouva deux trésors presque inépuisables. Léon Majorien fut élevé au même empire pour avoir secouru un pauvre aveugle qui mourait de soif dans une forêt. Saint Grégoire fut honoré de la souveraine dignité du pontificat pour avoir donné en aumône une écuelle d'argent, comme je le dirai bientôt.

Ayez peur au contraire que, chassant de votre couvent *date,* vous n'en chassiez aussi son frère *et dabitur vobis,* comme disait ce bon frère dominicain qui ajoutait *que les présents de la porte du logis reviennent par l'église.*

Si le vin ne se gâte pas dans votre cave, ni le blé dans votre grenier, c'est une faveur de Dieu. Il ne faut qu'une action d'avarice pour les faire corrompre. Cette punition parut à l'œil dans un grand monastère. Les moines, se laissant abattre le cœur par une pusillanimité blâmable, empêchèrent leur Abbé de donner une aumône ordinaire le jour du Jeudi-Saint à tous les pauvres et orphelins qui venaient la demander. La Cilicie, où était ce monastère, gémissait pour lors dans une extrême nécessité de grains.

Ce fut le rideau dont ces avaricieux voilèrent leur mesquinerie. Mais Dieu y mit la main, et tout le blé du grenier germa et fut rendu inutile.

Saint Germain, évêque d'Auxerre, n'avait une fois dans un voyage que trois écus ; un pauvre, d'honnête condition en apparence, lui demande la charité ; le Saint, dans la confiance que Dieu ne manquerait jamais de l'aider en ses besoins, ordonne de distribuer ces trois écus ; l'aumônier, dans l'appréhension que le vivre absolument nécessaire ne vînt à manquer, n'en donna que deux ; saint Germain continuant son chemin n'était pas encore arrivé à l'hôtellerie, que Léporius, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, lui envoya deux cents écus. Le Saint connut incontinent l'avarice de l'aumônier, et sut par révélation que si celui-ci avait donné les trois écus, Dieu en aurait envoyé trois cents.

Réjouissez-vous du bonheur que vous avez d'être le distributeur des biens de Dieu aux enfants de Dieu même. Votre main en recevra la bénédiction, comme celle d'Oswald, roi d'Angleterre, qui ne pourrit point dans le sépulcre à cause de sa libéralité, selon que saint Edan, évêque, le lui avait prédit.

Les Saints ont voulu eux-mêmes exercer leurs libéralités envers les mendiants, pour y avoir plus de dévotion et de mérite. Sainte Hedwige, duchesse de Pologne, servait chaque jour à genoux quelques pauvres avant de se mettre à table. Elle n'y voulait pas boire que le pauvre qui paraissait le plus sale et le plus difforme n'eût bu dans son verre. Elle baisait, quand elle pouvait, le lieu où ces mendiants s'étaient assis ; tant elle avait de respect pour Jésus-Christ, qui tient les aumônes comme faites à sa propre personne.

Saint Louis, roi de France, n'avait pas moins de piété et de tendresse envers les indigents. Chaque samedi il lavait les pieds à plusieurs, les essuyait et les baisait. Souvent il servait à table six-vingt d'entre eux qu'il tenait à sa cour

comme domestiques, et qu'il avait fait coucher sur l'état de sa maison royale.

Il avait toujours auprès de lui, à dîner et à souper, trois vieillards mendiants, à qui il distribuait de ses viandes. Il se plaisait même à manger leurs restes, particulièrement leur potage, dans leurs propres écuelles. Il ensevelissait lui-même ses soldats qui étaient morts dans les guerres d'outre-mer. Il visitait à Paris et ailleurs les malades dans les hôpitaux, sans avoir aucune frayeur ni de leur difformité, ni de leur puanteur, ni de leurs ordures ; et il leur donnait même à manger de ses mains royales, ayant les genoux à terre, avec une humilité et une révérence admirables.

Il fit cette charité vraiment héroïque à un Religieux de l'abbaye de Réaumont horriblement rongé de lèpre, qui n'avait presque pas figure d'homme. Ce roi incomparable, et d'un courage parfaitement généreux, lui donnait à manger, lui mettait les morceaux dans la bouche et se tenait à deux genoux dans ce service. L'Abbé et les Religieux en furent si étonnés et si touchés, qu'ils ne purent retenir ni leur voix ni leurs larmes.

La raison permettrait-elle que nous fissions les délicats où les princes et les rois s'humilient avec tant de joie et tant de charité, devant les pauvres les plus rebutants et qui font le plus d'horreur à la nature ?

3. Une remarque sera capable de vous fortifier le cœur, pour souffrir patiemment l'importunité des nécessiteux. Jugez que cette importunité est particulièrement permise par Notre-Seigneur pour votre plus grand mérite et pour une récompense plus signalée.

Lorsque les Anges et notre Sauveur même se sont déguisés en pauvres, ils ont demandé l'aumône avec une très grande instance, et d'une manière si pressante, qu'on l'appellerait une très notable et peu raisonnable importunité en un homme.

Saint Josse, fils de Réthaël, roi de la Grande-Bretagne,

s'était retiré dans une solitude pour vaquer entièrement au seul soin de son âme; il ne lui restait qu'un pain pour lui et pour Vulmare son disciple. Jésus-Christ se présente dans un habit de mendiant à la porte de sa cellule. Le Saint commande qu'on divise le pain en quatre quartiers et qu'on en donne un à ce pauvre. Peu après Notre-Seigneur retourne sous la forme d'une personne qui meurt de faim: saint Josse lui donne le second quartier de pain. Il revient pour la troisième fois sous une autre figure et obtient la troisième partie de ce pain. Enfin, il se présente encore, et le Serviteur de Dieu lui fit donner tout le reste et apaisa son disciple qui, dans la crainte d'une extrême nécessité, en murmurait : *Ne craignez pas, mon fils,* lui dit-il, *Dieu est assez puissant pour nous envoyer dès aujourd'hui ce qui est nécessaire pour notre nourriture*. Dans le temps même de son discours, il regarda par la fenêtre et vit quatre bateaux chargés de pain et de viande, sans que l'on vît ceux qui les lui avaient amenés ; Vulmare y court, demande pardon de la bassesse de son courage. Les bateaux étaient si chargés, que non seulement ils épargnèrent au Saint toute la nécessité qu'on eût pu appréhender, mais lui donnèrent aussi le moyen de faire plusieurs aumônes.

L'importunité, pour ainsi parler, est plus remarquable lorsque ce sage et aimable Rédempteur se présenta à sainte Catherine de Sienne sous la figure d'un pauvre, et qu'il la pria de lui donner un habit : elle retourne à la chapelle d'où elle était sortie, s'ôte une tunique sans manches qu'elle portait à cause du froid, et la lui donne, sans savoir que c'est Jésus-Christ. Le pauvre l'ayant reçue, la pressa d'y ajouter encore une chemise : elle lui dit de venir au logis, et là elle lui donna une chemise et des caleçons. Mais il ne fut pas encore pleinement satisfait, et pour l'éprouver, il lui dit : *Que ferai-je de cette tunique qui n'a point de manches?* Dans cette presse, la Sainte jette les yeux de toutes parts ; elle aperçut une tunique neuve qui appartenait à la servante du logis, incontinent elle en coupe

les manches et les lui donne avec joie et avec ferveur.

Jésus-Christ ne se contenta pas, et dit de plus qu'il avait un compagnon à l'hôpital qui avait un grand besoin d'habits : sainte Catherine, considérant alors qu'il ne lui restait rien qu'elle pût lui offrir, lui repartit avec douleur : *A la vérité, mon cher ami, si je pouvais, je vous distribuerais encore très volontiers quelque chose pour votre compagnon.* Le pauvre se mit à sourire et repartit : *Je vois bien votre bonne volonté, et je prie Dieu qu'il soit votre récompense.*

La nuit suivante, ce libéral Sauveur lui apparut, portant cette tunique toute chargée de pierreries reluisantes et admirables, et lui promit de l'orner d'une robe invisible, qui la défendrait contre toutes les rigueurs de l'hiver; et en effet, sans qu'elle prît plus d'habits en hiver qu'en été, jamais depuis ce temps-là elle n'eut à souffrir de l'intempérie de l'air ; il lui promit aussi une éternité de gloire dans un degré excellent; il lui fit la même promesse pour la gloire du Paradis, lorsqu'elle lui donna par aumône sa croix d'argent, pensant que c'était un pauvre.

Comment donc osez-vous faire des plaintes de ce que les mendiants vous sont importuns, vu que peut-être vous vous plaignez de Jésus-Christ même, et qu'au moins vous pouvez penser qu'il excite ses pauvres à vous presser, dans le dessein de vous faire plus mériter ou par votre libéralité ou par votre patience, et de vous apprendre la façon de bien prier, jusqu'à ce que Notre-Seigneur vous accorde le sujet de vos demandes?

Un Ange déguisé en pauvre pressa très instamment deux Religieux de Saint-Dominique, pour avoir un pain qu'ils rapportaient de la ville à toute leur Communauté ; et enfin il l'obtint presque par violence, comme je l'ai dit ailleurs.

Un autre Ange, sous l'habit d'un homme qui avait fait naufrage, demanda l'aumône à saint Grégoire, qui lui

donna trois écus; il revint le même jour et en eut encore six, et retournant au bout de deux jours, il en reçut une écuelle d'argent.

Ne pensez pas toujours que l'impatience fasse parler les pauvres, c'est souvent une particulière providence pour votre bien et pour votre perfection.

Duegnius rapporte qu'un homme riche, qui était bon, chaste, humble, modeste et irréprochable en ses mœurs, ne voulait point ouïr les cris des mendiants et leur était fort rude en paroles. Après sa mort on le porta dans l'église, et l'Evêque dit la Grand'Messe pour lui; mais toutes les fois que, se tournant vers le peuple, il disait *Dominus vobiscum*, l'image du crucifix ôtait ses mains de la croix et se bouchait les oreilles. Le Sauveur voulut montrer à tous les assistants qu'il n'écoutait pas plus les prières faites pour ce mort, que durant sa vie celui-ci n'avait écouté les clameurs des misérables. Voulez-vous que Dieu entende vos oraisons? Ne vous rebutez point de celles des affligés et des nécessiteux.

IV. Il ne me reste rien à vous dire, sinon que vous n'alliez pas à l'autre extrémité, et que vous ne preniez jamais la liberté de distribuer le pain, le vin, les habits ou les autres biens du couvent sans un congé général ou particulier de votre Gardien, quoique selon votre jugement il eût tort, ou qu'il fût d'un cœur trop étroit et trop resserré.

Il vous est moins permis de donner le bien de votre monastère que de donner celui d'un bourgeois de la ville : l'un n'est pas plus à vous que l'autre, et l'enlèvement des biens d'un séculier n'est qu'un simple larcin, mais la dissipation de celui qui est consacré à Dieu dans la Religion, est un sacrilège.

Tâchez de ramasser les restes de table et quelques petits morceaux de pain, de vieilles chemises, de vieux souliers, et des choses semblables, pour la distribution desquelles vous aurez facilement congé.

Cherchez, suivant la direction du Supérieur, et non au-

trement, l'aide de quelques personnes riches et dévotes, pour vêtir ceux qui sont nus et pourvoir aux plus notables nécessités. C'était la pratique de notre frère François Canin, en France, et de frère François de l'Enfant-Jésus, carme déchaussé, en Espagne ; ce bon frère carme a été tout à fait admirable dans la charité envers les pauvres, comme je le montrerai en sa vie ; et je ne l'estime pas moins pour sa très exacte obéissance, lorsqu'on lui commandait de se défaire de ces soins-là et de ne point se mêler de la recherche des aumônes pour l'entretien des malheureux.

Je finirai tous ces avis par une histoire très remarquable que j'ai lue dans les Annales des Capucins, pour prouver qu'un Religieux ne doit rien donner sans congé, sous quelque prétexte que ce soit. Un frère de l'Observance se promenait dans un petit bois, proche de son couvent. Il y rencontre un démon sous la figure de Notre-Dame, il lui fait une profonde révérence et s'arrête ; le démon le caresse et, après quelques discours, le supplie de lui apporter du pain, avec la promesse de lui accomplir ses désirs pour cette obéissance. Mais il lui défendait d'en parler à qui que ce fût. Les pièges des diables ne se cachent jamais mieux que dans le silence.

La nécessité de grains était extrême dans tout le pays. Le Gardien, charitable, dans une sage prévoyance envers sa famille, avait défendu en vertu de la sainte obéissance que nul ne prît du pain au réfectoire pour le distribuer, sans permission expresse. Ce frère néanmoins, par la mobilité de son esprit volage et trop crédule, et par l'obstination d'une secrète vanité, jette durant le souper son pain dans sa manche et s'en va au bocage le présenter au démon, qui paraissait sous la figure de la Vierge.

A peine ce malin esprit avait ce pain de désobéissance entre ses mains, qu'il jette bas le masque et paraît en sa forme infernale ; il prend ce réfractaire par les pieds et le traîne hors du bois, avec des douleurs si sensibles que dans l'impatience du mal il criait à pleine tête : *Au se-*

cours! mais la distance du couvent rendait tous ses cris sans effet.

Frère Prosper, encore séculier, retournait pour lors de la ville et passait au bord de ce bocage; il entend la voix de ce misérable, il y accourt, mais à la première vue de ce monstre de l'enfer qui jetait feux et flammes, il s'enfuit au logis et avertit son Gardien.

Le Gardien, homme de cœur et d'expérience, commanda qu'on prît la croix et l'eau bénite, et que tous les Religieux se missent en ordre pour y aller en procession. Il se revêt d'un surplis et d'une étole, prend un aspergès et, sans perdre de temps, court au lieu du combat, le diable ayant déjà tiré bien loin ce frère infortuné. A la vue de la croix et du Gardien qui parlait de la part de Dieu, le maudit abandonne visiblement sa proie et disparaît, sans toutefois abandonner la victoire, ni cesser d'agir sans être aperçu.

La bataille fut longue contre cet esprit obstiné, qui criait que ce frère désobéissant lui appartenait. Le Gardien fit de si grands efforts, qu'il mit son Religieux dans l'église et y pressa vivement le démon par des exorcismes. Il était déjà quatre heures de nuit, et le combat durait encore. Enfin le Gardien s'avisa de donner l'absolution de la désobéissance à ce frère tourmenté; le démon se retira entièrement alors, et laissa tout ce couvent dans une ferme résolution de s'attacher plus que jamais à la volonté de ses Supérieurs.

Cet événement si épouvantable toucha de telle sorte le cœur de frère Prosper, qu'il se retira aux Capucins, y prit l'habit et y vécut avec ferveur et sainteté.

Faites, je vous prie, une petite réflexion sur cette histoire. Qui ne se fût laissé prendre à des pièges si bien tendus et piper à une si sainte apparence? La Vierge apparaît et commande, qui osera la contredire? Ce frère se mortifiait et s'ôtait le morceau de la bouche pour le donner dans une si belle occasion; néanmoins, à raison de la dé-

fense du Supérieur, cette action, si plausible et si louable en apparence, donna un pouvoir si étrange au démon.

Tenons donc ferme à ce que nous ordonnera celui que Dieu a mis à sa place sur nos têtes, et quand tous les Anges et tous les Saints du Paradis viendraient et nous ordonneraient le contraire, ne chancelons point dans notre résolution : nous ne pouvons manquer en suivant le guide visible que nous avons ; et souvent ce que nous croyons être une véritable vision et révélation n'est qu'illusion et tromperie.

SECTION III.

De l'Infirmier.

CHAPITRE PREMIER.

L'INFIRMIER RELIGIEUX DOIT AVOIR UNE CHARITÉ TRÈS TENDRE, TRÈS FORTE ET TRÈS CONSTANTE ENVERS LES MALADES.

I. L'office d'Infirmier est très important. — II. L'Infirmier exerce les œuvres corporelles de miséricorde. — III. L'Infirmier exerce les œuvres spirituelles de miséricorde.

I. Nous ne venons en ce monde et n'y vivons avec d'autre dessein que pour en sortir par une bonne mort, après y avoir servi Dieu de tout notre cœur, et pour acquérir par notre mort une vie éternelle et bienheureuse. La maladie est un passage à la mort, et la mort est un passage à l'éternité.

Qu'importe une bonne vie si la mort est malheureuse ? Ce n'est pas le commencement, mais la fin qu'on considère chez un chrétien et un Religieux. Nous déplorons qu'Origène, Tertullien, Hosius et plusieurs autres aient eu une vie de lumières et d'ardeurs séraphiques, et sur la fin de l'âge se soient tellement obscurcis de brouillards, qu'ils nous aient laissés dans l'incertitude de leur bonheur ou de leur malheur éternel. Au contraire, la mort du bon larron remplit de joie toute l'Église, dans l'assurance d'une sainte mort après une vie de péchés.

De ce raisonnement suit une conclusion évidente, que l'infirmier religieux est dans un office d'une extrême importance, dont dépend le salut éternel de toute la Communauté.

Donnez-moi une personne qui ait vécu les neuf cents ans dans une très austère pénitence et dans une approbation universelle de tous : si à la fin elle corrompt ses œuvres par des impatiences, par des chagrins, par des fâcheries contre Dieu et contre les hommes, et par d'autres péchés, elle perd tout son trésor ; et après une longue résistance à ses ennemis, elle leur abandonne sa maison au pillage.

Quand un navire retourne du royaume de Chili, où sont les mines d'or, et du Pérou, où sont les mines d'argent, quand il revient de l'Inde orientale, enrichi des pierres précieuses du Cap de Comorin, des plus fines épiceries des Moluques, et de pareilles marchandises, on a un grand soin qu'il ne fasse pas naufrage au port, et celui qui serait cause de sa perte encourrait un double blâme.

Considérez quelle joie saisira le charitable infirmier, lorsqu'à l'entrée du Paradis plusieurs Saints lui viendront au devant avec des actions de grâces, pour le remercier de sa diligence à les assister, à les consoler et à les faire munir des Sacrements.

A l'article même de la mort, il en recevra de l'assistance. Ces âmes bienheureuses lui obtiendront alors de puissantes grâces, le recommanderont aux bons Anges, et souvent y accourront en propre personne, en pensant que de ce moment dépend l'éternité. Les Saints ne diffèrent pas si longtemps leur reconnaissance envers un frère de charité qui les a mis dans un bon port. Ils ne donnent aucun relâche à leurs soins, ni aucune trève à leurs secours durant toute sa vie. Ils l'assistent dans le choc des tentations, ils le fortifient dans les actions vertueuses, et ils font tous leurs efforts pour le faire enfin jouir du bonheur éternel qu'ils possèdent. Ces motifs ne vous semblent-ils pas d'une efficacité assez puissante pour vous porter à la souffrance des dégoûts, des ennuis et des travaux qui se rencontrent dans le soulagement des malades ?

Laurent Ortéga, coadjuteur de notre Compagnie, était

si charitable envers les infirmes, qu'un Père décédé le vint remercier de la charité qu'il avait exercée à son égard l'espace de cinq ans, durant une fâcheuse maladie. Il l'assura, après lui avoir donné un baiser au front, qu'il était très agréable à Dieu dans l'office d'infirmier. Je vous laisse à penser la consolation qu'il lui apporta, et les saintes affections qu'il lui procura le reste de sa vie.

Méditez souvent que Dieu fait des Saints, qu'il épure l'or le plus fin dans le creuset de l'affliction, et que souvent il éprouve ses meilleurs amis, non seulement par les tourments des bourreaux, mais aussi par de longues et douloureuses maladies. Saint Bernard, saint Ignace, sainte Claire, sainte Lidwine et plusieurs autres en sont des témoins sans reproche.

Quand Notre-Seigneur imprima ses stigmates à ses plus grands favoris, comme à saint François, à sainte Catherine de Sienne, à la bienheureuse Lucie de Narni et à divers autres, il le fit d'ordinaire par un sentiment de très cuisantes douleurs qui duraient toute leur vie. Les infirmités, les maladies et les douleurs sont la marque véritable et assurée de Jésus-Christ, par laquelle il fait reconnaître ceux à qui il prépare des couronnes plus éclatantes. N'est-ce donc pas une très grande grâce que Dieu fait à un infirmier de lui mettre en main ses plus vertueux serviteurs ?

Dieu fait paraître l'affection qu'il porte à ceux qui souffrent les maladies avec patience. Martin, portugais, convers de l'Ordre de Saint-Dominique, souffrit les siennes dans une force de courage exemplaire. Aussi, sur le point de son départ du monde, il parut si lumineux dans son visage que toute la chambre en fut éclairée. Son Prieur, qui lisait les recommandations de l'âme durant la nuit, en reçut tant de clarté, qu'il n'eut nullement besoin de chandelle pour lire dans son livre.

Alexis de Pietra, frère laïque capucin, ayant été presque toute sa vie malade, parut après sa mort très glorieuse à une femme qui se voulait pendre, et l'empêcha d'accom-

plir son malheureux dessein, qui eût perdu son corps et son âme.

Hugues le Cardinal avait une si haute estime des maladies dans une Maison religieuse, qu'il s'écria à l'article de la mort : *Oh ! comme j'aimerais beaucoup mieux avoir été toute ma vie lépreux dans mon pauvre couvent que d'avoir été cardinal !* Sa science néanmoins et sa vertu, qui l'avaient tiré de l'Ordre de Saint-Dominique, avaient suivi sa pourpre et orné ses actions durant toute sa vie. Jugez donc combien est aimable l'excellence de vos exercices envers ceux qui sont si précieux à Dieu et à ses Saints dans leurs douleurs et dans leurs infirmités corporelles.

Contemplez que la sainteté s'acquiert aussi au service des affligés et des malades, et que Notre-Seigneur fait des faveurs signalées à ceux qui y mettent leur temps et leur cœur.

Saint Cyre, chirurgien, faisait d'admirables cures et se plaisait à secourir les malades les plus pauvres et les plus désespérés. Dieu convertit par ses paroles et par ses exemples plusieurs païens, et lui enflamma si fort le cœur du désir de la perfection, qu'il se fit religieux. Cet habit sacré lui augmenta ses soins envers les malades, et lui donna une si ardente charité, que Dieu le récompensa d'un glorieux martyre sous l'empereur Dioclétien.

Sainte Anastasie tenait une boutique d'apothicaire, et exerçait la pharmacie avec une si haute sainteté, qu'elle était en vénération à tout le peuple, et qu'enfin elle obtint de Dieu la palme du martyre. Les Grecs l'appellent, par antonomase, *Pharmacolatria*.

Les saints Cosme, Damien, Pantaléon, Samson et autres ont fait des merveilles de charité dans la fonction de la médecine pour la santé des malades, et y ont trouvé une perfection très éminente.

Les infirmiers ont encore les actions de miséricorde et de charité plus à la main dans la difficulté de leur ministère. Aussi plusieurs frères convers y ont fait des progrès

très avantageux. Le B. Jacques l'Allemand, convers de l'Ordre de Saint-Dominique, s'y fit saint. Il était un infirmier si charitable, que les Religieux s'estimaient à demi guéris lorsqu'ils tombaient entre ses mains. Et en effet plusieurs y recouvraient leur santé avec plus de facilité et de promptitude. Il faisait plus d'état de l'infirmerie que de tous les autres offices, et tenait à grande faveur son emploi auprès des malades. Par cette charité il posséda le cœur de tous ses frères durant sa vie, et après son décès, il a gagné une couronne immortelle dans les Cieux, d'où il assiste encore les malades par des guérisons inespérées, comme l'expérience l'a souvent prouvé.

L'office d'infirmier est si excellent, et la charité qui s'occupe à l'aide des malades est si fort agréable à leur Créateur, que les Anges, les Saints du Paradis et notre Sauveur même l'ont voulu exercer.

Les Anges guérirent saint Chromace de sa goutte et saint Cuthbert d'un mal de genou. Ils ouvrirent la veine au bienheureux Jean, de l'Ordre des Servites, et pansèrent les plaies des saints Clément, Théodore, Constantin, et celles de sainte Christine.

L'apôtre saint Pierre remit à sainte Agathe la mamelle que le tyran lui avait fait arracher. Il guérit aussi saint Ignace notre fondateur, qui avait eu la jambe cassée au siège de Pampelune.

La glorieuse Vierge Marie, qui est la mère de miséricorde, a porté sa main charitable aux douleurs de ses serviteurs. Le bienheureux Herman, religieux de l'Ordre de Prémontré (qui fut appelé Joseph par un Ange et reçut le nom de fidèle Chapelain de la Vierge par la Vierge même), se laissa tomber si rudement sur le visage qu'il en eut deux dents cassées et arrachées. Mais cette Mère de charité lui apparut incontinent et les lui remit en leurs places si parfaitement, qu'il n'y resta aucun vestige de blessure et sans aucune douleur. Elle le guérit une autre fois d'une grièvе douleur de tête et d'une infirmité et d'une débilité

de corps. Elle l'avertit même de prendre garde à son bras après une saignée. Agathe de la Croix s'étant coupé presque entièrement un doigt de la main, par la ruse du démon qui ne pouvait souffrir ses aumônes, la glorieuse Vierge reprit ce doigt coupé, le réunit à sa main, et la guérit à l'instant.

Notre-Seigneur même a voulu être le médecin des corps aussi bien que des âmes. Il apparut à saint Pantaléon, martyr, après qu'on l'eut déchiré avec des ongles de fer et brûlé avec des torches ardentes, et lui rendit ensuite une parfaite santé. Il guérit aussi les saints Clément et Agathange, qui avaient été jetés sur un gril ardent, et que le peuple croyait morts.

Le plus puissant motif que les infirmiers se doivent surtout imprimer dans l'esprit, c'est que notre Sauveur Jésus-Christ est dans les malades, et qu'il tient comme faits à sa propre personne tous les services qu'on leur rend.

Au jour du jugement il dira devant le monde entier : *J'étais malade, et vous m'avez visité. Venez les bénis de mon Père posséder le royaume qui vous est préparé.* Que dira-t-il donc et que fera-t-il à ceux qui ne lui auront pas seulement rendu une visite, mais qui auront préparé sa chambre, son lit, sa nourriture, ses médecines, et qui l'auront consolé et assisté dans tous ses besoins ?

Nous pouvons expliquer cette union du Sauveur avec les malades par ce qui est arrivé à un Religieux de notre Compagnie, de la bouche de qui je le sais. Cet aimable et aimant Rédempteur s'unit une fois à lui de telle sorte que toutes les parties de son corps étaient pénétrativement avec celles de ce Religieux, la tête avec la tête, le cœur avec le cœur, et ainsi du reste. Cette union sans doute ne fut pas réelle, mais seulement par l'imagination ou par une lumière intellectuelle, pour lui témoigner dans cette figure l'intime conjonction qu'il avait et désirait avoir avec son âme. Cette vue lui dura plusieurs jours et lui inspira de

merveilleux sentiments d'amour de Dieu. La même faveur fut autrefois faite à sainte Catherine de Sienne, comme nous le lisons en sa Vie.

Saint François vit une fois un lépreux sur son chemin ; il s'en approche, il le baise, et trouve sans y penser que c'était Jésus-Christ qui, comme par jeu et pour l'exercice de son serviteur, s'était caché sous cette forme d'horreur.

Ce qui arriva à saint Winwaloque est plus admirable. Surius le rapporte de cette sorte : « Cet amateur des hommes se transfigura en un lépreux, couvert de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête, et se mit sur le grand chemin ; il se noyait dans ses larmes et remplissait l'air de voix lamentables, qui demandaient du secours aux passants. Saint Winwaloque et saint Ethbin rencontrèrent ce triste spectacle, et comme le premier était prêtre, il prit la parole et demanda à ce lépreux quel mal le forçait à de si hauts cris. Jésus tira pour lors un profond soupir de sa poitrine et lui dit : *Je sens des douleurs très violentes en tout mon corps ; mais surtout mes narines rongées de cette fâcheuse lèpre me tourmentent cruellement et se remplissent d'ordures, qui me sont plus douloureuses que la mort même. Si vous pouviez me secourir, votre charité serait d'un grand mérite.* Saint Ethbin, qui était jeune et fervent, prend ce ladre entre ses bras et le lève de terre. Saint Winwaloque porte la main à ses narines pour arracher l'ordure qui en découlait et qui faisait horreur. Mais Jésus s'écrie : *Ne me touchez point, ma douleur ne le peut permettre. Si vous désirez pour la satisfaction de vos péchés me soulager dans mon extrémité, mettez votre bouche sur mes narines, et tirez-en peu à peu cette ordure qui me tue.*

« Le saint vieillard, épris de la même ferveur qui transporta dans la suite sainte Catherine de Sienne et saint Xavier en cas pareil, se courba incontinent sur son visage gangrené, et comme il voulait tirer cette puanteur, Jésus-Christ lui fit tomber dans la bouche une grosse et rare pierre précieuse. Saint Ethbin qui le tenait par le milieu

du corps, vit sur sa tête une croix, et autour de lui quantité d'Anges; et sentant qu'il s'élevait vers le Ciel, il cria tant qu'il put : *Ne doutons point que ce ne soit Jésus-Christ notre doux Rédempteur.*

« Il se découvrit alors à eux et leur dit : *Vous n'avez point eu honte de moi dans mes afflictions, et moi je n'aurai point honte de vous dans mon royaume, votre héritage est dans ma puissance, et je sauverai et mettrai en mon palais céleste ceux pour qui vous prierez.* Après ces paroles, il disparut et les laissa comblés d'une joie inexplicable. »

Souvenez-vous de cette bonté de Jésus, quand vous avez des malades puants et horribles à voir, et vous en trouverez votre cœur plus fort et plus courageux, dans l'expérience de la vérité de cet oracle : *Ce que vous faites au moindre des miens, je le tiens comme fait à ma propre personne.*

Cet aimable et miséricordieux Seigneur se montra encore comme malade à sœur Agathe, de l'Ordre de Saint-Dominique, lorsqu'elle était infirmière, afin de l'exciter à la compassion de ses Sœurs malades. Dans son apparition à Ursule de Valence, il déclara qu'il exige de nous un plus grand soin des malades que de lui-même. Comme il discourait avec elle, une malade eut besoin d'assistance ; elle y courut incontinent, laissant le Sauveur tout seul. Cette promptitude lui fut si agréable, qu'il prit la figure d'un homme parfait, ne s'étant auparavant montré que dans la figure d'un enfant. Elle admira ce changement, et dans son admiration Notre-Seigneur lui dit : *Ta charité et ta miséricorde m'ont donné cette grandeur.*

II. Ces vérités étant présupposées, l'infirmier voit qu'il a un des meilleurs offices de la maison, vu qu'il peut acquérir une perfection très sublime et exercer envers notre Sauveur, en la personne de ses frères, presque toutes les œuvres de la miséricorde corporelle et spirituelle, avec une héroïque victoire de soi-même. Parlons première-

ment de celle qui aide le corps ; nous parlerons de l'autre au paragraphe suivant.

1. Tous les Religieux sont si pauvres, qu'ils n'ont pas la propriété d'une seule épingle, de sorte que tout ce qui leur est donné par le Supérieur est une pure aumône. Vous en êtes le distributeur par la fourniture de vos drogues, pilules, médecines, cataplasmes et autres choses nécessaires à leur santé. C'est à votre charité de les départir de la belle main, d'un visage joyeux et d'un cœur libéral.

Ne fut-ce pas une charité et une libéralité merveilleuses que celles d'un certain Apollonius, qui fut surnommé le Marchand ? Il se fit religieux en la montagne de Nitrie, et se voyant dans l'impuissance d'apprendre ni métier, ni science, à cause de son âge fort avancé, il acheta de son argent une boutique fournie de tous les remèdes et de toutes les drogues nécessaires à cinq mille Religieux qui demeuraient en ce lieu-là. Il les visita l'espace de vingt ans, allant depuis le matin jusqu'au soir de monastère en monastère et de cellule en cellule, dans un désir brûlant de ne rien laisser manquer à qui que ce fût, et surtout de satisfaire à ceux que la maladie attachait à leur chambre et à leur lit.

2. L'infirmier donne la viande à ceux qui ont faim, ce qui est d'autant plus difficile à l'endroit des malades, qu'ils ne peuvent s'accommoder de la nourriture de la Communauté, et que souvent les couvents sont si pauvres qu'ils ne peuvent acheter tout ce que leur goût désirerait, et que même la bienséance exigerait. Il est donc de nécessité que votre charité et votre adresse y suppléent.

Évertuez-vous de telle sorte que les infirmes trouvent du soulagement dans leurs dégoûts, que la pauvreté du couvent n'en soit point intéressée, et que les autres Religieux, qui se considèrent dans la personne de celui qui souffre, en soient bien édifiés et sachent qu'en cas pareil ils seront assistés avec charité.

3. L'infirmier donne à boire à ceux qui ont soif. Il oblige les malades d'autant plus qu'une fièvre ardente et consumante les brûle d'une soif plus insupportable.

Le malade est privé de vin et des autres boissons de bon goût : faites-lui au moins une bonne tisane, qui ne le dégoûte pas davantage, et apportez à sa douleur tous les lénitifs que votre charité pourra inventer, dans le souvenir du plaisir que l'on vous fait par quelque raisonnable rafraîchissement dans des ardeurs et des incommodités pareilles.

Considérez que le moindre verre d'eau froide donné pour l'amour de notre Sauveur, trouvera une éternité de gloire en Paradis pour sa récompense ; la promesse en est gravée dans la sainte Écriture, et ne s'en effacera jamais.

Cette charité trouve souvent en ce monde même des récompenses très illustres et très admirables. Léon Majorien, avant qu'il eût le sceptre de l'empire d'Orient, se promenait dans un lieu marécageux et rempli d'arbres ; il y trouva un pauvre aveugle qui allait errant sans aucun guide ; touché de compassion, il le prit par la main, le conduisit et détourna les épines et les ronces qui l'eussent blessé dans son passage. Cet aveugle mourait de soif, il pria son conducteur de lui trouver un peu d'eau ; Léon regarde et cherche de tous côtés, traverse le bocage, dans une sensible douleur en voyant que sa peine était inutile ; enfin il entendit la voix de la glorieuse Vierge Marie qui lui montra une fontaine, lui promit l'empire pour sa charité et lui commanda de prendre du limon et de l'appliquer sur les yeux de l'aveugle, dans l'assurance qu'il recouvrerait la vue. Un peu de boue et beaucoup de foi firent ce miracle, et Léon fut ensuite couronné empereur.

Donnez donc avec gaîté de cœur dans le besoin ce qui est nécessaire pour l'étanchement de la soif de vos malades, dans la vue du plaisir que Dieu y prend et de la récompense qu'il vous en prépare.

4. Le frère convers qui a la charge des infirmeries,

couvre ceux qui sont nus en habillant les malades, leur donnant leurs chemises, les accommodant et les couvrant dans leurs lits, pour les maintenir dans la chaleur nécessaire et dans une bienséance qui édifie ceux qui entrent en leurs chambres.

Saint Dosithée avait un soin très louable de pourvoir à la netteté de son office, et qu'il n'y eût aucun manquement; et par cette diligence il acquit une très haute vertu.

Quand les lits, les habits des malades et les autres choses sont en bon ordre, vous sentez une certaine joie qui vous donne de la facilité et de la dévotion dans vos exercices. Au contraire, si la chambre est peu nette, la table mal en ordre, les lits mal faits et les draps souillés, votre cœur se resserre, vos bras tombent et le chagrin tue votre âme.

Ne permettez jamais que vos malades souffrent du froid dans leurs lits, encore que vous dussiez leur donner votre propre couverture. Saint Poppon, de l'Ordre de Saint-Benoît, fut donné pour aide au portier de son monastère, afin de recevoir les pauvres dans un hôpital ; il y vint un lépreux si horrible et d'une telle puanteur, que son seul regard mettait en fuite les plus hardis. Le Saint l'aborde d'un visage gai et souriant, le reçoit, lui donne à manger, le console par de saints discours et le place dans le meilleur lit qu'il peut ; la rigueur du froid était extrême, et ce pauvre misérable en souffrait beaucoup par le manque d'habits pour une couverture commode.

La charité et l'humilité y pourvurent ; saint Poppon court à sa cellule, prend sa propre couverture, la jette sur le lit de ce lépreux, et l'enveloppe de tous côtés pour une entière commodité. Dieu ne se laissa point vaincre par cette ferveur, car aussitôt que cette couverture de charité eut touché le malade, la sueur commença à couler par tout son corps et la lèpre disparut. Le lendemain matin, ce pauvre homme, dans un prodigieux étonnement et dans une joie inconcevable, se jette aux pieds de son libérateur,

lui raconte sa guérison, l'en remercie et fait mille vœux pour sa prospérité et pour sa santé. Le Saint rougit à ce spectacle et à cet applaudissement, et dans la crainte que les louanges des hommes ne lui ravissent son mérite, il demanda pour toute récompense de son bienfait un silence perpétuel de ce succès. Il reprit sa couverture et s'en servit à l'ordinaire, sans frayeur et sans incommodité.

5. L'infirmier loge les pauvres de Jésus-Christ, lesquels quittant leurs propres chambres viennent dans l'infirmerie comme dans un lieu de passage pour aller en l'éternité bienheureuse. Les Saints ont pris un singulier plaisir à loger et à entretenir les pauvres et les malades.

Saint Macaire, patriarche d'Antioche, avait sa maison toujours ouverte aux aveugles, aux boiteux, aux estropiés et aux autres mendiants. Tous ceux à qui il donnait lui-même l'aumône guérissaient, et ceux qui pouvaient avoir de l'eau dont il lavait ses mains obtenaient la même grâce. Il logeait un lépreux dans son palais : ce lépreux s'appliqua le mouchoir du saint Patriarche, et au même instant il fut guéri.

Notre Père Simon Rodriguez, l'un des premiers compagnons de saint Ignace, nous a laissé un exemple étonnant en cette matière. Il servait dans un hôpital à Venise, un lépreux se présenta de nuit à la porte, et sur le refus de l'entrée pleurait amèrement. Le maître de l'hôpital assurait que la place pour son logement lui manquait. Le Père Simon y accourt, prie avec tant d'instance qu'enfin la porte s'ouvrit. Il prend ce pauvre chargé de lèpre par tout son corps et le place dans son propre lit ; et ce qui est plus ravissant, il se couche auprès de lui, sans se mettre en peine du danger ; le matin à son réveil, il ne trouva plus son lépreux au lit, ni dans l'hôpital, et chacun protesta qu'il ne l'y avait point aperçu.

Plusieurs pensèrent que notre Sauveur s'était voilé sous la forme de ce malade défiguré ; mais il voulut encore couronner la patience de son serviteur, par la permission

que tout son corps fût couvert de pustules de lèpre. Ses compagnons, dans cet accident tragique, se mirent en prières, et le lendemain le Père se leva dans une pleine et parfaite santé.

Marchez sur les pas de ces premiers fondements de notre Compagnie et sur les exemples des autres Saints, qui n'épargnaient point leur vie, quoique très nécessaire au bien public de l'Église et de leurs Religions.

Lorsqu'un nouveau malade vient à votre infirmerie, ouvrez-lui la porte avec joie ; faites-lui bon visage ; réjouissez-vous dans votre cœur de l'occasion que Dieu vous offre d'un saint trafic pour le Ciel. Un marchand reçoit avec plaisir l'abord de ceux qui entrent dans sa boutique pour y acheter, quoiqu'ils lui causent une grande fatigue pour montrer ses marchandises, qu'il faut tirer, développer et remettre en leurs places, et quoique souvent il entende plusieurs paroles de rebut. Tout lui est bon et doux, si le gain suit son travail et sa patience.

Les malades qui vous viennent sont autant de pierres précieuses du Paradis que Jésus-Christ vous envoie. Saint Macaire était dans cette pensée, lorsqu'il avait la charge d'un hôpital en la ville d'Alexandrie. Ayant été excellent lapidaire en sa jeunesse, il fit un plaisant tour à une jeune demoiselle qui était très riche, et faisait état de vaquer à la dévotion sans néanmoins avoir foulé aux pieds toutes les petites vanités du siècle. Il l'avertit qu'on lui avait mis en main des pierres précieuses d'un prix inestimable, et qu'il les lui laisserait pour cinq cents écus ; que l'une de ces pierres lui rendrait son argent, et que le reste pourrait servir à sa nièce qu'elle aimait éperdument. La convoitise lui fit fournir incontinent la somme. Quelque temps après, elle lui demanda ses joyaux. Saint Macaire la conduisit dans son hôpital, et dès l'entrée, lui demanda si elle désirait voir premièrement les hyacinthes ou les émeraudes. Elle lui témoigna une totale indifférence. Il la mène donc d'abord à l'étage d'en haut, où étaient les

femmes malades, manchotes et aveugles; puis il la conduisit dans la salle d'en bas, où demeuraient les hommes estropiés, cassés d'âge et de maladies. Il lui dit alors : *Mademoiselle, vous voyez les émeraudes et les hyacinthes que Dieu m'a mises en garde et que je vous ai vendues ; que si ces joyaux ne vous agréent pas, je vous restituerai votre argent selon votre volonté.*

La bonne demoiselle fut fort surprise de ce discours, et la rougeur lui monta à l'instant au visage. Elle baisse la tête, et se retire au logis dans une sensible douleur de n'avoir pas offert à Dieu de bon cœur et de son propre mouvement, ce que la contrainte lui ravissait des mains. Le Ciel, la voulant débarrasser des affections de la terre, lui retira bientôt sa nièce. Cette mort lui ouvrit les yeux et la fit retourner à saint Macaire pour le remercier de son artifice, qui l'avait faite libérale au delà de son dessein.

Vous savez qu'à la demande des trésors de l'Église, saint Laurent mena au tyran sur des chariots de pauvres aveugles, des manchots, des boiteux et d'autres semblables, dans l'estime qu'il n'est nul trésor de plus grande valeur que les membres de Jésus-Christ.

Vous avez lu qu'une sainte femme avait à la mamelle un chancre qui était plein de vers, et que saint Dominique, en voulant mettre un dans sa main, le trouva changé en une riche perle ; il le rendit selon sa promesse, et le ver se remit dans sa première figure sur la mamelle, en témoignage que les véritables perles du Paradis sont les afflictions et les maladies. La même merveille arriva à Basilique, roi des Sarrasins, qui ramassa un ver tombé de la cuisse de saint Siméon Stylite, le mit sur ses yeux et sur son cœur, et le trouva transformé dans sa main en une pierre précieuse d'une merveilleuse beauté et d'un éclat ravissant.

Saint Henri, ermite en Angleterre, saint Munnu et d'autres faisaient un si grand cas des souffrances, qu'ils remettaient dans leurs plaies les vers qui en sortaient.

Quelle joie donc doit saisir le cœur d'un charitable infirmier quand il peut loger et servir plusieurs malades, qui portent sur eux les gages de l'amour que Jésus, amateur de la croix, leur porte, et qui ont déjà en leurs corps des arrhes de l'éternité bienheureuse, puisque les contentements s'y donneront à proportion des souffrances de cette vie !

6. Le fervent et soigneux infirmier travaille à la délivrance des prisonniers, lorsqu'il s'efforce de retirer son frère des mains de la fièvre, de la goutte, de l'hydropisie, de la paralysie et d'autres maladies qui lui tiennent les pieds, les mains et tout le corps dans une captivité fâcheuse et lamentable. C'est à quoi le bon frère convers doit bander tous ses nerfs et son esprit, dans la considération du grand bien, non seulement d'un Religieux particulier, mais aussi de toute la Communauté, lorsque son adresse et sa diligence remettent en santé un bon ouvrier ; et au contraire, dans la vue du grand mal qu'il fait, si sa paresse, sa longueur et sa bassesse de cœur augmentent une maladie, la font traîner, ou de légère la rendent mortelle.

Si quelqu'un donnait des soufflets à un de vos frères, ne vous estimeriez-vous pas coupable si vous ne couriez pas à son secours? Si quelque enragé avait un poignard sur le cœur d'un Religieux de votre maison, s'il le blessait légèrement et voulait pousser plus avant, ne vous accuseriez-vous pas d'homicide, si vous ne portiez la main pour lui retenir le bras?

La maladie s'augmentera de jour en jour davantage, si vous n'y pourvoyez ; prenez garde que vous ne soyez cause des douleurs ou de la mort même de vos frères, par la négligence d'y apporter les soins et le travail que votre pouvoir et votre devoir exigent de vous.

7. La dernière miséricorde corporelle, qui est d'ensevelir les morts, est le propre des infirmiers ; et ils doivent s'y occuper dans une telle modestie, une telle honnêteté et une telle dévotion que tous en soient édifiés.

Saint Odilon trouva en son chemin deux enfants morts de faim ; il s'ôta sa propre chemise, les enveloppa dedans le mieux qu'il put, et les fit enterrer.

Alphonse, roi d'Aragon, rencontra en Italie le corps mort d'un habitant de Gênes, sur le bord de la mer ; il descendit de cheval et aida de ses mains royales à le mettre en terre. Cette charité lui gagna le cœur de tout le peuple. Ladislas, roi de Hongrie, porta sur ses épaules le corps de saint Gérard pour le transporter d'un sépulcre en un autre. Henri, roi de Germanie, porta en terre le corps de saint Romuald, aussitôt après sa mort. Les Saints mêmes désirent que l'on ait soin de leurs corps, qui leur ont rendu de bons services et qui ont souffert beaucoup durant leur vie. Saint Sébastien ne voulut pas permettre que son corps fût longtemps dans un cloaque, où le tyran l'avait fait jeter : il apparut à sainte Lucine, qui l'en retira et l'ensevelit avec honneur.

Les Anges avertissent saint Levien, afin qu'il enterre le corps de saint Constance, martyr ; ils assistent à l'enterrement de saint Poppon, abbé ; ils enterrent eux-mêmes saint Clément, pape et martyr, sainte Catherine, martyre, et sainte Hermelende, vierge.

Dieu se sert des oiseaux et des animaux les plus carnassiers pour conserver et inhumer les corps de ses serviteurs. Celui de saint Stanislas, évêque et martyr, fut conservé par des aigles ; celui de saint Anastase, par des chiens, et celui de saint Lucien, aussi martyr, par des dauphins, qui le portèrent au bord de la mer pour être enseveli et honoré par les chrétiens. Deux lions firent la fosse pour mettre le corps de saint Paul, ermite, et celui de sainte Marie Égyptienne. Tout sert aux amis et serviteurs de Dieu, et nous exhorte à leur porter un grand respect, même après leur mort.

Les Saints vous sauront bon gré de ce dernier service que vous leur aurez rendu. Saint Marcien, prêtre de Constantinople, allait la nuit par les rues chercher les corps

morts des pauvres à qui personne ne pourvoyait. Il leur parlait comme à des hommes vivants ; il les lavait, les habillait honnêtement et les portait en terre ; ces morts lui répondaient, l'embrassaient, le baisaient et le remerciaient de son bon office.

Croyez-vous que les âmes qui sont ou qui seront bientôt en Paradis, et qui voient la charité que vous exercez envers leurs corps, en doivent être ingrates ? Il n'y a nulle apparence. Ne vous y épargnez donc pas ; et souvenez-vous dans cet exercice que l'âme du défunt vous regarde, ainsi que son bon Ange, le vôtre et Dieu même.

III. Le vertueux frère convers se laissera facilement persuader qu'il se doit appliquer dans l'infirmerie aux œuvres de la miséricorde corporelle ; mais il ne croira pas avec une pareille facilité que les exercices de la miséricorde spirituelle soient de son office : il les rejette sur le Supérieur, sur le confesseur et sur quelque ancien Père de son couvent.

Il est vrai qu'une grande partie en est due à des personnes d'autorité ; mais il y peut beaucoup contribuer du sien, comme je le montrerai évidemment.

1. La première miséricorde spirituelle, c'est de corriger ceux qui font quelque faute. Les malades, accablés de douleurs, noient une partie de leur esprit dans l'agitation de leur incommodité ; et si une longue habitude de vertu ne règle leur cœur, la nature prend un puissant empire sur leurs mouvements. L'un tient l'infirmerie comme une prison qui n'est point selon son humeur et son activité, quoique l'air lui soit à préjudice ; l'autre s'ennuie du lit et se plaît à la promenade dans la chambre, quoiqu'il brûle d'une fièvre ardente ; un troisième refuse une médecine, une saignée, une viande et ainsi du reste.

Le sage infirmier doit être la règle de tous ces désirs, et les mettre dans l'ordre et dans la raison, par la répréhension de ceux qui ne voudraient avoir d'autre guide que leur jugement. La difficulté et l'excellence sont que l'hu-

milité, la modestie, la civilité et la charité dirigent ses paroles et ses actions avec tant de dextérité, qu'il ne choque point ceux qui sont assez affligés de leurs maladies, et qu'il ne tranche point du maître envers ceux à qui il doit du respect, tant pour leur âge que pour leur prêtrise, leur vertu et leurs autres qualités.

Pour l'ordinaire, le moyen le plus sûr et le plus efficace, c'est de prévenir le médecin et de lui mettre la parole à la bouche. Le désir de la santé opère aux imparfaits ce que la mortification commande aux fervents, et ce qu'elle leur fait rechercher et réduire en pratique.

Si cette industrie ne réussit pas à votre souhait, voyez quelqu'un de la confidence du malade, comme son confesseur, son régent, ou quelque autre qui le portera à une soumission et à une patience entières par des motifs du Ciel ; ensuite déclarez au Supérieur tout ce qui se passe : il y mettra tel ordre qu'il trouvera à propos. Pour vous, soyez très soigneux d'user de paroles douces, humbles, charitables et pleines de compassion, qui témoignent que vous sentez un très grand regret d'être dans l'impuissance de faire, de donner ou de permettre ce qu'on vous demande. Rejetez votre refus sur la défense du médecin et sur le danger de l'augmentation de la maladie.

Voici ce que saint Paul ordonne à saint Timothée, évêque d'Éphèse : *Ne reprenez jamais avec aigreur les vieillards, mais priez-les comme vos pères ; les jeunes gens, comme vos frères ; les femmes âgées, comme vos mères.* Que devez-vous donc faire envers les anciens et les prêtres du monastère, et envers tous vos frères, que vous tenez dans votre cœur pour beaucoup plus parfaits que vous ?

2. La seconde action de la miséricorde spirituelle, c'est l'enseignement des ignorants. Il entre peu de Religieux dans votre infirmerie qui vous le cèdent en science. Mais la force de la maladie diminue leur mémoire et obscurcit leur entendement. Ils ne peuvent s'appliquer longtemps et avec attention à la méditation des choses célestes ; cette

infirmité vous offre le moyen de les aider et vous invite à leur parler et faire parler avec prudence, avec modération et avec allégresse de ce qui concerne l'avancement dans la vertu, et particulièrement dans l'amour de Dieu et dans la conformité à sa sainte volonté.

Gardez-vous de faire cette charité en docteur, comme un sermon ou une exhortation ; mais prenez occasion d'un sermon, d'une exhortation, d'un catéchisme, d'une lecture spirituelle ou de chose semblable. Demandez au malade s'il agréera que vous lui lisiez ou fassiez lire quelque chapitre de Gerson, de Pinelli, de Rodriguez ou d'autres auteurs dévots et faciles. En ce cas, prenez quelque traité qui excite à la patience, à la confiance en Dieu et à de pareilles vertus. Ne lisez jamais ni histoire, ni chose aucune qui ait de la terreur, ni qui puisse apporter frayeur ou mélancolie au malade, de peur de lui nuire au corps, dans la volonté de profiter à l'âme, laquelle même s'abattrait et n'aurait pas la résignation qui lui est nécessaire.

Ayez soin, dans la prudence et la modération requises, que l'on tienne des discours spirituels dans votre infirmerie ; bannissez-en toutes les railleries peu religieuses et toutes les nouvelles inutiles et impertinentes. Une réflexion sur ceux qui y sont plus souvent vous servira : dites-leur que vous remarquez votre malade dans le besoin de consolation et d'une force nouvelle par quelque bon discours, ou qu'il vous a témoigné qu'il prend plaisir aux entretiens de piété. Les avis aussi que vous donnerez sous main au Supérieur de ce qui se fait, seront de grande efficacité afin qu'il mette remède aux désordres qui pourraient survenir.

3. La troisième action spirituelle de la miséricorde, c'est de donner de bons conseils.

a) Le sage et le charitable infirmier peut et doit aider le médecin par son conseil, pour lui donner ouverture à d'utiles ordonnances, dans une soumission parfaite de son jugement à sa volonté.

Sa Règle l'oblige à remarquer le jour où le malade est

tombé dans son infirmité, et l'heure où la fièvre vient et se retire. Sa charité l'exhorte à prendre garde aux autres symptômes et à en dire sa pensée au médecin ; mais l'humilité et l'obéissance le contraignent absolument à ne rien changer de ce que le médecin ordonne ; et pour cet effet, il le doit rédiger par écrit, si le Supérieur ne lui donne d'autres commandements ; car il doit suivre alors ce qu'on lui prescrira.

b) L'infirmier doit aussi donner de bons conseils à ceux qui visitent les malades, partie pour n'y pas venir trop souvent ni en trop grande multitude, partie pour ne point parler trop haut, partie pour d'autres pareilles choses, qui servent au corps ou à l'âme de son malade.

Saint Augustin, dix jours avant sa mort, montra un grand désir d'être laissé seul dans sa chambre, et qu'on ne permît l'entrée à personne, sinon à l'arrivée du médecin, ou lorsqu'on apportait les viandes qu'on lui présentait. Tout le reste du temps, il s'entretenait avec Dieu en l'oraison, il lisait les Psaumes pénitentiaux et fondait en larmes de componction et de dévotion.

Il disait que les chrétiens et les prêtres mêmes, quelque vertueux qu'ils puissent être, ne doivent jamais sortir de ce monde sans une due pénitence. Plus on s'approche du Ciel, plus on doit être éclairé et échauffé de l'amour de son Dieu : tous les moments sont précieux ; il n'en faut pas perdre le moindre, si l'on peut.

c) Vous devez principalement donner de bons avis à votre malade pour ce qui est de sa santé et pour la réception des Sacrements, afin qu'il ne se laisse pas surprendre, et que de son mouvement il les demande au Supérieur, pour son profit et pour l'édification de la maison.

Si vous ne jugez point à propos de parler au malade, de peur d'étonnement, vous ne devez nullement manquer d'en donner avis au préfet des choses spirituelles et au Supérieur, afin qu'ils y pourvoient. C'est un de vos plus grands soins ; car, encore que d'ordinaire les malades

soient en état de grâce, vu qu'ils communient pour le moins tous les huit jours, néanmoins les secours particuliers des Sacrements dans l'agonie sont de grande importance. Les séculiers et les Religieux en sont édifiés et consolés, et le manquement remplit une maison et une ville de trouble et de murmure.

Saint Nicolas de Tolentin, qui avait ouï tous les jours le chant des Anges, les derniers six mois de sa vie, demanda le Saint Sacrement en forme de viatique, de peur de périr en chemin et de manquer de forces dans le combat contre ses ennemis. Saint Jérôme se fit mettre à bas du lit et couvrir d'un sac ; fondant en larmes, il se prosterna pour lors à deux genoux, se frappa la poitrine et reçut son Créateur. David, roi d'Écosse, dans la profession de son indignité, se fit traîner à l'église pour avoir le bonheur de recevoir le Corps de son Dieu, et ne voulut nullement qu'il lui fût apporté dans son palais. Saint Pierre et saint Jean, apôtres, donnèrent cette divine viande à saint Chrysostome avant sa mort, et y ajoutèrent une prédiction de sa victoire au passage et de sa gloire en l'éternité.

d) Avertissez aussi le préfet de l'infirmerie et de l'église, ou le Supérieur même, du temps commode et nécessaire pour l'Extrême-Onction, qui est un sacrement institué par Notre-Seigneur, afin que le chrétien et le Religieux oints de sa grâce luttent avec plus de courage et de bonheur contre les démons. Ces malheureux esprits font leurs derniers efforts en ce périlleux passage, d'où dépend une gloire ou une peine éternelle. Il faut fortifier votre malade de tous les remèdes possibles.

Cette importance a excité toutes les personnes dévotes à un désir très brûlant de ces secours divins. Sainte Hedwige, duchesse de Pologne, demanda la sainte huile avec grande instance et grande dévotion, dans la croyance qu'elle sert d'armes spirituelles contre l'effort de tous les démons. La bienheureuse Marie d'Oignies en ressentit de grands effets,

et vit l'opération du Saint-Esprit dans son âme, pendant que le prêtre lui conférait ce sacrement; Notre-Seigneur et tous les Apôtres y assistaient, et saint Pierre lui montrant des clefs, lui promit l'ouverture du Paradis. Ce miséricordieux Sauveur prit lui-même la peine d'huiler sainte Lidwine, en la présence de la glorieuse Vierge, de plusieurs Anges et de plusieurs Saints; il lui promit que dans deux jours elle chanterait *Alleluia* avec les autres Vierges dans son royaume céleste.

e) Tenez toujours une croix sur le lit du malade après la réception de l'Extrême-Onction, et faites-la lui regarder et baiser de temps en temps, à moins que les autres ne le fassent. Nous avons tous été rachetés par la croix, et il faut nous y attacher jusqu'à la mort: c'est le plus doux et le plus utile souvenir que puisse avoir une personne mourante.

Notre-Seigneur en mit une aux pieds de la bienheureuse Marie d'Oignies, lorsqu'on lui donnait l'Extrême-Onction, et ne l'en ôta point jusqu'à son trépas. Il en fit aussi toujours paraître une à sainte Lidwine, après qu'il lui eut donné ce sacrement.

Saint Richard et saint Éloi, évêques, saint Attalas, abbé, et plusieurs autres, aux approches de la mort, ont fait de fort dévotes oraisons à Notre-Seigneur étendu sur la croix, tantôt le remerciant des tourments qu'il avait soufferts pour eux, tantôt lui offrant leurs corps et leurs âmes. C'est prudence et charité d'en suggérer par vous ou par d'autres à votre malade.

f) Souvenez-vous aussi de donner le cierge bénit au malade ou au prêtre, afin qu'il s'en serve selon l'usage de l'Église, qui le met dans la main de l'agonisant pour le faire souvenir que toute la lumière et l'ardeur qu'il a jamais eues en sa vie, viennent de Dieu, qu'il doit être prêt à se consumer pour son service, ainsi que ce cierge se consume, se diminue par sa propre flamme, et qu'il ne faut qu'un petit souffle pour éteindre sa vie et pour lui ôter toutes les splendeurs qu'il y pourrait avoir. L'on peut

trouver diverses autres convenances, qui seront propres à donner de bonnes pensées au malade et à ceux qui seront présents.

Si votre malade retourne en santé, vous lui pourrez raconter, pour le réjouir, le miracle continuel qui arrive au saint cierge d'Arras. Depuis environ quatre cents ans, on l'a allumé plusieurs fois, et jamais la cire ne s'en est diminuée ; de même lui, dans sa maladie, ne diminuera pas, mais reprendra ses forces. On tient que Notre-Dame donna ce cierge miraculeux, et que, l'Évêque en ayant jeté quelques gouttes dans des vases pleins d'eau, tous ceux qui en burent avec dévotion furent guéris d'une maladie contagieuse qui désolait toutes les familles de cette ville. Excitez la confiance au secours de cette puissante Reine du Ciel, et vous en éprouverez les effets très favorables.

4. La quatrième action de miséricorde spirituelle, c'est la prière pour les malades : elle est, il est vrai, commune à tous ceux de votre couvent ; mais néanmoins l'obligation vous en est plus particulière ; votre office les doit conduire jusqu'à la fin de leur vie, où ils trouveront d'abord un Juge très sévère et un examen très exact de toutes leurs actions.

a) Priez Dieu qu'il bénisse vos remèdes, à ce qu'ils rendent la santé au malade. Aza, roi de Judée, est blâmé de sa trop grande confiance aux médecins ; et pour cette raison Dieu ne donna point sa bénédiction aux remèdes, et le laissa mourir de sa goutte, quoique d'ailleurs il fût un roi d'excellente piété.

Saint Cosme, saint Damien et saint Pantaléon, médecins de profession, faisaient des cures admirables, mais plutôt par leurs prières que par les moyens humains. Frère Luc d'Amaldobar, infirmier de l'Ordre de Saint-François, au Mexique, était très uni à Dieu dans l'oraison ; aussi guérissait-il toute sorte de maladies.

b) Priez que vos malades prennent en patience leurs maux et les douleurs que leur causent vos remèdes, qui

souvent sont pires et plus sensibles que les maladies mêmes. Priez aussi qu'ils supportent leurs infirmités avec constance et persévérance.

Frère Renaud d'Aggello, convers de l'Ordre de Saint-Dominique, fortifié des prières des Religieux et des siennes propres, supportait son aveuglement avec une résignation très parfaite et qui mettait toute la maison dans un saint étonnement ; il fléchissait chaque jour mille fois les genoux en disant son *Pater* et son *Ave Maria*.

c) Une des principales raisons qui vous doivent porter à la prière pour vos malades, c'est le désir de leur obtenir des forces contre les diables à l'article de la mort. Nous lisons qu'ils ont apparu à saint Martin, à saint Charlemagne, à saint Elzéar, à saint Odilon, à sainte Opportune, à la bienheureuse Marie d'Oignies, à frère Vincent, capucin, à frère Gérongue, convers de l'Ordre de Cîteaux, et à d'autres. Aux uns ils apparurent comme des vautours, des corbeaux et des animaux carnassiers et cruels ; aux autres, sous la forme d'hommes noirs et horribles à voir ; et aux autres, comme des monstres terribles et effroyables. Saint Arsène et saint Hilarion, après une vie de vertus si héroïques que chacun les admire, tremblaient à la mort, quoiqu'ils eussent vécu plusieurs années dans le désert. Ils savaient par leurs méditations et par leur propre expérience les forces et la cruauté des démons, nos ennemis impitoyables. Les oraisons cependant les domptent et les terrassent. A l'approche de saint Hugues, abbé de Cluny, auprès du pape Étienne, qui mourut à Florence, le démon se retira, vaincu par l'efficacité de ses prières ; mais à sa sortie, ce tyran infernal retournait. Le Pape même, ayant remarqué ce stratagème plusieurs fois, pria ce saint homme de demeurer jusqu'à sa mort, ce qu'il fit à la confusion des démons.

Le diable se plaignit par la bouche d'une possédée qu'un certain Cuno, qui avait vécu quarante ans dans le monde avec beaucoup de licence et trois ans seulement en

Religion, était sauvé. Il ajouta que lorsqu'il était à l'agonie, il s'était jeté dans sa cellule avec quinze mille de ses compagnons, mais qu'ils n'avaient pu approcher du lit du malade, en étant repoussés par les cris des Religieux.

Saint Grégoire raconte une histoire terrible dans une de ses Homélies : *Un Religieux,* dit-il, *vivant mal, fut attaqué d'une maladie mortelle, et étant près de la mort, il fut englouti par le démon qui lui apparut sous la figure d'un dragon furieux; mais les prières des autres Religieux qui environnaient son lit furent si puissantes, qu'il fut affranchi d'un danger si étrange et eut le temps de faire pénitence de ses péchés.*

d) Les ferventes oraisons passent au delà de cette vie ; et sainte Catherine de Sienne obtint le Ciel pour son père, sans qu'il souffrît les flammes du purgatoire.

Saint Dunstan empêcha par ses larmes et par ses prières que l'âme d'Édvin, roi d'Angleterre, déjà mort, ne périt misérablement, étant déjà entre les mains des diables.

e) Pour toutes ces raisons, assemblez tant de Religieux que vous pourrez, quand vos malades approchent de leur fin. La Règle de l'infirmier de notre Compagnie parle ainsi : *S'il voit que la maladie empire, il en avertira le Supérieur, afin que tous ceux de la maison prient Dieu fort particulièrement pour le malade. Ce qu'il fera d'autant plus diligemment, que celui-ci sera plus proche de la mort, et il sera soigneux d'avoir le plus qu'il pourra des nôtres pour assister son frère à l'article de la mort, lui donner courage et l'aider des moyens propres pour tel temps.* Ainsi parle la Règle, et je vous conseille de la garder très exactement.

5. La cinquième action de miséricorde spirituelle, c'est la consolation de ceux qui sont tristes et affligés. Elle est très nécessaire et journalière à un infirmier et à toutes les personnes qui s'approchent des malades. La maladie abat le corps et l'esprit ; et si l'on n'y a l'œil, elle accable l'un et l'autre.

Pour y pourvoir avec prudence, il est utile de considérer la principale cause de la tristesse, afin d'y apporter les remèdes convenables.

a) Si la tristesse procède de la force et de la violence des douleurs, la meilleure consolation est une grande compassion et un soin très vigilant de quelque soulagement.

Gardez-vous bien de dire que le mal n'est pas grand, ni de vous railler du malade, si quelque plainte ou quelque soupir lui échappe. Dites-lui que cette goutte, cette migraine, cette gravelle, cette fièvre aiguë sont très difficiles à supporter; et puis donnez adroitement votre coup, et montrez que la patience les adoucit et en tire un grand mérite et un grand profit.

Imitez saint Louis, roi de France, et sainte Hedwige, duchesse de Pologne, qui servaient les malades étant à genoux. Le respect que vous leur montrez témoignera l'estime que vous faites de leurs souffrances et les consolera. Ayez soin que la chambre soit fort nette ; apportez-y des herbes, de petits rameaux, des fleurs et de semblables choses pour récréer ceux qui sont aux prises avec les douleurs. Ayez des livres dont la lecture et les images puissent donner quelque divertissement et quelque soulagement à l'esprit.

Racontez par forme de discours ce que dit saint Chrysostome, que la maladie est le temps de la bataille où l'on voit les esprits forts et généreux ; — ce qu'enseigne saint Bonaventure, que souffrir des adversités avec patience est une plus grande perfection que l'exercice des bonnes œuvres ; — ce que l'Ange dit à Tobie, qu'il avait été nécessaire qu'il fût éprouvé et affligé, parce qu'il était agréable à Dieu ; — qu'une personne dévote, ayant obtenu la santé au sépulcre de saint Thomas de Cantorbéry, s'en retourna pour demander la maladie, au cas qu'elle eût plus d'utilité pour son salut, et qu'elle retomba à l'instant dans sa première infirmité ; — que le même cas arriva à un autre qui

avait été guéri de son aveuglement par saint Waast, évêque d'Arras ; — qu'une fille, nommée Darie, supplia sainte Brigitte, vierge écossaise, de faire la bénédiction sur ses yeux, afin qu'elle pût voir ce monde visible et sensible : la Sainte lui accorda ce qu'elle lui demandait, et lui rendit la vue ; mais Darie, éclairée intérieurement d'une nouvelle lumière, s'écria : *Chacun jouit d'autant plus de la présence de son Dieu, que ce monde lui est plus absent ;* sainte Brigitte fit une seconde prière, et l'aveuglement retourna comme auparavant ; — que sainte Claire fut vingt-huit ans sans impatience ni murmure dans de très douloureuses maladies.

Ce n'est pas que la vertu fasse un corps de bronze ou de diamant et qu'elle le rende insensible. Didyme fut un des plus savants hommes de son siècle, quoiqu'il fût aveugle. Il confessa à saint Antoine que cette perte de la vue du corps l'affligeait. Mais cet homme céleste dissipa tous les nuages de son esprit par des motifs pris dans le Paradis et dans l'éternité.

Excitez enfin votre malade à l'espérance que Notre-Seigneur, que la Vierge, que les Anges, que le Fondateur de notre Religion et ses autres patrons lui donneront de l'aide. Frère Henri, convers de l'Ordre de Cîteaux, l'expérimenta ; il était malade et alité dans l'infirmerie ; il y vit Notre-Dame qui lui mit deux fois la main sur la tête, le consola, le fortifia et le bénit avec tous les autres.

b) Si la tristesse de votre malade procède de l'amour de la vie qu'il regrette de quitter dans la fleur de sa jeunesse, parlez souvent des misères de ce monde et des dangers de s'y damner, des biens infinis du Paradis et du bonheur d'être assuré d'y aller, de ceux qui, après une illustre sainteté dans leur bas âge, sont devenus des démons dans l'âge viril et dans la vieillesse par une honteuse sortie de la Religion ; dites que personne n'est certain de sa persévérance dans le choc continuel des tentations, que l'état où l'on n'offense plus Dieu et où on l'aime sans aucun mé-

lange d'imperfections est un bonheur inestimable, que presque tous les Saints ont désiré être déliés au plus tôt de la captivité de leurs corps.

Élie se jeta sous un arbrisseau, noyé dans ses larmes et appelant la mort à son aide. — David se plaignait de la longueur de son pèlerinage et de sa misère d'être parmi les hommes. — Saint Paul désirait une prompte sortie de ce corps mortel, et après, le séjour avec son Sauveur. — Saint Augustin soupirait après le passage de l'éternité et protestait que la vie lui était à charge. — Saint Louis de Gonzague, au printemps de son âge, étudiait en théologie avec des applaudissements universels ; à l'avis que sa maladie était mortelle, il fut épris d'une si grande joie qu'il en chanta le *Te Deum laudamus*. — Sainte Thérèse, à chaque heure de l'horloge, se réjouissait de ce qu'un de ses ennemis était passé et que la vue de son Bien-Aimé s'approchait.

Les païens mêmes ont reconnu et déploré les misères de cette vie. Menander la comparait à un marché, qui est fâcheux à cause du bruit, des crieries, des tromperies et des hasards. — Euripide disait : *La vie s'appelle vie, mais en réalité c'est un travail continuel.* — Théognis enseignait que ce serait un bien très souhaitable de ne jamais venir en ce monde, et si l'on y était venu, d'en sortir au plus tôt. — Les Causiens pleuraient à la naissance des enfants et se réjouissaient à la mort tant des enfants que des hommes faits. — Les Thraces environnaient l'enfant à sa naissance, et dans leurs lamentations racontaient tous les maux qu'il devait souffrir en cette vallée de misères. Quand quelqu'un mourait, ils l'enterraient dans la joie et dans les chants d'allégresse, et faisaient un catalogue des malheurs dont il était affranchi.

Si donc la nature et la grâce nous montrent la misère de la vie, nous n'y devons pas avoir de si fortes attaches, ni aimer tant des chaînes qui nous captivent dans un si grand nombre d'afflictions.

c) Si la crainte de la mort et des tentations qui y surviennent occasionne la tristesse à votre malade, excitez-le par vous-même et par les autres à une ferme espérance en la bonté de Dieu, laquelle n'a jamais manqué à ses serviteurs.

Notre-Seigneur visite ses amis dans ce passage important et leur donne cœur, comme il fit à saint Antoine, à sainte Mechtilde, à frère Ambroise, capucin, aux frères Egbert, Conrad, et à d'autres de l'Ordre de Cîteaux et de diverses Religions.

La Vierge y accourt et apporte une dévotion et une consolation très sensibles à ceux qui dans ce péril implorent son assistance ; comme il arriva à Bernardin de Murcie, à Vincent de Plata, à Jacques de Nursie, à Vincent de Cagliari, à Laurent de Sarvano et à Vincent de Colleario, tous frères laïques capucins.

Les bons Anges ne manquent jamais de se trouver à ce dernier combat et de secourir puissamment ceux qui sont mis sous leur charge. Souvent même ils s'y rendent visibles, comme aux frères Boniface, Étienne, Egbert, Hildebrand, qui tous étaient convers de l'Ordre de Cîteaux.

Les Saints y viennent en foule. Les onze mille Vierges se trouvèrent au trépas de Théodard, frère convers du même Ordre. Ce pauvre Religieux, étant lépreux, fut si accablé de chagrin, que cette puante maladie le mit au désespoir et le jeta dans la résolution de se noyer. Ces saintes Vierges lui fortifièrent le courage et le remirent dans son lit. La Reine des vierges l'exhorta si bien à la persévérance, qu'il se proposa de souffrir patiemment jusqu'à la mort. Ayant réconforté le malade, elle entra dans l'église et y bénit tous les Religieux qui y priaient et louaient Dieu.

Pourquoi craindrons-nous les douleurs de la mort ou les démons, ayant une garde puissante et assurée autour de nous ? Le lit de Salomon était en assurance à cause de cinquante vaillants soldats qui l'entouraient ; pourquoi

tremblerons-nous, tout le Paradis étant à notre garde?

d) J'entends à votre maintien le sujet de votre crainte. Vous n'avez peur ni des douleurs de la maladie, ni de la perte de votre vie, ni de l'horreur de la mort; mais votre émotion vient de la juste crainte des terribles jugements de Dieu.

J'avoue que votre tremblement est dans la raison; mais si la sévérité du Juge vous étonne, relevez votre cœur par la bonté du Sauveur. Si le Juge vous veut sauver, qui vous perdra? Il a intérêt que son sang ne soit pas épanché en vain pour vous. Votre bon Ange sera à vos côtés et vous servira d'avocat. La Vierge et les Saints de votre Ordre, et vos patrons que vous avez invoqués durant votre vie, vous y aideront. Votre entrée et votre persévérance dans la Religion vous sont un gage presque infaillible de votre salut éternel.

Saint Gérard, frère de saint Bernard, triomphait de joie et chantait au moment de la mort, dans la considération qu'il avait persévéré jusqu'à la mort dans un si saint Ordre, où il voyait tant de vertueux serviteurs de Dieu. Saint Ignace vit l'âme d'Hosius et celle de Codure qui montaient au Ciel, incontinent après leur mort dans la Compagnie. Frère Robert, de l'Ordre de Cîteaux, fut averti par Notre-Seigneur, par Notre-Dame et par saint Bernard, qu'il irait en Paradis. Frère Herman avait été averti par la Vierge qu'il serait sauvé sans souffrir les flammes du purgatoire, et à cet effet elle l'assista à la mort. Frère Rembert, qui était d'une maison très notable, vit à ce dernier passage notre Sauveur et sa très sainte Mère, qui lui montraient un trône d'une ravissante beauté qu'ils lui avaient préparé dans le Ciel pour toute son éternité.

La bienheureuse Asceline vit en cette cité de bonheur un trône très beau et très glorieux. On lui dit qu'il appartenait à frère Engelbert, convers du même Ordre, qui était aveugle.

Dites donc comme saint Ambroise : *Je ne crains pas de*

mourir, parce que nous avons un bon Maître. Quatre cent cinquante Religieux bénédictins moururent dans un seul jour au monastère de Saint-Aicard et furent tous sauvés. Espérons la même faveur pour nous, et chassons toutes les frayeurs serviles.

e) Si vos péchés passés vous font peur, souvenez-vous que les fautes commises dans le monde sont entièrement effacées par votre entrée en Religion, comme l'Ange le déclara au démon qui voulait accuser saint Antoine.

Les péchés même que vous avez faits depuis votre entrée ne vous doivent pas abattre le cœur. Frère Constance, convers de l'Ordre de Cîteaux, avait été apostat trois fois ; mais par les bons avis de saint Bernard il s'adonna de cœur à la vertu et souffrit plusieurs maladies avec patience. Il fut si favorisé de Dieu et si consolé à sa mort, qu'il y chanta des hymnes très douces et très mélodieuses, qui étaient nouvelles, et que Dieu seul lui avait apprises, le comblant d'une joie céleste qui lui servait de gage et d'assurance de son salut. Saint Bernard fit un sermon à sa louange, incontinent après sa mort, et loua sa pénitence et sa patience.

Peut-être si vous viviez plus longtemps, vous seriez damné. Dieu prévient souvent par une bonté paternelle, avant que les affaires ou de grièves tentations jettent au précipice. Un homme riche, exposant son fils sur la mer, donna une grosse aumône pour les pauvres à saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, sur l'espérance que les prières d'un si grand personnage et cette libéralité le préserveraient. Son fils mourut néanmoins dans cette navigation ; ce qui causa des douleurs inconsolables à ce pauvre père, qui regardait cet enfant comme le soutien et la splendeur de sa maison. Saint Jean en sentit aussi des pointes de tristesse ; mais dans son affliction il vit ce jeune homme environné de lumière qui le consola, et qui lui dit qu'il était sauvé et qu'une longue vie l'eût précipité dans les enfers.

f) Montrez à ces craintifs le bien inestimable que Notre-Seigneur leur fait de ne les point ravir à l'improviste sans l'assistance des Sacrements. Une mort soudaine a surpris plusieurs princes tant séculiers qu'ecclésiastiques. Casimir II, prince de Pologne, mourut soudainement dans un festin ; Basile l'empereur, à la chasse ; Martin V, pape, par une apoplexie. Plusieurs personnes sont emportées chaque jour dans un instant par divers accidents. N'est-ce pas une grâce très prisable que Dieu leur donne le temps d'une bonne contrition, de la confession et de la communion, et qu'ils puissent exercer plusieurs actes d'amour de Dieu, de patience et de résignation ?

Un Saint, proche de la mort, invité à demander une vie plus longue et le délai de sa mort, s'écria : *Si aliquando, cur non modo ?* S'il faut mourir un jour, pourquoi non dès aujourd'hui ? comme le raconte saint Augustin.

Saint Nicolas de Tolentin, religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, était épris d'un si brûlant désir de mourir, qu'il s'écriait souvent : *Cupio dissolvi, et esse cum Christo ;* Je désire être quitte des liens de ce misérable corps et vivre en toute l'éternité avec mon Sauveur Jésus-Christ. Ses ardeurs le rendirent digne que Notre-Seigneur lui apparût à la mort avec la glorieuse Vierge Marie et saint Augustin, lui disant : *Courage, bon et fidèle serviteur ; entrez dans la joie de votre Seigneur.*

Au contraire, les timides doivent craindre le reproche que fit Jésus-Christ à un homme qui était trop désireux de vivre : *Pati timetis, exire non vultis : quid faciam vobis ?* Vous avez appréhension des souffrances ; vous fuyez la mort ; de quelle sorte me comporterai-je à votre endroit ? Tâchons de mener une vie si vertueuse que son innocence ne tremble point en ce passage, et nous aurons plutôt le désir que la crainte de la mort.

CHAPITRE II.

LE VERTUEUX INFIRMIER DOIT AVOIR UNE PATIENCE HÉROÏQUE EN TOUTE SORTE DE MALADIES.

I. L'Infirmier a incessamment besoin de patience. — II. Il ne saurait contenter tout le monde. — III. Il doit remplir son office malgré les murmures. — IV. Il faut qu'il pardonne les offenses ; — V. Qu'il surmonte les répugnances de la nature à l'égard des malades atteints de certaines infirmités ; — VI. Qu'il mette tout en œuvre pour soulager ceux qui endurent des souffrances aiguës ; — VII. Que la prolongation de la maladie ne lasse pas son dévouement ; — VIII. Qu'en temps de contagion il n'hésite pas à exposer sa vie.

I. epuis que l'homme a perdu son état d'innocence, il semble être l'égoût de toutes les misères et de toutes les infirmités de ce monde ; en sorte qu'il est à charge à ceux qui en prennent le soin, et que souvent il est insupportable à lui-même, particulièrement dans les douleurs d'une longue et violente maladie.

La vertu et le désir ardent de plaire à Dieu ôtent les plaintes vicieuses, les saillies de colère, les mélancolies assommantes et les autres péchés ; mais ils n'ôtent pas les douleurs, les chagrins et les misères qui suivent la corruption du corps, lequel n'est que fange et limon dans ce lieu d'infortunes.

Le charitable infirmier doit s'armer de patience contre les plaintes et les mécontentements des imparfaits, et contre la longueur et la violence de la maladie des parfaits.

II. Pour la première base d'un repos imperturbable de votre âme, vous devez bien graver dans votre cœur ce principe, qu'il est tout à fait impossible que vous contentiez tout votre monastère en une telle perfection dans la conduite de votre infirmerie, que quelque murmure n'é-

chappe à vos malades ou à ceux qui s'intéressent dans leur affliction.

III. Le Supérieur, le médecin, le préfet de la santé, la Règle et votre conscience vous défendront certaines viandes ou certaines façons d'agir, et l'on vous pressera de fléchir et de suivre la volonté du malade. A moins que cela, vous passerez pour un frère trop rude ; ne vous émouvez point de ces discours, allez toujours votre chemin avec fermeté, si votre Prieur le trouve raisonnable. Adoucissez néanmoins cette aigreur avec des paroles d'humilité, de modestie, de patience et de charité. Vous avez à répondre à Dieu et à vos Règles plus qu'à ces importuns. On vous saurá bon gré en son temps de ce que votre sévérité a arrêté le cours du mal et en a empêché la longueur.

IV. Dieu vous présente de temps en temps ces occasions pour vous faire exercer la sixième et la septième action de miséricorde spirituelle, qui sont de supporter patiemment les injures et de pardonner les offenses. On donna un soufflet à saint Spiridion, évêque ; on cracha au visage de sainte Lidwine ; on tourmenta de coups saint Martin ; on a mis à la torture, sur les roues et dans les brasiers ardents, une infinité de Martyrs, et ils n'ont dit mot ; au contraire, ils ont témoigné de la joie dans leur visage et de la constance dans leur cœur. Pourquoi donc vos oreilles ne sauraient-elles souffrir une petite parole ?

Votre malade endure bien davantage de sa fièvre, de sa goutte, de sa gravelle et de semblables maux. Il souffre de vos remèdes, qui sont amers, dégoûtants et fâcheux à la nature ; il souffre de votre mauvaise humeur, de vos discours mal gracieux, de votre paresse et de ce qu'il s'imagine vous être à charge ainsi qu'à la maison.

Vous pouvez beaucoup soulager ou tourmenter, par votre patience ou par votre colère, un pauvre affligé. Siguença remarque, en l'Histoire de l'Ordre de Saint-Jérôme, que frère Jacques Colomer, y étant infirmier, était si patient et si débonnaire, que les Religieux n'avaient

nulle appréhension d'être malades, parce qu'ils savaient qu'il aurait soin d'eux.

François du Jardin, ayant été presque cinquante ans de notre Compagnie et fort longtemps infirmier, ne montra jamais aucune marque d'impatience et ne répondit avec dégoût à aucune demande des malades qu'il avait à sa charge ; mais il promettait toujours avec allégresse à chacun de lui donner ce qu'il désirait. Et pour plus grande épreuve de sa vertu, Notre-Seigneur permit quelquefois que des imparfaits lui disent des paroles aigres et injurieuses. Il mettait alors les mains en forme de croix sur sa poitrine et leur disait avec humilité qu'ils avaient raison, que ces reproches étaient fondés sur la vérité, qu'il voyait que ses péchés et ses manquements le rendaient indigne de la conversation des serviteurs de Dieu.

Frère Jean-Baptiste de Faenza, capucin, s'évertuait de toutes ses forces à l'aide des malades par une très sensible compassion de leurs douleurs ; et dans la vue de leurs souffrances il se disait à lui-même : *C'est à toi, misérable, que ces maladies sont dues, à toi qui as si souvent et si grièvement offensé ton Créateur.*

Frère Antoine de Sicile, du même Ordre, endura si longtemps et si patiemment les injures et les affronts d'un boucher, à qui il demandait souvent de la viande pour les malades, qu'enfin sa patience lui gagna le cœur. Ce colérique lui demanda pardon et le supplia de ne plus s'adresser à d'autres qu'à lui pour cette charité. Tout le reste de sa vie, il fournit lui seul toute la chair qui fut nécessaire à l'infirmerie. Vous voyez qu'il n'y a point d'homme si obstiné qui ne soit amolli par la patience. Il est difficile de trouver en cette matière une vertu plus héroïque que celle de sainte Catherine de Sienne : elle servait une lépreuse, et pour toute récompense elle n'en recevait que des opprobres et des injures, comme nous le dirons bientôt. Une Religieuse nommée Palmerine, piquée de jalousie et d'ennui, ne faisait autre chose que médire d'elle en

particulier et en public. Sainte Catherine faisait tout son possible, par humilité et par débonnaireté, pour lui ôter ce fiel et ce poison du cœur ; mais en vain. Elle recourut à son Bien-Aimé et lui offrit de très ardentes prières pour cette pauvre aveuglée. Notre-Seigneur l'exauça ; mais pour rendre Palmerine plus sage et plus avisée, il lui envoya une maladie. La Sainte la servait avec toute la charité et l'humilité qu'elle pouvait ; mais ce cœur de bronze devenait toujours plus dur. Dieu s'irrita de cette obstination et lui donna un coup mortel ; de sorte qu'il semblait qu'ayant perdu toutes ses forces, elle s'en allait porter cette haine si criminelle aux enfers. Sainte Catherine se jette par terre devant son Époux et se plonge dans ses larmes. Elle protesta qu'elle ne sortirait jamais du lieu de son oraison qu'elle n'eût obtenu miséricorde pour la malade. Elle y demeura trois jours et trois nuits, pendant que durait l'agonie de cette passionnée. Enfin Notre-Seigneur eut pitié de ce cœur endurci et lui donna une grâce si puissante, qu'elle lui tira les larmes d'une véritable contrition et la fit mourir dans un propos d'amendement.

Depuis ce temps, sainte Catherine eut le don de connaître l'état des âmes de tous ceux avec qui elle conversait, et de voir la beauté de celles qui étaient dans la grâce de Dieu ; tant le soin et la charité envers les malades plaît à leur Créateur.

V. Les paroles volent en l'air et ne font nul mal au corps ; mais la puanteur des plaies et des maladies fâcheuses fait bondir le cœur et tomber les bras. C'est en ce choc que la vertu et la ferveur d'un infirmier vraiment religieux se font paraître, et où le poltron perd cœur et lâche prise.

On voit le bon pilote dans la tempête, le bon soldat dans la bataille et le bon infirmier dans les maladies les plus sales et les plus incurables.

Si l'on se surmonte une bonne fois, Dieu donne des

grâces si fortes, qu'il n'est plus aucune plaie ni aucune maladie si horrible qui fasse peine. Saint Xavier l'expérimenta, après avoir bu le pus qui sortait d'un ulcère, lequel lui avait auparavant saisi l'âme de frayeur et d'horreur.

François Dias, coadjuteur de notre Compagnie, se rendait admirable dans ses infirmeries par son soin, par sa douceur et par sa ferveur ; il lécha avec sa langue une plaie purulente qu'un frère avait à l'œil ; et cette charité fut si agréable à Dieu qu'il guérit le malade, comme l'assure Niéremberg.

La plus horrible et la plus rebutante des maladies, c'est la lèpre, qui fait d'autant plus éviter et fuir ceux qui en sont frappés qu'elle est plus contagieuse.

Plusieurs Saints se sont rendus admirables dans le soin qu'ils ont eu de ces pauvres abandonnés. Sainte Radegonde, reine de France, les servait. — Sainte Marguerite, reine d'Écosse, leur lavait les pieds. — Saint François leur lavait tout le corps.

Cet homme de charité menait les frères laïques par les ladreries et les excitait par ses paroles et par ses exemples à remuer les lits, à panser les plaies des lépreux, à racler l'ordure qui en coulait, et à les laver. Il s'y appliquait lui-même avec tant de chaleur, que quelquefois il les léchait avec sa langue. Il occupait à ces exercices ceux qu'on recevait dans son Ordre, et faisait chasser ceux qui par leur délicatesse refusaient de s'y employer. Il appelait les lépreux ses frères chrétiens, afin que ce souvenir lui fît prendre un soin particulier d'eux, pour l'amour de notre Sauveur Jésus-Christ.

Jacques le Simple excellait par dessus tous en cette charité, et à cause de son soin continuel était appelé l'économe et le médecin des lépreux : saint François lui en recommanda un qui, depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, n'avait aucune partie du corps qui ne fût gâtée. Il en eut tout le soin possible et le mena à la maison de sainte Marie de Portioncule pour le divertir un peu. Saint

François, dans sa rencontre, le reprit d'avoir tiré cet homme si hideux et si défiguré hors de son hôpital ; mais, s'étant aperçu de la confusion qu'il avait causée à ce pauvre lépreux et à ce charitable frère, il se jeta à leurs pieds, leur demanda pardon et mangea dans le plat de ce lépreux, le caressa et baisa, et enfin le remplit de joie et de consolation.

Hugolin raconte qu'un lépreux, dans son impatience, chargeait d'injures et de coups ceux qui le servaient. Saint François s'offrit pour son service ; mais il se moqua de lui. *Dieu,* dit-il, *m'oublie, depuis si longtemps que je suis rongé de cette puante maladie ; je suis entièrement désespéré, et je ne puis plus demeurer sur la terre dans un état si misérable.*

Le Saint se mit en prières, et ensuite lui demanda quel était son désir. *Qu'on me lave,* répondit-il, *par tout le corps, je suis pourri de telle sorte, et tous mes membres me rendent une puanteur si insupportable sur cette paillasse tout infectée, qu'il m'est avis que je suis sur un fumier, et il n'est aucun moyen que je supporte davantage cette charogne.*

Saint François lui fit incontinent chauffer de l'eau dans des herbes odoriférantes, le lava avec ses propres mains, un frère laïque versant l'eau peu à peu. Cette ferveur, cette humilité et cette charité agréèrent tellement à Dieu, qu'à proportion que la main du Saint touchait le corps, la lèpre en tombait. Enfin, ce pauvre pourri fut entièrement guéri par cet attouchement charitable. Quelques jours après il mourut, et il apparut à saint François, lui rendant grâce de ce que par ses prières son séjour en purgatoire avait été fort court.

Sainte Catherine de Sienne montra une patience tout à fait magnanime, une longanimité prodigieuse envers une femme lépreuse. Cette sainte Vierge la visitait tous les jours, matin et soir, lui fournissait toutes ses petites nécessités et y ajoutait son service. Une si grande charité

donnait de l'arrogance à cette malheureuse, et au lieu d'actions de grâces, elle ne lui rendait que des moqueries et des injures. Elle se mettait en colère au moindre manquement à ses volontés et faisait de véritables obligations d'un service de pure miséricorde. Catherine, dans la vue de Jésus-Christ en sa malade, ne sentait nulle pointe de colère ni d'indignation et s'efforçait, par d'amiables paroles et par de bons offices, d'adoucir ses aigreurs en la servant comme sa propre mère. Cette souffrance dura longtemps, et Jésus, pour couronner le mérite de son épouse, permit que ses mains fussent chargées de lèpre. Elle ne quitta pas cependant cet exercice de piété et préféra cette occasion de mortification au danger d'une lèpre universelle par tout son corps. La malade mourut bientôt après cet accident ; la Sainte l'assista, la fortifia jusqu'au dernier soupir, lava son corps, l'habilla et l'ensevelit de ses propres mains. Après sa sépulture toute la lèpre tomba si parfaitement de ses mains, qu'elles en parurent plus belles qu'auparavant.

Saint Mochua, autrement appelé Cuanus, abbé en Irlande, guérit saint Munnu, lépreux, en le léchant avec sa langue depuis la tête jusqu'aux pieds, et tira par trois fois avec sa bouche l'ordure qui sortait de ses narines, laquelle se changea toujours en or, qui se garde pour en conserver la mémoire, et pour faire admirer la ferveur de ce saint Abbé et la bonté de Dieu qui récrée et honore ses serviteurs dans les plus grands et les plus difficiles abaissements.

Marguerite, femme de Charles, duc de Lorraine, et fille de l'empereur Rupert, était si fervente à soulager et à panser les malades, qu'elle maniait de ses mains, nettoyait et bandait les plaies, les apostumes et les ulcères, qui étaient quelquefois d'une telle puanteur, qu'ils mettaient en fuite toutes les dames et toutes les demoiselles. Elle seule et une de ses filles suivantes nommée Lucie avaient le cœur assez fort pour souffrir cette fatigue. Elle se plaisait ensuite à laver les teigneux et les lépreux, et

essuyait avec ses cheveux l'ordure qui sortait de leurs plaies ; et Dieu honorait ses services par plusieurs guérisons miraculeuses des malades qu'elle servait.

VI. Quand les pointes des douleurs tourmentent vos malades, portez-leur compassion, faites-leur quelque petit service dans leur agrément, promettez-leur vos prières et celles de la maison, dites-leur un bon mot ; mais ne leur rompez pas la tête par de longs discours. Si le temps, les personnes et la maladie le permettent, vous pourriez dire une petite histoire de ceux qui ont montré de la force dans leurs douloureuses maladies. Vous pouvez avec prudence la raconter à ceux qui visitent le malade, sans faire semblant que vous pensez à lui. Notre-Seigneur voulut bien être fortifié par un Ange dans son agonie, pour nous montrer qu'il n'est ni science, ni vertu, ni force d'esprit qui n'ait besoin d'aide dans une grande affliction. Je vous mettrai ici seulement quatre exemples pour votre soulagement. Vous en trouverez d'autres, où j'ai traité de la souffrance des Martyrs, et en d'autres lieux.

Frère Thomassin, convers de l'Ordre de Saint-Dominique, avait un chancre au visage, qui le rongeait et le défigurait de telle sorte qu'il le fallut séparer des autres Religieux. Dans ses douleurs, il ne disait autre chose que : *Loué soit mon Sauveur Jésus-Christ.*

Saint François souffrait des douleurs très aiguës. Il implora l'aide du Ciel pour obtenir la patience, et il entendait une voix qui lui disait : *Ces douleurs sont plus estimables et plus précieuses que tous les trésors du monde, quand toutes les pierres des montagnes se convertiraient en or, et toutes les gouttes d'eau de la mer en baume.*

Les peines de cette vie ne sont nullement comparables à celles du purgatoire, qu'on évite par la patience dans les maladies. Saint Antonin en donne un exemple : *Un malade,* dit-il, *eut le choix par Notre-Seigneur de continuer dans les souffrances en sa maladie l'espace de deux ans, ou d'être trois jours en purgatoire. Il choisit le pur-*

gatoire, dans le jugement que son mal présent était insupportable. Mais, après une seule heure des flammes de l'autre vie, il croyait y être demeuré plusieurs années. Il pria très instamment son Ange gardien pour le retour en ce monde, dans une généreuse résolution d'y souffrir tant qu'il plairait à Dieu. Il l'obtint et se moqua ensuite de toutes les douleurs de sa maladie par le souvenir des plus cuisantes qu'il avait expérimentées.

Vous prêchez toutes ces vérités et beaucoup d'autres à vos malades, mais prêchez-les premièrement par votre patience, et vous y profiterez plus pour eux et pour vous. Si vous fortifiez votre cœur, votre voix et vos mains auront plus d'efficacité.

Celui qui se convertit le premier en Chine était né de pauvres parents, lesquels, poussés par le déplaisir d'une maladie incurable, le mirent avec cruauté hors de leur maison. Les Pères de notre Compagnie, avertis de son malheur, y accourent et le trouvent à l'abandon au milieu d'un champ. Ils lui demandent s'il veut se faire chrétien et mettre son âme en assurance, son corps étant dans un total désespoir de guérison, et s'offrent de l'assister de tout leur pouvoir. Ce pauvre malade reprit toutes les forces qui lui restaient, et s'écria que la loi qui commande les œuvres de miséricorde lui plaisait. Incontinent ils lui bâtissent une cabane, l'assistent, l'instruisent et le baptisent. Peu de jours après il mourut, et par cette charité entra en Paradis et ouvrit la porte à tout ce vaste royaume, égal en richesses et en nombre d'hommes à toute l'Europe.

Considérez la joie que vous aurez, ayant sauvé ou du moins aidé à sauver plus parfaitement un de vos frères, et cette vue vous donnera un puissant motif de patience et de ferveur.

VII. Le plus difficile et le plus fâcheux, c'est quand les maladies sont de longue durée. Il n'est guère de chrétiens qui redoutent d'avoir la tête tranchée pour la foi, d'être pendus, de recevoir un coup de lance dans le cœur.

Par ce moyen, le Ciel est bientôt gagné. Mais quand on parle d'être rôti sur un gril tout rouge et tout ardent, comme saint Laurent, d'être brûlé à petit feu, comme les Pères Spinola, Brébœuf, Lallemand et autres, d'être vingt-huit ans au milieu de différents supplices, comme saint Clément d'Ancyre, il n'en est guère qui ne frémissent d'horreur.

Une migraine semble tolérable une demi-journée, quoiqu'elle soit fort piquante ; mais l'hydropisie, la paralysie, la lèpre et semblables maladies douloureuses et honteuses qui durent les dix et les vingt années, sont une longue pénitence.

Le soin aussi de ces malades est fort ennuyeux, et il faut un bon cœur pour la persévérance et pour une allégresse continuelle. Vous le dites, et je suis de votre sentiment. Mais pensez, s'il vous plaît, que si Dieu vous affligeait de la sorte, vous seriez bien aise d'être secouru avec toute la patience et la charité possibles, et que, quoique vous soyez en parfaite santé aujourd'hui, vous pouvez demain tomber dans de très grandes indispositions.

Frère Obert de l'Ordre de Cîteaux, ayant été infirmier trente ans, se comporta dans cet office avec une charité, une patience et une assiduité très louables. Il fut ensuite vingt ans malade et eut besoin de l'aide d'autrui. Il acquit tant de mérites dans le service qu'il rendit à ses frères, et dans ses souffrances, qu'à l'article de la mort il fut ravi en extase, se trouva parmi les chœurs des Anges et entendit la musique du Paradis, comme il le raconta sitôt qu'il fut revenu à lui. Il ajouta de plus : *Je suis donné pour compagnon à saint Étienne, premier martyr, et pour son collègue dans la gloire : pourquoi suis-je encore en ce monde ? Je désire retourner promptement au Ciel.* Ayant dit ces paroles, il s'envola en ce lieu d'un bonheur éternel.

Faites aux autres ce que vous désirez qu'on vous fasse, et vous acquerrez tant de grâces et de forces spirituelles,

qu'à l'arrivée des maladies vous deviendrez très grand devant Dieu par votre patience.

VIII. Il me reste à dire seulement un mot pour donner aux fervents le courage de s'exposer aux maladies de la contagion, soit pour le secours de la maison, soit pour l'assistance des externes dénués de secours temporels et spirituels.

Notre-Seigneur dit lui-même qu'il n'est point de plus grande charité que la donation de sa vie pour ses amis. Celui qui s'expose à la peste, expose sa vie à chaque moment et est martyr de Jésus-Christ s'il y meurt, comme l'a prouvé doctement Théophile Raynaud, de notre Compagnie, homme très docte : j'en laisse toutefois le jugement à l'Eglise.

Nous lisons dans le martyrologe, le dernier jour de février, ces mots : *A Alexandrie, on fait la commémoration des saints prêtres, des diacres et de plusieurs autres, lesquels, au temps de l'empereur Valérien, dans une peste cruelle, ont servi les malades et sont morts très volontiers. La piété des chrétiens les honore comme martyrs.*

Cette pensée et d'autres semblables ont porté les plus grands Saints à consacrer avec ferveur et gaieté leurs travaux pour le secours de leurs frères chrétiens et Religieux, en ce mal si redouté de la nature et de l'amour-propre. Saint Bernardin, âgé seulement de vingt ans, fit des merveilles dans l'hôpital de Sienne. Le Père Edmond Auger, prédicateur très renommé de notre Compagnie et confesseur des rois, fit des miracles de charité à Lyon ; saint Benoît et saint Asper, archevêques de Milan, et saint Charles, archevêque de la même cité et cardinal, ont secouru Milan avec l'admiration de tout le monde ; et saint Grégoire, pape, la ville de Rome.

Soyez dévot à saint Sébastien, à saint Roch, à saint Charles et à tous les Saints qui se sont exposés par charité à la peste, afin qu'ils vous obtiennent de Dieu un ardent dé-

sir de le servir dans une si belle occasion, et que dans cet exercice vous puissiez vous sauver par excellence et aider au salut de vos frères délaissés en une si extrême nécessité.

Jacques Saravias, coadjuteur de notre Compagnie, étant tisserand dans le monde, distribuait tout son gain aux pauvres, à la réserve de la pure nécessité pour son entretien. Dans l'habit Religieux, il fut si patient qu'un malavisé lui ayant donné un soufflet sans sujet, il n'en fit nulle plainte, mais se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, sans l'avoir offensé. Il fut si dévot que la Vierge, qu'il invoquait souvent, le rendit invisible aux Maures qui le poursuivaient pour l'assommer ou lui ôter sa liberté. Il eut tant de charité à la fin, qu'il exposa et perdit sa vie au secours des pestiférés. Aussitôt qu'il fut frappé, il remercia Dieu de ce qu'il mourait dans la Compagnie et au service de ces pauvres affligés.

Julien d'Amestrate, frère laïque capucin (qui était si uni à Dieu en son oraison, qu'on l'avait vu ravi en extase et élevé au-dessus de terre, dans l'église de la ville du Saint-Esprit, en présence de tout le peuple), se présenta pour servir les pestiférés, et les aida avec un grand fruit jusqu'à la mort, en laquelle il fut consolé et assisté par Notre-Seigneur même qui lui apparut.

Gilles de Molay, frère du même Ordre, mourut au même service. On tient qu'il y fit divers miracles et qu'il en a fait plusieurs après sa mort.

Si Dieu vous inspire cette ardeur, ou si vos Supérieurs vous présentent ou vous commandent cette action de charité si héroïque, ne reculez point, ne fuyez point le Paradis, qui vous ouvre ses portes par une faveur extraordinaire. Un seul jour d'une telle ferveur vaut mieux que les années entières et les siècles d'un paresseux languissant. Exercez-vous cependant, toute votre vie, à la patience, au mépris de vous-même, à la charité et aux autres vertus, afin qu'au temps propre à vous faire martyr, vous puissiez conquérir une si glorieuse couronne.

SECTION IV.

Du Couturier.

CHAPITRE PREMIER.

QUATRE VERTUS PRINCIPALES DU COUTURIER VERTUEUX ET RELIGIEUX.

I. Le métier de Couturier est le premier que l'homme ait exercé. — II. Quatre vertus sont nécessaires au Couturier : 1° La Charité ; 2° la Diligence ; 3° la Pauvreté ; 4° la Dévotion.

I. Aussitot qu'Adam et Ève eurent péché et que le crime eut découvert leur nudité à leurs propres yeux, ils exercèrent le métier de couturier, se faisant des ceintures avec des feuilles de figuier.

Dieu voulut être de la partie : il leur donna des habits de peaux de bêtes (soit par une nouvelle création, soit qu'il les tirât des animaux déjà créés), et prit la peine de les habiller lui-même.

Depuis, Dieu a envoyé par ses Anges et par ses Saints ou a donné lui-même de temps en temps des habits à ses serviteurs, pour montrer l'affection qu'il leur portait, et combien il honorait leur vertu. Il envoya par les Anges une belle robe blanche à sainte Agnès, qui avait été exposée dans un lieu infâme. Il revêtit de lumière sainte Secondine, qui était en danger d'être couverte de honte et d'opprobres. Il a fait croître les cheveux à plusieurs Saints, pour les couvrir depuis les pieds jusqu'à la tête, au milieu des déserts et en d'autres lieux.

Notre-Seigneur Jésus-Christ donna à sainte Catherine de Sienne une robe invisible qui la préservait des froi-

dures, dans la saison la plus rigoureuse de l'année, comme je l'ai dit ailleurs.

La glorieuse Vierge apporta des robes très belles et très précieuses à saint Bonnet, évêque d'Auvergne, et à saint Hildephonse, archevêque de Séville.

Quand Dieu ne veut pas donner de nouveaux vêtements, il conserve les vieux et empêche qu'ils ne s'usent et ne se déchirent. Il fit ce privilège plusieurs années à l'abbé Apollonius, quarante ans entiers aux enfants d'Israël dans le désert de l'Arabie, et cinquante ans à saint Abramius, anachorète.

Il conserva même les habits de saint Wostan, sept ans après sa mort, de saint Fursy, soixante-dix ans, de sainte Faustine, plusieurs siècles, sans permettre que les vers ni la pourriture y gâtassent rien dans le tombeau.

II. Maintenant cet aimable et estimable Père et Créateur ne veut pas faire tous les jours des miracles nouveaux ; mais il pourvoit ses enfants, par une providence très spéciale, de ce qui est nécessaire pour leurs vêtements. Il vous envoie comme un Ange du Paradis pour faire la distribution de ses libéralités. Vous devez donc prendre un cœur, un œil et une main d'Ange pour l'aide de vos frères, qui se sont dépouillés de tout ce qu'ils avaient au monde afin de suivre Jésus-Christ, qui est mort tout nu sur la croix pour leur salut.

1. La première vertu que vous devez avoir, c'est une cordiale charité, qui vous mette un sincère désir au cœur de pourvoir tous les Religieux de votre monastère, comme des serviteurs, des amis et des enfants de Dieu, qui lui sont très précieux, et à qui il prépare une très illustre gloire en Paradis.

Avec quel amour, avec quelle joie et quelle tendresse pensez-vous qu'Anne, femme d'Elcana, faisait tous les ans une robe au petit Samuël, son fils, qu'elle avait consacré au service de Dieu à Jérusalem ? Avec quelle ferveur et avec quelle charité la sacrée Vierge Marie fit-elle la

robe sans couture et les autres habits de Notre-Seigneur ?

Si vous travailliez pour les pauvres qui sont à la porte de votre couvent, vous croiriez à juste raison que vous serviriez particulièrement notre Sauveur, qui est le tuteur et le père des pauvres, et vous sentiriez de l'ardeur à ce travail ; vous faites néanmoins davantage en habillant vos frères religieux, qui non seulement n'ont plus rien, mais qui ont perdu tout le pouvoir et toutes les prétentions de rien posséder en ce monde. Dieu, par une singulière faveur, vous met à sa place pour les habiller et les défendre contre toutes les injures du temps.

Notre Rédempteur remercia saint Martin et sainte Catherine de Sienne des habits qu'ils avaient donnés aux pauvres. Saint Marcia, prêtre de Constantinople, donna sa soutane à un pauvre avant d'entrer à l'autel pour y dire la Messe. Gennadius, le patriarche, et plusieurs autres le virent durant ce saint Sacrifice couvert d'une robe très précieuse.

N'est-ce pas pour vous un grand honneur de mettre vos travaux sur les membres de Jésus-Christ ? Quand vous travaillez pour des ornements d'autel, pour accommoder le voile d'une image ou d'un calice, vous vous estimez heureux, et vous avez raison ; et toutefois cela n'est rien en comparaison du corps et de l'âme d'un véritable Religieux, qui est le temple de Dieu, mille fois plus sacré et plus divin que ne sont toutes nos églises de marbre et de jaspe, et que tous les autels, tous les corporaux, tous les ciboires et tous les calices. Approfondissez bien cette pensée, et elle vous sera d'une continuelle et très sensible consolation.

Soyez charitable à prendre garde si quelque chose manque à vos frères. Soyez charitable à en avertir le Supérieur afin qu'il y pourvoie, et soyez encore plus charitable et plus obéissant dans l'exécution prompte et affectueuse de ses ordres. Donnez surtout avec un visage gai et avec des paroles humbles et respectueuses, ce qui sera ordonné par celui qui vous gouverne.

Votre récompense sera très excellente si vous faites votre office par charité. Frère Venant, de l'Ordre de Saint-François, ayant fait l'office de couturier avec une charité parfaite, mérita d'être placé après sa mort entre les Séraphins, comme on l'apprit par une révélation faite à une personne sage et fort unie à Dieu.

2. La seconde vertu à laquelle vous devez vous étudier pour être un parfait couturier religieux, c'est la diligence par une sainte assiduité à la besogne, autant que l'obéissance vous le permettra. Une vie sédentaire et ennuyeuse cherche facilement des divertissements inutiles et affectés sans aucun sujet. La variété des objets qui nous frappent les yeux donne aussi de la récréation à l'âme, et c'est une vie languissante et comme morte d'être sans cesse entre quatre murailles, assis sur un tablier, à la vue des mêmes parois et dans le maniement de vieux haillons, pleins d'ordures et si corrompus qu'ils ne valent pas la peine de les refaire.

Sans doute, si un frère convers n'a dans son âme une occupation intérieure avec Dieu, s'il ne se plaît à son entretien et ne se met en sa présence, les mains lui tomberont et il aura mal aux reins ; il dira qu'il ne voit pas assez clair pour être toujours les yeux ouverts afin de coudre comme il faut. Mais si une fois il s'est mis en la présence de son Créateur, qui compte tous les coups d'aiguille qu'il donne à sa couture et tous les moments qu'il est sur le tablier, il sera très content et très diligent.

Niéremberg loue à juste titre Jacques Serrano, coadjuteur de notre Compagnie, de ce qu'il employait à sa couturerie tout le temps qui lui restait après son oraison, après son examen de conscience, la Messe et la lecture spirituelle. *L'obéissance,* disait-il, *m'a mis cet office en main et espère que je m'en acquitterai avec fidélité et avec diligence*. Sur ce motif, il donnait si bonne édification à ses serviteurs, que plusieurs priaient avec instance d'entrer en la Compagnie.

Ne soyez pas toutefois si attaché à votre occupation que vous soyez comme une ortie de mer collée à un rocher, d'où l'on ne la peut retirer sans se blesser sensiblement.

Demeurez volontiers dans votre boutique, quand on vous y laisserait des semaines entières, comme un poisson reste dans sa fontaine ; mais sortez-en joyeusement quand on vous en retire, quoiqu'on vous interrompe à chaque demi-heure. Les Supérieurs sont encore plus souvent interrompus que vous, et il faut qu'ils reçoivent avec joie ceux mêmes qui leur sont importuns. Les interruptions doivent être plus sensibles à un confesseur, à un régent et à un prédicateur. On les prend néanmoins souvent à l'improviste pour la consolation d'un pénitent à l'église, pour une visite en ville et pour d'autres occasions ; et ils ne s'excusent point sur la perte de leurs sermons et de leurs travaux commencés, qu'ils ne pourront ni si bien ni si facilement continuer au retour.

Si votre besogne presse, représentez-le avec modestie et humilité. Après cette représentation, si le Supérieur persiste dans son commandement, faites la charité de bonne grâce. Un acte de charité est d'une valeur plus considérable que la perte qui arrivera par suite de votre départ ne peut être. Dieu vous donnera des forces, et il inspirera à vos serviteurs la volonté de travailler avec plus de diligence et plus de succès. Vous ne perdrez jamais rien avec Dieu ; et vous aurez toujours du temps de reste, si vous ne le perdez vous-même par votre négligence.

3. La troisième vertu du bon couturier religieux, c'est l'amour de la pauvreté, qui lui fait garder avec soin tous les linges et les habits de la maison, qu'il conserve comme le bien de Dieu. C'est ce que la première Règle de nos frères couturiers prescrit en ces mots : *Ils doivent garder tout le meuble, tant de linge que de laine, et tout ce qui appartient aux habits, soigneusement, comme choses appartenant aux pauvres de Jésus-Christ.*

a) Mettez par écrit dans un livre tout ce que l'on vous

confie, et ajoutez-y tout ce que vous faites de nouveau ou ce que l'on donne en aumône. Marquez l'an, le mois et le jour, afin que vous en puissiez rendre compte quand votre Prieur vous l'ordonnera.

b) Lorsque vous donnez le linge au lavandier ou à quelque autre personne, donnez-le par compte et retirez-le de la même sorte. Cette exactitude vous mettra hors de beaucoup de peines et de soucis. Faites de même lorsque vous en donnez à celui qui a la charge du réfectoire, ou de la cuisine, ou d'autres offices.

c) De plus, soyez soigneux à choisir des étoffes bonnes et bien teintes ; que si vous n'en avez pas une parfaite connaissance, dites-le franchement et aidez-vous des experts. Il y a un grand gain ou une grande perte dans cet achat.

d) Ne faites point votre besogne à la hâte et par manière d'acquit. Travaillez-la si bien qu'elle puisse durer.

e) Soyez prompt à refaire les habits dès qu'ils commencent à se rompre, et avertissez les Supérieurs des manquements que vous remarquez dans la maison contre la pauvreté.

f) Soyez diligent à ramasser tout ce qui traîne par les chambres.

g) Ne soyez point désireux de travailler à des habits neufs. Occupez-vous plus volontiers à refaire les vieux, et laissez la besogne neuve aux autres, même à vos serviteurs.

Saint François de Paule se plaisait à laver et à raccommoder les habits de ses frères. Saint Pierre Célestin prenait aussi plaisir à refaire les vêtements de ses Religieux. Il fut fondateur de l'Ordre des Célestins et si illustre en sainteté qu'il fut élu Pape.

h) Surtout ayez l'œil au linge. Il s'égare et se rompt plus facilement. Les moines qu'on nommait *Humiliés* s'occupaient au commencement de leur Ordre à faire de la toile.

Saint Zénon, évêque de Majume, employait son temps au même exercice, pour gagner sa nourriture et celle des pauvres. Occupez-vous par humilité et par charité à mettre en état la toile que vos Supérieurs vous donnent, et à la conserver le plus longtemps que pourra votre industrie.

Si je vous disais qu'assurément la fidélité et l'assiduité dans votre travail (comme celles de saint Séverin, évêque de Ravenne) vous donneraient une crosse et une mitre, plusieurs vous diraient que votre peine serait bien employée. Saint Séverin, étant tisserand, fut choisi pour évêque, parce qu'une colombe fort blanche se posa plusieurs fois sur sa tête dans l'église où l'on était assemblé pour l'élection. Et moi je vous assure que vos vertus vous feront plus qu'Archevêque et plus que Pape dans le Paradis, si vous servez avec ardeur votre Religion dans votre office.

i) Tâchez toutefois d'empêcher les justes murmures des imparfaits, ne leur donnant pas des habits trop pleins de pièces, ni trop déteints. Un des meilleurs moyens de n'entendre nulle plainte, c'est de vous habiller plus mal que les autres.

Les Saints ont eu cette louable ambition d'être plus pauvrement vêtus que tous leurs frères, dans l'estime qu'ils étaient les plus indignes de tous. Saint François disait que la pauvreté est la voie spirituelle du salut, la nourrice de l'humilité et la racine de la perfection. Il s'affligeait quand il voyait quelqu'un plus mal vêtu que lui.

Le bienheureux Henri Suso, dominicain, étant contraint de prendre une robe neuve, priait Dieu qu'il lui plût de la faire paraître comme vieille et usée, et de ne pas permettre qu'elle lui fît aucun dommage dans l'âme.

Saint Jean Calybite, né de parents très riches, passa plusieurs années inconnu, méprisé et habillé comme un pauvre gueux dans la propre maison de ses parents. Il fit promettre à sa mère qu'elle le ferait enterrer avec ces

pauvres haillons, et puis il se déclara à elle et lui fit connaître qu'il était son fils. Sitôt qu'il eut fermé les yeux, sa mère, oubliant ses promesses, le fit couvrir d'une robe précieuse et éclatante ; mais incontinent elle devint paralytique, et ne put obtenir sa guérison qu'elle n'eût fait ôter cette vanité de dessus le corps du Saint, et qu'on ne lui eût rendu ses vieux habits, qui lui avaient mérité la robe de gloire dans le Paradis.

4. La quatrième vertu du bon couturier religieux, c'est la dévotion. Vous devez manier les habits des serviteurs de Dieu comme des reliques, qui souvent font des miracles et sont toujours de grands miracles. Saint Antoine portait, les jours de Pâques, de Pentecôte et des fêtes les plus solennelles de l'année, la robe de saint Paul, premier ermite, laquelle était faite de feuilles de palmier.

Ceux qui touchaient l'habit de saint Siméon Stylite, encore vivant, estimaient qu'ils seraient comblés de toute sorte de bénédictions. Les chrétiens et les païens même tenaient à grand honneur de manier le bout de la robe de saint Antoine, dans la pensée qu'ils en recevraient des faveurs du Ciel.

Par l'attouchement de saint Théodose, abbé, une personne fut guérie d'un chancre fâcheux. Par l'attouchement de la robe du bienheureux Odoric, une maladie habituelle fut chassée. Par l'attouchement des vêtements de saint Vivence, un démon fut poussé hors de son idole. Le vêtement de sainte Aldegonde préserva du feu et de l'eau bouillante une Religieuse. On mit l'habit de saint Anastase Persan, frère convers, à un possédé, et le démon en sortit à l'instant. Combien de miracles a-t-on faits avec un petit bout des vêtements de saint Paul, de saint Ignace, de saint Xavier et même d'autres Religieux, dont on ne tenait pas plus de compte que de ceux avec qui vous conversez, et dont vous maniez tous les jours les habits entre vos mains ! Servez-vous de l'occasion dans le pouvoir que vous en avez, et estimez-vous heureux d'être

occupé à un ministère si plein de consolation et de dévotion, si vous ouvrez les yeux pour voir le bien que vous possédez.

Joignez la dévotion et l'oraison à votre travail, et vous en expédierez plus que si vous vous épuisiez dans une continuelle anxiété et dans un fâcheux empressement, qui vous ôtent le loisir et la volonté de converser avec votre Créateur.

Saint Homobon donnait ses pains aux pauvres, et il en retrouvait de plus beaux. Il donnait par aumône le vin qu'il portait à ses vignerons ; et il trouvait l'eau dont il avait rempli les bouteilles, changée en un vin excellent. Il faisait ses prières à Dieu tout à loisir, et il trouvait les habits qu'il avait taillés, tout cousus par le ministère des Anges, sans qu'aucun homme s'en fût mêlé. La pluie se change en toute sorte de fleurs et de fruits, et la rosée céleste de la prière sert à toutes les fonctions des hommes et particulièrement des Religieux.

CHAPITRE II.

PENSÉES DÉVOTES POUR FOURNIR DES DISCOURS SPIRITUELS ET DES ORAISONS JACULATOIRES AU COUTURIER.

I. Nécessité de la dévotion pour le Couturier. — II. Diverses pensées spirituelles.

I. Votre office n'accable pas de telle sorte le corps de travail, qu'il empêche le vol de l'esprit vers Dieu et le mouvement de la langue vers les hommes. Vous devez mettre un soin très particulier à préparer une grande abondance de choses saintes dans votre cœur, afin que dans les occasions la mémoire vous mette de bonnes pensées devant les yeux, lesquelles vous puissiez méditer et communiquer aux autres.

Cette pratique vous remplira toute la journée d'un baume céleste, qui tiendra votre âme dans la joie et la fortifiera contre toutes les tentations ; autrement il est bien difficile que votre esprit ne soit inquiété de pensées inutiles, extravagantes et dangereuses, étant assis depuis le matin jusqu'au soir sur votre tablier, ou dans le silence que votre Règle ordonne, ou dans des discours de fatras, de nouvelles et de puérilités, qui édifient mal vos serviteurs et remplissent votre âme de péchés véniels.

II. Je mettrai ici quelques considérations ; le Saint-Esprit vous en suggérera beaucoup d'autres dans l'exercice journalier que votre dévotion se prescrira.

1. Vous faites et vous maniez tous les jours des habits de Religieux. Remerciez Dieu de la grâce qu'il vous a faite de vous en donner un qui est comme la robe d'un second baptême.

Nous lisons une chose agréable et utile dans la Vie de saint Siméon Salus. Les Religieux avaient résolu de lui donner l'habit, ainsi qu'à Jean, son compagnon, et leur disaient avec allégresse : *Oh ! que vous êtes heureux ! demain vous serez rebaptisés, et vous aurez la même pureté de conscience qu'en votre première naissance.* Ce discours les étonna et les fit courir incontinent à l'abbé Nicon. Ils se jettent à ses pieds et, fondant en larmes, lui disent : *Nous vous supplions, notre Père, de ne nous point baptiser : nous sommes chrétiens et nés de parents chrétiens.* Ce vénérable vieillard, qui ignorait les paroles de ses Religieux, repartit : *Qui vous a parlé d'un second baptême ? — Les Pères,* dirent-ils, *nous ont avertis que demain nous serions rebaptisés.* L'Abbé comprit alors qu'ils parlaient du saint habit de la Religion, et répliqua : *Ils ont dit vrai, mes enfants ; car avec l'aide de Dieu nous vous donnerons demain les vêtements sacrés et angéliques de notre Congrégation.* Toute la journée du lendemain, à la vue de cet ornement nouveau, ils furent tous deux remplis de très sensibles consolations du Ciel, et la nuit, dans

les plus épaisses ténèbres, ils virent le visage l'un de l'autre comme en plein midi et aperçurent sur leurs têtes une belle couronne.

2. Quand vous voyez ou quand vous faites quelque habit neuf, souvenez-vous de la beauté d'une âme qui est en la grâce de Dieu. Elle est si ravissante qu'il n'est rien en ce monde qui lui soit comparable. Les Saints à qui Dieu en a donné la connaissance nous en ont donné l'assurance plusieurs fois.

Sainte Catherine de Sienne avait le don particulier de voir à découvert l'état des âmes de ceux avec qui elle conversait. Elle disait à saint Raymond, son confesseur : *O mon Père, si vous aviez vu la beauté d'une âme, sans doute vous seriez prêt à mourir cent fois pour son salut.*

Dieu a déclaré cette splendeur d'une âme sainte par l'ornement des habits dont il l'a fait paraître revêtue. Saint Sébastien animait les martyrs à la persévérance dans les tourments ; on vit sept Anges, lesquels lui mettaient un manteau blanc sur les épaules, qui ravissait d'admiration toute l'assistance par sa beauté et par son éclat de lumière. Un jeune homme parut aussi dans des rayons très brillants, et lui donna la paix avec ces paroles : *Tu seras toujours avec moi.*

La bienheureuse Jutte, recluse, fut ravie en extase, pendant laquelle elle vit à sa main droite neuf Anges et neuf à sa gauche, qui lui donnaient un habit tout chargé de broderies d'or et de pierres précieuses, et qui l'en habillaient. Après l'avoir bien ornée, ils la présentèrent devant le trône de Jésus-Christ, comme son épouse.

3. Les habits neufs vous peuvent aussi remettre en mémoire les vêtements de gloire qu'auront les Saints dans toute l'éternité.

Cette gloire fut représentée à la bienheureuse Angèle de Foligno qui, à l'article de la mort, fut présentée au Père éternel par Notre-Seigneur même. Cet aimable Rédempteur lui montra un admirable habit de gloire et de

lumière, dont il la voulait embellir comme son épouse très aimée.

La bienheureuse Oringe, après avoir gardé les bœufs dans sa jeunesse, fonda un monastère, et pas une fille n'y savait lire ni écrire. Elle vécut et mourut si saintement, que l'on vit son âme monter au Ciel, portée par les mains des Anges et parée d'une riche robe blanche. Elle fut dix-sept jours sans être ensevelie et sans aucune corruption. Une femme débauchée s'approcha pour regarder fixement son corps, et la Sainte couvrit son visage avec sa robe, afin de lui donner horreur de ses crimes.

Sainte Agnès descendit du Paradis pour consoler ses parents, qui pleuraient sur son tombeau. Elle était vêtue d'une très riche robe de brocatelle et tout étincelante d'une divine splendeur. Elle avait à sa droite un agneau plus blanc que la neige, et une armée de Vierges qui l'environnaient, parées des mêmes habits qu'elle. Passant près de ses parents, elle s'arrêta et leur dit : *Ne me pleurez pas comme morte ; mais réjouissez-vous avec moi de mon bonheur, parce que je suis dans des palais de lumière, avec cette glorieuse troupe que vous voyez.*

4. Quand vous maniez des habits vieux et déchirés, considérez si votre âme n'a point une dangereuse vieillesse, et si elle n'a rien perdu de sa première vigueur et de sa première beauté.

Souvenez-vous aussi de la mortification de tant de Saints qui ont recherché avec ardeur de vieux habits : saint Ignace, saint Xavier, le patriarche Nugnès, nos Frères le bienheureux Rodriguez et Ximenès, et plusieurs autres nous en ont donné des exemples signalés.

La bienheureuse Oringe, ayant reçu des habits neufs de sa maîtresse, qu'elle servait à Rome, les donna aux pauvres et reprit les vieux, pour servir Dieu dans une plus grande humilité.

5. Considérez que les vieux habits méritent d'être prisés davantage, comme plus consacrés par l'attouchement des

serviteurs de Dieu. Nous mettons, en Europe, des perles et des diamants dans nos trésors, et les Japonais y mettent de vieux chaudrons et d'autres vieilles ferrailles. Je ne sais qui se trompe le plus ; car le grand prix des pierres précieuses est une pure vanité et une pure illusion.

Les pauvres vêtements des serviteurs de Dieu ont souvent de grands effets. Une femme malade toucha ceux de saint Bernardin de Sienne et fut guérie. Un aveugle, ayant manié le manteau de saint Fursy, recouvra la vue. Les habits du vénérable Père Carafe, Général de notre Compagnie, mort depuis cinq ou six ans, font maintenant plusieurs miracles et soulagent dans de grièves tentations.

Pour prouver l'efficacité des habits des Saints, la victoire de l'empereur Théodose me suffit. Ce prince aussi pieux que généreux, sur le récit qu'on lui avait fait des miracles de saint Sénuphius, qui florissait en Égypte, écrivit à Théophile, patriarche d'Alexandrie, pour prier de sa part ce saint homme de venir à Constantinople, afin d'avoir son aide dans une dangereuse guerre. Le Patriarche prit la peine d'aller lui-même à sa cellule et de lui faire toutes les instances possibles ; mais il ne put jamais arracher de sa chère solitude ce saint ermite, lequel néanmoins, pour ne pas désobliger l'empereur en la cause de Dieu, prit son bâton et son capuchon, et les levant au Ciel du côté de l'Orient, dit : *O mon Dieu, mon Seigneur, le Dieu des armées ! je vous en supplie, donnez à ce bâton et à ce capuchon la même force que si j'étais présent dans l'armée de l'empereur.* Il ne fit pas de plus longues prières, et Dieu l'assura de la victoire. Se tournant alors vers le Patriarche, il lui dit avec un visage joyeux : *Prenez ce bâton et ce capuchon, et mandez à l'empereur qu'au jour de la bataille il prenne le bâton en main et mette le capuchon sur sa tête ; et qu'il soit certain qu'étant en cet équipage à la tête de son armée, il remportera une très glorieuse victoire.* Ce prince dévot fut ravi d'un si précieux gage. Il

s'habilla et s'arma de la sorte au jour de la mêlée ; et sitôt qu'il parut en cet habit sanctifié, l'armée ennemie fut mise en déroute.

6. Quand vous rencontrez quelques habits sales, mal en ordre, gâtés de vermines, considérez la misère du cœur de l'homme, qui n'est que pourriture et par conséquent ne mérite que mépris et abandon. Méditez l'état d'une âme salie de plusieurs péchés véniels, qui la rendent horrible, quoiqu'ils soient petits.

Pensez aussi que peut-être le Religieux qui se sert de ces habits infectés se néglige par mortification à l'imitation de quelques Saints. Saint Tillon, moine en France, ne lavait jamais la robe qu'il avait une fois mise sur son dos, et disait que la recherche des délices dans un cilice était vaine. Il ne changeait jamais de tunique si la sienne n'était déchirée. Saint Hilarion avait déjà fait de même. Le cilice de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, qui fut trouvé sur son corps après son martyre, était si plein de vermines, que ce lui était un plus fâcheux tourment que le martyre même. Ce cilice lui descendait jusqu'aux genoux et lui serrait étroitement les cuisses.

Vous pouvez et vous devez louer la vertu de ceux qui se mortifieraient de la sorte. Ne laissez pas néanmoins d'en avertir le Supérieur, afin qu'il mette remède à cette saleté, qui n'est point décente dans une Communauté religieuse.

Je loue saint Cuthbert, qui n'avait jamais ses habits sales et n'y cherchait aussi ni mignardise ni délicatesse. La netteté donne de l'édification ; l'affectation de politesse montre de la vanité dans un Religieux, lequel se doit plutôt porter au mépris de soi-même qu'à ce qui le peut rendre considérable.

7. Quand vous allez reprendre les chemises et les habits que l'on change selon les saisons, considérez que tout se salit en ce monde, et qu'en conséquence nous n'y devons pas attacher notre affection. — Songez que le corps de l'homme n'est qu'une charogne, puisque son seul at-

touchement gâte du linge qui est si beau et si blanc ; — qu'il nous faut servir de la mortification comme d'une bonne lessive, si nous voulons nous blanchir et paraître nets devant les yeux de Dieu ; — que nous avons besoin de rénovation d'esprit, à moins de vouloir être sales et abominables ; — qu'au premier abord du péché dans l'âme, il le faut jeter dehors par une bonne confession, afin de nous revêtir de la grâce de Dieu, qui nous rendra notre première beauté devant les Saints du Paradis.

8. Considérez aussi que plusieurs serviteurs de Dieu ne changeaient jamais d'habit, et que vous l'avez bien à votre aise, vous qui avez en hiver et en été ce qui vous est commode.

Saint Guillaume, archevêque de Bourges, ne mettait jamais de différents habits pendant toute l'année. Saint Félix, prêtre de Nole, n'en avait qu'un, et si on lui en faisait deux, il en donnait incontinent un aux pauvres. Saint François jeta tous ses vêtements à son père, qui le voulait empêcher de suivre Jésus-Christ, et s'habilla très mal par un saint mépris du monde, qu'il foulait aux pieds. Prenez ce que Dieu vous donne, mais avec action de grâces et avec une grande humilité, dans l'estime que vous avez toujours au delà de vos mérites.

9. Enfin, les couleurs même des habits vous peuvent fournir de bonnes pensées. La blanche est le symbole de l'innocence ; la verte, de l'espérance ; la rouge, de la passion de Notre-Seigneur et de la charité ; la grise, de la pénitence ; et ainsi du reste.

Plusieurs hommes en ce monde sont de couleur changeante ; ils n'ont guère de constance et encore moins de persévérance dans leurs bonnes résolutions. Les Saints ont été souvent ornés, par miracle, de vêtements blancs, comme saint Anastase Persan, frère convers, lorsqu'en prison il fut visité par les Anges. Dieu voulait montrer ainsi son innocence et la robe de gloire qu'il lui préparait au Ciel, à la suite de l'Agneau sans tache.

La bienheureuse Véronique, sœur converse, entendit

dans son extase un Ange qui lui disait : *Souvenez-vous que vous avez vu Notre-Seigneur, qui vous est apparu habillé de diverses couleurs pour la déclaration de plusieurs choses. La robe blanche signifie la pureté et l'innocence d'une bonne conscience, qui rend les hommes resplendissants devant Dieu, et principalement ceux qui lui sont consacrés. Sachez, ma fille, que celui qui n'a point de pureté n'aura jamais la grâce de son Créateur. Il est vrai que le cœur de l'homme est inconstant et qu'il ne peut éviter les mauvaises pensées ; mais ceux qui aiment la netteté de cœur doivent incontinent étouffer toutes les imaginations extravagantes et éviter tout ce qui pourrait ternir le lustre de leur âme. Ainsi ils obtiendront des dons très signalés du Ciel, auquel ils seront très agréables.*

Les vêtements verts de notre Sauveur, tout chamarrés d'or, et qui sont d'une beauté inexplicable, nous montrent la gloire future du Paradis, préparée à ceux qui, fondés dans une ferme espérance des biens éternels, font la volonté de Dieu toute leur vie. Personne ne sait clairement s'il est digne d'amour ou de haine ; mais il doit se confier dans la bonté d'un Dieu si libéral, et qui a un amour si tendre pour ceux qui s'adonnent entièrement à l'exercice de la vertu et qui sont reconnaissants de ses bienfaits.

L'Ange ajouta *que les habits rouges de ce charitable Rédempteur étaient le symbole de sa passion, qu'il a soufferte pour le rachat de tout le monde.*

Enfin, *que sa robe de couleur bleue signifie l'humilité ; et que celui qui la possède sera orné de toutes les vertus, entre lesquelles sont la paix et la charité, sources vivifiantes du désir de la parfaite union avec son Rédempteur dans l'oraison.*

Une autre fois il lui dit : *O ma fille ! je t'ai montré les fêtes des Saints, comme elles se célèbrent dans le Ciel. Tu as vu les amis de Dieu habillés de vêtements de plusieurs couleurs, afin que tu visses l'état et la condition de chacun.*

Les habits blancs des Vierges et les lis qu'elles portent

dans leurs mains, montrent la pureté de leur virginité, et les palmes que quelques-unes tiennent, déclarent la couronne de leur martyre.

Je t'ai montré la gloire diverse des Confesseurs. Tu as vu saint Augustin, saint François, saint Dominique, saint Benoît et saint Basile avec leurs Religieux, habillés diversement, comme ils étaient en ce monde, afin que tu les pusses reconnaître, mais au Ciel la seule robe de gloire les distinguera les uns des autres.

Encore que les Anges ne vous parlent pas sensiblement, néanmoins ces saints entretiens vous uniront à eux et à votre Rédempteur, et même vous feront trouver le temps plus court ainsi qu'à vos serviteurs.

Prenez seulement garde de ne vous point inquiéter et de ne vous point rompre la tête. N'entrez nullement en scrupule de ce que votre temps s'écoule quelquefois sans ces dévotions.

Allez avec Dieu en simplicité et en humilité; faites votre examen particulier, pour tirer des pensées dévotes et des oraisons jaculatoires de la variété de vos ouvrages. Suivez la direction de votre confesseur. Dieu fera le reste et vous rendra un Religieux spirituel et parfait.

SECTION V.

Du Cordonnier.

CHAPITRE PREMIER.

LE CONVERS CORDONNIER DOIT ESTIMER SON OFFICE.

I. Avantages de l'office de Cordonnier. — II. Cet office a été exercé par les Saints. — III. Il est fort propre à la pratique de plusieurs vertus. — IV. Dieu a accordé de précieuses faveurs aux Cordonniers.

I. Tout ce que nous venons de dire pour le bon et vertueux couturier, se peut et se doit appliquer à celui qui est à la cordonnerie. Tous deux s'occupent à coudre, quoiqu'en diverses matières. Et il semble que le cordonnier a quelque avantage pour la perfection par dessus l'autre, son office ayant, outre une égale solitude et une égale tranquillité, plus d'humilité et plus de mortification.

Nous sommes venus en Religion pour nous humilier encore davantage, et pour porter une plus pesante croix que nous n'eussions fait dans le monde. Nous nous devons tenir très heureux quand nous en trouvons les occasions, et spécialement quand nous avons quelque office qui semble ravalé aux yeux des hommes. Ainsi nous nous abaissons sans aucun danger de vanité ni d'amour-propre, puisque nous sommes obligés de faire, et de faire en perfection, ce qui nous est commandé.

La nature corrompue dédaigne de s'amuser à de vieux souliers, et tâche de nous persuader que nous avancerions mieux le bien de la maison dans un autre exercice. Mais la grâce la doit contenir dans son devoir et lui montrer

que la vertu d'humilité est le trésor de la Religion, spécialement lorsqu'elle est jointe à l'obéissance ; et qu'en tout lieu où l'on trouve cette pierre précieuse, elle doit être achetée au prix de toutes les sueurs de notre corps, et, s'il est nécessaire, avec la perte de notre propre sang.

II. Votre soin principal est de vous mettre fortement dans l'esprit que l'office de cordonnier est très propre pour faire un Saint, caché aux yeux des hommes, mais connu et favorisé de son Dieu.

Les glorieux martyrs saint Crépin et saint Crépinien, patrons des cordonniers, étaient gentilshommes romains ; ils vinrent en France durant la persécution de Dioclétien et de Maximien. Étant arrivés à Soissons, ils apprirent le métier de cordonnier, parce qu'il est tranquille et propre pour parler à diverses personnes qui viennent dans la boutique. Ils s'y rendirent excellents dans peu de temps ; et par leur travail gratuit, ne prenant rien de personne, ils attirèrent à eux toute la ville et convertirent plusieurs bourgeois à la vraie foi.

Maximien, étant averti, les fit venir devant lui et leur commanda d'adorer les idoles. Il leur promit en récompense des richesses et des dignités. Au contraire, il leur proposa des tourments très atroces et une mort très cruelle, s'ils n'obéissaient à l'instant. Ces vaillants champions, remplis du Saint-Esprit, lui répondirent avec une parole ferme, un visage joyeux et un cœur généreux : *Tu ne nous étonneras point par tes menaces. Nous n'avons point d'autre vie que Jésus-Christ, et la mort nous sera un grand gain. Donne hardiment tes honneurs et tes trésors à ceux qui te croiront et qui te suivront : nous avons depuis longtemps méprisé tous ces fatras, et nous éprouvons une joie sensible de nous en être débrouillés. Si tu avais la connaissance de notre adorable Jésus, et si tu l'aimais, tu mépriserais tes richesses, ton empire et tes idoles, et tu recevrais de lui un royaume éternel. Que si tu es si malheureux que de demeurer obstiné dans le culte*

de tes démons, tu seras précipité dans l'enfer pour y être brûlé dans des feux qui ne s'éteindront jamais.

Le tyran se mit en colère et les fit tourmenter par divers supplices, mais ils avaient acquis tant de vertus dans leur boutique, qu'ils se rendirent admirables par une patience et une constance excellentes jusqu'à la mort.

Notre frère Guillaume Sautemouche, qui était cordonnier de son métier et qui a travaillé dans ce collège de Pont-à-Mousson, avait une semblable fermeté d'esprit et de vertu. Il la montra généreusement dans la souffrance d'un douloureux martyre à Aubenas, où, ne voulant point renier la foi, il fut poignardé par les hérétiques calvinistes.

Frère Rodéric Medina, convers de l'Ordre de Saint-Jérôme, dont j'ai déjà dit un mot ailleurs, savait bien l'efficacité de l'office de cordonnier pour se rendre parfait. Il était gentilhomme d'extraction, et néanmoins il pressa fort ses Supérieurs pour être appliqué à la cordonnerie. Il y prenait grand plaisir, quoiqu'il ne sût jamais ce métier en perfection. Ce lui était assez d'aider les autres dans les choses les moins importantes.

Mais il excellait en dévotion. Il servait autant de Messes qu'il pouvait, pour s'unir sans cesse de plus en plus à son Créateur. Il ne méditait et ne parlait, principalement en sa vieillesse, que du Paradis et des biens qui y sont préparés pour les humbles et pour les fervents serviteurs de Dieu.

Une âme tranquille, qui est occupée au travail sur sa petite sellette, est plus exposée aux rayons du Soleil de justice et s'y échauffe plus facilement.

Saint Anien était noble d'extraction et assez riche. Il fut ruiné par un naufrage et se retira à Alexandrie, chez un savetier, qui lui apprit tout ce qui concernait son art et à sa mort lui recommanda son fils. Saint Marc l'Évangéliste lui porta, par une particulière providence de Dieu, son soulier à refaire. Ce bon homme, dans l'empressement de l'ouvrage, se perça un doigt avec son alène. Le Saint

le guérit sur-le-champ par l'application d'un peu de boue faite avec sa salive ; il fut invité à dîner à son logis et y prêcha si fervemment Notre-Seigneur, qu'Anien se convertit et fut le premier chrétien d'Alexandrie. Tous ceux de sa maison reçurent aussi le saint Baptême. Anien se porta dans une telle ardeur à la vertu et à la mortification de ses passions, qu'ayant par mégarde trop arrêté ses yeux sur une femme, il s'en creva un avec son alène. Saint Marc, à la première rencontre, le guérit et lui enseigna comment il devait entendre l'Écriture sainte. Enfin, dans l'admiration de sa prudence et de sa générosité, il le consacra évêque pour qu'il lui succédât à Alexandrie. Il s'acquitta si dignement de cette charge, qu'il convertit plusieurs personnes à la foi, bâtit des églises et par ses vertus mérita d'être averti du temps de son heureux trépas.

III. Le cordonnier a de belles occasions de pratiquer plusieurs vertus.

1. Dans la solitude il trouve un grand moyen d'une sainte élévation de cœur par l'oraison. Il peut, sans incommoder personne, chanter quelque hymne dévote à l'honneur de la Vierge, de son bon Ange ou de quelque Saint. La facilité de dire des oraisons jaculatoires enflamme sa bouche et son cœur. Dieu écoute et exauce ses prières. Sulpice le Clerc, novice de notre Compagnie, reçut le commandement, en sa dernière maladie, de demander à Dieu la vocation de deux cordonniers dont on avait besoin à sa place. Trois jours après sa mort, deux bons ouvriers qui savaient parfaitement leur métier se présentèrent, furent reçus et rendirent de grands services dans divers Collèges.

2. L'office de cordonnier sert à l'humilité, qui est la base de toutes les vertus. Il l'oblige de s'occuper sans cesse autour du cuir, et dans une retraite assez éloignée de toute vanité : et si elle se présente, il la foule facilement aux pieds. Saint Zacharie, savetier, le montra bien. Allant toutes les nuits à l'église de Sainte-Sophie, il trouvait les

portes ouvertes par miracle, comme je l'ai dit ailleurs amplement. Aussitôt qu'il se vit découvert, il changea de logis et se cacha si bien qu'on ne le put jamais trouver depuis.

3. L'office de cordonnier offre le moyen de beaucoup profiter dans la mortification ; car il est laborieux. Il attache sur une sellette toute une journée, et oblige à sentir la poix et le cuir, qui ne récréent point l'odorat. A cause de cette mortification, Dieu fait de signalées faveurs à ses bons serviteurs. Frère François, de l'Ordre de Saint-Jérôme, exerça tant de vertus en ce métier, qu'il eut une particulière révélation de l'heure de sa mort et de sa béatitude éternelle en Paradis.

Nos Annales des Congrégations de Notre-Dame font mention d'un cordonnier du Puy, en Auvergne, qui vit à sa mort saint Étienne debout à la droite du Fils de Dieu. Cette vue lui donna une très grande consolation, le saint Martyr lui montrant la récompense qui lui était préparée dans le Ciel. Il pria son aîné de prendre sa place dans la Congrégation et prédit la mort à son cadet.

4. Je trouve que plusieurs de ceux qui ont vécu avec vertu dans ce métier, ont eu beaucoup de tendresse et de charité pour les pauvres.

Jean Gavore, natif de Liège, était très prompt à loger et à traiter les pèlerins. Il ordonna par son testament que sa maison fût changée en un hôpital où on les reçût. C'est pourquoi il est regardé comme le premier fondateur de l'hôpital de Saint-Abraham.

Frère Bernardin de Fossombrone, qui a été le premier frère laïque du saint Ordre des Capucins, demandait du cuir par aumône pour faire des souliers aux pauvres, et s'employait très volontiers en cet exercice avec le congé de ses Supérieurs ; il ne laissait pas de servir son monastère autant et plus que les autres en ce qui lui était commandé. Je vous parlerai d'un certain Dieudonné au chapitre suivant.

IV. Dieu a relevé l'office de cordonnier par des grâces

très admirables. Simon Gomez, cordonnier en Portugal, fut si dévot et si éclairé de Dieu, qu'il eut connaissance des choses à venir et les prédit certainement. Les effets montraient qu'il ne se trompait point dans ses vues et dans les assurances qu'il donnait des événements futurs. Saint Bertold, cordonnier en Italie, s'étant percé le doigt avec son alène, reconnut la misère de cette vie et les divers accidents qui nous la peuvent ôter ou rendre très ennuyeuse. Dans cette méditation, il se consacra à son Créateur, entra dans un monastère et y vécut avec tant de sainteté que Dieu l'honora de plusieurs miracles. Une fois un pauvre aveugle lui demandant l'aumône, il lui donna du pain et lui dit : *Regarde, il est blanc*. A ce mot l'aveugle recouvra la vue, loua Dieu et remercia son bienfaiteur. A la mort du Saint, les cloches du couvent sonnèrent d'elles-mêmes et ne cessèrent point qu'il ne fût enterré.

Nous lisons une chose bien plus admirable, qui arriva en Tartarie. Le roi avait résolu d'extirper entièrement la Religion catholique de ses terres. Un de ses conseillers lui en donna un moyen fort plausible : *Sire,* dit-il, *leur Christ a prêché, comme leur Évangile l'assure, que si quelqu'un ayant la foi disait à une montagne : Change de place, elle le ferait. Commandez-leur d'en transporter une. Il est bien évident qu'ils ne le feront pas. Ainsi Votre Majesté les pourra chasser sans contredit.* Ce conseil plut au roi. Il convoque tous les chrétiens et leur demande si les paroles de Jésus-Christ dans l'Évangile étaient véritables. *Très véritables, Sire,* dit toute l'assemblée. *A la bonne heure,* réplique le roi. *Faites donc que cette montagne change de situation, puisque, selon votre Évangile, ceux qui ont la foi le peuvent faire. Si dans dix jours cela n'est pas exécuté à la lettre, vous périrez tous, sans en excepter un seul.*

Ce commandement jeta une grande frayeur dans le cœur de l'Évêque et de tous les fidèles ; chacun se mit en prières et, baigné dans ses larmes, demanda l'aide du Ciel

dans une si extrême nécessité. L'Évêque connut par révélation que Dieu réservait l'honneur de ce miracle à un pauvre cordonnier qui avait perdu un œil. Il sut aussi qu'au premier commandement la montagne changerait de place.

Cette nouvelle étant portée à cet humble serviteur de Dieu, il se jeta par terre et protesta que ses péchés le rendaient le moindre de tous. *Hélas !* dit-il, *ce serait bien exposer la foi et la vie de tant de Saints, si l'on me faisait parler dans une si importante occasion.* Il obéit néanmoins, y ayant été contraint par l'Évêque.

Les chrétiens se mirent d'un côté de la montagne, avec la croix de Notre-Seigneur, pour augmenter leur confiance, et le roi se mit de l'autre côté avec ses princes, ses capitaines, ses soldats et un nombre infini de peuple. Tous étaient bien armés pour mettre en pièces tous les chrétiens, si le miracle ne se faisait pas.

Le cordonnier se met à genoux en présence des uns et des autres, et prie notre Sauveur de ne point permettre que tant de ses bons serviteurs soient égorgés. Sa prière achevée, il se lève, rempli d'une ferme espérance en Dieu. Il commande d'une voix ferme à la montagne de changer de lieu. Elle obéit au même moment. Ce prodigieux miracle toucha si fortement le cœur du roi, qu'il se fit instruire, reçut le Baptême et fut suivi de la plus grande partie de son royaume. Ainsi la foi fut conservée, confirmée et augmentée par un pauvre homme, qui était du même métier que vous.

De tout ce que nous avons rapporté, vous voyez que votre office n'est pas méprisable, puisqu'il fait des Saints et que Dieu l'honore par de si prodigieuses merveilles.

Ajoutez à cela que Soliman, empereur des Turcs, des plus renommés et des plus victorieux, se plaisait à faire des souliers.

Pesez encore qu'Urbain IV était fils d'un savetier de Troyes, en Champagne. Ses vertus l'élevèrent à la pre-

mière dignité du monde, et sa piété institua la fête du Saint-Sacrement, qui se célèbre avec tant de dévotion par toute l'Église.

Tous les moindres services que vous rendez aux serviteurs de Dieu sont excellents, et les Saints en ont fait grand état. Sainte Hedburge, fille d'Édouard, roi d'Angleterre, et sainte Radegonde, reine de France, se plaisaient à nettoyer et à laver les souliers de leurs Sœurs religieuses. Les ayant graissés, elles les remettaient en cachette dans leurs chambres, de crainte de trouver l'honneur et l'applaudissement dans l'humilité même. Les Saints n'ont jamais estimé rien de bas et de ravalé, lorsque cela a pu élever leur esprit en Dieu et les faire rentrer dans la connaissance d'eux-mêmes.

CHAPITRE II.

PENSÉES POUR ENTRETENIR DANS LA DÉVOTION LE CORDONNIER RELIGIEUX.

I. La dévotion est nécessaire et avantageuse au Religieux.— II. Pensées utiles à l'entretien de la dévotion du Cordonnier religieux.

I. Un Religieux sans dévotion est un arbre sans moelle. Il est revêtu de belles feuilles à l'extérieur et d'un habit qui donne de l'éclat aux yeux du monde. Mais il ne porte point de fruits, ou ils sont, comme les fruits de Sodome et de Gomorrhe, beaux en apparence et au dedans pleins de cendre et d'ordures. Au contraire, un Religieux dévot, en quelque office que vous le mettiez, fait des œuvres dignes de Dieu et de ses autels.

L'apparence extérieure en sera peut-être méprisable, comme celle d'un petit ver à soie ou d'une abeille, mais

les travaux seront estimés du Roi des rois et reçus dans ses églises et dans ses demeures les plus sacrées et les plus divines.

Un dévot cordonnier religieux, avec son tablier de cuir et avec son âme pleine de vertus, est l'arche du Testament, qui contient la loi de Dieu et est couverte de peau. Elle est faite d'or pur et de bois de Séthim, environnée de chérubins d'or et d'olive, c'est-à-dire de charité et de miséricorde.

Moins vous brillerez aux yeux des hommes, plus vous brillerez aux yeux de Dieu. Les diamants mêmes qui se produisent dans un grand jour et en plein midi perdent leur lustre ; et lorsqu'ils se cachent aux rayons de ce soleil visible, ils sont des soleils admirables dans les maisons et tirent leur lumière de l'obscurité même.

Si vous avez de la dévotion, Dieu vous bénira ainsi que votre couvent ; si vous en êtes privé, Dieu vous abandonnera en tous vos desseins.

Nous lisons un exemple notable de cette vérité dans la Vie de saint Jean l'Aumônier. Deux cordonniers travaillaient à Alexandrie. L'un avait son père, sa mère, sa femme et ses enfants à nourrir. Il était néanmoins très assidu à l'église, dans la confiance que Dieu aiderait sa famille ; et de fait, Dieu bénissait de telle sorte son travail que, dans une abondance suffisante, il vivait doucement et joyeusement. L'autre n'avait personne à nourrir que lui-même, était plus excellent maître que le premier, travaillait les fêtes et les dimanches, et toutefois à peine avait-il sa subsistance. Cette inégalité de succès lui donnait de fortes pointes de jalousie et d'ennui contre son voisin. Une fois il ne put retenir sa colère et dit : *Comment deviens-tu si riche, vu que je suis si pauvre dans un travail continuel et meilleur que le tien ?*

Le serviteur de Dieu, qui désirait lui inspirer l'esprit de dévotion, se mit à sourire et repartit : *Ne vous étonnez pas, j'ai trouvé un trésor, et peu à peu je me suis fait*

riche. Si vous voulez, je vous mènerai avec moi, et vous aurez la moitié de notre conquête.

Ce malheureux ouvrit les oreilles dans un épanouissement de cœur inespéré. Il suivit, comme l'ombre suit le corps, cet Ange terrestre, qui le conduisit souvent à l'église. Dieu commença alors à verser ses bénédictions sur lui et à l'enrichir, et dans la continuation de ses dévotions, il le mit parfaitement à son aise.

Son bon conseiller lui dit alors : *Vous avez vu, mon frère, comment par une sainte tromperie pour l'amour de Dieu j'ai fait le profit de votre âme et de votre maison. Croyez-moi, je n'ai rien trouvé dans la terre, mais dans la bonté de mon Dieu par la fréquentation de l'église et par la confiance aux paroles qu'il a dites : Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et il vous comblera de tous les biens qui vous seront nécessaires. Je me suis adonné à la piété et au service de mon Créateur, et il ne m'a jamais abandonné. Vous êtes maintenant en bon train. Le Ciel vous a béni, et il vous bénira toujours, si vous servez Dieu avec fidélité et avec persévérance.*

Saint Jean, qui était patriarche d'Alexandrie, sur le récit de la piété, de la bonne conduite et du zèle de ce bon conseiller, le fit prêtre et se servit de lui en diverses occurrences.

Travaillez de toutes vos forces, mais ne perdez jamais rien de vos oraisons, de vos examens, de vos lectures spirituelles, de vos chapelets et de vos autres dévotions réglées par l'obéissance. Souvenez-vous fort souvent qu'être un bon valet et un bon Religieux sont deux choses bien différentes. Dieu pensera à votre travail et vous bénira si vous pensez à lui, au salut de votre âme et au salut de ses serviteurs.

Saint Grégoire raconte qu'un cordonnier, surnommé Dieudonné, s'en allait tous les samedis dans l'église de Saint-Pierre, à Rome, et y donnait tout le gain de sa semaine aux pauvres, à l'honneur de la Vierge. Elle eut

cette charité si agréable, qu'elle fit voir à un de ses serviteurs un beau palais d'or qu'on bâtissait à Dieudonné dans le Paradis, et auquel on ne travaillait que le samedi.

Que vous importe, pourvu qu'à la fin de votre vie vous trouviez le fruit de vos travaux ? Il sera d'autant plus grand qu'il sera plus céleste.

II. Un moyen excellent pour vous maintenir dans une solide dévotion, c'est de vous habituer à diverses considérations saintes sur les ouvrages qui vous sont ordinaires. Je vous en proposerai quelques-unes qui, comme je l'espère, ne vous seront pas inutiles et vous aideront à l'invention de plusieurs autres.

1. Quand vous voyez et quand vous maniez des souliers, pensez que c'est le péché qui nous oblige d'en porter pour nous garantir du froid, du chaud, des ronces, des épines et des autres choses produites par le crime de nos premiers parents.

2. Considérez que vous n'avez pas moins besoin de conserver les pieds de l'âme, qui sont ses affections, que ceux du corps, autrement ils se souilleront dans la fange, se déchireront parmi les épines de cette vie et se fouleront sur les cailloux et sur les difficultés qu'ils y rencontreront.

3. Baisez les souliers qui sont consacrés par l'attouchement de tant de saints Religieux. Sainte Catherine de Sienne faisait plus que cela : elle baisait la terre qui avait été touchée par les souliers des Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, à cause qu'ils étaient occupés à la conversion des âmes ; à la première remarque de leur passage devant son logis, elle en sortait, et lorsqu'ils avaient le dos tourné, elle baisait avec larmes et avec tendresse la terre qu'ils avaient foulée aux pieds. Sainte Hedwige, duchesse en Pologne, avait fort peu d'estime d'elle-même et une grande opinion de la vertu des autres. Elle baisait la place où elle avait vu les Religieux et d'autres personnes vertueuses se tenir debout ou faire leurs prières ; lorsque

les Religieuses étaient au réfectoire, elle allait à l'église baiser la place où elles s'asseyaient pendant le service. De plus, lorsqu'elle montait au dortoir, elle faisait la même chose à tous les degrés, et ensuite à leurs escabelles et à leurs chaises, dans une sainte estime que l'attouchement des serviteurs et des servantes de Dieu consacre toutes choses et les rend dignes de vénération.

4. Saint Grégoire de Nysse dit que la continence et la mortification sont les souliers de l'âme, qui la défendent des ronces et des chardons, et qui empêchent que le péché n'entre au dedans et ne la perdent. Saint Grégoire, pape, nous enseigne que les souliers de l'Église sont les exemples des Saints qui nous ont précédés parce qu'ils ont frayé les routes du Paradis. Quand vous mettrez les pieds où les Saints de votre Ordre les ont mis, tout votre chemin sera heureux. Saint Venceslas, duc de Bohême, marchait la nuit nu-pieds parmi la neige et les glaces, et ne sentait point le froid, brûlant de l'amour de Dieu. Podius, qui le suivait et était bien chaussé, mourait de froid. Le Saint lui commanda de le suivre pas à pas, en mettant ses pieds où il mettait les siens : il le fit et incontinent il se sentit réchauffé. Un bon exemple donne de la force et de l'ardeur aux plus glacés.

5. Quand on vous apporte de vieux souliers rompus, et que vous les refaites, souvenez-vous de la mortification des Saints. Saint Roger, abbé, portait des souliers percés. Saint Ignace et sainte Gudile, très nobles d'extraction, les portaient rompus par dessous, sans semelle, pour sentir la peine de la nudité des pieds et n'en point avoir l'honneur. Origène a été longtemps sans se servir de souliers. L'abbé Eusèbe ne s'en servit jamais pendant toute sa vie.

6. Quand vous coupez le cuir pour faire ou pour raccommoder les souliers, pensez aux tourments des Martyrs, à qui l'on a quelquefois coupé les oreilles et le nez, comme aux saints Fauste, Janvier et Martial, la langue, comme aux saintes Basiline, Anastasie et autres, les ma-

melles, comme aux saintes Agathe, Théodosie et Calliope, les mains, comme aux saints Marius, Audifax et Abbacuc, à qui on fit faire le tour de toute la ville après leur avoir suspendu au cou ces mêmes mains. Un héraut criait devant eux : *Ne blasphémez point les dieux,* et les Saints répondaient : *Ce ne sont point des dieux, mais des diables qui vous perdront vous et vos princes.* Enfin ils furent décapités.

On coupa les pieds à sainte Charis, les jarrets et les cuisses à saint Arcade qui, dans un triomphe de joie, disait : *O membres heureux, qui avez été dignes d'être utiles à Notre-Seigneur ! je ne vous ai jamais tant aimés lorsque vous avez été unis à mon corps, que je vous aime d'amour dans cette séparation. Il a été nécessaire que vous fussiez retranchés en ce monde pour obtenir une réunion immortelle en l'autre. Vous êtes maintenant à Jésus, et maintenant je me reconnais serviteur de Jésus, comme je l'ai toujours désiré sur toutes choses.* Il fit de belles et de ferventes exhortations à tous les assistants, afin qu'ils se fissent chrétiens, et rendit son âme à son Créateur pour aller jouir des plaisirs éternels en Paradis.

7. Quand vous frappez sur votre cuir à grands coups de marteau pour l'étendre et l'affermir, considérez que l'on frappa si longtemps à coups de pierres la bouche de saint Félix, prêtre, qu'il en mourut ; que l'on cassa les mâchoires à saint Zénon, soldat, qui s'était moqué du sacrifice que Dioclétien faisait à Cérès ; que les saints Crépin et Crépinien furent moulus de coups de bâtons sur le commandement de Rictiovare.

8. Quand vous clouez les semelles des souliers, ou pour arrêter le cuir pendant que vous travaillez, ou pour le faire durer davantage en marchant, souvenez-vous que les saints Martyrs ont été cloués avec une barbare cruauté : sainte Philomène à la tête, saint Victorique et saint Fulcien aux tempes, et d'autres en diverses parties du corps. On fit chausser des souliers pleins de gros clous à saint

Sozon, martyr, dans une contrainte de marcher en cette posture, de sorte que son sang coulait de toutes parts. La bienheureuse Marguerite, fille de Béla, roi de Hongrie, et religieuse dominicaine, mettait quelquefois de petits clous dans ses souliers, pour mériter à chaque pas et pour imiter les souffrances des Martyrs.

9. Quand vous percez le cuir avec votre alène, remettez devant vos yeux les glorieux capitaines saint Crépin et saint Crépinien, à qui l'on ficha des alènes entre les ongles et la chair des doigts avec une douleur extrême.

10. Admirez les saints Clément et Agathange, à qui les bourreaux fichèrent de grandes alènes depuis les mains jusqu'aux coudes et depuis les coudes jusqu'aux épaules. On mit aussi des alènes dans les pieds de saint Carterius et dans les cuisses de saint Tharaque et de ses compagnons.

11. Quand vous poissez le fil dont vous vous servez, méditez que l'on poissa la barbe à saint Hypace, évêque, et à saint André, prêtre, et que l'on y mit le feu, parce qu'ils avaient honoré les saintes images, qu'on leur écorcha la peau de la tête et qu'on les étrangla; que l'on versa de la poix fondue sur les pieds des saints martyrs Jean et Cyre, auxquels on brûla les membres du corps qu'on saupoudra ensuite avec du sel et du vinaigre et qu'enfin on frotta avec des cilices de poils de porcs; que l'on écorcha la peau à saint Zénon, qu'on l'oignit de poix et qu'il fut ainsi jeté dans le feu; que le cruel empereur Néron faisait habiller des martyrs de toile ointe de poix, de bitume, de soufre, de suif et d'autres matières combustibles, et puis les faisait brûler par plaisir en sa présence comme des chandelles.

12. Quand vous sentez quelque mauvaise odeur de la poix, du cuir ou d'autres choses, pensez que l'on jetait les martyrs dans des prisons très puantes; qu'on leur emplissait les narines de sel, de vinaigre, de fange et de choses très sales et très rebutantes; que nos Pères Urbin, Ca-

pèche, Marquez, Miecinski, de Moralez, et d'autres, ont souffert au Japon un très cruel martyre, étant pendus à un poteau par les pieds et mis la tête en bas dans une fosse pleine de toute sorte d'ordures les plus infâmes, et qu'ils y sont demeurés les six, les sept et les neuf jours entiers, et y ont rendu leurs âmes à Dieu.

Si vous méditez sérieusement tous ces beaux exemples et d'autres semblables que vous trouverez dans les Vies des Saints, je ne doute pas que vous ne deviez vous plaire en votre métier, y acquérir une grande perfection et y être très profitable tant à votre Communauté qu'à tous ceux qui travailleront avec vous.

SECTION VI.

De l'Acheteur, du Dépensier et du Quêteur.

La grande connexion de ces trois offices est cause que les vertus qui sont propres à l'un conviennent aussi à l'autre ou entièrement ou en partie. Je mettrai néanmoins pour chacun quelque chose qui lui sera plus particuliér, premièrement je traiterai de l'acheteur, et puis des autres.

CHAPITRE PREMIER.

VERTUS PRINCIPALEMENT NÉCESSAIRES AU VERTUEUX ACHETEUR RELIGIEUX.

I. Trois vertus de l'Acheteur : 1° La Prudence ; 2° la Modestie ; 3° la Pauvreté. — II. Quelques pensées pieuses pour l'Acheteur.

I. L'ACHETEUR ou pourvoyeur religieux doit s'étudier spécialement à trois vertus, savoir : à la prudence pour le bien de son couvent, à la modestie pour l'édification du prochain et à la pauvreté pour son propre salut.

1. En premier lieu, *la prudence est la première source de l'office,* comme parle saint Ambroise. *C'est la science des sciences, l'art des arts,* dit Thémistius. *C'est le flambeau qui nous conduit par le chemin du Paradis,* comme nous enseigne saint Laurent Justinien, qui ajoute sagement qu'une personne qui n'a point de prudence est semblable à un homme qui contemple le ciel en marchant, et ne prend pas garde où il met son pied, ce qui est cause qu'il tombe dans quelque précipice.

Nous pouvons dire aussi que la prudence est un flambeau totalement nécessaire pour la conduite de cette vie, et particulièrement à ceux qui fréquentent le monde, qui est plein de tromperies, et qui abuserait de la simplicité d'un Frère convers, s'il n'avait l'œil ouvert à ses actions.

a) Il doit avoir la prévoyance, afin de prendre son temps pour les provisions. A cet effet, il est nécessaire qu'il ait un cahier où il marque avec soin ce que chaque mois lui présente à meilleur marché et avec plus de commodité. Cette diligence aidera sa mémoire et fera que le Procureur et le Supérieur seront hors d'anxiété et hors de crainte d'oubli.

b) S'il est nouveau dans cet office, il doit se faire instruire par quelques anciens et expérimentés. La véritable prudence consiste en une défiance de sa prudence. Il est utile aussi de s'enquérir des personnes séculières affectionnées au monastère, du temps, des lieux et de la façon de se pourvoir ; car dans une ville on pense plus à ces petits ménages, et on en parle plus que dans les Maisons religieuses.

c) Qu'il ait soin que ce qu'il achète soit bon et sain, dans la pensée que c'est pour la nourriture des serviteurs du Roi du Ciel et de la terre, qui ont quitté toutes leurs prétentions aux richesses et aux honneurs de ce monde visible, où ils vivraient dans les délices et dans l'opulence.

La pauvreté des Couvents, l'austérité de la Règle et la vertu même des Religieux particuliers qui se sont consacrés à Dieu pour porter la croix, ne permettent pas que vous achetiez des choses de grand prix et bien délicates. Mais vos Supérieurs, votre Règle, la charité et la raison vous ordonnent que vous n'achetiez point le reste de tous ceux qui vont au marché, et que, pour l'épargne de votre peine ou d'un Carolus, vous ne preniez point des viandes qui causent des maladies, qui occasionnent des murmures, et qui empêchent les Supérieurs dans le gouvernement.

Méditez souvent que vos fautes retomberaient sur votre

Abbé ou sur votre Prieur. Le ventre n'a point d'oreilles, c'est pourquoi il n'entend point vos raisons et exige sa nécessité comme un droit de nature. Méditez aussi, comme une vérité très certaine, que ce n'est nullement de votre office ni de votre pouvoir de mortifier vos frères religieux. La commission en est donnée aux Supérieurs, qui sont toujours en assez grand nombre sans vous. De plus, si vous achetez quelque chose qui ne vaille rien, vous choquerez tous les autres officiers et les jetterez dans de fâcheuses inquiétudes ; car ils ne pourront contenter la Communauté, leur industrie ne pouvant suppléer au défaut du blé, du vin et des viandes. Vous devez ajouter à ces raisons qu'en toutes les maisons on rencontre des personnes délicates, indisposées, âgées, et quelquefois des imparfaites. Ne voyez-vous pas que par les incommodités que vous leur causeriez au corps ou à l'âme, vous feriez un très grand mal, et souvent plus grand qu'on ne s'imaginerait d'abord ?

Ne craindriez-vous point d'être cause que quelque âme lâche rejetât les yeux vers l'Égypte et regrettât la chair, les aulx et les oignons qu'elle y mangeait avec appétit et à satiété ?

Ce n'est pas un bien peu considérable que de maintenir la joie d'une Maison religieuse et de faire que nul n'y soit mécontent, la tristesse étant le plus grand mal d'un homme resserré dans un cloître. Si la pauvreté de votre Couvent vous ôte l'argent nécessaire, faites que votre diligence extraordinaire y supplée. Au moins agissez de telle sorte que vous ne soyez cause d'aucun désordre dans la maison de Dieu.

d) Votre achat étant fait, distribuez promptement aux officiers ce qui les concerne, afin qu'ils puissent l'accommoder proprement et sans se presser. Ainsi ils feront plus profiter peu de chose, le disposant à loisir, qu'ils ne feraient d'une grande quantité dans l'inquiétude.

Si nous n'achetons pas des choses excellentes, le manque

d'argent en peut être la cause ; mais si nous ne les donnons pas à temps, c'est la faute de notre paresse, qui ne trouve point d'excuses raisonnables. Il est hors de doute que c'est une faute notable contre la prudence et contre la charité, que de n'éviter pas les fâcheries des officiers, les reproches de sa conscience et les murmures d'une Communauté. Quand la nécessité nous oblige à quelque devoir, la prudence et la charité inspirent de l'expédier au plus tôt. Par cette diligence on s'affranchit de l'anxiété des empressements et d'un grand nombre d'incommodités. Les inquiétudes qui viennent par suite de la négligence sont très dommageables à la dévotion et à l'acquisition des vertus.

e) Prenez aussi garde de mettre par écrit tout ce que vous recevez du Procureur et tout ce que vous déboursez. Ne vous fiez jamais à votre mémoire, tant parce qu'elle trompe souvent, qu'à raison que la crainte d'oublier quelque chose vous sera sans cesse un fâcheux fardeau. Quand on a mis sur un petit livret le reçu et la dépense, on est en repos, et l'âme se plaît dans sa paix et dans sa liberté.

2. La seconde vertu tout à fait nécessaire à un acheteur religieux, c'est la modestie.

a) La Règle de notre frère l'acheteur la lui commande en termes exprès : *Qu'il s'efforce tant qu'il pourra de bien édifier ceux avec qui il converse, par discrétion et par modestie, les aidant spirituellement par des propos religieux, autant qu'il convient à son office.*

b) Notre Sauveur Jésus-Christ aime la modestie et la veut toujours avoir en sa compagnie : *Ubi Christus est, ibi modestia est.* Et par conséquent Jésus-Christ ne se trouve point où la modestie n'est point.

c) La bienheureuse Vierge Marie avait une modestie si divine, que si saint Denis n'eût connu par la foi qu'il n'y a qu'un seul Dieu, il l'eût adorée comme une déesse.

Elle exige la même vertu en ses enfants. Elle enseigna à notre frère saint Alphonse Rodriguez que, quand il

marcherait par la rue, il ne haussât point les yeux plus qu'il ne le fallait pour gouverner ses pas. Elle lui défendit aussi les regards de part et d'autre et l'égarement des yeux sur les fenêtres des maisons.

d) Tous les Saints ont pratiqué avec soin et recommandé aux autres avec toute l'énergie possible cette sainte vertu. Saint Bernard écrit que les yeux fixés en terre servent grandement pour avoir toujours son cœur attaché au Ciel. Après avoir demeuré un an entier au noviciat, il ignorait si le dessus de sa cellule était une voûte ou un plancher. Il y avait trois fenêtres à l'église, et il pensait qu'il n'y en avait qu'une. L'abbé Palladius demeura vingt ans dans sa cellule sans lever les yeux pour en regarder la couverture.

e) Votre salut vous doit être si cher, que vous ne cherchiez pas par les rues des tentations qui vous reconduisent et vous tourmentent dans votre monastère.

Vous n'êtes point un peintre pour remplir votre esprit d'images qu'il faudra tôt ou tard effacer. Jetez les yeux sur les marchandises, mais jamais sur le visage des femmes, et ne parlez point, sinon de ce que vous achetez, ou de choses spirituelles, et encore très brièvement.

f) Votre modestie vous acquerra le cœur de tous ceux avec qui vous traiterez, et comme vous traitez avec diverses personnes, dans quelques années vous serez aimé de toute la ville.

Frère Louis, coadjuteur de notre Compagnie, se comporta toujours avec tant de modestie dans son office d'acheteur, à la ville de Liège, qu'à sa mort on fit ses obsèques solennellement par toutes les paroisses et par tous les monastères.

g) Non seulement vous aurez le cœur de tous les habitants pour vous, mais vous gagnerez leurs mains pour votre couvent. Jean Crucius, excellent Religieux et fort modeste, était acheteur dans notre Collège romain. Comme il passait par l'amphithéâtre, un homme inconnu lui mit

dans la main une bourse, où il trouva cent écus, qui mirent la maison hors d'une extrême nécessité. Il sortit une autre fois, dès le point du jour, pour acheter quelque chose, et un homme aussi inconnu lui donna soixante et dix écus, près de l'église Notre-Dame de la Minerve.

h) La modestie donne de la réputation et de l'efficacité pour la conversion des âmes : saint Paul disait aux Corinthiens *que nous sommes et que nous devons être la bonne odeur de Jésus-Christ.* Nous portons tous avec nous la bonne ou mauvaise renommée de notre Religion.

Vous faites grand état, et avec raison, de ce qu'il sortait une suave odeur du corps de saint Constance, évêque de Pérouse, de ceux des saints Thomase, Vincent, Oronce, Victor, Poppon, Patrocle, Séverin, Siméon Stylite, Laurent Justinien, Odon le Chartreux, et de ceux des saintes Ulphie, vierge, Marguerite, fille du roi Béla, en Hongrie, Aldegonde et autres.

La sainte odeur de vos vertus embaumera par votre modestie tous ceux qui s'approcheront de vous, et leur donnera un désir d'assister aux prédications de ceux de votre Ordre, de les visiter, de se confesser à eux et de se servir d'eux en d'autres fonctions.

i) La modestie est très efficace par elle-même, sans l'aide d'autrui. Un insigne voleur fut si puissamment touché par un seul regard qu'il jeta sur saint Odon, abbé de Cluny, qu'il se fit religieux dans son monastère, et y vécut dans une telle austérité qu'en peu de temps il se rendit parfait. Il fut si aimé de Notre-Dame, qu'étant tombé malade, elle lui apparut et lui dit qu'elle était la Mère de miséricorde, et que dans trois jours il irait au Ciel. Ce bonheur lui arriva au jour et à l'heure qu'elle lui avait prédits.

Notre saint frère Alphonse Rodriguez convertissait plusieurs personnes par sa rare modestie et par ses saints entretiens, comme je l'ai dit ailleurs.

Voulez-vous savoir un excellent moyen pour ne pas vous

échauffer dans vos paroles et pour ne jamais faire aucune immodestie ? Persuadez-vous que peut-être celui à qui vous parlez est un saint, et qu'il est plus grand devant Dieu que vous. Nous savons que des Saints les plus renommés de l'Église ont été renvoyés à de pauvres corroyeurs ou à d'autres artisans, comme aussi excellents qu'eux en vertu, ou même comme les surpassant dans une perfection plus relevée. Les uns ont été des thaumaturges de leur siècle, les autres des exemples de mortification, et les autres de glorieux martyrs.

Un certain brasseur de bière, à Bruxelles, était si puissant auprès de Dieu, que tous ceux qui buvaient de sa bière étaient guéris de la peste. Pierre Cabaxima, japonais, était marchand de riz, et très fervent chrétien. Il distribuait si bien son temps, qu'il disait tous les jours son chapelet à l'honneur de la Vierge, après avoir médité le matin quelque mystère de la vie de Jésus-Christ, et avoir entendu la Messe. Il jeûnait deux jours la semaine, et le jour où il avait reçu la foi, il ne mangeait qu'une fois et s'abstenait de la collation permise aux chrétiens. L'année qui suivit sa conversion, il fut quarante jours sans prendre autre chose que du riz cuit dans l'eau avec un peu de sel. La troisième année il ajouta à son jeûne la discipline et le cilice qu'il portait tous les jours. Il disait d'ordinaire que le chrétien ne doit jamais être sans avoir Jésus-Christ devant ses yeux, comme l'objet de sa foi, de son espérance et de sa charité, et comme la règle de ses actions et de sa vie. Sa ferveur fut enfin couronnée du martyre. Il eut la tête tranchée pour son Sauveur, qu'il avait tant aimé.

Simon Xosuque, mercier au Japon, eut les doigts des mains et les deux jarrets coupés, et enfin mourut avec une grande constance et une grande force d'esprit pour la défense de la vraie foi. Sainte Juste et sainte Justine s'occupaient à la vente des pots de terre. Elles n'en voulurent jamais vendre pour servir à un sacrifice de la déesse Vénus, et aimèrent mieux verser tout leur sang par un doulou-

reux martyre. Quelques Saints ont caché leur science, leur noblesse et leurs dignités sous le pauvre habit d'un manœuvrier ou d'un revendeur. Le bienheureux Abraham, évêque, se déguisa en vendeur de noix pour convertir les païens d'une bourgade du mont Liban. Il en vint à bout par sa charité, sa modestie et sa douceur.

Nous ne savons pas souvent à qui nous parlons. Comportez-vous-y toujours avec une grande retenue, une due humilité et une sainte modération.

Que si celui à qui vous parlez est aujourd'hui avare, usurier, ivrogne, jureur et sujet à d'autres désordres, peut-être demain sera-t-il élevé à une très éminente perfection, et deviendra plus agréable à Dieu que vous.

Saint Colombin, riche marchand, s'occupait à débiter différentes denrées et était fort colère de sa nature. Au retour de son logis, il ne trouva pas un jour son dîner prêt et se mit en fougue contre sa femme. Cette sage et dévote matrone ne dit mot et lui présenta les Vies des Saints pour son entretien. Il fut pris à cet hameçon pendant que l'on apprêtait les viandes, et depuis il monta à un si haut degré de vertu qu'il fut fondateur de l'Ordre des Jésuates. Ce nom fut donné à ses Religieux à cause qu'au commencement de leur institution ils ne cessaient de dire en tout lieu et en tout temps : *Loué soit le très saint Nom de Jésus!* Ils le prirent aussi pour leurs armoiries, y ayant mis leur amour et leur confiance. Le bienheureux Godric, anglais, fut premièrement mercier, puis se fit ermite et se retira dans la solitude, pour s'adonner avec plus de recueillement et de perfection à la pénitence et à la contemplation. Il fut si aimé de la Reine du Ciel, qu'elle lui apparut avec sainte Madeleine, lui mit sa main sacrée sur la tête, et lui apprit une chanson spirituelle pour faire diversion aux tentations et pour se fortifier contre elles. En voici les paroles : *Sancta Maria, Christi thalamus, virginalis puritas, matris flos, dele mea crimina, regna in me, ducque cum Deo ad cœlestia;* c'est-à-dire :

O sainte Vierge Marie, le sacré reposoir de mon Sauveur Jésus-Christ, vierge très pure, mère très excellente, effacez mes péchés, régnez en mon âme et menez-moi en Paradis. Thomas de Florence exerçait l'office de boucher, et était si sanguinaire qu'il était redouté de tous. Dieu le toucha et le fit entrer dans l'Ordre de Saint-François. Il y parvint à un si haut degré de sainteté, qu'il tint dans ses mains des charbons allumés sans se brûler, pour obéir à son Supérieur.

Ne désespérez jamais de personne, tant que vous le voyez en vie, et craignez toujours pour vous, tant que vous êtes en état de pécher, vu que vous savez que de plus parfaits que vous se sont précipités dans des vices abominables.

3. La troisième vertu nécessaire au bon et vertueux acheteur religieux, c'est la pauvreté religieuse et désintéressée.

a) Il doit porter son affection vers le Ciel, et ne l'attacher point à l'argent et à un désir déréglé de nouvelles acquisitions. Il est entré en Religion par un mépris de toutes les richesses de la terre et par un pur désir de faire son salut.

b) Il est de nécessité qu'il prenne garde de ne point agir en propriétaire, cachant de l'argent à l'insu des Supérieurs, même pour s'en servir au profit de son couvent selon sa volonté ; beaucoup moins en doit-il donner à ses parents et à ses amis, ni en prêter sans congé. Tous ces actes sont de propriété, c'est disposer de l'argent comme d'une chose qui nous appartient.

L'argent est plus gluant que la poix, et se colle facilement au cœur et aux mains qui le manient. Le traître Judas, Ananie et Saphire en sont des exemples lamentables.

Les Saints ont eu en très grande horreur ce vice exécrable de propriété contre le vœu de pauvreté. Ils ont chassé de leurs monastères comme des pestiférés, tous

ceux qui s'en sont laissés posséder, et les ont privés de la sépulture ecclésiastique, comme des excommuniés. Voyez ce que j'en ai amplement rapporté, et il vous suffira abondamment.

II. Quelques pensées pieuses pour l'acheteur. Passons maintenant à diverses réflexions sur votre office, où vous trouverez divers enseignements profitables.

1. Quand vous entrez dans un marché ou dans une foire, considérez le tumulte du monde, les crieries, l'embarras et le tracas insupportables. Les flots de la mer ne sont pas plus agités qu'un peuple dans une foire nombreuse. L'un va d'un côté, l'autre de l'autre ; l'un heurte son compagnon, l'autre se choque contre une boutique. Les acheteurs crient contre les marchands, les marchands contre les acheteurs ; et tout se remplit de fange et d'ordure. Vous croiriez voir ce fleuve bourbeux de saint Anselme, dont j'ai parlé ailleurs. Regardez combien de choses inutiles ont été inventées par la sottise et la vanité des hommes; et que Socrate, allant par une foire très riche et très bien fournie, avait grande raison de dire : *Oh! quel amas de choses dont je n'ai nul besoin!*

Méditez que, comme dit saint Grégoire de Nazianze, *cette vie est une foire, après laquelle tout le trafic cesse.* Admirez aussi la bonté de Dieu d'avoir donné pour l'usage de l'homme tant d'herbages, de fruits, de chair, de draps, de vin, de blé et d'autres marchandises, et concluez qu'il est très raisonnable de lui rendre grâces avec fidélité et innocence.

2. Quand vous entrez dans la boutique d'un marchand, contemplez la beauté et le lustre des étoffes, et pensez que cet état n'est qu'obscurité en comparaison de la robe de gloire que les Saints auront en Paradis, et de la grâce qu'ils ont en ce monde. Arrêtez votre pensée sur le soin qu'a ce marchand de garder sa boutique toute la journée, sur la crainte d'être volé et sur le désir du gain en toutes choses. Voyez l'ardeur avec laquelle il reçoit les personnes

qui veulent acheter, et faites réflexion si vous avez autant de chaleur à votre profit dans la vie spirituelle.

Remarquez sa patience à prendre les marchandises à leurs places, à les montrer et à souffrir les paroles qu'on lui dit. On lui donne plusieurs démentis couverts, et il ne fait pas seulement semblant d'avoir des oreilles pour les entendre. Faites une sainte résolution de pratiquer pour Dieu ce qu'il fait pour cinq sous, et quelquefois pour rien.

Admirez l'esprit humain, qui a trouvé tant d'inventions en mille choses que vous voyez dans diverses boutiques, et considérez aussi que vous êtes bien heureux d'avoir été choisi pour être appliqué à l'exercice des vertus, dans le grand nombre de ceux qui usent leur vie en des choses très petites, très viles et très méprisables : ils ne trouvent rien de bas, pourvu qu'il leur donne moyen de subsistance et d'entretien pour leurs familles. Et pourquoi jugeriez-vous quelque exercice de la Religion ravalé, puisqu'il vous élève en Paradis?

3. Quand vous traitez avec de pauvres villageois, considérez leurs habits, leur logis, leur nourriture, et ayez compassion d'eux. N'abusez pas de leur nécessité pour leur vendre trop cher ou pour acheter à trop bon marché.

L'abbé Ulric, de l'Ordre de Cîteaux, retira un frère convers de l'économat, parce qu'il était trop avide d'acquérir toujours de nouvelles terres et de nouvelles possessions, comme je l'ai rapporté plus haut.

J'ajouterai une histoire notable, qui prouvera avec évidence que les Saints ont mieux aimé l'obéissance religieuse que toutes les richesses du monde. Un frère convers, acheteur du monastère de saint Pacôme, fut chargé de vendre des sandales et quelques autres choses à un certain prix. Il les vendit trois fois autant et s'en revint bien joyeux vers le Procureur ; celui-ci, homme spirituel, s'en alla à saint Pacôme et lui dit : *Mon révérend Père, permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas bien fait de donner l'office d'acheteur à ce frère-là ; il retient encore*

une prudence séculière qui n'est pas propre dans une Maison religieuse. — Qu'a-t-il fait ? dit le Saint. — *Je l'ai chargé,* réplique le Procureur, *de vendre des sandales et d'autres choses, et lui en ai dit le prix, et il les a vendues davantage et m'a apporté trois fois autant d'argent que je ne lui avais ordonné.* Saint Pacôme appelle incontinent ce frère et lui demande pourquoi il s'était comporté de la sorte : *Mon Père,* dit-il, *j'ai averti ceux à qui j'ai vendu toutes ces marchandises du prix qui m'avait été commandé ; mais ils m'ont répondu que si ce n'était des choses dérobées, elles valaient davantage. Je leur ai assuré qu'elles n'étaient nullement dérobées, mais que j'avais commandement de n'en demander que ce prix-là ; que si néanmoins de leur pleine volonté il leur plaisait d'augmenter, je les laissais dans leur liberté. Ils m'ont mis en main ce qu'ils ont voulu, et je l'ai pris sans seulement le compter.*

Que trouvez-vous en apparence de plus innocent et de plus raisonnable ? Oui, selon les maximes du monde et de l'amour-propre ; mais saint Pacôme, qui faisait plus d'état de la vertu que de l'argent, lui dit : *Ah! mon frère, qu'avez-vous fait ? Vous avez commis un grand péché, étant aveuglé par l'avarice. Allez, courez promptement, et rendez le surplus du prix qui vous était ordonné à ces pauvres gens, et sitôt que vous serez de retour, ne manquez pas de faire pénitence d'une si lourde faute. Dorénavant vous demeurerez dans le monastère au travail comme les autres, cet office d'acheteur n'est pas convenable à votre salut et à votre perfection.* En effet, il mit à sa place un Religieux nommé Tachée, homme d'une si rare vertu, qu'on ne pouvait égaler ses mérites par aucune louange.

Pensez souvent que vous êtes entré en Religion pour vous sauver, et que vos Supérieurs attendent de vous ce profit avant tout autre. Avisez que par votre avarice vous nuiriez beaucoup, même aux biens temporels de votre maison ; que vous empêcheriez la bénédiction de Dieu et

attireriez la malédiction des hommes. Chacun fuit un Religieux mesquin ; personne ne veut lui vendre, ni acheter de lui ; on craint de perdre et d'être mal payé ; ainsi, par l'éloignement des marchands, il perd les occasions de plusieurs bons marchés et de la distribution de ce qu'il voudrait vendre. Cherchez Dieu dans vos achats et dans vos ventes, et il les fera réussir avec plus de succès que par toute cette prudence et cette mesquinerie mondaine et peu religieuse. Retenez bien cette sentence de l'abbé Isaac : *Monachus qui in terra possessiones quærit monachus non est;* Le Religieux qui attache son cœur aux biens de la terre et les recherche avec trop d'avidité, n'est nullement Religieux.

4. Quand vous n'avez point d'argent, et que vous avez peine à trouver ce qui est utile ou nécessaire à votre monastère, ou qu'il le faut acheter à plus haut prix, considérez la misère des séculiers, qui sont presque dans une continuelle anxiété, et dans la crainte qu'un malheur de guerre, la perte d'un procès, un feu, une grêle, une tempête, ne les réduisent dans un tel état qu'ils ne puissent substanter et entretenir leurs familles selon leur qualité. Ce soin ne se trouve pas seulement chez les pauvres villageois et chez les artisans, mais encore chez les gentilshommes et les personnes d'illustre naissance et condition ; ils sont pour l'ordinaire dans de si grandes dettes qu'ils ne peuvent débrouiller leurs maisons, et qu'ils sont contraints d'acheter presque tout à crédit, ce qui est la ruine des familles.

Faites tous vos efforts pour acheter toujours argent comptant, et remontrez avec efficacité au Procureur le grand gain qui s'y fait. Ne faites jamais attendre les pauvres pour le paiement ; vous leur feriez une insigne injustice : le temps leur est précieux, leur travail et leur profit en dépendent, la négligence qui leur ôte le temps leur ôte le moyen de soutenir leur maison. Êtes-vous bien aise que vos débiteurs vous traitent de la sorte? Payez-bien, bientôt

et de bonne grâce et vous profiterez notablement pour vous, pour votre maison, pour les pauvres ; et vous serez agréable à Dieu et aux hommes.

CHAPITRE II.

VERTUS NÉCESSAIRES AU VERTUEUX DÉPENSIER RELIGIEUX.

I. Quatre vertus principales du Dépensier : 1° La Vigilance ; 2° la Netteté ; 3° la Diligence ; 4° la Charité. — II. Pensées de dévotion en rapport avec l'office de Dépensier.

I. Le dépensier conserve et distribue ce que l'acheteur apporte à la maison. Pour le faire avec profit spirituel et temporel, il doit avoir principalement quatre vertus, qui lui servent comme de pieds et de mains pour ordonner tout ce qui concerne son office. La vigilance et la netteté profitent à la conservation ; la diligence et la charité à la distribution.

1. Premièrement, il sert fort peu de bâtir d'une main et de détruire de l'autre, de puiser de l'eau avec grand'peine dans un lac, une fontaine ou un puits, si on la verse dans un tonneau percé comme le faisaient les Danaïdes.

Il profite peu à une Communauté religieuse qu'un acheteur diligent tracasse çà et là, afin de pourvoir son couvent de blé, de vin, de fruits et d'autres choses, si un dépensier n'a l'œil ouvert à ce que rien ne se perde, ne s'emporte ou ne se gâte.

La Règle de notre frère le dépensier porte ces mots : *Qu'il ait soin de conserver les choses qui lui seront données concernant la nourriture, et qu'il les tienne enfermées, prenant garde qu'elles ne se gâtent. Que s'il y a danger qu'elles ne se gâtent, il en avertira le Supérieur ; mais afin qu'il puisse mieux faire son devoir, il doit sou-*

vent visiter la dépense et les autres lieux où elles sont mises.

Si quelqu'un dérobait pour quelques francs dans votre dépense ou dans la cave, vous le taxeriez d'un péché grief, et avec raison. Si c'était un serviteur domestique, vous douteriez s'il le faudrait retenir plus longtemps au logis ; si c'était un Religieux, vous ne trouveriez point de pénitences assez notables pour le punir à l'égal de votre ressentiment.

Quoi donc! croirez-vous que ce ne soit pas un péché, et un péché considérable, de laisser pourrir par votre faute quantité de fruits dans une fruiterie, faute de vos visites et faute de diligence à les nettoyer ? Jugerez-vous que celui-là est innocent qui laisse écouler du vin ou qui le perd tout à fait, faute de le mettre dans de bons tonneaux et bien cerclés ? Ces manquements sont fort dangereux ; car un dépensier religieux manie le bien de Dieu et des pauvres.

Pour n'être pas criminel de lèse-majesté, ce n'est pas assez que le trésorier ne dérobe rien lui-même, il doit veiller à ce que le trésor ne soit point pris et ne tombe point dans quelque fondrière ou dans quelque abîme. Les Saints ont tellement estimé le bien de Dieu dans la Religion, qu'ils ont fait grand scrupule de perdre les miettes de la table ou un peu de lentilles ; et les Supérieurs ont donné quelquefois des pénitences exemplaires pour ces défauts innocents en apparence.

Je ne voudrais pas néanmoins vous faire le gardien d'une cave, d'une dépense, d'une fruiterie et des autres lieux, comme le dragon, du jardin des Hespérides et des pommes d'or qui y étaient, ou comme les griphons et les fourmis de l'Inde, qui gardent les mines d'or et d'argent en tuant de leur venin, de leurs dents et de leurs griffes tous ceux qui s'en approchent. Si vous remarquez qu'un serviteur ait fait quelque petite friponnerie, ou si un officier vous presse un peu trop pour avoir ce qu'il demande,

afin d'en mieux faire son office et de mieux accommoder les viandes pour les malades et pour les autres serviteurs de Dieu, ne menez point de bruit et ne tranchez point du maître. Si vous ne pouvez le contenter, donnez-lui de bonnes raisons et renvoyez-le avec modestie au Supérieur, dont vous êtes obligé de suivre l'ordre et la conduite. Prenez quelquefois vous-même la peine de demander la permission, pour lui donner ce qu'il désire, s'il n'est pas hors de raison. Ce soin et cette charité gagnent le cœur, Dieu en est mieux servi, et l'officier épargne en d'autres choses pour vous complaire.

Il est certain que vous ne pouvez donner aux officiers plus que le Supérieur et la Règle vous le permettent; autrement vous agiriez comme propriétaire dans la disposition du bien de Dieu et de la Religion, ainsi qu'un séculier fait du sien propre. Vous ne pouvez aussi permettre que les serviteurs, les censiers, les artisans ou les autres fassent quelques friponneries dans la cave ou ailleurs; mais vous pouvez beaucoup aider à leur contentement par votre charité et votre modération.

On loue saint Édouard, roi d'Angleterre, de ce qu'à la vue d'un voleur qui le volait en sa garde-robe, il lui dit seulement : *Prenez garde que celui qui en a la charge ne vous y trouve,* et par un cœur royal, il lui laissa emporter en toute liberté tout ce dont il s'était saisi. On admire la débonnaireté et la libéralité de saint Spiridion, qui, après avoir arrêté par ses prières des larrons qui étaient entrés la nuit dans sa bergerie et qui n'en avaient pu sortir, leur donna de plein gré un mouton, *afin*, dit-il, *qu'ils n'eussent pas perdu toute leur peine.*

Vous pouvez et vous devez imiter la patience de ces deux Saints ; mais vous n'avez la puissance de rien donner ni de rien laisser prendre qui soit notable, sans en avertir le Supérieur; car faire du mal ou ne le pas empêcher quand on le peut, c'est presque le même péché. La Religion se fie à vous, vous la devez servir avec fidélité, comme votre bonne mère.

2. Secondement, vous devez être très soigneux de la netteté dans votre office et en tout ce que vous maniez.

a) C'est le profit de votre couvent, car la netteté est très utile pour la conservation de toutes les choses où elle se retrouve. Elle empêche la corruption et la mauvaise odeur des viandes. Si vous la négligez, et si vous mettez la chair, le poisson et les autres provisions dans une chambre sale ou dans des vases mal nettoyés, ils se gâteront et contracteront une mauvaise odeur, qui fera horreur à tous ceux qui s'en serviront.

b) Une bonne partie des Religieux de votre monastère a été nourrie dans les délices du siècle et au milieu des festins et des honnêtes compagnies. Tout ce qui ressent la rusticité et qui est de mauvaise odeur leur saisit le cœur et le leur fait bondir. Ce que la Religion donne pour le vivre et ce que désire un bon Religieux est fort peu ; mais il doit être net et honnête.

Vous trouverez quelquefois un frère Jacopon qui se plaira à flairer une chair pourrie afin de se mortifier ; mais une Communauté de divers âges et de différentes complexions ne peut souffrir cette fâcheuse odeur. Et même le bon et saint frère Jacopon fut aigrement repris de cet excès, et condamné à demeurer en un lieu fort infect pour avoir gardé de la chair puante dans sa chambre, quoique ce fût pour une signalée victoire de lui-même. Notre-Seigneur le consola dans la considération de sa ferveur ; mais il punira le dépensier sale, dans la vue que cette saleté vient d'une pure paresse.

c) La netteté édifie tous ceux qui fréquentent votre monastère. L'an 1564, le pape Pie IV prit grand plaisir à visiter la maison professe de la Compagnie, à Rome, particulièrement de ce qu'il trouvait partout une grande netteté et un bel ordre. La netteté extérieure est le miroir, le rejaillissement et le rayon de la netteté et de l'innocence du cœur.

d) Dieu même, qui voit le fond de l'âme, veut encore

que ce qui concerne son service soit net et bien en ordre. Il ne voulait point qu'on lui offrît des victimes qui ne fussent lavées, et que ceux qui les maniaient ne se fussent lavé les mains et les pieds. Dieu est plus pur que les rayons du soleil, il n'aime point l'ordure, ni en ses serviteurs, ni en sa maison. Vous feriez tort à cette infinie Majesté si, vous professant son serviteur particulier, vous étiez sale en vos habits ; ne croyez pas lui agréer, si vous laissez dans le désordre les offices de son logis.

3. Troisièmement, l'une des principales vertus du dépensier, qui le mettra et toute la maison dans la paix et dans le repos, c'est la diligence dans la distribution de ce qu'il doit donner aux officiers de la cuisine, du réfectoire et de l'infirmerie. Par ce moyen, ils auront le temps de préparer ce qui les touche, et n'auront jamais d'empressements qui troublent leur dévotion et qui les excitent à la colère et à l'impatience.

Et si tout s'apprête comme il faut, les Religieux seront contents, les Supérieurs seront déchargés et se trouveront plus libres à bien faire observer les Règles, dans l'assurance que personne n'a de justes plaintes à former pour le vivre et pour les autres nécessités corporelles.

Dès la primitive Église, il y eut des murmures parmi les chrétiens, qui étaient encore dans la première ferveur, quoique les Apôtres se mêlassent de la distribution des aumônes. Il fallut créer sept diacres pour le soin du vivre des pauvres. Saint Étienne était le premier et il se comporta dans cet office avec tant de vertu, de ferveur et de diligence, qu'il mérita d'être le premier martyr de Jésus-Christ.

N'êtes-vous pas très heureux d'avoir succédé à une partie de la charge de ces fervents serviteurs de Dieu, en donnant comme eux tous les jours ce qui est nécessaire pour l'entretien de ses amis et de ses plus chers enfants, qui n'ont aucune chose pour soutenir leur vie que les présents de ce Père très aimable qui se sert de vos mains pour

ses libéralités? Faites que vos mains, vos yeux, vos pieds et tout votre corps correspondent au cœur paternel de ce Dieu d'amour et de bonté.

Considérez avec quelle diligence, civilité et révérence les Anges ont présenté le pain et la viande aux saints Clément d'Ancyre, Agathange, Néophite, Apollonius, Julien, Phostère, Alexandre et autres, et aux saintes Oringe, Ide, Véronique, qui était sœur converse, et à plusieurs autres. Maurice de Florence, frère convers de l'Ordre de Saint-Dominique, fit l'office de pourvoyeur au couvent de Saint-Marc de Florence, plusieurs années, avec autant de charité et de joie que s'il eût servi visiblement les Anges du Paradis.

Ayez une très haute opinion de la vertu des officiers et de tous vos frères, et conservez toujours une très basse opinion de vous-même ; et vous sentirez alors une sainte facilité à les servir comme vos Supérieurs, et vous vous estimerez très heureux d'avoir le bien de leur rendre tous les devoirs possibles. De la bonne estime que vous aurez de vos frères, naîtront la promptitude et l'allégresse de leur donner tout ce que la Règle et votre conscience vous permettront. Expérimentez ce moyen, rien ne vous sera difficile, et toutes leurs paroles vous seront plus douces que le miel ; et dans l'exercice de votre charge, vous serez en repos d'esprit et en la présence de Dieu.

Il est croyable que notre frère Guillaume Pescius, coadjuteur temporel de la Compagnie et pourvoyeur du collège de Cologne, se servait de cette pratique. Il est rapporté de lui, dans nos Annales, qu'il était tellement maître de ses passions et si uni à Dieu, qu'au milieu de l'exercice de son office, qui embarrasse facilement un esprit, il ne changeait jamais de visage, et qu'il semblait n'être jamais séparé de la vue et de la conversation actuelle de Dieu, qui lui communiquait une joie continuelle et qui n'était jamais interrompue.

Si vous êtes diligent dans la distribution de ce qui est

nécessaire à chaque officier, vous ferez beaucoup plus de besogne, et vous aurez moins de peine et de brouillerie dans l'esprit. Si vous n'expédiez rien de bonne heure, vous vous laisserez accabler et presser par le temps. Votre esprit sera dans la peine que vous faites aux autres; vos oreilles seront battues et votre cœur blessé de leurs plaintes et des justes réprimandes des Supérieurs. Vous ne serez jamais exempt d'une crainte pleine d'anxiété que quelque chose ne vous échappe de la mémoire. Toutes les fautes que feront les officiers en leurs charges vous seront attribuées, et ils jetteront tous les mécontentements de la Communauté sur ce qu'ils n'ont pas eu à temps ce qui leur était nécessaire.

De plus, lorsqu'on distribue de bonne heure, on voit si quelque chose manque, et l'on peut la chercher; si le temps est trop court, le mal est sans remède. Certains sont semblables à ces petites îles qui sont au milieu des rivières : elles accrochent tout ce qu'elles peuvent, l'arrêtent et le retiennent jusqu'à ce qu'un flot violent l'emporte. Ces hommes d'avarice ne laissent rien sortir de leurs mains qu'à regret et par soupirs, et se plaisent dans un embarras mesquin sans aucun profit. Laissez aller le plus tôt que vous pourrez ce que vous ne pouvez pas tenir. Donnez par vertu ce que la nécessité vous arrachera sans mérite.

Prenez garde que ce retard ne soit un orgueil tacite, afin que les autres officiers aient plus de dépendance de vous, et que vous sembliez retenir sur eux un certain empire. Craignez aussi que ce ne soit une secrète vengeance de ce qu'ils ne vous ont pas fait quelque plaisir, ou de ce que quelque parole leur est échappée. Pour l'ordinaire c'est un défaut de prudence et de jugement. L'esprit s'embrouille dans la multitude et la variété des occupations, s'il n'est ferme et solide. Réglez vos heures, et sachez ce que vous devez distribuer à chacun, et en quel temps. Priez les officiers de se trouver à une certaine heure pour leur

soulagement et pour le vôtre. L'ordre donne la facilité aux affaires que le désordre trouble et embarrasse ; et celui qui fait tout avec raison et avec prévoyance, est toujours plus expéditif que celui qui agit par impétuosité et sans raisonnement.

4. Quatrièmement, la charité est absolument nécessaire au dépensier religieux. Il doit être charitable envers tous, mais surtout envers les malades, envers ses autres frères religieux et envers les pauvres.

Ce feu de charité doit environner son cœur de tous côtés. Saint Domitien, économe du monastère de saint Euthyme, fut vu entouré d'un feu céleste lorsqu'il servait la Messe à ce saint Abbé. Si vous vivez dans ces saintes flammes, vous élèverez tous vos désirs en Dieu ; vous illuminerez et échaufferez des ardeurs du Paradis votre Communauté et toute la ville où vous demeurez.

J'ai traité suffisamment de la charité que l'on doit avoir envers ses frères et envers les malades (l. III, ch. IV); j'ajoute seulement ce que dit la Règle du dépensier de notre Compagnie : *Quand il fera la distribution, qu'il suive l'ordonnance du Supérieur, et bien que communément il doive garder envers tous l'égalité, il aura toujours égard aux malades et aux convalescents, selon qu'il lui aura été ordonné.*

Pour ce qui concerne les pauvres, ayez un grand cœur, dans la persuasion que l'aumône qui vous sera ordonnée augmentera le revenu de votre monastère, et que la diminution le ruinera, ou du moins en empêchera le profit, même temporel.

Sainte Lidwine donnait aux pauvres, sans que l'argent de sa bourse en fût diminué. Saint Épiphane s'enrichit, et saint Elzéar paya ses dettes par les aumônes. L'argent se multipliait entre les mains du pape Adrien, qui faisait la charité aux nécessiteux. André Oviedo, patriarche d'Éthiopie et excellent Religieux de notre Compagnie, donna aux pauvres un bœuf qui lui restait et qui lui était nécessaire pour porter les ornements pontificaux dans ses visites ; et

dans la résistance d'un de ses domestiques, il dit : *Permettez, mon fils, qu'on le distribue, Dieu aura soin de nous.* Dès le lendemain, un gentilhomme hérétique touché d'une si grande charité lui envoya soixante-dix ou quatre-vingts porcs, quarante vaches et d'autres provisions, par le moyen desquelles il pourvut à sa nécessité et à celle des pauvres.

Nous lisons une chose très remarquable à ce sujet dans la Vie de saint Euthyme, abbé. Son monastère était dans une grande disette de toutes choses, quatre cents Arméniens venus de Jérusalem arrivèrent fort harassés et ayant besoin de nourriture. Le cœur charitable de ce Prélat fut touché à l'aspect de ces pèlerins; il appela Domitien, son économe, et lui commanda de préparer à dîner à ces pauvres gens. Domitien lui assura qu'il n'y avait pas dans tout le monastère des viandes suffisantes à la nourriture des Religieux pour un jour ; tant s'en fallait qu'il y en eût pour une si grande multitude. *Ne laissez pas,* dit le Saint, *d'aller à la dépense, et vous verrez que la grâce de Dieu peut plus que nos petits et nos faibles esprits ne peuvent comprendre.*

Domitien, qui était fort fervent, y alla avec allégresse, et la trouva si pleine de pain qu'il fallut rompre la porte pour y entrer. Il y rencontra aussi une grande quantité de vin et d'huile. Les pèlerins eurent ce qui leur était nécessaire, et il resta de la provision pour les Religieux. Le bien du monastère profita tellement depuis cette charité, que peu de temps après il eut suffisamment pour loger et entretenir cinquante serviteurs de Dieu.

Au contraire, le dépensier avare empêche la bénédiction que Dieu voudrait verser sur les maisons et les couvents par le moyen de l'aumône. Saint Paulin n'avait qu'un pain dans sa maison, il commanda à sa femme de le donner à un pauvre qui se présentait. Elle n'obéit pas, et peu après des hommes survinrent, qui l'avertirent que leurs maîtres lui envoyaient du pain et du vin, mais que

leur navire avait été submergé. Le Saint, se tournant alors vers sa femme, lui dit : *Voyez ce qu'a fait votre avarice.*

Saint Marcel, abbé, ordonna à son économe de donner à trois Évêques qui retournaient d'un fâcheux esclavage, tout l'argent qui lui restait. L'économe avait dix écus ; il en donna neuf et en retint un, par une défiance que le vivre ne manquât à la famille. Un homme riche vint ensuite à saint Marcel et lui fit présent de neuf talents. Les ayant reçus, il se tourne vers son économe et lui dit : *Voilà, avare, ce que vous avez fait. Nous aurions dix talents si vous eussiez donné dix écus.*

C'est la bonne mesure pleine et surabondante que Jésus-Christ a promise et qu'il ne manquera jamais de donner, si nous ne lui resserrons notre cœur et nos mains en la personne de ses pauvres.

Le Supérieur fait sa libéralité par un seul mot ; et vous avez la peine de la distribution. Prenez-la volontiers, et donnez de cœur à ceux qui ont l'autorité de vous donner en abondance. Dieu récompense au centuple ce qui se fait pour l'amour de lui.

Frère Pierre, dit le pêcheur, convers de l'Ordre de Saint-Jean de Dieu, eut un cœur très tendre envers les nécessiteux, et sa charité lui fit entreprendre divers emplois et divers métiers pour leur trouver moyen de vivre et de s'entretenir. Lorsqu'il demeurait à la ville de Jaën, il portait deux vases pleins d'eau attachés à son cou, et allait de rue en rue pour la vendre. Après sa nourriture, il donnait le reste de son gain aux pauvres. Demeurant à Malaga, il apprit à faire des cuillers, des écuelles et d'autres menus ustensiles de bois, pour les assister dans leurs besoins. A la vue de l'ardeur de sa charité, Dieu lui donna le moyen d'être fondateur de l'hôpital *Delle tavole,* à Séville, en Espagne.

Ne plaignez point vos peines pour aider les enfants de Dieu, et ce très bon et très puissant Créateur ne vous re-

fusera point ses grâces pour orner et embellir votre âme, et pour vous rendre recommandable, même parmi les hommes.

II. Finissons ce chapitre, après que nous vous aurons mis en avant quelques bonnes et dévotes considérations pour vous entretenir saintement dans l'exercice de votre charge.

1. Quand vous voyez votre dépense bien en ordre, remplie de ce qui est nécessaire à la maison, bénissez Dieu qui est si libéral envers ses fidèles serviteurs.

2. Quand vous la voyez vide et dégarnie, pensez que vos péchés ont resserré la main libérale de ce souverain Seigneur, qui ne désire rien tant que de communiquer ses biens à ses créatures, et qui le peut sans aucune peine et sans aucun frais. Demandez-lui pardon de vos fautes, et priez-le très instamment de secourir votre monastère. Jacques Biruva, coadjuteur de notre Compagnie, avait une si ferme espérance en Dieu, qu'avec de l'eau bénite il multipliait les provisions de pain et de vin. La prière est toute-puissante, quand elle se fait par une personne pure et fervente.

3. Quand vous distribuez aux officiers selon le besoin de chacun ce qui vous a été donné, considérez l'admirable providence de Dieu, qui conserve, qui nourrit et qui habille tous les animaux de la terre, les oiseaux de l'air, les poissons des étangs, des rivières et de la mer, par une distribution admirable de ce qui est propre et convenable à leur nature.

Méditez qu'il est et qu'il agit dans votre main, dont il se sert pour faire des largesses à ses amis. Gardez-vous bien de faire aucune chose indigne de sa bonté, par un retranchement sordide et par une mesquinerie pusillanime en ce qui est ordonné par votre Règle et par votre Supérieur. Dieu ouvre ses mains pour remplir ses créatures de bénédictions, ne resserrez pas la vôtre de peur qu'il ne verse sa malédiction sur vous, sur votre office et sur votre maison.

4. Quand vous donnez quelque chose pour les pauvres ou aux pauvres mêmes, imaginez-vous que leur main est la main et l'autel de Jésus-Christ, où vous mettez votre offrande et votre sacrifice, que ce que vous donnez est une semence céleste, qui vous rendra et à votre monastère le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. Cette main du nécessiteux est celle qui tient les clefs du Paradis, et qui vous l'ouvrira si vous faites la charité en véritable et en parfait Religieux.

Considérez la pauvreté de votre âme, qui est dénuée de vertus, et qui a continuellement besoin des dons et des grâces du Saint-Esprit pour agir avec mérite et avec promptitude. Ne faites pas l'aumône dans une froideur et dans un chagrin morfondu, mais dans une sainte joie et une sainte allégresse, afin que Dieu vous comble de ses faveurs les plus choisies.

5. Quand on murmure de ce que vous donnez, et que l'on n'est pas content, remettez-vous dans la mémoire tous les murmures et tous les mécontentements que vous avez témoignés contre les Supérieurs et contre les autres officiers. Croyez et confessez que c'est une juste punition que Dieu permet, et qu'il vous envoie pour vous purifier et pour vous faire sentir combien vous étiez onéreux aux autres dans vos mauvaises humeurs.

Faites une généreuse résolution de vous contenter dorénavant de ce que l'on vous donnera, vous qui devez croire qu'il surpassera toujours vos mérites. Réfléchissez sur l'ingratitude de tant de pécheurs qui renient et blasphèment leur Créateur, en même temps qu'il les conserve, qu'il les nourrit et qu'il les enrichit. N'oublions pas la nôtre, qui nous fait tenir si peu de compte des bienfaits de cette bonté si paternelle et si aimable.

6. Quand vous trouvez dans votre dépense quelque chose qui se gâte et qui se corrompt, contemplez la misère et l'indigence de la créature, qui d'elle-même tend toujours vers son néant, et ne subsiste que par une conti-

nuelle action de Dieu qui la conserve. Voyez le mal du péché mortel, qui perd entièrement l'âme et la tue, et celui du péché véniel, qui lui ôte son lustre, qui la gâte, qui la remplit de vers et d'ordure, et la rend si sale et si puante que si elle se voyait elle-même, elle en aurait horreur. Vous ne voudriez pas présenter une pomme pourrie à votre Supérieur, ni lui mettre sur son assiette une viande de mauvaise odeur ; résolvez-vous à plus forte raison à ne laisser jamais devant les yeux de Dieu, de ses Anges et de ses Saints aucun péché véniel dans votre cœur, autant qu'il sera en votre pouvoir.

CHAPITRE III.

QUATRE VERTUS NÉCESSAIRES A UN BON QUÊTEUR RELIGIEUX.

I. La Confiance en Dieu. — II. La Modestie. — III. La Patience. IV. La Chasteté.

Ce que fait l'acheteur dans les monastères et les collèges rentés, le quêteur le fait dans les couvents des mendiants et dans les maisons professes de la Compagnie.

Je trouve quatre vertus principales qui lui sont absolument nécessaires, s'il prétend faire son office avec sa propre perfection, avec l'utilité de la maison et avec l'édification du prochain. La confiance en Dieu le doit faire sortir de son monastère. — La modestie le doit conduire par les rues. — La patience le doit arrêter aux portes des riches. — La chasteté le doit conserver dans leurs maisons.

I. La première vertu qui doit donner courage à un quêteur religieux, c'est la confiance en Dieu, dans la pensée qu'il est infiniment bon et infiniment puissant ; qu'il nourrit sans peine et sans travail tous les oiseaux de l'air,

qui ne labourent et ne sèment point, et qui n'ont aucun grenier pour mettre en réserve leurs provisions ; qu'il donne aux moindres lis, épars dans les campagnes, des vêtements plus admirables qu'au roi Salomon ; qu'il s'est engagé de parole de ne point abandonner dans la nécessité ses serviteurs qui ont tout abandonné afin de le mieux servir, et qui n'ont d'espérance qu'en sa bonté ; que jusqu'à cette heure il a maintenu son Ordre et son monastère dans de plus pressantes extrémités.

Il vous sera très utile de remarquer plusieurs exemples, tant de votre Religion que des autres, qui vous montrent la providence de Dieu envers ses amis et serviteurs particuliers. Vous ne trouverez aucun Ordre de l'Église qui ne vous en fournisse une bonne quantité ; j'en toucherai brièvement quelques-uns.

Saint Jean, Prieur de Bridlingt, en Angleterre, de l'Ordre de Saint-Augustin, s'aperçut qu'il y avait fort peu de blé au grenier. Il pria Dieu d'y donner sa bénédiction, et à l'instant il y en eut dix fois autant. Saint Dominique n'avait pas un morceau de pain, il fit néanmoins sonner le dîner, et deux Anges parurent visiblement au milieu du réfectoire, qui donnèrent un beau pain blanc d'une excellente saveur à chaque Religieux ; le vin se multiplia par un second miracle, comme je l'ai raconté amplement dans un autre lieu. Une autre fois, la même chose arriva à ce glorieux Fondateur, les Religieux n'ayant que fort peu de pain au commencement du repas.

Saint Vincent Ferrier nourrit plus de deux mille personnes avec quinze pains, comme l'assure Rauzan. Saint François cheminait avec ses compagnons dans la vallée de Spolete, et se reposait à cause de sa lassitude, un Ange leur apporta un pain et disparut incontinent. Un novice allait à Sienne au cœur de l'hiver et passait au milieu des neiges tourmenté par la faim. Dieu lui mit un pain très blanc et très chaud sur la neige, il se rassasia de la moitié, et réserva l'autre moitié pour la montrer à ses frères reli-

gieux dans la ville de Sienne, mais lorsqu'il la voulut tirer de son sac, elle disparut.

Saint Albert, de l'Ordre des Carmes, était dans la ville de Messine, en Sicile, lorsque Robert, roi de Naples, l'assiégeait, et qu'il l'avait réduite à une très grande extrémité de famine. Les échevins le vinrent trouver, dans le désespoir de tout secours humain, pour implorer l'aide de ses prières. Ce saint homme fit oraison, et l'on entendit un éclat de tonnerre et une voix qui disait : *Dieu a exaucé tes prières.* Plusieurs entendirent cette voix et s'écrièrent : *Seigneur, nous vous remercions très humblement d'avoir ouï les clameurs de votre peuple par les mérites de votre serviteur.*

En même temps, on vit trois galères chargées de blé dans le port, quoique les ennemis assiégeassent de tous côtés et la ville et le port même. La distribution du blé étant faite selon la nécessité de chacun, on ne vit plus ni navire ni pilote. L'on crut, et non sans raison, que les Anges avaient fait cette charité.

Saint François de Paule, fondateur des Minimes, a quelquefois nourri cinquante soldats et le maître des galères avec deux pains et un pot de vin, dans lequel on ne trouva aucune diminution. Il nourrit trois cents ouvriers avec une seule figue, lorsqu'il bâtissait son monastère de Carignan. Une autre fois il en nourrit un pareil nombre avec un seul pain.

Lorsque frère Joachim de Levanto, frère laïque capucin, était gardien d'un couvent en Italie, les neiges bouchèrent tellement les chemins, que la sortie était impossible pour aller à la quête. Les Religieux étaient en danger de mourir de faim ; mais Dieu y pourvut d'une façon miraculeuse. Il dénoua la langue d'un enfant d'un an, qui avertit son père de l'extrême nécessité de ce couvent. Ce vertueux gentilhomme dépêcha incontinent un serviteur qui, contre toute espérance, passa les neiges et porta les aliments nécessaires.

Une autre fois, dans un notable manque de vivres, le miracle d'Élie nourri par un corbeau se renouvela par une merveille qui n'est pas moins étonnante. Un chat prit ce saint frère Joachim par la robe, le mena dans le bûcher et lui montra autant d'étourneaux tués qu'il y avait de Religieux dans la maison. Ils suffirent non seulement pour la nécessité, mais aussi pour la récréation des serviteurs de Dieu.

Saint Ignace ne pouvait trouver de l'argent, ni par emprunt, ni en rente, pour nourrir ceux de la maison. Il se mit en prières, et le jour même on lui en envoya de deux endroits, sans que l'on sût sa nécessité.

Saint François de Borgia n'avait ni pain ni argent dans Séville, et le temps du dîner pressait, sans compter l'arrivée de quelques pèlerins. Suarez l'alla trouver, lui déclara la nécessité où l'on était, et lui demanda si l'on sonnerait le dîner. Cet homme de Dieu se recueillit comme pour prier, et lui dit incontinent d'un visage joyeux : *Sonnez, puisqu'il est tard. Fiez-vous en Dieu, il a soin de nous.* A la même heure, deux personnes chargées de pains et de viandes se présentèrent à la porte, et en donnèrent une si grande abondance qu'il en resta pour les pauvres. Le Saint prit occasion de là de relever le cœur à tous ceux de la maison et de les exciter à une ferme confiance en la bonté de Dieu, disant : *Apprenez, mes frères, à vous confier en Dieu. Si nous cherchons sa gloire, il ne permettra jamais que nous manquions de rien, ni pour le corps, ni pour l'âme.*

Vous trouverez dans la Vie du vénérable Père Vincent Carafe, septième Général de la Compagnie, deux beaux miracles en cette matière. Le blé fut une année multiplié plusieurs fois dans le grenier, et une autre fois le pain dans le réfectoire.

Dieu donne de l'eau à toute l'armée du roi Josaphat, de l'empereur Charlemagne, et même de l'empereur Antonin, quoique païen, mais par les prières de la légion fulminante, qui était chrétienne : et sans ces miracles, leurs

armées étaient perdues. Il donne du vin à saint Fursy, à saint Prix, à saint Polycarpe, à saint Remi, à saint Maure, à saint Frodobert, à saint Tillon Paul, à saint Odilon, à saint Gerlaque, à saint Roger et à d'autres. Le bienheureux Gonzalve Amaranthe, de l'Ordre de Saint-Dominique, frappa un rocher de son bâton plus heureusement que Moïse : Moïse n'en fit sortir que de l'eau, et lui en fit sortir de l'excellent vin pour ses ouvriers.

Dieu donne ou multiplie du pain par miracle aux saints Théodose, abbé, Alexandre Acœmète, Émeric, André Corsin, Benoît et Arnou, et aux saintes Aldegonde, Catherine de Sienne et autres. Il fait libéralité de poissons à saint Bonnet, à saint Vivence, à saint Roger, à saint Odilon, à saint Allard, à saint Cronan et au bienheureux Gonzalve Amaranthe.

Lohelius, admirable serviteur de Dieu, a fleuri de nos jours dans l'Ordre de Prémontré, et a été archevêque de Prague en ces derniers troubles d'Allemagne. Lorsqu'il était novice dans un monastère où la Règle n'était pas dans sa vigueur, il ne voulait point manger de viande les jours que la Règle et les déclarations des Papes ne le permettent pas. Comme il était une fois proche d'une piscine au temps de la récréation, les Religieux lui dirent en riant : *Dieu vous enverra des poissons tout exprès afin que vous viviez d'une vie particulière.* Le saint jeune homme, avec un sourire angélique, répliqua : *Il est assez puissant pour le faire quand il lui plaira.* Au même instant l'eau commence à bouillonner, et un gros brochet saute hors de la piscine et se jette à ses pieds. Il s'écria alors : *Voilà, mes frères, que Dieu nous envoie du poisson.* Ce miracle toucha puissamment le cœur de tous les assistants, et leur fit admirer la bonté de Dieu et sa providence paternelle envers ses fidèles serviteurs. Quelques années après, ce serviteur de Dieu fut Prieur du monastère, puis Abbé, et Archevêque de Prague, et dans toutes ces charges il fit des merveilles et fut illustre par plusieurs miracles.

Dieu augmente souvent la provision à proportion de l'augmentation des personnes. Il envoyait tous les jours la moitié d'un pain à saint Paul ermite par un corbeau. A la venue de saint Antoine, il lui envoya un pain tout entier. Un Ange apportait tous les jours un pain à saint Phostérius, abbé, qui vivait sur un rocher élevé. Si un, deux ou trois Religieux, ou un plus grand nombre, venaient le visiter, l'Ange donnait à chacun son pain, qui suffisait à sa nourriture. La bienheureuse Véronique, sœur converse, était si favorisée de Dieu que, trois ans avant sa mort, un Ange lui présentait tous les jours un pain blanc. Sa sœur Thadée tomba malade, et l'Ange en apporta deux, et Thadée fut guérie par cette nourriture céleste.

Croiriez-vous donc que Dieu, qui pourvoit si souvent à la nourriture de ses serviteurs et de ses servantes par des miracles, et qui peut vous secourir sans aucun travail, voulût vous laisser mourir de faim?

Saint Cyprien dit excellemment : *Puisque toutes les créatures sont sous le domaine et sous la main toute-puissante de Dieu, celui qui a Dieu en soi ne manquera d'aucune chose, s'il ne manque premièrement à Dieu.*

Saint Chrysostome nous en donne une assurance si certaine, qu'il ne laisse aucun lieu à la crainte. *Il est impossible,* dit-il, *que celui qui cherche le service de Dieu n'obtienne ce qui est nécessaire au soutien et à l'entretien de la vie humaine.* Notre-Seigneur même y a engagé sa parole : *Cherchez,* dit-il, *premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et l'on vous donnera tout le reste.*

II. La seconde vertu nécessaire au bon et vertueux quêteur religieux, c'est la modestie, qui est la conservation et l'ornement de toutes les vertus, de tous les dons et de toutes les perfections de l'âme.

Otez les feuilles à la vigne et aux autres arbres, vous en perdez entièrement et la beauté et le profit. C'est pourquoi l'on appelle la feuille de la vigne la mère et la nourrice du raisin, parce qu'elle le cache et le défend

contre les pluies, le froid, les ardeurs du soleil et les autres incommodités qui le feraient dessécher et pourrir.

J'ai parlé suffisamment de cette vertu de modestie au chapitre premier de cette section, il ne me reste que de mettre les principaux motifs qu'il faut se rappeler dans les rues et dans les places d'une ville.

Le quêteur religieux ne doit point tourner la tête de part et d'autre, avec légèreté et indécence, mais avec gravité et modération. Si la nécessité ou la bienséance ne l'oblige, il la doit tenir ferme et arrêtée, et l'incliner un peu vers la terre, sans la pencher ni d'un côté ni d'un autre. Il doit être soigneux, surtout du bon règlement de ses yeux, sans les élever par curiosité ou par arrogance, et sans leur permettre des regards vagabonds et déréglés, mais les tenant dans une humble sujétion qui les abaisse à terre. Si l'honnêteté les élève pour saluer quelqu'un, qu'elle le fasse avec humilité et avec chasteté. Il faut éviter la rusticité ; mais la mignardise n'est pas moins à craindre. Dans les discours avec ceux qu'il rencontre, qu'il n'arrête jamais les yeux sur leurs visages, mais un peu plus bas.

Que son visage soit gai, serein et amiable, non pas morne, sévère et ridé à dessein. Toutes ces mines affectées ressentent une vaine hypocrisie qui est à la quête d'une opinion de sainteté, ou procèdent d'un naturel qui tient de l'hypocondriaque. Que ses paroles soient douces et sa voix basse et posée. Que dans son silence il n'ait jamais la bouche ouverte, ni les lèvres trop serrées. Que ses habits soient nets et religieusement accommodés, non pas pleins de fange et de mortier, ni déchirés et mal en ordre. Que ses mains soient nettes, qu'elles soient tranquilles et arrêtées, et non pas branlantes à la façon d'un messager. Le plus sûr est de les couvrir de son manteau ou de ses manches, afin qu'elles ne fassent aucun geste messéant. Que sa démarche ne soit ni trop précipitée ni trop lente, si la nécessité ne le met dans un besoin absolu de doubler le pas. Encore alors doit-il avoir soin de l'édification et de

la bienséance religieuse. Enfin, la modestie doit régler tous ses gestes et tous ses mouvements, de sorte que chacun en soit édifié et excité à l'amour de Dieu et de son Ordre. Par ce moyen, il fera une prédication continuelle et en convertira plusieurs, comme saint Félix fit dans Rome. Il y a fait presque toute sa vie l'office de quêteur, et vous peut servir d'un très parfait modèle.

III. La troisième vertu du bon et religieux quêteur, c'est la patience. L'exercice s'en trouve principalement aux portes de ceux à qui il demande l'aumône, soit qu'on le fasse trop attendre dans un temps de froidure, de chaleur, de vent ou de pluie, soit qu'on le rebute absolument, et que pour toute faveur on le charge d'injures et de brocards fâcheux.

En ces circonstances et en de semblables, que sa bouche se ferme aux hommes, et que son cœur s'élève vers Dieu et prie pour ceux qui l'incommodent ou qui l'affligent.

Il peut considérer que ses péchés méritent tous ces rebuts ; — que les paroles et le bruit ne feraient qu'aigrir le mal, et que souvent la patience fait rentrer en eux-mêmes les plus démesurés ; — qu'étant portier de son monastère, sa paresse en a fait souffrir plusieurs ; — que Dieu même frappe souvent à la porte de son cœur, sans qu'il lui ait ouvert avec assez de promptitude et de libéralité pour se donner tout à lui ; — que son impatience et sa colère ont besoin de semblables rencontres, afin de se faire sentir et d'être domptées ; — que tant de pauvres malades et de pormendiants sont couchés les heures entières devant les tes des riches, sans que l'on en tienne plus de compte que des chiens, bien qu'ils soient cependant quelquefois très vertueux, comme il arriva à Lazare, à saint Servule, au mendiant de Thaulère et à plusieurs autres ; — que les Saints ont beaucoup prisé et recherché avec soin ces occasions de souffrance, et qu'il doit les tenir pour fort précieuses.

Saint François de Borgia en faisait grand état et se plaisait à leur rencontre. Il était Provincial en Espagne,

lorsqu'il arriva de nuit au noviciat de Septimanca. Comme le corps de logis était bien éloigné de la porte, et que chacun était dans son premier sommeil, il demeura pour le moins une heure sans qu'on lui donnât l'entrée. L'air était fort froid, et la neige qui tombait en abondance l'incommodait. Enfin on s'éveilla et on lui ouvrit la porte. Les novices étaient honteux et affligés d'avoir fait si longtemps attendre leur Provincial et un homme d'un tel mérite, mais il n'en fit que rire et en prit occasion de vertu. *Je crois,* dit-il, *que, comme un prince prend plaisir à faire attaquer en diverses façons une bête farouche qui est resserrée dans un parc, ainsi Dieu s'est délecté cette nuit à me jeter des flocons de neige qui ne me blessaient pas, mais m'excitaient à le considérer dans ses créatures. Je ne suis point meilleur qu'une bête farouche, il est raisonnable qu'il me traite selon son bon plaisir.*

Saint François d'Assise donnait d'admirables enseignements touchant la patience, et avait une très haute estime du bonheur des souffrances. Il retournait un jour à son couvent d'Assise avec frère Léon, il lui tint ce merveilleux discours :

« Encore que les Frères mineurs donnent un bon exemple de sainteté par tout l'univers, ce n'est point en cela que consiste la joie et l'allégresse parfaite. Encore qu'un Frère mineur illumine les aveugles, fasse marcher droit les boiteux et ressuscite les morts, son contentement ne consiste point en ces miracles. Encore qu'un Frère mineur sache toutes les langues du monde, toutes les sciences naturelles et divines, de sorte qu'il fût prophète, qu'il prédît les choses à venir et que même il eût connaissance des pensées et des affections des autres, ce n'est point en cela que consiste la véritable joie. Si un Frère mineur parlait la langue des Anges, connaissait le cours des astres, les propriétés des herbes, des oiseaux, des poissons, des animaux, des arbres, des plantes, des pierres, des métaux, et de tout ce qui est dans la nature, il n'aurait point trouvé le trésor de la vé-

ritable joie. Si un Frère mineur était si dévot et si éloquent que ses prédications convertissent tous les infidèles à la foi, ces succès ne lui donneraient pas la perfection de la joie.

« Mais si, à notre arrivée au couvent de Sainte-Marie-aux-Anges, nous étions trempés et percés de la pluie, glacés de froid, pleins de boue et morts de faim, et qu'après que nous aurions sonné pour entrer, le portier vînt en colère et nous dît : *Qui êtes-vous ?* et que, sur notre réponse que nous sommes deux de ses frères, il ajoutât : *Non, non, vous êtes deux vauriens, qui allez rôdant par le monde et qui ravissez les aumônes des pauvres ;* s'il n'ouvrait pas la porte, mais nous faisait demeurer debout au milieu de la pluie et de la neige, affligés de froid et de faim jusqu'à mourir, et que nous souffrissions tous ces rebuts et toutes ces insultes avec patience, sans trouble et sans murmure ; et qu'avec humilité et charité nous dissions en nous-mêmes : *En vérité ce portier nous connaît en perfection, et Dieu remue sa langue pour dire ce qui nous est propre,* écrivez qu'en cette souffrance consiste la véritable joie.

« Que si nous persévérions à la porte, et que le portier sortît brusquement du couvent, et nous donnant plusieurs soufflets, il dît : *Retirez-vous d'ici, poltrons, allez-vous-en, coquins, à l'hôpital, et qui êtes-vous ? Vous n'entrerez jamais ici, et n'y mangerez jamais ;* si nous souffrions tous ces coups et tous ces affronts avec patience, et si nous pardonnions de bon cœur des injures si atroces, écrivez qu'en cette patience consiste la véritable joie.

« Si, persécutés de la faim et transis de froid, nous sonnions encore à la porte, dans la surprise de la nuit, et si nous faisions instance par nos clameurs, par nos larmes et par nos gémissements pour obtenir l'entrée, et que le portier dît : *Voici des impudents et des insolents insupportables, je leur apprendrai la façon de vivre et les contenterai selon leur mérite ;* et qu'incontinent il sortît furieux avec un bâton plein de nœuds, qu'il nous renversât sur la

neige et nous bâtonnât dos et ventre en meurtrissant tout notre corps, si nous souffrions cette douleur avec patience, dans le souvenir que nous devons endurer les peines de Jésus-Christ, écrivez, et marquez-le en diligence, qu'en cette constance et en cette abnégation de nous-mêmes consiste la véritable joie. »

Écoutez la conclusion : *Entre toutes les grâces du Saint-Esprit que notre Sauveur a données à ses serviteurs et à ses amis, et qu'il leur donnera jamais, la principale est la victoire de soi-même et la souffrance volontaire, pour la gloire et pour l'amour de Dieu, de tous les affronts et de tous les opprobres qui se présenteront.* Ainsi parla ce Séraphin très illuminé de Dieu et très embrasé de ses flammes célestes. Réjouissez-vous donc d'avoir un office qui vous donne à toute heure occasion de patience, à la porte des riches avares et impitoyables.

IV. La quatrième et dernière vertu que le bon et vertueux quêteur religieux doit pratiquer avec soin et avec une sainte crainte, c'est la chasteté, qui le conservera dans la maison des grands, des riches et des puissants.

Qu'il prenne garde de n'y jamais entrer seul : son compagnon est son Ange gardien, qui le préservera de plusieurs embûches des démons. — Lorsque la nécessité l'y a porté, même avec un autre, qu'il n'y fasse pas un long séjour. — Qu'il ne s'y entretienne jamais que de propos spirituels, et qu'il ne s'amuse point à railler ni à plaisanter pour tirer une meilleure aumône. — Surtout, quand il parle à des filles, à des femmes mariées et à des veuves, qu'il se tienne dans une gravité très religieuse et très prudente. — Qu'il ne touche jamais même les plus petits enfants, ni aux mains ni au visage. Un Religieux ne peut être trop réservé contre un ennemi domestique dont il ne se peut séparer. — Qu'il ne permette pas non plus que les enfants ou les femmes lui baisent les mains par dévotion, qu'ils touchent son habit et s'amusent à niaiser avec lui. Tenez-vous toujours sur vos gardes; vous ne

serez jamais plus vertueux que David, qui se perdit par un seul regard à l'âge de quarante-neuf ans. Si vous allez à la campagne, soyez sur vos gardes, en quelque logis que vous demeuriez. Le danger est encore plus à craindre dans les ténèbres.

Le plus sûr est la fuite des occasions et la défiance de sa vertu, en quelque âge et en quelque habit que ce puisse être. Lisez ce que j'ai rapporté, en traitant de l'excellence de la chasteté et du désir de la mortification sous sa conduite ; et j'espère que vous en tirerez du profit.

SECTION VII.

Du Boulanger, du Crédencier et du Cuisinier.

Pour l'ordinaire, les hommes conservent leur vie avec le pain, avec le vin et avec les viandes. Le boulanger fait le pain, le crédencier présente le vin, et le cuisinier apprête les viandes. Nous traiterons de ces trois offices ensemble à cause de leur mutuelle correspondance.

CHAPITRE PREMIER.

QUATRE VERTUS NÉCESSAIRES AU BOULANGER RELIGIEUX.

I. Importance de l'office du Boulanger. — II. Quatre vertus nécessaires pour bien remplir cet Office : 1° La Vigilance ; 2° le Désir de la solitude ; 3° la Charité envers les pauvres ; 4° la Prudence. — III. Pensées dévotes propres au Boulanger : 1° Au moulin ; 2° Au logis.

I. Le boulanger semble avoir d'autant plus d'avantage au-dessus des deux autres, que le pain est plus nécessaire à la vie.

Dans les Maisons religieuses on n'a pas la variété et la délicatesse des viandes ; mais la principale nourriture est le pain. Cette façon de vivre oblige l'officier à le faire le meilleur qu'il peut, et à ne point plaindre sa peine dans une chose si importante. Si le corps n'a quelque soutien, il manque de santé et de forces, et ne peut servir l'esprit dans ses fonctions.

Hastenus enseigne que les anciens Religieux avaient coutume en plusieurs lieux de s'employer à faire le pain, comme le dit la règle Ternantine. Isidore de Séville, en

l'explication de la dite Règle, remarque que les frères convers devaient vanner et moudre le grain, mais que les autres Religieux faisaient la pâte et façonnaient les pains. Saint Gauthier, abbé, faisait le pain de son monastère. Saint Liffard et saint Richemire ne vivaient que de pain d'orge, qu'ils faisaient eux-mêmes. Saint Germain, depuis qu'il fut évêque d'Auxerre jusques à sa mort, usa d'une telle austérité et d'une telle abstinence, qu'il ne goûta jamais ni pain de froment, ni vin, ni vinaigre, ni huile, ni légume, ni sel en ses viandes, excepté les jours de Noël et de Pâques ; encore s'en servait-il alors avec une extrême réserve. En ses repas il goûtait en premier lieu de la cendre, puis il prenait un peu de pain d'orge, qu'il avait lui-même moulu et bluté. Saint Quiriaque fit le pain de son monastère plusieurs années ; ne mangeant que de deux en deux jours, ne se mettant jamais en colère et exerçant plusieurs actes héroïques de vertu. Il avait étudié ; il fut prêtre, il se fit anachorète, et Dieu le rendit admirable par la puissance d'opérer des miracles.

Des personnes de grande qualité ont travaillé à la boulangerie. Frère Jean de Valence, convers de l'Ordre de Saint-Jérôme, désira servir en qualité de boulanger dans son couvent, quoiqu'il descendît des rois de Valence, en Espagne. Sainte Euphrasie, parente de l'empereur Théodose, fit le pain de son monastère jusqu'à la mort. Son Abbesse eut révélation de sa gloire et de l'heure de son trépas. Elle vit un beau palais et une chambre royale avec une couronne très lumineuse. On lui assura que ce palais, cette chambre et cette couronne lui appartenaient. Les Anges se plaisaient à regarder sa splendeur, et la glorieuse Vierge Marie lui montrait ses éternelles récompenses.

La vue de tant de Saints qui marchent devant vous et qui vous invitent à les suivre dans le même office, vous doit être d'une grande consolation, puisque la même couronne vous attend.

II. Je trouve quatre vertus principales, qui vous défendront de tous côtés : la vigilance, pour le bien de la maison ; l'amour de la solitude, pour vaquer à Dieu ; la charité envers les pauvres, pour aider le prochain, et la prudence, pour vous conserver vous-même.

1. La première vertu d'un boulanger religieux, c'est la vigilance dans son office, afin que rien ne manque, dans la considération qu'il a la vie de plusieurs serviteurs de Dieu entre ses mains.

La Religion ne permet pas les délices du siècle, mais la nécessité demande absolument une nourriture qui ne soit point malfaisante et qui ne cause point de maladies. Si l'on n'a ni la qualité ni la quantité des choses que la nature désirerait, la vertu et la pauvreté du monastère excusent avec facilité ce manque ; mais si le pain est mal fait par la faute de l'officier, il est dangereux qu'il n'y ait du bruit au logis.

L'homme n'a rien de plus précieux que sa vie, et sa conservation dépend beaucoup d'une saine nourriture. Un pauvre Religieux qui se lève à minuit, qui chante au chœur longtemps, qui étudie, ou travaille de ses bras jusqu'à onze heures ou midi, trouvera pour son dîner un morceau de pain bien noir, mal levé, mal pétri, mal cuit, bien sec, et n'aura presque autre chose. Il est difficile que la débilité, le désir d'avoir des forces pour son office, la crainte de quelque maladie et semblables pensées n'inquiètent son esprit.

Je crois qu'il y en a d'assez vertueux qui, comme les moines de Saint-Bernard, se plaindraient volontiers qu'on les traite trop bien, encore qu'ils n'aient que du pain d'orge ou de seigle ; mais dans toute une Communauté l'on trouve variété d'esprit et de complexions. Ne permettez pas que l'on fasse le moindre péché véniel à votre occasion et par votre négligence.

Soulagez les Supérieurs dans leur gouvernement ; aidez vos frères à porter le joug de Notre-Seigneur avec joie, et

maintenez-vous dans le repos d'esprit, empêchant de tout votre pouvoir les justes plaintes. Si vous faites votre devoir, et si vous mettez toute votre industrie dans votre office, et que néanmoins vous entendiez des mécontents, bénissez Dieu de ce qu'il vous réserve votre récompense pour l'autre vie. Les enfants d'Israël, qui étaient nourris d'un pain pétri de la main des Anges, murmurèrent contre Dieu même, et se plaignirent de cette nourriture céleste, quoiqu'elle eût la saveur de toutes les autres.

C'est une permission particulière de Dieu que nous ne contentions pas tous les hommes, de peur que cette petite satisfaction n'empêche nos pensées et nos affections de s'élever plus haut vers sa divine bonté, laquelle doit être le seul but de nos services.

Ayez l'œil ouvert à faire tout ce qui concerne votre office en son temps : Préparez votre levain en diligence. — Prenez garde que la pâte ne soit ni trop levée ni morfondue ; — que le four soit net ; — que vous n'y laissiez ni trop ni trop peu votre pain ; — en un mot, que rien ne manque de votre côté, ni au travail ni à l'industrie. A cet effet il est entièrement nécessaire de n'être point esclave du sommeil.

Notre-Seigneur veillait souvent dans la prière. Il avertit les Apôtres de veiller, de peur d'entrer en tentation. Il enseigne à tous qu'ils doivent veiller dans l'incertitude de l'heure où le maître viendra pour voir s'ils font leur devoir. La Sagesse (c'est-à-dire Jésus-Christ, qui est la sagesse du Père éternel) dit, dans les Proverbes, *que celui qui veille à sa porte est heureux.*

Les Saints ont eu en grande estime les veilles pour étudier et pour prier. Saint Chrysostome dormait, s'appuyant seulement sur une corde, afin de s'éveiller incontinent. Saint Arsène disait qu'une heure de sommeil suffisait à un Religieux, et souvent il passait toute la nuit en prières. Saint Albert, carme, dormait fort peu et n'avait point d'autre lit qu'un banc ou une planche. Il ne mangeait jamais ni

chair, ni poisson, ni lait, ni fromage, mais il prenait une fois le jour un peu de pain bien noir et bien dur, un peu d'herbe et de fruit, avec de l'eau toute pure. Saint Félix, frère laïque capucin, dormait toujours sur des planches nues, jetant seulement quelquefois une vieille natte dessus pour les couvrir ; son chevet était quelque morceau de bois ou un fagot de sarment ou de fenouil. On lui commanda, à raison de sa vieillesse et de ses infirmités, de se servir d'une paillasse ainsi que les autres ; mais il y mit si peu de paille, qu'à peine la pouvait-on voir ; et jamais il ne la changea. Après qu'il avait marché toute la journée par les rues de Rome, chargé de pain et de vin, au lieu de se reposer, il entrait dans l'église et y demeurait en oraison la plus grande partie de la nuit. Il ne dormait pour l'ordinaire que deux heures, et pour le plus trois, et encore souvent il ne se couchait pas, mais se mettait à genoux sur des planches, et appuyait sa tête sur sa main pour sommeiller un peu. Toutes les nuits, et souvent tous les jours, il se disciplinait rudement trois fois.

Saint Pacôme ne dormait presque point, et saint Yves ne reposait sa tête que sur une pierre pour secouer plus promptement le sommeil.

Non seulement les hommes robustes et vigoureux ont supporté la fatigue des veilles, mais encore les filles les plus tendres et de plus délicate complexion. Sainte Catherine de Sienne dormait toujours fort peu, et quelquefois seulement une demi-heure. Elle eut cette grâce particulière de Dieu de ne jamais s'endormir en son oraison, quelque longue qu'elle pût être ; et elle confessait avec franchise qu'elle y eût bien pu durer cent jours et cent nuits sans être surprise du sommeil. Vanelle de Narni, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, ne dormait que deux heures. Jérôme de Carvaillo ne reposait presque point ; dans la contrainte que lui fit son confesseur, elle se mettait deux heures dans un sépulcre. Marie de Raggi restait

le même temps sur une planche et mettait une grosse croix sur sa poitrine. Isabelle de la Croix se reposait pour le plus trois heures.

Jeanne d'Avila n'avait d'autre chambre que le chœur, où elle passait le jour et la nuit en oraison. Éléonore Rodriguez de Bannuelo ne voulut non plus aucune autre cellule que l'église, où elle demeurait sans cesse en prières. Dans l'accablement du sommeil, elle se jetait pour un peu de temps sur le marchepied de l'autel. Sainte Agnès du Mont-Politien n'avait point d'autre lit que la terre, ni d'autre chevet qu'une pierre. Agathe de la Croix couchait sur des pierres pointues, afin de dormir peu et pour trouver de la douleur dans le repos même.

Je ne rapporte pas ces exemples dans le dessein de vous persuader des veilles si extraordinaires, mais afin que vous tiriez avec moi une salutaire conclusion. Si les Saints ont fait de tels excès, étant fortifiés d'un secours particulier de Dieu, vous devez prendre plaisir aux veilles que votre office exige de vous. Si vos forces ne les peuvent supporter, proposez votre infirmité au Supérieur et suivez sa direction.

Saint Macaire Alexandrin fut vingt jours sans fermer l'œil, mais il confessa lui-même que son cerveau commençait d'en être incommodé. Il céda à la violence de la nature, et tout le reste de sa vie il se porta aussi bien que jamais.

Chacun se doit mesurer à son aune, et il ne faut pas affaiblir son esprit ni son corps par une ferveur indiscrète. Ce que la charité, l'humilité et la prudence modèrent, est de plus longue durée.

La bienheureuse Véronique, sœur converse, mangeait fort peu, et était quelquefois les jours entiers sans prendre aucun aliment, particulièrement lorsqu'elle avait communié. Elle passait presque toutes les nuits en oraison, et étant forcée par la nature, elle se jetait sur un cilice. Gardons au moins notre Règle, et ne permettons jamais que

la paresse nous tyrannise si fort, que nous venions à manquer à la perfection de notre office.

2. La seconde vertu du boulanger religieux, c'est l'amour de la solitude, qui le peut beaucoup aider à se déprendre des créatures et à se rendre homme d'oraison. Le couturier et le cordonnier sont en quelque façon solitaires et retirés du tracas et du tumulte des hommes ; mais encore ont-ils des serviteurs avec lesquels ils peuvent facilement s'entretenir et rompre le silence. Le boulanger est tout seul pour l'ordinaire et n'a que Dieu avec qui il puisse s'entretenir : ce qui est un très grand avantage pour éviter plusieurs péchés véniels, et pour s'élever bien haut dans la vertu et dans la perfection.

Dieu a fait de grandes faveurs, tant par lui-même que par les Anges et par les Saints, à ceux qui se sont mêlés de cet office si nécessaire à la vie humaine. Un Ange conduisit sainte Ubaldesque, boulangère, à une maison de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean, lui étant apparu lorsqu'elle faisait du pain. Un autre Ange aida sainte Zite pour lui donner courage dans l'oraison. Elle était demeurée à l'église un plus long temps qu'il ne fallait pour faire lever le pain. Un Ange mit la main à la pâte pour la pétrir et pour mouler les pains ; de sorte qu'à son retour elle les trouva faits et préparés sur une table, et tous prêts à être mis au four. La Vierge Marie a aussi daigné faire le pain, pour suppléer au défaut de Gérekin, frère convers de l'Ordre de Cîteaux, et pour lui donner le loisir de continuer son oraison.

Sainte Catherine de Sienne vit que l'on voulait jeter de la farine gâtée. Elle la demanda afin d'en faire des pains pour les pauvres. Aussitôt la Mère de Dieu parut auprès d'elle, les habits retroussés jusqu'au coude, et mit si bien la main à la pâte avec Catherine, que non seulement elle fit du pain excellent avec cette farine pourrie, mais elle le multiplia si fort, qu'encore qu'on en donnât libéralement l'espace de plusieurs semaines, on en trouvait toujours dans le panier.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a montré aussi une tendre affection envers les boulangers. Egbert, frère convers de l'Ordre de Cîteaux, était un excellent boulanger et un plus excellent Religieux. Il était d'une vie très innocente et ne se plaisait qu'à parler et à entendre parler de Dieu. Il aimait avec tendresse notre Sauveur Jésus-Christ et la glorieuse Vierge, qu'il appelait sa Rose. Notre-Seigneur lui apparut en sa dernière maladie, accompagné de plusieurs Anges, Patriarches et Prophètes, et lui commanda de demander licence à son Abbé de s'en aller jouir de la gloire éternelle. Il mourut trois jours après cette vision, et reçut des consolations extraordinaires dans ce passage redoutable.

Catherine Gonzalès, religieuse de l'Ordre de Saint-François, préféra l'obéissance à toutes ses dévotions, et s'occupa sérieusement à son office dans la boulangerie. Elle vit en récompense l'Hostie que le prêtre élevait à l'autel, comme si elle eût été dans l'église.

Dieu a élevé des boulangers à une vertu très éminente, et les a rendus recommandables par d'illustres miracles. Le bienheureux Donat était Religieux et boulanger au monastère de Mont-Vierge, en Italie. Il fut contraint un jour par surprise d'entrer dans un four, qui était tout en feu et en flammes, et il en sortit sans en recevoir aucun dommage. Sa mémoire se célèbre le 17 août. Guillaume II, duc de Guyenne, fut Religieux à Cluny, et y fit le pain avec une telle charité, une telle humilité et une telle ferveur, qu'un jour qu'on manquait de balai pour nettoyer le four, il entra dedans, le balaya avec sa robe et n'en reçut aucune incommodité. Saint Paul était Religieux et faisait le pain de son monastère. Il eut une fois peur que le pain ne fût pas assez tôt cuit pour le dîner. Il entra dans le four tout chaud, le nettoya, y arrangea les pains et en sortit sain et sauf. Il fut enfin Évêque de Verdun.

Saint Sylvestre, religieux de l'Ordre de Saint-Basile,

vécut à Trajanople, en Cilicie, et fut si fervent que, ne trouvant rien pour ôter les braises du four, il fit le signe de la croix, entra dedans, mit à part les charbons ardents avec le bout de sa robe, et en sortit sans être endommagé. Il prédit aussi la santé du fils du roi, désespéré des médecins, et dit qu'il guérirait dans peu de temps. Les médecins, irrités contre lui, essayèrent de lui tendre un piège grossier, et, pour le faire tomber en confusion, lui demandèrent quel jugement il portait sur la maladie du prince. Notre Saint démêla leurs honteux artifices ; tout ce qu'il avait prédit se vérifia à la lettre et la santé du fils du roi se rétablit heureusement. Après la mort de son Abbé, on le voulut mettre à sa place ; mais il s'enfuit dans un ermitage et passa le reste de sa vie avec Dieu seul. On en fait la fête le second jour de janvier et le second jour de mai. Son image, portée en procession l'an 1575, délivra la ville de Trajanople de la contagion qui y faisait un grand dégât.

Réjouissez-vous de voir devant vos yeux de si beaux exemples de vertu en ceux qui se sont mêlés de votre exercice. Priez ces saints personnages qu'ils vous obtiennent les grâces nécessaires pour les imiter, et surtout pour aimer votre solitude et pour en prendre occasion de vous unir parfaitement avec Dieu dans l'oraison.

3. La troisième vertu du bon boulanger religieux, c'est la charité envers les pauvres. Le Supérieur doit avoir une grande tendresse envers les nécessiteux ; mais il ne peut leur faire l'aumône sans l'aide de ses officiers. Si le Procureur se plaint qu'on leur donne de l'argent ; si le Dépensier est difficile à leur distribuer quelques viandes ou quelques fruits ; si le Boulanger se dégoûte de leur faire du pain ; si le Portier leur porte mal volontiers ce qui lui est mis en main, et plaint trop ses pas pour avertir de leur nécessité, il est moralement certain que la charité ne s'exercera pas comme il faut. Votre Prieur a déjà assez de peine, dans la pauvreté où il se trouve, d'ouvrir le cœur

et la main ; la froideur des officiers le glace et lui augmente notablement sa difficulté.

De quoi vous tourmentez-vous ? Si le grenier se vide, c'est à ceux qui ont la charge de la maison d'y pourvoir et de le remplir, et non pas à vous. Vous devez être très certain que jamais l'aumône n'appauvrira votre monastère, mais que plutôt elle l'enrichira et le fera abonder en toute sorte de biens. C'est l'aumône qui a tant donné de richesses à l'Ordre de Saint-Benoît, et qui a maintenu plusieurs Maisons religieuses et séculières dans leur splendeur.

Saint Tychon, fils d'un boulanger, fut envoyé par son père à la place de la ville pour y vendre du pain ; mais il le donna tout aux pauvres, sans leur en demander aucun argent. Son père fut surpris de cet événement ; mais il le fut encore davantage lorsqu'il vit que Dieu avait rempli ses greniers de beau blé en considération de cette charité. Saint Tychon en fut lui-même bien récompensé, ayant ensuite été fait Évêque d'Amathonte.

Saint Boniface, encore enfant, donnait aux pauvres le grain de sa mère : cette femme monta une fois au grenier et trouva qu'il n'y restait presque rien pour la provision de toute l'année. Dans un grand étonnement, elle commença à jeter de hauts cris et à se frapper le visage et la poitrine. Boniface y accourt et la prie de sortir du grenier. Il se mit en oraison, et incontinent le grenier fut plus rempli de grains qu'il n'avait jamais été. Ce miracle fit que sa mère lui laissa une totale liberté pour la distribution aux nécessiteux. Il obtint aussi un évêché par sa vertu, et cette sublime dignité augmenta ses libéralités. Une fois que la vendange n'avait pas réussi, il fit mettre un peu de vin dans chaque tonneau, et y appela tous les pauvres. A leur arrivée, le vin crût si fort dans le pressoir, que tous en furent satisfaits abondamment. Il fit boucher tous les tonneaux et le cellier, et trois jours après, à son retour, il les trouva tous pleins d'un vin ex-

cellent. Ayant donné une autre fois douze écus par aumône, son neveu à qui ils appartenaient en fit grand bruit. Le Saint se mit en oraison, et Dieu lui en remit douze autres sur sa robe, aussi luisants que s'ils fussent sortis de la fournaise.

Priez Dieu qu'il bénisse votre travail, et ne craignez rien : il ne vous manquera jamais. Sainte Aurée, abbesse, prit soin de la boulangerie de son monastère, et Dieu le pourvut de pain miraculeusement. La bienheureuse Ynez de Cebreros, de l'Ordre de Saint-Jérôme, fut chargée de faire le pain ; Dieu fit miracle, afin de nourrir tout son Couvent qui était en nécessité. Saint Grégoire, pape, nourrissait trois mille Religieuses ; et saint Jean l'Aumônier nourrit quelque temps sept mille pauvres, et n'eût pas tremblé quand tout le monde lui fût venu sur les bras avec l'obligation de le nourrir.

Nous admirons avec raison qu'Ariannes fut si riche et si libéral, qu'il voulut donner à manger une année entière à tous les Gaulois de l'Asie, que nous appelons Galates. Il avait fait bâtir sur les grands chemins des logis si grands, que quelquefois ils pouvaient contenir quatre cents personnes pour manger sous des ramées ; la chair et le vin y étaient en abondance, tant pour ceux du pays que pour les étrangers, que l'on ne laissait jamais passer sans leur donner de quoi se rafraîchir et se rassasier.

Admirez beaucoup plus que Dieu nourrit et entretient tout le monde, et fait que la terre produit autant de blé qu'il en faut, et pas plus ; de sorte que personne ne meurt de faim, et que rarement on est contraint de jeter du blé à la rivière ; ce qui montre la bonté, la sagesse et la providence infinie du Créateur. Combien de Religieux avez-vous vus mourir de faim depuis que vous avez l'habit ? Que craignez-vous donc pour vous et pour votre monastère ?

Appréhendez que votre avarice ne ferme la main de Dieu, qui voudrait aider votre maison si vous aviez le

cœur assez large et les mains assez bienfaisantes. Vous le connaîtrez par ce qui arriva à saint Jean l'Aumônier.

Un homme riche, réduit à une extrême pauvreté par des voleurs, se présenta à ce saint Patriarche, comme au refuge commun des misérables. Le Saint ordonna à son économe de lui donner quinze livres d'or. Cet économe trop timide ne lui en donna que cinq. Comme ils retournaient au logis, une veuve fort pécunieuse présenta un papier au Patriarche, par lequel elle s'obligeait à lui donner cinq cents écus par aumône. Cette dame s'étant retirée, il appelle son officier et lui demande combien il avait donné aux pauvres: *Quinze livres d'or,* dit-il, *comme Votre Excellence me l'a commandé.* Son visage démentant sa parole, le Saint appelle celui qui a reçu l'aumône et apprend de lui qu'il n'avait reçu que cinq livres d'or. Il dit alors à ses serviteurs : *Dieu vous demandera compte des autres dix centaines d'écus que votre avarice a fait perdre.*

Pour mettre cette vérité en évidence, il fit venir la veuve qui lui avait donné l'obligation, et lui dit : *Madame, je vous en prie, dites-moi avec franchise, n'aviez-vous pas eu volonté de donner davantage à Dieu ?* Elle, dans la vue que cet homme divin avait pénétré ce qui s'était passé, fut saisie d'une sainte frayeur et repartit : *Monseigneur, j'avais écrit sur ce papier quinze cents écus ; mais l'ayant lu une heure après, je n'y en ai trouvé que cinq cents, et j'ai jugé que c'était la volonté de Dieu que je n'en donnasse point davantage.* L'économe et ceux qui avaient coopéré à cette avarice, se jetèrent aux pieds du Saint et promirent de fuir de semblables lâchetés.

4. La quatrième vertu nécessaire au boulanger religieux, c'est la prudence qu'il doit principalement pratiquer lorsqu'il va au moulin, par une prévoyance qu'il ait toujours un compagnon sage, posé et véritablement religieux, et des serviteurs qui ne fassent point de scandale et qui ne dissent aucune parole libertine.

Pendant sa demeure au moulin, il ne doit jamais s'a-

muser à des discours avec les femmes, pour quelque prétexte de piété ou d'affaires que ce soit, particulièrement la nuit. Le démon est plus fin que nous et cache ses cornes de tout son pouvoir. Occupez-vous-y toujours au travail, donnez de l'occupation à vos compagnons et ne les quittez jamais de vue. Par ce moyen, vous serez hors de tous dangers non seulement d'une chute honteuse, mais aussi de toutes calomnies.

La renommée d'une Maison religieuse et d'un Religieux est fort délicate ; il faut être saintement jaloux de ne la point diminuer par nos imperfections. Lorsque vous serez dans la contrainte de parler, que vos paroles soient courtes et pleines de piété et de gravité. Évitez absolument toutes railleries et tous les entretiens qui sont propres à faire rire, quoiqu'ils soient honnêtes et qu'ils puissent être bienséants ailleurs. Un moulin n'est pas une salle de divertissement à un Religieux, mais un champ de bataille où il doit être toujours sous les armes.

Si vous avez du blé pour occuper suffisamment le moulin toute la nuit, priez le meunier de faire retirer toutes les femmes. Cette compagnie ne vous peut servir de rien ni à vos serviteurs.

III. En un mot, faites selon les circonstances tout ce que la prudence vous dictera pour votre salut et pour le salut des autres, pour votre honneur et pour celui de la Religion. Et soyez certain que votre réserve et votre modestie seront édifiantes pour tous ceux qui vous verront.

1. Le moyen de vous maintenir avec assurance, profit et dévotion, c'est de vous tenir toujours en la présence de Dieu, selon que je l'ai enseigné plus haut (l. II, ch. IX), et d'avoir de temps en temps quelque bonne pensée sur ce que vous voyez et que vous entendez.

a) Le bruit et le tintamarre du moulin, qui vous frappe fortement les oreilles, vous peut donner un mépris du monde, où l'on n'entend parmi les rues, dans les places publiques et dans les maisons particulières, que des crieries

et des tumultes continuels. En Religion, tout est en silence et en paix, c'est la région élevée au delà des nues, qui tient les tonnerres sous ses pieds.

b) Les roues qui font tourner le moulin vous remettent devant les yeux la roue de la fortune, où les plus élevés retombent en bas dans peu de temps, et s'écoulent plus vite que l'eau, après avoir fait beaucoup de sauts et d'écumes.

Héliogabale liait ses amis de table à une roue de moulin, et prenait plaisir à leur voir faire le plongeon, et quelquefois à les froisser par l'agitation. C'est la pratique journalière du monde, qui n'a aucune consistance en ses honneurs et dignités.

c) Le blé mis sous la meule vous remet en mémoire les travaux des martyrs et des gens de bien qui sont dans les afflictions, et qui gémissent sous les oppressions des méchants ; et par ce moyen ils se blanchissent d'autant plus qu'ils souffrent davantage.

d) Remarquez que même une farine très blanche salit les habits si l'on s'en approche. Il y a des conversations de personnes très innocentes qui souillent entièrement l'âme. Dieu nous enseigne dans l'Ecriture sainte que le péché d'un homme est meilleur que la bonté d'une femme ; c'est-à-dire, qu'il vaut mieux converser avec un méchant homme qu'avec une bonne femme, à cause du danger que la charité ne se change en une affection charnelle.

e) Admirez ce flux perpétuel d'eau, par le moyen duquel Dieu pourvoit à tant de nécessités de la vie humaine. Colgan, au traité qu'il a fait des Saints d'Irlande, rapporte une chose admirable de saint Fékin. Ce saint Abbé, pour délivrer de peine trois cents Religieux occupés partout à la mouture du blé de son monastère, fit dresser un moulin sur la pente d'une colline. Le charpentier, ayant achevé la besogne, s'en moqua et dit qu'il serait las de vivre lorsque l'eau ferait moudre ce moulin. Saint Fékin, plein de confiance en Dieu, passe la montagne et se transporte jusqu'à

un étang qui en était éloigné d'une lieue. Il fit sa prière sur le rivage, et y jeta deux bâtons ; ils s'avancèrent incontinent vers cette colline, et la percèrent jusqu'au moulin, qui était de l'autre côté : Dieu y mit la main et fit l'ouverture si grande que l'abondance de l'eau noya le charpentier, qui s'était moqué de ce dessein ; mais le saint Abbé le ressuscita.

f) Considérez l'abord de tout un peuple au moulin, et avec quelle ardeur chacun y court, à cause qu'il s'agit de la vie du corps. Admirez la bonté de Dieu, qui pourvoit indifféremment à tous, sans exclure les pécheurs, afin de leur gagner le cœur par ses bienfaits.

Il donne toutefois de temps en temps des preuves de sa justice, pour tenir en devoir les scélérats. Il arrivait une chose miraculeuse au moulin de saint Fridien, qui fut depuis Évêque en Italie. Le grain qui avait été dérobé ou acquis par injustice, n'y pouvait être moulu, ou il faisait une farine qui n'était propre à aucun usage. Un roi d'Angleterre, ayant pris le pays d'Irlande, où était ce moulin, l'éprouva avec toute son armée ; ce qui le fit tellement rentrer en lui-même, qu'il commanda que ce lieu fût tenu en grande vénération.

N'allez au moulin ni les jours de fêtes ni les dimanches ; laissez plutôt ce temps aux pauvres, qui sont occupés toute la semaine, et qui sont dans l'impuissance de vivre sans un travail continuel. Ceux qui le peuvent avec commodité, doivent employer le temps des jours consacrés au service de Dieu, à l'oraison et à la contemplation, ou à la fréquentation des sermons et à d'autres exercices de piété, de peur que Dieu ne punisse leur avarice.

Nous lisons, dans les miracles de sainte Geneviève, qu'elle rendit la vue à un homme qui, ayant moulu la nuit d'un dimanche, en était devenu aveugle, et qui avait souffert de grandes douleurs un an entier, sans avoir pu trouver aucun remède à son mal.

2. Quand vous êtes de retour au logis, faites le reste de votre office avec ferveur et avec dévotion.

a) Il vous faut tourner votre moulin domestique pour bluter la farine. Pendant cet exercice méditez que tout tourne en ce monde, et qu'il n'est rien qui soit en consistance sinon Dieu seul, qui est un être immuable et indépendant. Ne dédaignez pas ce travail, et ne vous en déchargez pas sur des valets ou sur d'autres personnes qu'il faille payer aux frais de la maison.

Les Anges ne l'ont pas méprisé. Saint Eugène, saint Tyghernac et saint Copres, irlandais de nation, furent faits esclaves et condamnés à tourner un moulin. Ils furent si fervents en cet office et y exercèrent tant de vertus, que les Anges venaient les soulager pour leur donner plus de temps en l'oraison et en leur lecture spirituelle. On en fait la fête en Irlande.

Le Ciel approuva cet exercice en saint Winoc, abbé, qui, par humilité et par charité, tournait le moulin de la boulangerie pour le soulagement de ses Religieux. Dans sa retraite pour vaquer à l'oraison, on voyait souvent que la meule se tournait d'elle-même et faisait beaucoup de farine. Ces moulins étaient plus difficiles que les vôtres, qui vous laissent le moyen de faire de bonnes oraisons pendant le travail.

On remarque, dans la Chronique du monastère de Villars, qu'Arnou, frère convers de l'Ordre de Cîteaux, s'occupant avec ardeur aux exercices d'humilité, fut longtemps appliqué à moudre le blé. Il s'y comporta avec tant de vertu, qu'il eut l'esprit de prophétie et fut illustre en miracles.

b) Lorsque vous faites votre levain, considérez qu'il ne faut que fort peu de bon levain pour faire une bonne pâte, et fort peu de mauvais levain pour en gâter une masse tout entière. Un bon Religieux fait merveille pour la perfection et la renommée d'une maison, et un mauvais y gâte tout en peu d'heures.

c) Quand vous pétrissez votre farine, contemplez que l'eau unit et joint dans une masse une infinité de petits grains de farine, et que la grâce de Dieu a cette force d'unir les hommes ensemble, s'ils veulent devenir un pain propre pour la table de Dieu. La charité nous unit à nos frères, et l'obéissance à nos Supérieurs, entre les mains desquels nous devons être une pâte molle, qui se laisse tourner et former en toutes les façons et les figures qu'il leur plaît.

Jean de Vidal, convers de l'Ordre de Saint-Jérôme, exerça l'office de boulanger, et se laissa tellement former et mouler par ses Supérieurs, que son obéissance fut confirmée par des miracles, au rapport de Siguença, dans l'Histoire de l'Ordre.

d) Lorsque vous mettez le pain au four, méditez combien il souffre avant d'être propre à l'usage des hommes : il est battu à la grange ; vanné et nettoyé ; jeté en terre où il pourrit ; moissonné ; charrié et serré dans la grange ; battu de nouveau et vanné ; remué plusieurs fois dans le grenier ; criblé ; écrasé sous la meule ; bluté au logis ; pétri ; cuit au four ; coupé sur la table ; moulu sous les dents ; corrompu dans l'estomac.

Ne fuyez donc point le travail, si vous désirez vous incorporer à Jésus-Christ votre chef, qui a tant souffert pour l'amour de vous. Vous louez et estimez Jean Sittart, frère convers à la chartreuse de Ruremonde, de ce qu'il a reçu la couronne du martyre, faisant l'office de boulanger. Vous voudriez être comme saint Sabas qui, servant le boulanger de son monastère, entra dans le four tout embrasé sans se brûler, pour reprendre les habits d'un Religieux, ou comme saint Nazaire, religieux, qui éteignit les flammes de son four sans s'incommoder, ni endommager la robe dont il s'était servi. Vous voudriez avoir du mal et mériter beaucoup sans le sentir. Il faut souffrir, être resserré dans votre office, cuire au milieu des tentations intérieures et des afflictions extérieures, et par ces épreuves

vous serez trouvé de bon goût, et vous deviendrez utile et agréable à votre Roi et Créateur très aimable et très adorable.

CHAPITRE II.

QUATRE VERTUS NÉCESSAIRES AU BON CRÉDENCIER RELIGIEUX.

I. Importance de l'office du Crédencier. — II. Vertus nécessaires au Crédencier religieux : 1° La Netteté ; 2° la Fidélité ; 3° la Patience ; 4° la Sobriété. — III. Pensées dévotes pour le Crédencier.

I. Nous appelons crédencier celui qui a la charge de la crédence, où l'on prépare le pain, le vin et tout ce qui est nécessaire pour le dessert, et qui a soin d'accommoder le réfectoire où les Religieux prennent leurs repas.

Cet office est de plus grande importance qu'il ne paraît d'abord ; car de la bonne conduite d'un crédencier dépend beaucoup le maintien de la vertu dans la maison, et une bonne partie de la conservation de la régularité. Les désordres sont presque toujours entrés par la bouche dans les Religions qui se sont détraquées ; et les buvettes que l'on a faites dans le réfectoire, dans la crédence ou ailleurs, ont ouvert la porte aux autres vices plus exécrables.

II. Je trouve quatre vertus nécessaires au bon et vertueux crédencier religieux, qui le conduiront et le conserveront toute la journée, c'est à savoir : la netteté, la fidélité, la patience et la sobriété.

1. Le premier devoir du crédencier est de tenir très net le réfectoire et tout ce que l'on y sert.

Les Religieux sont debout et en action, les uns depuis quatre heures du matin, les autres depuis minuit. Ils persévèrent dans un continuel recueillement et une continuelle application d'esprit jusqu'à l'heure du repas. Le

réfectoire est un lieu de soulagement et de récréation pour le corps et pour l'âme. Il est d'une absolue nécessité, à moins de tomber sous le faix.

Si un Religieux harassé entre dans un réfectoire mal en ordre, où le pavé soit plein d'ordures, de miettes de pain, d'os et d'autres restes de table, où il voit les parois chargées de poussière et d'araignées, les nappes et les serviettes sales et dégoûtantes, les couteaux enrouillés, les pots et les aiguières mal écurés, il se sent frapper au cœur et abattre de tristesse et d'indignation. Il y a même danger de murmure contre les Supérieurs, qui, dans la connaissance de la rigueur de l'Ordre et de la pauvreté de la maison, n'ont pas soin que l'on fasse au contentement raisonnable des Religieux ce qui ne coûte rien.

Si des séculiers prennent quelquefois leur repas dans une Maison religieuse, la netteté et la bienséance extérieure les édifient, comme une marque presque certaine de l'intérieure. Allez dans une maison déréglée, tout y est sale pour l'ordinaire. Allez dans un couvent qui conserve le premier esprit de sa Religion, tout y reluit au dedans et au dehors.

2. La seconde vertu d'un bon crédencier religieux, c'est la fidélité, qui doit être pour le moins aussi grande qu'en aucun autre office, dans la distribution du pain, du vin, des fruits et d'autres choses semblables qui se mettent sur la table et qui se doivent resserrer s'il en reste.

Il y a plusieurs serviteurs et plusieurs officiers externes. Les imparfaits ne regardent pas de si près à un verre de vin, et se persuadent facilement des nécessités imaginaires entre les repas. Si un crédencier n'est vigilant et fidèle, tout se dissipe et les Règles se violent avec impunité, particulièrement celle du silence. Vous verrez quelquefois un couvent de quatre ou cinq personnes peu réglées, où l'on distribuera plus de vin qu'en un de vingt et de vingt-cinq où l'ordre est religieusement observé. Cette variété vous prouve avec évidence quelle charge de conscience

vous avez d'agir avec une totale fidélité et de ne laisser rien faire contre les Règles, quelque léger que cela paraisse, sans en donner avis. Il est plus facile de remédier au commencement des maux que de les arrêter dans leur cours.

Si l'on eût empêché de petits excès de bouche lorsque le désordre se glissa dans certains Couvents, où ensuite ont éclaté de grands scandales, jamais il n'y fût rien arrivé de déplorable.

Nous lisons, dans la Vie de saint Odon, abbé de Cluny, qu'un certain moine fut accusé à la mort d'avoir laissé tomber des miettes de pain étant à table. Il n'est rien de petit au service de Dieu, qui, au jour du jugement, fera rendre compte d'une parole oiseuse.

3. La troisième vertu nécessaire au bon et vertueux crédencier religieux, c'est la patience, lorsque dans une maison plusieurs convalescents et plusieurs pèlerins viennent au réfectoire en des heures différentes, et qu'il y faut demeurer à leur service, avec l'intérêt des autres occupations qui pressent.

Les remèdes sont : Avertir le Supérieur de ce qui se passe, et le supplier de régler le temps à chacun ; — s'occuper tandis que l'on est obligé de demeurer au réfectoire. L'esprit occupé, qui sent que son temps n'est point perdu, est moins sujet à l'indignation et à la colère. Vous pouvez faire votre lecture spirituelle, laver les verres, mettre les nappes ou faire quelque autre chose pareille. — La pensée que vous agréez à Dieu en servant vos frères, qui sont ses enfants, adoucira aussi votre travail. Les Anges ont servi à table du pain à saint Dominique et du poisson à saint François de Paule, comme je l'ai dit ailleurs. Et saint François de Paule servait souvent au réfectoire et se plaisait à cet exercice d'humilité.

Le bienheureux Herman, de l'Ordre de Prémontré, étant appliqué par son Supérieur à prendre le soin du réfectoire, s'attristait de ce que, dans le tracas et le travail

continuels, il n'avait point assez de temps pour vaquer à sa lecture spirituelle, à l'oraison et à la contemplation. La Mère de miséricorde et de charité, voyant son cher enfant dans cette désolation, lui apparut et le caressa à son ordinaire. Elle lui demanda comment il se portait : *Bien, par la grâce de Dieu, à la réserve de l'empressement que me donne mon office de crédencier, qui m'ôte le temps nécessaire pour dire avec dévotion et avec repos d'esprit mes prières, même celles qui sont commandées dans notre Ordre.* La Vierge prit plaisir à son bon zèle ; mais elle lui enseigna qu'il fallait le modérer et le purifier. *Sachez, mon fils,* lui dit-elle, *que rien ne vous est si nécessaire que de servir vos frères avec amour et charité.* Ayant dit ce peu de paroles, elle disparut et laissa une sainte allégresse et une ferveur très ardente à ce vertueux Religieux, qui depuis ce temps-là n'eut rien tant à cœur que de rendre service à tous ceux de la maison.

4. La quatrième vertu qui est très nécessaire au bon crédencier, c'est la sobriété, sans laquelle il se perdra absolument, dans le maniement du pain, du vin et de plusieurs autres choses. Il doit aimer cette vertu en lui-même et en tous ses frères, comme la source de toutes les autres et comme le remède contre les tentations les plus fâcheuses et les plus dangereuses.

Je ne parlerai ici que de ce qui touche le boire, me réservant de traiter de ce qui concerne le manger au chapitre qui suit.

Les Saints se sont rendus merveilleux en ce qui concernait leur boisson. Amman, ismaëlite, vécut en Religion avec une telle austérité, qu'il mangeait très peu et ne buvait jamais même de l'eau ; il mangeait néanmoins les viandes qui se servaient dans la Communauté. Cette abstinence le rendit admirable en toutes les vertus, et lui fortifia le cœur pour plusieurs autres mortifications : il ne se couchait jamais ; il ne se servait point de souliers ; il demeurait à l'ombre en temps froid et s'exposait au soleil

dans les plus grandes ardeurs des jours d'été. Quand la bouche ne fortifie point le corps contre l'esprit, il se rend souple à toutes ses volontés.

Le bienheureux Henri Suso, de l'Ordre de Saint-Dominique, ne buvait jamais qu'au dîner, quoiqu'il fût tourmenté d'une très cruelle soif sur le soir. A la collation, il ne buvait point du tout, et offrait le vin au Père éternel, à l'honneur de notre Sauveur mourant de soif sur la croix. Quelquefois, étant travaillé extraordinairement de la soif, il s'approchait d'une fontaine, regardait l'eau qui en coulait, et n'y touchait point. Il continua longtemps cette mortification, jusqu'à ce que la Vierge lui apporta un vase plein d'eau et lui en fit boire au souper, où la soif l'empêchait de manger.

Une autre fois, cette Mère de charité lui fit couler de son cœur une boisson tout à fait céleste, qui lui ôta entièrement la soif. Et Notre-Seigneur lui oignit un jour le cœur, les mains et les pieds, pour le fortifier dans ses combats.

Saint Henri, ermite anglais, ne vivait que de pain et d'eau, et n'en prenait que trois fois la semaine. Saint Honorat, archevêque d'Arles, ne mangeait chaque jour qu'un peu de pain sec, et ne buvait qu'un peu d'eau. Aux fêtes solennelles, il y ajoutait seulement des herbes et quelques légumes. Sainte Geneviève ne but jamais de vin. Saint Herlaque, qui de gentilhomme se fit ermite dans les Pays-Bas, fit vœu de n'en jamais goûter. Saint Fulgence, évêque, s'en privait toujours, sinon au temps de ses maladies, encore pour lors ne prenait-il qu'un peu d'eau rougie. Saint Genulphe, évêque, et saint Élie, patriarche de Jérusalem, s'en privèrent absolument. Saint Bassien ne s'en servait que les fêtes et les dimanches.

Tous ces Saints et plusieurs autres tenaient le principe salutaire de saint Sébastien, que cette vie misérable n'est nullement le temps de chercher ses aises, mais que la recherche des délices se doit réserver pour l'autre vie.

Saint Fructuose, évêque, refusa de goûter du vin qu'on lui présenta selon la coutume avant d'être martyrisé. Il fit cette action dans la vue des joies et des couronnes du Paradis, comme en témoignent les actes de son martyre. Cette sobriété fut suivie d'une générosité admirable : il déchaussa ses souliers et se mit lui-même au milieu des flammes, avec un cœur et un visage joyeux. Ses liens étant brûlés, il s'agenouilla dans le brasier et pria jusqu'à la mort, avec ses deux diacres, saint Augurie et saint Euloge. Enfin il fut vu par plusieurs monter au Ciel en leur compagnie, orné d'une couronne très belle et très éclatante.

Mon dessein n'est pas de vous priver entièrement de vin. Je suis d'accord avec Panyasidès, poète grec, qui appelle le vin *un très excellent don de Dieu*. Mais aussi je fais un grand état du conseil de saint Paul, qui écrit à son disciple Timothée, évêque d'Éphèse, qu'il en faut prendre fort peu.

Saint Chrysostome enseigne que le vin est une très bonne médecine, et que par conséquent il en faut prendre comme d'une médecine, c'est-à-dire en petite quantité. Si l'on en use sans mesure, *c'est un poison dangereux,* dit Philon. *C'est une ciguë qui cause la mort,* dit Clément Alexandrin. *C'est un feu dévorant,* comme parle Callimaque, poète grec, qui dit encore *qu'il est une tempête qui submerge la raison avec plus de violence que les vents ne renversent un navire dans la mer.*

Saint Jérôme supplie très instamment la vierge Eustochie, à qui il écrit, de fuir le vin comme le venin, dans l'assurance que ce sont les premières armes du démon contre les jeunes gens ; que l'avarice, l'orgueil et l'ambition ne secouent point l'âme avec tant de violence, et ne la charment point avec tant de danger ; que nous corrigeons aisément les autres vices, mais que la chair est un ennemi domestique et enfermé au dedans de nous ; qu'en tout lieu nous portons cet ennemi avec nous ; que le vin e

jeunesse sont un double embrasement de la volupté. Enfin, il tire cette conclusion : *Pourquoi jetons-nous de l'huile sur les flammes ? Pourquoi versons-nous sur notre corps des charbons ardents qui nous consument ?*

Saint Antioque se sert d'une autre comparaison : *Comme,* dit-il, *la terre qui est arrosée d'une petite pluie donne une moisson excellente et bien nette, sans aucune mauvaise herbe, et celle qui est trop humectée ne produit que des chardons, de même celui qui use du vin avec modération exerce plusieurs actes de vertu, et celui qui en prend avec excès se remplit de vices et d'imperfections.*

Nous tenons pour une folie que les anciens Scythes et Thraces versassent du vin sur leurs habits dans leurs festins, et qu'ils en estimassent les taches belles et de bon augure. Les âmes de ceux qui s'amusent à trop boire sont beaucoup plus salies que n'étaient les robes de ces indiscrets. Nous devons donc les mettre au nombre des insensés, comme le définit saint Justin, martyr.

Les Lacédémoniens crurent que leur roi Cléomène était devenu furieux et enragé, pour s'être accoutumé avec les Scythes à boire du vin pur sans le modérer avec de l'eau. Les Locriens avaient une loi si rigoureuse contre ceux qui buvaient du vin pur, qu'ils condamnaient à mort les malades mêmes qui s'en étaient servis sans l'ordre du médecin. Chez les Marseillais, les Milésiens et les Romains, le vin était entièrement défendu aux femmes ; et chez les Romains, si nous en croyons Elien, un homme n'en pouvait boire qu'à l'âge de trente-cinq ans. Les Nazaréens, chez les Hébreux, n'en buvaient jamais et ne goûtaient pas même des raisins.

La vie religieuse ne nous prescrit point une si grande rigueur ; mais prenez soigneusement garde qu'il n'y arrive aucun excès. Si vous sentez la moindre inclination à un vice si brutal, domptez-vous généreusement, avec une ferme résolution de plutôt mourir que de boire une goutte de vin sans permission.

Ceux qui aspirent à la perfection vont plus avant, et ne boivent de l'eau qu'avec poids et mesure, et jamais sans congé. David, pressé de la soif, offrit à Dieu l'eau que ses capitaines lui avaient apportée de la citerne de Bethléem, et se mortifia en la versant par terre.

Il y a tant de plaisir à boire de l'eau dans l'extrémité de la soif, que Lysimaque aima mieux perdre son royaume que de s'en priver. Les soldats d'Antoine, au retour de la guerre contre les Parthes, aimèrent mieux s'exposer à une mort presque certaine que de s'abstenir de boire d'une eau qui était venimeuse, ce dont on les avait avertis. Ce n'est donc pas une petite vertu que de se modérer, même en cette boisson.

Athenée raconte qu'on trouve en plusieurs lieux des eaux très agréables au goût, qui sentent le vin, comme celles d'une fontaine de Paphlagonie, qui enivraient ceux qui en buvaient. Théopompe écrit qu'auprès du fleuve Erganes, une eau aigrette avait le même effet. Toute eau peut causer du mal par ses indigestions et sa crudité, et nuire même à la chasteté. L'eau embrase la chaux et augmente les flammes d'une fournaise. Elien dit qu'un certain fleuve nommé Pontus a des pierres qui chassent les serpents, étant pulvérisées et brûlées, et qui s'enflamment, si l'on verse de l'eau dessus.

Saint Charles Borromée n'eût pas pris une goutte d'eau hors des repas, dans les plus grandes chaleurs d'Italie, nonobstant les grands travaux qu'il entreprenait.

De tous ces raisonnements et de tous ces exemples, concluons qu'un Religieux crédencier doit être très sobre, particulièrement en son boire, pouvant beaucoup mériter par cette mortification, et pouvant grandement faillir dans le relâchement et en suivant les appétits d'une nature corrompue.

III. Cherchons maintenant quelques considérations, qui vous donnent occasion de plusieurs oraisons jaculatoires dans la diversité de vos exercices.

1. Quand vous portez de l'eau dans un lave-main, ou que vous le nettoyez, souvenez-vous que plusieurs malades ont été guéris en se lavant avec de l'eau dont les Saints s'étaient servis pour laver leurs mains. L'eau de laquelle saint Édouard, roi d'Angleterre, et saint Bonnet, évêque de Clermont en Auvergne, avaient usé pour cet effet, guérit plusieurs aveugles qui s'en lavèrent les yeux. Celle qui servit à laver les mains à saint Odilon, abbé de Cluny, rendit la parole à un soldat muet et chassa la fièvre d'un bourgeois de Turin.

Vous admirez ces merveilles ; admirez davantage les eaux du baptême et de la contrition qui purifient l'âme. Admirez le sang de Jésus qui blanchit les âmes et qui en chasse toutes les infirmités. Lavez-vous dans cette heureuse piscine, qui donne une santé parfaite à tous ceux qui s'y plongent.

2. Quand vous lavez les verres, souvenez-vous de la fragilité de notre nature, qui se casse tous les jours par la mort, quant au corps, et quant à l'âme, par le péché. Un verre, quoique très fragile, mis dans un coffre bien fermé, durera des myriades d'années. Mettez votre corps en tel lieu qu'il vous plaira, en haut, en bas, au chaud, au froid, à la ville, aux champs, en France, en Italie ; la mort vous le brisera toujours et vous en emportera quelque chose à chaque moment.

Voulant mieux nettoyer le verre, si vous le pressez trop, vous le rompez. Tâchez d'ôter vos imperfections et celles d'autrui, mais avec douceur de cœur, avec prudence et avec modération, autrement vous gâterez tout.

Considérez qu'il est facile de casser un verre, et très difficile de le remettre dans son premier état ; et que l'on tient pour un grand miracle que saint Odilon ait rétabli un vase de cristal très précieux et bien ouvragé, que l'empereur Henri lui avait envoyé pour le lui faire voir par rareté, et qu'un de ses Religieux avait cassé par mégarde en le maniant et l'admirant. Quiconque perd la grâce de

Dieu ne peut jamais la recouvrer sans une miséricorde particulière et une nouvelle grâce surnaturelle ; ce qui nous doit toujours maintenir dans la crainte et dans l'humilité.

3. Lorsque vous mettez les nappes, les assiettes, les couteaux et le reste sur la table, considérez combien de personnes travaillent dans le monde, afin qu'un Religieux prenne son repas sans inquiétude. Il faut des laboureurs, des vignerons, des tisserands, des couteliers, des potiers et plusieurs autres sortes d'artisans, pour avoir du pain, du vin, du linge et le reste.

Remerciez Dieu du soin qu'il a que rien ne manque à ses serviteurs. Les Arcadiens vivaient autrefois de glands ; les Mandes vivaient de sauterelles ; les Zigantes mangeaient des singes ; les Bisoltes buvaient le sang de leurs chevaux ; les Phrygiens mangeaient des vers ; les Africains, des lézards, divers peuples, des viandes très insipides. Et Dieu pourvoit ses amis d'une vie honnête et sans excès.

Relevez votre esprit plus haut, et voyez que cet aimable Seigneur donne à la sainte Table le Pain de vie, et à la prédication sa sainte parole, qui est la nourriture des âmes. Voyez si vous traitez un peu mieux notre doux Jésus, quand il descend en votre bouche et en votre cœur, et qu'il vous traite vous et vos frères. Faites une bonne résolution de le recevoir, comme les saintes Marthe et Marie Madeleine, qui le reçurent avec charité et ferveur et le pourvurent de tout ce qui lui était nécessaire.

4. Lorsque vous coupez le pain et que vous le mettez sur la table, méditez que Dieu accorde ses grâces à qui et comme il lui plaît ; que notre Sauveur bénit et multiplia les pains ; que saint Vincent Ferrier nourrit deux mille personnes avec quinze pains ; que saint Richard, évêque de Cicester, en Angleterre, rassasia trois mille pauvres avec un seul pain, et que les restes eussent été suffisants pour donner l'aumône ordinaire à cent pauvres.

5. Lorsque vous portez le vin sur la table, pensez à la

bonté du Créateur, qui n'a pas voulu donner précisément à ses créatures ce qui est de la pure nécessité, mais qui a voulu y ajouter ce qui est de surérogation et ce qui sert à la joie et à la récréation. Concluez, à la vue de cette bonté, que vous devez faire non seulement ce qui est d'obligation, mais aussi ce qui est de pure dévotion pour son amour et son service.

6. Quand on vous ordonne de mettre de l'eau dans le vin, ou que vous portez sur la table les aiguières pleines d'eau, considérez que l'eau est très nécessaire pour rafraîchir le sang et pour empêcher que les corps ne brûlent par des feux dangereux.

Souvenez-vous que saint Gildas, saint Fursy, saint Albert, ermite, et d'autres, ont changé l'eau en vin ; que Notre-Seigneur a fait ce miracle, non seulement pour ceux qui étaient aux noces de Cana, en Galilée, mais aussi une fois pour la vierge sainte Aldegonde, deux fois pour saint Odilon, trois fois pour saint Gerlaque, ermite aux Pays-Bas, et plusieurs fois pour plusieurs autres de ses serviteurs.

7. Quand vous servez le fruit, pensez qu'avant le déluge les hommes ne mangeaient que des herbes de la terre et des fruits des arbres, ainsi que le disent quelques-uns ; et qu'ils ne laissaient pas de vivre huit et neuf cents ans, pour nous montrer que la sobriété sert même à la vie corporelle.

Les Saints se sont souvent abstenus de fruits pour une victoire plus parfaite. Le bienheureux Henri Suso aimait fort les pommes ; pour se mortifier, il fut deux ans qu'il n'en voulut point manger du tout. Après ce temps-là, Dieu l'en pourvut par un moyen extraordinaire, et en donna beaucoup à son Couvent par ses prières.

8. Lorsque vous voyez la modestie angélique de tant de serviteurs et amis de Dieu, estimez-vous heureux d'être employé à les servir et à les nourrir. Vous voyez les prédicateurs, les professeurs de théologie, les recteurs et les provinciaux qui les servent avec ferveur et allégresse.

Elevez votre cœur au Ciel, et souvenez-vous de ce que Notre-Seigneur promit à ses Apôtres, qu'il donnerait un festin à ses amis dans le Paradis et qu'il les y servirait.

Toutes ces considérations et d'autres semblables vous seront utiles pour vous entretenir l'esprit dans une continuelle dévotion, et pour faire que votre office, vous étant profitable, vous soit aussi agréable. Mais prenez garde à ne pas tellement occuper votre esprit à ces pensées spirituelles, que vous manquiez à faire en perfection ce qui est de l'extérieur, ou que vous rompiez et cassiez ce qui est mis entre vos mains. Dieu demande de nous un service raisonnable, il veut notre cœur, mais il désire aussi que notre office se fasse excellemment.

CHAPITRE III.

CINQ VERTUS NÉCESSAIRES AU BON CUISINIER RELIGIEUX.

I. Excellence de l'office du Cuisinier : 1° Les Saints ont une haute opinion de cet office ; 2° Dieu a fait des miracles pour les Cuisiniers. — II. Vertus nécessaires au Cuisinier : 1° L'Humilité ; 2° la Charité ; 3° la Netteté ; 4° la Sobriété ; 5° la Dévotion. — III. Pensées dévotes pour le Cuisinier.

I. Le plus grand soin et le plus utile que puisse avoir un Religieux appliqué à la cuisine, c'est de concevoir, de maintenir et d'augmenter une grande estime de son office ; car cette estime le conservera dans une sainte joie et empêchera que son esprit ne s'abatte et ne s'attiédisse dans le service de Dieu.

Le meilleur moyen d'avoir une haute opinion de votre office, c'est de le contempler au véritable jour des lumières de Dieu et de ses Saints, et de voir quelles pensées ils en ont eues. Vous verrez que les âmes les plus relevées dans la perfection ont pris un plaisir indicible dans les fonctions

de votre charge, et que Dieu, par lui-même et par ses Anges, leur a fait de grandes grâces en cette considération.

1. Saint Ignace ne fut pas plus tôt créé Général de la Compagnie, qu'il s'alla cacher huit jours dans la cuisine, servant le cuisinier comme un simple novice, avec une ardeur et une humilité qui ravissaient toute la maison d'admiration. Saint François de Borgia, duc de Candie et Général de notre Compagnie, se plaisait grandement dans les plus bas et les plus laborieux exercices de la cuisine.

Sainte Bathilde, reine de France, s'étant faite religieuse au monastère de Chelles, servait dans la cuisine avec une affection, une humilité et une consolation singulières. Sainte Radegonde, aussi reine de France, se rendit admirable dans les occupations du même office. Elle portait le bois sur ses épaules, allumait le feu, nettoyait les herbes, balayait la cuisine, lavait la vaisselle et faisait tout le reste comme une pauvre servante.

Saint Arnould, évêque de Metz, poussé du désir de vaquer avec plus de solidité et de tranquillité à son salut et à sa perfection, laissa son évêché pour se retirer dans la solitude, où il assembla des Religieux et des lépreux, qu'il servait avec une charité et une constance prodigieuses. Il les déchaussait et nettoyait leurs souliers, leur lavait souvent les pieds et la tête, faisait leurs lits et servait avec ferveur à la cuisine. Il donnait le meilleur aux autres, se consumait de jeûnes et d'abstinences, et tâchait de toutes ses forces d'aider et ses frères et les pauvres. Il était d'une maison très illustre, et d'elle sont descendus Pépin, Charles Martel, Charlemagne et les autres rois de la seconde race.

Saint Athanase, comme le raconte André de Yepès, étant exilé, se retira une fois chez les ermites de Notre-Dame de Valvanerès, en Aragon, auxquels il servait de cuisinier. Son humilité fut approuvée du Ciel par un miracle qui dure encore aujourd'hui ; car il ne resta jamais plus de cendres que ce qu'il en fallait pour couvrir le feu du foyer, quelque quantité de bois qu'il y mît.

Saint Conrad, légat apostolique, de l'Ordre de Cîteaux, était doué d'une sainteté si extraordinaire, que ses doigts, avec lesquels il tenait l'Hostie à la Messe, luisaient de nuit comme une chandelle; de sorte que, sans aucune autre lumière, il lisait toute sorte d'écritures. Ceux de son Ordre le mettent dans le catalogue de leurs Saints. A l'article de la mort il dit avec un grand sentiment : *Plût à Dieu que j'eusse vécu jusqu'à cette heure dans mon monastère de Villars, sous la discipline régulière, et que je me fusse occupé toute ma vie à laver les écuelles de la cuisine!*

Le cardinal Alexandre, qui avait été dominicain, disait dans sa dernière maladie : *Oh! qu'à cette heure je suis fâché de n'être pas demeuré toute ma vie dans ma Religion! Je vous assure que j'aimerais mieux avoir toujours servi le cuisinier de mon couvent que d'avoir été cardinal.* Nicolas IV, qui avait été de l'Ordre de Saint-François, protestait hautement qu'il préférerait l'office de cuisinier dans un de ses couvents à la souveraine dignité du Pontificat, où on l'avait élevé. Paul III, étant à la fin de ses jours, s'écria : *Oh! comme j'aimerais beaucoup mieux avoir été le marmiton du cuisinier des capucins que d'avoir eu l'espace de seize ans cette dignité qui approche de la dignité divine!*

2. Le Paradis a fait gloire d'aider, de consoler et d'honorer les convers et les sœurs converses qui se sont volontiers et humblement mis à la cuisine, et y ont servi de bon cœur.

La bienheureuse Bérengère, sœur laïque de l'Ordre de Saint-François, reçut une notable faveur des Saints de son monastère. Elle faisait l'office de cuisinière à Ville-Comte, en Portugal, et parvint à un si haut degré de vertu, que le Ciel fit miracle pour la confirmer dans la dignité d'Abbesse.

Les Religieuses de son couvent s'étaient assemblées pour l'élection d'une Abbesse, et avaient toutes quelque prétention à cette dignité. Elles donnèrent, à l'insu l'une

de l'autre, leurs voix à Bérengère, de peur d'en aider quelqu'une des prétendantes. Les commissaires furent bien étonnés, et encore davantage les Religieuses, qui n'avaient eu aucun dessein de l'élire ; néanmoins, à la vue de cette merveille, elles confirmèrent encore d'un consentement général leur élection.

Les imparfaites voulurent depuis se prévaloir de leur noblesse, et protestèrent de nullité contre cette élection, vu qu'il était nécessaire que celle qu'on choisissait fût religieuse de chœur. Bérengère convoqua le Chapitre, et se voyant suivie de fort peu de Religieuses, ne perd pas courage ; mais, emportée d'une ferveur extraordinaire, elle s'écria et dit aux Religieuses mortes : *Puisque mes Sœurs me refusent le respect et l'obéissance qu'elles me doivent, vous autres qui êtes ensevelies en ce lieu, obéissez-moi et rendez-moi ce devoir.* Incontinent sept Religieuses enterrées au Chapitre sortirent de leurs tombeaux, se vinrent ranger aux pieds de Bérengère et lui rendirent tout respect et toute soumission. Ce prodigieux miracle remit dans le devoir toutes les autres Religieuses, qui se soumirent sans délai à leur Abbesse.

Les Anges suppléèrent à l'office du bienheureux Gérard, de l'Ordre de Saint-François, lequel avait oublié, le jour de Pâques, d'apprêter le dîner aux Religieux, ayant été ravi en contemplation du mystère de la Résurrection de notre Sauveur.

Ils firent de même le jour de la Circoncision pour Sauveur de Horta, frère laïque du même Ordre. On lui avait commandé la veille de préparer le dîner pour le lendemain, le chancelier du royaume de Valence s'y devant trouver. Ce frère très fervent s'en alla à l'église, y demeura toute la nuit en oraison et, continuant ses dévotions le matin, oublia ce qui lui avait été ordonné. Mais on n'y perdit rien ; car on trouva toutes les viandes apprêtées par les Anges, et si bien assaisonnées qu'on n'en avait jamais mangé de meilleures.

Notre-Seigneur Jésus-Christ apparut souvent à Guda, sœur converse de l'Ordre de Cîteaux, sous la forme d'un bel enfant, et l'aida à faire son office de cuisinière au monastère d'Hovenez. Les Religieuses d'Argenton assurent qu'une de leurs Sœurs converses, qui était cuisinière, rencontra l'Enfant Jésus au retour de l'office, le jour du Vendredi-Saint, et qu'ayant apprêté le dîner dans l'eau qui avait servi à laver ses habits, elles n'avaient jamais mangé aucunes viandes plus délicieuses. Cet aimable Jésus apparut aussi à sœur Marie, qui servait à la cuisine, et lui départit plusieurs dons et plusieurs grâces.

Dieu même a rendu illustres, par plusieurs miracles, les Religieux qui se sont humiliés d'un grand cœur dans cet office. François de France, frère laïque de l'Ordre de Saint-François, multiplia un peu de poisson, de sorte que toute la Communauté en eut abondamment. Éverard, frère convers de l'Ordre de Cîteaux, renommé par sa piété et son humilité, préparait les viandes aux frères qui allaient pour le charroi dans les bois. Le pot qu'il avait mis sur le feu se cassa, et il ne lui en restait aucun dont il se pût servir. Il se mit alors en prières, et son pot se trouva incontinent aussi entier qu'auparavant, et les herbes y furent plus tôt cuites que si aucun accident ne fût intervenu. Dieu y ajouta une saveur particulière, et tous les Religieux dirent que jamais ils n'avaient mangé de si bonnes herbes depuis leur entrée au monastère.

Ces considérations et d'autres semblables ont fait que les fervents Religieux ont toujours pris grand plaisir à s'occuper dans les offices les plus ravalés de la cuisine. Jacques Ruis, coadjuteur de notre Compagnie, se plaisait tellement en ces exercices d'humilité, qu'on n'a pas remarqué qu'en vingt-neuf ou trente ans qu'il y est demeuré, il ait demandé une fois de sortir pour aller prendre l'air.

II. Voyons maintenant par quelles vertus un cuisinier religieux peut arriver à la perfection. J'en trouve cinq

principales, c'est à savoir : l'humilité, la charité, la netteté, la sobriété et la dévotion.

1. Premièrement, grand et excellent devant Dieu, l'office de cuisinier est assez bas aux yeux des hommes. Il faut donc l'embrasser d'un cœur vraiment humble et qui se plaise en vérité dans le mépris de soi-même. Cette humilité doit paraître dans les paroles, les habits, le maintien, et dans toute la conduite de sa vie.

Un Religieux destiné à cet exercice par la sainte obéissance, doit être bien aise de l'heureuse nécessité de vivre dans des habits moins nets qu'ils ne seraient dans un autre office, et du pouvoir qu'il a de demander avec plus de liberté de vieux habits sans aucune crainte de vanité. Il doit aussi prendre plaisir à être dans un lieu où il sent plus mauvais qu'ailleurs, et où les exercices sont tenus pour plus ravalés par les hommes. Mais, de peur que son esprit ne s'abatte et ne s'attriste, qu'il se mette souvent en mémoire les Saints qui l'ont précédé, qui lui montrent le chemin du Ciel et la couronne qui l'y attend et qui se fait tous les jours plus brillante.

Carloman fit paraître une admirable humilité dans le service de la cuisine. Il était oncle de Charlemagne, prince et presque roi de Germanie, et toutefois ayant pris l'habit en l'Ordre de Saint-Benoît, au mont Cassin, il servait de marmiton. Le cuisinier était si rustique qu'il le traitait très mal de paroles et lui donnait quelquefois de grands soufflets. Ce cœur généreux et magnanime disait seulement : *Dieu et Carloman vous le pardonnent.*

Un jour, le gentilhomme qui avait suivi ce grand prince et qui s'était fait religieux avec lui, indigné de cette barbarie et de cette insolence, se jeta sur ce cuisinier mal avisé et le sangla comme il méritait : *Dieu,* dit-il, *ne te le pardonne pas, non plus que Carloman.* Le matin l'on tint le Chapitre, où ce jeune Religieux fut sévèrement repris d'avoir mis la main sur le maître cuisinier, mais il repartit incontinent *qu'il n'était point raisonnable de*

souffrir que son maître Carloman, frère de Pépin, roi de France, fût traité avec une telle indignité.

Carloman, à ces paroles, se jette contre terre et prie l'Abbé et les Religieux de ne le pas croire, et d'estimer qu'il faisait cette rodomontade pour échapper à la punition qu'il avait méritée. L'Abbé vit bien que cette héroïque humilité venait d'un cœur qui était véritablement noble. Il le releva de terre, l'embrassa en fondant en larmes de joie d'avoir un si grand trésor dans son monastère. Il lui demanda pardon pour cet indiscret qui l'avait frappé, et le voulut élever en des charges honorables. Mais l'humble Serviteur de Dieu s'abaissa encore davantage, et fit une si généreuse instance, qu'on le laissa toute sa vie dans des offices très bas selon le monde, au très grand profit et au très grand contentement de son âme.

Le Père Louis Richeome, après avoir été deux fois Provincial de la Province de Lyon et une fois de celle de Guyenne, après même avoir été le premier Assistant des Provinces de France à Rome et Chancelier de cette université de Pont-à-Mousson, ne pouvait plus aller à la cuisine à cause de ses gouttes. Il s'y faisait porter et y nettoyait la vaisselle avec ardeur et humilité, à l'édification de toute la maison.

Cette humilité des nobles, des savants et des Supérieurs même vous doit servir d'un puissant aiguillon pour faire votre office avec joie, avec ferveur et avec dévotion. Sébastien, roi de Portugal, visitait souvent le collège d'Évora et admirait, entre autres choses, que les professeurs de théologie et les hommes de grand renom parmi le peuple étaient occupés aux moindres offices de la maison et aux exercices de la cuisine.

On ne perd jamais rien, même devant les hommes, par les actions d'humilité, et l'on gagne beaucoup devant Dieu. Jacques Ruis, frère coadjuteur de notre Compagnie, fut cuisinier, et portait les habits les plus vieux et les plus déchirés du collège. Il en était si aimé et si estimé, qu'une

personne des plus sages et des plus illustres de la ville de Majorque, où il demeurait, demanda et obtint comme une singulière faveur sa soutane toute rapiécée et la garda comme une relique. Dieu aussi l'éleva si haut dans le Ciel, qu'il fut vu par saint Alphonse Rodriguez en Paradis, proche de Notre-Dame, tout resplendissant de gloire, comme je l'ai dit ailleurs, en parlant de sa dévotion à la Messe.

Il est difficile de trouver un exemple qui prouve mieux combien l'humiliation dans une cuisine plaît à Dieu, que celui de la bienheureuse Amma, dont Palladius, Cassien et Raderus écrivent ce qui suit :

Tabenna est une île que le fleuve du Nil fait dans la Thébaïde d'Égypte. D'un côté était un monastère de cinq mille Religieux, qui n'avaient qu'un Supérieur ; de l'autre côté était un couvent de trois cents Religieuses. La bienheureuse Amma (quelques-uns l'appellent Isidore) y était occupée aux plus vils ministères de la cuisine : elle lavait la vaisselle, écurait les pots, balayait et portait les ordures, et expédiait avec allégresse ce qui faisait bondir le cœur aux autres. On la traitait comme une folle, et on la chargeait à toutes rencontres d'opprobres et d'insultes. Elle prenait toutes ces injures comme une douce rosée du Ciel, et était d'autant plus joyeuse qu'on l'affligeait et qu'on la méprisait davantage. Jamais elle ne se mettait à table avec les autres ; mais elle prenait leurs restes, et encore avec une très grande sobriété. Au lieu de voile, elle jetait sur sa tête un torchon de cuisine ; elle allait nu-pieds et très mal habillée. Jamais ni plaintes ni paroles de colère et d'indignation ne sortirent de sa bouche ; mais elle demeurait sans cesse recueillie en elle-même dans un continuel silence.

Dieu ne voulut pas qu'une si éminente vertu fût plus longtemps cachée. Il envoya un Ange à saint Pytirum, qui lui dit : *D'où vient, Pytirum, que tu te mires tant dans tes vertus, et que tu contemples ta ferveur de plusieurs années*

que tu as passées en Religion? Veux-tu voir une fille qui est beaucoup plus sainte que toi? Va-t-en au couvent des Religieuses de l'île de Tabenna, et tu en trouveras une qui a un diadème sur sa tête. (Ainsi l'Ange appelait le torchon qu'elle y mettait.) *Elle est plus grande devant Dieu que toi, à raison que dans une infinité d'affronts et d'outrages que tant de filles lui ont faits, son cœur est demeuré fixe et immobile en Dieu sans aucun trouble.*

Le bon Ange disparaît, et le saint vieillard vole à ce monastère. Il demande d'abord que l'on fasse venir toutes les Religieuses. Elles y accourent, dans la joie de voir un homme d'une si grande sainteté. En ce grand nombre, il n'aperçut point ce diadème dont l'Ange lui avait parlé. Il déclare alors sa vision et demande que l'on fasse venir celles qui restaient. *Il ne reste plus,* dirent-elles, *qu'une folle, mais il n'y a aucune apparence de la faire paraître : elle est enfermée dans la cuisine et est pleine de graisse et d'ordures.* Il presse pour qu'on la fasse venir, on y accourt ; mais elle fit résistance contre son ordinaire, ayant connu par révélation la raison pour laquelle on l'appelait. On la traîne donc par force au milieu de cette grande assemblée.

Dès qu'elle parut, saint Pytirum se jeta à ses pieds et lui dit : *Bénissez-moi, ma Révérende Mère.* Elle se prosterne incontinent contre terre. *Hélas!* s'écria-t-elle, *je suis une pauvre pécheresse. C'est moi qui ai besoin de votre bénédiction.* Les Religieuses, bien étonnées, dirent à ce saint personnage : *Ah! mon Révérend Père, ne vous trompez pas, ce n'est qu'une pauvre sotte. — Mais vous autres,* dit saint Pytirum, *vous êtes de vraies et parfaites sottes : plût à Dieu qu'au jour du jugement je sois d'aussi grand mérite qu'elle!*

Ces pauvres filles, tout éplorées et éperdues d'avoir si mal traité une si admirable servante de Dieu, se prosternèrent aux pieds du saint vieillard, lui demandèrent par-

don et lui déclarèrent la façon indigne dont elles l'avaient traitée.

Saint Pytirum s'étant retiré dans sa solitude, les Religieuses commencèrent à honorer d'autant plus cette pauvre servante de cuisine, qu'elles l'avaient plus ignominieusement méprisée. Mais une âme bien enracinée dans la connaissance de soi-même, et qui aime de cœur l'humilité et l'humiliation, ne peut souffrir les louanges et les vains honneurs des créatures. Amma s'enfuit secrètement du monastère pour vaquer au service de Dieu seul, et se cacha si bien qu'on ne la put jamais retrouver.

Si vous voulez être grand dans le Ciel, soyez petit et humble sur la terre, et vous serez aimé, honoré et admiré de Dieu et de ses Anges.

2. La seconde vertu d'un bon cuisinier religieux, c'est la charité, tant envers ses frères qu'envers les pauvres. La première action de la charité et de la miséricorde corporelle, c'est de nourrir ceux qui ont faim. Votre premier soin doit être de si bien faire votre office, que chacun soit content, et vous rendrez un service signalé à Dieu et à vos Supérieurs.

Le joug de la Religion est pesant ; le diable traverse tant qu'il peut les plus fervents, les maladies du corps accablent l'âme ; on donne des pénitences inopinées ; on fait des austérités volontaires ; la Règle met sur le dos la croix, qui pèse dans un chemin qui est long et qui dure toute la vie ; une prédication, une argumentation, une autre entreprise ne réussit pas. De sorte qu'il est difficile que le cœur ne soit serré de quelque tristesse.

Si avec ces difficultés vous trouvez un cuisinier peu charitable et négligent, qui cuise et apprête mal les viandes, ce mal joint aux autres semblera insupportable aux imparfaits et difficile à tous les autres.

Trouvez toutes les inventions possibles pour bien assaisonner ce qui sort de votre office. Vous admirez le peu que l'on donne pour des personnes très recommandables

et très illustres en noblesse, en richesses, en science et en vertu : n'est-il pas de raison que du moins il soit apprêté par les mains de la charité ? Un bon potage contentera un pauvre Religieux qui est fatigué et harassé, et l'empêchera quelquefois de tomber malade.

Assurez-vous que vous faites toujours un grand bien ou un grand mal dans votre cuisine. La santé, la force, la joie et les services de tant d'amis particuliers de Dieu dépendent de votre négligence ou de votre diligence. Vous prêchez, vous confessez, vous enseignez, vous chantez au chœur, vous visitez les malades, et vous faites toutes les autres fonctions, lorsque, par votre charité et votre industrie, vous leur donnez les forces pour le travail et pour le soutien des fatigues de la Religion.

Si vous aviez mis à dessein des herbes vénéneuses dans un potage ou dans une sauce, et que plusieurs en tombassent malades, vous estimeriez avoir fait un énorme péché, et vous auriez raison. Comment donc n'auriez-vous aucun scrupule, si la viande était si mal cuite et si mal préparée que la digestion en fût très difficile ?

La maison fait toujours les mêmes frais, et l'argent est presque perdu si la viande est mal accommodée. Oseriez-vous jeter à la rivière la moitié des viandes qu'on vous remet ? Comment donc oseriez-vous ne les pas bien assaisonner, vu que cette paresse les rendrait presque inutiles et quelquefois nuisibles à la santé ? Un Religieux honnête et vertueux se contente de fort peu de viande ; mais il est nécessaire qu'il n'en soit point incommodé pour ses fonctions.

Si vos frères sont imparfaits, et qu'ils murmurent de votre peu de soin, efforcez-vous de les contenter, pour empêcher les péchés que ces fâcheries causeraient. S'ils sont vertueux, et qu'ils ne disent mot, quoique vous les négligiez, cette vertu vous doit toucher si fort, que vous ayez honte de vous-même et que vous soyez vivement poussé à vous amender.

Jacques Ruis, dont j'ai parlé, étant cuisinier, avait un si grand désir du contentement des serviteurs de Dieu, qu'il leur donnait toujours les meilleures portions et se réservait la pire. Prenez-en si vous voulez une bonne ; mais ayez soin de celles des autres, que vous devez tenir pour meilleurs et plus agréables à Dieu que vous.

Vous devez aussi avoir une grande charité envers votre Monastère, épargnant ce que vous pouvez en bois, en sel, en épices et en toutes autres choses. Vous épargnerez souvent par ce soin la nourriture d'un ou de deux Religieux, et vous serez cause du salut de quelqu'un qui sera reçu, et qui eût été rejeté si la maison ne l'eût pu nourrir.

Surtout prenez garde à ne point trop saler ni épicer les potages et le reste ; car c'est une cause des tentations déshonnêtes. De là vient que les Latins appellent les impudiques *Salaces*. De plus, les viandes salées provoquent à une boisson plus copieuse. Or, comme dit saint Paul, *la luxure est dans le vin,* et il n'est rien qui ruine tant les maisons que la provision de vin. Vous aiderez donc notablement votre couvent, si vous avez cette prudence de ne point obliger par vos sauces mal faites une Communauté à boire beaucoup.

La charité vous avertit aussi de mettre votre soin pour l'entretien des pauvres qui sont à votre porte. Ne laissez rien perdre de ce qui revient de table ; ramassez toute la graisse pour leur potage. Souvenez-vous que le mauvais riche n'est pas repris de ce qu'il ne donnait pas aux mendiants les morceaux les meilleurs et les plus délicats de sa table, mais de ce qu'il leur en refusait les miettes, c'est-à-dire les restes qu'on laissait perdre au lieu d'en faire profiter les nécessiteux. Votre vaisselle et votre linge se gâtent faute d'ôter la graisse de dessus les plats et les assiettes, qu'il faut nettoyer et torcher, et les pauvres ne sont point secourus, comme vous pourriez aisément le faire, en gagnant le Paradis.

Mettez principalement toute votre prudence, votre pa-

tience et votre industrie à conserver la charité entre vous et le dépensier, qui vous donne la chair, les œufs, le poisson et le reste. Ne vous prenez jamais de paroles avec lui, quoiqu'il manque quelquefois de vous donner assez tôt ce dont vous avez besoin, ou qu'il ne le donne point tel que vous le désireriez.

Suppléez à son oubli ou à sa négligence par votre activité et par vos sueurs. Ne laissez pas d'avertir le Supérieur, ou le confesseur, ou quelque Père ancien qui ait crédit sur l'esprit de ce dépensier, afin qu'ils y mettent ordre pour le contentement des Religieux, pour le repos de votre esprit et pour la perfection de ce bon Frère.

Dieu bénira ce que vous manierez, si vous le faites avec une main et avec un cœur charitables. Le frère d'Orsaïa, de l'Ordre de Saint-François, était si puissant auprès de son Créateur, que les viandes croissaient dans sa marmite à proportion que le nombre des Religieux qu'il devait traiter s'augmentait.

Ce vous sera une grande gloire devant Dieu et devant les hommes, que vous ne vous plaigniez de personne et que personne ne se plaigne de vous. Frère Pierre de Fabriano fut vingt-quatre ans cuisinier dans le monastère où il avait été reçu en Religion, sans qu'on l'ait jamais vu troublé, ni entendu se plaindre de personne. Il s'offrit enfin pour soulager les pestiférés, et se sentant frappé, il se mit à genoux, les mains jointes, devant une image de la Vierge ; et la priant de l'aider en ce dernier passage, il rendit son esprit à Dieu, et fut trouvé dans la même posture après son trépas.

Le meilleur moyen pour imprimer dans votre cœur une ardente charité envers vos frères, c'est la considération certaine que Notre-Seigneur Jésus-Christ estime qu'on fait à lui-même les œuvres de charité que l'on fait à ses enfants et serviteurs. C'est pourquoi Jean Kessel, frère laïque de l'Ordre de Saint-Augustin, arriva à une très haute perfection dans sa cuisine. Il s'y occupait avec ardeur et dévo-

tion, et croyait fermement qu'il nourrissait notre Sauveur dans ses membres vivants.

Il vous sera utile de considérer que ce n'est pas votre office de mortifier les Religieux, mais de suivre avec exactitude l'ordre qui vous est prescrit, sans en rien diminuer.

Nous en lisons un rare exemple dans la vie de saint Pacôme, qui punit avec sévérité un cuisinier trop ménager, lequel avait retranché de sa seule autorité ce qui se devait donner à la Communauté en l'absence de ce saint Abbé.

Incontinent après son retour, un jeune Religieux lui fit plainte de ce que depuis son départ on ne leur avait cuit aucunes viandes, ni donné aucun potage, selon la coutume. Ce Père charitable fut touché au cœur et lui dit en souriant : *Mon fils, ne vous mettez pas en colère; j'y mettrai bon ordre.* Sitôt qu'il eut mis le pied dans le logis, il entra dans la cuisine et y trouva ce frère qui en avait la charge, lequel faisait des nattes. Il lui demanda d'abord depuis quel temps il n'avait point cuit d'herbes : *Depuis deux mois,* dit-il. — *D'où vient,* repart saint Pacôme, *ce mépris du commandement qui vous avait été fait ?* Le cuisinier réplique : *C'était bien mon dessein d'en faire cuire tous les jours; mais dans la considération que presque tous les Religieux, à la réserve des enfants, s'en privent volontairement, j'ai estimé que ce serait une peine perdue, et que les frais seraient inutiles. Et pour fuir l'oisiveté, je me suis mis à faire des nattes.* — *Combien,* dit le saint Abbé, *en avez-vous fait ?* — *Cinq cents,* répond le frère. — *Qu'on les apporte,* dit le Saint.

Aussitôt qu'il les vit, il commanda qu'elles fussent jetées dans le feu, ajoutant sagement : *Comme vous avez méprisé la Règle, qui vous ordonne de pourvoir avec charité à vos frères en ce qui est de votre office, aussi ne vous ai-je point pardonné votre travail, afin que vous appreniez à ne jamais négliger les statuts des Pères, qui sont faits pour le salut et pour la perfection des âmes. Ne savez-vous pas*

que la contrainte n'a point de mérite, mais seulement ce qui est de volonté, lorsqu'on s'abstient des viandes que l'on a en son pouvoir ? Pour l'épargne d'un peu d'huile, vous avez privé vos frères d'un si grand bien spirituel. Tous furent bien édifiés de la charité de leur bon Père, et le cuisinier apprit à avoir un cœur plus plein de confiance en Dieu et d'affection envers ses frères.

3. La troisième vertu fort nécessaire et assez difficile à un cuisinier, c'est la netteté en ses habits, en sa cuisine et dans les viandes qu'il manie. On ne demande pas qu'il soit aussi net qu'un portier ou qu'un sacristain. Il est difficile de manier du charbon qu'on ne se noircisse les mains et le visage; de s'approcher beaucoup de la cheminée sans sentir la suie, et de manier les potages et les sauces sans qu'il en tombe quelque goutte sur les habits. Il faut tâcher avec soin et avec désir que tout soit dans le meilleur ordre qu'on pourra.

C'est la première Règle qui est prescrite à nos frères en ces termes : *Qu'ils tâchent d'être nets en ce qui est de leur office, et qu'ils fassent faire de même aux autres.* C'est le signe d'un esprit bien réglé, quand tout est en son lieu, que rien ne traîne de côté ni d'autre, que la vaisselle est bien nette, et que tout est bien balayé. Cette propreté empêche la puanteur, qui arrive facilement si on laisse tout mal en ordre, et que l'on n'ôte tous les jours les ordures avec diligence.

Surtout, quand vous coupez et distribuez la chair, le poisson et les autres viandes pour servir à table, ne les touchez point avec les doigts ; mais usez de fourchettes ou de couteaux. Vous traitez des personnes de qualité, qui dans le monde ont été nourries avec civilité et honnêteté ; elles ont de la peine à souffrir la saleté en leurs viandes, et elle leur fait bondir le cœur. Ne vous laissez jamais presser de temps, et vous ferez tout avec bienséance et au contentement général de la Communauté.

4. La quatrième vertu nécessaire au bon cuisinier reli-

gieux, c'est la sobriété, tant dans le manger que dans le boire, dans la résolution de plutôt mourir que de toucher à aucune viande, ni de se servir de vin sans congé, hors des temps ordinaires. Si cette vertu manque, votre office vous sera une occasion journalière de beaucoup de péchés, et peut-être de votre damnation. C'est pourquoi il est nécessaire que vous pénétriez souvent dans vos méditations l'excellence et l'utilité de cette vertu si importante.

Un puissant motif d'une modération religieuse, c'est l'abstinence des Saints : saint Dominique, abbé, près de Sore, en Italie, ne vivait que de pain et d'eau ; saint Antoine, saint Honorat, saint Henri, anglais, faisaient de même. Saint Clément, évêque d'Ancyre, ne mangeait que du pain et des légumes ; saint Wolstan, évêque de Wigorne, se contentait de pain d'orge et d'un peu de poireaux ou de choux cuits. Saint Siméon Stylite, enfermé durant quatre ans dans une petite cellule, ne mangea que des lentilles et ne but que de l'eau. Après qu'il eut été sur la colonne, il vivait presque comme un Ange, ne mangeant qu'une fois la semaine, et durant vingt-huit ans ne prenant rien du tout en Carême. Sainte Geneviève, depuis la quinzième année de sa vie jusqu'à la cinquantième, ne prit sa réfection que deux fois la semaine, avec un peu de pain d'orge et des fèves. Depuis l'âge de cinquante ans, elle fut contrainte par l'Évêque de prendre outre son pain un peu de lait et de poisson.

Sainte Hedwige, duchesse de Pologne, jeûnait tous les jours excepté les dimanches et quelques fêtes plus solennelles. Elle s'abstint de chair pendant quarante ans, et personne ne lui put jamais persuader aucun relâche en cette austérité. Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, ne prenait rien tous les vendredis qu'un peu de pain et d'eau, et souvent du pain sec sans aucune boisson. Il ne voulait jamais que ses officiers lui demandassent quelle viande il désirait manger. Si par mégarde on en louait

quelqu'une, il n'y touchait pas, dans la pensée qu'elle était délicate et bien apprêtée. Il mangeait rarement deux fois le jour, et jamais il ne le faisait sans une très notable nécessité.

On remarque qu'Isidore ne mangea jamais selon tout son appétit. La bienheureuse Angèle de Foligno oubliait quelquefois de manger, tant elle était absorbée en Dieu. Saint Cyriaque, cuisinier de son monastère, ne vivait que de pain et d'eau, et vécut néanmoins cent sept ans. Ce qui est d'autant plus admirable qu'il ne prenait sa réfection que de deux en deux jours. Didac de Vebenez, coadjuteur de notre Compagnie, fut appliqué au service de la cuisine et y acquit de grandes vertus par l'aide de sa sobriété. Il avait coutume de servir les Pères et les frères à la première et à la seconde table, et se contentait de leurs restes, qui souvent n'étaient propres qu'à jeter aux chiens. Il avait le don de multiplier les viandes, quand la nécessité de la Communauté le requérait.

Si nous ne pouvons faire ce que les Saints ont pratiqué avec tant d'ardeur et d'allégresse spirituelle, obéissons au moins à notre Règle, en ne mangeant jamais sans congé hors des repas. Suivons aussi le guide de la raison, de la civilité et de la santé dans nos réfections très sobres et très modérées.

La sobriété dans le boire doit être encore plus recommandée aux cuisiniers religieux, à cause que l'approche ordinaire du feu cause l'altération, et par conséquent, si le désir de leur perfection ne les porte à la modération, ils se laisseront aller à un appétit déréglé d'éteindre leur soif à toutes les occasions qui s'en présenteront.

Je ne prétends pas persuader à un frère appliqué à l'office de la cuisine, qu'il ne boive point du tout, comme Archonidès qui, au rapport d'Aristote, ne se servait d'aucune boisson et mangeait néanmoins des viandes salées. Mais je désire qu'il se résolve à ne rien faire sans licence, et qu'il ait une véritable résolution de se mortifier,

autant que sa santé et son travail le pourront permettre.

Il doit avoir principalement un très ferme propos de ne jamais prendre du vin avec excès. Le feu dessèche déjà et enflamme sa bile ; s'il met un feu intérieur avec l'extérieur, il se perdra de corps et d'âme. Il deviendra si colère, qu'il sera onéreux à soi-même et intolérable à tous ceux de la maison. *Le vin,* dit saint Jean Chrysostome, *trouble l'esprit et le dissout, méme lorsqu'il n'ôte pas tout à fait la raison. Que si quelqu'un s'oublie au point de la perdre, c'est un cadavre vivant, un démon volontaire, une maladie indigne de pardon, une chute qui ne mérite point d'excuse, la honte et l'opprobre du genre humain.*

Saint Justin martyr, dans le dessein de détourner les hommes d'une trop grande avidité du vin, leur dit *que le vin lie et empêche la langue, jette du feu dans les yeux et les fait étinceler, fait trembler les pieds et est un très dangereux venin; enfin, que d'un homme il fait un chien et un pourceau.* Les anciens, comme le rapporte Athénée, comparaient quelquefois Bacchus à un taureau, à raison de la colère qui provient du vin, auquel il présidait, selon leur opinion ; quelquefois ils le faisaient semblable à une panthère, à cause de l'audace et du désir de se battre et de frapper les autres.

Clément Alexandrin écrit que le vin noie la raison, comme une furieuse tempête submerge les navires, et qu'un homme qui prend du vin plus qu'il ne faut tombe du ciel comme Vulcain, en se rompant la jambe, et se rendant incapable de marcher par le chemin des commandements de Dieu, beaucoup plus par celui des conseils et de la perfection religieuse.

Qui comptera parmi les hommes un certain Diotime, surnommé l'*entonnoir,* parce qu'il mettait un entonnoir dans sa bouche et avalait sans respirer tout le vin qu'on lui versait?

Nous n'avons que faire d'apporter ces raisons à un Religieux d'une maison réglée ; car il est certain que celui qui

s'y laisserait prendre la tête par le vin, au lieu de trouver la porte de sa cuisine et de sa chambre, trouverait celle de la rue, étant chassé comme un rustaud et comme une peste du monastère. Mais le cuisinier vraiment religieux doit se souvenir avec le bienheureux Henri Suso (dont j'ai parlé au chapitre précédent) de la soif de Notre-Seigneur sur la croix et de plusieurs Saints qui l'ont imité. Saint Macaire Alexandrin marcha vingt jours par un désert sans boire ni manger, et Dieu le rassasia avec le lait d'une vache sauvage qui lui tendit ses mamelles.

Quelquefois le démon excite une soif déréglée, et pour lors il faut avoir recours à la prière, comme sainte Aldegonde. Cette sainte Vierge, dans les ardeurs de la fièvre, fut saisie d'une soif si brûlante que sur le coup de minuit elle crut en mourir. Elle se mit en prières et aperçut le démon avec un visage effroyable, qui lui avoua qu'il lui avait causé cette soif si violente. Il ajouta ensuite : *Tu as encore un grand chemin à faire et qui est très difficile. Il est incertain si tu persévéreras dans le service de Dieu.* La Sainte lui répondit : *Mon Seigneur est mon aide et mon protecteur, je ne craindrai jamais tes attaques et tes combats.*

La tentation étant passée, Notre-Seigneur lui apparut près de l'autel, revêtu d'habits sacerdotaux, et lui promit le don de persévérance. Peu de jours après, l'apôtre saint Pierre lui apporta un beau pain blanc. Le Saint-Esprit se montra à elle en forme de globe de feu, et lui promit de venir dans son âme et de la protéger par sa toute-puissance.

Vous pouvez juger d'un si notable et si avantageux succès, qu'une petite victoire apporte de grands triomphes et des biens inestimables à une âme généreuse.

Si vous sentez par expérience que vous avez absolument besoin de boire entre les repas, et qu'autrement votre santé en serait notablement altérée, buvez convenablement ou de l'eau ou du vin si trempé qu'il vous rafraîchisse le corps, et ne vous jette point un nouveau feu qui vous

consume et qui vous brûle par de fâcheuses flammes infernales que vous ne puissiez éteindre sans une grande difficulté.

Si vous étiez dans le monde, auriez-vous sans cesse le verre à la main et le vin à discrétion? Combien de paysans qui n'ont point fait profession de porter la croix, ne boivent que de l'eau, encore qu'ils travaillent tout le jour courbés dans une vigne à l'ardeur du soleil, et suant à grosses gouttes au milieu de la campagne à la queue d'une charrue!

Où sera votre récompense au jour du jugement, si l'on trouve que l'entrée de la Religion ne vous a pas servi pour faire pénitence, mais pour avoir avec plus de facilité vos aises et vos commodités?

N'y a-t-il point de cuisinier dans toute la Turquie et dans une infinité de provinces et de royaumes, où l'on ne sait pas seulement s'il y a du vin au monde? Serait-il possible qu'un Religieux fût plus délicat que les Turcs, que les Canadiens, que les Iroquois et plusieurs autres peuples dans toutes les parties du monde?

Bajazet II, empereur des Turcs, fit tous ses efforts pour faire boire du vin à un pacha dans un festin; mais ce généreux capitaine lui répondit avec une fermeté inébranlable que, dans l'assurance qu'en toute sa vie il n'avait jamais violé sa loi en buvant du vin, il ne le pouvait faire alors contre sa conscience.

Les rois de Perse buvaient si volontiers de l'eau du fleuve Choaspès, qui passe par la ville de Suse, qu'ils en faisaient charger des chariots après l'avoir fait bouillir, et la réservaient dans des vases d'or et d'argent pour leurs voyages. Agathoclès dit qu'on l'appelait l'eau d'or. Plusieurs seraient tout d'or et de pierres précieuses s'ils ne buvaient que de l'eau et n'avaient jamais bu du vin.

Eubulus assure que l'eau rend l'esprit plus net, et que le vin l'obscurcit et l'embrouille; et cela est très évident, si l'on en prend avec excès. Pour ce qui est de la vertu et

de la perfection, tous les Saints enseignent que l'eau est de beaucoup préférable au vin.

La santé même en est d'ordinaire meilleure et la vie plus longue, si l'on se prive de vin ou si l'on en boit fort peu. Adam n'en but jamais, comme le pensent les plus graves docteurs, et cependant il vécut neuf cent trente ans. Jared n'en buvait pas non plus, et sa vie a été de neuf cent soixante-deux ans ; Mathusalem, grand-père de Noé, ne but jamais que de l'eau, et néanmoins il vécut, fort et vigoureux, neuf cent soixante-neuf ans.

Hérodote raconte que les Éthiopiens Ichthyophages, c'est-à-dire, qui se nourrissaient de poisson, vivaient très longtemps et étaient appelés pour cette raison *Macrobi*. Il en attribue la cause à ce qu'ils se lavaient dans l'eau d'une certaine fontaine. Et Solin écrit qu'en une certaine nation on vivait deux cents ans à raison de l'eau dont on se servait.

Si vous vous mortifiez généreusement pour l'amour de Dieu, il vous donnera autant de contentement à boire de l'eau dans votre soif, que vous en pourriez espérer du vin. Nous lisons de plusieurs grands princes qu'étant pressés de la soif, ils ont trouvé de l'eau, quoique bourbeuse, plus agréable au goût que tous les vins délicats qu'ils avaient jamais goûtés.

La bienheureuse Angèle de Foligno lava, un Jeudi-Saint, les pieds des lépreuses et les mains des lépreux, et particulièrement d'un qui était si horrible qu'il faisait bondir le cœur à ceux qui le regardaient. Elle but de l'eau avec laquelle ils avaient été lavés, et y trouva une douceur et une suavité inestimables, qui lui réjouirent le cœur fort longtemps.

5. La cinquième vertu du bon cuisinier religieux, c'est la dévotion, qui relève grandement son office et soulage son esprit dans les travaux les plus bas et les plus pénibles.

Je trouve que l'humilité qu'exercent les serviteurs de

Dieu dans la cuisine, les aide beaucoup pour avoir de la tendresse en l'exercice des choses célestes et divines, et que l'expérience l'a montré dans toutes les Religions.

Barthélemy du Foret, convers de l'Ordre des Servites, prenait grand plaisir à toutes les actions ravalées de sa cuisine, et y persévéra trente-trois ans entiers au couvent de Bresse, autant que Notre-Seigneur vécut sur la terre. Il s'adonnait aussi avec une grande ferveur à la dévotion et assistait jour et nuit aux offices divins. Les Anges se plaisaient si fort à ses oraisons et à ses exercices, qu'ils l'aidaient à la cuisine et la faisaient quelquefois pour lui donner plus de temps à la prière, comme on le remarqua en diverses occasions.

Simon Bucer, coadjuteur de notre Compagnie, eut charge de la cuisine du grand Collège de Messine, et cependant il trouvait encore tous les jours trois heures pour l'oraison, après avoir satisfait en perfection à son devoir. Il mérita même de traiter familièrement avec son bon Ange et de recevoir des visites de la Mère de Dieu. Frère Barnabé, aussi coadjuteur de notre Compagnie, fut appliqué par saint François de Borgia à la cuisine du noviciat de Simancas, pour servir de modèle de vertu aux novices. Son office étant achevé, il se mettait en oraison, ce qui lui était si doux et si agréable qu'il y passait les nuits entières sans fermer l'œil. Il mourut au service des malades de l'hôpital de Tolède.

Il vous sera utile d'avoir quelques images dans votre oratoire et en d'autres lieux décents et honnêtes, afin que de tous côtés vous ayez occasion de faire des oraisons jaculatoires, et de vous entretenir dans la ferveur ainsi que tous ceux qui entreront dans votre office.

Jean Brion, cuisinier à notre noviciat de Villeroi, servit beaucoup au maître des novices pour raffermir, pour consoler et pour remplir de douceurs célestes ceux qui chancelaient dans leur vocation et qui étaient inquiétés de diverses tentations, encore qu'il ne leur dît que quelques

sentences d'un livret qui traite du mépris du monde. Il avait mis une image de Notre-Dame (qui l'avait appelé à la Compagnie) dans un lieu commode et bienséant ; et il ne manquait jamais de la saluer à l'entrée et à la sortie de son office. Il disait souvent son chapelet devant elle, à deux genoux et avec de très grandes consolations de son âme. Tous les samedis et toutes les veilles des fêtes de la Vierge, et aux fêtes mêmes, il y faisait quelques dévotions particulières. Ne s'estimant pas assez capable de satisfaire suffisamment à son devoir, il priait les Pères et les frères qui venaient servir à la cuisine, d'y faire aussi quelque oraison.

Si vous tâchez d'élever vos pensées vers Dieu dans votre cuisine, Dieu vous donnera souvent plus de douceurs que si vous chantiez au chœur avec les autres Religieux.

Bonaventure de Raticina, frère laïque capucin, retenu à la cuisine pendant la Messe conventuelle, eut un grand désir de jouir de la présence de Notre-Seigneur. Il se mit à genoux et se tourna vers l'autel de l'église : les parois lui parurent alors comme entr'ouvertes, et il vit le prêtre qui élevait l'hostie et le calice. Transporté d'une très sensible joie et consolé d'une façon inexplicable, il adora son Sauveur.

Jean Léon, frère convers de l'Ordre des Chartreux, au monastère de Vauverde, près de Bruxelles, fut appelé le *bon cuisinier*. Il fut si illuminé de Dieu en son oraison, qu'il composa vingt-deux livres remplis d'une très profonde contemplation. Jean Rusbrock était son Supérieur, et admirait les dons que Dieu faisait à ce bon frère à cause de son humilité, de sa ferveur et de sa dévotion.

III. Le moyen d'avoir une continuelle dévotion dans votre cuisine, c'est de tirer des considérations spirituelles de tous les exercices de votre office. C'était l'industrie de Jean Brion, coadjuteur de notre Compagnie, qui en faisait une échelle pour monter à Dieu, afin de pouvoir dire avec l'Apôtre : *Notre conversation est au Ciel.*

1. Considérez Dieu dans vos frères, et par ce moyen vous serez toujours en sa présence en tout ce que vous manierez. Sainte Catherine de Sienne apprit ce secret de Notre-Seigneur même, lorsque son père, dans le dessein de la dégoûter de ses dévotions, l'occupait en sa cuisine. Elle s'imaginait que son père représentait Jésus-Christ; sa mère, la glorieuse Vierge ; les autres domestiques, les Apôtres et les disciples de notre Sauveur. Cette pensée lui donnait une joie indicible, qui rejaillissait avec tant d'éclat sur son travail, que tous en étaient ravis d'admiration. Par cette divine invention, elle ne perdit jamais de vue Notre-Seigneur Jésus-Christ, son très cher Époux et protecteur. Elle lui offrait tous ses services comme rendus à sa personne. Ainsi la cuisine lui était un *Sancta sanctorum,* et dans le service de la table même, elle croyait toujours voir son Rédempteur.

Jean Kessel, frère laïque de l'Ordre de Saint-Augustin, priait souvent Dieu à genoux devant le feu de sa cuisine, et dans le maniement des pots et des marmites il récitait quelque psaume. Il fit un oratoire de cet office, sur la connaissance que Dieu est partout ; et durant son travail il repassait dans son esprit ce qu'il avait ouï chanter dans l'église. Par cette diligence, il avait sans cesse son cœur enflammé de l'amour de Dieu. De cet amour naissait une grande joie dans ses exercices, et le profit qu'il sentait dans son âme lui faisait aimer si tendrement sa charge, qu'il en remerciait Dieu fort souvent.

2. Lorsque vous regardez un grand feu, un brasier ardent et plusieurs bûches de bois allumées, souvenez-vous du feu de l'enfer et des corps qui seront brûlés dans ses flammes vengeresses. Méditez quelle douleur vous sentiriez, si l'on vous mettait à la place de ce bois enflammé pendant dix ou douze ans. Que sera-ce donc d'une éternité? N'est-ce pas une manie insupportable de se mettre en danger de si horribles tourments pour un moment passager d'un plaisir impertinent?

Détestez le péché mortel qui précipite les pécheurs dans un si épouvantable malheur. Ayez horreur du péché véniel, parce qu'il y dispose et qu'il jette dans le purgatoire, dont les flammes sont sans comparaison plus cuisantes que celles que vous voyez. Priez pour les vivants, afin qu'ils se retirent de leurs crimes ; priez pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de ces feux si impitoyables.

3. Quand vous jetez de l'eau dans votre chaudière pour la chauffer, ou que vous l'en retirez, souvenez-vous des martyrs qui ont été jetés dans des chaudières d'eau bouillante, comme il est arrivé à plusieurs Japonais.

4. Quand vous faites quelque friture de poisson ou d'autres choses, pensez à saint Dulas, à saint Potite, à saint Éphyse, à saint Papias, à sainte Archelaë et à de semblables martyrs, qui ont été tourmentés dans l'huile bouillante ; comparez vos travaux à leurs extrêmes douleurs, et vous jugerez que vos souffrances sont des jeux d'enfant. Ne laissez pas cependant d'implorer leur assistance pour une plus facile et plus glorieuse victoire.

5. Lorsque vous grillez de la chair, du poisson et d'autres choses, contemplez saint Laurent, saint Éleuthère, saint Macédoine, saint Théodule, saint Tatian, sainte Foi et d'autres martyrs, qui ont été rôtis à petit feu avec des douleurs inexplicables.

6. Lorsque vous découpez la chair ou les herbes, admirez la ferveur de saint Anastase Persan, frère convers, qui désirait avec passion être déchiqueté et haché de la sorte pour la foi. L'on étranglait en sa présence soixante-dix chrétiens, et on l'exhortait à l'adoration des idoles sous peine d'un pareil supplice. *Hélas !* dit-il, *si je ne suis pas plus tourmenté que ceux que vous me montrez, je n'ai pas la moitié des douleurs que je désirerais souffrir pour l'amour de mon Créateur, pour lequel je souhaite de tout mon cœur d'être mis en mille pièces, et que l'on me coupe tous les membres les uns après les autres. Je remercie Dieu*

de ce qu'il me fait cette faveur que je puisse donner mon sang et ma vie pour lui.

Proposez-vous de vous bien mortifier, de retrancher toutes vos imperfections et tous vos péchés, et de ne vous point épargner dans vos travaux. Demandez la grâce d'endurer volontiers les détractions et les mépris, quand on déchire votre renommée et que l'on vous remue et renverse de tous côtés.

7. En un mot, tout ce que vous faites à la chair, au poisson, aux herbes et aux autres choses que vous découpez, que vous faites bouillir, rôtir, griller, ou que vous accommodez de quelque autre façon, vous le pouvez appliquer aux martyrs, ou à votre propre mortification, ou aux tourments des damnés ou des âmes du purgatoire, et aux douleurs tant intérieures qu'extérieures de Notre-Seigneur. Par ce moyen, vous aurez une source inépuisable de bonnes pensées, qui vous rempliront l'âme d'une douceur et d'une consolation continuelles.

SECTION VIII.

Recevoir les Pèlerins.

CHAPITRE PREMIER.

VERTUS NÉCESSAIRES AUX FRÈRES CONVERS POUR LA RÉCEPTION DES PÈLERINS.

I. Tous les Convers aident les Pèlerins. — II. Trois vertus nécessaires pour bien remplir cet office : 1° La Foi ; 2° la Libéralité ; 3° la Charité. — III. Divers devoirs à l'égard des Pèlerins : 1° Les servir à table ; 2° Leur laver les pieds ; 3° Leur donner la meilleure chambre ; 4° Nettoyer leurs habits ; 5° Les aider en leurs maladies ; 6° Les visiter ; 7° Les mener par la ville ; 8° Les reconduire au départ.

I. Presque tous les frères convers d'un Monastère sont employés à cet exercice de miséricorde, et par conséquent ils doivent tous s'efforcer de bien concevoir la façon de s'y comporter avec vertu, avec mérite et avec édification.

Le portier leur ouvre la porte et cherche le Supérieur et les officiers pour les avertir de leur arrivée. L'acheteur et le dépensier doivent pourvoir à leur nourriture. Le cuisinier est obligé d'apprêter leurs viandes, et le crédencier, de leur préparer la table et de les fournir de pain, de vin, d'eau et de desserts. Celui qui a des jardins y cherche quelque rafraîchissement. Le couturier leur porte du linge et des habits ; le cordonnier, des pantoufles, et celui qui est spécialement ordonné pour mettre en état leurs chambres, y fait du feu, y dispose les lits et tout le reste. Voyons les vertus qui sont nécessaires pour ce ministère de charité.

II. J'en trouve trois principales : la foi, en recevant les

pèlerins ; la libéralité, en les traitant ; la charité, en conversant avec eux.

1. En premier lieu, une vive foi doit ouvrir la porte de votre Couvent, dans la certitude qu'en l'accueil d'un pauvre passant vous recevez Jésus-Christ. Il le dit lui-même en saint Matthieu : *Ce que vous ferez au moindre de mes serviteurs, je l'estime fait à moi-même.* Pénétrons un peu cette vérité.

Si vous saviez assurément que ces passants qui vous surviennent sont des Anges du Paradis, comme ceux qui firent l'honneur à Abraham, à Loth, à saint Jullien, à saint Guttebert, à saint Grégoire, pape, et à d'autres, de les visiter, que feriez-vous? Quelle promptitude et quelle allégresse ne sentiriez-vous pas en cet accueil? Leur montreriez-vous une mine froide, un visage abattu, un maintien morne et peu civil? Ne courriez-vous pas pour avertir tous les officiers qu'ils fissent leur devoir en toute perfection, et que rien ne leur fût épargné?

Vous n'auriez garde de vous laisser venir la moindre pensée que votre Couvent est pauvre, et que ces Anges viennent à la mauvaise heure, vu qu'il y a déjà des pèlerins au logis, et que d'autres ne font que d'en sortir. Quand vous devriez jeûner les mois entiers au pain et à l'eau, vous estimeriez cette rencontre si avantageuse, que vous leur en rendriez de très humbles actions de grâces.

Si saint Ignace, saint Bruno, saint Benoît, saint François, ou un autre Fondateur d'Ordre descendait du Ciel, et qu'il vînt frapper à votre porte, que diriez-vous? Que penseriez-vous? Lui fermeriez-vous la porte sur l'excuse de votre logement incommode ou de votre pauvreté?

Il n'est pas besoin que les Saints viennent en leurs propres personnes, ils estiment que vous les recevez quand vous recevez leurs enfants. Saint Bonaventure raconte qu'un gentilhomme aveugle ayant logé et traité avec charité deux Frères mineurs, saint François apparut une nuit à l'un d'eux et lui dit : *Levez-vous et allez-vous-en vite*

chez votre hôte, qui a logé Jésus-Christ et moi aussi en vous recevant. Je désire lui rendre un rare office de piété. Dites-lui de ma part que Dieu a permis qu'il devînt aveugle à cause de ses péchés qu'il n'a pas confessés. Le Religieux court incontinent et fait son message. Le gentilhomme, bien étonné, confesse ses crimes avec une véritable contrition, et recouvre la vue du corps aussitôt que l'ornement de l'âme.

Les Saints se déguisent quelquefois en pèlerins. Saint Jean l'Évangéliste se présenta sous cette figure à saint Édouard, roi d'Angleterre, et lui demanda l'aumône. Ce saint roi, dans cette surprise, n'ayant rien en main propre à donner, tira un anneau très précieux de son doigt et lui en fit présent, sans avoir aucune connaissance que ce fût un Saint qu'il enrichissait. Saint Jean n'en fut pas méconnaissant, il l'avertit, comme je l'ai dit ailleurs, par deux pèlerins, que dans six mois il le viendrait chercher pour le mener au Ciel à cause de cette charité.

Souvent en logeant de pauvres passants, vous logez des Saints qui sont très grands devant Dieu. Saint Benoît de Biscope, abbé en Angleterre, fut cinq fois en pèlerinage à Rome. Saint Kentigerne, évêque de Glascow, en Écosse, y fut sept fois. Saint Cadoque, fils de Gundlée, roi de Galles, en Angleterre, alla trois fois à Jérusalem et trois fois à Rome. Il fut Abbé et puis Évêque, et eut tant de puissance auprès de Dieu qu'il fit plusieurs miracles et même ressuscita des morts.

Saint Martinien, ayant presque été vaincu par une misérable femme dans sa cellule, en sortit, et demeura sur un rocher au milieu de la mer, sans autre toit que le Ciel, ni d'autre lit que la terre. Il vivait de pain et d'eau qu'un nautonnier lui apportait trois fois l'année : le démon, dans le désir et l'espérance de le perdre, jeta une fille sur ce rocher avec les débris d'un naufrage.

Le Saint, considérant qu'une telle compagnie le tiendrait dans un danger continuel, dit à cette pauvre créature

que le feu et la paille n'étaient pas bien ensemble ; qu'elle eût confiance en Dieu ; qu'il ne lui manquerait jamais, qu'elle se pourrait servir du pain et de l'eau qui étaient là jusqu'au retour du nautonnier, qui la reporterait en terre ferme. Ayant dit ce peu de paroles, il fit le signe de la croix et une courte prière, et se jeta dans la mer. Incontinent deux dauphins le reçurent sur leur dos et le portèrent à terre.

Ce saint homme, dans la considération que les démons l'attaquaient en tout lieu où il demeurait longtemps, résolut de vivre en pèlerin le reste de sa vie. Il parcourut cent soixante-quatre villes pendant les deux ans qu'il vécut encore, ne portant rien qui le pût soulager, et mettant toute son espérance en la providence de Dieu. Il couchait partout où la nuit le surprenait, même dans les bois et dans les déserts. Il mourut dans l'église en présence de l'Évêque, tout en riant et rempli d'une joie céleste et divine.

Si quelqu'un de ces Saints s'était présenté à votre monastère, et que vous l'eussiez refusé ou traité avec froideur et sans libéralité et charité, n'en auriez-vous pas un extrême regret le reste de vos jours ? Quoi ! Jésus-Christ même se présente à vous caché sous les pauvres habits d'un passant, et vous le rebutez ! Où est votre foi ? Mais où sera votre récompense ?

Afin que nous concevions mieux que notre Rédempteur est voilé sous l'habit d'un pèlerin, et qu'on le reçoit en sa personne, il s'est voulu lui-même quelquefois présenter sous ce déguisement. Il le fit premièrement aux disciples qui allaient à Emmaüs, auxquels il enflamma le cœur et ouvrit les yeux par sa présence et par ses discours.

Il dira généralement à tous les hommes au jour du jugement : *J'étais passant et pèlerin, et vous m'avez reçu dans votre maison.*

Saint Grégoire raconte qu'un père de famille donnait tous les jours à manger à quelques pèlerins à sa propre

table, et qu'une fois, comme il voulait présenter de l'eau à un pour laver ses mains, il disparut. La nuit suivante, notre Sauveur Jésus-Christ se montra à ce père de famille, et d'un visage riant lui dit : *Vous m'avez reçu les autres jours en mes membres, mais hier vous me reçûtes en ma propre personne.*

Ce doux et aimable Rédempteur, qui se plaît avec les enfants des hommes, se montra à un fervent Religieux carme sous l'habit d'un pauvre enfant au milieu des neiges et tout transi de froid. Ce Religieux le prit avec charité entre ses bras pour le porter et le réchauffer ; mais il s'évanouit et le laissa rempli d'une consolation qui ne se peut expliquer. Jésus marche et souffre avec les pèlerins, faites-lui la charité, et il vous rendra le centuple.

Le pape Léon IX était si miséricordieux qu'il tenait toujours sa maison ouverte aux pauvres et aux pèlerins. Il rencontra un jour un pauvre lépreux à sa porte ; il le fit entrer au logis et coucher dans son propre lit. Le lendemain matin, le portier, ayant ouvert la porte, n'y trouva personne. On crut que Jésus-Christ même s'était transfiguré en ce lépreux pour honorer et réjouir son serviteur.

Que feriez-vous en cas pareil ? Je crois que vous feriez encore davantage, si vous saviez avec assurance que ce fût Notre-Seigneur. Or vous êtes totalement certain par la foi qu'en la réception d'un passant vous recevez ce Dieu de bonté et de miséricorde. Ses paroles y sont expresses, et vous en êtes plus certain que si vos yeux vous protestaient qu'ils le contemplent. On ne trouve jamais d'illusions dans ces visions-là.

Pourquoi donc tremblez-vous encore, et pourquoi plaignez-vous tant vos peines, pour donner un ou deux repas à celui qui a versé tout son sang pour votre salut, et qui vous offre tout son Paradis et lui-même en récompense ? Si vous voulez exercer la charité, comme il faut, envers les pauvres et les pèlerins, il est nécessaire que vous imprimiez fortement ces pensées dans votre esprit, et que

vous les remettiez souvent en votre mémoire, dans vos méditations et vos saints discours.

2. La seconde vertu que vous devez pratiquer envers les pèlerins, c'est la libéralité, les traitant honnêtement, selon leur nécessité et leur condition, et selon l'ordre que vous en aurez de vos Supérieurs. Ne retranchez jamais rien de ce qu'ils vous ont permis ou ordonné de leur donner. Recevez-les comme vous étant envoyés de Dieu même. Sa providence fera que vous ayez suffisamment pour les bien traiter, et que rien ne vous manque ensuite.

Gravez sur votre cœur en lettres d'or et de lumière ce que disait saint Jean, patriarche d'Alexandrie, qu'il avait une ferme confiance de pouvoir nourrir tout le monde si Dieu le lui envoyait. Et en effet rien ne lui manquait jamais, quoique ses aumônes semblassent tenir de l'excès et de la prodigalité.

Saint Éloi se plaignait de ses domestiques, qui craignaient de tomber dans une totale nécessité à cause de sa trop grande profusion envers les pauvres et les pèlerins. Il leur disait avec tendresse : *Pourquoi me tourmentez-vous par votre infidélité et votre pusillanimité ? Pensez-vous que Dieu, qui a nourri Élie et saint Jean-Baptiste au milieu du désert, nous abandonnera au milieu d'une bonne ville ? J'ai cette confiance en mon Créateur, qui, ayant égard au mérite et au besoin de ces pauvres gens, pourvoira à tout, quoique j'en sois très indigne.* Et certes, Dieu ne lui manqua jamais et ne se laissa point vaincre par ce saint Évêque de France.

Saint Cerbonius, évêque en Italie, fort adonné à la charité envers les pèlerins, reçut en sa maison des pauvres soldats. Les Goths y accoururent pour les maltraiter ; mais le Saint les cacha. Totila, en étant averti, le fit exposer aux ours pour en être dévoré ; mais ils ne lui firent aucun mal.

Saint Julien, ayant été reçu charitablement par une bonne dame, sauva son fils qui était tombé dans un puits,

et l'empêcha d'aller à fond : l'enfant vit le Saint qui le soutenait au-dessus de l'eau, et en sortit à l'admiration générale.

Saint Phocas, jardinier, gagna par son hospitalité la gloire du martyre, et fut si puissant auprès de Dieu après sa mort, qu'il sauva plusieurs nautonniers sur mer et les préserva de divers naufrages. De là vint une coutume fort louable que tous les mariniers, ayant divisé leurs viandes en parties égales dans leurs repas, laissaient toujours la part de saint Phocas. L'un d'entre eux l'achetait et mettait l'argent en dépôt ; le jour suivant, un autre en faisait de même, et ainsi de suite durant tout le voyage, jusqu'à l'arrivée dans le port désiré, où cet argent amassé en l'honneur du Saint se distribuait aux pauvres.

Dieu a fait plusieurs autres faveurs à ceux qui ont reçu les passants. Il leur a donné de la santé, des enfants, de la gloire, des richesses, des victoires et d'autres très illustres prérogatives.

Saint Charlemagne était si libéral envers les pèlerins, que les âmes lâches et craintives criaient que non seulement la cour, mais aussi tout le royaume en était surchargé. Quoi ! a-t-il perdu quelque chose à cette munificence ? Nous voyons et nous admirons les incroyables avantages qu'il en a tirés. Combien de victoires n'a-t-il pas remportées sur les Lombards, en Italie, sur les Sarrasins, en Espagne, sur les Bretons et les Aquitains, en France, sur les Saxons, les Danois, les Bavarois et les Bohémiens, en Allemagne, sur les Huns, dans la Hongrie, sur les Esclavons, en Illyrie, et sur d'autres peuples qu'il a subjugués en divers endroits ? Chacun recherchait son amitié. Le pape Léon III le fit empereur d'Occident ; les empereurs d'Orient, Nicéphore, Michel et Léon, tâchèrent de l'avoir pour ami et pour allié. Aaron, roi de Perse, lui envoya pour ce sujet une honorable ambassade, avec de beaux et de riches présents. Alphonse, roi d'Espagne, Achaïus, roi d'Écosse, et plusieurs autres firent de même. Ce saint Empereur aimait non seulement les pèle-

rins, mais aussi les pèlerinages. Il en fit plusieurs avec grande dévotion, et fut quatre fois à Rome pour visiter les sépulcres de saint Pierre et de saint Paul, et inspira la même dévotion à son fils Louis le Débonnaire qui, une fois entre autres, alla en pèlerinage aux reliques de saint Sébastien avec tant de ferveur et d'humilité, qu'étant éloigné de son église environ d'une lieue, il quitta ses souliers et y alla nu-pieds ; et l'impératrice sa femme s'y porta aussi avec une même ardeur et une même piété.

Quand vous ne regarderiez que les richesses et l'utilité temporelle de votre maison, soyez très certain que vous ne perdrez rien avec Dieu, et qu'il vous récompensera au double, si vous vous comportez comme il vous l'ordonne envers ses serviteurs qu'il vous envoie. Dans l'Écriture sainte, où il a mis tant de promesses, nous n'en trouvons aucune répétée et inculquée avec tant d'efficacité.

Dieu est la bonté même, il désire vous aider. Il est tout-puissant, il le peut faire sans peine, sans travail et sans frais. Jetez-vous avec vos biens entre ses bras, dans son sein ; ce sera une heureuse semence qui se multipliera au delà de vos espérances.

Vos Supérieurs sont sages et prévoyants, ils ne vous commandent pas à yeux clos, ils savent les raisons de ce qu'ils ordonnent ; faites avec gaîté et de bonne grâce la charité selon leur volonté.

Tous les siècles et toutes les histoires des nations de l'univers nous font parade des libéralités prodigieuses de Dieu envers ceux qui ont eu la main ouverte pour les pauvres et les pèlerins.

Saint Honorat, étant abbé de Lérins, donnait tout avec un si grand cœur et avec une libéralité si charitable, qu'un jour, ne lui restant plus qu'un écu, il commanda en présence de saint Hilaire, qui raconte ce fait, de le donner à un pauvre. Il ajouta une parole notable : *Il est certain que bientôt on nous apportera quelque chose, puisque nous n'avons plus rien à donner.* A peine trois ou quatre heures

s'étaient écoulées, qu'on lui envoya une bonne aumône, et il fut encore, peu après, fait Archevêque d'Arles.

A Rome, un homme pieux invitait indifféremment les Religieux et les pèlerins à aller à sa maison. La nuit il fut averti du Ciel de changer sa vigne avec celle d'un homme riche, et qu'il y trouverait quelque chose de grand prix. L'homme riche accepta sa proposition avec joie, cette vigne étant à sa bienséance et meilleure que la sienne. L'échange étant fait, ce charitable aumônier trouva dans sa vigne des pierres précieuses et du baume qui l'enrichirent avec ses enfants.

Au contraire, si vous ne recevez les pèlerins, et si vous négligez de les secourir, Dieu vous punira et renversera toutes vos prétentions temporelles.

Nous savons que saint Ignace, notre fondateur, au retour du pèlerinage de Jérusalem, trouva à l'île de Chypre trois navires prêts à faire voile. Dans l'un étaient des Turcs, les deux autres appartenaient à des Vénitiens. Les amis d'Ignace priaient le pilote du meilleur navire de le recevoir, disant que c'était un Saint : *Les Saints,* dit cet homme peu charitable, *n'ont pas besoin de navire; je ne reçois personne sans argent.* Le pilote d'un autre navire, qui était petit et usé de vieillesse, le reçut volontiers et sans aucun salaire. Sur le soir, une furieuse tempête s'éleva. Le navire des Turcs fut englouti par les flots avec tous ceux qui étaient dedans. Le grand navire du cruel pilote, quoiqu'il fût très fort, ne put résister à la furie des vents et coula à fond ; les hommes seuls en échappèrent et eurent la vie sauve. Le petit navire, où était notre saint pèlerin, quoique très faible et très agité des vagues de la mer, arriva sans perte au port désiré. Tant Dieu favorise ceux qui font la charité aux pèlerins et punit avec sévérité ceux qui les rebutent et les dédaignent.

Et ne m'alléguez pas la pauvreté de votre Couvent pour voiler votre avarice ou votre bassesse de cœur. Dieu n'en a-t-il pas une très parfaite connaissance ? Il vous adresse

néanmoins ce pauvre Religieux passant, à dessein que vous lui donniez le couvert et la nourriture. N'avez-vous pas une ferme croyance que rien n'arrive sans son ordre, et qu'il dirige toutes nos routes et les fait aboutir où il lui plaît? Vous lui faites donc grand tort dans ces défiances qui tiennent de l'infidélité ; car ce pèlerin qui vous aborde vient de sa part, et c'est de lui qu'il tient les lettres de recommandation qu'il vous présente. J'ai peur que si vous ne raffermissez votre cœur et votre foi, il ne se retire de vous et de votre monastère, comme il fit d'un couvent dont parle Boverius aux Annales des Capucins.

Justin de Panigaleo, frère laïque capucin, était gardien du couvent de Narni. Lorsqu'on le bâtissait, Notre-Seigneur, déguisé en pauvre passant, vint sur le soir frapper à la porte. Il demande à loger pour l'amour de Dieu. Justin commande qu'on lui donne un morceau de pain, et qu'on lui dise que, vu le petit nombre de chambres de la maison qui en était dans sa première naissance, il était impossible de le recevoir. Le portier fait sa commission et rejette ce rebut sur l'extrême pauvreté. *Je n'ignore pas,* dit le pèlerin, *que vous êtes pauvres ; mais je sais aussi ce que vous pouvez faire.* Ayant dit ce peu de paroles, il disparaît et se présente au Gardien qui priait à l'église devant un autel, et lui dit : *J'ai reçu ce pain à votre porte ; mais puisque vous me déniez le logis, et que vous me rejetez, je me retire de vous.* En même temps il jette par dédain son pain sur l'autel et s'envole au Ciel. Le portier cependant courait pour avertir de ce qui s'était passé à la porte. Mais, à son premier abord, le pauvre frère Justin s'écrie : *Ah ! je le sais bien. Hélas ! nous avons chassé de notre couvent le Sauveur du monde. Jésus s'est retiré de nous par ma faute. J'ai chassé Jésus qui nous faisait l'honneur de nous visiter. Ah ! quel bonheur pour jamais à cette maison, si nous y eussions logé avec charité cet aimable et adorable Rédempteur ! Oh ! que tout ce qui est au logis n'est-il fondu et anéanti, et que ce Dieu de bonté*

n'est-il entré dans nos chambres pour les consacrer de sa présence !

Il en pensa bien plus encore que ce que vous en sauriez dire. Il était d'une très éminente vertu, et toutefois Notre-Seigneur ne lui pardonna point ce manquement. Faites-vous sage aux dépens d'autrui et recevez à bras ouverts ceux qui se présentent à votre porte, étant certain que vous logez le Sauveur de vos âmes, ou en sa propre personne, ou en la personne de ses enfants et de ses serviteurs.

3. La troisième vertu nécessaire, lorsque vous avez des pèlerins, c'est la charité, laquelle est comme la splendeur et l'éclat de la libéralité. Traitez-les bien, de bon cœur et de bonne grâce. Montrez-leur un visage gai, un abord gracieux, une âme généreuse. Ne leur parlez jamais de la pauvreté de votre monastère, du grand nombre des Religieux qu'on a peine d'entretenir, de la multitude des dettes, du danger où l'on est de tout perdre par le ravage de la guerre, et de choses semblables, qui disent tacitement : Sortez le plus tôt que vous pourrez. Ne souffrez pas même que les pèlerins vous tiennent ce discours ; mais au contraire dites, et dites-le avec assurance, que rien ne manque à ceux qui espèrent en Dieu ; que le véritable moyen de s'enrichir, c'est de faire la charité, et que les pèlerins causent la bénédiction des maisons.

Saint Paul avertit les Romains que l'allégresse doit tenir compagnie à la miséricorde. Elle en sera bien plus agréable, et touchera davantage le cœur de ceux qui la recevront.

Constantin le Grand, allant à la guerre contre Licinius, fit enrôler grand nombre de jeunes gens. Saint Pacôme, qui était encore païen, avait vingt ans et portait les armes. Les soldats étant arrivés dans la ville de Thèbes, les chrétiens accoururent à l'envi pour les fournir de ce qui leur était nécessaire. Pacôme, dans l'admiration de cette bonté et de cette ferveur, en demanda la cause. Ses com-

pagnons lui dirent que le propre des chrétiens était de faire miséricorde à tous les nécessiteux et particulièrement aux passants. Il se fit instruire et baptiser et fut un des plus illustres Saints de son temps.

Si quelquefois un Religieux, avec qui vous avez eu quelque difficulté, arrive dans votre Couvent, Dieu vous donne une belle occasion de lui gagner le cœur et d'obtenir une glorieuse victoire sur vous-même. Saint Phocas vous en offre un très rare exemple par la charité qu'il fit à ceux qui cherchaient de le mettre à mort. Le tyran envoya des satellites pour le massacrer ; il les reçut dans sa maison et leur fit faire la meilleure chère qu'il put. Ils lui découvrirent comme un grand secret qu'ils avaient commission de trouver Phocas, et qu'ils le suppliaient de les assister dans cette recherche.

Il ne s'étonna point de ce discours et ne pensa point à la fuite ; mais il leur repartit : *Ne soyez pas en peine, je connais parfaitement celui que vous cherchez ; je vous engage ma parole que demain sans faute je vous le mettrai entre les mains, faites-moi seulement la faveur de demeurer cette nuit dans ma maisonnette.*

Après le souper, il se retire à part, il prépare son sépulcre et passe la nuit en oraison. Le lendemain matin, il dit aux soldats : *J'ai trouvé celui que vous cherchez, la proie est dans vos filets.* Eux, bien joyeux, demandèrent de la voir. *C'est moi,* dit-il ; *je vous supplie de tout mon cœur, obligez-moi de m'immoler à mon Dieu, mon Créateur.*

Ils restèrent tous immobiles comme des statues, et se regardant l'un l'autre protestèrent qu'ils ne feraient jamais un si grand crime que d'ôter la vie à un homme si charitable. Phocas, au contraire, les prie, avec toutes les instances imaginables, d'exécuter leur commission, disant qu'ils l'enverraient au Ciel et le feraient bienheureux dans toute l'éternité. Il y eut un grand combat de part et d'autre. Enfin la victoire demeura au martyr, et les sol-

dats lui coupant la tête, le couronnèrent d'une gloire immortelle.

III. Voyons en détail ce que nous pouvons et ce que nous devons faire aux pèlerins, pour imiter les Saints.

1. La charité la plus commune qui s'exerce envers les pèlerins, c'est de les servir à table, comme fit Abraham.

Saint Éloi ne mangeait presque jamais qu'il n'y eût plusieurs pauvres et plusieurs pèlerins à sa table. Ce saint Évêque exerçait à leur endroit tous les offices de serviteur. Il leur ôtait leurs manteaux et leurs vieux haillons de dessus les épaules ; il leur donnait à laver ; il versait du vin dans leurs verres et leur présentait à boire ; il leur coupait et leur donnait les morceaux ; il leur divisait le pain, et faisait toutes les autres actions d'une charité très parfaite. Sur la fin, quand ils avaient presque dîné, il mangeait un peu de leurs restes, ou debout, ou en quelque coin de la table, assis sur une méchante escabelle. Souvent, après que tous les pauvres et les pèlerins avaient pris leur réfection, et qu'il voulait se mettre à table avec ses domestiques, il ne trouvait pas un pain pour lui. Quelques-uns de ses serviteurs en faisaient des risées, les autres lui portaient compassion ; mais il tenait à faveur cette souffrance. Il ne mangeait d'ordinaire que de deux en deux jours, et quelquefois de trois en trois ; et Dieu pourvoyait toujours à sa nécessité.

Cassien assure qu'il a vu un bon vieillard qui ne mangeait jamais qu'il n'eût quelque pèlerin à sa table. Que si personne ne l'allait visiter, il jeûnait les quatre, les cinq jours entiers, jusqu'à ce que le samedi ou le dimanche, allant à l'église avec les autres Religieux, il pût trouver quelque passant qu'il menât à sa cellule.

Dans l'Ordre de Saint-Benoît, où l'hospitalité s'est toujours pratiquée par excellence, le Supérieur donne à laver aux pèlerins avant qu'ils se mettent à table. Si vous en êtes, et si l'on vous occupe à verser de l'eau aux passants, méditez que ceux-ci sont peut-être des Saints, et que l'eau

avec laquelle saint Gaudence, évêque de Novare, en Italie, saint Wolstan, évêque de Wigorne, en Angleterre, saint Sulpice, archevêque de Bourges, en France, leur lavaient les mains, chassait toute sorte de fièvres et la lèpre même. Priez Dieu qu'il vous lave votre âme par le mérite de ses serviteurs.

2. C'est une coutume très ancienne de laver les pieds aux pèlerins, à l'imitation de Notre-Seigneur qui les lava aux Apôtres, et de plusieurs Saints, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, qui ont exercé cet acte de charité et d'humilité.

Abraham porta lui-même de l'eau aux Anges qui le visitaient en habit de pèlerins, et leur lava les pieds, comme le dit saint Augustin dans un de ses sermons. Le cardinal d'Augsbourg voulut d'autorité absolue laver les pieds au bienheureux Père Canisius, qui arrivait à son logis, quelque résistance qu'il fît pour l'empêcher. Sainte Radegonde, encore reine de France, lavait les pieds avec une révérence, une dévotion et une humilité très grandes aux Religieux passants.

Présentez-vous au Supérieur pour faire cet office de charité. Estimez que vous faites un gain notable quand vous en obtenez la licence préférablement aux autres. Chauffez vous-même, s'il est besoin, l'eau nécessaire ; préparez les herbes ; portez le bassin jusqu'à la chambre ; aidez en ce que vous pourrez ceux qui ont eu ce congé, s'étant présentés avant vous. Ne troublez pas toutefois l'ordre de la maison et préférez toujours ce qui est d'obligation à ce qui est de pure dévotion. Peut-être, pensant laver les pieds à un de vos frères, vous les laverez à Notre-Seigneur, comme il est arrivé à d'autres.

Jean de Dieu, fondateur de l'Ordre de la Charité, a été berger, serviteur, maçon et marchand libraire. Il se mit de tout son cœur à la dévotion dans l'exercice de la charité envers les pèlerins, et mérita de laver les pieds au Sauveur du monde, qui vint dans son logis en habit de

pauvre passant, et de recevoir de lui le nom qu'il a porté, de Jean de Dieu. De plus il reçut un jour une couronne d'épines sur sa tête, par la main d'un crucifix, en présence de la Vierge et de l'apôtre saint Jean, afin d'apprendre par là qu'il devait chercher la mortification partout, et l'estimer la plus précieuse couronne qu'il pût avoir.

Lorsque vous lavez les pieds des pèlerins, priez Dieu qu'il vous lave de tous vos péchés. Saint Julien, recevant et caressant les passants, mérita qu'un Ange lui dît : *Tes péchés te sont pardonnés.*

3. Procurez la meilleure chambre et le meilleur lit que vous pourrez aux pèlerins que Dieu vous envoie. C'est l'un des principaux soulagements d'un homme harassé, et des plus efficaces pour reprendre ses forces et éviter les maladies.

Dieu a montré souvent que ce soin lui était agréable. Ade de Boloméir, ayant mis un lépreux dans le propre lit de son mari, fut fort étonnée de son retour inopiné. Le mari, voyant les rideaux de son lit tirés, jugea que quelqu'un y était couché : il y regarde et le trouve au milieu de l'hiver tout couvert de roses très belles et très odoriférantes ; il en apprit la cause et en versa des larmes de joie et de dévotion.

Saint Antonin rapporte qu'un Ange se présenta de nuit sous la forme d'un lépreux à la porte de saint Julien, qui faisait profession de recevoir tous les passants. Il faisait fort froid, et l'Ange jetait de grands cris, comme incommodé de la rigueur de la saison. Le Saint se lève promptement, le met dans son logis, fait du feu, le reçoit le mieux qu'il peut, le met dans son propre lit et le couvre bien. Peu après cet Ange parut étincelant de lumière, et en s'élevant vers le Ciel, lui dit : *Julien, Dieu m'a envoyé pour te déclarer qu'il a accepté ta pénitence, et que tu mourras bientôt et ta femme aussi, pour avoir un repos éternel en Paradis.* Ils se disposèrent à la mort, qui ne tarda guère et qui les conduisit à une vie immortelle.

Dieu même procura un bon logis à saint Ignace, qui était couché de nuit dans la place de Saint-Marc, à Venise. Il avertit un sénateur de grande piété de le loger dans sa maison ; ce sénateur se lève au même instant, cherche le Serviteur de Dieu et le reçoit chez lui avec beaucoup de ferveur et de charité.

Saint Joseph, la Vierge et l'Enfant Jésus préparent eux-mêmes un logis au Père Jérôme de Pistoie, capucin. Ce vertueux personnage, étant envoyé à l'île de Candie par le pape Pie V, s'égara dans les bois avec ses compagnons. Dans l'appréhension des dangers et des inconvénients, ils se prosternèrent à terre et appelèrent à leur aide saint Joseph, la glorieuse Vierge et l'Enfant Jésus. Leur oraison étant finie, ils aperçoivent une lumière dans un lieu assez éloigné, ils se dirigent vers cette clarté, trouvent une maisonnette et y rencontrent un vieillard, une femme et un enfant, qui les reçurent avec une grande civilité et une grande bonté. Après le souper, ils les mirent dans une petite chambre, où ils reposèrent en grande tranquillité. Le matin, à leur réveil, ils se trouvèrent au milieu d'une belle prairie dans laquelle il n'y avait ni maison, ni vieillard, ni femme, ni enfant. Ils se jetèrent incontinent à genoux et chantèrent le *Te Deum laudamus,* en action de grâces à de si excellents hôtes.

Serez-vous fâché de donner votre logis et votre chambre même, si besoin est, aux pèlerins, puisque Notre-Seigneur en personne vient du Ciel sur la terre pour les recevoir ?

4. Pendant la nuit, nettoyez les souliers et les habits de vos frères qui passent par votre monastère. Estimez que ce vous est un bonheur de contribuer à leur soulagement et à leur consolation. Si leurs habits sont déchirés, refaites-les, sans appréhension du travail ou des frais. Les Saints ont pris plaisir à habiller les passants selon leurs moyens. Saint Arnould, évêque de Metz, recevait avec une grande charité les Religieux et les autres passants, leur lavait les pieds de ses propres mains, les traitait honnêtement et les

habillait. Saint Annon, archevêque de Cologne, recevait tous les jours tous les pauvres qui se présentaient à sa porte. On en séparait vingt-quatre des plus misérables, et ce saint Prélat se jetait à leurs pieds, les lavait, les essuyait et les baisait avec tendresse. Il faisait chercher les pèlerins par les rues et par les places publiques, les mettait à sa propre table et leur fournissait des habits selon leur nécessité.

5. Si les passants sont malades et indisposés, tâchez d'y apporter tous les remèdes possibles. Contribuez tant que vous pourrez à ce qu'on les retienne dans votre Couvent, si particulièrement ils sont de votre Ordre, où tout le bien est commun. Très souvent le Supérieur voudrait retenir un pèlerin, mais dans la crainte d'être à charge à ses officiers, il le laisse sortir. S'il croyait leur faire plaisir, il aurait beaucoup plus de liberté et de volonté de faire la charité entière.

Saint Samson, surnommé l'Hospitalier, ayant étudié en médecine, ouvrait sa maison à tous les malades, les logeait, les pansait et les nourrissait par une libéralité purement gratuite. L'empereur Justinien, étant désespéré des autres médecins, fut averti en songe de le faire venir. Il en reçut une guérison parfaite, ce qui poussa ce grand prince à bâtir un hôpital et à en donner la charge à saint Samson. Ce Saint y fit des merveilles jusqu'à sa mort, et même il en prit encore soin après, et fustigea de nuit très sévèrement un certain Genest, qui en étant chargé s'y comportait négligemment. De plus, tous les ans, quelques jours avant et après sa fête, il coulait de son sépulcre une huile salutaire aux malades, et qui rendait la santé et les forces à plusieurs.

6. C'est aussi une charité louable d'aller visiter les pèlerins dans leurs chambres, particulièrement s'ils demeurent plusieurs jours, afin qu'ils ne soient point ennuyés. Mais s'ils ne font que passer, soyez très court en vos visites, dans la crainte de leur être à charge, leur prenant le

temps de leurs exercices spirituels. Ce danger est plus à éviter dans les maisons nombreuses. La multitude accable un pauvre voyageur harassé et qui désire prendre haleine avec son Créateur.

Prenez aussi garde de n'y pas perdre le temps avec l'intérêt de votre office ou dans des discours de nouvelles inutiles. Empêchez avec dextérité qu'on ne vous remplisse les oreilles des fautes qui se sont faites ailleurs par des séculiers ou par des Religieux, et ne jetez jamais du fiel dans le cœur de ceux que vous entretenez par le récit des fautes commises dans votre Monastère.

Imitez les deux pèlerins qui allaient à Emmaüs et qui discouraient avec Notre-Seigneur déguisé en pèlerin. Ils racontaient les merveilles arrivées dans la Passion de cet aimable Rédempteur ; et leur cœur brûlait dans ces discours de l'amour de leur Dieu. Ils méritèrent de loger Jésus-Christ, de lui donner à souper, de recevoir de sa main son précieux corps, d'être témoins oculaires de sa glorieuse résurrection et de l'annoncer aux Apôtres.

Saint Bartole, qui était du Tiers-Ordre de Saint-François, eut le bonheur de donner entrée dans sa maison à ce Dieu d'amour et de bonté, et de s'entretenir saintement avec lui. Saint Sylvestre, pape, étant encore jeune, logeait volontiers les pèlerins qui venaient à Rome ; il leur lavait les pieds avec humilité et révérence, leur donnait à manger avec joie et charité, leur préparait des lits avec ferveur, et les entretenait des mystères de la foi et du progrès des vertus.

Un Religieux ne doit jamais être en aucun lieu sans profit. Une étoile donne des rayons et de la joie dans sa première vue. Vous pouvez parler avec agrément du bien des pèlerinages, des miracles qui s'y sont faits, de la ferveur des pèlerins, et du désir que les Saints ont témoigné qu'on y allât avec ardeur et allégresse. Je vous en mettrai ici un seul exemple, mais qui est très considérable.

Ostrold, évêque de Laon, n'approuvait pas le pèlerinage qu'on faisait à Soissons pour honorer les reliques de saint

Sébastien. Le Saint lui apparut de nuit habillé en capitaine, et tenant une verge d'or à la main, avec laquelle il le toucha, il lui dit : *Je suis Sébastien le défenseur de l'Église, qui a souffert la mort à Rome pour l'amour de Jésus-Christ, et qui, par la providence de Dieu, a été envoyé à Soissons avec saint Grégoire pape, qui est à ma droite, afin de protéger la ville et les habitants. D'où vient que ton envie et ta maudite jalousie t'ont fait si hardi, que d'empêcher ton peuple de faire ce pèlerinage à mon honneur et pour implorer mon assistance? Tu apprendras aux autres à tes dépens que je suis présent en cette ville-là.* Ayant dit ces paroles, il le frappa plusieurs fois avec sa verge, et lui commanda d'aller à Soissons nu-pieds et d'y montrer les marques des coups qu'il lui avait donnés, afin que tous connussent qu'il assistait particulièrement en ce lieu, et qu'il obtenait plusieurs grâces à ceux qui le fréquentaient.

7. Conduisez aussi vos pèlerins par la ville, pour leur montrer les églises et les reliques, principalement les jours de fêtes et de dimanches qui ne vous attachent point à vos offices. Prenez garde de ne les point amuser à ce qui est peu séant à des Religieux, et qui serait dangereux, comme à la considération des murailles, des fortifications ou de choses semblables. Nous sommes sortis du monde, ne lui donnons plus entrée dans la Religion. Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze ne savaient, dans Athènes, que le chemin qui menait à l'église et celui qui allait au collège.

8. Enfin, si votre loisir le permet, reconduisez vos pèlerins au départ, hors de la ville ; portez leur sac à leur soulagement, et entretenez-les avec une joie religieuse.

Dieu ne communiqua pas son secret au patriarche Abraham, quand les Anges étaient dans son logis, mais seulement lorsqu'il prit la peine de les reconduire à la sortie. Cette persévérance de charité fit qu'ils ne purent lui céler leur dessein de l'embrasement de Sodome, et que par ses prières il sauva Loth, son neveu, et le retira de ces flammes vengeresses.

Saint Nicolas de Tolentin agissait avec les pèlerins qu'il recevait comme il eût agi avec des Anges, et leur rendait tous les services possibles à leur abord et à leur sortie. Les Anges ont pris plaisir à la conduite des pèlerins. Deux Anges conduisirent saint Benoît et ses compagnons au mont Cassin, et leur montrèrent le lieu où ils devaient demeurer. Un Ange retira les neuf premiers Pères de notre Compagnie d'un péril évident en Allemagne, lorsqu'ils y passaient pour aller trouver saint Ignace, à Venise, et voyager avec lui à Jérusalem. Un hérétique avait dessein de les maltraiter ; mais l'Ange les mena par un chemin si écarté, qu'ils n'eurent aucune mauvaise rencontre.

Saint Benoît, évêque de Samarie, fut conduit par un Ange sur la mer, n'ayant que son manteau étendu sur l'eau, et sur ce nouveau navire il traversa les flots avec un jeune enfant. Un Ange commanda à sainte Ide de quitter son pays, et un autre lui montra le lieu où Dieu désirait qu'elle lui rendît service. La bienheureuse Oringe a été souvent favorisée dans divers voyages par ces bienheureux esprits. Saint Michel archange la préserva ainsi que ses compagnes d'un fâcheux péril, lorsqu'elles allaient en pèlerinage au mont Gargan. Il les conduisit par un chemin assuré, et leur donna des viandes près d'une fontaine,pour qu'elles pussent reprendre leurs forces. Deux Anges la défendirent une autre fois contre le démon qui, étant monté sur un cheval furieux, se voulait jeter sur elle et l'écraser, lorsqu'elle allait à Lucques. Au même chemin, elle fut encore soulagée par un Ange dans l'obscurité de la nuit. Il se montra à elle dans une si brillante lumière, qu'il dissipa toutes les ténèbres, lui donna du courage et des forces, et lui servit de guide jusqu'à l'aube du jour. Enfin, elle arriva à Lucques, où elle se mit en service dans une maison de personnes vertueuses. Elle alla encore en pèlerinage au mont Gargan, avec d'autres. L'archange saint Michel les délivra des embûches des larrons, les conduisit lui-même, et leur donna des viandes si délicieuses,qu'elles

croyaient et disaient qu'elles avaient mangé de la manne.

La compagnie que vous tenez à un pèlerin lui fait trouver le chemin plus court. Encore que vous ne soyez point des biendisants, toutefois vos discours lui seront un soulagement, surtout s'il est seul ; mais si votre charité vous met son paquet ou son manteau sur le dos, votre secours sera plus utile et plus agréable. Une douce violence n'est pas incivile ni hors de saison dans cette rencontre.

J'admire l'ardente charité de saint Odon, abbé de Cluny, dont Jean, son religieux, parle en ces termes : *Dans le passage des Alpes il aperçut un pauvre vieillard qui portait un sac plein de pain, d'aulx, d'oignons et de poireaux, qui avaient une puanteur insupportable. Ce Père débonnaire met incontinent pied à terre, selon sa coutume en cas pareils ; il fait monter ce pauvre sur son cheval et jette son sac sur ses propres épaules. Dans la difficulté que j'avais de supporter une si mauvaise odeur, je m'éloignai de lui. Le haut de la montagne étant passé, le pauvre le contraignit tant de remonter à cheval, qu'il se laissa fléchir. Il ne voulut cependant jamais lui rendre son sac, mais il le suspendit à l'arçon de la selle.*

Je m'étais avancé devant les autres ; mais, honteux de ma crainte peu raisonnable, je me rapprochai de lui ; il me dit alors : Venez, j'ai encore quelques psaumes à dire. Je lui répondis avec franchise que la puanteur de ce sac m'était insupportable. — Comment, dit-il, *vous n'en pouvez souffrir l'odeur, et ce pauvre est obligé de le porter et de vivre de ces aulx et de ces oignons ? Cette réprimande m'ôta tout le sentiment de cette puanteur le reste du chemin.* Ainsi parle cet écrivain.

Prenez ces petites occasions de charité quand vous allez aux champs avec les autres, spécialement si ce sont des prêtres, ou des Religieux qui le seront un jour. Un bon marchand ne perd jamais aucune rencontre dont il ne tâche de tirer quelque profit.

SECTION IX.

Du Charpentier, du Menuisier et du Maçon.

Pour éviter la longueur, nous réunirons dans une même section ces trois offices qui ont entre eux une grande connexion.

CHAPITRE PREMIER.

VERTUS PROPRES AU CHARPENTIER, AU MENUISIER ET AU MAÇON.

I. Le Charpentier, le Menuisier et le Maçon doivent estimer leur office respectif. 1° Importance de leur office. 2° Il a été rempli par Notre-Seigneur et par les Saints. — II. Vertus propres à ceux qui ont à l'exercer : 1° La Prudence ; 2° la Vigilance ; 3° la Mortification.

I. En premier lieu, le charpentier, le menuisier et le maçon se doivent appliquer avec affection à leurs exercices, tant à raison de leur importance, qu'à raison des grâces que Dieu y a versées.

1. Si un cuisinier fait une sauce désagréable, et s'il manque à donner de la viande bien cuite au dîner, il se peut corriger aisément pour le souper. Si un jardinier plante mal une herbe ou la sème hors de saison, il compensera sa faute à la première occasion. Si un couturier coupe un peu trop de drap pour un habit, ou s'il le coud mal, cette inadvertance n'apporte pas un grand dommage au logis. Mais si un maître charpentier et un maître maçon, qui sont chargés de bâtir un couvent ou une église, prennent mal leurs mesures ; s'ils ne posent pas avec solidité les fondements de l'édifice, s'ils ne font les parois de niveau, s'ils n'affermissent bien le toit, le mal est

pour l'ordinaire sans remède ; ou bien il faut des frais infinis, qui rebutent l'esprit des fondateurs et des bienfaiteurs aux yeux desquels ces fautes paraissent.

Si un menuisier fait mal une statue de quelque bois précieux ; s'il dresse et ouvrage mal un autel qui doit paraître dans une église ou dans la chapelle de quelques personnes de qualité, chacun en conçoit de l'indignation, et l'on ne trouve nul remède à ce manquement sans beaucoup d'argent, que souvent l'on ne veut et l'on ne peut point y employer.

2. Le plus grand avantage de ces offices, c'est que notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ s'y est occupé plus qu'en nul autre. Saint Augustin, au dire de Carthagène, le fait maçon. Hugues, cardinal, pense aussi qu'il fut maçon ou orfèvre. Mais l'opinion commune des docteurs le fait charpentier ou menuisier. Saint Justin, martyr, saint Chrysostome, saint Thomas et presque tous les autres Pères de l'Église sont du même sentiment. De là vient, disent-ils, qu'il prenait souvent dans ses prédications des comparaisons du joug, de la charrue et des choses semblables qui concernent ces métiers.

C'est aussi une grande consolation que ce Dieu de majesté, qui a créé le Ciel et la terre, qui gouverne toutes les créatures et les peut détruire dans un moment, qui est adoré des hommes et des Anges, se soit voulu choisir pour père un charpentier ou un menuisier. Tous les saints Pères et les Docteurs donnent l'un de ces métiers à saint Joseph, qui fut père nourricier de notre Sauveur.

François Suarez, très célèbre docteur, François Lucas et d'autres enseignent que saint Joseph fut vraiment et réellement père de Notre-Seigneur, et qu'il avait tous les droits de père sur lui, à cause qu'il était le fruit de son mariage avec la Sainte Vierge.

Je vous avoue, et je le crois de foi, que saint Joseph a toujours vécu avec la glorieuse Vierge dans une admirable continence ; qu'elle a toujours gardé sa virginité très pure

et très parfaite, et que le Sauveur a été formé par une vertu surnaturelle du Saint-Esprit. Mais ce miracle n'empêche pas qu'il ne soit son fils, vu que le corps de la Vierge, sa femme légitime, lui appartenait par un véritable mariage.

Une comparaison familière et domestique met cette vérité en évidence. Si Dieu produisait par miracle quelque trésor dans le jardin de votre Monastère, ce trésor ne laisserait pas d'appartenir aussi légitimement à votre Monastère que si le soleil l'avait produit par sa vertu naturelle, ou quelqu'un par quelque artifice d'alchimie inconnu. La raison en est que tout ce qui se produit dans un jardin appartient à son légitime possesseur. Donc puisque le corps de la femme est au mari, tout ce qui s'y produit est à lui.

De ce principe l'on conclut, premièrement, que saint Joseph, en vertu de son titre d'époux de la bienheureuse Vierge, était plus père de Notre-Seigneur que s'il l'eût adopté pour son fils ; secondement, on conclut qu'il fut Supérieur de Notre-Dame, quoique Reine du Ciel et de la terre, et que même il fut Supérieur de notre Sauveur, en tant qu'homme, quoique même en tant qu'homme Jésus-Christ fut le souverain Seigneur des hommes, des Anges et de toutes les créatures.

Suarez pense qu'il est très probable que sa sainteté a été plus grande que celle des Apôtres et de saint Jean-Baptiste, à cause que la dignité de père, de nourricier et de gouverneur du Rédempteur est plus grande que la dignité de prédicateur et de précurseur.

Vous participez à cet honneur, étant du même métier, et vous devez être très joyeux d'avoir auprès de Dieu un si puissant avocat, qui a senti et expérimenté vos fatigues, et qui a une particulière inclination à vous aider.

Vous avez aussi plusieurs Saints qui ont exercé votre office. Saint Circoin, pour éviter l'oisiveté, s'occupait à la charpenterie dans son monastère, aussitôt après qu'il avait

fait ses oraisons et ses autres dévotions. Le bienheureux Jean, anachorète, fut aussi charpentier ; il eut le don de prophétie, et prédit à l'empereur Théodose les victoires qu'il remporta sur les tyrans Maxime et Eugène.

Les Anges ont aidé à bâtir des églises, en faisant l'office de charpentiers. L'économe de saint Mochua s'en alla un jour trouver saint Aidan, évêque de Ferne, en Irlande, qui était fort renommé pour ses miracles. *Monseigneur,* lui dit-il, *nous bâtissons une église, et tous les bois sont coupés dans la forêt ; mais nous n'avons suffisamment ni d'hommes ni de bœufs pour les apporter.* Le saint Prélat repartit : *Retournez-vous-en et demeurez dans votre cellule. Ne regardez point cette nuit ce qui se passera dehors, si vous entendez du bruit.* Il retourne et avertit ses compagnons du succès de son voyage et de l'ordonnance de saint Aidan. Pendant la nuit ils entendirent un grand bruit sur le chemin des bois. Nul n'osa mettre la tête à la fenêtre ou regarder dehors, dans la crainte d'enfreindre ce commandement. Il n'y eut qu'un malavisé frère convers, qui, mû de curiosité, jeta les yeux par le trou de la serrure où l'on mettait la clef pour ouvrir la porte.

Il vit une grande multitude de jeunes hommes d'une beauté ravissante, qui avaient une belle chevelure blonde, flottant jusque sur leurs épaules, lesquels portaient du bois pour bâtir l'église. Ce curieux ne les eut pas plus tôt aperçus, qu'on entendit une voix qui disait : *Cessez et laissez votre travail.* Si ce frère n'eût pas regardé, l'église entière eût été achevée par les Anges.

Dieu a conservé tout le monde par le moyen des charpentiers, sans lesquels il n'y aurait plus d'hommes sur la terre.

L'an mil cinq cent cinquante-sept après la création, Dieu avertit Noé qu'il avait résolu de noyer tous les hommes dans un déluge à cause de leurs crimes. Il lui commanda de bâtir l'arche pour se sauver lui et ses enfants, et pour conserver les espèces des animaux et des

oiseaux. Noé employa cent ans à faire ce grand vaisseau, qui avait trois cents coudées de longueur, cinquante de largeur et trente de hauteur. Il était partagé en trois étages, sans compter la sentine. L'étage d'en bas était donné aux animaux, le second au fourrage, le troisième aux hommes et aux oiseaux. Il n'y eut que Noé et ses trois fils avec leurs femmes, qui entrèrent dans ce lieu de refuge, avec environ cent trente espèces d'animaux à quatre pieds, trente espèces d'insectes et de serpents, et cent cinquante espèces d'oiseaux. Tout cela pouvait très facilement être contenu dans l'arche, comme le prouvent les mathématiciens. Vous n'avez que faire de leurs supputations; ce vous est assez de louer Dieu de ce qu'il a conservé tous les hommes et tous les animaux par des personnes de votre métier.

Dieu s'est aussi servi de quelques charpentiers pour la conversion des âmes, comme l'on voit en Durand, habitant du Puy en Velay, dont parle Rigordus. Il fut employé par la glorieuse Vierge à la réconciliation du roi d'Aragon et du comte Gilles, qui étaient si animés l'un contre l'autre, qu'ils rebutaient tous ceux qui leur parlaient de se réunir par une charité chrétienne. Cette Mère de miséricorde lui donna, pour marque de sa mission, un écusson, au milieu duquel elle était dépeinte, tenant Jésus son cher fils entre ses bras, avec cette inscription à l'entour : *Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, donnez-nous la paix.* Aussitôt que ces deux princes eurent ouï cet homme céleste, leurs cœurs s'amollirent de telle sorte qu'ils devinrent doux et traitables comme des agneaux, étant auparavant plus acharnés que des lions et des tigres pour se ruiner et se perdre entièrement. A l'exemple des chefs, toute la noblesse mit bas la haine et la colère, et vécut dans une parfaite charité.

Cette paix inespérée apporta une réjouissance publique si extraordinaire que, pour en conserver la mémoire à perpétuité, tous se revêtirent de scapulaires blancs, sur le

devant desquels ils portaient attachée une image semblable à celle qui avait été donnée à ce vertueux charpentier.

Les menuisiers peuvent aussi compter leurs Saints et faire admirer leur état. Il est très probable que saint Joseph et Notre-Seigneur se mêlèrent plus de menuiserie que de charpenterie, afin d'être dans une plus grande tranquillité dans leur logis.

Saint Nicodème, qui descendit notre Sauveur de la croix et donna cent livres de myrrhe et d'aloès pour l'embaumer, savait ce métier. La tradition immémoriale nous enseigne que, pour ne jamais oublier son Rédempteur crucifié, il en tailla trois images dans un bois incorruptible. L'une est encore à Lucques, en Italie; l'autre à Rue, dans le Ponthieu; la troisième, qui était à Lisieux, a été brûlée par les hérétiques. Claude Buisson, coadjuteur de notre Compagnie, était menuisier, et aimait tellement l'oraison, qu'en trois ans qu'il fut aveugle à la fin de sa vie, il récita trente mille chapelets à l'honneur de la Vierge Marie, comme le dit Paul de Barry, ou trente-deux mille, selon François Poiré. François d'Aouto, menuisier japonais, fut si fervent et si zélé pour l'avancement de la foi, qu'en même temps qu'il sut que vingt-quatre chrétiens, tant religieux de Saint-François et de la Compagnie que séculiers, étaient condamnés à mort par le Taïco, et qu'on les menait d'Omura à Nangazaki pour l'exécution de la sentence, il se joignit à eux pour les assister jusqu'à la mort. Il s'employa avec une si ardente charité à leurs secours, qu'il mérita au bout du voyage d'être participant de la même gloire et de la couronne du martyre, étant mis en croix avec les autres.

Les maçons ne manquent pas de Saints qui ont été de leur métier, et qui se sont rendus recommandables par leurs héroïques vertus. J'en mettrai ici seulement quelques-uns.

Le bienheureux Jean de Dieu se fit maçon en Afrique pour nourrir et entretenir son maître avec toute sa famille,

qu'il suivit dans son exil. Il travailla aux fortifications de la ville de Ceuta, et vécut avec une telle sobriété, qu'il vint à bout de son dessein, nourrissant son maître et les siens par le travail de ses bras. Il crût tellement en vertu qu'il fut fondateur de l'Ordre de la Charité.

Saint François de Paule servait souvent de manœuvre aux maçons qui bâtissaient ses couvents. Dieu montra par divers miracles, en la nourriture de plusieurs ouvriers avec une figue, en la résurrection de son petit agneau brûlé dans une fournaise, en la conservation du Saint même dans une fournaise ardente, dont il rebouchait les fentes, et en divers autres accidents, que cette occupation lui était agréable.

Saint Thiébaud, de l'Ordre de Cîteaux, servait aussi les maçons, portant sur ses épaules les pierres et le ciment dont ils avaient besoin ; et Dieu le rendit admirable dans l'exercice de plusieurs vertus signalées.

Jean Fernand, maçon, au Brésil, était si aimé de la glorieuse Vierge, qu'elle apparut au Père Joseph Anchieta, pour le faire admettre en la Compagnie, et pour l'assurer qu'il mourrait dans huit jours et irait jouir de Dieu en toute l'éternité. Fernand tombe malade, et la tempête rejette Anchieta au port. Dès son premier abord dans le Collège, il lui dit : *La Reine des Cieux m'envoie pour vous recevoir en la Compagnie ; souvenez-vous de moi quand vous serez en sa présence : ce bonheur vous arrivera dans huit jours.* La prédiction se vérifia par la mort de Fernand ; et les cloches qu'il avait données à notre église, étant encore laïque, sonnèrent la première fois pour lui, après qu'il se fût fait Jésuite, ainsi que l'homme de Dieu le lui avait prédit quelque temps auparavant.

Jean de Bannos, maçon de profession, vivait avec sa femme comme avec sa sœur, dans une très pure virginité. Toute la journée il s'occupait avec ferveur au travail ; il ne laissait pas néanmoins de se lever à minuit pour l'oraison, et pour se disposer aux actions du jour suivant par

une plus intime union avec son Dieu. Après la mort de sa femme, il se rendit dans la Compagnie, où il vécut avec un grand exemple ; il se rendit excellent en toutes les vertus, mais particulièrement en l'obéissance, qui fut approuvée de Dieu par divers prodiges.

Les Anges firent l'office de maçons, lorsqu'ils bâtirent une chapelle de marbre dans la mer, pour y mettre le corps de saint Clément, pape, dans un sépulcre de pierre. Tous les ans, sept jours durant, ils faisaient retirer les eaux de cette mer, afin que le peuple pût y aller en pèlerinage à pied sec pour y célébrer la fête de ce glorieux Martyr.

Un rare auteur grec, nommé Paul, rapporte une chose très notable à la consolation des maçons, et qui prouve que l'on peut être grand devant Dieu dans l'exercice de cet office.

Il rapporte que, du temps de l'empereur Justin le vieux, il y avait dans la Thébaïde un certain Euloge, qui était tailleur de pierres de son métier, pauvre de biens, mais grandement riche en vertus. Cet homme qui n'avait pour lors d'autres richesses que ses mains, ne cessait de mettre des trésors de bonnes œuvres comme en dépôt dans le Ciel. Il était craignant Dieu, dévot, chaste, sobre, continent, débonnaire, paisible, charitable, et nourrissait de grandes vertus dans une petite fortune.

C'est chose étrange que, nonobstant son travail, qui était assez rude et fâcheux, il jeûnait la plupart de l'année jusqu'au soleil couchant; et avec l'argent qu'il avait gagné à la sueur de son corps, il traitait les pauvres. Il allait comme un autre Abraham au-devant des pèlerins, il leur lavait les pieds et les recevait en sa petite maison avec toutes les charités possibles. Après avoir recherché les personnes de sa ville, il étendait sa miséricorde jusque sur les animaux, et rien n'échappait à sa charité. La vue des libéralités de ce pauvre artisan le pouvait faire tenir pour un riche seigneur, tant elles étaient abondantes.

Un saint ermite, nommé Daniel, ayant été reçu en son logis, y reconnut une si aimable charité et une perfection si élevée, qu'étant de retour à sa cellule il fit de très instantes prières à Notre-Seigneur de l'enrichir, afin qu'il pût faire plus de bonnes œuvres. Son désir était si brûlant, qu'il jeûna trois semaines entières pour venir à bout de sa prétention.

Il entendit une voix du Ciel qui l'assurait que si Euloge perdait sa pauvreté, il perdrait sa sainteté. Ce bon ermite ne laisse point de poursuivre sa demande et répond corps pour corps et âme pour âme.

Dieu, dans le dessein de montrer à cet importun la témérité de ses prières, permit qu'Euloge trouvât dans une terre qu'il fouissait, un très riche trésor. Le voilà à l'instant changé en un autre homme. Il ensevelit la sainteté et toute sa joie avec son or et son argent. Dans les incommodités de la pauvreté, il chantait jour et nuit les louanges de Dieu, comme un chardonneret sur les épines. Au milieu de son trésor, il devint morne, chagrin, pensif et ombrageux.

Enfin il se résout à sortir de son pays où, dans la connaissance de sa première condition, il ne pouvait faire fortune sans se mettre en danger de la vie ou de la perte de ses richesses. Il se jette dans la ville royale de Constantinople, et s'enrôle dans le régiment de l'empereur Justin. Son adresse et son argent lui donnèrent petit à petit plus d'éclat, et dans quelque temps le firent capitaine des gardes de l'empereur.

Emporté alors par son ambition et enflé d'orgueil, il commence à ne reconnaître ni Dieu ni les hommes, que pour son propre intérêt et pour sa commodité. La prière lui fait mal au cœur, les jeûnes lui sont un purgatoire, et les cérémonies de l'Église une comédie. Tout son temps se passe en jeux, en festins et en folles dissipations.

Dieu cependant attaque l'ermite, qui avait prié pour les richesses d'Euloge, et qui s'était fait caution de sa vertu

dans une meilleure fortune. Il le fait comparaître en vision devant le tribunal de sa justice, et lui montre un homme enseveli dans les roses et consumé de voluptés. *Est-ce là,* lui dit-il, *le soin que tu as de l'âme de ton frère?* Puis, se tournant vers les Anges exécuteurs de sa justice, il ajouta : *Frappez, n'épargnez point ce répondant.*

Le pauvre ermite, bien étonné, crie miséricorde et demande du temps pour aller voir son Euloge, on le lui accorde pour lui faire toucher au doigt la faute qu'il avait faite, et pour en recevoir le salaire. Il vole à Constantinople, il cherche et trouve le logis de son homme ; mais à peine au bout d'un mois put-il l'aborder. Il le prie d'entrer en son cabinet pour des affaires d'une extrême importance. Son cœur alors et ses yeux firent la harangue ; il lui remet en la mémoire sa première pauvreté, la libéralité de Dieu à son endroit, et qu'il était raisonnable d'y correspondre par la sainteté de sa vie. Euloge, qui roulait dans son imagination d'autres desseins, rompt le discours, chasse honteusement l'ermite de son cabinet, et dans une indignation extraordinaire demande à ses estafiers quel est celui qui lui avait amené ce fou et cet hypocondriaque. Eux, dans la crainte de punition, se jettent sur l'ermite et lui donnent tant de coups qu'il fut en danger de mort. Il se traîne dehors le mieux qu'il peut, et prie Dieu avec une telle ferveur de réduire cet ingrat à sa pauvreté, que Dieu le laissa engager dans le parti contraire à l'empereur Justinien, successeur de Justin. De telle sorte que, Justinien étant demeuré victorieux, Euloge ne trouva de meilleur moyen de sauver sa vie que de se cacher dans la pauvreté de son métier de maçon, où il fit pénitence de ses péchés, et reçut avec humilité les salutaires enseignements du saint ermite.

II. Les charpentiers, les menuisiers et les maçons ont principalement besoin de trois vertus, c'est à savoir : de la prudence, en ce qui touche les bâtiments; de la vigilance,

en ce qui concerne les autres, et de la mortification, en ce qui concerne leur propre personne.

1. Et, premièrement, ils doivent avoir de la prudence pour ne point entreprendre des besognes inutiles, pour faire les marchés au profit de la maison et au contentement et au gain raisonnable de ceux qu'ils emploient, pour trouver de bons dessins d'une église, d'un autel, d'un monastère et de choses semblables.

Cette prudence s'acquiert dans la pratique, dans la conférence avec d'excellents maîtres, dans de sérieuses réflexions, par la considération de plusieurs beaux édifices et par la lecture des livres. Mais surtout, la lumière du Saint-Esprit vous donnera plus de rayons que tout le reste, si vous lui ouvrez votre cœur et vos yeux, et que vous la demandiez avec instance.

L'importance des entreprises considérables avertit assez qu'il ne faut rien omettre pour les faire réussir avec l'agrément de ceux qui y ont intérêt.

Un homme riche et dévot s'épuisera pour bâtir une église, un couvent, un autel ; et un ouvrier prodigue ou négligent n'aura point l'œil ouvert à l'emploi de l'argent ; et l'on trouvera qu'au bout de quelques mois les frais sont immenses et l'ouvrage fort médiocre. Cette mauvaise conduite ferme le cœur et la bourse aux fondateurs, et leur fait tomber les mains. Le plus grand plaisir que vous leur pouvez faire, c'est de mettre à profit leurs libéralités, et que diverses personnes leur en témoignent leur admiration.

Si vous aviez donné deux mille écus pour un corps de logis que vous vous seriez figuré d'une juste grandeur et d'une agréable correspondance au reste des bâtiments, et que, votre argent étant écoulé de vos mains, vous ne vissiez qu'un méchant taudis, qui eût déjà des fentes en ses murailles faute de solides fondements, qui n'eût les parois bien droites et au niveau, qui eût des fenêtres mal proportionnées, ne sentiriez-vous pas des pointes de colère et

d'indignation contre ces mauvais ménagers et ces ouvriers peu soigneux ? Dans l'étrécissement de votre cœur, ne resserreriez-vous pas les deux mains, de peur que quelque pièce d'argent ne vînt à en sortir pour l'aide de personnes si peu dignes de faveurs ?

Maintenant, nos siècles ne produisent plus de David, qui puissent donner deux mille millions d'or pour bâtir une église, comme ce puissant et très magnifique roi le fit pour la construction du temple de Jérusalem. Salomon, son fils, le plus sage et le plus riche de tous les rois de la terre, se servit de cette prodigieuse réserve, y ajouta beaucoup du sien, et fit le plus bel ouvrage qui fût pour lors sur la terre, et qui peut-être y sera jamais.

En notre temps chacun a besoin de son or et de son argent, et vous trouvez très peu de personnes qui joignent la libéralité aux richesses. Ménagez donc avec sagesse et jugement ce que vous avez, si vous ne voulez entièrement tarir la fontaine de la libéralité de vos bienfaiteurs.

2. Secondement, vous devez avoir une grande vigilance envers les ouvriers que vous employez, tant au soin de les faire travailler, qu'à la peine de les pourvoir de ce qui leur est nécessaire pour la nourriture, de les bien payer, et de les contenter par des paroles modestes et religieuses. Nous devons estimer que ceux avec qui nous traitons sont de plus grand prix devant Dieu que nous, et ce jugement, qui souvent est très véritable, nous ouvrira l'œil pour être soigneux de les soulager selon toute l'étendue de notre pouvoir. La sainteté s'est souvent cachée et augmentée sous les habits déchirés de pauvres manœuvres et de pauvres ouvriers.

Saint Jean le Silenciaire, après avoir quitté son évêché, se retira dans le monastère de Saint-Sabas, sans que personne sût sa première dignité. Il y servit les charpentiers et les maçons, et leur porta les matériaux nécessaires à leur besogne. Saint Leé, saint Félix Romain, saint Martin

et plusieurs autres ont été employés par les tyrans aux carrières pour en tirer des pierres.

Nous lisons au Pré spirituel une chose tout à fait étonnante. Un certain Évêque laissa son évêché et s'en alla à la ville d'Antioche, se fit manœuvre et servit les architectes. Éphrem, très bénin et très miséricordieux, était alors comte d'Orient, et faisait réparer la ville qui avait été renversée par un tremblement de terre.

Un jour, ce saint Comte vit sur l'Évêque une colonne de feu qui montait jusqu'au Ciel. La même vision lui apparut plusieurs fois. Éphrem, dans le doute de la signification, ne savait à quoi se résoudre. Il voyait un pauvre manouvrier, avec des cheveux négligés, un pauvre habit, un visage défait et décharné. Enfin, il le fait venir à lui, il lui demande son nom, son pays, sa condition et la raison qui l'avait amené à Antioche. Le saint Évêque répond : *Je suis un des pauvres de cette ville, et n'ayant aucune rente pour ma nourriture et pour mon entretien, je suis contraint de gagner ma vie par mon travail journalier.*

Le Comte réplique : *Je ne vous laisserai point sortir de ma maison que vous ne me disiez avec franchise la vérité tout entière.* Le Saint, dans une si grande presse, lui dit alors : *S'il plaît à Votre Excellence de me promettre le secret jusques après ma mort, je vous ouvrirai mon cœur et vous raconterai toute ma conduite, sans néanmoins déclarer mon nom.*

Éphrem, dans le désir de connaître ce mystère, lui jura qu'il tiendrait sous le secret tout ce qu'il lui découvrirait, et que jamais il n'en dirait un mot avant sa mort. Le Saint répondit alors : *Je suis évêque, j'ai quitté mon évêché pour l'amour de Dieu, et suis venu dans cette ville où je vis inconnu, afin de mater mon corps et de gagner un peu de pain pour ma vie. Monseigneur, continuez et augmentez de tout votre pouvoir vos aumônes, d'autant que Dieu vous élèvera bientôt à la dignité de patriarche en cette ville, afin de donner la nourriture nécessaire à son*

troupeau, qui a été racheté du sang de son Fils. Par conséquent, comme je l'ai dit, faites beaucoup d'aumônes, et combattez vaillamment pour la foi; ces sacrifices lui sont très agréables.

Le saint Comte fut ravi de ces discours, et dans l'admiration des vertus de ce manouvrier, loua Dieu de tout son cœur, se disant à soi-même : *Combien de serviteurs de Dieu sont cachés aux yeux des hommes et connus de Dieu seul!*

Vous ne savez pas souvent à qui vous parlez. C'est pourquoi faites-le toujours avec prudence, avec retenue, modestie, charité et humilité, selon la condition des personnes avec qui vous traitez.

3. Troisièmement, la difficulté de votre office laborieux vous donne une heureuse occasion de mortification, sans aucun danger de vanité, dans l'occupation de vos travaux ordinaires.

Souvenez-vous toujours de votre doux Jésus, qui dans sa boutique ne perdait jamais de vue la croix et les tourments qu'il devait souffrir pour votre amour.

Souvenez-vous des martyrs, qui par de très douloureuses souffrances sont arrivés à une gloire immortelle. Contemplez spécialement les Saints de votre métier : leurs peines et leurs sueurs vous toucheront d'une sorte d'autant plus sensible que vous avez plus de rapport avec eux. Mettons-en quelques-uns pour votre profit et votre contentement.

L'empereur Dioclétien fit travailler à ses Thermes, dans la ville de Rome, quarante mille chrétiens, dont plusieurs moururent de fatigues et plusieurs furent ensuite martyrisés pour récompense de leurs travaux. Saint Flore et saint Laure, tireurs de pierres, après avoir souffert divers tourments, furent jetés dans un puits. Leurs maîtres saint Procule et saint Maxime les avaient précédés, et avaient remporté une glorieuse victoire sur le tyran. Un autre saint Maxime, colonel de mille soldats, fut mis avec eux et employé à tirer et à porter du sable, et puis couronné

du martyre en leur compagnie. Les saints Claude, Nicostrate, Symphorien et Castorie travaillaient parfaitement sur le marbre. On leur commanda de faire une statue d'Esculape ; mais ils répondirent, en gens de cœur, qu'il ne fallait point adorer les ouvrages des mains d'un homme, et qu'ils ne pouvaient point coopérer à une si grande impiété. Ils furent mis en prison, fouettés de verges pointues en forme de scorpion, et puis jetés dans la rivière par le commandement de Dioclétien. Deux ans après, les saints Sévère, Sévérien, Carpophore et Victorin, tailleurs de statues, ne voulant pas sacrifier à Esculape, furent battus de fouets de plomb jusqu'à la mort, sous le même empereur. Ils furent appelés les quatre Couronnés, parce que leurs noms furent inconnus ; et quoique depuis l'on en ait eu connaissance par révélation divine, on ordonna cependant que la fête se ferait sous le nom des quatre Couronnés. Pierre Fernandez, coadjuteur de notre Compagnie, fut charpentier, et reçut la couronne du martyre, étant jeté dans la mer par les hérétiques, comme il allait au Brésil pour aider ceux qui y convertissaient ces pauvres barbares. Serait-il bien raisonnable de chercher vos aises, dans la considération que votre Sauveur, qui a travaillé en votre métier, et que les saints martyrs qui vous ont été semblables, n'ont cherché que les souffrances? Faites un continuel martyre de votre vie, par une sérieuse et une continuelle mortification de vos passions.

Imitez Pierre Velon, coadjuteur de notre Compagnie, qui était maçon de profession, et qui continua cet office toute sa vie. Il y apprit à être si rude à lui-même, qu'il prenait chaque jour trois fois la discipline, ne soupait jamais, se servait d'une pierre pour son chevet pendant la nuit, employait tous les matins trois heures à son oraison, et deux heures le soir. Les jours de fêtes, il priait Dieu douze heures entières à genoux. Il mourut en s'agenouillant pour faire sa prière, cet homme d'oraison ne devant mourir que dans les parfums de l'oraison.

CHAPITRE II.

CONSIDÉRATIONS POUR MAINTENIR EN DÉVOTION LES MAÇONS, LES MENUISIERS, LES CHARPENTIERS.

I. La dévotion doit être accompagnée de prudence. — II. Pensées utiles aux Maçons, Menuisiers et Charpentiers.

I. Mon dessein n'est pas de vous persuader une si attentive contemplation, qu'il vous arrive comme à cet astrologue qui, dans un regard fixe vers le Ciel, se laissa tomber dans une fosse, faute de considérer où il mettait son pied.

Quand vous êtes au-dessus d'un clocher ou sur le haut d'un logis élevé ; lorsque vous marchez sur des poutres suspendues en l'air, que vous tirez quelque grosse pierre ou quelque sommier en haut, vous devez au commencement vous munir du signe de la croix, dresser votre intention à Dieu, lui offrir votre ouvrage, et demander son aide par une courte mais ardente prière, et puis prendre bien garde à ce que vous faites, de peur qu'il ne vous arrive à vous ou à vos compagnons quelque fâcheux accident.

La dévotion sert souvent pour empêcher des malheurs ; mais je ne vous conseille pas d'attendre des miracles en vos travaux. Jean Ximenès, coadjuteur de notre Compagnie, était si dévot à la Vierge qu'au premier son de l'*Ave Maria,* il quittait toute sa besogne et se prosternait pour l'oraison, même lorsqu'il était chargé de quelque fardeau. Notre-Seigneur voulut montrer un jour combien cette piété lui était agréable. Pendant que l'on bâtissait l'église de Saragosse, il montait au tour, avec un autre frère, une grosse pierre carrée par un échafaud qui était en pente.

Comme la pierre était de côté, et non pas sur le plat, on sonna l'*Ave Maria*. Ce fervent serviteur de Notre-Dame, sans aviser à ce qui pouvait arriver, lâche incontinent la pierre et se met en prières ; son compagnon en fit de même à son imitation, croyant que cette pierre tomberait, vu qu'elle n'était soutenue de personne. Elle demeura cependant ferme sur son côté, à l'admiration générale, nonobstant la pente de l'échafaud.

Je ne vous conseillerai jamais de faire une semblable expérience, lorsque vous pouvez assurer vos affaires par une diligence humaine et ordinaire.

II. Cette prudence présupposée, je dis qu'aux exercices qui n'exigent pas une trop grande contention de corps, et qui sont hors du danger d'une démarche dommageable, vous devez occuper votre esprit dans quelque bonne pensée. Je vous en proposerai ici quelques-unes qui vous donneront ouverture aux autres.

1. Quand vous taillez une pierre, ou que vous équarrissez quelque bois, considérez que l'on n'est pas propre d'être mis en œuvre pour le bâtiment du Ciel, si par plusieurs afflictions et mortifications l'on ne retranche ce qui est en nous de superflu et d'inutile.

Méditez que les saints Martyrs et les saints Confesseurs de votre Religion ont souffert avec une patience et une persévérance admirables tous les tourments et toutes les pénitences que l'on a trouvé à propos de leur faire souffrir.

Bernardin, premier compagnon de saint Camille de Lellis, fondateur des clercs réguliers, qui font profession de servir les malades, en donna un notable exemple, avant même d'être Religieux. Il gagnait sa vie à porter du bois sur la place nommée Ripa. Ce travail l'ayant occupé tout le jour, il ne manquait cependant jamais, quelque harassé qu'il fût, de prier Dieu depuis qu'on avait sonné l'*Ave Maria* jusqu'à minuit. Il prenait alors son repos jusqu'au son de l'*Ave Maria* du matin. Après une courte prière, il s'en allait à la place avec sa hotte pour y porter du bois.

Sa patience était si forte et si imperturbable, qu'un courtisan lui ayant donné un soufflet en présence de plusieurs personnes, il mit aussitôt bas sa hotte et courut après lui. Chacun croyait qu'il allait rendre à bonne mesure ce que ce téméraire lui avait prêté. Mais l'ayant atteint à la course, il se jeta à ses pieds et lui dit : *Monsieur, puisqu'il vous a plu me faire la grâce de me donner un soufflet, je vous supplie de m'obliger en m'en donnant encore un autre.* Cela étant dit, il lui présente l'autre joue, selon le conseil de Notre-Seigneur. Cette douceur et cette humilité inespérées saisirent si fort le cœur de ce courtisan, qu'il se retira en hâte, sans dire un seul mot ; et Bernardin reprit avec allégresse sa charge pour continuer son travail. Il mérita par ses héroïques vertus d'être le premier frère convers de sa Religion, et le premier compagnon du Fondateur, sous la conduite duquel il acquit une très sublime perfection.

2. Lorsque vous sciez quelque bois ou quelque pierre, souvenez-vous que les corps des saints Martyrs ont été quelquefois sciés en deux, même avec des scies de bois.

Dans les Gaules, au pays du Vivarais, saint Andéol, sous-diacre, que saint Polycarpe avait envoyé d'Orient, fut battu avec des bâtons pleins d'épines. Enfin, on lui fendit la tête en quatre quartiers avec une épée de bois. Saint Sarbélie fut sept fois fustigé avec des nerfs de bœuf, déchiré avec des ongles de fer, brûlé avec des flambeaux ardents, et enfin fut cloué par toute la tête et scié par le milieu du corps.

3. Lorsque vous posez les pierres dans les fondements d'une église, d'un clocher ou d'un autre édifice, regardez que vous mettez les plus grosses et les plus solides au lieu le plus profond pour mieux soutenir les autres, et que c'est le propre des hommes les plus parfaits de se cacher, de supporter les imperfections d'autrui, et d'empêcher par la solidité de leur patience que la maison ne tombe dans quelque trouble ou renversement.

Considérez aussi que souvent ceux qui paraissent moins aux yeux des hommes sont très grands en eux-mêmes et devant Dieu, et plus utiles à l'Église et à leur Religion que quelques autres qui sont dans l'éclat et dans une approbation et une admiration universelles.

4. Quand vous maniez des cailloux, en bâtissant vos murailles hors de terre, pensez aux cailloux de saint Étienne, de saint Ananie, de saint Tranquillin, des saints Parode, Almachie et Théopiste, lesquels, par leur constance, par leur force et par leur persévérance jusqu'à une mort très douloureuse, ont changé les cailloux qui les assommèrent en des pierres très précieuses, dont ils se sont fait une couronne de gloire.

Souvenez-vous encore que ceux qui voulurent lapider les saints Euchaire, Valère et Materne demeurèrent immobiles, les bras étendus et courbés en terre, sans pouvoir sortir de leurs places, jusqu'à ce que les saints Martyrs eussent prié pour eux. Soyez certain que rien ne vous nuira, si vous servez Dieu de toute l'étendue de votre cœur, sans nulle crainte des hommes, ni de ce qu'ils vous peuvent faire.

5. Quand vous jetez de l'eau sur la chaux, et que vous apercevez la fumée et les flammes qui en sortent, considérez que souvent ce qui paraît paisible à l'extérieur ne l'est pas dans son intérieur, et que la blancheur extérieure, et l'innocence en ce qui se voit au dehors, n'est pas un signe assuré que nos passions soient parfaitement éteintes et soumises à la raison. Tel a une belle apparence et délecte de loin, qui dans l'approche et dans la conversation nuit beaucoup et brûle ce qui se joint à lui.

Souvenez-vous des Martyrs qui ont été jetés et consumés dans la chaux vive. Du temps des empereurs Valérien et Gallien, trois cents chrétiens furent cruellement tourmentés. Le président fit allumer une fournaise de chaux et leur proposa de l'encens et des charbons : *Choisissez,* dit-il, *l'un des deux : ou présentez de l'encens à Jupiter sur*

ces charbons, ou jetez-vous dans cette chaux. Ces généreux Martyrs, armés de foi et embrasés de charité, confessèrent tout haut que Jésus-Christ était fils de Dieu, s'élancèrent dans cette fournaise et y furent réduits en poudre au milieu de la chaux. Pour cette raison, ils furent appelés *Massa candida.* Saint Augustin a fait deux sermons à leur louange. Saint Clément et saint Agathange furent jetés dans la chaux vive ; mais ils n'en reçurent aucun dommage.

6. Si vous joignez les pierres avec du mortier et du ciment, méditez que sans l'union et la charité tout s'en irait par terre, et jugez que nous avons besoin les uns des autres pour nous soutenir et pour nous élever à Dieu.

7. Lorsque vous voyez que votre muraille se hausse peu à peu, considérez que la perfection ne s'acquiert pas tout en un coup, mais qu'avec la patience l'on vient à bout de ses prétentions. Voyez aussi que plus haute est la muraille, plus il faut avoir de soin qu'elle soit droite, si l'on ne veut voir un total renversement. Plus vous avancez en la vertu, plus devez-vous purifier vos intentions et vos actions. Pensez enfin que la chute est plus dangereuse dans l'élévation, et que souvent elle cause la mort et un grand bruit par toute une ville et par toute une province. La faute d'un homme de vertu est plus scandaleuse que celle d'un autre qu'on sait déjà vivre sans conscience.

8. Quand vous portez quelque fardeau de bois, souvenez-vous de la croix de notre Sauveur et Rédempteur, qui lui pesait beaucoup plus sur les épaules dans l'épuisement de ses forces à cause de la flagellation et du couronnement d'épines. Si vous prétendez être son disciple, portez sans cesse la vôtre, suivez-le à la piste, et remarquez les traces de son Sang précieux, pour ne vous en point éloigner.

9. Quand vous levez quelque grosse pierre, ou quelque poutre, avec divers instruments, pensez combien de peine nos âmes reçoivent tous les jours de lever en haut ce corps de terre, qui les traîne toujours en bas.

Considérez que les Saints ont remué des fardeaux que nul ne pouvait mouvoir. Saint Thomas, apôtre, tira en l'Inde un gros sommier où il voulut, quoique plusieurs hommes et plusieurs éléphants joints ensemble ne le pussent remuer de sa place.

10. Quand vous posez les sommiers sur les murailles, contemplez que s'ils sont trop courts d'un demi-pied, même d'un pouce, ils sont inutiles ; peu importe d'avoir affermi le commencement de sa vie si l'on ne pousse ses vertus jusqu'au bout par la persévérance, pour se reposer en Dieu dans l'éternité. Il faut être constant jusqu'à la fin, à moins de tout perdre avec un débris universel de ce que nous avons bâti avec bien de la peine. Nous ne pouvons mériter la persévérance finale, mais nous la devons espérer de Dieu ; il est toujours prêt à nous assister et à suppléer à nos besoins. Saint Jacques, évêque de Tarentaise, faisant bâtir une église, trouva une poutre trop courte de cinq pieds ; il prit de l'eau bénite, il en jeta dessus, et Dieu lui donna dès l'instant même un tel accroissement, qu'elle eut la grandeur nécessaire.

11. Quand vous maniez vos leviers, remettez-vous en mémoire que plusieurs martyrs en ont été assommés par les bourreaux, comme saint Erminolde, abbé, les saints Gétulie, Céréal, Amance et Primitif à Rome, les saints Liberat, Boniface, Rustique Rogat, Septime et Maxime à Carthage.

12. Si vous clouez des planches ou d'autres bois, méditez quelles douleurs souffrait notre Sauveur Jésus-Christ, lorsqu'avec des gros clous on lui attachait les pieds et les mains à la croix.

Admirez la constance des saints martyrs Victorique et Fuscien, dans les narines et les oreilles desquels Rictiovare fit ficher de grandes broches de fer. Il leur fit aussi mettre des clous ardents au milieu des tempes, arracher les yeux et percer avec des flèches tout le corps. On ficha de grands clous dans le ventre et dans les côtes de saint

Théodotion, et puis on le décapita. Sainte Tryphène fut jetée dans une fournaise ardente ; mais en ayant été délivrée à l'admiration de tous, elle fut suspendue en l'air, puis précipitée sur de gros clous, qui la transpercèrent par tout son corps. Les bêtes sauvages auxquelles on la jeta ne l'endommagèrent nullement, mais un taureau la perça de ses cornes et la tua.

Que souffrez-vous en comparaison de ces généreux soldats de Jésus-Christ? Humiliez-vous donc dans vos plus sensibles ferveurs et vos plus rudes mortifications. Concevez aussi un sincère désir de supporter toutes les pointes des douleurs qui se présentent à vous dans les maladies et dans les autres fâcheux accidents de la vie humaine.

13. Lorsque vous apercevez avec joie une église ou un monastère mis dans sa perfection par votre travail et votre conduite, levez les yeux au Ciel, et considérez le plaisir que vous aurez à la fin de votre vie, quand vous verrez le palais que vos bonnes œuvres vous auront bâti en Paradis.

L'évêque Troïle, qui était fort avare, donna par aumône à l'instance de saint Jean l'Aumônier trente livres d'or, et en conçut une si profonde tristesse qu'il en tomba malade. Le Patriarche, dans l'avis de son mal et dans la connaissance de la cause, l'alla visiter, et lui promit la restitution de ses trente livres d'or s'il voulait lui céder par écrit le droit qu'il prétendait au Ciel pour cette aumône. Troïle, bien joyeux, écrivit incontinent de sa propre main ces mots : *Mon Dieu, je vous supplie de donner à monseigneur Jean, patriarche de cette grande cité d'Alexandrie, la récompense de trente livres que je vous avais données ; car j'ai reçu de lui ce qui m'appartenait.* Cela fait, il met l'or dans sa pochette, la fièvre le quitte à l'instant, et il se lève du lit, plein de joie et de santé.

Le Patriarche l'invite à dîner ; ensuite Troïle, s'étant endormi, vit dans le Paradis un si riche palais et d'une si ravissante beauté, qu'il était impossible d'en faire un semblable sur la terre. Sur la porte il lut cet écriteau : *Mansio*

æterna et requies Troïli Episcopi ; Le palais éternel et le lieu de repos de l'évêque Troïle. Comme il était ravi de joie et d'admiration, il y survint un Ange qui commanda d'ôter ce titre et d'y mettre celui-ci : *Mansio æterna et requies Joannis Archiepiscopi Alexandrini empta libris triginta ; Le palais éternel et le lieu de repos de Jean, archevêque d'Alexandrie, qu'il a acheté trente livres.*

Troïle s'éveille en sursaut, bien étonné et bien affligé de cet accident. Il s'en va droit au Patriarche, lui raconte sa vision, et se fait un excellent aumônier, sur l'espérance de se bâtir un palais égal à celui que son avarice lui avait enlevé.

Toutes les vertus travaillent au Ciel pour vous, et vous bâtissent un palais à proportion que vous exercez des actions saintes et généreuses sur la terre. Enfin, elles vous donneront une demeure en l'éternité, telle que vous l'aurez ornée durant cette vie mortelle et passagère.

SECTION X.

Du Jardinier, du Laboureur, du Vigneron et du Berger.

CHAPITRE PREMIER.

VERTUS NÉCESSAIRES AU BON JARDINIER RELIGIEUX.

I. Excellence de l'office du Jardinier. 1° Les Princes l'ont exercé. 2° Il donne de la Dévotion. — II. Vertus propres au bon Jardinier : 1° La Prudence ; 2° la Patience ; 3° la Conformité à la volonté de Dieu ; 4° la Dévotion. — III. Pensées dévotes propres au Jardinier.

I. Soit que nous considérions la nature, soit que nous contemplions la grâce, l'office de jardinier est l'un des plus agréables et des plus désirables que l'on puisse avoir en Religion.

1. Si nous nous arrêtons dans la nature, la verdure des herbes, la beauté et l'odeur des fleurs, la variété des fruits et la belle disposition des arbres emportent et réjouissent l'esprit d'un homme.

Les princes, les rois et les empereurs ont pris grand plaisir au jardinage.

Cyrus, roi de Perse, y mettait beaucoup de temps et y trouvait son divertissement. L'empereur Dioclétien, après avoir déposé le sceptre de l'empire romain, s'occupa avec tant de chaleur à son jardin, qu'il assurait que, dans le contentement qu'il en recevait, il était plus joyeux de voir une belle laitue, qu'il ne l'avait jamais été à la contemplation des rayons de sa couronne pendant l'espace de vingt ans qu'il l'avait portée. Mahomet II, empereur des Turcs, après avoir conquis à la pointe de l'épée l'empire de

Constantinople et celui de Trébizonde, s'adonna avec une telle assiduité à la culture de ses jardins, qu'il se défrayait, ainsi que sa maison, par les rentes qui en provenaient. Soliman, aussi empereur turc, faisait de même en temps de paix. Il conquit Rhodes et fit de grands exploits de guerre en Hongrie, qui le rendirent la terreur de ses ennemis et la gloire de ses sujets.

2. Si nous considérons la grâce, l'office de jardinier dans une Maison religieuse est un des plus propres pour l'acquisition, pour la conservation et pour l'augmentation de la vertu et de la dévotion, et les Saints s'y sont très volontiers occupés à ce dessein. Je vous en marquerai quelques-uns pour soulager votre mémoire.

Saint Paulin, évêque de Nole, s'étant vendu pour le rachat du fils d'une pauvre veuve, se fit jardinier du gendre de Gonthaire, roi des Vandales, en Afrique. Ce prince, dans l'admiration de la prudence et de la vertu de son jardinier, se plaisait en sa conversation et y passait beaucoup de temps. Le Saint lui portait chaque jour des herbes et des fleurs pour sa table et pour sa récréation. Un jour, il lui dit qu'il avisât à l'ordre qu'il voulait mettre dans le royaume, parce que le roi mourrait bientôt.

Le roi, en étant averti par son gendre même, désira voir Paulin, et à sa vue fut surpris d'une grande frayeur, dans le souvenir que la même nuit il avait aperçu plusieurs Évêques assis sur des trônes, qui étaient constitués de Dieu pour ses juges et lui ôtaient des mains le sceptre qu'il tenait, et que Paulin était du nombre.

Le prince pressa tant ce saint jardinier, qu'il lui dit qu'il était Évêque, et qu'il s'était vendu par la compassion qu'il avait eue de la misère et de la désolation d'une pauvre veuve. Une vertu si héroïque toucha de telle sorte le cœur de ce Vandale, qu'il ramassa par toute l'Afrique les captifs de l'évêché du saint Prélat, et les renvoya sous sa conduite dans des navires chargés de blé.

Saint Bandarin, évêque de Soissons, chassé par le roi

Clotaire, s'en alla en pèlerinage à Jérusalem. Au retour, il se fit Religieux en l'île de Lérins, et fut appliqué au jardin. On remarquait que les herbes plantées de sa main guérissaient de toutes maladies. Le territoire de Soissons fut cependant furieusement attaqué de la famine et de la peste ; ce qui pressa les habitants à la recherche de leur Évêque, sur l'espérance que sa présence calmerait tous leurs maux. Clotaire, dans le repentir de sa faute en la persécution d'un si saint homme, consentit à ce voyage. Enfin il fut trouvé et reconduit avec honneur. Dès son entrée dans la ville, l'air de tout le pays prit une nouvelle température et toutes les maladies cessèrent.

Saint Maurille, étant encore prêtre, fit tomber le feu du Ciel sur un temple d'idoles, chassa les diables des corps, guérit les aveugles, délivra les captifs et ressuscita les morts. Lorsque saint Martin le consacra évêque d'Angers, on vit sur sa tête une colombe très belle et très blanche, et une grande quantité d'Anges autour de lui. Il guérit ensuite les aveugles, les paralytiques, les démoniaques et plusieurs autres malades. Ayant un jour été trop long à la Messe, un enfant mourut sans le sacrement de Confirmation. Cet événement l'affligea de telle sorte, qu'il quitta son évêché pour faire pénitence. Étant passé en Angleterre sous un habit inconnu, il se fit jardinier d'un prince de ce pays-là. Dieu donnait une telle bénédiction aux herbes de son jardin, qu'elles ne diminuaient point, quoiqu'on en fît présent à tous ceux qui en désiraient, ce qui lui gagna l'affection générale. On fut sept ans à le rechercher par toute l'Europe. Enfin il fut trouvé, et voyant les clefs des reliques de son église qu'il avait jetées dans la mer et qu'un poisson avait rapportées, il connut que Dieu voulait son retour en son évêché. A son arrivée, il fit ouvrir le sépulcre de l'enfant qui était mort sans la Confirmation ; il le ressuscita à la vue de tout son peuple, et l'instruisit avec tant de soin et de bonheur, qu'il lui succéda à l'évêché, et fut appelé Réné.

Saint Génulphe, évêque de Cahors, naquit de parents stériles, et fut envoyé dans les Gaules par saint Sixte, afin d'y prêcher l'Évangile. Il le fit avec un grand fruit et mena une vie très austère. Enfin, il fut pris pour la foi, bâtonné et jeté dans le feu sur le commandement du président Dioscore. Mais un Ange l'en retira, et Dioscore se convertit à la vue de son fils ressuscité et délivré d'un fâcheux démon par les prières du saint Prélat. Il ne but jamais de vin depuis qu'il fut fait prêtre ; il ne mangea que du pain d'orge, et eut toujours sur sa chair nue un cilice très rude fait de poils de chameau. Il cultivait lui-même son jardin avec ceux qui s'étaient rangés sous sa conduite, et se plaisait en cet exercice par mortification et humiliation.

Si les Évêques cultivent les jardins, il est bien raisonnable que les clercs et les prêtres s'y occupent. Saint Fulgence, évêque de Ruspe, leur commandait de ne se point embrouiller dans les affaires séculières, mais de demeurer près de leurs églises et de travailler en leurs jardins, afin d'éviter l'oisiveté et de divertir leur esprit de l'étude et de la contemplation des choses divines, pour y retourner avec plus d'ardeur, plus de joie et plus de profit.

Plusieurs Abbés, très excellents en sainteté, se sont occupés à fouir la terre des jardins, à y semer et cultiver les plantes.

Saint Antoine, le miracle et l'oracle de l'Égypte, se retira dans un désert pour y vaquer à Dieu seul, dans l'éloignement de tous les hommes. Il cultiva un jardin et y planta des herbes pour le rafraîchissement de ceux qui le venaient visiter et consulter.

Adelard ou Allard petit-fils de Pépin le Grand et cousin de l'empereur Charlemagne, se fit Religieux en l'abbaye de Corbie. On le mit au jardin pour en avoir la charge. Il croyait être au Paradis terrestre ou au céleste, tant il y ressentait de dévotion et de tendresse. Les actions de son obéissance et de son humilité étaient si remar-

quables, qu'elles ravissaient d'admiration les plus anciens. Dans le déplaisir qu'il avait d'être visité de plusieurs princes et de plusieurs seigneurs, qui étaient ses parents, et dans le désir de vaquer à Dieu seul et à son salut, il demanda et obtint d'aller au mont Cassin, où saint Benoît avait fleuri en toutes les vertus. Il en fut ensuite rappelé pour être Abbé de son monastère de Corbie ; ce qu'il fit avec tant de prudence et de charité, qu'il se rendit admirable et aimable à chacun.

Le bienheureux Pinufe, abbé de grande sainteté d'un monastère fort nombreux, s'enfuit à celui des Tabennesiotes, qui étaient très austères, pour y vivre inconnu et sous la conduite d'autrui ; il fut donné pour aide au jardinier, qui était encore jeune. Ce saint vieillard lui obéissait en tout son office avec la même ponctualité et la même promptitude qu'à son Abbé. De nuit, il faisait tous les plus vils exercices de la maison et qui étaient en horreur aux autres. Il fut enfin reconnu au bout de trois ans par ses Religieux qui le cherchaient de tous côtés, et fut contraint de retourner en son monastère et d'y reprendre la charge d'Abbé. Mais il n'y resta guère. Le désir excessif de l'humiliation l'en fit sortir encore et le mena en Palestine, au monastère de Cassien, dans la croyance qu'il n'y serait connu que de Dieu seul. Dieu néanmoins le manifesta bientôt après, et on l'obligea absolument au retour dans le lieu où Notre-Seigneur lui avait mis en main tant de ses amis et de ses bons serviteurs.

Eustache, premier abbé du Jardin, au comté de Namur, après son office et sa méditation, s'occupait au travail du jardin, et s'y portait avec une telle ferveur, que la comtesse de Namur l'y ayant considéré, lui donna deux mille écus d'aumône pour mettre en état son monastère.

Les grâces de Dieu ne se sont pas seulement répandues sur les Évêques et sur les Abbés qui se sont humiliés dans la culture des jardins, mais aussi sur ceux que la pauvreté ou l'obéissance y ont employés. Considérons-en quelques-

uns qui vous serviront de modèles et qui vous donneront cœur dans vos fonctions.

Saint Anastase Persan, frère convers, eut soin du jardin de son monastère. Il était très assidu au travail, très dévot à la sainte Messe et très soigneux à lire la Vie des Saints et surtout des Martyrs. Cette lecture lui toucha le cœur, et il fut épris d'un si bouillant désir de les imiter qu'il sortit avec congé, à dessein d'en trouver les occasions, et Dieu l'exauça, comme nous le verrons en sa Vie.

Saint Waléric, auvergnat de nation, fut jardinier au monastère de Luxeuil. Les plantes croissaient en si grande abondance dans ses parterres, que chacun s'en étonnait. Saint Colomban, dans l'admiration du dégât des chenilles dans les jardins voisins, et de la beauté et de la fécondité de celui de Waléric, reconnut que les vertus du serviteur de Dieu faisaient cette merveille, et principalement son humilité et son obéissance. L'éclat de ses mérites ne se put cacher si bien, qu'il ne fût choisi Abbé d'un autre monastère, et il fut très signalé par divers miracles.

Le bienheureux Ammon, dans l'extrême contrainte de son oncle, se maria; mais il persuada à son épouse la conservation de sa virginité ; il travaillait durant le jour dans son jardin à la culture du baume, et Dieu lui donna beaucoup de dextérité en cet exercice. La nuit se passait en prières, avec beaucoup de larmes et de très doux sentiments des grandeurs de son Créateur. Après avoir mené cette vie-là dix-huit ans, il se retira dans un monastère de Nitrie. Sa pureté était si innocente que, dans le désir de passer le fleuve Lycus, il pria Théodore, son compagnon, de se retirer à l'écart, pour avoir la liberté d'ôter ses habits. Il eut ensuite si grande honte de se voir nu, que pour ne point venir à cette extrémité il se mit en oraison, et elle fut d'une telle efficacité, que son Ange gardien le transporta à l'autre bord. Saint Antoine vit à sa mort les Anges très joyeux qui portaient son âme en Paradis.

Frère Jonas eut la charge du jardin au monastère de

saint Pacôme, l'espace de quatre-vingt-cinq ans, y planta plusieurs arbres fruitiers, et jamais n'en goûta aucun fruit, quoique l'abondance en fût si grande qu'elle suffisait à tous les Religieux, aux passants et aux amis du monastère. Son vêtement, en été et en hiver, n'était autre que trois peaux de brebis cousues ensemble : il avait un autre habit religieux fait de poil, qu'il ne mettait jamais que lorsqu'il allait à la sainte Communion, et que l'amour de la pauvreté lui conserva quatre-vingt-cinq ans, jusqu'à la mort. Il ne mangea jamais rien de cuit, mais seulement un peu d'herbes crues avec du vinaigre. Jamais il ne se couchait, mais il travaillait toute la journée au jardin, et la nuit il priait ou faisait des nattes avec des joncs, et ne dormait qu'assis dans un total accablement du sommeil, sans quitter les joncs qu'il tenait. Il mourut dans le travail, et l'on trouva encore des joncs dans ses mains après sa mort. On ne put jamais lui ôter de dessus le corps sa robe de peau de brebis, tant il avait horreur d'être aperçu nu, même après son trépas.

Saint Phocas fut jardinier en la ville de Sinope. Il était de grande charité envers les passants, qu'il recevait et traitait selon son pouvoir. Cette ferveur lui acquit un illustre martyre, comme je l'ai expliqué parlant des pèlerins. Les habitants de Sinope lui bâtirent un temple, et si ceux qui avaient été mordus de quelque couleuvre en touchaient seulement la porte, ils étaient guéris au même instant. Pour cette raison il est dépeint avec une couleuvre à la main, au rapport de Suffren. Métaphraste assure qu'il était honoré dans l'Orient comme les apôtres saint Pierre et saint Paul.

Jean de Nicessia, frère laïque capucin, fut le jardinier de son couvent. Il était très excellent en l'austérité de sa vie et en la ferveur de ses dévotions. La puissance qu'il avait se montra lorsqu'il chassa par ses prières un démon qui tourmentait une femme possédée.

Frère Illuminé de Nursie était fort simple, il appelait

les oiseaux dans son jardin, et ils venaient sur ses épaules, sur ses bras, sur sa tête, et se jouaient avec lui, comme ils eussent fait en l'état d'innocence. Tous les jours il offrait constamment à Dieu cent *Pater* et cent *Ave Maria* pour les âmes du purgatoire. Une femme s'obstina un jour à ne point pardonner à son ennemi, il lui prédit qu'une ânesse la blesserait à mort, ce qui arriva quelque temps après.

Barthélemy de Murciano fut si vertueux et si innocent, qu'à la première entrée dans son jardin, les oiseaux accouraient et se laissaient manier par lui avec une pleine confiance et une entière familiarité. Mais voyons les vertus qui pourront vous aider à l'imitation de ces vertueux frères et amis de Dieu.

II. Le bon jardinier religieux doit avoir quatre vertus principales, c'est à savoir : la prudence, la patience, la conformité à la volonté de Dieu et la dévotion.

1. La prudence sème et plante les herbes et les arbres, dans une sage considération des saisons, de leur nature et de leurs propriétés différentes. Si cette vertu n'a l'œil à la disposition d'un jardin, toute la culture en sera inutile.

2. La seconde vertu du jardinier, c'est la patience dans le soin continuel d'arracher les mauvaises herbes, qui se mêlent parmi les bonnes et les suffoquent, par l'attraction du suc de la terre qu'elles énervent et consument. Les unes ne sont pas sitôt enlevées, que les autres renaissent ; de sorte qu'un pauvre frère, qui avait parcouru ses parterres dans un travail ennuyeux, se voit obligé de recommencer, ce qui est d'un grand désagrément.

Lorsque l'on voit les fleurs et les arbres s'élever en haut et se revêtir d'une agréable variété de couleurs et de fruits, le cœur s'ouvre de joie et a peine de se contenir dans la jouissance de ses désirs. Mais lorsque des orties ensanglantent les mains, ou que de petites herbes inutiles et dommageables s'entortillent aux bonnes, et obligent une personne à être tout un jour courbée contre terre dans une

fâcheuse et douloureuse contrainte, sans voir le fruit de sa peine, elle trouve le travail plein de dégoût et d'amertume. Il faut toutefois avoir patience et considérer que sans ce soin tout périrait et rien ne viendrait à profit.

3. La troisième vertu d'un jardinier, c'est la conformité à la volonté de Dieu, en ce qui concerne les pluies, les sécheresses, les chenilles, les limaces, les hannetons, les vermisseaux, les moucherons et les autres insectes qui gâtent les herbes, les fleurs et les arbres. Le bon ermite, qui demanda et obtint de Dieu des pluies et du beau temps, selon ses désirs, ne trouva à la fin de l'année que des choux pourris. Laissez la conduite des maisons à la Providence divine ; elle sait bien ce qui nous est nécessaire. S'il ne lui plaît pas de vous le donner, baissez la tête, et soyez bien aise que toute votre récompense vous soit réservée pour le Paradis.

4. Enfin la quatrième vertu d'un jardinier religieux, c'est l'oraison et la dévotion, par le moyen desquelles il nourrit son âme dans de saintes affections et obtient de Dieu ce qui est utile à son monastère dans son office.

Joseph de Corleone, frère laïque capucin, obtint, dans une nuit, que le lendemain son jardin fût rempli d'herbes et de fleurs, de la façon que j'ai expliquée au livre II, chapitre second. Il demeurait quelquefois une nuit en contemplation, ravi en extase et la face tournée vers le Ciel. Ayant mal aux yeux, il se mit en oraison ; la glorieuse Vierge lui apparut et lui donna une fiole pleine d'une céleste liqueur, de laquelle s'étant frotté les yeux il fut incontinent guéri. Il prenait un très grand plaisir à servir les malades, à panser leurs plaies et à leur rendre les offices les plus vils, les plus contraires et les plus fâcheux à la nature. Dans l'accès d'une fièvre ardente, il fut épris d'un désir de communier au jour de la Purification. Il pria cette Vierge de lui obtenir quelque soulagement. La nuit qui précédait la fête, elle lui apparut habillée d'une belle robe blanche et très lumineuse, et lui présenta à boire de

l'eau dans une fiole qu'elle portait. Au même moment que Joseph en eut goûté, il fut parfaitement délivré de sa fièvre, se leva, s'approcha du Très Saint Sacrement et remercia sa bienfaitrice. Elle se montra encore à lui à sa mort, environnée de plusieurs Saintes, pour le conduire en Paradis.

Frère Jean, de l'Ordre de Saint-François, surnommé le *Jardinier,* fut donné pour aide au jardinier de son couvent, à l'office duquel il succéda après sa mort. Il se rendit recommandable à tous par son excellente dévotion, qu'il fit paraître principalement envers le Saint Sacrement. Sa plus grande consolation était de demeurer en sa présence et de lui chanter des hymnes dévotes, accordant sa voix au son d'une clochette, après qu'il avait fait entièrement et exactement ce qui était de son office et ce qu'on lui avait ordonné.

Cette dévotion lui fit prendre le soin des lampes de son couvent et des paroisses de la ville, afin qu'elles fussent toujours nettes et allumées. Le jour de la Fête-Dieu, il se trouvait à la procession avec un petit sac sur les épaules, rempli d'encens et d'autres parfums, et avec un petit encensoir à la main plein de charbons ardents. Il se mettait à genoux aux lieux où Notre-Seigneur s'arrêtait, et l'encensait fort longtemps, proférant de tout son cœur ces amoureuses paroles : *Jésus, vrai amour de mon cœur.* Il les disait avec une si grande ferveur et une si grande tendresse, qu'il tirait les larmes des yeux de tous les assistants.

Comme il avait été soigneux durant sa vie à ce qu'il y eût toujours de l'encens, de la cire et de l'huile pour maintenir les lampes et le culte du Saint Sacrement, ainsi, avant de mourir, il pria le frère Gonzalve Corinio, fils d'un comte portugais, de prendre la charge après son trépas de fournir l'huile des lampes de ce très auguste Sacrement, et de les tenir nettes, comme il avait fait. Le même jour qu'il mourut, il alla visiter toutes les églises de la ville pour rendre ce devoir à son Sauveur, et étant de re-

tour dans son couvent, il mit un beau cierge blanc en la chapelle de l'Incarnation, et eut le bonheur de finir sa vie pendant qu'il brûlait et se consumait à l'honneur de son Créateur.

III. Un jardinier religieux, s'il veut réfléchir sur ce qui se passe dans son jardin, peut facilement entretenir sa dévotion et demeurer en la présence de son Dieu qui opère dans les créatures qu'il a devant les yeux. Mettons ici quelques considérations sur les choses les plus ordinaires en toutes les saisons de l'année.

1. Lorsqu'en hiver vous regardez votre jardin privé de sa verdure ou de ses autres ornements et couvert de glace ou de neige, considérez le triste état d'une âme dénuée de la grâce de Dieu, froide et glacée dans ses prières et ses dévotions, et qui ne s'embellit point de la beauté des vertus.

Méditez que cette disgrâce de votre jardin vient de l'éloignement du soleil, dont la lumière et la chaleur sont nécessaires à toutes les créatures pour leurs productions. Sans les rayons du Soleil de justice et sans sa grâce, nos actions et nos oraisons seront de glace et infructueuses. On vit trois éclatants soleils autour de la vierge sainte Ide, lorsqu'elle priait, qui montraient par leur splendeur les fleurs et les fruits des vertus que la Très Sainte Trinité produisait en son âme. Ouvrons notre cœur au Ciel ; il est toujours prêt à y verser ses flammes et ses clartés.

2. Lorsqu'au printemps vous voyez que tout votre jardin refleurit, et que la terre s'habille de fleurs très agréables à la vue et très délectables à l'odorat, admirez la puissance du Créateur qui tire cette variété de couleurs des semences, qui ne sont ni rouges, ni bleues, ni violettes, ni argentées, ni dorées. Relevez plus haut votre pensée, et considérez l'excellente beauté d'une âme ornée de la foi, de l'espérance, de la charité, des autres vertus et de tous les dons du Saint-Esprit. Les tourments mêmes des Martyrs se changent en fleurs. Saint Vincent fut jeté sur des pièces de

pots cassés ; mais on les vit à l'instant transformées en de très belles et de très odoriférantes fleurs.

3. Vous pouvez tirer diverses considérations sur différentes fleurs, comme une abeille du Paradis, pour faire votre miel et vous entretenir en douceur et en dévotion avec votre Dieu.

Le lis est le symbole de la pureté et de l'innocence. Le bienheureux Benoît, ermite en Toscane, mourut en plein hiver, la terre étant couverte de neige. Elle se fondit incontinent, et on trouva dans sa bouche un beau lis blanc, qui embaumait d'une très suave odeur la chambre où il était.

La rose est le symbole de la charité par sa rougeur et de la souffrance par ses épines. Voyez au livre II, chap. xv et au livre IV, chap. x ce que j'ai dit du Rosaire et du bienheureux Henri Suso, couronné de roses en récompense de sa patience et de ses très grandes souffrances.

Toutes les fleurs vous peuvent élever le cœur en Paradis pour en admirer la beauté et la douceur. Lorsque saint André Corsin, évêque de Fiesole, mourut, le chemin par lequel il montait au Ciel revêtu de ses habits pontificaux, parut tout couvert de lis, de roses et de plusieurs autres fleurs.

4. Non seulement la beauté ravissante des fleurs doit emporter votre cœur à son Créateur, mais l'odeur inexplicable de plusieurs vous doit attirer à l'excellence de ses parfums.

Vous vous étonnez de ce qu'une très suave odeur sortit du sépulcre des saints Hilaire, Quentin, Trophime, Engelmare, Erminolde et Raymond, des plaies de sainte Martine, martyre, des corps des saints Siméon Stylite, Laurent Justinien, Séverin, Julien, Odon, Odoric et autres. Pourquoi n'admirez-vous pas et ne louez-vous pas Dieu de l'odeur des lis, des roses, des œillets et de semblables fleurs ?

L'odeur des roses et des lis que Notre-Seigneur et

Notre-Dame firent sentir en hiver à saint Julien et à sainte Basilisse, les excita à faire vœu de chasteté et à le bien garder. Excitez-vous par les parfums de votre jardin à courir vers votre doux Jésus, qui embaume tous ceux qui s'approchent de lui.

5. Le principal dessein que vous devez avoir dans la culture et dans la conservation de vos fleurs, c'est d'en couvrir les autels et d'en faire des couronnes pour le Très Saint Sacrement et pour les statues et les images des Saints.

Cette dévotion sera très bien reçue du Ciel et vous en obtiendra plusieurs faveurs. Le bienheureux Henri Suso, dans sa tendre jeunesse, offrait toujours la première fleur de son jardin à la glorieuse Vierge qu'il aimait d'amour, et de laquelle il désirait être aimé et assisté comme de sa bonne mère et protectrice. Il lui faisait ensuite des couronnes entières sur ses images et ses statues, dans la connaissance et l'aveu qu'elle était la plus belle fleur du Paradis, et qu'il la tenait pour l'amour de son cœur. Il la suppliait de prendre ces petites prémices de la main de son enfant et serviteur. Un jour, après avoir fait sa dévotion avec beaucoup de piété et de révérence, il vit les cieux ouverts et un grand nombre d'Anges très bien habillés qui en descendaient et volaient de tous côtés autour de lui. Ils chantaient un motet très mélodieux à l'honneur de la Reine du Ciel et l'invitaient aussi au même chant. Il leur obéit avec une joie inexplicable dans l'âme. Une autre fois, la Vierge même lui apparut et lui commanda de chanter une hymne qui commence par ces paroles : *O la rose aimable du printemps,* etc.

6. Quand les chaleurs de l'été causent des sécheresses en votre jardin, et que les herbes et les plantes en souffrent et languissent, reconnaissez par humilité que votre âme ne sera jamais dans sa vigueur sans l'eau de la grâce.

Quand vous arrosez et que tout semble revivre en étanchant sa soif, relevez votre espérance, et jugez que vous

ne périrez jamais dans l'ardeur des tentations et des afflictions, étant vivifié de la grâce de votre Sauveur, qui ne vous manquera jamais si vous voulez et si vous la demandez avec persévérance.

Admirez que la même eau jetée sur un lis devient lis ; versée sur des roses, elle se forme en roses ; et sur des œillets, elle prend la figure d'œillets. Elle est tout à toutes les herbes, à toutes les fleurs et à toutes les plantes. La grâce de Dieu donne la charité, la patience, l'humilité et toutes les autres vertus, selon le besoin qu'en ont ceux qui la reçoivent.

7. Si vous voyez les herbes ou les arbres rongés des chenilles, méditez le grand mal que causent les péchés véniels dans l'âme par le ravissement de sa beauté et par l'anéantissement de sa force, et si l'on n'y met remède, par une disposition presque certaine à la mort.

Saint Boniface, saint Joannice, saint Siméon Stylite et d'autres ont chassé ces vermines des jardins et des champs par leurs oraisons et par le signe de la croix. Si vous en sentez en votre âme, recourez au crucifix et à la prière, et vous en trouverez de l'aide dans vos besoins.

Il y a environ vingt-cinq ou trente ans que nos Pères, étant au jardin du collège de Chaumont en Champagne, virent venir des jardins voisins une armée de chenilles qui couvraient déjà toute la muraille et s'allaient répandre de toutes parts dans notre jardin. Le Père Félix se présenta au Recteur pour les exorciser, et demanda un lieu pour les y envoyer. Le Recteur répondit : *Envoyez-les à un tel buisson inutile qui est dans le fossé de cette ville.* Le Père prend à la hâte son surplis et de l'eau bénite, et dit les exorcismes ordinaires de l'Église, pour exterminer ces animaux pernicieux aux biens de la terre. En même temps, toute cette multitude presque infinie rebrousse chemin, passe de jardin en jardin et s'en va droit au lieu assigné. Le lendemain l'on fut exprès pour voir l'effet de cet exorcisme, et l'on trouva ce pauvre buisson tout rongé et tout

couvert de cette malheureuse vermine, ce qui fut admiré de chacun.

Si vous avez de la foi, tout vous sera possible et facile, et Dieu vous préservera des animaux nuisibles, et quelquefois vous donnera pour votre garde les plus dangereux. Un lion gardait les herbes de saint Cyriaque, anachorète, et empêchait toutes les autres bêtes farouches du désert d'y rien gâter. Qui a Dieu pour soi ne peut être incommodé des créatures.

8. Lorsqu'au temps de l'automne vous contemplez avec plaisir les arbres chargés de fruits, souvenez-vous que Platon et Aristote appellent l'homme un arbre renversé, et que Clément Alexandrin l'appelle une plante céleste.

Philon écrit que le Paradis, c'est-à-dire le jardin de Dieu, a des arbres raisonnables, dont les fruits sont des vertus.

Hugues de Saint-Victor en décrit toutes les parties avec esprit et avec profit. *La racine de l'arbre,* dit-il, *c'est la foi ; le tronc, l'espérance ; les rameaux, la charité ; la moelle, la bonne intention ; l'écorce, la conversation extérieure ; les feuilles, les bonnes actions ; les fleurs, la bonne renommée ; les fruits au dedans, la bonne conscience ; au dehors, la sainte doctrine ; au dessus, la gloire éternelle.* Ainsi parle ce docte personnage.

Que feriez-vous à un arbre qui, après beaucoup de travaux, ne produirait point de bons fruits ? Si vous n'en donnez d'excellents à votre Créateur et Rédempteur, qui vous a départi tant de grâces comme autant de pluies sacrées, ne craignez-vous pas qu'il ne vous arrive comme au figuier stérile, qui fut maudit de Notre-Seigneur en punition de ce qu'il n'avait point de fruits ?

Saint Wolstan maudit un arbre, parce que ses feuilles causaient de l'obscurité dans une église ; les Religieux vertueux et qui portent de bons fruits, sont la gloire et la splendeur de leurs monastères ; mais ceux qui ne sont chargés que de feuilles, y apportent plus d'ombre et de té-

nèbres que de profit. La malédiction de saint Wolstan fit dessécher cet arbre, et la malédiction de Dieu perdra entièrement ces hypocrites.

9. Admirez la puissance de Dieu, lorsqu'ayant planté un noyau, vous en voyez sortir un bel arbre. Nous admirons que le bâton de saint Melorus, martyr en Angleterre, fiché dans la terre, devint incontinent un arbre, produisit des branches et des feuilles, et jeta une fontaine de ses racines pour étancher la soif d'un homme qui en était fort tourmenté. Nous nous étonnons de ce qu'il coula du lait, au lieu de sang, du corps de saint Émilien, évêque et martyr, et de ce qu'à sa mort les arbres se chargèrent en un moment de fleurs et de fruits. Pourquoi ne reconnaîtrons-nous pas l'infinie puissance du Créateur, qui produit tous les jours de très hauts et de très gros arbres d'une petite graine, laquelle n'a nulle proportion à sa grandeur et à sa grosseur ? Pourquoi ne louerons-nous pas cette sagesse incompréhensible, qui, par les petits filaments de la racine, fait tirer le suc nécessaire pour un si gros tronc et des branches si étendues, et qui change ce suc en bois, en moelles, en feuilles, en fleurs et en fruits ? Ces miracles de la nature frappent moins nos sens ; mais ils ne doivent pas moins donner de l'admiration à notre entendement et de l'affection à notre volonté pour un Dieu si admirable et si bienfaisant. Chaque arbre doit porter ses fruits selon sa nature, et chaque Religieux selon son office. Un cerisier ne sera jamais arraché ni repris de n'avoir pas porté des poires de bon-chrétien, ni un prunier de n'avoir pas présenté à son maître des abricots.

Tous les Ordres religieux ont leurs lois et leurs austérités, et personne ne se doit tourmenter l'esprit de ce qu'il ne fait pas lui seul ce que tous les autres font ensemble. Vouloir trop faire, c'est le moyen de ne rien faire. Les branches qui sont trop chargées, si l'on n'y prend garde, perdent leur fruit pour toujours par une rupture qui ne trouve point de remède.

10. Si vous voyez les feuilles de vos arbres tomber par terre à la fin de l'automne, mettez-vous à leur place, et soyez assuré que la même fortune vous attend, et que toute cette verdure et cette beauté qui vous charment couleront à terre et se dessécheront.

Saint Chrysostome compare les richesses et les biens extérieurs de la fortune à des feuilles qui tombent des arbres, dont elles étaient l'ornement. Hugues de Saint-Victor explique cette pensée plus amplement. Les maisons, les vignes, les jardins, les étangs, les bois, les familles, les possessions, l'or, l'argent des rois et des provinces, les instruments de musique, les vases précieux, les richesses, la pompe et la gloire ne sont autre chose que des feuilles. Pourquoi des feuilles? Parce que tout cet éclat est périssable et transitoire. Il donne de la verdure et de l'agrément pour un peu de temps, mais il devient sec et tombe avec douleur. Pendant qu'il subsiste, il donne de l'ombre et du rafraîchissement ; mais cette ombre est obscure et contraire à la lumière.

11. Lorsque vous contemplez un arbre fort haut, réjouissez-vous de ce que, si vous voulez, vous pouvez, par vos prières et par vos actions, élever votre cœur jusqu'au Ciel ; mais il faut que vos actions soient droites et ne se courbent pas vers la terre.

Ambroise de Locre, frère laïque capucin, étant à l'article de la mort, s'écria d'une voix forte et joyeuse : *O mon souverain bien ! ô ma beauté infinie et très aimable !* Puis s'arrêtant un peu comme languissant, il ajouta : *Donnez-moi la main.* Son Gardien lui demanda ce qu'il désirait. *Je vois*, dit-il, *un très bel arbre, qui s'étend jusque dans le Ciel ; le tronc et les branches sont d'or ; les fleurs et les fruits très beaux ; mais ce qui surpasse toute leur beauté, un homme très glorieux et plein de majesté, qui est tout le bien et toute la douceur de mon âme, est assis au sommet. C'est après lui que je soupire, et à lui que je crie : O mon bien ! ô mes délices ! prêtez-moi la main, afin que je monte*

sur cet arbre que vous me présentez, que je goûte des fruits et que, montant par ses branches, j'arrive à vous. Après avoir témoigné ce qu'il voyait, il mourut au bout d'un quart d'heure.

12. Si vous avez des abeilles, vous en pourrez tirer beaucoup de profit pour le Paradis, et du miel qui vous ouvrira mieux les yeux que celui de Jonathas. Considérez la puissance de Dieu, qui fait produire ou cueillir une si douce liqueur par de si petits animaux, et la conserve en des ruches faites avec tant de solidité et un si grand art.

Si le miel qui coula des corps des saints Nabor et Félix convertit des soldats ; si celui que l'on portait à saint Jean, patriarche d'Alexandrie, étant changé en or, toucha si puissamment le cœur de Nicétas, qu'il restitua à cet homme du Ciel tout ce qu'il lui avait pris sur le commandement de l'empereur et qu'il y ajouta encore de son propre bien, quels mouvements de dévotion ne devez-vous pas avoir dans la contemplation du travail de ces petites créatures, qui tirent la douceur des herbes les plus amères et prennent leurs richesses sur les fleurs, sans nul intérêt de leur odeur et de leur beauté. Elles ont un royaume très réglé et un roi à qui elles obéissent, et leurs industries ravissent les esprits les plus curieux.

Quelque petit que vous soyez, si vous vivez sous l'obéissance, et que vous offriez vos actions sur les autels, vous ferez des merveilles avec la rosée du Ciel, qui ne vous manquera jamais. Servez-vous aussi de l'aiguillon contre les vices et contre les vicieux, si vous voulez conserver le miel de vos vertus.

CHAPITRE II

VERTUS NÉCESSAIRES AU BON LABOUREUR RELIGIEUX.

I. Le premier homme était laboureur. — II. Illustres personnages qui ont été laboureurs. — III. Dieu a fait des miracles en faveur des laboureurs. — IV. Vertus des laboureurs : 1° la Diligence ; 2° la Patience ; 3° l'Humilité ; 4° la Charité ; 5° la Chasteté ; 6° la Pauvreté ; 7° l'Obéissance ; 8° la Dévotion.

I. Dieu, ayant créé le premier homme dans l'état d'innocence, le mit dans le Paradis terrestre pour y faire l'office de jardinier ; mais le démon l'ayant fait tomber dans le péché et l'ayant dépouillé de tous les ornements de la grâce et des dons du Saint-Esprit, il fut chassé de ce lieu de délices et mis au milieu de la campagne. Dieu lui commanda d'y exercer l'office de laboureur afin de regagner son amitié et toutes les richesses du Ciel qu'il avait perdues. Il s'y occupa l'espace de neuf cents ans avec une telle humilité, une telle ferveur et une telle contrition qu'il se fit saint. Sa mort, comme l'on estime, arriva le vingt-cinq de mars, un vendredi, le même jour qu'il avait été créé, et le même jour que le second Adam devait mourir sur la croix pour le racheter avec toute sa postérité.

Je vous montrerai brièvement l'estime que les peuples, les rois, les Saints, les Anges et Dieu même ont fait de votre office ; et puis nous considérerons les vertus que vous pouvez et que vous devez y pratiquer.

II. Plusieurs personnages signalés qui ont été en renom dans les armées, se sont occupés à l'agriculture.

Les Romains en ont tiré quelquefois des généraux d'armée et des dictateurs, qui avaient un pouvoir absolu sur toute leur république. Quintius Cincinnatus y était occu-

pé, lorsque les légats du Sénat vinrent le prier d'accepter cette souveraine dignité. Il se mit en campagne avec une petite armée; il délivra le consul Minutius, qui était assiégé dans une montagne par les ennemis; et ce consul avec son armée lui offrit en récompense une couronne d'or. Il livra la bataille, la gagna, prit les chefs des ennemis et les mena en triomphe devant son char. Toute cette glorieuse expédition fut faite en seize jours; ensuite il se démit de sa charge et s'en retourna à la charrue et à son labourage. Vingt ans après, il en fut encore retiré pour être de nouveau dictateur, et il assista avec une pareille vigueur sa patrie dans de grandes nécessités.

Haï, laboureur écossais, n'ayant que le coutre de sa charrue et ses deux enfants, arrêta dans un détroit l'armée des Danois victorieux, et donna le temps à ses compatriotes de se réunir et de la mettre en déroute. Bamba, après avoir été laboureur, fut couronné roi d'Espagne et vainquit les Maures, qui voulaient entrer dans son royaume avec une armée portée sur deux cent soixante-dix navires. Primistas fut aussi tiré du labourage pour être roi de Bohême. Othman, le premier prince des Turcs qui règnent maintenant, était fils d'un laboureur. C'est pourquoi nous lisons, dans les Commentaires sur l'Alcoran, que l'empereur turc venant à l'empire et s'acheminant vers Constantinople pour en prendre possession, doit labourer la terre de ses propres mains, afin d'en bannir la stérilité et d'y faire venir l'abondance.

Michel Baudier rapporte qu'Amurat, venant à Constantinople pour prendre possession de l'empire, trouva un laboureur sur son chemin qui travaillait en un champ. Il s'approcha de lui, descendit de cheval, et ayant pris le manche de la charrue, laboura la terre et y fit deux ou trois sillons; puis ôtant sa robe, qui était de drap d'or, fourrée précieusement de martres zibelines, il la mit sur les épaules de ce laboureur et lui dit : *Ne la vendez que pour une bonne somme d'argent; elle est de grande valeur.*

Il lui donna de plus une grosse poignée de ducats qu'il tira de sa pochette.

Les Saints ont beaucoup plus illustré l'état des laboureurs que tous ces grands capitaines, ces rois et ces empereurs. Admirons-en quelques-uns, dans le dessein d'imiter leurs vertus, quoique leurs miracles soient au delà de toute imitation.

Le prophète Élisée était à la charrue avec douze bœufs, lorsque le prophète Élie l'appela sur le commandement de Dieu pour le suivre, et jeta son manteau sur lui pour lui communiquer l'esprit de prophétie. Il était si fervent, qu'à l'instant même il quitta tout, courut après Élie, dit adieu à son père et à sa mère, sacrifia deux bœufs et les distribua au peuple. Il laissa son pays, et soixante ans durant fit l'office de prophète avec un très grand renom. Il divisa le fleuve du Jourdain avec le manteau d'Élie ; il ressuscita le fils de la veuve qui le logeait dans ses voyages; il guérit Naaman, le lépreux ; il délivra la ville de Samarie d'une armée entière de Syriens qui l'avaient réduite à une famine enragée ; il donna de l'eau, par un miracle très nécessaire, aux trois armées des rois de Juda, d'Israël et d'Édem, qui périssaient de soif, et fit plusieurs autres miracles au profit de son peuple et à la gloire de Dieu.

Saint Antoine labourait la terre avec un hoyau, et y semait du blé suffisamment pour sa nourriture et pour celle de ceux qui le venaient visiter, lorsqu'il demeurait dans une montagne éloignée de la conversation ordinaire des hommes. Saint Romuald, qui était de l'illustre famille des ducs de Ravenne, laboura la terre durant trois ans avec un hoyau, et y sema du blé pour vivre du travail de ses mains. Nonobstant cette fatigue, il augmenta son jeûne et ses austérités. Saint Eustrouin, étant religieux, s'employait à faire le pain, le jardin et la cuisine. Lorsqu'il fut Abbé, il s'adonna à la culture de la terre dans la campagne, et à battre le fer sur l'enclume, au rapport du vénérable Bède et de Hastenus. Saint Martin, prêtre de Saure, après avoir fait

son oraison et récité l'office divin, s'occupait au labourage pour fuir l'oisiveté et les tentations ; il recevait avec une grande joie les pèlerins et les traitait le mieux qu'il pouvait. Il convertit plusieurs mahométans par ses prières et par ses ferventes exhortations, et les réconcilia à l'Église. Il fut pris enfin par les Maures et mourut en prison, après avoir consolé et fortifié les chrétiens qui étaient détenus pour la foi.

Saint Félix, prêtre de Nole, labourait toujours la terre et son jardin, sans le service d'aucun valet. Il ne se gardait qu'un habit, et dès qu'on lui en faisait un neuf, il donnait l'autre aux pauvres, à qui il départait libéralement ce qui lui restait après sa nourriture. Un Ange le retira de prison, où il avait été mis pour la foi. Il fut caché par des toiles d'araignées faites soudainement lorsque les satellites de l'empereur le poursuivaient. Il refusa l'évêché de Nole, et ne voulut pas seulement redemander ses grandes richesses et ses possessions, qu'on lui avait prises pendant la persécution, aimant mieux vivre pauvre et gagner sa vie à la sueur de son front que d'être à son aise et demeurer oisif.

Saint Théodore d'Antioche, abbé très célèbre, travaillait à la charrue, à la moisson, à des paniers et à des claies d'osier. Il exhortait ses Religieux aux travaux, leur mettant devant les yeux les soins et les sueurs des personnes qui vivent parmi le monde. Il obtint de Dieu par ses prières un ruisseau qu'une roche fort sèche et fort dure lui donna miraculeusement, et qui vint vers son couvent pour la commodité de ses Religieux.

Après sa mort, une femme dévote ayant fait descendre dans un puits sec son image, fut fort consolée à la vue de l'eau qui le remplit au même instant jusqu'à la moitié.

Les Anges n'ont pas dédaigné de mettre la main à la charrue. Saint Guy, du pays de Brabant, fut si tendrement aimé des Anges, qu'ils furent vus labourer à sa place, pendant qu'il était allé par piété porter de la chair à son père.

Notre-Seigneur même a aidé Fulchard, frère convers de Clairvaux, lorsqu'il labourait, selon que je l'ai raconté ailleurs.

III. Dieu a souvent pris plaisir à faire des merveilles pour les Saints qui se sont appliqués à la culture de la terre.

Saint Didier était laboureur dans le territoire de Gênes, en Italie. Les députés de la ville de Langres, en Champagne, qui allaient à Rome pour obtenir du Pape un successeur à leur Évêque décédé, furent avertis par un Ange de choisir pour cette dignité le premier qu'ils rencontreraient sur leur chemin, qui s'appellerait Didier, et dont le bâton fiché en terre refleurirait. Ils rencontrèrent saint Didier qui labourait ; ils fichèrent en terre l'aiguillon avec lequel il piquait ses bœufs, et il fleurit au même moment. Ce miracle les obligea de le mener avec eux, et lui, d'obéir à une vocation si manifeste. Ce saint Prélat, incontinent après sa consécration, fut instruit par le Saint-Esprit de tous les devoirs d'un bon évêque ; et il s'en acquitta si dignement, qu'il se fit aimer de tout son peuple et fut la terreur des ennemis de la foi. Durant la persécution des Vandales, il fut couronné du martyre, ayant eu la tête tranchée.

Saint Kentigerne, archevêque de Glascow, en Ecosse, fut un homme de miracles. A sa naissance, on entendit les Anges chanter une très douce musique. Il fut pendant sa vie tellement favorisé de Dieu, qu'il passait les rivières à pied sec, l'eau se retirant de côté et d'autre, comme la mer au passage des enfants d'Israël.

Nonobstant sa dignité d'archevêque, il labourait lui-même la terre et attelait deux cerfs à sa charrue. Un loup en ayant tué un, il le contraignit de tenir sa place et de travailler avec l'autre cerf. Il donna une fois tout son blé aux pauvres, et n'en ayant plus pour semer, il prit du sable et le jeta sur la terre au lieu de semence, et néanmoins à la moisson il recueillit de très bon et de très beau froment. Il demanda l'aumône au roi pour le soulagement

des pauvres. Le roi, qui était de mauvaise humeur, lui abandonna par moquerie tous les blés de ses granges, s'il les pouvait porter à son logis. Le saint Prélat, plein de confiance en Dieu, leva les yeux et les mains au Ciel et fit une courte prière. Aussitôt la rivière voisine s'enfla et déborda, et par un grand déluge emporta et toutes les granges et tout le grain jusqu'à Mollindenor, où il demeurait, sans qu'un seul épi de blé fût mouillé. Lorsqu'il priait, tantôt on voyait son visage tout en feu et en lumière, tantôt une colonne de feu et de splendeur environnait sa tête en forme de couronne. Il fit un moulin où l'on ne pouvait moudre du blé dérobé, et dont on ne pouvait remuer la meule ni la roue depuis les trois heures après-dînée du samedi jusqu'au lundi matin.

Un Ange l'avertit de l'heure de sa mort et de celle de ses disciples, et son sépulcre fut illustré par les miracles qui s'y firent. Les aveugles y reçurent la vue, les sourds l'ouïe, les muets la parole, et plusieurs malades la santé.

André Oviedo, patriarche d'Éthiopie, allait à la charrue avec notre frère Antoine Fernandez, dans l'Éthiopie même, afin d'assister les pauvres catholiques persécutés. Son humilité lui fit écrire au Pape qu'il était prêt à servir les Pères de notre Compagnie (de laquelle il avait été religieux) à la cuisine et dans les moindres offices. Il était si fervent zélateur des âmes, qu'il ne voulut jamais quitter l'Éthiopie, nonobstant les fâcheuses persécutions et les incommodités qu'il y souffrit. Il était si miséricordieux et si charitable, qu'il donnait tout ce qu'il avait aux pauvres, sans avoir aucun égard au lendemain. Dieu le rendit recommandable à toute l'Éthiopie par de grands miracles durant sa vie et après sa mort.

Concluez de tous ces exemples que vous devez estimer et affectionner votre office de laboureur, puisque d'un côté les rois et les empereurs s'y exercent, et que de l'autre les Saints s'y plaisent, et que les Anges et Dieu même leur y font des faveurs signalées.

IV. Voyons maintenant les vertus qui vous sont nécessaires dans vos travaux pour suivre la route de ces favoris du Ciel, et pour en attirer les grâces qui vous conservent et augmentent vos mérites. J'en trouve huit principales, que je parcourrai brièvement.

1. La première vertu du bon, sage et vertueux laboureur religieux, c'est la diligence, tant dans le choix et dans la conduite des serviteurs que dans l'entreprise et dans l'exécution des ouvrages.

a) Cherchez avec soin et diligence de bons serviteurs. Presque tout le profit et le repos de la maison et de votre conscience dépendent de ce choix.

b) Commencez de bonne heure votre labourage, et ne laissez point échapper la saison propre pour recueillir les foins et les moissons. Dieu donne toujours aux diligents le temps de pourvoir à tout, mais si la paresse le laisse écouler, souvent il ne se recouvre pas, et les Monastères souffrent de grandes pertes à raison des pluies, de la sécheresse, des soldats ou de semblables événements.

c) Ayez soin que l'on nettoie bien la semence avant de la jeter en terre ; que l'on ôte les chardons quand les blés sont levés ; que vos serviteurs, vos faucheurs et vos moissonneurs ne perdent point le temps mal à propos.

d) Surtout, donnez-leur bon exemple, sans vous épargner dans les choses les plus basses et les plus pénibles. Les soldats suivent plus volontiers un vaillant capitaine qui dit : *Faisons, allons, enfonçons les ennemis,* qu'un poltron qui a la canne levée sur leurs têtes ou la hallebarde dans leurs reins, et qui crie à pleine tête : *Faites, allez, donnez dans ces escadrons qui vous viennent affronter.*

Saint Bernard voyant un frère convers qui travaillait avec ardeur dans la moisson, lui promit qu'il n'irait point en purgatoire.

e) La principale diligence et vigilance que vous devez avoir, c'est dans la visite très soigneuse des étables, tous

les soirs et pendant la nuit, et des granges quand on y travaille, afin d'empêcher le feu, qui souvent dans une nuit perd le travail de plusieurs années et ruine les maisons.

C'est une bonne dévotion d'y mettre quelque image dans un lieu décent et honnête ; d'y faire souvent le signe de la croix ; d'y jeter de l'eau bénite ; d'y dire quelques prières à la Vierge, aux Anges tutélaires de votre Monastère, de tous les Religieux et de vos serviteurs ; d'invoquer les Saints qui ont été précipités dans le feu sans y brûler, comme saint Julien, saint Carterie, saint Basile, saint Speusippe, saint Timothée, saint Apapie, saint Valerian, saint Candide, saint Clément, saint Eugène et plusieurs autres, ou ceux qui y sont morts, comme les saints Athénogènes, Musone, Denys, Anthime, Candidien, Théophile, Laurent et autres.

2. La seconde vertu du bon laboureur religieux, c'est la patience qu'il est obligé de souvent exercer pour le boire, le manger, le coucher et pour plusieurs autres choses inséparables de son office.

a) Vous serez souvent tourmenté de la soif dans la fenaison et dans les ardeurs du soleil, en divers exercices. Souvenez-vous alors de la soif de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des saints Martyrs au milieu des brasiers et autres tourments.

Priez saint Isidore, qui était du métier, et qui eut tant de force auprès de Dieu, qu'il obtint une fontaine en frappant la terre avec son bâton et en disant : *Dieu est assez puissant pour faire sortir de l'eau de ce lieu.* Son maître en éteignit sa soif, qui le brûlait pendant la plus cuisante ardeur du jour. Priez encore les autres Saints, qui ont obtenu des fontaines miraculeuses à diverses occasions, comme saint Clément, saint Agathange, saint Deicole, saint Antoine, saint Aidan, saint Berhard, saint Hubert, saint Fursy, saint Julien, saint Féchin, saint Gildas, saint Cadoque et autres. Au moins ils vous obtiendront la patience, qui

vaudra mieux que toutes les eaux et toutes les fontaines de la terre.

b) Vous êtes souvent plus mal nourri aux champs que vous ne seriez au logis, quoique vous travailliez davantage : réjouissez-vous de cette belle occasion de mortification, sans crainte de vanité et de singularité. Souvenez-vous que les Apôtres mangeaient quelquefois du pain d'orge, et que les saints Richemire et Macédoine n'en avaient jamais d'autre. Le Paradis vaut bien cette souffrance et de beaucoup plus grandes.

c) Vous couchez quelquefois au milieu de la campagne sur la terre ou sur quelque botte de paille et de foin, lorsque les chevaux vont en pâture ou que l'on coupe les foins et les blés.

Le patriarche Jacob, dans sa fuite, fut obligé de coucher dans les champs, n'ayant pour lit que la terre et pour couverture que le Ciel. Il aperçut alors cette échelle admirable qui d'un bout touchait la terre et de l'autre le Ciel. Les Anges y montaient et descendaient, et Dieu était en haut, qui consolait et instruisait son serviteur. Les Saints ont eu grand soin de se mortifier en leur sommeil. Saint Wolstan, évêque de Wigorne, dormait sur un banc ; saint Odon, chartreux, sur des fagots de vigne ; saint Séverin, sur un cilice.

Saint Macédoine, anachorète en Syrie, a demeuré quarante-cinq ans debout dans une fosse profonde, sans se couvrir contre les injures du temps, et puis vingt-cinq ans dans une pauvre cabane, ne mangeant ni pain ni légumes, mais seulement un peu d'orge trempé dans l'eau. Il chassait les diables des corps, prédisait les choses futures, guérissait de diverses maladies, et obtenait de grandes faveurs du Ciel à ceux qui le venaient voir et qui se recommandaient à ses prières.

La bienheureuse Angèle de Foligno mettait son lit dans la croix de Jésus-Christ, c'est-à-dire dans la pauvreté, le mépris et la douleur, en disant que quoique Dieu le Père

eut infiniment aimé son Fils, il l'avait cependant mis sur un lit si dur et si douloureux, et que par conséquent elle s'y reposait si volontiers, qu'elle y désirait mourir et espérait y être sauvée.

J'ai vu et admiré le bienheureux Père Pierre Fourrier, réformateur des Chanoines réguliers de la Congrégation de Notre-Sauveur, en Lorraine, et fondateur des Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame. L'espace de dix-huit ans il ne coucha jamais que sur un banc, ayant pour son chevet la Somme de saint Thomas ou quelque autre livre. Les frères convers, à la vue des Abbés, des Généraux d'Ordre et des Évêques, doivent prendre courage et embrasser la mortification. Jean Ximenès, coadjuteur de notre Compagnie, était occupé au labourage et ne dormait que trois ou quatre heures.

d) Le danger où sont vos moissons toute l'année, et la longueur du temps qu'elles demeurent sur la terre, vous donnent un long exercice de patience. Jetez toute votre confiance en Dieu, il ne vous manquera jamais, quand il serait besoin de renouveler les anciens miracles : la main de Dieu n'est point raccourcie, et son cœur de père a des tendresses aussi fortes et aussi efficaces que jamais.

Saint Fursy, étant arrivé en Angleterre, trouva que le pays était affligé d'une cruelle famine. Les Religieux de Cnobhersbourg craignirent de manquer de pain. Saint Fursy les avertit qu'il fallait mettre leur espérance en leur Créateur, qui ne permettrait jamais que ses Serviteurs manquassent des choses nécessaires au soutien de la vie, et que plus ils s'en mettraient en peine, moins Dieu y pourvoirait.

Ces paroles furent suivies de deux miracles bien extraordinaires. Il se mit en prières et, plein de confiance en la bonté de Dieu qui est tout-puissant, il laboura lui-même un champ avec saint Lactan, son compagnon de voyage ; il y jeta de la semence, et le bénit. Au bout de trois jours, on y fit une abondante moisson, le blé étant parfaitement

mûr et très excellent. Après que les Religieux, dans une grande joie et une grande admiration, eurent rendu grâces à Dieu d'un bienfait si rare et si nécessaire, il leur ordonna d'aller au même champ avec des hoyaux et une charrue, et d'y semer de nouveau du blé. Dieu y donna encore une plus grande bénédiction que la première fois ; car le blé poussa, s'éleva, se forma en épis et fut mûr le même jour. Rien n'est impossible à la main toute-puissante et à la charité infinie du Souverain Être et de la Source inépuisable de tous les biens de nature et de grâce.

Si cela vous arrivait, vous ne seriez pas à plaindre ; mais quelquefois après que vous avez semé, les limaçons gâtent votre blé en automne ; les gelées et les inondations en hiver ; les vermisseaux, les chenilles, les sauterelles au printemps ; les brouillards, les sécheresses et les trop grandes pluies en été. De sorte que vous n'avez aucun temps qui soit exempt de crainte et d'occasion de patience.

e) Si la sécheresse vous afflige, priez sainte Geneviève, saint Remi et les autres qui obtiennent d'ordinaire de la pluie dans la nécessité, à Paris, à Reims et ailleurs, lorsque l'on porte leurs châsses en procession.

Il y avait plus de trois ans que pas une goutte de pluie n'était tombée dans le royaume d'Israël, à cause de l'impiété du roi Achab et du peuple. La famine était universelle, et les animaux mêmes, faute d'herbes, étaient presque tous morts. Le prophète Élie, dans la considération que le peuple protestait qu'il se voulait convertir, se mit en prières, et il obtint à la même heure une pluie qui causa la fertilité.

Saint Leuce obtint la pluie par son oraison, et saint Bonnet, par une procession et par un jeûne général de son peuple.

f) Si la pluie vous incommode, priez saint Genulphe, saint Marius et saint Kentigerne, qui n'en étaient pas mouillés lorsqu'elle tombait en abondance.

Invoquez aussi sainte Geneviève, qui empêcha par ses

prières que son champ et les moissonneurs ne fussent incommodés d'une nuée qui se déchargea tout autour d'eux.

g) Si les sauterelles nuisent à vos champs, recourez à Dieu comme saint Théodore, qui les tua par ses oraisons. Ajoutez-y, s'il vous plaît, de l'eau bénite, comme saint Vincent Ferrier.

L'aumône, jointe à un véritable repentir de vos péchés, y sera très efficace. Saint Séverin, apôtre d'Allemagne, se servit de ce remède et le persuada à une grande multitude de peuple qui tenait ses champs pour perdus. Dieu chassa, la même nuit, toute l'armée de ces animaux qui étaient très nuisibles. Le champ d'un seul laboureur qui manqua de confiance et qui négligea le conseil du Saint, fut entièrement rongé.

h) Les plus douloureux accidents sont les pertes qui arrivent par la grêle ou par les soldats, si principalement le blé est mûr et n'attend que la faucille, ou s'il est déjà dans la grange et dans le grenier. Qui ne serait touché, dans la vue que tous les travaux et les frais d'une année sont perdus, les chevaux enlevés, les serviteurs battus et outragés, et les maisons rompues et brûlées ?

Je ne vous défends pas la tristesse dans ces fâcheux événements. Mais je vous prie de jeter les yeux au Ciel et de vous souvenir que vous avez quitté père, mère, frères, sœurs, parents, amis, champs, maisons, richesses, honneurs et tout ce que vous prétendiez au monde, pour suivre Jésus-Christ portant sa croix, et pour y mourir avec lui, dénué de toutes les commodités de la terre. Vous avez tout perdu pour Dieu en tout quittant, pourquoi voudriez-vous abattre votre cœur pour les pertes de votre Monastère ? C'est le bien de Dieu, s'il n'en veut pas davantage, joignez votre contentement au sien. On sait bien que vous employez toute votre peine et toute votre industrie pour la conservation et pour l'augmentation des revenus de votre Maison. Ne craignez aucun mépris pour cette perte.

Relevez votre esprit par une absolue confiance en Dieu et par la considération de vos travaux.

Il n'est pas temps alors de vous vilipender vous-même, et de fixer avec trop d'attention et de morosité les yeux sur vos péchés passés. Attribuez ce châtiment à vos fautes, si cette croyance ne trouble point la paix de votre cœur et la douceur de vos dévotions ; mais si vous en sentez de l'émotion et du trouble, réservez cette sainte pensée pour un autre temps.

Jetez l'œil sur les laboureurs qui ont trouvé la sainteté dans les souffrances et dans les martyres, et vos malheurs perdront de leur horreur, et vous baiserez les verges qui vous font doubler le pas vers le Paradis.

Saint Barlaam, paysan, se moquait des bourreaux et se plaisait au milieu des tortures comme au milieu des festins et des roses. Le tyran dressa un autel, empoigna la main du saint martyr et mit de l'encens dessus. Les bourreaux lui étendirent cette main sur le feu, afin de le contraindre à y laisser tomber l'encens et à donner quelque signe qu'il avait sacrifié à leurs dieux. Mais le vaillant soldat de Jésus-Christ eut tant de courage et de générosité, qu'il la laissa brûler sans en faire paraître aucune émotion et aucune affliction d'esprit. Vos douleurs ne sont pas si cuisantes. Espérez que Dieu vous assistera et vous fortifiera, et que le temps amoindrira votre amertume.

Du temps des empereurs Dioclétien et Maximien, les saints Léontie, Antie, Alexandre et six autres laboureurs souffrirent avec force et courage toute sorte de supplices, et puis eurent la tête tranchée.

De nos jours, on a vu au Japon des laboureurs combattre vaillamment pour la foi jusqu'à la mort. Thomas, laboureur japonais, fut décapité le 10 juillet de l'an 1624, et l'année suivante, quinze autres ; Jacques Coïri, du même métier, souffrit un supplice plus atroce, ayant été brûlé la même année 1624.

La Passion de Notre-Seigneur peut encore faire de plus

puissantes impressions sur votre esprit. Notre frère Jean Ximenès, coadjuteur temporel de la Compagnie, étant interrogé par le Père Balthasar Alvarez, son Supérieur, sur quoi il faisait ses oraisons, répondit : *Sur la Passion de notre Sauveur ; je n'ai rien autre chose en la pensée, et je trouve que tout y est compris.* Nous la pouvons appeler avec le prophète Jérémie le *bouclier du cœur*. Pensez aux souffrances de ce Dieu de bonté, et vous estimerez que vos douleurs ne sont nullement considérables.

3. La troisième vertu du bon laboureur religieux, c'est l'humilité, dans la résolution de ne craindre et de ne fuir nul exercice, quelque bas, quelque méprisable qu'il paraisse aux yeux de la nature, mais d'aimer, de chercher et d'embrasser ceux qui sont les plus vils et les plus ravalés.

Saint Marcel, pape, consacra la maison de sainte Lucine et en fit une église. Le tyran en étant averti la changea en une étable, et y mit le saint Pontife, pour avoir soin des chevaux, en qualité de palefrenier, sans lui donner d'autre nourriture que du pain sec, ni d'autre vêtement qu'un cilice, ni d'autre lit que la terre. Saint Marcel donna à l'oraison tout le temps qu'il put, et persévéra avec longanimité dans un si profond abaissement jusqu'au trépas.

Jean Ximenès, frère coadjuteur en notre Compagnie, passa une bonne partie de sa vie à mener une charrette et dans les autres travaux des champs. Charriant un jour de la terre du collège sur le bord de l'eau, il pensa qu'il aurait honte d'aller en pourpoint sans soutane ; et d'autant qu'il n'avait pas congé de sortir de la maison sans la porter, il passa devant son Recteur sans l'avoir ; le Recteur toléra cette mortification par son silence, que Ximenès prit pour un congé suffisant, et il continua toute la journée son travail en chausses et en pourpoint. En telles occasions où il pensait se pouvoir mortifier sans contrevenir à l'obéissance, il n'en laissait échapper une seule. Gardez votre

soutane ; mais employez-vous avec humilité à nettoyer les étables, comme ce bon frère Ximenès, à charger du fumier, à conduire le char et la charrette, sans donner le meilleur et le plus sanctifiant à vos valets. Saint Isidore et plusieurs autres se sont faits saints dans de semblables exercices. Saint Gerlaque, colonel d'un régiment de cavalerie, se récréant dans un tournoi, apprit la mort de sa femme. Il fut tellement touché de la vanité des choses du monde, qu'il se résolut à un mépris total de ces bagatelles. Il retourna en son logis sur un âne, laissant la conduite de ses chevaux de parade à ses serviteurs. Saint Célestin, étant créé Pape, alla à Rome sur un âne, en la compagnie des rois de Sicile et de Hongrie. Le véritable serviteur de Dieu ne désire autre chose que de s'humilier, et en trouve assez d'occasions dans quelque état qu'il puisse être.

4. La quatrième vertu du bon laboureur religieux, c'est la charité, qu'il doit exercer envers les serviteurs, envers les artisans qui travaillent dans son couvent, envers les censiers et les autres laboureurs, et même envers les animaux, par un traitement doux et raisonnable, et par des paroles qui témoignent un désir de les aider et de les soulager.

a) Vous voulez tirer de l'assistance de vos serviteurs dans vos travaux ; le moyen de les engager à votre service, c'est de les aimer en leur faisant du bien, et de leur gagner le cœur et l'affection. Si vous avez ce bonheur, ils ne fuiront aucune peine pour votre soulagement.

Saint Patrice avait tant fait de faveurs à saint Odran, son cocher, qu'il voulut mourir pour lui. Il se mit à sa place dans le carrosse, sur l'avis qu'on lui donna qu'un tyranneau avait conjuré la mort du saint Évêque, à cause qu'il avait mis à bas une idole. Voudriez-vous tirer tout le sang des veines de vos serviteurs, et la sueur de leur visage, sans porter le doigt à leurs travaux, ni avoir soin du profit et de l'avancement de leurs âmes ? Jugez si vous trouveriez cette rigueur raisonnable, si vous étiez à leur place.

b) Vous traitez avec de pauvres artisans; mais pensez que peut-être ils sont plus vertueux que vous. Jetez les yeux sur les Saints qui ont été occupés en chaque métier, et considérez que peut-être celui à qui vous parlez est de même perfection auprès de Dieu, ou qu'il y parviendra avec le temps.

Quand donc vous agissez avec ceux qui font les cordes de votre attelage, souvenez-vous que le bienheureux Posthumius fut cordier trente-sept ans et vécut dans une telle innocence, quoique païen, qu'un Ange lui enseigna qu'il y avait un seul Dieu et que pour en obtenir la connaissance il fallait faire oraison. Il le mena aussi vers un saint homme, nommé Priscus, qui lui apprit les mystères de notre foi, le baptisa et l'instruisit de la façon dont il pouvait se rendre parfait. Il fut ensuite un excellent serviteur de Dieu.

c) Si vous parlez à ceux qui font des selles et des sangles pour vos chevaux, méditez que peut-être ils imitent saint Gualfard, qui s'employa toute sa vie en ce métier-là et donna temps à la prière et au travail, dans une si tendre affection pour les pauvres qu'il partageait son gain avec eux.

d) Si vous discourez avec ceux qui ferrent vos chevaux ou qui font les ferrures de vos chars et de vos charrettes, respectez dans leur personne saint Baldomer, qui fut maréchal.

Germain de Beuviri et Gautier de Béthune, tous deux maréchaux fort adonnés à la piété, commencèrent dans Béthune la Confrérie de Saint-Éloi. Ils furent avertis du Ciel de se servir d'un cierge qui aurait la vertu de guérir les malades frappés de la peste et d'autres maladies contagieuses. Cette efficacité s'étend jusqu'aux bêtes qui sont atteintes du même mal. Cette Confrérie est composée d'un Prévôt, de quatre Majeurs et de seize Assistants, obligés de se trouver aux funérailles et aux enterrements des Confrères décédés de quelque maladie que ce soit, sans qu'au-

cun ait été touché du mal dans l'exercice de cette charité, quoiqu'il y ait environ quatre cents ans que cette Confrérie soit instituée et établie.

e) Soyez charitable envers les pauvres par vos aumônes dans les métairies et les prieurés où vous demeurez, et soulagez-les par tous les moyens que l'obéissance vous permet, sans vous attribuer plus de puissance qu'on ne vous en donne. Prenez garde que la façon de donner, de prêter ou même de refuser soit religieuse, douce et modeste. Donnez avec joie, prêtez avec facilité et promptitude, refusez avec regret et douleur pour adoucir par les paroles l'amertume du refus. Jamais la charité n'appauvrira votre Monastère. Saint Isidore, laboureur, étant de la Confrérie de Saint-André de Madrid, s'occupa un jour trop longtemps à entendre la Messe et à visiter les églises. Les Confrères avaient fait un festin en commun ; il était achevé à son arrivée, et rien ne restait que sa portion qu'on lui avait gardée. Cet événement ne l'étonna point ; il dit qu'il partagerait avec les pauvres qu'il avait amenés la part qui lui était mise en réserve. Les officiers s'en vont à la dépense pour la lui donner, et la trouvent toute pleine de viandes. Vous ne vaincrez jamais Dieu en libéralité, faites-en l'épreuve ; il est meilleur et plus puissant que toutes les créatures, et vous le verrez par votre propre expérience.

f) Étendez même votre charité jusqu'aux bêtes, principalement à celles qui vous servent, et montrez-la dans la modération de leur travail et dans le soin de leur nourriture et de leur entretien.

Tous les vendredis, on charge de fleurs et de viandes le tombeau de Soliman, empereur des Turcs, où non seulement les pauvres, mais aussi les animaux sont bien reçus. Car les Turcs croient que l'aumône est aussi bien employée envers les bêtes qu'envers les hommes, *parce que,* disent-ils, *elles ne possèdent rien et sont destituées de tous les biens temporels.*

Les habitants du royaume de Cambaïa ont des hôpitaux pour les oiseaux malades ou estropiés ; plusieurs en cherchent aux marchés et parmi les champs. Quand ils sont guéris, ils leur rendent leur liberté. Cette bonté serait en quelque sorte louable s'ils avaient la même charité envers les hommes ; mais s'ils trouvent un homme délaissé, qui s'en aille mourir par faute d'aide et de secours, ils ne daignent pas le lever de terre, ni même jeter les yeux sur lui ; et si leur propre père est détenu en captivité, ils le laisseront souvent mourir de misère plutôt que de l'assister de leurs moyens. La loi de Jésus-Christ a son premier soin pour les hommes rachetés du sang précieux de Dieu même, mais elle ne néglige pas les animaux, qui sont ses créatures.

Saint Isidore, laboureur, allant un jour d'hiver au moulin pour faire moudre son grain, trouva la campagne toute couverte de neige, et vit quantité de pigeons et d'autres oiseaux qui étaient sur un arbre et qui mouraient de faim. Cette nécessité l'émut à compassion. Il découvrit la terre avec ses pieds et jeta dessus une quantité de grains, disant : *Mangez, petits oiseaux du Ciel, le soleil luit pour toutes les créatures.* Son compagnon qui allait avec lui se moqua de cette libéralité et l'en reprit ; mais il plut à la divine Bonté de montrer par miracle combien cette charitable compassion lui était agréable. A l'arrivée au moulin, on ne remarqua aucune diminution dans les sacs de saint Isidore ; au contraire, on les trouva plus pleins que ceux de son compagnon, quoiqu'au logis on y eût mis la même quantité de grain.

Alexandre le Grand fit des merveilles pour son cheval Bucéphale ; Selim, empereur des Turcs, s'étant sauvé par la vitesse de son cheval dans une bataille qu'il avait perdue, ne voulut plus qu'il fût monté, et lui donna un harnais d'or tissu. Ce cheval étant mort, il lui fit élever un sépulcre près de Memphis, à l'imitation d'Alexandre, qui en avait fait ériger un à son Bucéphale.

Si vos chevaux, vos bœufs et vos autres animaux sont malades, apportez-y les remèdes ordinaires et naturels ; mais n'oubliez pas les prières, l'eau bénite et semblables dévotions. Il n'est pas permis de se servir d'oraisons ridicules, et où il y a danger de pacte avec les démons ; prenez garde que vos serviteurs et vos maréchaux ne s'en servent. Il est permis et utile de faire de bonnes oraisons et de demander à Dieu, aux bons Anges et aux Saints l'assistance nécessaire en vos besoins. J'ai vu une église, dans une ville de Champagne, où l'on marquait les chiens et les chevaux, après qu'ils avaient été mordus d'un chien enragé. On leur appliquait une corne dans laquelle étaient des reliques de saint Hubert, et ils guérissaient.

Saint Gerlaque, colonel d'un régiment de cavalerie, s'étant fait ermite, eut un grand pouvoir pour la guérison des animaux. Après sa mort, une femme voyant une peste générale, qui faisait mourir la plupart des brebis, des bœufs, des chevaux et semblables bêtes, promit une offrande à son église pour chacune des siennes, et elle n'en perdit aucune. Vous trouverez en sa vie d'autres exemples de ce favorable secours pour les animaux.

Chaque pays a pour l'ordinaire un Saint particulier pour le remède à ces inconvénients. Soyez-lui dévot, même avant que le mal ou le danger arrive à votre monastère, et vous en recevrez plusieurs faveurs.

5. La cinquième vertu qui est absolument nécessaire au bon laboureur religieux qui demeure dans des métairies et des prieurés séparés de son couvent, c'est une chasteté angélique et soigneuse de se conserver.

La chasteté est une perle céleste et divine que le Fils de Dieu a apportée sur la terre, et pour laquelle il faut donner toutes les délices de l'univers et tout ce que nous avons au corps et en l'âme.

Les Saints ont mieux aimé les opprobres et la mort même que la moindre tache en leur pureté. Sainte Ulphie fit semblant d'être folle, afin d'éviter et de chasser

loin d'elle ceux qui la recherchaient en mariage. Sainte Euphrasie, afin d'échapper des mains d'un soldat, lui promit un onguent qui le préserverait de toutes blessures. Elle-même s'en frotta le cou pour lui en faire voir l'épreuve. Le soldat, très joyeux d'avoir trouvé ce secret si important, lui décharge un grand coup d'épée et lui abat la tête, comme cette sainte épouse de Jésus l'avait prévu et souhaité. Par cette invention elle remporta d'un coup deux couronnes, par la conservation de sa virginité et par l'acquisition du martyre.

Le meilleur et presque l'unique moyen pour vous maintenir, c'est la fuite de la fréquentation de la familiarité des femmes. Quand vous seriez un Ange du Paradis, si vous n'êtes très exact en ce point, vous aurez tôt ou tard de très grandes et de très dangereuses tentations. Et ce sera miracle si vous ne tombez, et peut-être avec scandale et avec votre ruine totale, à l'infamie de votre Ordre.

Les Saints n'ont eu rien tant en recommandation que cette fuite des femmes. Saint Antoine, l'Ange du désert, ne voulut pas qu'une femme, quoique très incommodée, vînt à lui pour chercher sa guérison.

Pior, ayant eu commandement de son Supérieur de parler à sa sœur qui en faisait instance, l'alla trouver pour obéir et lui parla ayant les yeux fermés, de peur que son regard ne mît quelque fantôme importun dans son imagination.

Saint Jacques l'ermite, dans la contrainte d'oindre la poitrine d'une femme qui feignait d'être en danger de mort dans sa cellule, mit son autre main dans le feu, pour éviter les brasiers de l'enfer en son corps et en son âme. Il échappa par cette ferveur à ce coup, mais il tomba lourdement une autre fois, par une trop grande confiance en sa vertu, ayant permis à une fille, de laquelle il avait chassé un diable, de séjourner quelques jours en son ermitage.

Il est plus aisé de marcher sur des coutres ardents pour preuve de sa virginité, comme sainte Cunégonde, impé-

ratrice, femme de saint Henri, ou pour preuve de sa chasteté, comme sainte Emma, mère de saint Édouard, roi d'Angleterre, et de manier un fer rouge, comme saint Apelles, ouvrier en ferronnerie, que de converser avec des femmes sans se consumer et se perdre dans les flammes d'Asmodée.

Imitez ce saint Apelles qui, quoique prêtre, travaillait sur le fer de temps en temps pour le soulagement des autres Religieux. Le démon, le voyant dans une occupation continuelle, ou à la prière ou au travail des mains pendant le jour, estima que la nuit serait plus propre à le surmonter. Il lui apparut pour lors sous la forme d'une jeune fille, disant qu'il lui apportait de la besogne. Apelles ne s'amusa point à de vains discours, mais faisant semblant de lui donner satisfaction, il prit avec la main nue un fer tout embrasé dans la fournaise et le lui jeta au visage. Le démon se mit à hurler si effroyablement, que ceux qui demeuraient à l'entour l'entendirent. En récompense de cette victoire, le Saint eut cette grâce et ce pouvoir de tenir et de manier le fer rouge et étincelant sans en être nullement blessé.

Le diable se transforme en mille figures pour tromper et pour vaincre les serviteurs de Dieu ; mais il n'en trouve point de plus propre à ses desseins que celle d'une femme ; et les Saints ne craignent et ne fuient rien tant que cette attaque. Ce malheureux ennemi de la vertu et du genre humain voulut surprendre saint Dunstan, lorsqu'étant religieux il travaillait à sa forge. Sur le soir, il s'approcha de sa fenêtre se montrant à lui, tantôt sous la forme d'un vieillard, tantôt d'un enfant, et quelquefois d'une vile courtisane. Le Saint, sans rendre aucune réponse, prit ses tenailles enflammées, et Dieu lui donnant des forces et de l'adresse, il attrapa ce spectre par le nez, le tourmenta et le rendit ridicule tant qu'il voulut. Il ne l'eut pas sitôt lâché, qu'il s'enfuit jetant des cris lamentables, comme le raconte Osbert, religieux de Cantorbéry.

Pour éviter les mauvaises pensées, il est très utile d'avoir une grande dévotion envers votre Ange gardien, et envers celui des personnes avec qui vous êtes forcé de converser.

C'est aussi une chose de grande utilité d'avoir bonne opinion de votre prochain ; et en effet, souvent parmi les séculiers on en trouve de très chastes et de très vertueux dans le mariage.

Vous savez que souvent le mari et la femme ont été saints, comme Adrien et Natalie, Xénophon et Marie, Castule et Irène, Nicostrate et Zoë, Séverin et Aquila, Flavien et Dafrose, Maxime et Seconde, Marius et Marthe, Hilaire et Quieta, Madelgarius et Valdétrude, Julien et Basilisse, Isidore et Marie.

Dans la croyance que vous parlez à des âmes pures et ornées des grâces de Dieu, vos pensées seront plus saintes et plus chastes. Mais le plus sûr est d'expédier en un mot, et de haïr ces amusements avec des filles et des femmes, pour quelque prétexte de piété, de consolation et d'instruction que ce puisse être. Laissez ce soin aux prêtres et aux prédicateurs qui y pourvoiront dans les églises par leurs prédications et confessions, dans les maisons particulières par des visites prudentes et qui se feront avec plus d'autorité et de retenue.

Le consentement aux pensées déshonnêtes suffit pour la damnation d'une âme, comme nous l'enseigne toute la théologie. Dieu le montra dans un misérable moine qui vivait en réputation de sainteté au monastère de Saint-Euthyme, et qui consentait à ces pensées abominables. On vit à sa mort un trident de fer qui lui perçait le cœur et qui lui arrachait l'âme. On entendit aussi une voix du Ciel qui l'abandonnait au démon pour le tourmenter dans toute l'éternité. Or, c'est une chose très difficile et moralement impossible d'être souvent en des conversations dangereuses, et de ne pas laisser l'entrée à quelque pensée criminelle ou à quelques désirs déréglés. De plus, vous n'é-

viterez jamais le scandale et le murmure du peuple, qui sait par sa propre expérience les dangers et les chutes ordinaires, si on ne se tient dans une très grande réserve. Ainsi, faites une généreuse résolution de fuir toutes les occasions du péché, afin de maintenir votre conscience dans sa pureté et votre Religion dans sa bonne renommée.

6. La sixième vertu très nécessaire au bon laboureur religieux qui demeure dans les métairies, c'est la pauvreté, qui l'empêche de se rien approprier de l'argent qu'il manie, et de n'être point trop avide des biens de la terre, même pour l'avancement de son Couvent.

Dieu veut pourvoir et aux séculiers et aux Religieux; il ne faut pas que les uns portent dommage aux autres. L'avidité que vous montreriez à engloutir le bien des pauvres, ferait grand bruit et nuirait au profit même temporel de votre Maison. Votre modération vous attirera la bénédiction du Ciel, avec les louanges et les applaudissements de la terre.

Saint Arnould, martyr, dans l'occasion ne voulut point faire tort aux autres, et par ses prières il remplit miraculeusement les granges de son maître d'un blé très beau et très excellent.

Gardez et faites garder par vos serviteurs les fêtes commandées; vous ne gagnerez jamais rien par une mesquinerie avec votre Créateur, en lui retranchant ce qui lui est dû. Il vous enverra ainsi qu'à vos serviteurs et à votre bétail des maladies qui vous retarderont et vous appauvriront plus que toutes les fêtes de l'année.

Un maréchal ne voulut pas célébrer la fête de saint Grégoire par un désir mercenaire de quelque gain, et Dieu le frappa si sensiblement que, dans le tremblement de ses mains, non seulement il ne pouvait travailler, mais il ne pouvait porter un seul morceau de pain à sa bouche. Il invoqua saint Élème, qui le guérit.

Un homme avare ne célébra pas la fête de saint Bénin, et s'en alla à sa charrue avec huit bœufs; mais il y en

mourut quatre le même jour ; et tous fussent morts s'il n'eût quitté à l'instant son labourage à la vue de la punition divine. Sa femme, qui avait voulu filer le même jour par avarice, devint impotente, et ne pouvait plus se servir de sa main. Enfin, ils se vouèrent avec leurs biens au saint Martyr qui la guérit, et ils en furent miraculeusement soulagés.

C'est une présomption et une témérité dommageable de s'en prendre à Dieu et à ses Saints. Si une nécessité absolue vous contraint au travail un jour de fête, n'entreprenez rien sans le congé du curé. Mais, croyez-moi, ne vous en servez qu'en une totale nécessité. Soyez libéral envers Dieu, et il le sera envers vous. Si le jour était pluvieux, il vous contraindrait au repos. Fiez-vous à la bonté et à la puissance infinie de Dieu, qui est le Créateur et le conservateur de tout l'univers.

Ne vous contentez pas de la fuite des maux que l'avarice apporte ; mais faites du bien aux pauvres par libéralité, et ne vous persuadez jamais que l'aumône doive appauvrir votre Monastère : elle en multipliera les biens entre vos mains.

Saint Julien, quoique évêque, vivait du travail de ses mains. Il fit un jour donner tout son grain aux pauvres. D'autres mendiants s'étant présentés, on chercha du blé et l'on en trouva les greniers tout remplis. Tous les jours il recevait plusieurs pauvres dans sa maison, et il leur servait à table. Une fois il en aperçut un avec des habits déchirés, mais d'un maintien modeste et d'un visage qui portait une majesté extraordinaire. Il crut que c'était un pauvre gentilhomme ; il le tira à part et lui demanda qui il était. Comme il le pressait pour la réponse, Jésus fit rejaillir de son visage une grande splendeur et dit au saint Évêque : *Mon cher ami Julien, je vous remercie de ce que vous nourrissez mes pauvres avec un si grand soin et une si cordiale charité ; je vous en promets une récompense éternelle.* Ayant dit ces paroles, il disparut, laissant Julien dans une joie inexplicable.

Recevez Jésus-Christ sur la terre, si vous voulez qu'il vous reçoive dans le Ciel ; suivez toutefois l'ordre qui vous sera donné par vos Supérieurs, et ne faites point largesse du bien d'autrui contre leur commandement.

7. La septième vertu très nécessaire au bon laboureur religieux qui demeure en des métairies ou en des prieurés, c'est l'obéissance, sans laquelle il deviendra séculier, vain, arrogant et souvent insupportable à ceux avec qui il demeurera et conversera.

Il doit premièrement obéir à son Abbé ; secondement au Procureur et au prêtre qui sera avec lui, selon l'ordre qu'on lui en aura donné. Quand on est au monastère, que le son de la cloche règle toutes nos actions, et qu'un Prieur a l'œil sur nous, il est bien aisé d'observer toutes les Règles. Mais lorsque dans une pleine liberté l'on a la baguette en main pour faire marcher les serviteurs, il faut une solide vertu pour ne point se gouverner par son propre jugement et par sa propre volonté.

On pense avoir plus d'expérience dans ce maniement des affaires temporelles que les Supérieurs, les Procureurs, et que tous ceux qui en parlent. Cette obstination de jugement s'augmente avec l'âge et dans une longue expérience qui donne plusieurs connaissances. Il faut supposer comme le premier principe de notre perfection, que nous sommes venus en Religion non pas pour enrichir les maisons de biens temporels, mais pour nous orner de vertus et pour faire en perfection notre salut dans la paix et dans le repos de la conscience.

Nous n'obtiendrons jamais ce bonheur sans une très exacte et très parfaite obéissance. Notre frère Ximenès, occupé au labourage, disait qu'avant qu'il eût achevé de se soumettre entièrement à l'obéissance, il était toujours troublé et ne se portait guère bien ; mais que, lorsqu'il en eut pris une résolution absolue et qu'il la suivit sans réserve, il se porta si bien qu'il n'avait plus rien à désirer.

8. La huitième et dernière vertu à laquelle le bon la-

boureur religieux se doit affectionner comme à la nourrice de toutes les autres, c'est la dévotion, qui porte à vaquer diligemment à l'oraison, à la lecture spirituelle, aux examens de conscience tant généraux que particuliers, à la confession, à la communion et à tous les autres exercices d'un véritable Religieux.

Ne faites jamais l'accessoire du principal, et ne préférez point le temporel au spirituel, ce serait, comme l'on dit, *mettre la charrue devant les bœufs.*

Saint Gui, laboureur, n'était point joyeux qu'il n'eût été à l'église faire sa prière, dans la connaissance que Dieu est la vive source de tous les biens, et que notre principale affaire c'est son service. Saint Théodulphe, au retour de la charrue, passait souvent la nuit en oraison et en contemplation, et au chant des hymnes et des psaumes, comme l'assure Flodoard. Dieu fera profiter davantage le travail de vos bras, si vous lui consacrez votre cœur dans l'oraison. Saint Isidore, serviteur d'un laboureur, se levait tous les jours de grand matin, et avant d'aller au travail visitait les églises de Madrid et principalement celle de Notre-Dame d'Atocha ; il y entendait la Messe avec une grande dévotion et y faisait ses prières. Son ardeur le transportait tellement en l'amour de Dieu qu'il n'en pouvait sortir.

Ainsi, allant d'église en église, il employait une bonne partie de la matinée. C'est pourquoi il allait fort tard à son labeur, dans la confiance que le service qu'il devait à son maître ne laisserait pas de réussir. Et en effet, encore qu'il fût fort tardif à commencer, il faisait plus de besogne qu'aucun des autres serviteurs.

La dévotion donna la victoire à Italicus en la conduite des chevaux. Il était cocher dans la ville de Gaze. Un païen, qui avait charge de mener les chariots dans le cirque, le provoqua, pour voir si Jésus-Christ qu'il reconnaissait pour Dieu était plus puissant que l'idole Marnas.

Le pari étant accepté, Italicus s'adresse à saint Hilarion pour en tirer quelque remède contre les charmes de cet

idolâtre. Le Saint lui commande d'arroser l'écurie, ses chevaux, son chariot et les barrières du cirque, d'une eau qu'il avait bénite et mise dans un vase où il buvait. Tout le peuple accourut à ce spectacle, avec un merveilleux désir de voir le succès du combat.

Le signal étant donné, les chevaux d'Italicus allaient aussi vite que s'ils eussent eu des ailes, pendant que les autres semblaient avoir des entraves aux pieds. A la vue de cette merveille, les païens mêmes ne purent s'empêcher de s'écrier : *Jésus-Christ a vaincu Marnas.*

Il est bien raisonnable qu'il y ait quelque différence entre le travail des séculiers et des Religieux. La plus grande partie ne met sa confiance qu'en la force de ses bras, et trouve souvent que tout va à rebours et se renverse, lorsqu'il offre les plus belles espérances. Le Religieux ne doit pas être paresseux ; mais il doit mettre le principal de sa confiance dans l'oraison et dans les bonnes œuvres, et Dieu le fera prospérer dans les plus grands désastres des autres, comme l'expérience journalière nous le fait toucher au doigt.

La dévotion envers le Saint Sacrement sauva le carrossier de Drahomire, princesse de Bohême. Cette malheureuse, ayant poussé son fils Boleslas à tuer les prêtres et son frère Venceslas, duc de Bohême, pour envahir la couronne, la terre s'entr'ouvrit et engloutit son carrosse avec tous ceux qui étaient dedans. Le carrossier échappa, parce qu'il s'était jeté immédiatement avant, à bas de son cheval, pour adorer le Saint Sacrement dans une chapelle voisine, où l'on disait la Messe. Drahomire s'était moquée de sa dévotion et l'en avait maudit ; mais en même temps la toute-puissante main de Dieu vengea ses impiétés. Ainsi, la dévotion sauva le serviteur, et l'indévotion perdit la maîtresse. Quiconque marche appuyé sur le Tout-Puissant, marche sur une roche inébranlable, et celui qui s'en détourne tombera dans le précipice.

CHAPITRE III.

VERTUS PRINCIPALES NÉCESSAIRES AU BON VIGNERON RELIGIEUX.

I. Avis nécessaire. — II. Excellence de l'office du Vigneron. 1° Les Princes ont planté la vigne. 2° Les Saints l'ont fait aussi. 3° Les Saints aiment les vignerons. — III. Vertus propres aux Vignerons : 1° La Patience ; 2° la Résignation à la volonté de Dieu ; 3° une parfaite Dévotion. — IV. Pensées pieuses pour le Vigneron.

I. Ce qui a été dit du jardinier et du laboureur, est encore propre pour la plus grande partie au vigneron, vu qu'il s'occupe aussi bien qu'eux à la culture de la terre. C'est pourquoi je serai plus court en ce chapitre qu'au précédent.

Afin que vous viviez content dans votre office, il est très utile d'en concevoir l'excellence, et puis de faire une ferme résolution d'y pratiquer toutes les vertus que vous pourrez, selon les occasions qui se présenteront.

II. Vous estimerez votre occupation, si vous considérez que les princes de la terre ne l'ont pas dédaignée, et que les Saints s'y sont volontiers appliqués et y ont acquis une éminente perfection.

1. Les princes et les rois se sont occupés à la culture des vignes. Saint François de Borgia, étant encore duc de Candie, donna au collège de sa ville de Candie une vigne où il y avait plusieurs oliviers. Il voulut que les chanoines y allassent en procession, y chantassent en musique les louanges de Dieu et y donnassent la bénédiction. Ce saint Duc mit alors bas son manteau, prit tout le premier un hoyau et commença à planter les ceps de vigne. Son fils, comme un autre Isaac, les lui apportait sur ses épaules avec joie et allégresse. Il les disposa en bel ordre, après avoir imploré l'aide de Dieu et l'avoir prié d'en tirer de l'utilité pour la nourriture de ses servi-

teurs. Tous ses enfants imitaient à l'envi sa piété et son humilité, à l'admiration de tout le peuple.

Rachis, roi de Lombardie, assiégeait et pressait Pérouse, en Italie ; le pape Zacharie s'y transporta avec les principaux de son clergé et gagna tellement le cœur de ce roi par ses discours divins, que non seulement il leva le siège, mais aussi il se fit Religieux au mont Cassin. Tous ses enfants se consacrèrent à Dieu, et la reine sa femme prit le voile de religieuse. Ce bon roi cultivait une vigne de son Monastère, laquelle il avait plantée, et pour cette raison elle fut appelée la vigne de Rachis.

2. Plusieurs Saints ont cultivé la vigne : le patriarche Noé (qui est appelé en l'Écriture sainte *homme juste et parfait,* et par saint Ambroise, *le séminaire de la justice*), a été le premier vigneron du monde, à ce que disent plusieurs auteurs, et l'Écriture semble le déclarer.

Le déluge universel arriva l'an mil six cent cinquante-six depuis la création d'Adam. Pendant ce temps-là, les vignes étaient éparses çà et là, comme sont les autres arbres, et les hommes en mangeaient les raisins, comme nous mangeons le fruit des arbres. Noé, qui au temps du déluge était âgé de six cents ans, et qui devait vivre trois cent cinquante ans encore, ramassa les vignes dans un lieu, les cultiva et en tira du vin. Il est probable, et presque tous sont de cette opinion, que cette culture n'était pas dans l'usage auparavant.

N'est-ce pas un honneur aux vignerons qu'un homme de leur métier ait conservé tout le monde, et que par conséquent tous les princes, tous les rois, tous les empereurs et tous les papes sont les enfants d'un vigneron ; car nul ne fut sauvé du déluge que Noé et ses enfants avec leurs femmes ?

Saint Sévère prêtre, après ses oraisons et ses fonctions sacerdotales, s'employait à cultiver les vignes. Un jour, comme il était attaché à cette occupation, on l'avertit qu'une personne malade demandait à se confesser. Lui, dans la

croyance que rien ne pressait, continua quelque temps sa besogne ; mais Dieu, pour l'instruire qu'il faut courir quand l'on parle de sacrements pour les malades, et d'ailleurs pour faire paraître sa vertu, permit que celui pour lequel on l'appelait mourût sans confession. Cet événement toucha si vivement au cœur ce saint homme que, se jetant contre terre et noyé dans ses larmes, il ne trouvait nulle consolation. Il fit une oraison qui fut si efficace que le mort ressuscita et eut le temps de se mettre en bon état pour aller au Ciel.

Un saint Religieux reçut l'ordre d'arroser un cep de vigne tout sec et aride, l'espace de trois ans. Enfin, la troisième année ce cep reverdit et porta des fruits que son Supérieur montra avec joie aux autres comme des fruits d'obéissance.

Saint Ansbert, travaillant à la vigne, prédit le royaume de France à Thierry, qui était encore jeune, et l'assura qu'il aurait beaucoup de peine, mais qu'il surmonterait ses ennemis.

Saint Vandregisile, son abbé, l'occupait à planter la vigne et à la façonner, quoiqu'il fût prêtre. Il l'occupait ainsi dans la connaissance du désir qu'il avait de la mortification et de l'humiliation, et dans la vue que Dieu le voulait élever à de sublimes dignités. Il lui succéda en effet dans l'abbaye, fut ensuite élu archevêque de Lyon, et enfin il eut l'archevêché de Rouen et fut confesseur du roi Thierry. Il ne laissa pas néanmoins de servir toujours à table les pèlerins et les pauvres qu'il nourrissait et logeait avec une grande charité, à l'édification de son peuple.

Ce qui arriva à saint Victor, vigneron de son métier, est tout à fait admirable. Ce saint homme travaillait un jour à sa vigne, et la bêchait en chantant des hymnes et des cantiques à l'honneur de Dieu et de ses Saints. Saint Martin, archevêque de Tours, qui avait été appelé à la ville du Mans pour y choisir un Évêque après la mort de saint Liboire, se promenait alors près de cette vigne, dans

la pensée d'une affaire si importante à la gloire de Dieu. Il prit plaisir à la ferveur de Victor, qui priait même dans son travail : il l'appelle, et quoiqu'il fût très mal habillé, il le salue pour évêque, lui disant ces mots : *Je te salue, ô évêque.* Le bon homme, en souriant avec modestie, et prenant cette salutation ainsi qu'un jeu innocent, répondit : *Je suis le moindre de ceux qui peuvent rendre quelque petit service à l'Église ; ma main est plus propre à porter une serpette que ma tête à soutenir une mitre.*

Saint Martin néanmoins, par une puissante inspiration de Dieu, s'approche de Victor, lui met son bâton en main, le conduit en cet équipage à l'assemblée du peuple et le lui présente pour évêque. Le peuple ne dit rien sinon qu'il s'en rapportait à sa volonté et à sa détermination. Il le déclara donc publiquement évêque de la ville du Mans.

Victor s'oppose à cette élection, disant qu'il était marié et avait une femme et des enfants, et qu'en conséquence il était impossible qu'il fût évêque. Saint Martin fait venir la femme, laquelle promet chasteté perpétuelle le reste de sa vie. Victor est consacré évêque ; sa femme entre dans un monastère et y demeure religieuse, donnant un parfait exemple de vertu à toutes les autres. Le saint Évêque soulagea tout son peuple par de grandes aumônes et par une charité infatigable en tout ce qui était de sa charge.

3. Les Saints viennent du Ciel pour y mener les vignerons et leur faire boire du vin délicieux à la table de l'Agneau.

Un vertueux vigneron de Dijon était si austère qu'il passait même l'Avent avec un peu de chou et d'eau, prenant une seule fois sa réfection. Étant fort affligé de maladie, il disait toujours : *Dieu soit béni ; les châtiments ne vont pas à l'égal de mes péchés. Je ne suis pas encore réduit, comme le pauvre Job, sur un fumier.*

Il ne cherchait d'autres remèdes à ses maux que les saints sacrements de Confession et de Communion, qu'il fréquentait d'autant plus que ses misères devenaient plus grandes.

Etant tombé malade et ayant reçu la sainte Eucharistie et l'Extrême-Onction, il assura qu'il avait vu plus d'une fois, de jour et de nuit, saint Jacques dont il portait le nom, et saint Philippe qu'il honorait grandement, suivis d'une grande multitude d'hommes et de femmes, qui l'invitaient à aller en Paradis avec eux. Il voyait aussi à la tête de cette sainte procession un Religieux de notre Compagnie, qui lui faisait signe de le suivre vers le Ciel. Il mourut en l'an de salut 1594.

III. Pour imiter ces vertueux personnages, étudiez-vous spécialement à trois vertus, savoir : à la patience, à la résignation à la volonté de Dieu et à une parfaite dévotion.

1. Premièrement, le bon vigneron doit être patient en ses labeurs. Il est, les jours entiers, le dos baissé vers la terre pour la fouir, pour y ficher les échalas, lier les branches, arracher les feuilles inutiles et recouper le bois plusieurs fois. Vous avez en cette posture mal au dos, aux reins, à la poitrine, aux bras et aux jambes.

Souvenez-vous des martyrs, auxquels on a déchiré et meurtri le dos à coups de nerfs de bœuf et de fouets, comme aux saints Basilide, Cyrin, Nabor, Nazaire, Clément, évêque d'Ancyre, Agathange et autres. Pensez aux saints Marcel et Exupérance, qui, après avoir eu le corps tout rompu de coups de bâton, eurent les reins et les côtés brûlés avec des flambeaux ardents et déchirés avec des ongles de fer.

L'on revêtit la poitrine de saint Érasme, martyr, d'une cuirasse d'airain toute rouge de feu, sur le commandement de l'empereur Maximien.

Les saints Aquilée, Félix et Fortunat frères furent étendus sur le chevalet, brûlés par les côtés avec des torches ardentes ; mais Dieu les éteignit pour nous montrer que la patience obtient l'aide nécessaire dans nos douleurs et dans nos afflictions.

On rompit à coups de bâton les bras aux saints Vite, Modeste et Crescence. Les bourreaux arrachèrent les

ongles, brûlèrent les côtés avec des flambeaux et tout le corps avec des lames ardentes à saint Dioscore en Égypte. Ils coupèrent les mains à saint Marius, seigneur persan, à Marthe, sa femme, et à leurs enfants, Audifax et Abachum, martyrs.

Dieu vous laisse les mains, les bras, le dos, les reins, les côtés et le corps en leur entier. Souffrez avec patience les douleurs et les incommodités que vous y apporte votre office.

Vous trouverez des Saints dans votre métier, qui vous donneront courage dans la souffrance. Je ne vous proposerai pour le présent qu'un enfant, mais d'un cœur et d'une force virile et héroïque.

Saint Werner, fils d'un vigneron, en Allemagne, fut doué d'une excellente piété, pureté, simplicité et humilité ; il était laborieux autant que son âge le permettait, et donnait l'aumône aux pauvres de ce qui lui restait. Sa mère favorisait ses pieux desseins ; mais son beau-père le traita si mal, qu'il fut contraint de sortir de son logis. Il fut reçu avec charité dans son voyage par des pasteurs, et il leur obtint en récompense une fontaine miraculeuse, ayant fiché en terre son bâton.

Après sa Communion, le Jeudi-Saint, il fut attrapé par les Juifs, qui lui mirent dans la bouche une boule de plomb pour empêcher sa voix et ses cris. Ils le pendirent à une colonne de bois, les pieds en haut et la tête en bas, pour lui faire rejeter la sainte Eucharistie. Mais cette impiété ne leur réussit pas. Ils le fustigèrent avec cruauté et barbarie par tout son corps innocent; ils lui coupèrent toutes les petites veines avec un couteau, et avec un ciseau celles des pieds, des mains, du cou et de la tête ; de sorte qu'il était tout rempli de plaies. Il demeura trois jours dans ces cruels tourments avant de mourir, et toujours dans une patience héroïque et invincible. Les Juifs ne purent transporter son corps sacré ni le cacher. Une lumière céleste, qui apparaissait toutes les nuits dessus, le fit

découvrir, et une très suave odeur qui en sortit, le rendit vénérable. Dieu illustra ce saint vigneron par de très signalés miracles. Il rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets et la santé à plusieurs autres malades.

Vous laisserez-vous vaincre en patience par l'enfant d'un pauvre villageois, qui n'avait pas la centième partie des lumières que vous avez en Religion ? Si votre martyre n'a pas autant de cruauté, réjouissez-vous de sa longueur.

2. Secondement, le bon vigneron religieux doit avoir une résignation et conformité très parfaites à la volonté de Dieu, à cause des grands et des fréquents accidents qui arrivent aux vignes. Elles sont souvent gâtées dans leur fleur par des pluies froides, par les ardeurs du soleil, quand le verjus est encore tendre, par les gelées qui perdent tout un pays, et par les grêles qui ravagent certaines contrées.

Pensez alors que vos péchés méritent bien cette punition, et davantage ; que Dieu saura trouver le moyen de faire subsister ses serviteurs ; que rien ne se fait sans sa Providence paternelle, qui est très sage et très juste.

Au temps d'Hugues, abbé de Cluny, il tomba à Crémone une grêle, dont les grêlons étaient marqués d'une croix et de l'image du Sauveur. Au-dessus on y lisait écrit, comme en lettres d'or, *Jesus Nazarenus Rex Judæorum*. Elle tomba dans un monastère de saint Gabriel, et un Religieux presque aveugle, ayant frotté ses yeux de l'eau exprimée de ces grêlons, recouvra la vue.

Si nous marquons toutes nos afflictions de la croix et de l'image de notre Rédempteur, elles nous donneront une vue très pénétrante en ce qui sera de notre salut et de notre perfection ; et dans l'union aux douleurs de notre aimable Jésus, elles nous fortifieront et animeront dans les souffrances. Dieu peut rétablir votre vigne dans son premier état, mû de quelque fervente prière, comme il fit

à la requête de saint Clair, abbé de Vienne. Ce saint Prélat vit la vigne de son monastère si fort grêlée qu'à peine y restait-il un seul raisin ; il se mit toute la nuit en prières, et le lendemain on la trouva si chargée, qu'elle ne semblait pas avoir été frappée du Ciel.

Si Dieu ne veut pas remettre votre vigne en l'état que vous voudriez, il pourra changer l'eau en vin, comme il fit deux fois en considération de saint Albert ermite, ou augmenter le vin dans la cave, comme il fit à l'instance des saints Hermeland, Maur, Antoine de Padoue, Vincent Ferrier, Odilon et autres, ou même en faire couler d'un tonneau vide, comme il fit pour l'amour de saint Waast, évêque d'Arras.

Le bienheureux Gonsalve Amaranthe, de l'Ordre de Saint-Dominique, fit couler du vin d'une roche qu'il frappa, et sainte Catherine de Sienne en tira en grande abondance pour les pauvres, l'espace de trois mois, d'un tonneau qui ne devait durer que quinze ou vingt jours pour sa seule famille. Le temps de la vendange étant venu, on voulut nettoyer ce tonneau pour y mettre du vin nouveau, et on le trouva très sec, encore que le jour précédent on en eût tiré beaucoup, ce qui fit voir à l'œil que Dieu avait fait cette grâce par une providence et une libéralité extraordinaires.

Fiez-vous à une puissance infinie, et ne vous laissez pas atterrer par des craintes superflues. Vous ne gagnerez rien par vos tristesses ni par vos murmures, et vous pourriez augmenter votre mérite par une sainte résignation et une sainte soumission au Roi des hommes et des Anges et au Créateur du Ciel et de la terre.

3. Troisièmement, le bon vigneron religieux peut et doit avoir une grande dévotion, qui est le vin céleste de l'âme sainte.

Vous devez aimer et admirer le Créateur, qui n'a pas seulement donné à l'homme ce qui est nécessaire pour le soutien de sa vie, mais aussi de ce qu'il lui donne de la

joie et de la récréation, et principalement par le moyen des vignes.

Nous admirons la vigne d'or que Pythius présenta à Darius, roi de Perse, de laquelle Hérodote fait mention, et celle qu'Aristobule, fils d'Alexandre, roi des Juifs, envoya à Pompée, et qui valait cinq cents talents, c'est-à-dire trois cent soixante mille écus. Strabon dit qu'on la dédia dans Rome au temple de Jupiter Capitolin, et Josèphe le raconte en ses antiquités judaïques. D'autres écrivent que Pompée l'avait prise dans le temple de Jérusalem, lorsqu'il réduisit la Judée en province. La vigne d'or qui ravissait d'admiration toute l'Inde, avait des raisins faits de pierres précieuses.

Les yeux pouvaient trouver du divertissement et de l'agrément dans la beauté de ces riches vignes, mais non le goût, puisqu'elles n'avaient ni saveur ni force pour la nourriture de l'homme. Celles que Dieu nous met tous les jours devant les yeux et les mains, sont sans comparaison plus utiles et plus admirables.

Nonnus appelle la vigne la reine des arbres. Cet éloge semblerait étrange, eu égard à la petitesse des nôtres, encore que l'excellence du suc justifie suffisamment son opinion. Pline dit que de son temps l'on voyait une statue de Jupiter à la ville de Populonia, qui était du tronc d'un seul cep de vigne, et qu'au Temple de Diane, les degrés par lesquels on montait jusqu'au toit, étaient faits d'une seule vigne de l'île de Chypre, et qu'autrefois il y avait eu un temple dans la ville de Metapontum (qui s'appelle maintenant Torre-di-Mare) dont les colonnes étaient de bois de vigne.

Strabon écrit qu'on lui assurait qu'en la province Margiane on trouvait des vignes dont les troncs étaient si gros, qu'à peine deux hommes les pouvaient embrasser, et que les raisins étaient longs de deux coudées ; qu'en Mauritanie on voyait des vignes de même grosseur, qui avaient des raisins longs d'une coudée ; et qu'en Caramanie les raisins étaient longs de deux coudées.

Il fallait bien que le raisin que Josué et Caleb rapportèrent de la terre de promission fût d'une longueur prodigieuse, puisqu'ils le portaient eux deux avec un levier sur leurs épaules.

Si maintenant nous voyions en ces quartiers de semblables vignes, nous en admirerions le tronc, les branches et le fruit. Mais si nous considérons avec attention celles que nous cultivons, nous y verrons encore mieux la puissance et la sagesse de Dieu, qui tire un suc si doux et si profitable d'un bois si mal fait et de si peu d'apparence à l'extérieur. Que si nous contemplons le Créateur qui travaille dans sa créature, nous l'aimerons et nous le servirons de tout notre cœur.

IV. Je parcourrai ici quelques-unes de vos actions dans la culture de la vigne, et vous montrerai comment vous pouvez vous y élever en Dieu et l'honorer à la vue d'une plante si excellente.

1. Quand vous voulez planter une vigne, vous creusez premièrement la terre. Sans humidité, tout votre travail sera sans aucun fruit. La racine se doit mettre en terre et se couvrir de telle sorte qu'elle n'apparaisse point au dehors. La foi est la racine dont toutes les vertus tirent leur suc. Elle a pour son objet des choses qui ne se voient point, dit saint Paul.

Saint Bernard nous enseigne « que l'Église est plantée dans la foi, enracinée dans la charité, enterrée par la discipline, engraissée par les sermons et les exhortations des prédicateurs, et abondante en vin de joie et de douceur sans aucune impureté. » Ainsi parle saint Bernard. Vous pouvez dire de même de l'âme d'un chrétien, et principalement d'un Religieux.

2. Après que la vigne a pris racine, la première culture c'est la taille. Dès votre entrée au Noviciat, on a commencé le retranchement de vos passions et de vos imperfections : mettez-y vous-même la main avec générosité, et vous en ôterez toutes les superfluités.

Plusieurs saints Martyrs ont été taillés et déchirés par les bourreaux. Saint Jacques l'Intercis s'est rendu admirable en ses souffrances; j'en ai parlé amplement ailleurs. Saint Manuel, archevêque de Bulgarie, fut coupé en deux sur le commandement du tyran Ditzengus ; ses mains, ses pieds et ses bras furent aussi taillés et jetés aux chiens. Mais ce barbare fut incontinent aveuglé par un jugement de Dieu, et ensuite massacré par ses propres domestiques. Saint Artemas, enfant, et saint Cassien, homme fait, furent déchirés par de jeunes enfants à coups de canifs. Ne fuyez point les mortifications, de quelque part qu'elles vous arrivent, elles vous seront toujours fructueuses.

3. La première action de la vigne, après sa taille, ce sont les larmes. Une sainte contrition et une sainte pénitence vous doivent laver avant que vous portiez des feuilles, des fleurs et des fruits d'aucune vertu.

Un bon Frère demanda à saint Antoine : *Mon Père, que ferai-je pour avoir la rémission de mes péchés ?* Le Saint repartit : *Celui qui veut être affranchi de ses péchés, doit les effacer par ses larmes, et quiconque veut acquérir des vertus et s'en faire une belle maison, doit verser de l'eau d'une véritable contrition pour les cimenter et les affermir. Souvenez-vous du roi Ézéchias, qui par ses pleurs non seulement recouvra la santé, mais obtint encore quinze ans de vie et la victoire sur l'armée des Assyriens, ses ennemis, qui était de cent quatre-vingt-cinq mille combattants. Saint Pierre, apôtre, reçut par ses pleurs ce qu'il avait perdu par ses reniements. Marie Madeleine, arrosant les pieds de Jésus-Christ par ses larmes, mérita d'entendre que ses péchés lui étaient pardonnés, et qu'elle avait choisi la meilleure part.* Voilà le conseil et le discours de saint Antoine.

Saint Bernard, au sermon trentième sur les Cantiques, dit que les larmes des pénitents sont le vin des Anges, parce qu'en elles se trouvent l'odeur de la vie, la saveur de la grâce, le goût du pardon, la douceur de la réconciliation,

la santé de l'innocence, la suavité d'une conscience tranquille.

4. La vigne étant taillée par votre soin et nettoyée par ses larmes, on la lie et on l'appuie à un échalas. Nous avons beau pleurer et nous mortifier, si nous ne sommes soutenus et fortifiés de la grâce de Dieu, toutes les feuilles de nos actions extérieures et tous les fruits de notre cœur tomberont à terre et se pourriront.

Notre-Seigneur n'a pas dit, comme le remarque saint Augustin : Sans moi vous ne pouvez faire des choses grandes et difficiles ; mais il a dit clairement et ouvertement : Sans moi vous ne pouvez rien faire. Et saint Paul nous assure que nul ne peut dire *Seigneur Jésus* sans une grâce particulière du Saint-Esprit.

Cet aimable Rédempteur a porté avec joie les liens dont les bourreaux le tourmentaient ; et les saints Martyrs se sont laissés lier sur des chevalets, sur des poteaux infâmes et sur des croix douloureuses.

Saint Eutyche fut étendu et lié à quatre pieux, et puis coupé en trois quartiers avec une extrême douleur et une héroïque patience. Saint Babylas se glorifiait dans ses liens très pesants, qui lui serraient étroitement le cou et les pieds ; et il désira être enseveli avec eux, comme avec les causes de son bonheur.

Ne fuyons point des liens d'amour et de douceur qui nous unissent à notre premier Principe et à notre dernière Fin. Nos vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance sont des liens sacrés, qui ne permettront jamais que nous soyons séparés de notre souverain Bien, si nous les conservons en leur entier toute notre vie.

5. Aussitôt que le raisin paraît et que les feuilles commencent à pousser, il en faut nettoyer l'œil de la vigne, et en arracher celles qui viennent proche du raisin, et qui en tireraient le suc, si on les y laissait ; elles pousseraient beaucoup de bois, mais peu de fruit. Ne vous attachez pas tellement à vos dévotions et à vos petites pratiques et ac-

tions extérieures, que vous ne vous laissiez diriger par vos Supérieurs et vos confesseurs. S'ils vous ôtent plusieurs choses, même bonnes en apparence, ne craignez point. C'est pour vous faire porter plus de fruits, et de plus parfaits.

6. Les branches de la vigne croissent sans cesse et n'ont jamais de consistance certaine. Les autres arbres viennent enfin à ne plus augmenter en hauteur; mais la vigne ne s'arrête jamais.

Le véritable Religieux ne dit jamais : *C'est assez ;* il va toujours de vertu en vertu. Notre-Seigneur n'a pas voulu que les chrétiens mêmes missent aucune borne à leur perfection, leur commandant qu'ils fussent parfaits, comme leur Père éternel est parfait.

Pline raconte qu'un seul cep de vigne à Rome, dans une treille de Livia, porta douze pièces de vin. Nous voyons encore qu'un seul cep environne des maisons tout entières.

Il ne faut quelquefois qu'un fervent Religieux pour réformer et orner une maison et une province.

7. Dieu a donné des mains à la vigne afin de s'attacher à l'échalas ou à l'arbre auquel on la joint. « Elle se marie, dit Pline, avec les peupliers, dans la campagne d'Italie, et s'y attache si fortement qu'on a peine de l'en dépendre. Elle s'étend par toutes les branches et monte jusqu'au sommet. »

Unissez-vous à votre Créateur et Rédempteur, et vous porterez vos branches et vos fruits au delà des cieux, jusqu'au trône de la Très Sainte Trinité. Attachez-vous aussi, par une charité pure et désintéressée, à votre prochain. Joignez-vous aux Pères et aux frères les plus parfaits, afin d'imiter leurs vertus et de vous élever par leur soutien à une sublime perfection.

« Dieu veut, dit saint Basile, que nous nous unissions à nos frères chrétiens et à tous nos prochains par les bras d'une étroite charité, comme la vigne se joint avec ses pe-

tites mains à l'appui qu'on lui donne. » Ainsi nous porterons toutes nos affections au Ciel, et nous égalerons la hauteur des plus grands arbres et des plus élevés serviteurs de Dieu.

8. La fleur de la vigne est très agréable et très salutaire. Elle chasse les serpents, et tant qu'elle dure, elle ne les laisse point approcher. Tandis que la bonne renommée d'une personne ou d'une Maison religieuse durera, les libertins ne prendront pas la hardiesse d'y jeter leur venin. Faites profession publique de vertu, comme votre robe et vos vœux vous y obligent, et vous fermerez la bouche puante des plus infâmes dans les compagnies, et ne serez pas en danger d'être empesté par ces halenées infernales.

Saint Engende connaissait les péchés ou les vertus de ceux qui s'approchaient de lui, par la bonne ou par la mauvaise odeur qu'il en sentait. Jamais une âme corrompue ne durera longtemps, sans qu'elle laisse sortir quelque vapeur puante et pestilentielle à ceux qui converseront avec elle.

9. Les feuilles et les fleurs de la vigne seraient peu considérables, si elle ne se chargeait de plusieurs bons raisins; et un vigneron estimerait son temps et son argent perdus, s'il n'avait que le plaisir des yeux par la verdure des feuilles, et celui de l'odorat par la suavité des odeurs de la fleur.

Tout ce que vous faites à l'extérieur est vain et inutile, s'il ne va aussi à l'intérieur. Visez à la dévotion qui plaît à Dieu, et ne vous arrêtez point à l'estime et à l'admiration des hommes. Si vous vous sentez tiède, ne vous découragez pas : tous les jours l'eau des pluies se change en de l'excellent vin, et les Saints ont fait ce miracle en l'eau dont nous nous servons communément, comme saint Fursy, saint Gildas et autres. Notre-Seigneur vous comblera plus volontiers de ses grâces et de ses consolations, qu'il ne convertit l'eau en vin aux noces de Cana en Galilée.

10. La vigne a besoin de bons gardiens. Si vous avez

charge de quelques serviteurs ou artisans, n'épargnez nulle peine pour la conservation de leur vertu.

Saint Mitre, étant établi pour garder la vigne d'un roi d'Aix, fut accusé par ses ennemis d'avoir dérobé des raisins qu'ils avaient eux-mêmes coupés, et dont ils avaient mis le vin dans la cabane du Saint. Le roi, qui était impie et l'auteur de cette lâcheté, fit faire la recherche ; mais on trouva la vigne si entière qu'il ne paraissait pas qu'on en eût ôté un seul raisin ; il ne laissa pas néanmoins de lui faire trancher la tête. Saint Mitre la prit et la porta entre ses mains jusque dans la ville d'Aix, à l'étonnement de tout le monde. Toutes les cloches sonnèrent d'elles-mêmes à son arrivée, et le peuple y accourant en foule reçut le saint martyr et l'enterra avec une très grande pompe et solennité.

Dieu vous demandera compte de la moindre grappe ; mais il récompensera bien votre diligence. Les hommes agissent souvent selon leurs passions et ne reconnaissent point les services qu'on leur rend ; mais Dieu agit avec justice et équité, et donne un très grand salaire à ceux qui gardent avec soin les âmes qu'il a rachetées de son sang précieux. Si vous êtes particulier, et sans charge d'autrui, réjouissez-vous des bonnes gardes que Dieu vous donne par vos Règles, par vos Supérieurs, par les Anges, par les Sacrements, par lui-même.

Saint Ambroise nous donne courage : « A Dieu ne plaise, dit-il, que nous craignions qu'aucun malheur arrive à la vigne que notre Sauveur et Rédempteur, Jésus-Christ, garde contre toutes les méchancetés et les abominations du siècle corrompu ! »

11. Considérez que jamais votre récolte de vin n'est en assurance qu'elle ne soit au logis. On craint toujours ou que la gelée et la grêle ne viennent, ou que les feuilles ne se perdent à la ruine totale du raisin, ou que les vers et les autres animaux ne rongent et le fruit et la feuille. Ne vous tenez jamais pour assuré, tant que vous serez exposé

aux injures de l'air du monde sublunaire et de cette terre misérable. Vous serez hors de danger quand Dieu vous aura mis dans ses celliers éternels.

Varron dit qu'il y avait une vigne qui portait deux fois l'année ; Pline fait mention de certaines vignes qui portaient trois fois ; ce qui arrive encore aujourd'hui dans l'île de la Martinique et dans d'autres îles voisines.

Ne visez pas tant à la multitude de vos actions qu'à leur bonté, à leur excellence et à leur solidité ; ne perdez rien mal à propos de ce que vous faites, et vous vous trouverez joyeux et riche au temps de la vendange.

12. Le vin ne coule pas si l'on ne presse le raisin ou avec les pieds ou avec le pressoir. Les afflictions et les persécutions ont fait les Martyrs dans la primitive Église, et font aujourd'hui les grands Saints.

Le baptême du sang est le plus glorieux, et rend le plus semblable à Jésus-Christ crucifié. Les saints Speusippe, Éleusippe et Méleusippe, après de grands tourments, furent baptisés dans leur propre sang. Les Anges se montrèrent à eux visiblement et les assistèrent en ce dernier combat, et Dieu fit plusieurs miracles après leur mort. Nous admirons que saint Félix, prêtre de Nole, trouvât un raisin sur des épines et en exprimât le vin dans la bouche de saint Maxime, son évêque, qui était comme mort au milieu d'un désert, où il s'était retiré à cause de la persécution. Pourquoi n'admirez-vous pas la puissance du Créateur, quand vous goûtez le vin qui coule de votre cuve? Louez-le de ce qu'il donne un fruit si doux et si nécessaire à la joie et à la force de l'homme, sur un bois si petit, si tortu et si méprisable à votre vue.

13. Nous nous étonnons de ce que, saint Remi ayant prié près d'un tonneau qui était presque vide, le vin s'augmenta si fort qu'il s'en épancha sur la terre. Et comment ne nous étonnons-nous pas, lorsque nous voyons le vin qui bout de lui-même dans les tonneaux, qui écume, qui s'épanche et qui rompt tout, si vous ne lui donnez de l'air ?

Ce qui est rare nous frappe les yeux et le cœur, et nous négligeons ce que nous apercevons tous les jours, quoiqu'il ne soit pas moins admirable.

14. Faites diverses réflexions sur ce don de Dieu, et élevez votre cœur par un véritable désir de posséder l'amour d'un Créateur si bienfaisant, de recevoir avec ardeur la sainte Eucharistie, qui est le vin des vierges, et de jouir de la vision béatifique en Paradis, où sont le nectar et l'ambroisie qui ne dégoûtent jamais.

15. En un mot, tout ce que vous voyez dans la vigne se peut appliquer à Notre-Seigneur, à l'Église son épouse, aux Maisons religieuses, à toutes les âmes, et principalement à celles des saints Martyrs, qui en leurs corps ont eu de très grands rapports avec cette plante merveilleuse.

Notre Sauveur même s'appelle en l'Évangile une vigne, dont les branches sont les Apôtres, et les chrétiens, les raisins. En l'Ecclésiastique, il s'appelle une vigne odoriférante, dont les fleurs sont suivies de fruits excellents et honorables.

Saint Athanase enseigne que Jésus est une vigne dont les fruits sont la vie, la joie, la paix, la justice, la foi et les autres vertus. Cette vigne divine a été enfouie dans une terre virginale en sa conception, a développé sa tige en sa nativité, a été coupée durant toute sa vie par diverses traverses, mais surtout, dès le commencement, par la circoncision ; et à la fin dans sa passion, elle a été liée, garrottée, pliée de toutes les manières, et dans ses tourments nous a porté le fruit de la vie éternelle. L'Église est la vigne du Dieu des armées, dit Isaïe, et porte de très doux fruits. Dieu même l'a plantée de ses propres mains, dit Jérémie. Il y a mis une forte haie, un pressoir et une tour, comme parle Notre-Seigneur en saint Matthieu. Il y met des ouvriers en tout temps, depuis le matin jusqu'au soir.

Saint Zénon particularise tout ce qui concerne cette sainte vigne. « Le baptême, dit-il, est la fosse où on la plante. La croix est le pieu qui l'appuie. La doctrine salu-

taire des mystères de la foi, est l'eau qui en distille. Les liens sont les obligations de ne pas offenser Dieu. Le retranchement des feuilles et du bois est le retranchement des imperfections. Les pluies, les vents, l'ardeur du soleil qui fait mûrir le raisin, sont les tentations. Le temps de la vendange, où l'on met la grappe sous le pressoir, est la persécution qui fait sortir le vin, pour être présenté à la table de Dieu même. »

Les Religions et les Monastères sont des vignes d'Engaddi, où sont les fontaines de la véritable félicité. Les séculiers pour l'ordinaire sont comme Achab, qui plante des herbes. Les Religieux ressemblent à Naboth, qui ne veut pas quitter la vigne et la fervente dévotion de ses ancêtres. Saint Bernard dit que le peuple peut être comparé à un champ de moisson, et les convers de Religion à des vignes. Tout cé qui est dit de la vigne convient en perfection aux martyrs, qui ont été incisés, liés, recoupés, écrasés et qui ont eu le vin du Saint-Esprit avec une telle chaleur et une telle efficacité, que rien ne les a pu retenir. Enfin, l'âme de chaque particulier est une vigne que Dieu lui a mise en main pour la cultiver. Saint Bernard appelle toutes les âmes des vignes raisonnables. Saint Grégoire de Nysse appelle saint Éphrem une vigne fertile, qui a porté des fruits de doctrine, comme d'agréables raisins par lesquels il nourrit et délecte les enfants de l'Église. Lorsque ce Saint était encore enfant, on vit une vigne qui sortait de sa bouche ; elle était chargée de plusieurs raisins ; elle levait ses branches fort haut et les étendait par toute la terre. Elle était chargée de toute sorte d'oiseaux, qui volaient autour de ses raisins, et plus ils en mangeaient, plus il en renaissait. Ce symbole montrait sa grande doctrine et sa vertu, qui devait profiter à plusieurs en son temps.

Le père de Maurice, empereur, vit, avant de l'engendrer, une grande vigne qui sortait de sa chambre et produisait une grande quantité de raisins qui pendaient de

tous côtés. Sa mère, en l'enfantant, sentit une très bonne et très suave odeur qui sortait de la terre. Il fut élevé à l'empire et eut de grandes vertus profitables à tous ses sujets. Cyrus fut montré à Astyage par le même hiéroglyphe d'une vigne qui sortait du corps de sa fille.

Soyez une vigne, mais une vigne si fructueuse que votre Maison et toute l'Église se réjouissent des fruits que vous produirez à l'honneur de votre Créateur.

CHAPITRE IV.

VERTUS NÉCESSAIRES AU BON BERGER RELIGIEUX.

I. Nécessité de ce chapitre. — II. Excellence de l'office de Berger. 1° Personnages qui l'ont exercé. 2° Faveurs célestes dont ils ont été l'objet. — III. Vertus nécessaires au Berger : 1° L'Humilité ; 2° la Charité ; 3° la Confiance en Dieu ; 4° la Dévotion. — IV. Pensées pieuses propres au Berger.

I. Encore que maintenant il y ait peu de Religieux qui soient employés à garder les brebis et les autres troupeaux dans la campagne, néanmoins plusieurs s'occupent encore du soin des bergeries dans le logis. C'est pourquoi il sera utile d'ajouter quelque chose touchant l'office des bergers, afin qu'ils s'affectionnent davantage à ce qu'ils ont en charge, et instruisent mieux leurs valets qu'ils emploient à cet exercice, et qu'ils doivent tâcher de rendre excellents serviteurs de Dieu.

Le premier moyen, c'est de pénétrer l'excellence de leur office ; le second, de considérer comment ils s'y doivent comporter.

II. L'excellence de ce métier se peut montrer dans la Loi de nature, dans la Loi écrite et dans la Loi de grâce, par les faveurs très signalées que Dieu a faites aux pasteurs, en les élevant à une sublime perfection ; j'en toucherai brièvement quelques-unes.

1. Dans la Loi de nature, dès le commencement du monde, la vertu s'est logée dans les cabanes des bergers. Le premier martyr qui ait jamais été, gardait les brebis. Son frère Caïn le tua, lorsqu'il défendait contre ses impiétés la providence de Dieu, qui avait approuvé son sacrifice par la descente du feu céleste sur les victimes. Cet innocent Abel a été regardé de tous les saints Pères et de tous les Docteurs de l'Église comme un très éclatant miroir de perfection. Les saints patriarches Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, et plusieurs autres, ont été occupés à nourrir et à garder les troupeaux ; et c'est une chose remarquable que Joseph, étant le premier ministre de l'État dans l'Égypte, ne voulut point avancer ses frères dans la Cour du roi, ce qu'il eût pu faire avec facilité et à la splendeur de sa famille ; mais il leur assigna une demeure dans la terre de Gessen, où il y avait d'excellents pâturages pour leurs troupeaux. Il en usa de la sorte, dans l'estime qu'ils seraient plus vertueux avec leurs houlettes qu'avec toutes les grandeurs des princes de la terre.

En la Loi écrite, nous trouvons de très grands personnages, qui ont employé toute leur vie, ou une bonne partie, à la garde des agneaux et des brebis.

Moïse, à qui Dieu, par une merveille et une grâce inouïe, a donné de sa propre bouche et écrit de son doigt la loi pour son peuple, fut quarante ans occupé à la conduite des troupeaux dans le désert. Il y fut comblé de plusieurs grâces et illustré d'admirables visions. Dieu lui apparut dans un buisson ardent, et le choisit pour le libérateur de son peuple qui gémissait dans une dure servitude en Égypte ; et ce qui est plus de remarque et qui doit plus réjouir et consoler les pasteurs, Dieu voulut que Moïse retînt sa houlette de berger, pour faire tous les miracles nécessaires afin de dompter Pharaon, de retirer son peuple de la captivité, et de l'entretenir durant quarante jours dans le désert.

Avec cette houlette, Moïse change le fleuve du Nil et

toutes les eaux de l'Égypte en sang ; il en fait sortir des grenouilles et des crapauds, qui tourmentent tout le royaume ; il change la poussière de la terre en des moucherons fâcheux par leur bruit et par leurs piqûres importunes, et contraint enfin Pharaon par diverses afflictions de donner la liberté aux Israélites, qui étaient le peuple de Dieu. Avec la même houlette, il ouvre la mer rouge et y fait passer les douze tribus, qui montaient environ à trois millions de personnes. Il en frappe les rochers dans le désert, et en fait sortir des ruisseaux qui suffisent à étancher la soif d'une si grande quantité d'hommes, avec tous leurs chevaux et leurs autres animaux.

David fut tiré de la bergerie pour monter sur le trône royal et changer sa houlette en un sceptre. Après avoir été oint roi par le prophète Samuel, il retourna garder ses agneaux. Il avait une si admirable force et une adresse si grande, qu'il prenait au collet les ours et les lions, lorsqu'ils voulaient se jeter sur ses troupeaux, et les étouffait. Il composa aussi plusieurs Psaumes au milieu des campagnes, et les y chanta, mêlant sa voix au son d'instruments de musique. Le roi Saül le fit venir à sa cour, et David le soulagea, en chassant par l'harmonie de son luth le démon qui le possédait ; il avait été oint roi à l'âge de vingt ans. Il ne demeura que le moins qu'il put parmi les courtisans ; et au bout de peu de mois, il retourna à sa petite cabane de berger pour louer Dieu plus à son aise, à la vue et dans la contemplation du Ciel et de la terre, où ses merveilles reluisent avec tant d'excellence.

2. En la Loi de grâce, les Pasteurs ont eu un très notable avantage, et Dieu a montré qu'il en faisait grand cas.

Le Sauveur du monde ne fut pas sitôt venu sur la terre, qu'il leur envoya plusieurs Anges pour les avertir de sa venue, et pour les appeler à lui, non seulement avant tous les scribes, tous les pharisiens et tous les prêtres de la Judée, mais même avant les trois Rois mages, qui n'arri-

vèrent à l'étable de Bethléem que treize jours après la nativité de ce Dieu de bonté et de miséricorde.

Cet humble et sage Rédempteur a continué son affection envers les bergers, et l'a montrée en divers temps. Il apparut à Anne de Saint-Barthélemy, lorsqu'elle était bergère, et la consola. Elle fut ensuite carmélite, ornée de toute sorte de vertus. Il se montra à Osanne de Cattaro au milieu d'un pré, lorsqu'elle ramenait ses brebis, et la remplit de belles lumières célestes. Elle fut ensuite de l'Ordre de Saint-Dominique.

La glorieuse Vierge Marie a témoigné aussi sa tendresse à ceux qui se sont employés à cette vocation. Sainte Ynès, bergère d'une vie très innocente et d'une rare dévotion, en Espagne, vit cette sainte Reine du Ciel revêtue de drap d'or, lorsqu'elle gardait son troupeau au milieu des champs. Elle l'instruisit touchant les jeûnes qu'elle faisait, les fêtes, et lui montra le lieu où elle voulait qu'on lui bâtît une église. Elle fit, après cette vision, plusieurs miracles au lieu où elle lui était apparue. Cette église fut appelée Sainte-Marie de la Croix, parce que la Vierge avait fiché en terre, de ses propres mains, un Christ, pour la marque du lieu de cet édifice consacré à Dieu.

Les Anges aimèrent si tendrement saint Félix de Cantalice, lorsqu'il gardait les brebis et les bœufs, que plusieurs fois ils prirent sa place, lorsqu'il quittait son troupeau pour aller ouïr la Messe. Il fut ensuite capucin.

L'Archange saint Michel, patron de la France, apparut à Jeanne d'Arc, lorsqu'elle était aux champs avec ses brebis. Il lui commanda par diverses fois d'aller trouver le roi Charles VII, qui avait perdu plusieurs batailles contre les Anglais, et qui était en grand danger de perdre Orléans et tout son royaume. Dieu bénit de telle sorte cette pauvre bergère, qu'elle fit lever le siège aux Anglais et délivra entièrement Orléans, remit plusieurs villes en l'obéissance du roi et le fit sacrer à Reims. Ces heureux exploits rétablirent tellement les affaires de Charles, que non seu-

lement il ne fut plus vaincu par les Anglais, mais qu'il les chassa presque de toute la France, qu'ils avaient occupée en divers endroits depuis deux cents ans. Ce bonheur lui fit donner le nom de Victorieux.

La bienheureuse Oringe avait soin des bœufs ; et afin qu'elle pût s'adonner plus librement à l'oraison, elle commandait à ces animaux de ne point manger d'aucune herbe, sinon des sauvages, et de ne point endommager les champs où il y avait du blé, et ils n'y touchaient jamais. Elle voua à Dieu sa virginité ; et ses frères la voulant contraindre de se marier, elle passa un fleuve à pied sec, et fut secourue de son bon Ange contre le démon, qui lui apparut en la forme d'un cavalier furieux, comme je l'ai dit ailleurs.

Dieu même fait des merveilles pour les pasteurs ; il les élève à une grande sainteté, et les rend admirables en divers royaumes.

Il montra à saint Cuthbert, qui gardait les brebis, l'âme de saint Aidan, évêque, toute lumineuse, qui montait au Ciel. Cette vision le fit religieux, et sa perfection l'éleva à l'évêché de Lindisfarne, où saint Aidan avait fleuri en toutes vertus.

Sainte Brigitte, gardant les vaches d'un magicien, donnait tout ce qu'elle pouvait aux pauvres. Cet homme avare vit un jour fort peu de beurre dans un grand vase, et se mit en colère contre cette aumônière. Elle se prosterna en oraison, et à l'instant le vase parut plein de beurre. Ce miracle toucha si puissamment le cœur du magicien qu'il se convertit à Dieu, et donna douze vaches et la liberté à cette Sainte, qui était auparavant son esclave. Saint Valère, évêque de Saragosse, fut envoyé en exil dans la France, et y garda les brebis. En trois ans il convertit quatre mille personnes. Saint Marc, berger du temps de Dioclétien, fit tant de miracles, qu'il gagna à Dieu et à la Religion catholique Alphie, Alexandre et Sozime, frères, Nicon, Néon, Héliodore, et trente soldats, qui furent si

courageux qu'ils souffrirent, aussi bien que lui, divers tourments pour la foi, et reçurent la couronne du martyre. Saint Sozon, berger, mû de l'horreur qu'il avait des impiétés des idolâtres, rompit une statue d'or d'un temple et la donna aux pauvres. Il fut déchiré avec des ongles de fer sur le commandement de Maximien ; il fut chaussé de souliers remplis de clous pointus, avec lesquels il courait comme avec des roses, dans l'écoulement de son sang de tous côtés. Aussitôt qu'il fut mort, on entendit un horrible tonnerre, et la pluie mêlée de grêle contraignit les bourreaux de se retirer, afin que les chrétiens pussent enterrer son saint corps.

Laudéric, maître cuisinier en la cour de la comtesse Alix, femme de Baudouin, comte de Flandre, étant travaillé d'une maladie incurable, eut une vision, et entendit une voix qui lui disait qu'il serait guéri sur une certaine montagne. Il s'y fit transporter et y reçut la santé. La Comtesse fit creuser au lieu même où le mal l'avait quitté, et l'on y découvrit les corps de trois bergères tout entiers avec leurs habits. Elles avaient choisi la mort pour la conservation de leur virginité. Chacun était ravi d'admiration de les voir toutes trois, les mains jointes comme si elles eussent été encore en vie. La Comtesse les renferma dans un tombeau magnifique, et fit bâtir au même lieu un monastère, sous le nom de la Reine des Vierges.

Si vous vous arrêtez à la piété, considérez qu'outre ceux que j'ai déjà dits, Dieu a tiré d'auprès des troupeaux saint Siméon Stylite, le prodige de l'univers, saint Launomare, abbé, saint Pierre Damien, cardinal, Lohelius, archevêque de Prague, et plusieurs autres.

Si vous admirez les honneurs et les hauts faits d'armes, jetez les yeux sur Tamerlan, roi de presque toute l'Asie, qui avait été pasteur en Scythie ; sur Tullus Hostilius, roi des Romains, qui avait gardé les brebis ; sur Mahomet Avelanaginar, roi de Grenade, qui avait été bouvier ; sur Maximin, empereur, qui sortit de la bergerie pour mon-

ter à l'empire de presque tout le monde ; sur Justin, qui avait été porcher et vacher, et qui fut empereur d'Orient. Voyons les vertus des pasteurs.

III. Quatre vertus leur sont principalement nécessaires, savoir : l'humilité, la charité, la confiance en Dieu et la dévotion.

1. Premièrement, un pasteur doit être très humble, dans l'obligation de se retirer presque toute sa vie de la conversation des hommes, de demeurer sans cesse avec les bêtes, de les nettoyer ainsi que leurs étables, et de leur rendre plusieurs services fort méprisés par les orgueilleux. Mais comme Notre-Seigneur nous assure que qui s'humiliera sera exalté, et qu'il s'est réservé la leçon de l'humilité, comme lui étant propre, les Saints ont ambitionné l'office de berger pour y vivre dans l'humiliation avec une plus grande certitude de leur salut.

Saint Trézère, religieux, sortit de son pays pour garder les brebis, et se cacha dans cette occupation pour fuir les honneurs. Il mourut étant en oraison à genoux, au milieu d'un champ. Soixante et dix ans après sa mort on trouva son corps entier, qui rendait une très suave odeur.

Un moine, ayant vécu longtemps dans le désert, dans une grande austérité et une grande dévotion, sentit une pensée de vanité qui lui disait qu'il était arrivé au sommet de la perfection. Il pria Dieu de lui montrer ce qui lui manquait et ce qu'il devait faire. Il entendit une voix qui lui commandait d'aller à un porcher, lequel était homme vertueux, et qu'il suivît ses ordres. Il y vola incontinent, dans un désir brûlant de se perfectionner. Le porcher cependant eut une révélation, en laquelle Dieu lui ordonna d'envoyer l'ermite garder les pourceaux.

Ce bon ermite à son arrivée dit au porcher : *J'ai un très grand désir de servir mon Créateur, dites-moi de grâce ce que je dois faire pour y parvenir.* — *Prenez,* dit-il, *ce fouet, et gardez mes pourceaux.* Ce vénérable vieillard obéit avec promptitude et humilité et s'en alla par les

champs avec son fouet après ces animaux immondes. Chacun croyait et disait que ses grandes abstinences et sa rude pénitence lui avaient renversé la cervelle. Il entendait tous ces discours et demeurait avec constance dans son office, pour acquérir la perfection dans une profonde humilité. Après quelque temps, Dieu le renvoya en son ermitage, et lui fit de grandes faveurs à cause de cet abaissement.

Saint Thrésain, irlandais de nation, étant porcher au territoire de Reims, vivait dans une si admirable humilité, qu'il ne s'estimait pas digne d'entrer dans les églises, mais se tenait à la porte en grande révérence et dévotion. Saint Remi, archevêque de Reims et apôtre des Français, vit tant de trésors cachés sous son pauvre habit et dans son vil exercice, qu'il le fit prêtre, et Dieu le remplit d'une science céleste, fit fleurir son bâton fiché en terre et en fit jaillir une belle fontaine.

Plusieurs Saints, sans aucun égard à leur doctrine, à leur noblesse et à leur dignité, se sont occupés de pleine volonté à la conduite des brebis, des vaches, des pourceaux et d'autres semblables animaux. J'ai parlé d'Alain au livre Ier, chap. II.

Saint Gerlach, colonel d'un régiment de cavalerie, s'étant converti parfaitement à Dieu, s'en alla à Jérusalem et garda, sept ans durant, les pourceaux et les autres animaux de l'hôpital. Depuis le jour de sa conversion, il ne but jamais de vin, il porta toujours le cilice, et quelquefois une cuirasse de fer sur sa chair nue ; il ne mangeait que du pain d'orge mêlé avec de la cendre. Le bienheureux Aldéric, du sang royal de France, se rendit frère convers en l'Ordre des Prémontrés, et y garda les pourceaux avec une admirable humilité, et vécut dans cet office, inconnu aux hommes, mais très chéri et favorisé de son Créateur. On vit une lumière céleste au lieu où Notre-Seigneur voulait qu'il fût enterré. Saint Hormisdas, prince du sang royal de Perse, fut dépouillé de tous ses biens pour la foi, et obligé de garder les chameaux, presque nu,

ce qu'il fit avec une si grande force d'esprit et avec une si héroïque humilité que les païens mêmes en étaient ravis d'admiration. Carloman, fils de Charles Martel et oncle de Charlemagne, ayant partagé le gouvernement de France avec son frère Pépin, était presque roi de Germanie. Il s'enfuit en habit déguisé, se fit frère convers au mont Cassin, et y fut quelque temps inconnu dans les services de la cuisine, comme je l'ai dit, parlant du cuisinier. Un accident inopiné le fit reconnaître ; il fit néanmoins de si pressantes et de si véritables instances qu'il obtint le soin et la garde des brebis, le reste de sa vie. Sa ferveur et son humilité le portèrent à un si généreux mépris de lui-même, dans cet exercice, qu'il rapportait sur ses épaules les brebis malades et incommodées. Saint Spiridion, archevêque de Trimmithonte en l'île de Chypre, gardait les brebis et vivait dans une très grande innocence, humilité et simplicité, et Dieu le rendait vénérable et admirable par plusieurs miracles. Il passa un fleuve à pied sec pour aller délivrer son ami qui était en péril de sa vie ; il connaissait les péchés les plus secrets des consciences, il convertit un philosophe très subtil, au Concile de Nicée, par la seule proposition des mystères de la foi, que tous les plus doctes ne pouvaient convaincre par tous leurs arguments ; il fit dire à sa fille Irène, déjà morte, le lieu où elle avait mis un certain dépôt qu'on lui avait donné en garde. Il guérit l'empereur Constance, fils de Constantin, en mettant seulement les mains sur sa tête. Il convertit un serpent en or pour secourir un pauvre marchand, et l'or de nouveau en un serpent, lorsque ce marchand lui rendit son or, après y avoir fait un grand profit.

Comment serait-il possible que vous n'aimassiez pas un exercice que les seigneurs, les princes, les rois, les évêques et les archevêques ont recherché avec avidité, pour s'y avancer en la perfection et pour y assurer leur salut éternel ?

2. La seconde vertu du bon pasteur, c'est la charité,

dans l'acceptation de tous les travaux pour la conservation de ses brebis.

Le patriarche Jacob, qui garda les troupeaux de son beau-père Laban, l'espace de vingt ans, s'exposait aux ardeurs du soleil pendant le jour, et au froid pendant la nuit, dans la perte d'une bonne partie de son repos et de son sommeil. Pour la conservation de ses agneaux, David s'exposait aux ours et aux lions, et leur sautait au collet sans appréhension d'y laisser la vie. Oppien rapporte que de son temps les pasteurs d'Afrique s'habillaient de peaux de brebis, et qu'en cet équipage ils marchaient à quatre pieds parmi leurs troupeaux. A la vue d'un lion qui venait à la proie, l'un d'entre eux se levait, embrassait ce furieux animal et le serrait fortement contre son estomac, où il tenait une grande pointe de fer, qui transperçait ce voleur. Les autres pasteurs couraient au secours, de peur que leur compagnon ne fût endommagé par les griffes et par les dents du lion.

L'amour n'a point de crainte, il est plein d'inventions. Aimez le profit de votre Monastère et votre propre perfection, et vous aimerez vos troupeaux d'un amour plus efficace que tous mes discours ne vous peuvent persuader.

3. La troisième vertu du bon pasteur, c'est une grande confiance en Dieu, dans les maladies et la garde de ses troupeaux.

Vous devez avoir et rechercher avec diligence une très parfaite connaissance des maladies de vos bêtes, et prendre surtout garde d'y mettre remède dès le commencement ; mais votre principale espérance doit être en Dieu. C'est lui qui vous a donné cette bergerie ; c'est lui qui la conservera, si vous l'invoquez comme il faut.

Saint Gerlach, ayant été porcher pendant sept ans, comme je l'ai dit, a une grande puissance pour guérir les animaux de toutes leurs maladies, et principalement si elles sont contagieuses. Il est utile de jeter de l'eau bénite dans les étables et sur les animaux. Elle chasse les malé-

fices des démons et des sorciers ; elle empêche que les maladies ne viennent, et les chasse, lorsqu'elles sont venues. Saint Théodore, abbé, le montra par expérience aux habitants de la ville d'Ancyre. Ils l'avaient appelé pour les secourir par ses prières, dans une peste qui dépeuplait leur ville d'hommes et de bétail ; il se logea dans un monastère de Religieuses, délivra les hommes par ses oraisons, et bénit de l'eau qui guérissait les animaux aussitôt qu'on la jetait sur eux. Vous devez espérer que Dieu, ayant donné vos brebis pour la nourriture et pour l'entretien de votre Maison, il les conservera contre les voleurs. Les voleurs se jetèrent dans la bergerie de saint Spiridion, et y prenaient déjà des moutons ; mais les Anges leur lièrent les mains derrière le dos, et leur en empêchèrent la sortie. Spiridion y fut dès l'aube du jour, et les fit délier ; et au lieu du châtiment qu'ils attendaient, il leur fit présent d'un mouton.

Les prières vous aideront beaucoup contre les loups et contre les autres bêtes carnassières ; l'on en a des preuves très signalées.

Un marchand, ayant perdu une jument, invoqua saint Albert, ermite, et il la retrouva au milieu de deux loups, en assurance, comme le raconte Sylvain Razzi. Un loup garda les brebis, toute la journée, avec un frère convers de l'Ordre de Prémontré, et l'aida à les ramener au logis, selon le rapport de Hugues, en la Vie de saint Norbert. Nous lisons une plus grande merveille dans les Dialogues de saint Grégoire. Saint Eutychius, ayant été choisi abbé d'un grand monastère, laissa saint Florent en sa première demeure, sur la connaissance qu'il était homme d'oraison et de vertu. Ce Saint se trouvant seul avec quatre ou cinq brebis, pria Dieu de lui envoyer de l'aide pour les garder. Au sortir de sa cellule, il rencontra un ours, qui baissant la tête lui faisait assez entendre qu'il venait à son secours; il lui montra ses brebis et lui dit : *Va-t'en, et conduis ces brebis au pâturage, et ramène-les avec fidélité au logis.*

L'ours obéit incontinent ; et quand le Saint jeûnait, il ne les contraignait au retour qu'à trois heures après midi ; et lorsqu'il ne jeûnait pas, il les remettait dans l'étable précisément à midi.

Saint Gudwal avait un monastère dont les troupeaux étaient fort infestés des loups. On lui apporta un jour une brebis qu'ils avaient étranglée. Le Saint ayant fait une courte oraison, la toucha de son bâton pastoral et la ressuscita. Il pria Dieu qu'il fît venir le loup qui avait fait ce massacre ; il vint aussitôt tête baissée et tout confus. Saint Gudwal lui commanda de ne plus nuire aux troupeaux. Il se soumit à sa volonté avec une telle exactitude qu'il en fut le gardien contre toutes les autres bêtes féroces et carnassières.

Nos péchés et nos imperfections nuisent plus à nos Maisons que tous les loups des bois ; et si nous avions une vive foi et une ferme espérance en Dieu, nos brebis seraient au milieu des lions, et nous au milieu des tyrans et des diables, comme sainte Agnès, sainte Prisque, sainte Martine, sainte Archelaë, et les saints Zosime, Pontien, Mamas et autres, qui non seulement n'étaient point endommagés par les lions, mais en recevaient honneur et assistance.

Saint Colomban demeura sans frayeur à la vue de douze loups qui l'environnaient de tous côtés, et qui semblaient le vouloir attaquer. Il leur opposa une courte oraison et la confiance en Dieu, et il fut délivré de ce danger.

Deux loups montrèrent le chemin dans les bois à saint Trévère, et le conduisirent avec deux enfants captifs, dont il garda longtemps les brebis, étant religieux et vivant dans une petite cellule. Quiconque a Dieu dans son cœur comme ami, l'a aussi autour de soi comme protecteur.

Votre confiance en Dieu fera que les brebis et les autres animaux auront plus de lait. Dieu est appelé par les Hébreux Saddaï, c'est-à-dire plein de mamelles, et par conséquent plein de lait. Car les mamelles de ce Dieu infini-

ment bon et puissant ne sont pas vides ; il est fécond et veut nourrir tous ses enfants ; il a fait souvent des merveilles à ce dessein.

Les bêtes farouches venaient de leur plein gré à saint Mamas, et se laissaient traire leur lait, afin qu'il en fît des fromages. Saint Gilles, grec de nation et du sang royal, vivait en France dans une caverne, se nourrissait du lait d'une biche que Dieu lui avait envoyée. Saint Goar, prêtre, d'une vie très innocente, fit arrêter en chemin des biches pour rafraîchir et rassasier de leur lait ceux qui le conduisaient à l'archevêque de Trêves, lequel le voulait charger d'un crime honteux ; mais Dieu l'en délivra, ayant fait parler l'enfant nouvellement né, à sa décharge et à la confusion de ceux qui étaient auteurs d'une si noire calomnie.

Sainte Tarsicie, vierge, du sang royal de Pépin, se retira dans la caverne d'une montagne en Guyenne pour la conservation de sa virginité. Dieu la nourrit par miracle, lui envoyant tous les jours une chèvre qui l'entretenait de son lait. Saint Féchin obtint de Dieu du blé, du lait et du beurre en abondance pour des hôtes qui lui étaient survenus à l'improviste.

La bienheureuse Haseka, recluse en Westphalie, ayant reçu par aumône du beurre corrompu, en corrigea la corruption et le rendit excellent par une courte prière.

Dieu ne manquera jamais à ses serviteurs ; sa toute-puissance n'éprouve point de peine en ses actions et ses libéralités ; elle peut, selon sa volonté, renverser l'ordre de la nature ; à plus forte raison elle conservera le train commun, et bénira les travaux de ses amis. Afin de nous en ôter le doute, elle les a pourvus par ses miracles qui nous surprennent l'esprit, et a donné des sources de lait, au-dessus des forces de la nature. Une bonne vieille, ayant pris saint Guillaume, encore enfant, entre ses bras, fut tout étonnée que ses propres mamelles jetassent quantité de lait, d'où elle conjectura sagement la sainteté future de l'en-

fant, lequel fut abbé de Dijon, illustre en sainteté et en miracles. Dieu fit tomber une pluie de lait pour nourrir et récréer saint Mochua, et il lui en remplit une fosse dans la terre. Il fit sortir encore du lait au lieu de sang des plaies de sainte Martine, de sainte Secondine et de quelques autres martyrs.

Ne craignez pas que Dieu vous manque; mais ne lui manquez pas aussi, retirant à ses pauvres l'aumône qui est ordonnée. Soyez libéral, si vous désirez que la libéralité divine ouvre son sein pour vous nourrir et sa main pour bénir vos travaux. Saint Uguzzon, faisant des fromages, donnait libéralement aux pauvres et aux églises ce qu'il pouvait, et tout abondait dans la maison où il faisait sa demeure. A son départ, l'avarice en chassa la bénédiction de Dieu, et tout y alla en décadence.

4. La quatrième vertu très nécessaire au bon pasteur religieux, c'est la dévotion. Il la peut acquérir, conserver et augmenter dans la contemplation du Ciel et de la terre, qui montre la grandeur, la bonté, la sagesse et la puissance du Créateur.

IV. L'office de pasteur n'occupe pas tellement l'esprit et ne travaille pas de telle sorte le corps, qu'il ne puisse vaquer à plusieurs bonnes pensées et faire diverses prières. Vous pouvez, avec des efforts raisonnables, vous rendre un grand saint et vous unir très intimement à Dieu, si vous faites de sérieuses réflexions sur sa conduite et sur ses œuvres.

1. Donc lorsque vous êtes seul au milieu d'une campagne ou au haut d'une colline, levez les yeux vers le Paradis, et dites avec saint Ignace : *Ah ! que la terre me déplaît, quand je regarde les Cieux!* Considérez que c'est le lieu où nous devons nous élever, comme des oiseaux du Paradis, par l'abandon de la terre et par le désir d'une sainte union avec notre Père céleste.

L'âme de sainte Oringe, qui avait gardé les bœufs dans sa jeunesse, fut portée au Ciel par les Anges. Celles de

sainte Dévote et des saints martyrs Polycarpe, Potite, Bénin et autres, ont été aperçues y monter sous la figure de belles colombes blanches et lumineuses.

Espérez qu'un jour vous irez par cette voie de lumière à la suite de ces illustres Serviteurs et Servantes de Dieu. Imitez dans cette contemplation sainte Geneviève, bergère, qui fondait en larmes de joie à l'aspect de ces palais éternels.

2. Quand du haut d'une colline vous jetez les yeux en bas, et que vous y contemplez une belle vallée entrecoupée d'une rivière qui serpente dans une vaste prairie, faisant mille tours et retours en sa promenade; quand vous y voyez un monde de fleurs éparses çà et là, avec une variété et une beauté admirables, des moissons belles et verdoyantes, des vignes chargées de plusieurs raisins, des arbres couverts de feuilles, de fleurs et de fruits, admirez la sagesse et la bonté de l'Ouvrier qui a pu et voulu donner tant de biens à des hommes si ingrats. Saint Antoine se servait de ce monde visible dans toute son étendue, comme d'un beau et docte livre, pour y pénétrer et méditer les grandeurs du Créateur.

3. Quand vous contemplez vos agneaux et vos brebis, qui vont où vous les conduisez, sans aucune résistance, considérez que, comme parle saint Augustin, nous sommes les brebis de Dieu, et qu'il est notre Pasteur. Nous sommes son peuple, disait le roi David, et les brebis auxquelles il donne la pâture, et par conséquent nous devons suivre sa conduite sans nul murmure.

L'office de pasteur est excellent, dit Philon, et il ne s'attribue pas seulement aux princes et aux rois, mais à Dieu même. La différence est que les pasteurs vivent du lait et de la chair de leurs agneaux, et que Dieu veut être lui-même notre viande et le soutien de notre vie.

4. Quand vous avez de la peine à ramasser vos brebis et vos bœufs, ou à les défendre contre les bêtes farouches, au péril de votre vie, contemplez la charité inconcevable

de notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, qui est descendu du Ciel sur la terre pour vous chercher, comme une brebis errante et vagabonde, et pour vous retirer de la gueule des loups, qui vous tenaient déjà et vous déchiraient en mille pièces. Voulez-vous connaître notre Dieu, dit saint Basile, c'est assez de savoir que c'est un bon pasteur, qui a donné sa vie et son sang pour ses brebis.

Saint Jean Climaque, au traité qu'il a fait du bon pasteur, dit : « La charité montre le véritable pasteur : car le Pasteur universel a été crucifié par charité. » Saint Grégoire de Nazianze appelle cet aimable Sauveur le véritable et le premier Pasteur ; Clément Alexandrin, le Pasteur des agneaux du roi ; saint Paul, le grand Pasteur des brebis ; et saint Pierre, le Prince des pasteurs.

Réjouissez-vous donc d'avoir une garde si vigilante, si charitable et si assurée, et suivez-la de la même sorte que vous désirez être suivi et obéi de vos troupeaux. Si Dieu se sert quelquefois de la houlette pour vous frapper, recevez les coups avec humilité et action de grâces, dans la croyance certaine qu'ils procèdent d'un amour paternel et d'un sincère désir de votre conservation.

5. Si vous voyez votre bétail dans un pré manger les herbes et les fleurs ou les fouler aux pieds, méditez que la beauté des choses de ce monde et des plaisirs se passe bientôt. C'est une fleur de foin qui paraît le matin, qui sèche à midi, et qui est coupée le soir. Le soldat emporte les biens de fortune ; la maladie ôte les plaisirs du corps, et mille traverses nous privent de toutes nos vaines espérances.

Saint Charles, abbé de Vilars, en Brabant, étant encore capitaine des gardes de l'empereur Frédéric, et s'en allant à Mayence avec un autre gentilhomme pour assister à un célèbre tournoi, passa par un très beau pré couvert de quantité de fleurs et entrecoupé de fontaines et de ruisseaux. En ce passage, ils ne se dirent pas un mot l'un à

l'autre. A la sortie de ce lieu de délices, ils commencèrent à raconter qu'ils avaient considéré cette beauté, et combien elle est passagère et de peu de durée. Cette méditation entra si avant dans l'esprit de Charles, qu'il tourna bride incontinent, n'assista point à ces jeux publics, se fit religieux et devint un grand Saint.

6. Lorsque vous cherchez de l'eau pour vos troupeaux, souvenez-vous que Dieu est la source de toute bonté, qui donne les fleuves et les ruisseaux matériels et visibles aux corps, et les eaux du baptême de la grâce et de la doctrine céleste pour la pureté des âmes. Louez-le de ce que dans le besoin il a fait jaillir des fontaines, à la consolation et au soulagement de ses serviteurs. Saint Irmond fut pasteur public du bétail de Monde, près de Juliers, dans un été si sec que l'on ne trouvait point d'eau aux champs ni pour les hommes, ni pour les bêtes, qui étaient dans un extrême danger de périr; il frappa la terre avec sa houlette et en fit sortir une fontaine très abondante, qui s'appelle encore aujourd'hui *le puits de Saint-Irmond ;* et ceux qui y prennent de l'eau la trouvent très salutaire tant aux hommes qu'aux animaux malades. Saint Clément, pape, étant relégué au Pont, en Asie, pour y travailler aux carrières de marbre, y trouva plus de deux mille chrétiens dans d'extrêmes souffrances, et dans la nécessité d'aller chercher de l'eau à deux lieues de distance. Ce miséricordieux pasteur de l'Église universelle se mit en oraison ; il vit le Prince des pasteurs sous la figure d'un agneau qui, levant le pied droit, lui montrait le lieu où il voulait faire sortir de l'eau. Il prit un hoyau, et aussitôt qu'il eut donné un petit coup à cet endroit, il en coula une grosse fontaine qui fit un beau et grand fleuve. Ce miracle fut si célèbre dans toute la Province, que chacun courait à saint Clément pour se faire instruire. Et il se convertissait tant de païens, que chaque jour il en baptisait cinq cents et davantage. Dans une seule année les chrétiens bâtirent soixante et quinze églises, brisèrent toutes les idoles, renversèrent tous les

temples, et rasèrent tous les bocages consacrés aux faux dieux, à cent lieues à la ronde.

7. Lorsque vous êtes à l'ombre de quelque arbre, au milieu de la chaleur du jour, considérez le besoin que vous avez de la protection et du rafraîchissement de Dieu dans l'ardeur de vos tentations. Pensez à sa bonté paternelle, qui envoya un Ange pour conduire jour et nuit une innombrable multitude d'Hébreux dans le désert d'Arabie, de crainte qu'ils ne fussent incommodés des rayons du soleil et de leur réflexion sur cette terre sèche et aride. De là vous verrez qu'il est bon de servir un si soigneux et si charitable Maître.

Soyez dévot à votre Ange gardien, et tenez-vous toujours en sa présence. Il ne vous quitte jamais ; il va parmi les champs avec vous, par un très sincère désir de vous aider et de vous protéger. Ne pensez jamais que vous soyez seul, entretenez-vous toujours avec lui, et ne faites pas en sa présence ce que vous n'oseriez faire en la présence de votre Prieur ou de votre Abbé. L'Ange gardien d'Hermas, disciple de saint Paul, lui apparut en habit de pasteur, et lui donna de très excellents préceptes. Si vous l'aimez, l'honorez et le respectez, il vous aimera, vous aidera, vous illuminera et vous consolera en toutes les occasions où vous vous rencontrerez.

8. Quand vous voyez que vos troupeaux se multiplient, se chargent de belle et de fine laine, se remplissent de lait et sont en bonne santé, offrez-les à Dieu, qui vous en a chargé, et qui les a donnés à ses serviteurs ; cette offrande lui sera très agréable.

Proœcus, bourgeois de la ville de Lycandus, avait dix mille brebis de différentes couleurs : mille étaient noires, mille blanches, mille rousses, mille de couleur de cendre, autant de couleur de belettes, de couleur d'or, de couleurs entremêlées, et ainsi du reste. Au passage de l'empereur Constantin, il lui offrit ces dix mille brebis, ce qui ravit de telle sorte ce prince qu'il fit écrire autour de la ville, en

grosses lettres onciales : *Qu'est-ce que Constantinople et Lycandus? Qu'est-ce que Proœcus et l'empereur?* Comme s'il eût dit que tout cela était d'une grandeur et d'une majesté égales. Dieu ne vous récompensera pas seulement en paroles et en riant, mais par de bons et de salutaires effets, pour le salut de votre âme et pour le profit de votre monastère.

9. Quand vous apercevez le loup qui veut enlever quelqu'une de vos brebis, apportez tout le soin et toute la peine possibles afin de le chasser, ou du moins de l'empêcher de nuire ; ajoutez-y les prières, et invoquez les Saints qui ont montré leur pouvoir en ce secours si nécessaire.

Invoquez saint Jules, prêtre, que l'on prie particulièrement pour cela au diocèse de Novare, en Italie. Priez saint Défendant, martyr de la légion de saint Maurice, que l'on supplie à cet effet dans le territoire de Marseille. Faites ou promettez quelque dévotion aux Saints que votre pays ou votre inclination vous mettront dans le cœur et dans la mémoire. Saint Launomare qui, en sa jeunesse, gardait les brebis de son père, vous aidera. Il fut si puissant que d'une seule parole il chassa les loups carnassiers qui poursuivaient une biche auprès de son monastère. De cette rencontre, il prit occasion d'instruire ses Religieux contre la malice du démon, qui ne fait autre chose que rôder afin de trouver quelque proie. Priez saint Théodore, qui vivait dans une cage de bois, une partie de l'année, et le reste dans une cage de fer, et demeurait exposé à toutes les injures de l'air. Il était de plus si austère qu'il ne mangeait point de pain, mais seulement des herbes et des fruits, et portait sur lui une cuirasse de fer. Les ours et les loups vivaient familièrement avec lui, sans endommager personne de ceux qui l'allaient visiter. Invoquez saint Cadoque, fils de Gundlée, roi de Galles, en Angleterre, qui fut si favorisé de Dieu, que deux loups, ayant fait quelque dégât dans la bergerie, furent changés en des cailloux.

Adressez-vous à saint Poppon, abbé, qui conserva la vie à un pasteur qui avait été suffoqué par un loup.

Entre toutes vos dévotions, une des principales, et que vous devez avoir le plus à cœur, c'est le chapelet, que vous pouvez aisément dire plusieurs fois chaque jour à la suite de votre troupeau. Si vous avez en votre compagnie quelque serviteur, récitez-le une fois ou deux avec lui, afin de l'accoutumer à la prière et de vous faciliter des oraisons plus longues par cette variété.

Dieu vous élèvera à une grande perfection dans votre solitude, si vous êtes soigneux de le bien prier, et si vous marchez sans cesse en sa présence et en celle de votre bon Ange, en prenant occasion de ce que vous voyez et de ce que vous faites pour élever votre cœur au Ciel, comme je viens de vous le montrer.

LIVRE HUITIÈME

MATIÈRES SPIRITUELLES POUR LA CONVERSATION, PROPRES A TOUS LES RELIGIEUX ET RELIGIEUSES.

Je vous ai montré au IIIe livre de ce Traité, chapitre VIII, que vous êtes obligé d'avoir une conversation toute céleste, et de ne laisser échapper aucune de vos paroles, qui ne soit ou de Dieu ou de choses qui conduisent à ce Souverain des hommes et des Anges, et de tous les êtres créés.

Je vous en ai apporté de si pressants motifs, qu'il vous est impossible de vous excuser de satisfaire à cette obligation très importante, sinon en disant que la volonté ne vous manque nullement, mais le pouvoir, n'ayant point étudié et manquant de matière pour l'entretien. Je me suis résolu de vous mener comme par la main, et de vous présenter tout ce que vous devez dire aux valets qui vous servent, aux artisans qui travaillent en votre logis, aux censiers qui y apportent leur récolte, et à toutes les autres personnes que vous pouvez fréquenter. Je vous marquerai les paroles mêmes que vous pourrez leur dire.

SECTION PREMIÈRE.

Comment le Frère convers doit converser avec les serviteurs de son monastère.

Le soleil éclaire davantage et le feu échauffe plus ardemment ce qui lui est plus proche. Comme vous conversez plus souvent avec vos serviteurs, et que leur vertu est plus importante à votre salut, il est nécessaire que vous vous efforciez de traiter avec eux le plus utilement qu'il se pourra faire. De la sorte vous posséderez plus puissamment leurs cœurs, et leurs bras seront plus prompts et plus forts pour votre service ; ils agréeront davantage à vos Supérieurs ; et par leur innocence ils attireront la bénédiction du Ciel sur les fruits de vos terres. Enfin ce qui est le principal, ils se rendront plus agréables à Dieu, et acquerront une plus haute perfection.

CHAPITRE PREMIER.

LE RELIGIEUX DOIT INSPIRER A SES SERVITEURS UNE GRANDE ESTIME DE LEUR VOCATION.

I. Il est utile aux serviteurs d'estimer leur condition. — II. Leur état les rapproche beaucoup de l'état des religieux : 1° Par l'Obéissance ; 2° la Pauvreté ; 3° la Chasteté ; 4° les Occupations.

I. Un marchand qui fait un grand gain est toujours joyeux ; voulez-vous tenir vos serviteurs dans une continuelle allégresse et fortifier leurs bras dans le travail ? Montrez-leur qu'ils se peuvent faire de grands Saints, s'ils se rendent bons serviteurs.

II. Personne n'ignore que la vie religieuse n'ait de grands avantages pour élever une âme à la plus haute perfection : il n'est nul état dans le monde qui lui ressemble plus que celui de serviteur, soit que vous considériez l'obéissance, ou que vous jetiez les yeux sur la pauvreté et sur la chasteté, qui sont le trésor particulier des maisons consacrées à Dieu.

1. Premièrement, l'obéissance est le principal et l'essentiel caractère du Religieux, et qui lui donne un moyen certain d'avoir une vertu solide et exempte des illusions du démon.

Le serviteur s'astreint aussi à obéir à son maître, et c'est ce qui le distingue essentiellement de ceux qui ne sont pas serviteurs. Si donc saint Grégoire dit avec raison que l'obéissance est la vertu seule qui plante en l'âme toutes les autres vertus, et qui les y ayant plantées les y retient et conserve ; et si, au dire de saint Ignace, tandis que cette vertu fleurira, les autres ne flétriront jamais, on peut conclure que le serviteur a un beau moyen d'exceller en toute sorte de vertus, puisque tout ce qu'il fait est toujours une soumission et obéissance à celui qu'il tient pour son Supérieur, et à qui il obéit comme à Jésus-Christ, selon que le lui ordonne l'apôtre saint Paul.

Que si le Religieux est très heureux d'avoir un triple mérite en tout ce qu'il opère, le serviteur se doit consoler de ce qu'il a le même bonheur : le Religieux en jeûnant, par exemple, lorsque l'obéissance qu'il a vouée l'y oblige, fait tout d'un coup un acte de tempérance, d'obéissance et de religion, car le vœu appartient à cette dernière vertu.

Le serviteur, en toutes les actions qu'il exerce par le commandement de son maître, a pareillement trois mérites, l'un de la vertu qu'il pratique, par exemple, de charité envers un malade, l'autre d'obéissance, et le troisième de justice, car il est obligé par justice, en vertu de son contrat, d'obéir à son maître en ce qui sera bon et raisonnable.

2. Secondement, la pauvreté éloigne les Religieux de presque tous les vices et leur est une excellente occasion de plusieurs vertus ; c'est pourquoi saint François l'honorait comme sa mère et comme sa reine, et par son secours il est devenu un homme tout à fait céleste et séraphique. Saint Ignace appelait la pauvreté le mur et le rempart de la Religion, et assurait que si elle subsistait en sa vigueur, la Religion se maintiendrait dans son premier lustre et acquerrait, de jour en jour, des splendeurs plus éclatantes.

Le serviteur a ce bien par excellence, sans que personne le lui envie, chacun même s'efforce de le lui conserver ; cette pauvreté l'exempte du luxe des habits, de la fréquentation des compagnies, des délices au boire et au manger, de perdre son temps et sa conscience à des jeux déréglés, et de commettre plusieurs péchés, qui sont compagnons presque inséparables de ces désordres.

Pour cette cause, Aristonimus disait que la vie des pauvres est semblable à une navigation qui se fait près du bord de la mer, et celle des riches à une navigation qui s'entreprend en haute mer : le pauvre peut se jeter dans le port à la moindre frayeur ; mais le riche est souvent enveloppé à l'improviste par de si furieuses tempêtes, qu'il voit son vaisseau se briser en mille pièces, avant qu'il aperçoive aucune retraite assurée.

Plusieurs bonzes du Japon excluent du Paradis tous les pauvres, et n'y donnent l'entrée qu'aux riches ; mais notre aimable Jésus qui est descendu du trône de sa gloire, et a laissé les trésors de ses richesses dans les cieux, pour se faire pauvre dans cette terre d'indigence *et pour y prendre la forme de serviteur,* donne en partage aux pauvres le royaume du Paradis, les déclare bienheureux pour cet inestimable avantage, et semble en fermer la porte à ceux qui ont l'abondance des biens de ce monde. Il est plus aisé, dit-il en saint Matthieu, qu'un chameau (ou comme d'autres interprétent, qu'un gros cable de navire) passe par le petit

trou d'une aiguille, avant qu'un homme opulent entre dans le bonheur éternel ; et c'est pourquoi il le déclare infortuné en ces termes : *Væ vobis divitibus, malheur à vous, ô riches!* Saint Jérôme, à la suite de cet oracle, dit clairement qu'il est impossible de jouir des délices de ce misérable siècle, et de posséder à jamais les joies et les plaisirs de la céleste félicité.

Les sultans de l'Égypte, selon les lois du pays, devaient avoir été serviteurs, avant de pouvoir monter sur le trône et briller dans les perles de leur couronne et dans la pourpre de leur manteau royal. Notre-Seigneur même n'a voulu prendre possession de son royaume céleste que par la porte des travaux et des souffrances, et il n'a voulu être exalté que par le mérite de ses abaissements. Les Anges et les Saints le servent maintenant, et l'adorent comme leur Roi et leur Dieu, parce qu'il s'est anéanti dans la boutique d'un charpentier et sous la voix et le commandement des bourreaux. Il déclara à ses Apôtres *qu'il n'était point venu en ce monde pour y avoir des valets qui le servissent, mais pour rendre lui-même les moindres services aux autres, et pour travailler à leur salut jusqu'à la mort, et la mort de la croix.*

Nous combattons tous sous ses enseignes, qui portent cette devise : *Quiconque s'exaltera lui-même sera humilié, et quiconque s'humiliera sera exalté.*

3. Troisièmement, la chasteté est l'ornement des Religieux, et trouve son asile très sûr dans les monastères. C'est pourquoi on y mène une vie angélique, qui donne de l'admiration au Ciel et à la terre.

Le serviteur y est obligé comme chrétien, et y est conservé par ses emplois ; il est tenu en éveil à l'extérieur par des yeux perçants et soupçonneux ; il est aidé au dedans par la sobriété du vivre, qui lui est donné sans excès, par l'occupation qui ne cesse point toute la journée, par la crainte du châtiment, s'il venait à manquer, par l'infamie qu'il encourrait dans la ville, si son impudicité le chassait

du logis de son maître, et enfin par la nécessité de ses affaires, dans la vue qu'il ne pourrait subsister, si on le tenait pour un débordé.

La récompense et la peine sont les deux pôles sur lesquels tout le monde roule ; ce sont les deux ailes qui élèvent les hommes vers Dieu, et qui les abaissent vers leur néant, pour ne se laisser aller où la raison doit les porter.

4. Quatrièmement, le Religieux est aidé par le travail, trouvant toutes ses heures si bien réglées, qu'il vit toujours dans l'occupation, comme l'oiseau du paradis dans son vol, sans se reposer à terre ; il agit toujours pour Dieu dans les actions extérieures, ou s'élève jusqu'à Dieu même par l'oraison, par la méditation et par la contemplation.

Le travail et le serviteur sont deux compagnons, toujours unis ensemble par le lien indissoluble de la nécessité ; on ne se met en service que pour travailler, et les maîtres ne donnent leur argent que pour fortifier les bras, les mains, les pieds et tout le corps de leurs valets. Ils ne les laissent pas plus tôt sortir d'une besogne, qu'ils leur en ordonnent une autre ; et quelquefois les serviteurs en ont tant tout d'un coup, qu'ils gémissent sous le poids et trouvent que le fardeau excède leurs forces. Lorsque cela leur arrive, ils se doivent consoler par l'utilité de ces fatigues, qui les mettent souvent devant Dieu en un rang très élevé, et leur gagnent le repos éternel.

Les Lacédémoniens et les habitants de l'île de Crète mettaient leurs enfants dans les occupations les plus serviles et les plus laborieuses ; afin qu'ayant servi dans leur jeunesse, ils estimassent plus leur liberté, le reste de leur vie. Une mer apaisée est plus agréable après la tempête ; un air serein, après l'orage, et un beau soleil, après la fuite des brouillards et des nuées qui l'obscurcissaient, font un double plaisir.

CHAPITRE II.

PAR QUELS MOYENS LES SERVITEURS PEUVENT ÊTRE FACILEMENT DE GRANDS SAINTS.

Deux choses suffisent aux Serviteurs pour atteindre la perfection : I. Se maintenir dans l'innocence ; — II. Agir par un motif d'amour.

Les serviteurs n'ont besoin que de deux choses pour arriver à une sublime perfection.

I. La première, c'est qu'ils se maintiennent en la grâce de Dieu, en conservant leur innocence, sans commettre aucun péché mortel ; ou si par fragilité ils tombent au précipice, en se relevant au plus tôt par une véritable contrition, qui est une douleur d'avoir offensé Dieu, parce qu'il est infiniment aimable et adorable, ou par le sacrement de Pénitence, joint à l'attrition, qui est une douleur d'avoir offensé Dieu, à cause que cette offense nous prive du Paradis et des biens surnaturels, et nous rend dignes des peines éternelles de l'enfer.

Cet avis est d'une très grande importance, parce qu'un homme qui est en la grâce de Dieu, non seulement est son enfant et son héritier, assuré d'aller au Ciel, s'il mourait dans cet heureux état, mais aussi à chaque action, il augmente la grâce et les habitudes de toutes les vertus infuses, et se rend digne d'une plus grande gloire dans toute l'éternité : la moindre action et le moindre soupir ont leur récompense en vertu du sang de Jésus-Christ, auquel tout homme, qui est en bonne conscience, est uni comme le membre à son chef.

Au contraire, celui qui retient un seul péché mortel sur son âme, ne mérite rien du tout pour le Ciel par aucun de ses travaux, pour grands et pour laborieux qu'ils puis-

sent être ; toutes ses sueurs découlent, se perdent en terre et ne sont qu'une boue inutile. Qu'un serviteur travaille, depuis la première heure du jour, à la cuisine, au jardin, aux étables et dans toute la maison ; qu'il aille aux champs, aux bois, à la vigne, où il vous plaira ; qu'il s'y rompe bras et jambes dans l'excès de son ardeur, tous ses efforts sont vains et infructueux pour ce qui concerne les biens de l'autre vie, s'il est en péché mortel.

N'est-ce pas une perte très déplorable, et qui mérite d'autant plus de larmes qu'il est facile de l'éviter? Si vous aviez cent mille écus entre vos mains, et qu'un puissant prince s'offrît à vous pour en donner un si grand intérêt, que pour un écu il vous en rendît mille au bout de l'année, seriez-vous bien avisé de les jeter dans la rivière en pouvant tirer un gain si admirable? Dieu se présente à vous dans chaque moment, vous supplie de lui offrir vos sueurs, vous en promet un profit infini, et vous êtes très assuré qu'il ne vous manquera point de parole ; n'ouvrirez-vous pas enfin les yeux pour n'en perdre pas la moindre goutte? Offrez-lui toutes vos fatigues, mais dans un cœur net de tout péché, comme dans un vase d'or, digne d'un si grand prince.

II. La seconde chose qu'un serviteur chrétien, et particulièrement celui d'une Maison religieuse, doit observer, c'est de ne point agir dans un esprit servile et ravalé par la crainte, mais dans l'esprit d'un enfant de Dieu et relevé par la charité. Excitez les vôtres à faire tout ce qu'ils font, parce que c'est la volonté de Dieu qu'ils s'y occupent ; parce qu'il lui plaît et qu'il veut que ce moyen leur gagne ce qui est nécessaire à cette vie, et qu'il leur mérite une éternité de bonheur, afin de le louer et de l'aimer à jamais avec tous les Saints et tous les Anges.

Cet amour fera qu'une action en vaudra plusieurs, et les conduira si doucement et si efficacement par toute la carrière de la vertu, qu'il les fera arriver au terme souhaité : il est le commencement, le progrès et l'achèvement

de la perfection ; il aide les combattants, il fortifie les victorieux et couronne les triomphateurs, il est le fondement, le soutien et le comble de tout l'édifice spirituel.

CHAPITRE III.

PAR QUELS MOYENS UN SERVITEUR DOIT NOURRIR ET AUGMENTER EN SON CŒUR L'AMOUR DE DIEU.

I. L'amour de Dieu doit toujours être très brûlant en nous. — II. Motifs d'amour : 1° Les Bienfaits du Créateur ; 2° les Bienfaits du Rédempteur.

I. Le feu de l'autel des holocaustes, au temple de Jérusalem, ne s'éteignait jamais, mais brûlait jour et nuit à l'honneur de son Créateur par le commandement de Dieu même ; les lévites et les prêtres avaient un grand soin que les bois et les victimes n'y manquassent en aucun temps.

L'amour de Dieu doit être sans cesse très ardent et très brûlant dans une âme qui s'est dévouée à son service ; mais ce feu doit être entretenu par de saintes pensées, autrement il languit et meurt bientôt.

II. Voici quelques-unes de ces pensées dont vous pourrez vous aider pour alimenter et faire croître l'amour de Dieu au cœur de vos serviteurs.

1. Comme Dieu est partout, dit saint Augustin, nous n'allons point à lui par les pas du corps, mais par les affections de la volonté.

Si vous n'osez arrêter vos yeux sur son essence et sur ses perfections infinies, contemplez ses profusions charitables sur toutes les créatures ; vous trouverez que cette infinie Sagesse gouverne le monde, comme le pilote gouverne son vaisseau, comme le cocher conduit son carrosse,

comme le père de famille règle sa maison, et comme le général d'armée, ses soldats, et le roi tous ses États.

Jetez les yeux sur toutes les créatures qui se présentent à vos yeux : contemplez le ciel si beau, si grand, si lumineux ; le soleil, la lune, les étoiles, qui prêchent la bonté, la sagesse et la puissance de leur Créateur et du vôtre par leur lumière si agréable, par leur beauté si ravissante, par leurs chœurs si rapides et si mesurés.

Considérez les nues qui roulent dans l'air, les tonnerres qui étonnent les plus déterminés, les éclairs qui dans un moment se font paraître sur tout l'horizon ; les foudres qui renversent tout ce qu'elles rencontrent ; les pluies, les neiges, les grêles, les vents, les tempêtes, qui se forment d'une manière admirable, qui se conservent en l'air par une force presque inconcevable, et qui inondent et ravagent la terre, sans que les plus puissants des rois y puissent mettre aucun obstacle.

Jetez les yeux sur toute l'étendue de la terre : considérez la largeur et la fertilité des campagnes chargées de moissons ; la beauté des prés pleins de fleurs, qui par la variété de leurs couleurs et la douceur de leurs odeurs récréent non seulement les hommes, mais aussi les animaux ; la richesse des montagnes, qui, dans leurs entrailles, ont l'or, l'argent, le fer et les autres métaux, et qui sur leurs dos portent les vignes, les arbres fruitiers et les autres bois.

Comment sera-t-il possible que vous n'admiriez et que vous n'aimiez un Dieu si bon et si libéral, qui vous donne tant d'animaux pour vous aider en votre travail, pour vous nourrir et pour vous vêtir ; et outre cela tant d'hommes pour votre soulagement et pour votre récréation : les uns font vos habits, les autres bâtissent votre maison, les autres gouvernent les villes et font d'autres exercices, qui tous sont à votre usage ou à l'usage de ceux dont vous aurez besoin. Dieu voit tout cela et le fait en vue de gagner votre amour : aimez, aimez donc ce bon et ce charitable

Père, qui vous aime et qui vous assiste si tendrement et si charitablement.

2. Si les perfections et la bonté de Dieu, que nous ne voyons pas, doivent emporter notre amour par une juste reconnaissance de ses faveurs, l'ineffable charité de Jésus qui est descendu du Ciel et est mort pour nous donner la vie, le ravira avec un plus puissant effort, son corps, ses plaies et sa mort frappant plus sensiblement et plus efficacement nos yeux et nos cœurs.

Les serviteurs ont plus d'avantage en ce saint exercice, dans la vue que ce Dieu d'amour se faisant homme pour nous a pris la forme de serviteur, comme marque saint Paul parlant aux Philippiens, et que, presque toute sa vie, il a exercé la fonction de serviteur dans la boutique d'un pauvre charpentier ; suivez donc ce Sauveur depuis sa naissance jusqu'à sa mort, pour vous échauffer en son amour.

Mettez-vous souvent en esprit dans l'étable de Bethléem, et considérez votre Bien-Aimé dans de pauvres langes, couché sur un peu de paille et de foin, entre un bœuf et un âne : il parlera très tendrement à votre cœur, et vous dira qu'il souffre cette humiliation, ce froid, ces incommodités pour remédier à vos malheurs, pour payer la peine due à vos péchés, pour vous obtenir des grâces du Ciel et gagner l'amour de votre cœur ; lui dénierez-vous, lui refuserez-vous ce présent, qu'il ne demande que pour le perfectionner ? Aimez, dit saint Augustin, l'amour de Celui qui pour l'amour de vous est descendu dans le sein d'une Vierge, et y a joint son amour au vôtre, en s'abaissant pour vous élever, en conjoignant la lumière de son immortalité à la boue de votre chair mortelle : prenez donc garde que votre amour soit constant et parfait, et que dans les rencontres il ne craigne point de souffrir la mort pour l'amour de Celui qui par une bonté et une charité inestimables est mort pour nous.

Entrez souvent dans la boutique de saint Joseph, con-

templez-y votre Jésus, votre amour, qui tient en ses mains un rabot, et qui travaille avec action et avec chaleur comme un simple valet, afin de vous donner exemple, et pour vous faire toucher au doigt que, si vous voulez, vous pouvez exceller en sainteté dans les exercices que la vanité et le sot jugement des hommes tiennent à mépris. Jésus est l'amour même, s'écrie saint Basile, pourrez-vous le voir sans concevoir un ardent désir de consacrer vos travaux à son amour, et sans faire un généreux effort de les lui rendre agréables?

Enfin, montez souvent sur le mont du Calvaire, contemplez-y votre Rédempteur attaché à la croix au milieu de deux voleurs, cloué avec trois ou quatre clous qui lui percent les mains et les pieds avec une extrême douleur; voyez-le couronné d'épines et couvert de sang de tous côtés : tous ces sacrés ruisseaux qui coulent de ses mains, de ses pieds et de tout son corps, sont des signes de son amour envers vous ; tout ce qu'il souffre, il le souffre pour votre salut.

Approchez-vous de sa croix, embrassez-la ; recevez sur votre tête et sur tous les membres de votre corps ce précieux sang que ce Dieu d'amour verse pour vous en abondance : ne permettez pas qu'il se perde inutilement dans la terre ; mêlez-y vos larmes et vos soupirs ; mais surtout jetez votre cœur et votre amour dans ce Cœur aimant et aimable de votre Jésus, votre Sauveur qui vous aime et qui veut être aimé de vous; et quand vous l'y aurez une fois logé, ne l'en retirez jamais; laissez-l'y vivre comme une chaste colombe dans les trous de la pierre, et s'y consumer dans des ardeurs qui le vivifient et le déifient tout ensemble.

Si le pur amour n'emporte point votre cœur, laissez-vous aller au profit, et unissez-vous à votre Rédempteur en qui vous trouverez une source de tous les biens. Si vous souhaitez la parfaite guérison de vos plaies, dit saint Ambroise, il est votre médecin ; si la fièvre vous enflamme,

il est une fontaine de vie et de santé ; si vos péchés vous accablent, si vous avez besoin d'aide, il est la force et la toute-puissance : craignez-vous la mort, il est la vie ; fuyez-vous les ténèbres, il est la lumière, il est l'origine et la source de toutes les splendeurs ; si vous désirez entrer au Ciel, il en est la voie et la porte ; si vous avez nécessité de viandes pour vous fortifier et pour croître, il est le pain de vie : ainsi parle ce saint Docteur.

Concluons donc avec saint Bernard : celui-là est sans doute digne de mort, qui refuse de vous aimer en toute sa vie, ô mon doux Jésus.

CHAPITRE IV.

LES SERVITEURS DOIVENT EXCELLER EN L'AMOUR DU PROCHAIN, SURTOUT EN CELUI DE LEUR MAÎTRE ET DE LEURS COMPAGNONS.

I. Erreur relativement à l'excellence de l'amour du prochain. — II. Excellence de cet amour. 1° L'Amour du prochain et l'Amour de Dieu font un même amour. 2° L'Amour du prochain délivre du péché. 3° Il amène avec lui toutes les vertus. 4° Il est le signe des vrais enfants de Dieu. 5° Il nous unit à Dieu. 6° Il procure la persévérance. — III. Le serviteur doit aimer son maître. Cet amour produit en lui les vertus qui lui sont nécessaires : 1° L'Humilité, 2° la Fidélité, 3° l'Obéissance, 4° la Patience, 5° l'Ardeur au travail. — IV. Le serviteur doit aimer ses compagnons ; 1° Les assister ; 2° Vivre en paix avec eux ; 3° Pardonner les petites offenses.

I. CHACUN fait un grand cas de l'amour de Dieu, tant à raison de l'infinie bonté, sagesse et puissance de ce souverain Seigneur, que pour l'espérance d'en retirer de considérables avantages et récompenses. Mais l'amour du prochain ne se trouve point pour l'ordinaire dans une si haute estime en l'esprit des hommes, tant à cause des imperfections et des bassesses qu'ils remarquent en la plupart de ceux avec qui ils conversent, qu'à raison qu'ils jugent que cette vertu n'est pas fort élevée, ni de grand prix.

II. Vous vous délivrerez de cette illusion par six fortes considérations, que je toucherai ici brièvement.

1. Aimer Dieu pour l'amour de lui-même et aimer le prochain pour l'amour de Dieu, c'est un même amour pour ce qui est de l'objet formel, et qui procède d'une même habitude de charité, et l'un ne peut subsister sans l'autre, comme nous l'enseigne saint Jean en sa Canonique : *Si quelqu'un,* dit-il, *assure qu'il aime Dieu, et que néanmoins il haïsse son prochain, tenez-le pour un menteur ; car comment est-il possible que son amour se porte à Dieu qu'il ne voit pas, et qu'il ne s'attache point à son frère qui est devant ses yeux?* Jusqu'ici parle ce saint Apôtre.

2. L'amour du prochain chasse tous les péchés de l'âme. *Avant toutes choses,* dit l'apôtre saint Pierre, *efforcez-vous d'avoir une mutuelle charité les uns avec les autres, d'autant que la charité couvre la multitude des péchés.*

3. La charité n'extermine pas seulement les péchés de l'âme, mais elle y introduit aussi toutes les vertus, dont elle est la reine, et elle conduit l'âme jusqu'à la plus haute perfection. Saint Paul écrivant aux Colossiens leur parle de cette sorte : *Faites un généreux effort pour avoir la charité plutôt que toutes les autres vertus : car elle est le lien de toute la perfection.*

4. La charité envers le prochain est la marque que nous sommes de la famille de Jésus-Christ, et que nous aimons et suivons sa doctrine, comme il nous avertit en saint Jean : *On connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez un amour mutuel les uns envers les autres.*

5. La charité envers le prochain monte jusqu'au trône de la divinité, et se jetant dans son sein, se l'unit et se l'incorpore ; car, comme marque saint Grégoire, l'amour du prochain engendre et nourrit l'amour de Dieu : or c'est le propre de l'amour de se transformer en la chose aimée.

6. Enfin cette divine vertu donne la persévérance en la

vertu et fait que l'homme meurt en la grâce de Dieu, comme l'assure saint Jérôme.

III. La charité étant l'origine et le soutien de toutes les vertus, le plus grand soin d'un père de famille doit être de la faire entrer dans sa maison. Saint Grégoire la compare à la racine de l'arbre qui en produit les fleurs et les fruits. Comme de la racine et du tronc, dit ce saint Docteur, procèdent plusieurs branches, qui réjouissent la vue par leurs feuilles et par les fleurs, et enrichissent la main par leurs fruits, de même plusieurs vertus naissent de la charité, et les bonnes œuvres n'ont ni verdure, ni fleurs, ni fruits, si elles ne sont jointes à cette source de la vie éternelle.

Si vous avez une charité véritable envers votre maître, vous exercerez incontinent avec perfection tous les actes de vertus qui vous sont nécessaires pour bien servir : j'en trouve cinq principales.

1. Une profonde humilité, tant aux paroles qu'aux actions : elle gagne au serviteur l'affection de son maître, la louange des autres et la récompense de Dieu même.

Ce serait un monde renversé, si les serviteurs allaient à cheval et les maîtres à pied ; s'ils paraissaient dans l'éclat des habits de soie, de pourpre et de broderie, leur maître étant vêtu de simple serge ou de camelot. Chacun doit se mesurer à son aune et se parer selon son état.

Cette humilité s'acquiert facilement par la charité, car celui qui aime ne trouve rien de bas au service de son bien-aimé.

2. La seconde vertu qui procède de la charité d'un serviteur envers son maître, c'est la fidélité : elle lui est due par plusieurs titres ; son maître le met dans son logis par une confiance particulière ; il le nourrit ; il le conserve et l'entretient ; il lui donne des gages ; il lui met en main ses biens et ses affaires, et se rend dépendant de sa vertu ou de ses vices.

Les législateurs, sur ces considérations, punissent de

mort les moindres larcins des valets ; car s'ils étaient voleurs, toutes les familles et toutes les villes seraient pleines de troubles et de renversements très fâcheux : au contraire leur fidélité attire la bénédiction sur eux et sur leurs maîtres, comme on vit en Jacob lorsqu'il servait Laban.

La charité donne cette fidélité, car elle ne cherche point ses propres intérêts, comme l'enseigne saint Paul ; d'où vient qu'elle garde le bien de la maison où elle se rencontre comme le sien propre.

3. La troisième vertu que produit la charité d'un serviteur envers son maître, c'est une ponctuelle obéissance en tout et partout, où il n'y aura point de péché : cette obéissance distingue le maître et le valet ; le maître a le domaine et le commandement pour son partage, l'obéissance et la sujétion sont pour le valet et le serviteur. L'apôtre saint Paul veut qu'il obéisse à son maître comme à Jésus-Christ même, dont son maître tient la place : *Serviteurs,* dit-il, *obéissez à vos maîtres charnels avec crainte et respect, en la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ, ne servant point à vue d'œil, comme pour plaire aux hommes, mais comme serviteurs de Jésus-Christ, faisant la volonté de Dieu de bon cœur, leur rendant vos services avec une bonne volonté, comme à Notre-Seigneur, et non pas comme à des hommes ; mus par la connaissance que la récompense est préparée aux bonnes œuvres, soit qu'elles se fassent par des esclaves ou par des personnes d'une condition libre.*

La charité facilite cette obéissance et la rend excellente et très méritoire : car celui qui aime Dieu se plaît à le reconnaître, à le voir, à le contempler et à l'aimer dans son maître, qui en tient la place. Cet amour adoucit tous les commandements pour rudes et difficiles qu'ils puissent être, dans la vue qu'ils procèdent de son Bien-Aimé, pour qui il veut tout entreprendre.

4. La quatrième vertu du serviteur, c'est une forte et constante patience, en souffrant les incommodités du

vivre, l'âpreté des paroles et la barbarie des actions ; par cette vertu, saint Sérapion convertit à la vraie foi plusieurs de ses maîtres, auxquels il se vendait afin d'avoir occasion de les gagner à Dieu.

La charité est la source de la patience, et tous ceux qui aiment avec ardeur endurent tout de ceux qui possèdent leur cœur.

5. L'amour du serviteur pour son maître fait encore qu'il travaille sans relâche au profit de ce maître, et qu'il ne craint pas de prendre de la peine pour accomplir la besogne dont il est chargé.

Comme l'oiseau est né pour voler, ainsi l'homme est né pour travailler, dit Dieu par la bouche de Job ; tantôt il travaille du corps, tantôt il travaille de l'esprit, quelquefois de l'un et de l'autre ; et pour l'ordinaire la fin d'un travail est le commencement d'un autre.

Mais comme le vol apporte trois utilités à l'oiseau, qui sont la récréation, le moyen de chercher son vivre et le pouvoir de fuir ses ennemis, de même le travail réjouit l'homme, le nourrit et le maintient contre les attaques de ses adversaires.

Premièrement, le travail est une source de contentement, laquelle ne tarit jamais ; et l'oisiveté est une eau croupissante, qui se rend insupportable par sa puanteur et qui se remplit de crapauds et de serpents.

Un homme laborieux prend plaisir à voir le fruit de ses travaux, et un fainéant se ronge le cœur par de continuels soucis et par une tristesse accablante.

Dieu mit Adam dans le jardin d'Éden, qui signifie délices et plaisirs, pour y travailler même dans l'état d'innocence, afin de nous apprendre que le véritable et le solide contentement est dans le labeur.

Secondement, le travail nourrit le corps et l'âme. La manne ne tombe point sur ceux qui se tiennent assis autour des marmites de l'Égypte, mais sur le peuple de Dieu qui mène une vie laborieuse dans le désert. Les dieux, di-

saient les anciens, vendent tout au travail et ne reçoivent que cette monnaie en paiement.

Nos premiers parents, après leur péché, ont été condamnés à la culture de la terre, sans quoi désormais elle serait stérile et ne produirait que des épines et des chardons.

La sauterelle qui chante et qui danse en été, meurt de faim en hiver, et la fourmi qui ne s'épargne point durant les chaleurs, trouve ses greniers pleins au temps de la nécessité : travaillez donc, si vous voulez mériter que votre maître vous retienne en son logis et vous y nourrisse. Quiconque ne travaille point, dit saint Paul aux Thessaloniciens, ne mérite pas de manger : et par cet effet, plusieurs peuples, et nommément les Gaulois, faisaient de temps en temps une sérieuse recherche pour voir si chacun s'exerçait en quelque office ou métier, suffisant à sa nourriture et à celle de sa famille.

Le cardinal Angerot fit un plaisant tour à ses domestiques fainéants : un jour ayant fait sonner la cloche pour donner le signal de sa sortie, il s'y en trouva peu pour l'accompagner ; à son retour, le temps du dîner étant venu, il fit toucher avec une queue de renard sur sa cloche, qui avertissait d'ordinaire pour venir à table, afin que n'étant point entendue, ils n'y vinssent pas, comme cela leur arriva ; leur montrant par ce symbole que celui qui veut manger des biens de son maître doit travailler à son service.

L'apôtre saint Paul s'occupait avec une merveilleuse assiduité et avec une continuelle fatigue à la prédication de l'Évangile, et néanmoins il gagnait son pain à la sueur de son corps, comme un simple artisan ; il le témoigne aux principaux chrétiens d'Éphèse par ces paroles : *Je n'ai souhaité ni l'or, ni l'argent, ni les habits de personne, comme vous savez : j'ai gagné ma vie et celle de mes compagnons par le labeur de mes mains.* Il se plaisait si fort à cet exercice et en faisait tant d'estime, qu'écrivant aux Corinthiens, il le nomme sa gloire.

Troisièmement, le travail tient la conscience nette et mérite de grandes récompenses en Paradis.

a) La netteté du cœur suit le travail ; le fer se rouille si on ne le manie, et il reluit si l'on s'en sert souvent : de même, le corps et l'âme s'emplissent de crasse et d'ordures si on ne les exerce : l'exercice de l'âme ce sont les sciences et les vertus ; et celui du corps ce sont les labeurs journaliers en la culture des champs, des vignes et de ce qui nous est mis en main.

Les esprits généreux, comme l'enseigne Sénèque à son ami Lucille, se nourrissent de travail ; si vous le refusez, vous ramperez toujours par terre, et ne serez jamais dans une haute considération ; un homme ne doit jamais craindre la sueur.

Ne vous accablez pas néanmoins par des travaux excessifs et de trop longue durée. Une pluie modérée nourrit et fait croître les plantes ; mais celles qui sont trop véhémentes et trop longues, les noient et les suffoquent. Élevez de temps en temps votre cœur à Dieu durant vos labeurs, afin que cette respiration de l'air du Paradis fortifie votre esprit et vos bras, et vous donne une vigueur profitable et vraiment chrétienne.

Saint Tillon, serviteur de saint Éloi, lorsqu'il était orfèvre, travaillait pour le roi en divers vases d'or, d'argent et de pierres précieuses ; et à l'imitation de son maître, il nourrissait son esprit par la lecture de quelque livre de dévotion, même lorsqu'il exerçait son corps au travail.

b) La récompense suit les travaux : le soldat ne doit point prétendre de part à la victoire s'il ne participe au combat ; les lutteurs et autres athlètes n'aspirent point à la couronne sans labeur ; mais ils entrent dans la lice, ils y courent et y combattent. Ainsi, comme dit l'Apôtre, tous les hommes recevront leur récompense selon leurs travaux.

IV. Le philosophe Aristote enseigne que la ressemblance est la mère de l'amour : les serviteurs ont donc

une grande facilité et une grande obligation de s'entr'aimer, ayant divers rapports entre eux ; ils sont d'une même condition, ils demeurent dans le même logis, ils servent un même maître, ils mangent à la même table, ils attendent la même affection et la même récompense pour leurs travaux. Voyons comment vous leur enseignerez quelle doit être cette charité envers leurs semblables.

1. En premier lieu, la charité ne doit pas consister en des vains offices de services, dit saint Jean ; mais elle doit être effective et produire des œuvres avec utilité et sincérité : *Servez-vous par charité les uns les autres,* dit saint Paul aux Romains.

Deux serviteurs dans une même maison sont comme les deux yeux dans un même corps, pour prendre la même visée et le même dessein ; ce sont les deux mains pour s'entr'aider aux plus fâcheuses besognes, les deux pieds pour aller avec une pareille allégresse où ils sont commandés d'agir, enfin les deux épaules pour supporter les charges avec une affection réciproque.

L'Apôtre écrit aux Galates : *Portez le fardeau l'un de l'autre, et par ce labeur vous accomplirez la loi de Jésus-Christ.* Il est meilleur, dit Dieu dans l'Ecclésiaste, que deux vivent ensemble, que de vivre séparément en leur particulier, car cette société leur apportera de notables utilités ; si l'un fait une glissade, l'autre lui donnant la main empêchera sa chute.

2. En second lieu, cette charité de serviteurs doit s'emparer du cœur par une entière et parfaite concorde : elle sera une douce musique dans la famille, sans aucune discorde, et en tout temps elle y produira de très grands biens ; la charité, comme l'enseigne saint Augustin, est la rosée de la grâce de Dieu et la semence de l'union et de la concorde.

Si vous avez cette concorde, vous ferez un petit Ciel de votre logis, et Dieu y prendra son repos avec ses Anges, et s'y rendra sensible par ses grâces et par ses faveurs. Les

démons qui ne se plaisent qu'aux querelles et à la guerre, s'en retireront et n'y pourront causer nul dommage.

3. En troisième lieu, la charité des serviteurs entre eux doit être très patiente en diverses rencontres ; ils se trouvent ensemble dans les fatigues des travaux, dans l'embarras des affaires, dans divers intérêts et prétentions, et dans une continuelle conversation, jour et nuit : il est bien difficile et presque impossible que par inadvertance il n'échappe quelque parole qui offense, ou que l'on ne fasse quelque action qui déplaise.

A toutes ces occurrences qui choquent l'esprit, il faut s'armer de patience, si on veut vivre en paix et en repos. Mettez dans votre esprit cette belle sentence de saint Grégoire: Jamais vous n'aurez la vertu ni le mérite d'Abel, si la malice de quelque Caïn ne vous exerce.

SECTION II.

Comment le religieux convers doit converser avec les laboureurs, les vignerons et les artisans

Après la conversation avec vos serviteurs qui demeurent dans le logis, votre entretien plus fréquent est avec les officiers de votre Couvent, qui viennent de la ville pour y travailler, ou qui, labourant vos terres en la campagne et y travaillant vos vignes, viennent amener du grain et demander leur salaire. Vous avez charge de les recevoir, de les payer, de les faire boire et manger, et d'exercer de pareils offices : prenez garde qu'ils ne retournent jamais du logis, qu'ils ne sentent que la maison où ils servent est consacrée à Dieu, et qu'elle ne respire que sa gloire et le salut des âmes : vous leur pourrez dire de temps en temps une partie de ce qui suit.

CHAPITRE PREMIER.

LES LABOUREURS, LES VIGNERONS ET LES ARTISANS ONT DE GRANDS AVANTAGES POUR ARRIVER A LA PERFECTION.

I. Le bonheur du Ciel ne saurait être acheté trop cher. — II. Les artisans peuvent l'acquérir à bon compte : 1° Par leur pauvreté ; 2° Par le travail.

I. Les biens que Dieu a préparés à ses amis dans son palais éternel, sont si grands et tellement au delà de notre estime que si, pour en obtenir la jouissance, il fallait que ceux qui sont occupés dans di-

vers métiers augmentassent leurs travaux, ils n'en devraient faire nulle difficulté.

II. Mais aujourd'hui je ne prétends point leur imposer aucune nouvelle charge, ni contraindre leur esprit à de plus pesants fardeaux que ceux qu'une heureuse nécessité a mis sur leurs épaules ; ils sont plus que suffisants, non seulement pour leur mériter le Paradis, mais pour le leur mériter avec un avantage très notable au-dessus des riches et des fortunés du siècle, s'ils se savent bien servir de la faveur que leur Créateur leur a faite de naître pauvres, obligés au travail, et attachés à une condition qui n'est point dans l'éclat et dans la splendeur du siècle corrompu.

1. La mollesse des esprits se plaît tellement à la joie, à l'abondance, à la bonne chère et aux trésors d'or et d'argent, qu'au premier brillant des richesses et des honneurs ils s'écrient : Oh ! que bienheureux est celui qui est si favorisé de Dieu, que d'avoir ces biens si charmants et si propres à notre nature !

Mais la sagesse du Père éternel, notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, s'écrie d'une voix si perçante, qu'elle se fait entendre du Ciel sur la terre : *Væ vobis divitibus ! Malheur à vous, ô riches !* Il est plus facile qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille que vous entriez dans le royaume des Cieux.

L'apôtre saint Jacques peut faire trembler les plus hardis, lorsqu'il dit : *Venez, ô vous qui ne pensez qu'à augmenter vos trésors ; pleurez et hurlez au milieu de vos misères ; vos richesses sont pourries, et vos habits délicats sont rongés par les teignes ; votre or et votre argent sont couverts de rouille, et cette rouille portera témoignage contre vous au jour du jugement, et brûlera votre corps comme un feu dévorant. Vous vous amassez, par beaucoup de sueurs, des trésors de colère pour la fin de votre vie et pour toute l'éternité.* Le saint homme Job, à la vue de ces fatras, dit tout en un mot contre ces hommes d'abondance

et de volupté : *Ils passent leur temps dans les délices, et dans un moment ils descendent dans les enfers.*

Dieu a montré cette vérité dans la suite de tous les siècles, tantôt permettant que les diables en forme de dragons se posassent sur les trésors des impies, comme sur celui de Cabadès, roi de Perse, et sur celui de l'empereur Constance ; tantôt écrasant ces riches heureux et les ensevelissant dans leur palais, comme celui qui assurait à saint Ambroise qu'il n'avait jamais eu aucune infortune en sa vie : ce Saint se retira incontinent du logis de cet homme de fortune, et dit à son compagnon : Dieu ne peut être où se trouve une félicité de terre, qui est de si longue durée. A peine était-il sorti de cette maison, que l'on tenait pour la demeure certaine du bonheur, que la terre s'entr'ouvrit, et en abîma le maître avec tout ce qu'il avait amassé pendant toute sa vie.

D'autres fois les démons se sont trouvés à la mort de ces hommes de richesses et ont emporté leurs âmes dans les enfers, comme nous le savons très certainement du mauvais riche, dont nous parle l'Évangile, et comme saint Grégoire le raconte de Chrysaorius, qui ne put obtenir trêve jusqu'au lendemain matin pour faire pénitence de ses péchés.

Vous concluez donc de là que c'est un avantage de n'avoir point en main des armes pour vous nuire à vous-même, et des filets aux pieds, qui vous traînent aux enfers. Vous ne voyez que trop la vie des riches dans le jeu, dans les festins et dans les débauches; ils ne se peuvent promettre que des feux éternels pour récompense.

2. Notre premier père Adam, ayant offensé Dieu, fut condamné au travail, pour lui servir d'expiation à son crime ; nous sommes participants de son péché, n'est-il pas de justice que nous ayons part à ses sueurs? Il a labouré et nettoyé la terre pour en tirer sa nourriture l'espace de neuf cents ans : serions-nous bien si délicats de fuir

le labeur, dans une vie qui est plus tôt passée que l'on n'a fait une sérieuse réflexion sur sa venue ?

Saint Isidore fut touché au vif par cette pensée, dès qu'il apprit que le premier des hommes avait été condamné à manger son pain à la sueur de son front. Quoi, se dit-il, ne suis-je pas pécheur et fils d'Adam ? Pourquoi donc ne serais-je point participant de sa pénitence ? A ce dessein, il se loua à un laboureur pour cultiver, sans diminuer d'une façon quelconque ses dévotions.

Outre l'obligation que nous contractons par notre naissance de travailler en cette vie, nous tirons de ce travail de très grandes utilités pour la victoire des tentations et pour l'acquisition des vertus ; c'est ce qu'enseigna un Ange à saint Antoine. Le séraphin de l'Égypte fut un jour si inquiété par les fantômes importuns, qu'il se jeta hors de sa cellule. Ah Seigneur ! s'écria-t-il, mes pensées m'assassinent, et je ne puis m'en débrouiller ; à l'instant un des princes du Paradis lui apparut dans une ravissante modestie, tantôt il levait les yeux et les mains au Ciel, et tantôt il les abaissait à terre dans le travail. Saint Antoine ravi de ce spectacle lui demanda à quelle intention il changeait ainsi de posture et d'occupation ; l'Ange répondit : Faites de même, et vous serez victorieux dans vos combats. Ayant dit ce peu de paroles, il disparut, et le Saint s'occupa de temps en temps à faire des paniers, des nattes et de pareils ouvrages des mains, après avoir passé les nuits entières à l'oraison ; et par cette industrie, il se trouva libre dans tous les exercices de piété.

Saint Hilarion, saint Palémon, saint Pacôme, saint Arsène et tous les Pères du désert suivirent la même route, et consacrèrent beaucoup d'heures aux travaux corporels, pour maintenir en état leur esprit, et pour tourmenter celui qui les tourmentait, je veux dire le corps qui bataille sans cesse contre l'âme. Par ce moyen ils triomphèrent des démons les plus furieux, et se rendirent admirables en toute sorte de vertus.

Les Religieux de saint Romuald, après leurs contemplations, s'occupaient à divers labeurs : les uns tournaient des cuillers, les autres filaient de la laine, les autres passaient leur temps à faire des cilices pour affliger leurs corps, ou à faire des filets pour prendre des poissons.

Ne vaut-il pas mieux se joindre à ces saints Personnages, qui se sont rendus recommandables à tout l'univers par leurs vertus, qu'à des muguets et à des délicats, qui se noient dans une oisiveté pleine de vices, et sont obscurcis par des crimes de ténèbres, ne pensant qu'à l'assouvissement de leur sensualité ?

Si on casse la noix, on en mange le fruit : la racine du travail est amère ; mais les fruits en sont très doux, très savoureux et très profitables. Nous lisons que plusieurs Martyrs ont donné du lait pour du sang, après beaucoup de tourments, et nous savons qu'une belle et salutaire fontaine jaillit de terre, aussitôt qu'elle fut trempée du sang de saint Canut, roi de Danemark et glorieux martyr ; du fond le plus aride, vos sueurs vous feront sortir des sources de plaisirs et de délices célestes et innocentes.

CHAPITRE II.

LES LABOUREURS, LES VIGNERONS ET LES ARTISANS DOIVENT EXERCER LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

I. Les Supérieurs ont droit à une particulière charité. — II. Devoirs à l'égard des Supérieurs spirituels. 1° Parce qu'ils sont les pères, les nourriciers, les médecins de la vie de nos âmes. 2° Nous leur devons amour, assistance, respect. — III. Devoirs à l'égard des Supérieurs temporels. 1° Parce que leur autorité vient de Dieu. 2° Nous leur devons amour, respect, obéissance.

I. Nous avons des obligations spéciales à remplir envers nos Supérieurs spirituels tels que nos curés et les autres prêtres, comme aussi envers

nos Supérieurs temporels tels que les magistrats, les seigneurs et les princes. Les motifs de ces obligations sont décisifs et faciles à découvrir.

II. Voyons d'abord les obligations dont nous sommes tenus vis-à-vis de nos Supérieurs spirituels.

1. Le désir que nous avons de notre salut éternel nous doit porter à une affection plus grande envers ceux qui contribuent davantage à ce bonheur : or, je ne trouve personne en ce monde qui nous y serve tant par office que Messieurs les curés, qui sont les pasteurs de nos âmes, et à qui elles sont mises en garde pour en rendre compte au jour du jugement.

Je trouve, dans les curés, trois qualités principales qui nous doivent entièrement persuader de leur rendre nos devoirs et nos respects.

Premièrement, ils sont les pères spirituels, lesquels nous engendrent en Jésus-Christ par le sacrement de Baptême, qui est une naissance sans comparaison plus noble et plus excellente que la naissance du corps, et comme une nouvelle création de l'âme même ; car de quoi nous servirait-il d'être nés en la chair, si nous demeurions morts en l'esprit, et si nous venions à tomber dans une mort qui ne trouvera jamais de fin dans son malheur ?

Au même instant que notre âme s'unit au corps, elle en contracte la souillure, et participe de telle sorte au péché d'Adam, qu'elle est ennemie de Dieu, et n'entrera jamais dans le séjour qu'il a préparé à ses amis, qu'elle ne soit purifiée dans l'eau de salut : or, cette eau sanctifiante se donne par les mains des prêtres, si la nécessité ne la fait couler extraordinairement par les mains de quelque autre.

Secondement, les pasteurs des âmes sont les nourriciers de tous ceux que Dieu commet à leurs soins : c'est ainsi que cette infinie Bonté ordonna à Moïse de porter son peuple, comme la nourrice porte son enfant : ce fut la raison pour laquelle il s'intéressa à lui trouver de l'eau et des viandes pour son entretien.

Le curé nourrit son troupeau par les avis particuliers qu'il lui donne, par les catéchismes, par les exhortations, par les sermons, et surtout par le très auguste Sacrement de l'autel, où se trouve ce Pain des forts et des Anges.

Si aujourd'hui Monsieur votre curé faisait pleuvoir la manne du Ciel pour vous nourrir ainsi que toute votre famille ; s'il multipliait votre pain, votre vin et vos viandes, il est hors de doute que vous estimeriez lui avoir une très signalée obligation ; cela n'est-il pas véritable ? Ah ! que sont toutes les viandes de l'univers, si vous les comparez au Corps, au Sang, à l'Ame et à la Divinité du Fils unique de Dieu, que le prêtre vous offre lorsque vous vous approchez de sa table ? Tous les Chérubins et tous les Séraphins de l'empirée ne sauraient vous faire un présent si précieux, ni si avantageux.

Troisièmement, les pasteurs de nos âmes en sont aussi les médecins, nous consolant dans les abattements de nos tristesses, nous modérant dans la chaleur de nos passions et nous guérissant de nos péchés par la grâce sanctifiante, par les vertus infuses et par les dons du Saint-Esprit qu'ils nous donnent au sacrement de Pénitence.

Cette puissance surpasse encore toute celle des Anges et est une participation de la divinité ; d'où vient que les Juifs dirent : Qui est-ce qui peut pardonner les péchés, si non Dieu ? Et ce qui est entièrement étonnant, les prêtres ne pardonnent pas seulement les crimes les plus énormes ; mais ils font d'un pécheur contrit un ami, un favori et un enfant de Dieu, et lui donnent un droit si clair et si certain à l'héritage du Paradis, que si un seul homme avait fait tous les péchés du monde, son curé l'enverrait au Ciel avec ces deux mots : *Je t'absous ;* s'il le trouve disposé par une véritable contrition ou attrition, et résolu d'amender sa vie débordée, ces petits mots, *je t'absous,* éteignent en la main de Dieu les foudres que la justice y avait allumées contre l'impiété ; et la miséricorde met la palme en main et la couronne en tête à ce pénitent, comme à celui qui est

victorieux et qui doit triompher de tous les démons. Quel plus grand pouvoir désirez-vous dans un homme, et quel plus grand avantage dans la Confession ?

2. De ces trois vérités nous tirons trois conclusions nécessaires à notre salut et à notre perfection.

Premièrement, puisque les prêtres et particulièrement les curés sont les pères de nos esprits, nous leur devons l'amour et le respect qui sont dus à nos parents, et avec d'autant plus de raison que l'esprit surpasse le corps.

Secondement, les curés et les prêtres étant vos nourriciers en ce qui touche vos âmes, vous devez les nourrir en ce qui touche leur corps, ainsi qu'a sagement remarqué saint Paul parlant aux Corinthiens.

Donnez-leur donc libéralement ce que la raison vous ordonne pour les Messes qu'ils vous disent, pour la peine qu'ils prennent pour vous, et pour les enterrements de vos domestiques ; allez à l'offrande avec édification, et ne soyez point d'un cœur resserré envers Dieu ; maintenez avec soin l'affection de vos pasteurs, et faites-leur quelque civilité, même au delà de l'obligation, si vous en avez le pouvoir.

Mais surtout payez très exactement les dîmes, dans le souvenir que c'est à Dieu même que vous les payez. Il s'est réservé ce droit pour vous montrer que tous nos biens procèdent de lui comme de la source originaire, et demeurent toujours sous son domaine ; toutes les dîmes de la terre, dit Moïse au Lévitique, sont à Dieu, et elles lui doivent être offertes.

Dieu commande lui-même, en l'Exode, qu'on ne soit point paresseux en cet acte de religion ; et aux Nombres, il défend de se réserver ce qu'il y a de meilleur pour lui offrir le pire, et menace de mort ceux qui feront cette lâcheté.

Caïn voulut faire le ménager, offrant à Dieu les moindres gerbes, et son sacrifice fut méprisé, sa personne maudite et toute sa postérité délaissée. Abel, au contraire, offrit à

Dieu les plus gras de ses moutons, et en récompense, le Ciel les reçut pour des victimes agréables, envoya un feu miraculeux pour les consumer, bénit les troupeaux de ce saint personnage, le couronna de grâces et de vertus,et en fit un glorieux martyr.

Cette pensée que ce que vous mettez dans la main du prêtre est présenté à Dieu, vous servira grandement; mais elle aura encore plus de pouvoir lorsque vous serez persuadé que Dieu vous rendra au double votre offrande; il vous en assure en l'Ecclésiastique : *Donne,* dit-il, *à ton Seigneur, suivant les biens qu'il t'a prodigués, et donne-lui de bon cœur ce que tu pourras; car c'est un Seigneur libéral, qui te rendra sept fois autant que ce que tu lui auras offert.*

Troisièmement, si les curés et les autres prêtres sont les médecins qui guérissent vos plaies, n'est-il pas juste que nous ne les blessions point, ni en leur renommée, ni en aucune autre chose?

Dieu même prend en protection leur renommée : *Diis non detrahes : Tu ne parleras point mal des dieux,* c'est-à-dire des prêtres, dit saint Grégoire écrivant à l'empereur Maurice.

Cham et son fils furent maudits pour avoir découvert l'ignominie de leur père Noé; la même chose arrive à ceux qui médisent des prêtres.

L'empereur Constantin déclara aux Prélats assemblés au Concile de Nicée, que s'il voyait de ses yeux un prêtre ou un Religieux commettre un péché, il le couvrirait de sa pourpre royale, pour éviter le scandale qui arriverait de cette vue.

III. Considérons présentement nos devoirs vis-à-vis des Supérieurs de l'ordre temporel.

1. Toute votre joie et tout votre bonheur, dans le point dont il s'agit, consistent en un seul principe : c'est à savoir que toute la puissance qui est dans vos princes, dans vos seigneurs, dans vos magistrats, procède originairement

de Dieu ; qu'ils sont constitués les vicaires de sa suprême et infinie majesté, et que par conséquent tout ce que vous leur faites, en tant qu'ils sont sur votre tête pour vous régir, se fait à Dieu même.

Cette vérité se trouve dans l'Écriture sainte et dans tous les Pères de l'Église ; le Roi-prophète nous enseigne *que Dieu s'est assis sur son trône au milieu de l'assemblée des dieux,* et que dans ce lit de justice il juge les dieux, c'est-à-dire les princes et les juges du peuple, comme l'explique saint Jérôme.

2. Le principe étant fortement établi que ce que nous faisons à ceux qui nous gouvernent, nous le faisons à Dieu, il nous faut voir quelle obligation nous leur avons, et quelle dette nous contractons par l'état de sujétion où nous nous rencontrons.

Je trouve que nous sommes obligés à trois choses envers eux, à l'amour, au respect et à l'obéissance, et que nous devons nous efforcer de tout notre pouvoir de les leur rendre avec une très grande exactitude et diligence.

Premièrement, aimer, c'est vouloir et faire du bien ; il n'y a personne si pauvre qui ne puisse faire de très grands biens aux plus puissants et aux plus fortunés monarques de l'univers, et qui ne leur en puisse encore désirer davantage.

a) Les plus abandonnés de la fortune peuvent par de ferventes prières leur maintenir la santé, la joie, la prospérité et la vertu, et même affermir leur sceptre et leur couronne : saint Paul commande à saint Timothée, évêque d'Éphèse, d'ordonner, avant toutes choses, des prières pour les rois et pour tous ceux qui sont constitués en dignité, et pour lui en donner un puissant aiguillon, il lui assure que cela est bon et agréable à Dieu ; et cependant pour lors, les rois et les empereurs étaient impies et idolâtres.

b) Il est juste et raisonnable de témoigner l'affection de son cœur par quelques signes extérieurs ; les signes sont les louanges dans les compagnies, les réjouissances dans

leurs prospérités et la tristesse dans leurs calamités, quelque petit présent et pareilles marques de reconnaissance ; quand vous ne leur présenteriez qu'une pomme rare, qu'un raisin mûr avant le temps, ou quelque chose d'extraordinaire, vous leur agréeriez et souvent les exciteriez à vous faire de plus grands biens.

Un roi de Perse récompensa beaucoup un villageois qui lui avait offert avec cordialité une belle pomme ; et Louis XI, roi de France, en récompensa un autre de qui il avait reçu un beau raifort ; saint Paulin s'étant fait jardinier du gendre de Genséric, roi des Vandales, gagna son affection, en lui portant chaque jour quelques petits bouquets de fleurs, et cette affection du prince rendit à saint Paulin sa liberté et celle de tous ceux de son évêché.

c) L'amour entreprend des choses généreuses dans l'action, et souffre des choses difficiles dans les rencontres pénibles. Tous les membres du corps se remuent et se mettent en défense pour la conservation de la tête ; le bras s'expose à l'instant même qu'il sent qu'on y veut décharger un coup d'épée, et ne se retire jamais que le péril ne soit passé ; il sait bien qu'il est perdu si la tête périt, et que tout son bonheur en dépend ; il en est de même dans un royaume, dans une ville et dans un village : les particuliers doivent viser à la conservation et à l'avancement des chefs et des magistrats, et ils se conserveront et avanceront eux-mêmes.

Secondement, un autre devoir des laboureurs, des vignerons et des artisans envers leurs seigneurs et leurs magistrats, c'est le respect fondé sur ce principe susallégué, qu'ils tiennent la place de Dieu et qu'ils en exercent la charge.

Les gentilshommes dans les États sont comme les étoiles dans le Ciel ; ils tirent leurs rayons du prince comme de leur soleil, et les communiquent à tous leurs sujets : si quelqu'un a de malignes influences, il le faut tolérer dans la considération de ses ancêtres, qui ont acquis leur no-

blesse par les hauts faits de leur générosité, et ont marqué et illustré leurs armoiries par leur sang. De plus, il vous donnera ainsi qu'à vos enfants quelque jeune seigneur, qui récompensera par sa débonnaireté le mal que vous souffrez.

Dieu commande que l'on rende l'honneur à qui il appartient ; la soumission vous est venue en partage, faites-en votre profit pour votre salut et pour votre perfection. Si les autres abusent de leur grandeur, l'éternité est assez longue pour les tenir plus que suffisamment dans l'humiliation ; si vous jouez bien à présent votre personnage, en vous humiliant sous leur main, s'ils ne s'amendent, vous les verrez un jour sous vos pieds. Parlez toujours honorablement d'eux, dans la vue de leur dignité, et fermez les yeux à leurs vices, dans un véritable désir de n'amoindrir point la volonté de les respecter ; assurez-vous que ce respect de paroles et d'actions que vous leur porterez, est le meilleur moyen que vous puissiez prendre pour les changer de cruels en débonnaires envers vous et envers tous ceux de votre famille.

Troisièmement, le dernier devoir des laboureurs, des vignerons et des artisans envers leurs magistrats, leurs seigneurs et leurs princes, c'est une parfaite obéissance à leurs commandements ; cette vertu est l'âme des villes et des royaumes, et elle les maintient dans leur vigueur et dans leurs fonctions. Otez l'obéissance d'un peuple, c'est un corps mort, qui n'a ni chaleur, ni action, et qui ne se remue qu'avec fâcherie et violence ; remettez-y cette vertu, tous les esprits se vivifient, s'échauffent et s'entr'aident les uns les autres ; la joie, la santé, la force, la couleur et tout ce qui est utile et aimable retournent et se font paraître dans les occasions.

On dit un jour à Théopompe, roi de Lacédémone, que sa république subsistait par l'industrie et par la générosité des rois qui étaient bien versés au gouvernement : Non, non, dit-il, le bonheur de Lacédémone procède des citoyens

qui savent parfaitement obéir à ceux qui les régissent et qui les commandent.

Nous ne devons pas seulement obéir à nos princes, à nos seigneurs et à nos juges par la crainte des peines portées dans leurs ordonnances, mais aussi pour nous conformer à la volonté de Dieu, qui commande qu'on lui obéisse en leur personne : *Qui vous obéit m'obéit,* disait-il à ses Apôtres, *qu'il constituait supérieurs en son Église.* Il en va de même de ceux qui ont le gouvernement de la police, car *toute puissance vient de Dieu,* comme l'assure saint Paul parlant aux Romains, *et celui qui résiste au pouvoir des hommes, résiste à la volonté de Dieu.* Et aux Éphésiens, il ordonne *que les serviteurs obéissent à leurs maîtres, comme à Jésus-Christ, et non pas comme aux hommes, dans la vue qu'ils en recevront une grande récompense en Paradis, comme d'un devoir rendu à Dieu même.*

Saint Pierre était dans le même sentiment, et il commande à tous les chrétiens d'être parfaitement soumis à leurs rois et à leurs princes, comme leur étant envoyés par leur Créateur.

La plus difficile obéissance que l'on rend aux princes, c'est le paiement des gabelles et des nouvelles impositions qui déconcertent l'esprit, et donnent de l'appréhension qu'elles ne sucent toute la substance d'une famille ; mais quel remède à ce malheur, qui est au-dessus de notre puissance, et que les princes eux-mêmes ne peuvent empêcher? Ils sont accablés d'affaires, il faut de nécessité lever et payer de grosses armées pour fermer le passage aux ennemis qui se veulent jeter dans leurs royaumes pour y mettre tout à feu et à sang : ils choisissent de deux maux le moindre. Que deviendriez-vous, vous, votre femme et vos enfants, si votre maison était pillée et brûlée par les ennemis de l'État, et si vous étiez forcé de fuir en un pays étranger et inconnu? Il est très véritable que les subsides, les contributions et toutes les impositions sont très fâ-

cheux, et qu'il est très difficile que la patience n'échappe ; mais encore vaut-il mieux perdre une partie de vos biens que d'être ruiné entièrement, sans aucune espérance de vous pouvoir rétablir. Il vaut mieux arroser votre champ de vos sueurs et de vos larmes que de vous voir blessé, et vos enfants massacrés devant vos yeux.

Imitez notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, qui étant si pauvre qu'il n'avait pas un sou pour payer le tribut à César, fit miracle pour satisfaire à ce devoir, auquel il n'était nullement obligé, César n'étant que son vassal et sa créature. Si Jésus étant Fils de Dieu et égal à son Père s'est soumis à la gabelle sans y être sujet, n'aurions-nous pas mauvaise grâce d'en fuir le paiement ?

Demandez souvent la patience au Dieu de votre cœur et de tout l'univers, il vous assistera dans le besoin ; cette contrainte au travail vous retirera de l'enfer, où l'oisiveté, mère de l'ivrognerie et de tous les vices, vous aurait peut-être précipité. Donnez plus volontiers votre argent à ceux qui vous protègent qu'à un cabaret, qui noyerait votre raison dans le vin et renverserait toute votre famille ; la vie est courte, et la récompense de vos travaux sera éternelle.

CHAPITRE III.

LA CHARITÉ DANS LA FAMILLE.

I. On peut être parfait dans le monde en s'acquittant des devoirs de son état. — II. Devoirs des époux, affection réciproque, tout leur en fait une obligation. — III. Devoirs des parents envers leurs enfants : 1° Importance de ces devoirs ; 2° ils consistent à donner aux enfants des aliments, l'instruction, l'exemple. — IV. Devoirs des maîtres envers leurs serviteurs : 1° Avant de les choisir ; 2° pendant qu'on en a la charge ; 3° quand ils quittent leur maître. — V. Devoirs à l'égard des ennemis : 1° Tâcher de ne point avoir d'ennemis ; 2° Si on a des ennemis se réconcilier avec eux. — VI. Devoirs à l'égard des pauvres : 1° L'aumône des pauvres autant ou plus agréable à Dieu que celle des riches ; 2° Motifs aux pauvres de faire l'aumône. — VII. Devoirs envers les malades : 1° Résignation à la volonté de Dieu ; 2° Consoler les malades ; 3° Les assister. — VIII. Devoirs envers les mourants : 1° Importance du moment de la mort ; 2° Ce qu'il y a à faire auprès d'un moribond.

I. La charité n'est point tellement resserrée dans les cloîtres des Religieux, qu'elle ne se trouve aussi avec admiration dans les maisons du siècle ; les Religieux et les séculiers sont les enfants d'un même père, ils sont rachetés du même sang et sont destinés à la même gloire.

Nous lisons, en la vie des Pères, que saint Paphnuce, abbé d'une haute vertu et révéré de tous les moines comme un Ange, pria Dieu de lui montrer à qui il était semblable en vertu, afin de voir dans une plus claire lumière ce qui lui manquait. Un Ange lui apparut et l'assura qu'il était semblable en perfection au juge de sa bourgade. Le Saint, étonné de cette réponse, se transporte près de cet homme et reconnaît des vertus qui valaient bien celles du désert. Les grâces de Dieu ne sont attachées ni à l'habit ni à la couleur ; elles se versent sur les cœurs qui s'ouvrent affectueusement au Ciel pour en recevoir cette sainte rosée. Chacun sait que les familles des parents de saint

Basile, de saint Bernard et de plusieurs autres étaient toutes saintes.

Efforcez-vous donc de montrer aux personnes engagées dans le mariage le moyen d'arriver à une haute perfection, en s'acquittant parfaitement des devoirs attachés à leur état.

II. Je ne vous chargerai pas beaucoup la mémoire, afin de vous donner des préceptes nécessaires au bonheur de votre ménage; ayez un parfait amour conjugal, et puis faites ce qu'il vous plaira. L'amour est la racine de l'arbre, d'où toutes les fleurs et tous les fruits procèdent; les motifs qui vous portent à cette sainte affection sont très puissants, soit que vous arrêtiez les yeux sur la nature ou que vous considériez la grâce.

1. La nature enseigne au mari et à la femme de s'entr'aimer l'un l'autre, puisqu'ils ne sont qu'une même chose. La femme fut formée de la côte et de la chair d'Adam, d'où, épris de joie d'une si sage et si admirable production, celui-ci s'écria : *Voici l'os de mes os et la chair de ma chair*. Où vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'Ève ne fut point tirée de la tête d'Adam, de crainte qu'elle ne voulût être la maîtresse; elle ne fut non point tirée du pied, de peur que l'homme n'eût la pensée qu'il la pouvait tenir et gouverner d'une manière servile; mais elle fut tirée d'une côte près du cœur, pour faire toucher au doigt que l'amour la devait gouverner, et que mutuellement elle doit se loger dans le cœur de son mari par un chaste et ardent amour.

2. La grâce ordonne aux mariés un amour réciproque, à raison que le mariage est un sacrement qui représente l'union de Jésus-Christ avec son Église, et qui donne un droit à plusieurs secours du Ciel.

3. Les mariages ne se font jamais que sous une mutuelle promesse d'amitié; autrement, qui se voudrait astreindre par un contrat indissoluble avec un autre, pour vivre comme une victime, et pour mourir chaque jour d'effroi

et de misères, entre les griffes d'un lion ou d'un tigre? C'est pourquoi, au jour des noces, le prêtre bénit un anneau et le met, à la vue des autels, des parents et des amis, en la main du mari, et puis en la main de la femme, pour le signe d'un amour qui n'aura point de fin. Comme cet anneau marqué des noms de l'époux et de l'épouse est rond, il n'est nullement terminé, en quoi il est un symbole de l'éternité.

4. L'obligation qui résulte des lois civiles, impose aux mariés une grande nécessité de s'entr'aimer cordialement; car, outre le devoir de conscience, elles obligent de demeurer en la même ville et en la même maison, si l'un ou l'autre le veut, et que les affaires n'exigent point le contraire; elles leur ordonnent aussi la communication des biens et du corps.

5. Enfin, le dessein de faire son salut, d'élever ses enfants en la crainte de Dieu, de maintenir et d'avancer ses serviteurs en la vertu, de faire prospérer ses entreprises, doit persuader l'amour entre les personnes mariées; car, comme écrit saint Ambroise, l'harmonie se doit trouver où sont les noces; où l'harmonie se trouve, Dieu se trouve aussi et bénit l'alliance; où l'harmonie ne se rencontre point, les débats et les discordes se rencontrent et chassent Dieu de la maison, parce que Dieu est l'amour même.

III. Parlons des devoirs des parents envers les enfants.

1. Ce point est d'une extrême importance pour toutes les familles particulières et pour les républiques entières; tels que seront les enfants en leur bas âge, tels ils seront tout le reste de leur vie; l'arbre qui est tenu bien droit quand il est jeune, maintient son tronc droit et agréable tant qu'il dure; et l'arbre qui est courbé dès ses premières années, ne se redresse jamais sans une extrême violence et sans un péril évident d'être mis en pièces.

Les parents doivent aux enfants trois choses, qui sont les aliments, l'instruction et l'exemple.

Premièrement, ce me serait un travail superflu, et tout

à fait inutile de vous exhorter à pourvoir à la nourriture de vos enfants ; presque tous les pères et toutes les mères s'épuisent jusqu'à la moelle des os, et exposent leur salut même, par de continuels empressements, non seulement pour les entretenir, mais aussi pour les enrichir et pour les agrandir ; passons à l'instruction.

Secondement, les parents sont obligés d'instruire ou de faire instruire leurs enfants et pour ce qui touche les exercices du corps et pour ce qui concerne les connaissances de l'esprit.

Exhortez donc les laboureurs, les vignerons et les artisans à apprendre avec un grand soin leur métier à leurs enfants, ou à leur en procurer un autre. Les aigles, poussés par le seul instinct de la nature, apprennent leurs aiglons à voler ; les rossignols enseignent tous les tons de la musique à leurs petits avec une assiduité, une industrie et une patience qui ravissent en admiration tous ceux qui contemplent cette merveille de la nature.

Les peuples guerriers stylaient leurs enfants, dès la première jeunesse, à gagner leur déjeuner à coups de fronde, à la course, à la lutte et à d'autres exercices des armes ; les Irlandais présentaient avec une épée la première viande à l'enfant nouvellement né, et durant toute sa jeunesse l'instruisaient et l'exerçaient à la vie militaire ; dites donc aux parents de ne rien négliger pour que leurs enfants soient capables un jour de se suffire à eux-mêmes dans le monde, mais recommandez-leur surtout de les instruire de ce qui fera d'eux de bons chrétiens.

Ainsi la principale instruction doit se donner à l'esprit, afin que les enfants à qui les parents ont donné des yeux de chair, aient les lumières de la foi pour éclairer leur entendement, les motifs des vertus pour échauffer leur volonté au service de Dieu, et tout ce qui est nécessaire pour embellir les autres puissances et facultés de l'âme, et pour les fortifier contre les assauts des tentations. Sans ces avantages un homme n'est qu'une masse de chair, un

sac de corruption, un amas de vices et un tison qui se grossit pour mieux brûler dans les enfers.

Mettez dans l'âme de vos enfants quatre ou cinq principes fondamentaux qui soient la base de toute leur vie.

Imprimez-leur une haute estime de Dieu, leur montrant les herbes, les fleurs, les arbres de vos jardins, les moissons de la campagne, les vignes des collines, les forêts des montagnes, la beauté du soleil et de tout le ciel, et les autres merveilles que vous rencontrerez en ce monde ; remettez-leur souvent en la mémoire que toutes les créatures sont faites par Dieu seul, et sans aucun travail, pour les nourrir et pour les réjouir.

Parlez-leur souvent de la nativité de Jésus dans une étable, de sa vie dans la boutique d'un charpentier, de sa couronne d'épines, des fouets, des clous dont il a été meurtri, du sang qu'il a répandu et de la mort qu'il a soufferte pour nous sauver ; et dans ce récit poussez-les peu à peu à l'aimer et à le servir.

Inspirez-leur l'amour de la Sainte Vierge, de leur Ange gardien et du Saint dont ils portent le nom.

Imprimez-leur dans l'âme une horreur du péché mortel, en leur disant qu'il déplaît à Dieu, qu'il prive de la béatitude du Paradis, qu'il jette dans des feux éternels et nous rend à jamais compagnons des démons ; récitez-leur quelques exemples, que vous avez appris au sermon, à la lecture d'un bon livre, en la conversation de vos amis, ou par votre propre expérience. Les mères peuvent beaucoup en ceci, ayant toute la journée leurs enfants entre les mains, et les maniant sans cesse dès leurs plus tendres années. Ainsi les mères de saint Augustin, de saint Remi, de saint Louis, de saint Edmond et de plusieurs autres sont les principales causes, après Dieu, de la sainteté de ces admirables personnages qui ont été la lumière de l'Afrique et de l'Europe.

Enfin, sur toutes choses, donnez-leur une grande horreur des mauvaises compagnies ; car, comme le dit saint

Augustin, il est plus facile de demeurer inébranlable au milieu des glaives et des feux d'un tyran, en souffrant généreusement le martyre, que de conserver son innocence au milieu de jeunes fripons qui portent au péché par leurs paroles et par leurs exemples. Quiconque veut conserver sa vie, doit se retirer d'un air empesté ; tenez fortement la main à ce que vos enfants fuient cette corruption de mœurs ; autrement nulle industrie ne les sauvera de la débauche et d'un désordre qui vous percera le cœur de douleur et perdra peut-être leurs âmes pour jamais. Ce qui se grave dans l'esprit en la jeunesse, se porte bien souvent au tombeau.

Troisièmement, la dernière chose que les parents doivent aux enfants, c'est le bon exemple, qui est une instruction muette, mais qui pénètre plus doucement et plus efficacement dans le cœur, et y prend racine plus profondément que toutes les paroles et tous les châtiments du monde. Les brebis de Jacob produisirent leurs petits de la même couleur qu'étaient les baguettes que ce patriarche mettait dans les auges où elles buvaient ; si les baguettes étaient blanches, les agneaux étaient blancs ; si les baguettes étaient noires, les agneaux avaient une laine noire, et ainsi des autres couleurs. On a vu des femmes toutes noires produire des enfants tout blancs, à cause de la vue des tableaux où les personnages étaient dépeints avec des couleurs blanches. Et Platon écrit qu'un fils vicieux est un monstre s'il a un père vertueux ; ce philosophe jugeait sagement qu'il faut être totalement dénaturé pour ne point prendre la teinture des vertus qui frappent les yeux de leur splendeur céleste lorsqu'il n'y a pas d'autres objets qui en obscurcissent les rayons.

Comment voulez-vous, au contraire, qu'un enfant ne jure point, lorsqu'il a sans cesse les oreilles battues par les jurements de son père ? Comment s'abstiendrait-il de blasphémer, les blasphèmes de son père lui frappant perpétuellement l'imagination ? Comment s'abstiendrait-il de

maudire les uns et les autres, n'ayant rien autre chose, jour et nuit, que les exécrations de sa mère, laquelle donne au diable ses serviteurs et son mari à tout moment ?

Nous traiterons des devoirs des enfants envers leurs parents en la section suivante, au chapitre cinquième.

IV. Les maîtres ont à remplir à l'égard de leurs serviteurs des devoirs analogues à ceux dont les parents sont tenus vis-à-vis de leurs enfants.

Pour procéder avec méthode et avec clarté, considérez trois temps : celui où l'on reçoit les serviteurs en la maison ; — le temps qu'on les y retient ; — le temps de leur sortie.

1. Et d'abord, mettez-vous bien ce principe dans l'esprit, que votre repos, le salut de vos enfants et le bonheur de votre famille dépendent beaucoup de vos serviteurs ; s'ils sont vicieux, ils vous tourmenteront par leurs désobéissances, ils gâteront vos enfants par leurs mauvais exemples, et attireront les fléaux de Dieu sur vos biens par leurs jurements, par leurs blasphèmes et par leurs autres crimes ; s'ils sont sages et vertueux, vous vous reposerez sur leur bonne conduite, comme Putiphar sur la prudence et sur la vertu de Joseph ; et votre esprit ne sera point partagé par mille craintes et par mille soupçons, qui troublent la paix et la tranquillité des esprits les plus forts.

Une fidèle servante qui a la crainte de Dieu, aidera vos filles au chemin de la vertu, comme on le vit en celle qui avança en la vertu sainte Monique, mère de saint Augustin ; et sainte Chrétienne n'étant que simple servante convertit à notre foi le pays des Ibériens de l'Asie, que nous appelons Géorgiens.

2. Aussi longtemps que vos serviteurs demeurent chez vous, vous leur devez quatre choses, qui sont l'amour, la nourriture, l'instruction et la correction.

Premièrement, l'amour vous est entièrement nécessaire pour couvrir plusieurs imperfections que la mauvaise éducation leur a laissées, et pour gagner leurs cœurs

et leurs mains. Si vous les aimez, ils voleront au moindre mouvement de votre œil ; rien ne leur sera onéreux, vos intérêts seront les leurs, ils épargneront votre fourrage, votre avoine et tout ce qu'ils manieront ; ils cultiveront vos terres avec soin, et vous donneront avis de tout ce qu'ils jugeront vous être utile ; s'ils vous haïssent, leurs pieds seront de plomb et leurs mains de bronze ; rien ne se remuera qu'avec difficulté et par une fâcheuse violence ; les moindres charges leur seront des montagnes ; ils se riront de vos pertes et prendront plaisir à vous faire souffrir par leur prodigalité et par leur négligence.

Les Athéniens tâchaient d'abord de prendre leurs serviteurs par le cœur ; à la première entrée, ils versaient sur eux des dattes, des figues, des noix, des fruits et quelques pièces de monnaie, pour leur témoigner le dessein qu'ils avaient de les traiter le mieux qu'ils pourraient.

Secondement, tandis que vos serviteurs demeurent chez vous, vous leur devez leurs gages et leur nourriture ; ils ne doivent point être traités comme leurs maîtres, bien que saint Martin étant soldat fit ce traitement à son valet, même avant qu'il fût baptisé ; c'étaient une ferveur et une humilité particulières d'un Saint, qui n'entraînent point de conséquence ni d'obligation pour les autres.

Mais certes il ne faut pas les nourrir comme des chiens, en grondant et en murmurant, et leur reprochant les morceaux qu'ils mangent, et ayant un cœur resserré et mesquin en leur endroit ; c'est leur donner occasion de vous ravir cinq sous pour un liard que vous retranchez sur leur pain et sur leur viande ; c'est leur ouvrir le chemin de la taverne et des mauvaises compagnies ; car la nature ne peut gémir sans cesse sous le faix des travaux sans trouver quelque douceur dans le soulagement. Ce qu'on ne rencontre point au logis, on le cherche dehors, et souvent au détriment de ces chicaneurs et vieux avaricieux.

Dans ce juste entretien est compris le paiement des

gages, qui se doit faire avec joie, avec promptitude et avec intégrité. Otez-moi ces ménagers qui mettent en ligne de compte un verre cassé, une serviette rompue, une cuiller égarée et mille bagatelles ; de sorte qu'ils demanderaient volontiers quelque chose de retour à une pauvre servante, qui a usé sa vie et ses habits à leur service, et consumé son esprit dans les fatigues et dans plusieurs sujets de fâcherie et de tristesse.

Troisièmement, les maîtres doivent l'instruction à leurs serviteurs, tandis qu'ils sont sous leur charge ; un pauvre enfant est contraint par la nécessité de sortir de la maison de ses parents pour gagner sa vie, et d'entrer dans la maison d'un laboureur ou d'un artisan ; si l'on ne prend pas soin de son éducation, il demeurera comme un champ sans culture, qui ne porte que des ronces et des chardons, ou comme un sauvageon, qui ne présente que des fruits aigres et plus propres aux bêtes qu'aux hommes.

Au moins menez-les vous-même au sermon, et principalement au catéchisme, afin qu'ils apprennent les articles de la foi et le moyen de bien servir Dieu. Un serviteur qui sert bien son Créateur, est fidèle et fructueux à son maître.

Saint Elzéar, comte d'Arian en Provence, forma un nouveau *Décalogue* dans son logis, avec un exprès commandement qu'il fût gardé.

Que tous assistent chaque jour à la Messe, quelque affaire qui survienne. — Que personne ne soit si hardi que de jurer ni blasphémer, ni se donner au diable par exécration, à moins que de s'attendre à un châtiment exemplaire et à être chassé de ma maison. — Qu'aucun ne dise ni ne fasse rien contre la chasteté, autrement il ne demeurera jamais avec moi. — Que tous se confessent chaque semaine. — Qu'il n'y ait point de fainéants dans mon logis ; je veux qu'on prie Dieu le matin, et puis qu'on travaille le reste de la journée. — Je défends absolument tous les jeux de cartes et de dés parmi mes domestiques ; je per-

mets néanmoins les jeux et les divertissements innocents, pour récréer l'esprit et exercer le corps. — Je désire que la paix et la concorde règnent dans l'esprit de tous ceux qui me servent. — Si l'infirmité humaine donne lieu à quelque surprise de colère ou à quelque différend, j'entends que tout se termine avant le coucher du soleil. — J'ordonne que tous les soirs chacun se trouve dans une chambre, et que quelqu'un nous entretienne un peu de la bonté et de la grandeur de Dieu, et nous fasse ressouvenir des faveurs innombrables qu'il nous fait en cette vie et qu'il désire nous faire en toute l'éternité. — Enfin, je commande très expressément qu'on ne fasse tort à personne, ni à ses biens, ni à son honneur, pour augmenter mon revenu. Je suis content de ce qu'il a plu à Dieu de me donner ; je désire que chacun ait occasion de s'en contenter, et que je ne sois point cause d'aucun péché contre sa divine majesté.

Je ne vois rien en tout ce *Décalogue,* que vous ne puissiez imiter, et à quoi vous ne puissiez obliger vos serviteurs, à la réserve des confessions de chaque semaine que vous pouvez différer de mois en mois.

La meilleure instruction que vous puissiez donner à vos serviteurs, c'est le bon exemple ; car soyez certain que le proverbe est véritable : Tel maître, tel valet, et que vous leur servez d'un portrait, qu'ils retracent tous les jours, et que si vous êtes vertueux, ils le deviendront, moyennant que vous leur témoigniez qu'ils vous désobligeront s'ils se laissent aller à la débauche.

Quatrièmement, un dernier devoir des maîtres envers leurs serviteurs, c'est de les corriger lorsqu'ils viennent à manquer ; c'est ici qu'il faut beaucoup de charité, de prudence et de générosité ; les uns laissent tout aller à l'abandon par une blâmable lâcheté ; les autres sont cruels et punissent avec excès les moindres manquements.

Posez cette maxime inébranlable dans votre cœur de ne jamais punir ni de paroles ni d'effet dans une colère pré-

cipitée : la colère est une soudaine folie, qui est de peu de durée et qui expose à la risée des serviteurs les maîtres qui s'en laissent posséder.

Imitez la sagesse et la modération de Charilaüs, roi des Macédoniens : un de ses serviteurs lui étant très importun, il jura que s'il n'était en colère il le tuerait, le serviteur le méritait bien ; mais les châtiments se doivent faire par la raison et non par l'impétuosité de la passion, de peur qu'elle nous porte au delà des bornes de la prudence et des autres vertus.

3. Ne changez pas de serviteur à tout propos, et faites en sorte que ceux qui sont entrés jeunes chez vous, y demeurent jusqu'à la vieillesse. Une maison qui ne parvient pas à conserver ses serviteurs est une maison qui se déconsidère. Sans doute vous ne devez pas souffrir sous votre toit, même pour un jour, un domestique vicieux dont la corruption pourrait devenir funeste à ses compagnons, mais aussi ne renvoyez pas sur-le-champ celui dont les défauts, d'ailleurs assez légers, vous causent parfois de l'ennui. Il est vrai que de temps en temps il met votre patience à l'épreuve, mais êtes-vous vous-même sans reproche à son égard? Efforcez-vous plutôt de le corriger ; en vous y prenant doucement, vous réussirez plus facilement que vous ne le supposez. Enfin, quand vous serez contraint de vous séparer d'un serviteur, faites ce qui dépendra de vous pour qu'il vous quitte en bons termes.

V. Si chacun de nous voyait des frères dans les autres hommes et les aimait ainsi que nous le commande expressément la loi chrétienne, la terre, au lieu d'être comme aujourd'hui une vallée de soupirs et de larmes, ne tarderait pas à devenir un paradis anticipé. Il est donc de notre intérêt non moins que de notre devoir de ne rien négliger afin de vivre en paix avec tout le monde, autant du moins que cela dépendra de nous.

A cet effet nous avons besoin d'user de prudence et d'être généreux.

1. Avant tout usez de prudence en faisant tous vos efforts pour ne point vous faire d'ennemis. Vous obtiendrez ce bonheur en prenant le chemin le plus frayé et en n'agissant point d'une manière extraordinaire; les chemins royaux sont les plus ouverts et les plus assurés. Quiconque a un bon sens commun et marche avec des personnes sages et vertueuses, est beaucoup moins sujet à l'ennui et à la haine; mais celui qui veut se faire une route nouvelle, trouve de grands obstacles et périt souvent après beaucoup de travaux inutiles; chacun s'oppose à lui, ferme les passages qu'il prétend forcer, et le renverse à chaque bout de champ.

Ne parlez jamais mal de personne, et supposez comme une chose certaine que, pour secret que fût votre discours, il viendrait aux oreilles de celui que vous blâmeriez, et vous le rendrait ennemi.

2. Mais si par malheur vous vous trouvez embrouillé dans quelque inimitié, mettez tout en œuvre pour vous en tirer comme d'un filet tendu par le diable. Premièrement, si c'est vous qui avez été l'agresseur, faites toutes les satisfactions que vos amis trouveront raisonnables. Pour l'ordinaire il est utile de se servir de l'invention des Japonais : dans leurs querelles, ils se servent de quelque sage entremetteur, de peur qu'au premier abord le feu de la colère ne se rallume et ne cause quelque désordre; employez donc l'entremise de monsieur le curé ou de quelque Religieux; celle d'un ami commun sert beaucoup en cette conjoncture.

Secondement, si au contraire vous avez été offensé, il vous est bien plus facile de renouer l'amitié; mais il faut fortifier votre esprit par de fortes raisons, que je m'en vais vous déduire.

a) C'est en ce point que l'on verra si vous êtes un véritable enfant de Dieu, qui est tous les jours offensé par une infinité de blasphèmes et de crimes abominables, et qui cependant fait luire son soleil sur les méchants comme

sur les vertueux, dans le même désir de les aider et de les récréer.

b) En ce pardon vous manifesterez l'amour que vous portez à Jésus-Christ et l'état que vous faites de son sang précieux qu'il a versé pour ses ennemis ; il a prié pour eux, lors même qu'ils le tourmentaient avec une fureur intolérable.

c) Le pardon des injures est la vertu propre des âmes saintes et généreuses. Les martyrs ont été tenaillés, brûlés, écorchés et sciés au travers du corps par les satellites plus farouches que les tigres et que les dragons, et néanmoins ils leur ont pardonné tous les affronts et tous les tourments les plus atroces qu'ils leur ont fait souffrir ; ils ont prié pour eux et leur ont obtenu la santé et la vie.

d) Le désir de sauver les âmes de nos prochains est un puissant motif pour faire un effort d'adoucir nos ennemis et de leur ôter du cœur le désir de nous offenser ; car en nous offensant, ils offensent Dieu et se précipitent aux enfers, où ils renieront éternellement cette adorable Majesté.

e) Votre propre honneur vous doit exciter au pardon des injures ; il est propre à une vertu mâle et à une âme bien faite, qui a un jugement solide ; une petite cervelle ne peut concevoir la gloire de mépriser une parole ou une action qui la choque ; une âme forte ne daigne montrer aucun ressentiment du tort qu'on lui a fait, et se rend facile à la miséricorde qu'on lui demande.

f) Nous devons être faciles au pardon, d'autant que notre Sauveur a une particulière affection et tendresse pour ceux qui obéissent en ce point à ses inspirations.

g) Si vous ne vous émouvez point par les caresses de votre Sauveur, excitez-vous par les punitions de ceux qui ont voulu garder du fiel sur leur cœur et ne se sont point réconciliés avec ceux qui les avaient offensés. Nous lisons, dans la Vie de saint Wolstar, que le diable posséda trois fois un obstiné qui ne voulait point pardonner à son ennemi.

VI. Notre Sauveur qui, au rapport de saint Paul, a déclaré

qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, n'a pas voulu que les pauvres fussent privés de ce bonheur, et il l'a mis à la portée de leurs ressources. En bien des rencontres il ne tient qu'à eux de se le procurer en rendant assistance au prochain. C'est aussi l'avertissement que Tobie donnait à son fils quand il lui disait : Sois charitable en la manière que tu le pourras ; si tu as beaucoup de bien, donne beaucoup ; si tu en as peu, aie soin de donner de bon cœur de ce peu même que tu auras.

1. Les rayons de l'aumône sont plus brillants, aux yeux des hommes, dans les mains et le cœur de la noblesse, que dans les mains d'un berger ou d'un vigneron ; mais le Ciel n'agrée pas plus volontiers le sacrifice des uns que le sacrifice des autres, au seul égard de la quantité d'or et d'argent qui se distribue. Dieu ne regarde que la grandeur du cœur et la hauteur de l'intention, comme il parut en l'aumône que la pauvre veuve jeta dans le tronc du temple de Jérusalem ; ses deux mailles plurent plus à Notre-Seigneur que les pistoles des hommes riches ; les pauvres donnent de leur substance, et les riches ne donnent que de leur superflu.

Les Saints, émus de cette considération, ont été fort généreux, encore qu'ils fussent dans l'indigence. Saint Henri Belsano, portefaix, saint Gualfart, faiseur de selles et de sangles, et plusieurs autres donnaient une bonne partie de leur gain aux pauvres, et Dieu les comblait de ses faveurs et de ses bénédictions.

2. Afin que vous les imitiez, fortifiez votre esprit par les considérations suivantes :

Premièrement, cette grandeur de cœur plaît beaucoup à Dieu, et il l'a montré dans un tremblement de terre qui fut arrêté par les prières d'un pauvre villageois, qui au bout de la semaine divisait son bien en trois parts : la première et la meilleure était pour les pauvres, la seconde servait pour le paiement des tailles, et la troisième nourrissait sa famille.

Secondement, Jésus-Christ reçut les présents des pauvres bergers, dans l'étable de Bethléem, avant l'or et l'argent des rois, et lorsqu'il voulut nourrir d'aumône le prophète Élie, il ne l'adressa point à des personnes riches et puissantes, mais à une pauvre veuve qui n'avait de la farine que pour un jour, et qui était chargée d'un enfant que la faim mettait en péril de mourir dans peu de jours.

Troisièmement, l'aumône élève le libéral jusqu'au Ciel et lui en donne l'entrée ; elle en a les clefs et y met les pauvres pour portiers, pour recevoir, dans ces éternels sanctuaires, ceux qui les ont assistés, comme l'assure Notre-Seigneur ; et au jour du jugement, appelant ses élus au Ciel, il ne fera mention que des œuvres de miséricorde.

Quatrièmement, donner l'aumône aux pauvres, c'est donner à usure au Créateur de l'univers, qui multiplie le blé, le pain, le vin, l'huile, les poissons, l'argent et tout le reste, en considération de cette libéralité : il changea du sable en blé, mû par l'aumône de saint Tychon, savetier ; il multiplia le pain en faveur des saints abbés Théodose et Euthyme ; il changea à saint Homobon, couturier, l'eau en vin ; il augmenta l'huile de saint Benoît ; il envoya des viandes à saint Allard abbé, et de l'argent à saint Germain évêque d'Auxerre, comme je le montre plus au long dans le Traité susdit.

VII. Il ne peut se faire que de temps en temps la maladie ne vienne vous visiter en la personne de quelqu'un de ceux qui vous touchent de près, votre charité doit saisir avec empressement cette favorable occasion de se déployer : voici ce qu'il convient que vous fassiez pour cela.

1. Le premier acte de vertu, lorsque vous voyez quelqu'un de vos enfants, de vos domestiques ou de vos amis frappé d'une maladie périlleuse, c'est de vous résigner à la volonté de Dieu, qui sait la nécessité de votre famille et des autres, la force du malade, et le bien qu'il prétend tirer de cette infirmité ; il sait peut-être qu'une santé parfaite échaufferait trop le sang de ce jeune garçon et le

perdrait dans les débauches ; il connaît que cette fille à qui vous donniez trop de liberté, se dissiperait dans les compagnies, s'il ne l'attachait au lit pour lui donner le loisir de rentrer en elle-même et de regarder le précipice sur lequel elle jouait.

On amena une fille malade à la bienheureuse Yte. Avant qu'elle l'eût vue, elle dit à sa mère : Si vous voulez je la guérirai, mais la santé la damnera ; si elle demeure dans sa maladie, elle ira au Ciel ; la mère désolée jeta un profond soupir, se résigna à la volonté de Dieu, la maladie continua, et la fille mourut ensuite.

2. Le second acte de vertu envers les malades, c'est la consolation des paroles ; car les douleurs abattent l'esprit, et lui ôtent la vivacité et la fermeté qu'il avait lorsque le corps était dans sa vigueur ; il faut quelque bon Ange venu du Ciel pour les consoler, comme il arriva à saint Mannu, qui était lépreux, ou quelque bon Ange de la terre, comme nous le voyons tous les jours.

3. Le troisième acte de vertu envers les malades, c'est la consolation par la main. L'assistance qu'on rend aux infirmes, est une parole muette qui va jusqu'à la moelle des os et remplit le cœur de joie et d'espérance. Les Anges ont fait si grand état de la charité qui se rend dans la maladie, qu'ils s'en sont mêlés : ils ont saigné le bienheureux Jean de l'Ordre des Servites ; ils ont guéri le pied d'un saint Ermite et le genou de saint Cuthbert ; ils ont pansé les plaies de saint Théodore martyr et de plusieurs autres semblables.

Ces raisons émouvaient les Saints à servir les lépreux, comme firent sainte Radegonde, reine de France, saint Poppon et saint François, et même à s'exposer aux pestiférés, comme firent saint Roch, saint Bernardin, saint Charles-Borromée, cardinal et archevêque de Milan.

VIII. Si vous avez l'obligation d'assister votre prochain au temps de la maladie, cette obligation devient plus pressante encore lorsque ce prochain est sur le point de vous

quitter pour comparaître devant le Seigneur, y subir son jugement et recevoir le salaire de ses œuvres. C'est alors surtout que vous devez entourer vos frères de tous les secours qu'il dépend de vous de leur procurer. La raison en est bien claire.

1. La mort est le plus précieux et le plus important moment que nous ayons en ce monde, vu que de ce moment dépend toute l'éternité. Peu importe qu'on ait fait pénitence pendant cent ans, comme saint Romuald, si l'on meurt dans ses péchés comme Judas.

2. Rendez donc à autrui le service que vous serez bien aise de recevoir à votre tour quand il vous sera nécessaire.

Premièrement, dès que quelque péril paraît en la maladie de votre femme, de vos enfants et de vos amis, avertissez-en monsieur le curé, au soin duquel leurs âmes sont commises, comme au pasteur qui en doit rendre compte.

Secondement, efforcez-vous aussi de votre côté d'émouvoir doucement le malade à la confession de ses péchés. Cette pureté de conscience sert non seulement pour l'assurance du salut, mais aussi pour la santé du corps ; plusieurs maladies sont envoyées de Dieu en punition des péchés. Otez la cause du mal, et vous chasserez le mal même.

Troisièmement, accompagnez le Saint Sacrement lorsqu'on le porte au malade : vous plairez en cela à notre Sauveur à qui vous rendrez cet honneur, et vous consolerez le malade qui par cette dévotion sentira une nouvelle ardeur pour bien communier.

Quatrièmement, soyez soigneux que l'on ne diffère point cette charité à votre malade, afin qu'il reçoive son Créateur, ayant le jugement sain et entier, et que par ce moyen il y apporte la dévotion nécessaire et en reçoive les fruits.

Cinquièmement, l'Extrême-Onction est un sacrement institué de Jésus-Christ pour nous donner des forces dans la lutte contre les démons qui nous attaquent en cette

heure si importante ; c'est pourquoi il ne la faut point négliger, vu principalement que souvent elle sert au recouvrement de la santé, comme plusieurs l'ont expérimenté.

Sixièmement, disposez doucement votre malade à se conformer à la volonté de Dieu, ou pour retourner en santé, ou pour payer le tribut à la nature. Bienheureux est celui qui a le temps de bien faire ce qu'on doit faire nécessairement : combien y en a-t-il qui sont surpris par une mort imprévue, étant actuellement dans le péché ! Les rois et les empereurs ne peuvent se défendre du javelot de la mort, nonobstant toutes leurs diligences.

Septièmement, excitez de temps en temps votre malade à faire des actes de foi, d'espérance et de charité ; mais prenez aussi garde de ne point accabler son esprit par la multitude des choses que vous lui proposeriez. Faites-lui dire une fois : Mon Dieu, faites-moi la grâce que je vous aime de tout mon cœur ; une autre fois : Infinie bonté, je suis très fâché de vous avoir offensé ; à diverses reprises : Mon Dieu, augmentez ma foi, je crois tout ce que la sainte Église enseigne ! O Seigneur, toute mon espérance est en vous ; mon doux Jésus, faites que votre précieux Sang ne soit point épanché en vain pour moi ! O Sainte Vierge, assistez-moi ! ô mon bon Ange, secourez-moi ! ô mon glorieux patron N., obtenez-moi la patience s'il vous plaît. Vous pouvez prononcer ces invocations de bouche, et le malade de cœur, de crainte de s'incommoder en parlant, Dieu ne demandant que notre cœur.

Huitièmement, récitez quelquefois les Litanies de la Vierge ou des Saints, afin que le malade puisse dire, soit de cœur ou de bouche, *ora pro nobis ;* cela lui donnera de la joie et de l'espoir, et il obtiendra de Dieu des aides surnaturelles.

Neuvièmement, excitez tous les assistants à la prière : elle est très puissante pour obtenir la miséricorde divine et pour fortifier les malades contre les attaques des démons.

Dixièmement, servez-vous avec dévotion et avec dextérité de l'Eau bénite, du cierge bénit et du Crucifix.

a) L'Eau bénite est utile durant toute la maladie, et c'est bien fait, entrant dans la chambre, d'en mettre un peu sur le front du malade, si on lui est familier ou si on a de l'autorité ; mais elle sert surtout en la dernière agonie, à cause qu'elle chasse les diables, et les chassant, empêche qu'ils ne puissent tenter celui qui lutte contre la mort ; car les diables mêmes ne peuvent agir à distance contre les personnes.

b) Le cierge bénit nous représente la splendeur de la grâce de Dieu qui nous éclaire, la lumière de la gloire que nous attendons, l'ardeur de la charité qui nous doit enflammer le cœur ; il nous peut remettre en la mémoire que notre cœur s'écoule et se consume comme la cire, et tombe en terre par la mort ; vous pourrez prendre diverses pensées, et en aider votre malade qui est alors dans le combat.

c) En montrant le Crucifix, excitez le malade à espérer en Jésus-Christ qui nous a tous rachetés par ses souffrances en la croix, et qui vient souvent prendre les âmes pour les porter en Paradis ; il se rendit même visible à saint Odon, à saint Allard, à sainte Tharsille, à sainte Marciane et à d'autres.

Onzièmement, il est très utile d'implorer le secours de la glorieuse Vierge Marie et d'exciter votre malade à y avoir une entière confiance : l'expérience en montre de merveilleux effets, ainsi qu'on l'a vu par plusieurs miracles.

Douzièmement, excitez aussi votre malade à se confier au secours de son bon Ange gardien ; ce Prince du Paradis l'a pris sous sa protection dès le premier moment de sa naissance ; il l'a conduit durant sa vie et préservé de plusieurs périls ; il le défendra puissamment à sa mort s'il recourt à son assistance, et j'en apporte divers exemples.

Treizièmement, poussez le malade à se choisir quelque Saint pour patron et pour protecteur en cette bataille si importante : il peut prendre ou celui dont il porte le nom ou celui dont on fait la fête ce jour-là, ou bien celui auquel il sent pour lors plus d'affection.

SECTION III.

Comment un religieux qui n'est point prêtre doit converser avec les enfants.

On remarque en la Vie de saint Alphonse Rodriguez qui fut quarante ans portier chez nous au collège de Majorque, qu'il fit de grands fruits dans l'esprit des écoliers, les dressant à la vertu comme de jeunes plantes que l'on tourne comme on veut.

CHAPITRE PREMIER.

IL FAUT S'EFFORCER D'INSPIRER A UN JEUNE ÉCOLIER UN ARDENT DÉSIR DE GARDER SON INNOCENCE BAPTISMALE.

I. Grandeur dont le péché a privé l'homme. — II. Le Baptême rend les avantages perdus par le péché. — III. Obligation de conserver la grâce baptismale : 1° Par cette grâce l'âme devient l'épouse de Jésus-Christ ; 2° Cette grâce une fois perdue ne se recouvre plus. — IV. Moyens de conserver la grâce du Baptême : 1° En concevoir une grande estime ; 2° Haïr le péché mortel ; 3° Marcher en présence de Dieu ; 4° Fuir les occasions du péché ; 5° Ne jamais mentir.

I. Dieu, créant ce monde visible comme un beau palais, lui donna la terre, ornée d'herbes et de fleurs et enrichie de métaux et d'animaux, pour son plancher, et le ciel, admirable par sa beauté, par sa grandeur, par son soleil et ses astres, pour son toit.

Il en établit roi l'homme qui seul y domine, et qui par la raison se sert de tous les êtres pour ses commodités. Le roi universel fut créé avec beaucoup de merveilleux avantages et du corps et de l'âme.

Son corps était très agréable à voir, de haute stature, bien proportionné en tous ses membres et, comme écrit saint Chrysostome, brillant par une céleste lumière, qui l'environnait de toutes parts et qui le rendait vénérable à tous les animaux, lesquels baissaient les yeux et la tête et quittaient leur naturelle furie à son premier abord.

Son âme surpassait de beaucoup cet éclat, étant embellie de toutes les raretés du Paradis : car elle fut créée dans une très parfaite innocence, et sanctifiée par la grâce qui la rendait fille de Dieu et héritière de tous ses trésors ; elle avait ensuite toutes les vertus qui sont attachées à la grâce, comme les dames d'honneur sont attachées à leur reine, et les dons du Saint-Esprit qui ne l'abandonnent jamais.

Ce premier homme pouvait par son obéissance transmettre à sa postérité toutes ces prérogatives ; mais, ayant enfreint les ordonnances de son Souverain, il perdit tous les ornements dont celui-ci l'avait gratifié, et resta souillé d'un crime si énorme que son Créateur même l'eut en horreur, le chassa du paradis de délices, le condamna au travail et à la sueur, et le destina aux feux éternels, s'il ne faisait pénitence.

II. Nous naissons tous enfants d'Adam et par conséquent pécheurs, apportant au monde la marque de notre père par le péché originel qui nous rend laids et difformes aux yeux de Dieu et des Anges, et dignes d'être à jamais privés de la vision bienheureuse et de la demeure céleste des Saints.

Mais le sacrement de Baptême, comme une source de vie et de vertu, nous lave si parfaitement et nous rend si agréables à ce Souverain de tous les êtres, qu'il nous ennoblit et nous enrichit de tous les ornements que notre premier père avait perdus par son crime ; il verse en l'âme la grâce sanctifiante, comme une divine rosée, qui la purge entièrement de toutes ses ordures ; il y met toutes les vertus théologales, qui sont la foi, l'espérance et la charité, toutes les vertus intellectuelles et toutes les vertus morales,

à savoir la prudence, la religion, la pénitence, la force, la justice, la tempérance, l'humilité, la chasteté et les autres; le Saint-Esprit la rend illustre par ses dons de sagesse, de conseil et autres semblables.

III. Une faveur si rare ne saurait être conservée avec trop de soin, c'est là une vérité trop évidente pour qu'il faille la développer longuement; nous nous contenterons d'en produire deux raisons : elles sont décisives et ne peuvent manquer de faire impression sur nous si nous nous appliquons à les bien pénétrer.

1. La première, c'est que l'âme, étant faite l'épouse de Jésus-Christ par la grâce sanctifiante qui lui est donnée en cette divine régénération, et ayant reçu de lui tous les ornements et toutes les richesses convenables à cette dignité, encourrait son indignation si elle les méprisait et si elle les perdait par sa faute.

Si quelque fille de village, ayant été élevée sur le trône royal et devenue l'épouse de son prince, prenait plaisir à se couvrir le visage d'encre et de fumier ou à se défigurer avec un couteau, ne mériterait-elle pas d'être chassée du palais de son roi et renvoyée dans sa cabane, pour y gémir toute sa vie d'avoir prodigué son honneur et sa fortune ?

Dieu ne veut auprès de soi que des âmes innocentes, et il le déclara à saint Nicolas de Tolentino encore enfant, lui disant ces mots du Psalmiste : *Les innocents et ceux qui ont un cœur pur sont admis en ma compagnie.*

2. La seconde raison qui doit persuader aux enfants la conservation de leur innocence baptismale, c'est qu'elle ne se peut jamais recouvrer. Quiconque a une fois péché mortellement ne peut jamais faire qu'il n'ait offensé son Roi, son Créateur, qu'il n'ait perdu ses bonnes grâces, qu'il n'ait terni sa propre beauté et perdu tous les joyaux qu'il lui avait mis en main.

Si votre prince vous avait donné les plus belles et les plus riches perles de son cabinet, les voudriez-vous jeter

dans un abîme d'où l'on ne les pourrait retirer ? Estimeriez-vous que cette bravade est conforme à la raison, sur l'espoir qu'après beaucoup de larmes et de fatigues il vous les rendrait, et modérerait sa juste colère qui vous avait condamné à être tenaillé avec un fer chaud et à être brûlé à petit feu ?

IV. L'innocence reçue au Baptême est, suivant une image de l'Écriture, comme une liqueur d'un prix inestimable que nous devons porter dans un vase de terre, exposé à se briser à tout moment contre les obstacles dont est semé le chemin que vous avez à parcourir. Vous ne sauriez prendre trop de précautions pour la soustraire aux dangers qui menacent sa conservation, et ce ne sera qu'au prix d'efforts généreux et constants que vous parviendrez à l'en préserver.

Quatre moyens surtout sont très propres à nous faire obtenir ce résultat.

1. Le premier, c'est une haute estime de l'heureux état où vous élève le saint Baptême : *Vous tous,* dit saint Paul aux Galates, *qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous vous êtes revêtus du même Jésus-Christ :* et par conséquent vous reluisez dans tous ses ornements et dans toutes ses vertus, vous êtes entrés dans un bain fait de son Sang et vous en avez empourpré vos vêtements.

Si vous aviez seulement un mouchoir teint du Sang de votre Sauveur, lorsqu'il le versait pour votre salut sur la croix, le jetteriez-vous aux chiens ou aux pourceaux ? N'en feriez-vous pas plus d'état que de tous les diadèmes des rois et des empereurs ? Faites de même de votre âme qui, sortant de cette divine fontaine, est plus noble et plus riche que tous les astres du firmament et que toutes les mines d'or et d'argent.

2. Le second moyen pour conserver l'innocence du Baptême, c'est une haine du péché mortel, comme du plus terrible monstre qui soit ou qui se puisse concevoir tant sur la terre que dans les enfers ; cette furie a changé le

plus beau et le plus éclairé des Anges en le plus difforme et le plus ténébreux des démons.

Lucifer reluisait au plus haut des Cieux, au milieu des Séraphins, comme un roi au milieu de ses princes et de ses sujets ; il n'eut pas plus tôt commis un seul péché, qu'il fut précipité au plus profond des abîmes pour n'en sortir jamais pendant une éternité tout entière : comment donc voudriez-vous donner accès à un dragon si furieux ?

3. Le troisième moyen pour conserver votre innocence, c'est de vous tenir toujours en la présence de Dieu, par un continuel souvenir que son infinie Majesté vous regarde en tout lieu et en tout temps, qu'elle est auprès de vous et en vous, qu'elle y opère sans cesse en toutes vos actions, et qu'elle est résolue de récompenser vos bonnes œuvres et de punir les mauvaises.

Cette pensée vous fera facilement résoudre à ne point faire devant ses yeux ce que vous auriez horreur de commettre en présence de votre père et de votre mère. Souvenez-vous de Dieu, et vous ne pécherez jamais.

4. Le quatrième moyen pour conserver votre innocence, c'est de fuir les occasions du péché. Tenez pour une très certaine maxime, et c'est Dieu qui nous l'enseigne, *que celui qui aime le péril y périra, et que celui qui touchera la poix en sera souillé*. Ceux qui prennent plaisir à marcher au bord des précipices, y tombent souvent et s'y fracassent la tête.

5. Le cinquième et le dernier moyen que j'assignerai maintenant, c'est une généreuse résolution de ne jamais mentir. Un enfant qui aime le mensonge, fera plusieurs péchés dans l'espérance de les cacher sous un voile de malice : Epaënetus disait que les menteurs sont les auteurs et les inventeurs de tous les crimes ; et saint Basile écrit que la vérité est la plus puissante chose du monde, et que le mensonge est la dernière extrémité de la malice.

CHAPITRE II.

IL FAUT IMPRIMER AUX ENFANTS LE DÉSIR DE LA PERFECTION.

I. Dieu veut que nous soyons parfaits. — II. Pourquoi faut-il tendre à la perfection dès la jeunesse. 1° Ce serait une indignité de n'offrir à Dieu que des restes. 2° En différant de se donner à Dieu on perd beaucoup de mérites. — III. Moyen de se rendre parfait dès la jeunesse, traiter filialement avec Dieu. Pour cela trois choses : 1° Crainte filiale des moindres fautes ; 2° Servir Dieu par amour ; 3° Se relever promptement s'il y a chute.

I. Soyez *parfaits,* dit Notre-Seigneur, *ainsi que votre Père céleste est parfait,* comme s'il nous obligeait tous de viser à une perfection qui fût d'une excellence infinie, ainsi que Dieu est infini en son essence et en toutes ses perfections.

Le peintre désire que son tableau ait les meilleures attitudes et les meilleures proportions que l'art y puisse mettre, que les couleurs y soient très vives et que tous les portraits ravissent les yeux des curieux. Zeuxis ne pouvait retirer son pinceau de dessus son travail, parce que, disait-il, son désir était de faire des pièces éternelles et qui durassent dans la mémoire de tous les siècles ; que fera donc Dieu, et que désirera-t-il de ses enfants à qui il prépare un royaume de joie et de gloire qui ne trouvera jamais aucune fin ?

Cette Majesté infinie manifesta son désir à saint Siméon Stylite, lorsqu'il était encore enfant, et dans les premières ferveurs de sa conversion.

II. Plusieurs libertins disent qu'il faut donner quelque chose à la jeunesse et, la laissant jouir des plaisirs qui se présentent, différer l'exercice de la vertu jusqu'à la vieillesse, lorsque les passions sont amorties ; mais ils font grand tort à Dieu et à eux-mêmes.

1. Premièrement, n'est-ce pas un tort insigne que vous

feriez à un Créateur duquel procèdent tous les biens que vous possédez, que de ne lui réserver que des années de rebut, et de donner à ses ennemis les plus belles, les plus florissantes et les plus agréables années de votre vie ?

Solon, l'un des sept sages entre les Grecs, appelait la vieillesse le port de tous les maux, parce qu'ils y abordent tous et y séjournent jusqu'à la mort ; et chacun voit dans une journalière expérience que la vieillesse est une perpétuelle et incurable maladie.

Estimeriez-vous qu'un roi prît plaisir qu'on présentât de beaux boutons de roses à son esclave, et qu'on ne lui réservât que des feuilles flétries et à demi pourries ; qu'on fît boire les vins les plus délicieux à ses goujats, et qu'on ne lui présentât que la lie ?

2. Secondement, celui qui diffère l'exercice des vertus jusqu'à l'âge viril ou jusqu'à la vieillesse, se fait un très grand préjudice, se privant d'une très grande gloire en Paradis et s'en rendant le chemin plus difficile.

Il est évident que si vous vous rangez de bonne heure au parti de la vertu, vous n'aurez nulle difficulté tout le reste de votre vie ; votre âme est une table rase où vous pouvez peindre tout ce qu'il vous plaira ; rien n'y est encore gâté par l'ennemi du genre humain : c'est un vase qui n'a encore aucune mauvaise odeur, et qui retiendra les odeurs et les faveurs du Ciel, si vous les y versez.

Lorsqu'on peut teindre une laine en écarlate, lui donne-t-on premièrement une couleur noire ou une couleur verte ? N'est-il pas incomparablement plus aisé de la jeter d'abord dans le sang des pourpres, que de perdre le temps et l'argent, en l'imprimant d'une autre couleur qui empêche que l'on puisse jamais y réussir, pour en faire un habit royal ?

Si une fois vous vous laissez maîtriser par une mauvaise coutume, elle affaiblira votre âme, la consumera et lui ôtera le moyen de se remettre en l'heureux état où elle avait été mise au Baptême par la grâce de son Souverain ;

vous savez les difficultés que souffrit saint Augustin en sa conversion.

Les gouttes d'eau creusent les pierres ; le fer et l'airain se diminuent par le fréquent contact des mains ; les roues des chariots qui sont une fois courbées, ne se remettent point en leur première droiture ; les bâtons des comédiens ne se redressent jamais, et la coutume surmonte la nature même.

III. Un excellent et facile moyen de se rendre parfait en sa jeunesse, c'est d'agir avec Dieu comme avec un père. Ayez en son endroit un cœur de fils ; vous lui dites tous les jours : *Notre Père qui êtes aux Cieux ;* conformez toutes vos pensées, toutes vos paroles, toutes vos œuvres à cet honneur qu'il vous fait de vous adopter pour son enfant et de vous donner droit à son héritage.

1. Premièrement, si vous lui êtes bon fils, ayez une crainte filiale qui vous retienne dans les tentations et qui vous fasse éviter les moindres fautes, en sorte que vous n'en commettiez jamais aucune de propos délibéré. Vous marchez par un chemin bordé d'ennemis qui vous tendent des pièges partout, et qui vous portent une haine si furieuse que s'ils ne vous peuvent ôter la vie, ils s'efforceront de vous ôter la joie et la santé, en vous faisant trébucher et tomber ; mettez-vous sous la conduite de la crainte de Dieu, elle vous conservera et vous fera arriver à bon port ; elle est, dit saint Grégoire, la gardienne des vertus ; au contraire, la trop grande confiance est souvent cause de la ruine des âmes.

2. Secondement, puisque vous êtes fils de ce Père céleste, retirez votre cœur de la terre et élevez-le en haut. Ayez un très tendre amour pour le Seigneur et pour tout ce qui le concerne ; faites vos actions par amour et non par une crainte servile : l'amour est très doux, très méritoire et très efficace en ce qu'il entreprend. Un peu d'or vaut mieux que beaucoup de plomb ; et un diamant est plus estimé qu'un monceau de pierres.

Aimez Dieu de tout votre cœur ; votre âge est tout de feu, et Dieu en mérite toutes les flammes.

3. Troisièmement, si par malheur vous faites quelque petite glissade, retirez-vous incontinent, frappez votre poitrine, faites un acte de contrition, et sans vous troubler ni vous inquiéter, doublez le pas au chemin de la perfection : cette chute vous nuira peu, et quelquefois vous sera profitable pour vous servir d'aiguillon à une course plus généreuse. Lorsque la plaie est nouvelle, dit saint Jean Climaque, elle est facile à guérir ; si on la néglige et on ne se hâte de la panser, la cure en sera très difficile ; plusieurs deviennent avec le temps entièrement incurables, et si la gangrène s'y met, elles causent la mort.

Si vous êtes mordu par un aspic, dit Aristote, il n'y a point d'autre remède que de couper la partie offensée, autrement la mort est certaine.

4. Quatrièmement, un moyen très utile pour s'avancer dans la vertu, c'est un désir efficace de la perfection ; l'esprit de l'homme est tout-puissant s'il est animé d'une ardente affection ; une grande partie du profit, dit Sénèque, c'est de vouloir faire du progrès en la vie vertueuse.

CHAPITRE III.

IL FAUT EXCITER LES ENFANTS A UN ARDENT DÉSIR D'ÊTRE SAVANT.

I. Importance du désir. — II. La science sert beaucoup à l'acquisition des vertus. — III. La science s'acquiert par le travail. — IV. Il faut travailler dès sa première jeunesse. 1° Le travail des sciences est doux à la jeunesse si elle s'y porte avec ardeur. 2° Dieu aide et bénit la jeunesse lorsqu'elle s'applique aux études. 3° La perte du temps est une perte irréparable. 4° Le bon emploi du temps cause un gain inestimable.

I. Le désir est le premier pas de l'âme, et à proportion qu'il avance, les autres affections suivent. Si le désir est fervent, il les met toutes en feu,

et elles ne trouvent nulle difficulté aux entreprises les plus laborieuses ; s'il est mort ou languissant, elles sont toutes malades et tremblent au moindre travail dans les affaires les plus nécessaires.

II. La volonté est une puissance aveugle qui ne peut nullement se conduire elle-même : elle a besoin dans toutes ses opérations que l'entendement la guide, comme l'œil fait le corps ; suivant que l'entendement est ou n'est pas éclairé et qu'il lui communique ou lui refuse des lumières, cette Reine des puissances de l'âme opère avec plus de difficulté ou avec plus de facilité et de promptitude.

Le philosophe Cliante disait que les savants étaient des hommes raisonnables, et que les ignorants étaient des bêtes brutes ; je dirai seulement que la science est le soleil de l'âme, et que l'ignorance en est l'aveuglement. De là suit que l'ignorant prend souvent des feux follets pour de véritables lumières. Maxime écrit que la vie d'un ignorant est semblable à un songe, qu'il a des fantômes importuns et qu'il les prend pour d'infaillibles vérités, y laissant tromper et emporter son affection. Le philosophe Socrate assure que l'ignorance est l'inséparable compagne du péché ; la science, dit-il, est le seul bien des hommes, et l'ignorance, le seul mal ; car tous ceux qui pèchent sont ignorants.

Si vous doutez du pouvoir de la science pour aider à l'acquisition des vertus, et que les vices de quelques écoliers savants vous fassent douter de cette vérité, je vous découvrirai la cause de leur malheur : ils sont savants et ne laissent pas d'être vicieux, parce qu'ils ne cherchent point Dieu dans leurs études, mais le seul plaisir ou la vanité et quelque illusion des siècles corrompus.

Plusieurs oisillons voltigent par les prairies, lorsqu'elles sont émaillées d'une agréable variété de fleurs ; les uns se plaisent à un tel éclat de mille couleurs entrelacées par un divin artifice ; les autres se récréent dans le parfum de di-

verses odeurs ; les sauterelles y prennent tant de plaisirs qu'elles y chantent et y dansent jour et nuit durant tout l'été ; mais tous ces passe-temps sont vains et n'apportent aucun fruit ; les seules abeilles en tirent un suc utile et en font leur miel.

La lumière du soleil est très agréable, mais si nous nous amusons à l'éclat de ses rayons, sans regarder de nous en servir pour le trafic, pour le labourage ou pour l'exercice de quelques autres arts, la nuit nous surprendra aussi misérables que nous étions à l'aube du jour.

Les sciences rendent une splendeur qui réjouit l'esprit, mais cette joie n'opère pas plus dans l'âme que le son d'une musique passagère ; et si elle ne dirige le cœur et la main, aussi bien que l'oreille et la vue, la connaissance sert de peu, si elle ne vise à l'exercice des vertus.

Pour cette raison les Lacédémoniens ne permirent point d'écrire les lois et les préceptes touchant la vertu de force, parce qu'ils voulaient que la pratique les imprimât dans l'esprit de leur jeunesse.

III. Philon écrit sagement que le travail est le principe et la racine de tous les biens et de toutes les vertus, et que si on l'ôtait de ce monde, il n'y resterait aucun bien ; nous le voyons en toutes choses. La terre, pour bonne et fertile qu'elle puisse être, ne produit que des ronces et des épines si on ne la cultive ; les arbres les plus féconds et qui ont les fruits les plus savoureux, deviennent stériles si on les néglige, et plusieurs de ceux qui sont sauvages deviennent fertiles et produisent des fruits très agréables par le moyen de la culture. L'épine a un fruit fort amer, on dit néanmoins que si on l'ente sur un poirier, elle porte un fruit très doux et excellent.

La même chose se rencontre aux esprits des hommes : personne ne naît ni peintre, ni sculpteur, ni charpentier, ni maçon ; il faut du temps et du travail pour apprendre tous les arts. Pour cette cause, les royaumes et les républiques les mieux gouvernés ont contraint leurs habitants de

rendre compte de leurs travaux, et ont puni sévèrement les paresseux.

Chez les Athéniens, un paresseux était tenu coupable de tous les crimes dont on l'accusait, et il n'était point nécessaire d'en chercher d'autres preuves.

Les Égyptiens se montraient encore plus sévères envers ces âmes languissantes, car ils punissaient de mort tous ceux qui ne savaient aucun métier.

IV. Il faut travailler dès sa première jeunesse. Saint Augustin, n'étant encore âgé que de douze ans, lut et comprit la logique et la rhétorique d'Aristote, sans qu'aucun maître lui en expliquât les difficultés. Les enfants peuvent plus qu'ils ne croient, il n'est besoin que d'une sérieuse application.

Amasis, roi des Égyptiens, contraignait les jeunes gens à parcourir cent quatre-vingts stades avant de manger ; vous pouvez vous avancer tous les jours aux sciences avec moins de peine et de sueur. On n'exige pas de vous une si longue course, mais une raisonnable application de votre esprit pour commencer ce bonheur, et vous y ferez du progrès sans une fatigue excessive ; si vous différez, il faudra une plus fâcheuse contention pour faire quelque considérable avancement.

C'est un grand abus, écrit Sénèque, que de ne point vouloir vaquer à la philosophie, sinon lorsqu'on n'a rien à faire, vu qu'elle nous offre tant de connaissances, que quand nous nous y appliquerions toujours, nous n'aurions point assez de temps pour recevoir toutes ses lumières.

Si donc votre âge est très propre pour réussir dans les classes, pourquoi ne vous résoudrez-vous pas à la diligence ? Le plâtre et l'argile se forment aisément lorsqu'ils sont humides, et l'ouvrier en fait de telles figures qu'il lui plaît ; mais lorsqu'ils sont durcis, tout son travail s'y trouve inutile. La jeunesse se développe si la générosité la pousse ; mais si elle se met à l'oisiveté, elle est absolument perdue.

1. Pythagore avait raison de dire : Choisissez-vous la meilleure manière de vie que vous pourrez ; quelque difficile qu'elle paraisse d'abord, la coutume la rendra plaisante et agréable. Nous pouvons dire de même de toutes les sciences ; il est vrai que leurs racines ont une amertume qui rebute ceux qui commencent, mais le fruit en est très doux, il contente les hommes. La noix et l'amande ont une écorce de mauvais goût et une coque fort dure et difficile à casser, mais l'ouverture n'en est pas plus tôt faite, que la douceur du fruit récompense bien la peine qu'on a prise à le chercher.

Ceux qui creusent les mines d'or et d'argent, travaillent beaucoup pour ouvrir les roches qui cachent ces précieux métaux ; mais, la découverte étant faite, ils ont la matière d'autant plus molle qu'ils pénètrent plus avant dans la terre.

Le moyen d'avoir une solide joie dans l'étude, c'est de s'y porter avec chaleur et avec constance. Le Saint-Esprit décrit les anxiétés et les misères d'un paresseux, par la comparaison d'un chemin plein d'épines où à chaque pas il se pique, et est piqué par d'autres, tantôt par ses parents, tantôt par ses maîtres, par ses hôtes, par ses amis et par tous ceux qui le fréquentent et qui le voient dans la langueur.

Si vous êtes ennuyé et abattu de ce que votre progrès ne paraît point à vos yeux à l'égal de votre désir, consolez-vous : la constance dans le travail vous le fera enfin paraître avec usure. On ne voit point marcher l'ombre d'une horloge, mais au bout d'une heure on s'aperçoit qu'elle est bien avancée.

Les arbres croissent continuellement, et cependant nous n'en voyons l'élévation qu'avec le temps, et nous admirons qu'après quelques années ils ont poussé leur tronc et étendu leurs branches d'une façon merveilleuse.

Le mûrier est le plus sage des arbres ; il ne se précipite point pour jeter ses fleurs et ses fruits, mais il récompense

ce retardement, fleurissant tout en une nuit ; et par ce délai il est moins sujet aux injures du temps que les autres qui se sont plus hâtés.

Quelques esprits s'ouvrent lorsqu'on y pense le moins, et portent des fruits qui servent à toute une ville et quelquefois à toute une province.

2. Pendant que la Sagesse éternelle vivait sur la terre parmi les hommes, elle se plaisait à bénir, à louer et à instruire les enfants, et à les recommander à ses Apôtres et à ceux qui assistaient à ses prédications.

Elle continue encore de les aider par les Anges et par elle-même. Des personnes dévotes virent en songe plusieurs Anges qui portaient un livre écrit dedans et dehors, et le présentaient à saint Éphrem qui commençait à prêcher. Dès ce temps-là il eut une si grande abondance de saintes pensées que sa langue ne pouvait suffire à les annoncer. Lorsqu'il était encore enfant, il avait aperçu lui-même une vigne chargée de beaux raisins, qui semblait avoir pris racine sur sa langue, et s'élevant fort haut s'étendait sur toute la terre ; il y voyait plusieurs oiseaux, lesquels se nourrissaient de ses fruits ; mais plus ils en prenaient, plus il en recroissait qui s'offraient à tous ceux qui en voulaient prendre.

Deux frères étant encore jeunes vivaient ensemble dans une perfection remarquable de sainteté ; ils étaient souvent visités des Anges qui leur donnaient courage et leur montraient que, leurs travaux n'étant que d'un moment, ils en recevraient néanmoins une éternelle récompense. Ces saints jeunes hommes dirent à ces Princes du Paradis qu'ils désiraient ardemment sortir de cette terre de malédiction et de péché pour aller au séjour du divin amour, et pour être dans une totale assurance de ne jamais l'offenser ; les Anges louèrent leur ardeur, et les avertirent néanmoins que la couronne du Ciel méritait bien de plus longs combats, et qu'enfin Dieu donnerait la palme de la victoire à leur persévérance.

3. Un homme qui a en rentes plusieurs milliers de pistoles, sans être obligé à la nourriture et à l'entretien d'une nombreuse famille, se soucie fort peu de la perte d'un ou de deux écus ; mais un pauvre villageois qui a plusieurs enfants sur les bras, qui est accablé de tailles et de gabelles, et qui ne peut qu'avec des sueurs continuelles trouver du pain et des habits, gémit pour la perte d'un teston et d'une pièce de cinq sous.

Un jeune enfant qui se promet les quatre-vingts, les cent années de vie, ne se soucie que fort peu de perdre les semaines entières, et même d'y ajouter plusieurs mois; mais s'il considérait la brièveté de la vie et l'importance de la bien employer, sans doute il en serait meilleur ménager. Gardez-vous de prendre exemple sur lui, mais faites deux réflexions.

Premièrement, considérez que l'heure de votre mort est très incertaine, qu'il y a pour le moins six mille maladies qui peuvent attaquer votre corps, dont plusieurs sont mortelles, que plusieurs morts violentes emportent les plus robustes dans un moment, que l'on met en terre plus de personnes en leur jeunesse qu'en leur vieillesse.

Lorsque vous apercevez sur la mer un vieux vaisseau dont le bois est vermoulu, vous assurez qu'il ne durera plus guères ; mais lorsque vous en voyez un tout neuf, vous n'osez point assurer qu'il durera plusieurs années,car peut-être dans le premier voyage un coup de vent le jettera sur un rocher qui le mettra en mille pièces. Les vieillards ne peuvent vivre longtemps, mais les jeunes garçons peuvent mourir dans peu de jours.

Secondement, méditez que nous mourons à tous moments. Nous sommes semblables à un passant qui entre dans un bateau qui descend sur le courant d'un fleuve rapide et impétueux ; qu'il soit assis, qu'il soit debout, qu'il se couche, qu'il dorme, qu'il se mette en telle posture qu'il lui plaira, il fait toujours voyage et descend toujours avec son pilote.

Dormez, jouez, chantez, occupez-vous aux actions que vous voudrez, le temps passe, vous avancez vers le port de la mort qui vous attend de pied ferme, et à qui vous ne pouvez échapper. Pourquoi perdez-vous misérablement votre temps, pouvant à chaque moment le bien employer et gagner une vie éternelle ?

Troisièmement, pesez mûrement que la plus longue vie n'est que comme le jour d'hier qui est passé, comme nous en avertit le Roi-prophète. Mathusalem a vécu neuf cent soixante-neuf ans, dit la sainte Écriture ; puis elle ajoute : et il est mort. Cherchez-moi toutes ses années, trouvez-m'en une qui reste, trouvez un mois, une semaine, une heure ; tout est passé, il n'en demeure pas un moment, pour en avoir quelque souvenir.

Les naturalistes rapportent qu'auprès du fleuve Tipanis, proche du Bosphore, il naît un animal à quatre pieds et à quatre ailes ; il commence à vivre à l'aube du jour et meurt sur le soir : au matin, il est en son enfance ; à midi, il est en sa jeunesse ; à vêpres, il est vieillard, et au soleil couchant, il meurt ; de sorte que la nature met plus de temps à le produire qu'elle ne lui donne de temps pour la course de sa vie ; il voit, il entend, il vole, il marche, et ne cherche pas ses aliments avec un moindre soin que les autres animaux qui ont une longue vie. L'homme se moque de l'empressement inutile de cet animal, mais la vie du même homme est beaucoup plus courte en comparaison de l'éternité ; et par conséquent elle est très mal employée, s'il ne s'occupe qu'à des divertissements inutiles et à des soins de la terre, sans viser à la culture de l'âme par les sciences et par la vertu.

4. Tous les autres biens, dit Sénèque, sont les biens d'autrui ; mais le temps est à nous : d'où nous devons conclure avec ce philosophe que nous devons nous servir du temps comme de notre propre bien, et d'où dépend tout notre bonheur.

Il n'est nul moment auquel nous ne puissions gagner le

Paradis et une nouvelle gloire d'une éternelle durée ; c'est donc faire une perte inestimable si nous perdons le gain que nous pouvons faire en un seul moment, et c'est un gain sans pareil si nous en faisons un bon usage.

Métroclée le philosophe disait que ce qui est hors de nous (comme l'or, l'argent, les maisons, les métairies, les charges et choses semblables) se peut obtenir à prix d'argent, mais que les arts libéraux s'acquièrent avec le temps. La laine prend certaine couleur tout à coup, une autre ne s'imprime qu'à la longue ; si vous voulez être excellent en la poésie, en l'éloquence, en la philosophie, en la théologie, commencez de bonne heure à vous y appliquer, encore trouverez-vous votre vie très courte pour arriver à la perfection.

C'est un mal déplorable que plusieurs commencent à vivre lorsqu'il faut mourir.

CHAPITRE IV.

COMMENT L'ÉCOLIER SE DOIT COMPORTER ENVERS SES MAÎTRES ET ENVERS SES COMPAGNONS.

I. Devoirs du bon écolier envers ses maîtres : 1° Il doit les aimer ; 2° Les respecter et les honorer. — II. Devoirs du bon écolier envers ses compagnons : 1° Il doit les choisir avec prudence ; 2° S'accommoder à leur humeur ; 3° Les traiter avec civilité ; 4° Fuir les vicieux. — III. Le bon écolier doit éviter la conversation des femmes bien que très vertueuses.

I. A L'ÉGARD de ses maîtres, le bon écolier a deux obligations principales à remplir : il doit les aimer et les honorer.

1. Le fondement de toutes les belles et glorieuses actions, c'est l'amour, qui rend un jeune homme tout-puissant dans les entreprises les plus difficiles, et qui lui donne des forces et de l'allégresse dans les plus fâcheuses ren-

contres. Une personne qui aime reçoit avec respect tous les avis de celui qui possède son cœur, et exécute avec ardeur toutes ses volontés ; que si la haine s'empare d'un esprit, aucune des actions de celui qu'il a pris en aversion ne trouve grâce devant lui, et il le contrecarre en toute rencontre.

Il est donc d'une extrême importance que les écoliers aiment leurs maîtres, pour faire profit dans les études et pour supporter tout ce qu'il en faut souffrir dans diverses occasions.

Premièrement, le motif le plus puissant pour obtenir d'eux ce devoir, c'est que les maîtres sont les pères des esprits qu'ils cultivent et qu'ils polissent, car, par ce travail, ils leur donnent une seconde naissance plus excellente que la première. C'est pourquoi ce grand conquérant de l'Asie, Alexandre, s'estimait plus obligé à Aristote, son maître, qu'à Philippe, son père, parce que, disait-il, mon père m'a donné le corps, et ce philosophe a orné mon esprit et m'en a fait user avec gloire et avec contentement.

Secondement, un autre motif qui vous oblige à l'amour de vos maîtres, c'est le soin et le travail qu'ils prennent pour vous, se tourmentant jour et nuit pour avoir de nouvelles connaissances à dessein de vous les communiquer, pour trouver diverses manières de s'expliquer intelligiblement, afin de vous faire concevoir les difficultés les plus obscures ; ajoutez la peine et l'anxiété qu'ils ont de veiller sur vos actions dans le collège et dans la ville, la douleur qui les accable lorsque vous manquez à votre devoir, et que vous ne correspondez point par votre progrès à leurs espérances et aux promesses qu'ils ont faites à vos parents.

Troisièmement, un dernier motif qui oblige l'écolier d'aimer ses maîtres, c'est l'amour qu'ils lui portent. Vos maîtres vous aiment en travaillant pour vous, n'est-il pas juste que vous les aimiez en recevant le fruit de leurs tra-

vaux ? Vous ne pouvez nullement douter de cet amour en ceux qui vous instruisent, et du désir qu'ils ont de votre avancement et de votre perfection. Si un jardinier sent de la tendresse pour un arbre qu'il a planté ; si un berger aime son troupeau, s'il désire qu'il profite sous sa direction ; si un nourricier se délecte au bonheur de son cher nourrisson, il est hors de doute que ceux qui nourrissent, qui dirigent et qui forment les esprits, sont d'une affection encore plus tendre, plus forte, plus généreuse et plus constante pour ceux dont la charge leur est commise.

Comment donc n'aimez-vous pas ceux qui vous aiment et qui sont poussés à vous aimer, pour vous servir sans épargner aucun travail pendant le jour, ni aucune veille pendant la nuit !

Mais vous dites que votre maître a des emportements fâcheux et ne fait autre chose que vous reprendre et vous punir ; vous n'êtes pas bon philosophe, si vous ne concluez de là qu'il vous aime ardemment. S'il ne vous aimait d'une cordialité particulière, il se tourmenterait fort peu de vos imperfections et vous laisserait dans l'ignorance sans s'émouvoir.

2. Le bon écolier doit aimer et respecter ses maîtres.

Boèce disait que ce que le maître a droit d'exiger de son écolier consiste en trois choses : en l'attention, en la bienveillance et en la docilité ; c'est à savoir que l'écolier doit être docile en son esprit, attentif en ses exercices, et avoir de la bienveillance en son cœur. Il doit être attentif en écoutant, docile en concevant, et avoir de la bienveillance pour retenir avec affection ce qu'on lui enseigne. Cette bienveillance lui attendrit le cœur et l'incline à aimer et respecter son maître ; il voit qu'agissant autrement, il passera pour ingrat et méconnaissant, et par conséquent qu'il sera méprisé des hommes et délaissé de Dieu même.

Dieu assure, dans la Sagesse, *que l'espérance de l'ingrat se fondra comme une glace d'hiver, et périra comme une eau superflue qui se perd dans la terre, sans qu'on se mette*

en peine de la conserver, et que même on jette sans en avoir aucun soin.

C'est un proverbe que tous les sages ont trouvé très véritable, qu'on ne peut rendre la pareille ni à Dieu, ni à ses parents, ni à ses maîtres. Imitez la ferveur de Diogène : il faisait tant de cas du philosophe Antisthène qu'à toute force il voulut avoir ses leçons. Le philosophe, se ne plaisant point à l'humeur de ce bouffon, le chassait souvent ; mais Diogène ne se rebuta jamais et retourna toujours en classe. Comme le maître avait pris un bâton, Diogène présenta le dos : Frappez hardiment, lui dit-il, mais vous ne trouverez jamais un bâton si dur qu'il me puisse chasser d'auprès de vous, tandis que vous enseignerez quelque chose.

Le respect doit porter les enfants à l'obéissance en tout ce qui leur est commandé par leurs maîtres. Plusieurs nations se plaisent à mettre des pendants d'oreilles à leurs enfants, et les enfants s'estiment bien ornés lorsqu'ils portent ainsi une perle ou un diamant ; mais le Saint-Esprit nous enseigne que le plus beau pendant d'oreille c'est l'obéissance.

De ce désir d'obéir dépend tout le bonheur d'un écolier ; car, comme l'écrit saint Grégoire, puisque l'obéissance est la vertu seule qui plante les autres vertus dans nos âmes, et qui les y ayant plantées les conserve, aussi nous pouvons assurer avec certitude que l'obéissance est la seule vertu qui plante les sciences dans l'esprit d'un enfant, qui les y maintient et les y fait croître. Si l'écolier suit la direction de son maître, il ne perdra aucun temps et fera un continuel progrès ; s'il se gouverne à sa fantaisie, il se brouillera l'esprit dans le désordre de ses lectures et de ses compositions, et ne fera nul avancement dans les plus belles et les plus nécessaires connaissances.

II. L'écolier a des compagnons qui fréquentent les classes ainsi que lui, il doit prendre garde à ne se lier qu'avec ceux d'entre eux qui sont en état de le porter au bien.

Celui qui a trouvé un bon ami a trouvé le plus riche et le plus souhaitable trésor qui se puisse rencontrer sur la terre ; c'est Dieu qui l'assure en l'Ecclésiastique. La nature nous fait aussi connaître cette vérité ; et les plus sages des anciens et ceux qui ont fait les plus glorieux exploits se sont attachés à ce principe.

Alexandre le Grand, conquérant incomparable, étant un jour interrogé où il avait mis ses trésors, montra du doigt les amis auxquels il avait donné sa confiance. Darius, roi de Perse, ayant un jour ouvert une pomme de grenade, on lui demanda quelles choses il souhaiterait posséder en nombre égal à celui des grains que contenait ce fruit ; il repartit sans hésiter : Je voudrais de tout mon cœur avoir autant de Zopire. Ce Zopire était un prince généreux qui aimait ardemment son roi, et qui poussé de cet amour lui avait mis, en perdant ses oreilles et son nez, la ville de Babylone sous sa puissance.

1. Le point principal et d'où le reste dépend, c'est de choisir des amis sages et vertueux, et de ne point donner votre cœur à aucun, avant que d'en avoir pris une solide et bien assurée connaissance. Le loup est semblable au chien en grosseur et en couleur, mais il a des affections bien différentes : l'un s'approche pour nous flatter, et l'autre pour nous dévorer. Il faut appliquer son intention et recourir sérieusement à Dieu, pour pouvoir discerner le vrai ami du faux et de celui qui n'en a que l'extérieure apparence. Toute la monnaie qu'on vous présente n'est pas quelquefois bien recevable, il faut la manier, la regarder plusieurs fois et l'éprouver avec la pierre de touche, de peur d'y être trompé.

Ne croyez pas que tous ceux qui s'approchent de vous avec ardeur et avec empressement, soient portés à votre bien par une sincère et désintéressée affection, ce sont souvent des épines et des ronces qui s'accrochent à vous pour leur intérêt, et pour vous ensanglanter dans leur étroite union ; aimez plutôt ceux qui sont semblables à l'olive et à

la vigne, qui portent de bons fruits, encore qu'elles ne s'attachent point à nous.

Plusieurs ressemblent au polype et au caméléon qui changent de couleur selon la variété des objets qu'on leur présente. S'ils voient leur profit et leur contentement dans votre conversation, ils vous suivront comme l'ombre suit le corps ; s'ils s'en imaginent davantage en la conversation de vos adversaires, ils vous quitteront, se moqueront de vous et de vos entretiens, et feront des risées de vos actions qu'ils ont connues par votre fréquentation. Fuyez les esprits volages qui sont la peste des amitiés.

Quand vous aurez trouvé un fidèle et cordial ami qui a la vertu en recommandation, ne vous en séparez plus pour en chercher d'autres ; autrement vous vous mettez en péril de le perdre et de mal rencontrer.

2. Accommodez-vous aux humeurs et aux honnêtes désirs de ceux à qui vous avez confié votre cœur, autrement le dépit et le peu de contentement qu'ils auront en votre compagnie les sépareront bientôt de vous ; imitez les deux yeux de votre tête qui ont toujours les mêmes mouvements : si l'un se lève, l'autre le suit ; si celui-ci s'abaisse, le premier le fait avec une pareille condescendance et facilité.

Ne flattez pas néanmoins les vices de vos amis, autrement, comme écrit Sénèque, par cette lâche tolérance, vous les empêcherez de se corriger ; ne les reprenez pas néanmoins à tous propos, car vous passeriez pour un importun ; il faut laisser mûrir l'abcès pour le percer, et agrandir la plaie pour la guérir.

Entre les bons choisissez toujours les meilleurs, à dessein de vous former sur leurs actions et de vous animer à la perfection par leurs discours ; ceux qui demeurent au soleil, bien qu'ils n'y fassent nulle réflexion, en reçoivent la lumière, en sentent la chaleur et y prennent un teint nouveau. Personne ne peut demeurer longtemps dans la boutique d'un apothicaire sans en ressentir les parfums et

un air pur et salubre qui fortifie le corps de ceux qui y font quelque notable séjour.

3. Étudiez-vous à la civilité et à une douceur agréable ; un vin rude n'est point propre à boire, et une manière rustique et sauvage dans la conversation rebute tous ceux que l'on fréquente. Apprenez dès votre jeunesse ce que vous voulez pratiquer toute votre vie ; vivez de telle sorte dans les Collèges et dans les Universités, qu'étant de retour dans votre logis et dans votre ville, on voie que vous vous êtes appliqué à la vertu et à la bienséance aussi bien qu'à la perfection. Un peu de science bien débité vaut mieux et est mieux reçu que beaucoup de doctrine avec une arrogante rusticité ; un homme qui est propre et honnête, paraît plus dans un habit médiocre qu'un rustique dans un habit de velours et d'écarlate.

4. S'il est nécessaire de fréquenter les écoliers vertueux pour se perfectionner en la vertu, il est encore plus nécessaire de fuir les vicieux pour ne point être précipité dans le vice ; il est bien plus facile de jeter dans un abîme celui qui marche sur le bord d'un rocher, qu'il n'est possible de pousser à la cime d'une montagne une masse de chair, qui par son propre poids roule au bas de la vallée.

Notre nature est inclinée au mal dès la jeunesse, et tous nos sens et nos appétits se révoltent contre nous ; que fera-t-elle si elle est poussée par une extérieure violence ? Les fleuves qui entrent dans la mer n'y portent point la douceur de leurs eaux, mais ils en contractent incontinent la salure ; si dans un concert de musique une voix est discordante, toutes les autres ne la corrigent pas, elle gâte toute l'harmonie et ôte tout le plaisir des auditeurs.

Si vous doutez de la bonté de quelqu'un, informez-vous de lui auprès de ceux qui l'ont fréquenté, et jetez souvent les yeux sur ses agissements ; si vous tenez votre âme nette, vous distinguerez facilement les bons d'avec les mauvais, comme un soldat qui a bonne vue discerne de

loin les bataillons de son armée d'avec ceux de l'armée des ennemis.

Résolvez-vous à une généreuse fermeté de cœur qui ne se laisse point emporter à la violence des imprudents ; méprisez leur amitié et leur estime, mû par cet oracle de saint Paul : *Si je plaisais aux hommes, je ne serais point serviteur de Jésus-Christ.*

Votre Ange gardien vous voit, vous considère, remarque tous vos pas et tous les compagnons que vous fréquentez ; tâchez plutôt de lui agréer qu'à des fripons, autrement il vous punira avec sévérité, et puis vous abandonnera entièrement.

III. Le bon écolier doit éviter la conversation des femmes bien que très vertueuses.

C'est un paradoxe presque incroyable que la vertu même des femmes est périlleuse aux hommes ; il est toutefois vrai que, comme le bon vin enivre plus facilement que celui qui ne l'est pas, aussi une bonne femme nuit quelquefois plus qu'une mauvaise, à cause qu'on n'est point sur ses gardes pour le bon règlement des yeux, des paroles et des petites libertés innocentes, qui ne laissent point d'attendrir le cœur et de troubler l'imagination.

Le meilleur bois fait un feu plus ardent et beaucoup plus brûlant que celui qui est moindre.

Ce qui rend ces sortes de relations si périlleuses, principalement quand elles sont fréquentes et qu'elles se prolongent, c'est qu'on ne soupçonne pas le danger auquel elles exposent. Et cependant saint Augustin ne fait que constater une vérité d'expérience quand il dit à ce propos qu'il est impossible d'être environné de flammes et de ne point ressentir l'atteinte du feu. De là ces chutes épouvantables de tant d'imprudents et même parfois celles des personnages d'une éminente vertu, comme on peut le voir dans la Vie de saint Jacques l'ermite, dans celles de saint Martinien et de plusieurs autres.

CHAPITRE V.

COMMENT LE BON ÉCOLIER DOIT SE COMPORTER ENVERS SES PARENTS ET ENVERS LES AUTRES DANS SON LOGIS.

I. Devoirs des enfants envers leurs parents : 1° L'Amour ; 2° L'Honneur ; 3° L'Obéissance ; 4° L'Assistance. — II. Devoirs réciproques des frères et des sœurs. Ils doivent s'aimer : 1° Pour faire plaisir à leurs parents ; 2° Dans leur propre intérêt à eux-mêmes.

Ce n'est point assez qu'un jeune enfant soit modeste et respectueux envers ses maîtres, trois ou quatre heures en classe, il doit passer le reste du temps saintement dans sa maison ; exhortez-le donc d'y faire son devoir, afin de ne déplaire jamais à Dieu son souverain Seigneur.

I. Les enfants doivent à leurs parents quatre choses, qu'ils ne sauraient leur refuser sans se rendre grièvement coupables et attirer sur eux des châtiments en ce monde et en l'autre.

1. Premièrement, qu'aimeraient un fils et une fille s'ils n'aiment leur père et leur mère ? Ils leur doivent les yeux qui les éclairent, les bouches qui les nourrissent, les oreilles qui les instruisent, et les corps qui sont les maisons des âmes. Sans ce père et cette mère Dieu ne les eût jamais créés, ils doivent donc à leurs parents tout ce qu'ils ont.

Dites-moi de grâce, si vous aviez les yeux crevés, et que je les guérisse avec un signe de croix, ne m'aimeriez-vous pas ? Et si vous ne le faisiez, ne mériteriez-vous pas qu'on vous les crevât pour la seconde fois ? Si votre langue était tombée de votre bouche, et qu'un chirurgien eût tant de dextérité et de bonheur que de vous la remettre à sa place, ne l'affectionneriez-vous pas ? Si votre cœur se fen-

dait en deux, et que cet accident vous mît à deux doigts de la mort, n'est-il pas véritable que si votre plus mortel ennemi accourant vous mettait une drogue dans la bouche, qui rétablît votre cœur en son entier et vous rendît la vie et la santé, vous l'aimeriez non d'une partie, mais de toute l'étendue de ce cœur qu'il vous aurait guéri ? Et qu'est-ce que votre œil, votre langue et votre cœur, si vous le comparez avec toute votre tête, toute votre poitrine, toutes vos entrailles et tous vos autres membres ? Pourquoi donc, si vous aviez mille cœurs et mille vies, ne les donneriez-vous pas, mû d'un pur amour, à ceux de qui vous les tenez ?

2. Secondement, le fils et la fille doivent honneur et révérence à leur père et à leur mère, et ils sont obligés de le faire de paroles et d'actions. Donnons quelques détails à cet égard.

Premièrement, ne contestez jamais contre eux avec chaleur, pour quelque sujet que ce soit. Pomponius Atticus fit serment, à la mort de sa mère, qu'en toute sa vie ils n'avaient jamais eu aucune querelle ensemble.

Secondement, ne dites en aucun temps la moindre parole qui puisse attrister vos parents ; ils sont les images de Dieu, dit Platon.

Troisièmement, gardez-vous soigneusement de parler mal d'eux à qui que ce soit ; si quelque action vous déplaît en eux, ensevelissez-la dans votre cœur, et qu'elle ne sorte jamais de votre bouche.

Quatrièmement, ne vous rebutez point des chagrins et des amertumes de vos parents avancés en âge ; et même s'ils vous châtient avec trop de sévérité, supportez cette douleur avec patience, dans le souvenir que s'ils vous avaient coupé un bras, arraché un œil, déchiré une oreille, encore leur seriez-vous redevable de l'autre bras, de l'autre œil, de l'autre oreille, et même du reste de votre corps.

Cinquièmement, maintenez vos parents en honneur, et même par vos propres abaissements. Léon II, empereur d'Orient, exerça cette vertu d'une manière ravissante ; il

avait reçu l'empire de la main de Léon I, son oncle, mais il posa sa couronne et son sceptre aux pieds de son père, et l'éleva sur le trône.

3. Troisièmement, l'un des principaux et des plus nécessaires devoirs des enfants, c'est l'obéissance, recevant les commandements avec humilité et les exécutant avec promptitude et allégresse ; c'est pourquoi Jésus-Christ notre Sauveur a voulu que sa soumission fût expressément marquée dans l'Évangile, pour être un modèle parfait des autres ; il obéissait en tout pendant sa vie à saint Joseph son père nourricier et à la Vierge Marie sa mère, et il voulut mourir sur une croix dans un supplice très ignominieux, par l'obéissance qu'il rendit à son Père céleste, se laissant conduire comme un agneau qu'on mène à la boucherie, et qui ne résiste point à ceux qui le veulent égorger.

4. Quatrièmement, les enfants ont en outre le devoir de servir et d'assister leurs parents dans leurs maladies, dans leur pauvreté, dans leur vieillesse et dans leurs nécessités temporelles ou spirituelles. Ils sont tenus de prier pour leurs âmes après leur mort et d'exécuter pieusement leurs dernières volontés.

II. Les frères et les sœurs ont à remplir vis-à-vis les uns des autres des devoirs réciproques. Ces devoirs consistent principalement à s'aimer.

La nature et la grâce fournissent aux frères et aux sœurs plusieurs raisons de s'entr'aimer les uns les autres.

1. La première se tire de la considération de leurs parents, qui reçoivent une sensible joie lorsqu'ils voient tous leurs enfants en paix, avançant ainsi leur maison et leur salut par des secours mutuels. Le cœur des parents est comme un centre d'amour, où toutes les lignes étant unies se joignent d'autant plus que la proximité du sang les en approche, et ce lien mutuel les enracine d'autant plus en leur principe qu'elles se plaisent à se voir plus proches l'une de l'autre.

2. La seconde raison qui vous doit porter à aimer vos frères et vos sœurs se tire de vous-même.

Premièrement, s'ils sont riches, éloquents, vertueux, réjouissez-vous de leur avancement comme de votre propre bien ; vous y avez votre part, et vous pouvez puiser dans la source qui naît en leur maison, selon les besoins qui arriveront à la vôtre.

Secondement, l'utilité de vos enfants ne vous fait pas moins une obligation d'aimer vos frères et vos sœurs. Votre vie est sans cesse dans l'incertitude, elle vous peut quitter aujourd'hui ou dans peu de semaines ; si Dieu dispose de vous par une mort imprévue, laquelle laisse vos affaires embrouillées, qui est-ce qui les mettra au net, sinon ceux qui en ont plus de connaissance, et que la nature oblige d'y porter la main. Si chacun sait que vous avez été un mauvais frère, qui est-ce qui voudra paraître vous avoir été bon ami, et, par cette amitié, faire croire à vos parents et à vos concitoyens qu'il était cause par ses rapports et par ses conseils de la division qui partageait votre cœur et aliénait votre esprit?

Troisièmement, la dernière raison de cette amitié fraternelle, c'est l'avancement de votre honneur et de vos biens de fortune ; les rayons que jettent vos frères et vos sœurs rejaillissent sur vous, vous éclairent et vous rendent plus illustres, leurs richesses couvrent votre pauvreté, et leurs vertus couvriront vos fautes et en empêcheront le châtiment. Eschyle était en péril d'être lapidé par les Athéniens pour son impiété ; Amynthas son jeune frère, qui avait fait preuve de sa valeur dans les armées et en avait remporté de beaux prix, étendit son bras qu'il avait souvent employé au service de la république, et qui était pour lors sans main ; ce spectacle toucha si fort les juges, qu'ils donnèrent la vie à Eschyle par respect pour ce vertueux frère.

CHAPITRE VI.

LES JEUNES ENFANTS DOIVENT LIRE DE BONS LIVRES ET REJETER LES MAUVAIS.

I. Utilité de la lecture des bons livres. — II. Que faut-il chercher dans la lecture ? — III. On doit éviter la lecture des mauvais livres.

I. Si l'on veut que la terre produise une bonne moisson, il faut jeter une bonne semence ; si l'on veut qu'un jeune homme produise un jour d'excellentes œuvres, il faut l'appliquer à la lecture des auteurs les plus habiles et les plus renommés en la faculté où il étudie.

Zénon consulta l'oracle pour apprendre comment il pourrait mener une louable et vertueuse vie ; l'oracle repartit : Si vous fréquentez les morts. Zénon reconnut incontinent qu'on lui ordonnait la lecture des anciens philosophes : il pratiqua ce conseil et devint un homme très habile et très estimé.

II. Ne vous amusez pas si fort aux paroles, que vous ne soyez encore plus soigneux de retenir quelque bonne sentence qui vous soit utile à réformer vos mœurs et celles des autres ; le fruit est toujours meilleur que les feuilles. Nous estimons précieuses les fleurs qui ont non seulement la variété des couleurs et la bonté de l'odeur, mais qui joignent à ces perfections une force extraordinaire pour guérir les maladies du corps. Les paroles sans un bon sens ne sont qu'un vent et un son inutiles ; elles passent et ne profitent de rien ; elles ne font que chatouiller l'oreille et enfler le cœur par une vanité puérile.

III. Il faut éviter encore avec plus de soin la lecture des livres pernicieux, qu'il ne faut avoir d'ardeur pour lire

les bons et profitables, d'autant que la peste se communique plus facilement et fait plutôt une mortelle impression sur les esprits de la jeunesse, qu'un bon livre n'en vivifie et sanctifie la vertu.

Les livres mauvais sont de deux sortes : ils contiennent quelque chose ou contre la foi ou contre les bonnes mœurs ; les uns et les autres sont un poison très dangereux, et d'autant plus que le poison coule plus doucement dans un style fleuri ou rempli de pointes d'esprit et de railleries ingénieuses et surprenantes.

1. Imitez les abeilles qui ne se reposent jamais sur des fleurs pourries, sachant bien que leur miel en serait corrompu ; fuyez les livres qui par leur haleine pourraient flétrir votre pureté.

2. Il y en a tant d'autres qui ont d'aussi belles paroles, et qui contiennent de très pures et très brillantes vérités.

3. Il faut rejeter même les choses les plus attrayantes, lorsqu'il y a un mauvais mélange. Il n'y a nulle eau si salutaire dont on veuille boire lorsqu'elle s'est jetée dans la boue ; ni viande si exquise dont on veuille seulement goûter, si l'on a quelque soupçon qu'il y a du venin dans le plat, fût-il d'argent, d'or et de pierres précieuses.

Beaucoup moins faut-il perdre de temps et embrouiller son esprit dans la lecture des livres hérétiques ou soupçonnés de contenir quelques erreurs. Les vérités de notre foi sont surnaturelles, et par conséquent élevées au-dessus du raisonnement humain ; les hérétiques s'en tiennent à la pure nature et ne portent pas leurs pensées plus haut que leurs sens, et au plus, ils se tiennent dans le raisonnement naturel. Quoi donc, si notre entendement ne peut pénétrer la nature d'une abeille, d'une fourmi, d'un ciron et de la moindre des herbes, comment pourrait-il concevoir les ineffables mystères de la Très Sainte Trinité, de l'Incarnation, de la prédestination, du Saint Sacrement et des autres vérités de la foi ?

Modérez votre curiosité, et vous perdrez ces fantaisies

de vouloir savoir ce qu'il faut croire ; la science se connaît par la cause ; la foi se perfectionne par l'humilité et par la soumission de notre jugement à l'Église qui est, dit saint Paul, *la colonne et le soutien de la vérité, et qui ne peut se tromper.*

CHAPITRE VII.

IL FAUT SURTOUT EXHORTER LES ENFANTS A LA PIÉTÉ DANS L'ÉGLISE.

I. Utilité de la piété. — II. Comment il faut entendre la Messe ; — III. Assister au sermon ; — IV. Aux Vêpres. — V. Le bon écolier doit être Congréganiste.

I. La piété, dit l'Apôtre, est utile à tout ; c'est en vain qu'un jeune écolier s'efforce, depuis le matin jusqu'au soir, de faire son thème, de mettre sa leçon dans sa mémoire, d'écouter et d'argumenter en classe, de faire en un mot tous les exercices nécessaires pour l'acquisition des sciences, si, s'avançant en la connaissance des créatures, il s'ignore lui-même, et pénétrant la nature du ciel et de la terre, il néglige la connaissance et l'amour du Créateur. Voyons donc ce que vous lui pouvez dire pour l'aider à se bien comporter aux exercices qui concernent plus particulièrement le culte de Dieu : en ayant déjà traité au livre deuxième, j'en dirai seulement ici un mot très brièvement.

II. Tous les chrétiens doivent entendre la Messe avec grand soin.

Le premier et le plus important exercice de piété, c'est le très saint sacrifice de la Messe, qui pour cette raison se fait le matin, afin que l'esprit étant plus libre et plus à soi, s'y applique dans une plus sérieuse attention et dans des affections plus élevées. Il faut y exercer trois vertus : le silence, la modestie et la dévotion.

1. Premièrement, le silence est nécessaire en tout temps dans les églises, Dieu ayant dit : *Ma maison est une maison de prières.* Mais nous y sommes beaucoup plus obligés durant la Messe, vu que c'est le même sacrifice qui fut offert pour nous sur la croix, et le même Dieu y est la victime, bien que d'une sorte non sanglante : de là vient que les Anges s'y trouvent volontiers et en grand nombre. Saint Chrysostome les y voyait souvent, qui se contenaient dans une extrême modestie, humilité et révérence ; saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, faisait taire ou sortir de l'église tous ceux qu'il voyait causer durant la Messe.

2. Secondement, la modestie est nécessaire en vous tenant dans une posture bienséante, sans vous courber indécemment sur quelque banc, et sans vous tenir à genoux en potence. Vous pouvez vous asseoir, vous tenir debout ou vous tenir à deux genoux en terre. Contenez aussi vos yeux, ne les jetant point à la rustique par l'église avec danger d'y prendre des représentations qui troubleraient vos prières ; jetez-les sur votre livre, sur l'autel, sur quelque dévote image, ou baissez-les humblement à terre dans le souvenir que vous n'êtes qu'un peu de cendre et de poussière.

3. Troisièmement, la dévotion est l'âme de ce divin exercice et une source sacrée du silence et de la modestie ; car lorsque l'esprit est rempli de saintes affections, et qu'il parle avec ardeur et avec contentement à son Créateur, il n'a garde de s'amuser à des regards impertinents et à des paroles inutiles.

III. N'omettez pas d'instruire les enfants de la façon dont ils doivent assister à la prédication.

La nourriture n'est point plus nécessaire au corps pour le conserver, pour le fortifier et pour le faire croître, que l'instruction qui se donne dans les églises l'est à l'âme pour se perfectionner. Saint Augustin nous l'enseigne par ces paroles : Tel qu'est le corps qui a jeûné plusieurs jours,

telle est l'âme qui ne se repaît pas assidûment de la parole de Dieu. Cette parole, dit saint Denys, est semblable à l'eau qui vivifie et rend fécond, au lait qui donne l'accroissement, au vin qui récrée, et au miel qui purge et qui conserve.

Quel champ avez-vous jamais vu porter du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine, et même du blé sarrazin, sans que l'on en ait premièrement jeté la semence? La parole de Dieu est la semence de toutes les vertus, comme l'assure Notre-Seigneur; jetez-la en votre cœur, elle y portera des fruits admirables. Mais par quels moyens ferez-vous profit au sermon? Je vous en présente quatre.

1. Allez au sermon avec avidité, et assistez-y avec attention, afin que vous receviez mieux la doctrine qui s'y enseigne, et que vous ne laissiez point tomber à terre ce qui vous est envoyé du Ciel.

2. Ayez une modestie vraiment chrétienne, qui vous fasse garder le silence dans l'église avant que le prédicateur arrive, soit en priant, soit en lisant quelque bon livre; qui vous empêche de retourner la tête de côté et d'autre, lorsqu'il dit sa prédication; qui vous fasse éviter les risées, si quelque mot lui échappe dont votre imagination soit choquée, ou qu'il dise quelque chose qui vous semble incroyable.

Si on lit, si on entend lire les lettres et les ordonnances des princes et des rois de la terre avec attention, avec modestie et avec silence, ne devons-nous pas porter un extrême respect aux messages du Roi des cieux, d'où dépendent votre bonheur et votre malheur éternel?

3. L'humilité sert beaucoup pour faire profit à la prédication; ce qui vous est annoncé, c'est la parole de Dieu; vous vous y devez donc comporter comme si Dieu même vous prêchait; les légats et les hérauts tiennent la place des rois et des papes qui les envoient, et si quelqu'un leur fait tort, ceux qu'ils représentent le ressentent comme fait à leurs propres personnes.

4. Ecoutez le prédicateur, ainsi que votre maître, et ne vous en faites point le juge ; ne cherchez point en ses discours les fleurettes des paroles choisies et affectées, qui énervent l'éloquence et font perdre l'attention et la solidité des raisons. Quintilien qui a donné d'excellents préceptes de rhétorique, vous avertit de ce défaut ; le sens, dit-il, n'a plus de force lorsqu'on loue les paroles.

IV. Ayant traité déjà au livre II^e^, chapitre x de la façon dont il convient d'assister à Vêpres, il me suffit de vous dire maintenant qu'en vous rendant assidu à ces offices, vous éviterez facilement les mauvaises compagnies qui vous traîneraient à la débauche ; et par ce moyen vous vous exempterez de plusieurs péchés, vous vous maintiendrez dans votre innocence, vous conserverez la dévotion que vous avez acquise à la Messe par la présence de votre Sauveur et Rédempteur, vous édifierez bien tous vos compagnons, et vous mériterez beaucoup devant Dieu.

Le Prophète royal dit que les jours des serviteurs de Dieu sont pleins, c'est-à-dire, que nul moment de leur vie n'est vide, sans l'exercice de quelque vertu ; si cela doit être véritable en chaque jour, à combien plus forte raison se doit-il vérifier les jours de fête et de dimanche, vu qu'ils sont particulièrement consacrés à Dieu, qu'ils sont saints, et qu'ils sanctifient les chrétiens.

Plusieurs font de ces jours divins une chimère monstrueuse : le matin, ils vont à la Messe avec ardeur, ils y demeurent avec piété, et en sortent avec un maintien modeste et retenu ; vous les prendriez pour des enfants dévoués entièrement au service de Dieu ; mais ils n'ont pas plus tôt dîné qu'ils paraissent comme transformés en une autre nature ; ils sortent du logis avec précipitation, ils se mêlent à la première compagnie avec témérité, ils la suivent sans aucune crainte de Dieu, ils se jettent dans un tripot ou dans un cabaret pour y jouer ou boire le reste du jour, avec la perte de leur temps, de leur raison et de leur conscience. Soyez toujours un même homme, puisque

vous avez toujours un même Dieu, qui vous voit en tout temps, et qui veut vous donner dans l'éternité ce que vos bonnes ou mauvaises œuvres auront mérité.

V. Le bon écolier ne doit pas manquer de faire partie de la Congrégation de Notre-Dame.

Le pape Grégoire VII, écrivant à Mathilde, fille de Béatrix, duchesse de Toscane, lui dit ces mots : Ayez une ferme résolution de ne plus offenser Dieu, versez votre cœur et vos larmes avec une pleine confiance devant la Vierge Marie, et je vous assure que jamais une mère ne vous recevrait avec autant d'allégresse et de promptitude, que le fera cette Mère de bonté et de miséricorde.

C'est la raison pour laquelle on se met sous sa protection dans les Congrégations et dans les Confréries; et elle s'y comporte avec une tendresse et une charité très grande, comme elle a toujours fait en tous les siècles pour toutes sortes de nécessités.

Cette Mère de bonté et de miséricorde ne rejette personne, bien qu'on soit dans un âge fort avancé ; mais elle a une particulière inclination pour les enfants à cause de leur innocence. Aussitôt qu'elle eut salué sa cousine sainte Élisabeth, saint Jean tressaillit dans les flancs de cette Sainte et y fut sanctifié ; elle le reçut entre ses bras au sortir du sein de sa mère, et lui obtint plusieurs grâces du Ciel.

Elle a obtenu la naissance de plusieurs enfants, qui sans son assistance spéciale ne fussent jamais venus au monde; elle a donné la santé à d'autres qui étaient déjà plus âgés, comme à saint Adalbert, apôtre de Bohême et de Pologne; elle a pourvu aux nécessités temporelles des autres, comme elle l'a fait pour le bienheureux Herman à qui elle donnait quelquefois de l'argent; elle a éclairé de la lumière des sciences les plus idiots, comme Albert le Grand; elle a pris des enfants pour ses époux, ainsi que le bienheureux Robert, abbé de Molesmes. Sa mère étant grosse de lui, la Vierge sacrée lui apparut tenant en sa main un anneau

d'or. Je veux, dit-elle, prendre pour mon époux le fils que tu portes dans tes entrailles, cet anneau en sera la marque.

Priez-la avec ferveur et avec une ferme espérance, et elle vous obtiendra de son cher Fils tout ce que vous désirerez. Saint Thomas d'Aquin étant près de la mort assura qu'il n'avait jamais rien demandé à Dieu par l'entremise de la Vierge, qu'il ne l'eût obtenu.

CHAPITRE VIII.

COMMENT LE RELIGIEUX QUI N'EST POINT PRÊTRE SE COMPORTE ENVERS UN ENFANT QUI CHOISIT UN ÉTAT DE VIE.

I. Le religieux convers peut avoir à donner un conseil relatif au choix d'un état de vie. — II. Principe général : Il faut suivre sa vocation sous peine de mettre en danger son salut. — III. A quelles marques on peut reconnaître sa vocation. — IV. Que faire quand les parents s'opposent à la vocation.

I. Le plus court et le plus sûr, c'est d'abandonner toute cette direction au confesseur ; mais comme nous savons que notre frère saint Alphonse Rodriguez en a aidé beaucoup en ce difficile passage, et que dans certaines circonstances on peut demander votre avis, je vous en faciliterai la résolution.

II. Chacun doit se rendre docile à suivre la vocation de Dieu s'il ne veut compromettre gravement l'affaire de son salut.

Toutes les terres ne donnent point à leurs maîtres toute sorte de biens ; les unes sont chargées de forêts, les autres se mettent en prairies, et quelques-unes se labourent ; celle-ci est propre à la production, celle-là rend de l'orge, et une autre ne peut donner que de l'avoine.

La grâce procède d'une pareille manière ; tous les hommes ne sont pas propres à tous les états ; le malheur est que

l'amour-propre nous aveugle tous en cette affaire importante, et fait le choix de ce qui nous est dommageable ; il faut recourir à Dieu avec un parfait désir de suivre ses volontés pour cinq raisons.

1. Dieu est la lumière qui éclaire tous les hommes, et la source originaire de toutes les lumières qui y contribuent ; lui seul connaît notre naturel et la proportion qu'il a avec l'état que nous devons entreprendre ; lui seul sait toutes les bonnes et toutes les mauvaises rencontres qui nous arriveront, si nous suivons une telle vocation ; lui seul sait les grâces qu'il nous veut prodiguer, et sans lesquelles nous ne pouvons rien faire qui soit utile à notre salut.

2. La volonté de Dieu est très sainte, et nous ne pouvons faillir en la suivant, et la nôtre est souvent corrompue par ses appétits désordonnés ; la volonté de Dieu est la règle de toutes les volontés des Anges et des Saints du Paradis, et ils n'ont nul mouvement qu'à dessein de s'y conformer ; elle ne peut se tromper, ni abuser personne ; prenons donc une étoile si éclatante et si sûre, qui nous mènera au port du salut sans nous fourvoyer.

3. Nous sommes obligés de suivre la vocation de Dieu, parce qu'il est notre souverain Seigneur à qui nous devons la vie et tout ce que nous avons de bien. Si nous voyons les serviteurs des princes et des rois, et même de médiocres bourgeois d'une ville et d'un village, si prompts à un seul clin d'œil de leurs maîtres qu'ils se transportent en tous les lieux où ils sont envoyés, au milieu des glaces et des neiges de l'hiver, et dans les plus cuisantes chaleurs de l'été, que devons-nous faire pour le Roi des rois, qui a le domaine absolu des hommes et des Anges, et de tout ce qui est au Ciel et sur la terre ?

4. Nous devons suivre la vocation de Dieu, d'autant qu'il comble de biens et de grâces ceux qui se rendent souples à ses volontés. Il appela Abraham et le fit sortir de la maison de ses parents et de tout son pays pour aller

là où il lui déclarerait. Abraham obéit, et en récompense il fut fait le père des croyants : Dieu lui donna une nombreuse postérité, d'où sont issus plusieurs rois et le Sauveur même de tous les hommes.

5. Dieu punit avec rigueur ceux qui ne suivent point leur vocation ; il nous en assure par le plus sage de tous les rois : *Je vous ai appelés, et vous avez refusé de m'obéir ; je vous ai tendu la main pour vous conduire où je vous désirais mener, et personne n'a daigné me regarder pour me suivre ; vous avez méprisé mes conseils, et vous vous êtes moqués des reproches intérieurs que je vous ai faits souvent ; je me moquerai de vous à mon tour au jour de votre perte, et lorsque les malheurs que vous craignez vous accableront, je n'en ferai que rire ; lorsqu'une soudaine calamité vous arrivera, et que la mort vous surprendra comme une furieuse tempête, et que vous serez abattus d'affliction et d'angoisses, vous m'invoquerez, et je n'exaucerai point vos prières ; vous vous lèverez pour courir à moi, et vous ne me trouverez pas.*

III. Il y a des marques auxquelles on reconnaît la vocation divine.

Dieu appelle ses élus de diverses manières : saint Antoine se résout de quitter le monde, entendant cette sentence de l'Évangile prononcée à l'autel par un prêtre : *Si vous voulez être parfait, vendez tous vos biens, et donnez-les aux pauvres, et suivez-moi.*

Notre Sauveur appelle lui-même saint François ; la glorieuse Vierge Marie persuada à Jean Nunez, qui fut après patriarche d'Éthiopie, d'entrer dans la Compagnie de Jésus ; les Anges commandèrent à saint Ide de sortir de son pays, et conduisirent saint Onuphre au désert.

Vous ne devez nullement attendre ces vocations extraordinaires. Dieu conduit le commun des hommes par le raisonnement, par les illustrations intérieures, par les secrets mouvements du cœur : il faut ouvrir les yeux et les oreilles pour entendre sa voix et pour la suivre.

1. Prencz quinze jours ou un mois pour vous bien mettre dans l'esprit cette proposition : Je veux faire ce que Dieu m'inspirera, et que je connaîtrai être de sa très divine volonté ; il est mon souverain Seigneur à qui je dois tout ce que je suis : il m'a créé, conservé, racheté ; il m'a mis dans son Église par le Baptême ; il me pardonne tous les jours mes péchés par la Pénitence ; il me nourrit souvent de son précieux Corps et de son précieux Sang ; il me donne plusieurs grâces pour m'empêcher de tomber, pour me relever, pour exercer divers actes de vertus et acquérir une gloire immortelle.

2. Ce fondement étant fermement établi, prenez un autre mois pour comparer l'état du monde et celui de la Religion, regardant non seulement celui qui est plus parfait en soi, mais aussi celui qui est plus propre à votre naturel, à vos forces, à votre inclination, aux affections que Dieu vous donne intérieurement, et aux lumières qu'il vous fait paraître.

3. Si vous vous résolvez à demeurer dans ce siècle, il faut prendre encore un bon mois pour considérer si Dieu vous appelle au mariage ou à l'état de prêtrise ; tel se sauvera dans le célibat des prêtres, qui se damnerait dans le tracas du mariage, et tels quelquefois périraient dans la prêtrise, qui étant engagés dans le mariage se maintiendront dans la grâce de Dieu.

Si les touches du Ciel vous portent à la vie religieuse, choisissez trois ou quatre Religions qui vous semblent plus propres à votre salut, et ne craignez point d'employer le temps d'un ou de deux mois pour vous résoudre solidement à embrasser l'une ou l'autre ; il s'y agit de l'éternité, car de ce choix dépend toute la vie ; de la vie, la mort ; de la mort, le bonheur ou le malheur qui ne trouvera jamais de fin.

4. Durant ces trois délibérations, faites vos oraisons plus fréquentes et plus ardentes ; demandez souvent la lumière du Ciel ; offrez à cette intention toutes vos actions

et toutes vos souffrances ; entendez tous les jours la Messe à ce sujet ; et surtout lorsque le prêtre élève l'hostie et vous montre votre Sauveur et Rédempteur, demandez-lui avec ferveur et confiance la faveur d'un bon choix ; confessez-vous et communiez plus souvent pour le même dessein ; dans les difficultés qui se présentent pendant cette élection, recourez à votre confesseur ou à votre directeur, comme à l'oracle visible que Dieu a mis dans son Église pour la conduite des âmes.

IV. Dieu étant notre père par excellence, c'est à lui qu'il faut obéir quand il est question de vocation et lorsque l'appel divin s'est fait entendre ; les parents n'ont aucun droit de retenir leur enfant dans le siècle.

Il est certain qu'il n'est personne au monde à qui les enfants doivent plus qu'à leur père et à leur mère, et que par conséquent ils sont obligés de les aimer, de les respecter, de les servir et de leur obéir.

Il est encore plus certain qu'en comparaison de ce qu'ils doivent à Dieu, ils ne leur doivent presque rien ; d'où il suit qu'ils ne sont nullement tenus de leur obéir lorsqu'ils leur commandent quelque chose contre Dieu, ou qu'ils s'opposent aux volontés du souverain Seigneur, d'où procède l'autorité qu'ils revendiquent.

Dieu seul donne l'âme à tous les hommes, sans que les parents concourent en aucune manière à sa création ; c'est encore lui qui forme le corps dans les entrailles de la mère, sans qu'elle sache ce qui s'y passe ; il n'est nullement au pouvoir de la femme d'empêcher que son fils ne naisse aveugle, sourd, muet et impotent. Si nous avons un cœur, des pieds, des mains et tous les autres membres, c'est Dieu qui les a faits et formés, qui les a fortifiés de tendons, de muscles et de nerfs, qui les arrose par les veines, lesquelles communiquent le sang de tous côtés, qui forme les esprits vitaux et animaux, et pour dire tout en un mot, Dieu est le maître architecte qui bâtit cet édifice si admirable ; c'est lui seul qui, donnant sa bénédic-

tion fait que la femme conçoive, qu'elle porte son fruit sans aucun accident, que l'enfant sorte au jour sans péril, et qu'il ait tous les avantages qu'il possède.

De ce principe vous devez tirer une conséquence infaillible, que Dieu est notre Père, et qu'en cette qualité il doit être honoré à plus juste titre qu'aucune créature ; il nous a ordonné de l'invoquer chaque jour sous ce nom très aimable, nous lui devons un amour et une obéissance plus ponctuels qu'à nos parents ; de sorte que si ceux-ci nous ordonnaient une chose qui fût contraire à ses commandements, nous n'en devons faire nul état, mais en ce cas, comme parlent tous les Saints, les tenir pour nos ennemis jurés et les fuir comme tels.

Quoi donc, si un père ou une mère idolâtre voulait contraindre son fils ou sa fille à renier Jésus-Christ, faudrait-il suivre leurs conseils ? Qu'eussiez-vous conseillé à sainte Julienne, qui fut pressée par son propre père d'offrir de l'encens aux idoles, et qui, sur son refus, fut livrée par ce barbare aux mains d'un juge pour être battue à coups de nerf de bœuf, brûlée avec des flammes ardentes, jetée dans une fournaise et enfin mise à mort par divers tourments ? Lui eussiez-vous dit qu'elle devait obéir à cet impie ? N'eussiez-vous pas affermi son cœur contre les menaces et contre toutes les tortures de ce père dénaturé, qui la voulait contraindre à désobéir à Dieu ?

Si seulement vos parents vous commandaient de mentir, de vous parjurer, de dérober, le devriez-vous faire ? Non certainement, car ces actions sont contre Dieu.

Le prince des philosophes, après avoir montré les grandes obligations des enfants envers leurs parents, demande enfin s'ils sont tellement obligés de leur obéir en toutes choses, qu'ils ne puissent résister à aucun de leurs commandements, et il conclut que non. Et voici comme il raisonne : Si un enfant est malade, il doit plutôt obéir au médecin en ce qui concerne sa santé ; s'il est soldat, il doit plutôt suivre les ordres de son capitaine en ce qui

touche la milice ; vous pouvez dire de même des magistrats, des princes et des rois ; concluez donc que toutes les créatures doivent se soumettre à Dieu et suivre sa volonté, vu le souverain domaine qu'il a sur tous les Anges, sur tous les hommes et sur tous les êtres créés.

SECTION IV.

Comment le religieux qui n'est pas prêtre doit converser avec les soldats.

CHAPITRE PREMIER.

LE SOLDAT GÉNÉREUX DOIT FAIRE PROFESSION PUBLIQUE DE NE POINT VOULOIR ÊTRE ESCLAVE DU PÉCHÉ.

I. Nous sommes incessamment entourés d'ennemis. — II. Nous pouvons et nous devons vaincre. — III. Que faut-il faire pour n'être pas vaincu? 1° Fuir les méchants; 2° Nous souvenir de la présence de Dieu; 3° Penser aux fins dernières.

I. Toute la vie de l'homme est une guerre continuelle; il a des ennemis de tous côtés : au-dessus, au-dessous, à droite et à gauche; et ce qui est le plus fâcheux, il en a jusqu'aux plus profondes moelles de son corps et au plus secret repli de son cœur; et ces ennemis ne lui donnent jamais aucune trêve, depuis sa plus tendre jeunesse jusqu'à l'extrême vieillesse, et jusqu'à la mort même; il n'y a lieu si sacré, ni si retiré de la conversation des hommes, où ils ne lui livrent bataille; on ne trouve aucune occupation si céleste et si divine, dont ils ne tirent des occasions pour le perdre; et il est impossible d'avoir un temps qui soit exempt de leurs filets et de leurs surprises; tantôt ils se saisissent de son âme en plein midi, tantôt au plus sombre de la nuit, quelquefois au point du jour, et quelquefois sur le soir.

Nous sommes obligés d'avoir toujours l'épée à la main et de faire bonne sentinelle, afin que les portes de nos

sens ne soient pas saisies ; l'ennemi se glisse par les yeux, par les oreilles, par la bouche et par tous les membres de notre corps.

II. Il faudrait désespérer absolument de pouvoir résister à des furies si impitoyables, si nous n'étions assurés qu'à moins de le vouloir nous ne serons jamais vaincus par nos ennemis, qui sont le monde, le diable et la chair. Donc si nous sommes vaincus par eux, et si nous devenons leurs esclaves, nous ne sommes pas généreux et magnanimes.

La raison en est évidente : celui-là n'est point généreux et magnanime, mais un traître, un perfide et un déloyal, qui abandonnant son roi se met dans l'armée de ceux qui lui font la guerre et qui tâchent de renverser son royaume ; ne confessez-vous pas que cela est vrai ? Vous estimeriez-vous homme de cœur si, étant né français et ayant prêté serment de fidélité au roi, vous vous jetiez dans les troupes des Turcs qui combattraient actuellement contre lui ? Calphurnius Pison faisait demeurer en public, à pieds nus et sans ceintures, tous les fuyards ; les anciens Germains ou Allemands leur coupaient les mains ; Louis II, empereur, fit crever les yeux à Rustrice, prince des esclavons, parce qu'il lui avait faussé sa foi, comme le rapporte Sigebert ; Xerxès fit pendre les soldats traîtres à leur patrie ; et Scipion l'Africain les fit exposer aux bêtes farouches, pour qu'ils en fussent dévorés ; vous jugez tout cela raisonnable ; mais prenez garde que vous ne portiez sentence contre vous-même.

Vous êtes baptisé ; dans le Baptême vous avez fait publiquement serment d'être soldat de Jésus-Christ, de combattre sous ses enseignes et de renoncer au monde, au diable, à la chair et à leurs pompes ; cela n'est-il pas vrai ? Vous avez ratifié ce serment plusieurs fois, depuis que vous avez l'usage de raison, vous professant hautement chrétien, allant à l'église et vous approchant de l'autel pour y recevoir votre Dieu, votre Sauveur. Dieu de son côté s'est donné à vous plusieurs fois, vous a caressé et entretenu comme son vassal, son serviteur et son enfant ; dans le

Baptême il vous a donné libéralement sa grâce, vous a délivré des liens et de la captivité du diable, qui vous tenait par le péché originel ; il vous a marqué de son caractère, afin que vous fussiez inscrit dans sa milice, et que tous ses Anges vous reconnussent pour son soldat.

III. Vous avez donc l'obligation de ne rien négliger pour demeurer fidèle à un engagement si sacré, et vous devez prendre tous les moyens nécessaires à le tenir.

1. Le premier moyen d'éviter tous les péchés, c'est de fuir la compagnie des méchants et de ne jamais nouer aucune amitié avec eux. J'estime qu'un scélérat, pour impie et abandonné qu'il puisse être, mais qui fréquente les gens de bien et se retire des libertins, est moins en péril de son salut qu'un soldat vertueux qui se plaît à converser avec les blasphémateurs, avec les débauchés et avec les ivrognes ; car le premier se corrigera peu à peu, et l'autre se laissera enfin corrompre. On ne peut pas demeurer longtemps en un air empesté, qu'en le respirant on ne prenne la peste ou quelque autre maladie contagieuse.

2. Le second moyen pour résister généreusement au péché et aux invitations des impies, c'est le souvenir fréquent de la présence de Dieu, qui vous regarde et qui peut vous foudroyer quand il lui plaira. Oseriez-vous faire devant Dieu et dans Dieu même ce que vous n'oseriez faire devant un prince, devant un honnête homme, et quelquefois devant un laquais ? Dites à votre cœur : Dieu est ici ; Dieu te voit ; Dieu te peut jeter dans l'enfer dans un moment ; il te présente son Paradis ; il t'aime ; il t'a donné la vie, les biens et les honneurs ; il te les conserve ; il te les peut augmenter ou ôter ; à quoi penses-tu de le vouloir offenser ; il tient le glaive de sa vengeance sur ta tête, il ne faut pas t'y exposer. Si vous aviez souvent ces pensées en face de la tentation et pendant vos combats intérieurs, vous ne pécheriez jamais, ou très rarement ; et si par malheur vous étiez quelquefois vaincu,

vous reprendriez incontinent les armes en main et regagneriez la victoire.

3. Le troisième et le dernier moyen que je vous donnerai maintenant pour éviter le péché, c'est de méditer souvent sur la mort, le jugement et l'enfer. Lorsque la trompette a sonné, et qu'on vous a commandé de donner dans les escadrons des ennemis, que diriez-vous à un infâme qui vous pousserait à commettre un adultère, à vous enivrer dans un cabaret, ou à quelque autre vice ? N'est-il pas certain que vous tiendriez ferme en cette rencontre, et que vous mettriez au nombre des brutaux et des insensés celui qui aurait assez peu de soin de son âme pour s'exposer au danger évident de la perdre pour une éternité tout entière, en satisfaisant sa passion désordonnée ?

Quoi donc, n'êtes-vous pas en danger de mourir à toute heure ? Êtes-vous assuré que dans un quart d'heure il n'arrivera point de querelles parmi vos compagnons, et que quelque ivrogne ne vous y percera point d'un coup d'épée ; qu'il n'y aura point d'émotion populaire pour une légère occasion ; qu'on ne vous commandera point de monter à cheval pour aller combattre l'ennemi qui fera querelle à l'improviste ?

Quand tous ces désordres n'arriveraient pas, croyez-vous que Dieu tolérera toujours vos crimes ; qu'il ne vous foudroyera pas dans votre logis, comme l'empereur Anastase ; qu'il ne vous brûlera point dans quelque logette de village, comme cela est arrivé à l'empereur Valens ; ou qu'il n'enverra point son Ange vengeur pour vous étouffer, comme Sennachérib ? Vivez en tout temps comme si vous deviez mourir à l'heure même.

CHAPITRE II.

LE SOLDAT GÉNÉREUX DOIT FUIR LES BLASPHÈMES.

I. Crime du blasphémateur. — II. Causes du blasphème. III. Remède contre le blasphème.

I. Le blasphémateur fait la guerre à son Dieu, à son prochain et à lui-même.

Il attaque Dieu son Créateur, son Rédempteur et son souverain Bien ; comme les géants qui furent si insensés que de vouloir combattre le Ciel, mais ils en furent foudroyés. Salmonée voulait imiter le tonnerre et la foudre, mais le Ciel le foudroya et la terre le mit au nombre des insensés.

Plusieurs font d'exécrables blasphèmes, mais ignorent en quoi consiste la nature et l'essence de cet exécrable péché. Les théologiens enseignent que blasphémer c'est attribuer à Dieu ce qui ne lui convient pas, ou lui ôter ce qui lui est propre ; tellement que quiconque dit quelque chose contre la bonté de Dieu, contre sa puissance ou contre quelque autre de ses attributs, est blasphémateur. Cette impiété est si criminelle, qu'elle est toujours péché mortel, lorsqu'elle se fait de propos délibéré, sans surprise et inadvertance Saint Thomas enseigne que le blasphème est le plus grand de tous les péchés, et qu'il est plus énorme que l'infidélité ; car à l'infidélité qu'il renferme il ajoute la haine de la volonté. Si vous aviez tué un de vos amis sans un juste sujet, vous croiriez avoir fait un péché très grief ; et vous blasphémez en riant, et vous prenez les plus exécrables blasphèmes pour les ornements de votre langage ; où est votre jugement, ne voyant pas le péril où vous vous exposez pour un crime qui est si outrageux à Celui qui peut vous perdre dans un moment ?

II. Trois causes principales font sortir cette furie du plus profond des enfers.

1. La première qui est plus fréquente chez les riches, c'est l'orgueil ; ils croient que tout leur est dû, de sorte que si un homme leur résiste, si Dieu leur envoie pour leurs péchés quelque traverse ou quelque maladie, ils enragent, et leurs bouches vomissent des paroles abominables contre les hommes et contre Dieu même.

2. La seconde et la plus ordinaire cause des blasphèmes, c'est une soudaine impatience qui surprend l'esprit dans les afflictions imprévues et qui arrivent contre toute espérance. Ce mal attaque particulièrement les pauvres qui n'ont point encore pénétré les richesses encloses dans leur pauvreté ; ces esprits riches dans le désir et souffrants dans l'effet se tourmentent dans leurs chaînes; et ne trouvant point de soulagement dans leurs détresses, ils ne savent sur qui décharger leur déplaisir.

3. La troisième cause des blasphèmes, qui convient aussi bien aux riches qu'aux indigents, c'est une colère précipitée et inconsidérée. Au premier sentiment de douleur, elle fait bouillonner le sang dans les veines; elle met le feu au visage et dans la tête ; elle transporte la raison ; et dans sa première chaleur, elle fait sortir de la bouche tout ce qu'elle a jeté dans la pensée, sans donner aucun loisir à l'âme de réfléchir sur elle-même et sur ce qu'il est bienséant de dire et de faire.

III. Mettons ici quelques remèdes contre le blasphème.

1. Le premier, c'est l'exercice de la patience, qui est d'une si admirable force qu'elle rend douces les plus grandes amertumes, et trouve le calme au milieu de la tempête. Job en reçut un si grand secours dans le renversement de sa famille et la mort inopinée de ses sept fils et de ses trois filles, que ce choc qui devait renverser sa constance ne l'ébranla point, et non seulement ne tira nulle parole messéante de sa bouche, mais lui fut une occasion de louer et de bénir le saint Nom de Dieu, qui dis-

posait des biens de son serviteur selon sa très sainte volonté.

2. Le second remède se tire de la haute estime que l'homme conçoit de la valeur des afflictions, des maladies et de la pauvreté.

a) Dieu seul, dit saint Chrysostome, est notre véritable trésor ; quiconque en est privé tombe dans une périlleuse indigence, quoique toutes les mines d'or et d'argent de l'univers s'arrachent les entrailles pour l'enrichir ; et quiconque possède son Dieu ne sera jamais pauvre, bien que la fortune le dépouille de tous ses biens.

b) Les vertus sont les véritables richesses de l'âme. Saint Adrien, martyr, étant interrogé par le juge Secondien sur le lieu où il avait mis les trésors de l'Église, répondit : Nos âmes sont nos trésors que nous ne voulons point perdre pour toutes vos promesses, ni pour toutes vos menaces.

c) Dieu est le maître qui a le suprême et absolu domaine sur toutes les créatures ; il a le droit de s'en servir en telle sorte qu'il trouvera à propos ; un potier de terre se sert des vases qu'il a moulés selon sa volonté.

d) Dieu est la bonté même ; il ne permettra jamais que le fardeau qu'il met sur nos épaules surpasse nos forces ; mettons en lui toutes nos espérances, comme faisait le Roi prophète.

e) Jésus-Christ le Fils unique du Père éternel et les martyrs, ses amis, ont mené une vie très douloureuse qu'ils ont terminée par une mort cruelle ; pourquoi voudrions-nous précipiter nos âmes dans le crime et la rage, là où ils ont trouvé matière de joie et de gloire ?

3. Pour éviter les blasphèmes qui procèdent de la colère, il faut dompter la colère même.

Premièrement, considérez-en le venin et la rage ; un coup d'œil jeté sur le visage d'un homme que la colère transporte, sur ses yeux étincelants, sur sa bouche écumante, sur tous les maux qui l'environnent, qui le piquent,

qui s'offrent à sa fureur, vous servira. Ce seul aspect vous jettera le frisson dans les veines et l'horreur dans le cœur, et vous engendrera un désir de ne vous jamais laisser ni posséder ni maîtriser par ce monstre sans pitié, à cause des extrêmes désordres dont il est la source funeste.

La colère transforme un homme en un animal privé de raison, dit saint Basile ; elle le change en un scorpion, écrit Jacques de Gênes ; elle en fait un démon, enseigne saint Grégoire de Nazianze.

Secondement, le deuxième remède contre la colère, c'est un silence prudent et constant qui lui ferme la bouche et ne lui permette aucune sortie hors de son logis ; si vous lui serrez la gorge et ne lui donnez pas d'air pour respirer, elle sera bientôt étouffée et perdra toutes ses forces.

Le silence donne loisir à la raison d'accourir au secours, et de se fortifier par l'assistance des vertus, avant que la colère ait fait aucun ravage et se soit mise si loin dans le désordre qu'on ne la puisse rappeler, quand elle est enflée de ses victoires et fortifiée par plusieurs vices.

CHAPITRE III.

LE SOLDAT GÉNÉREUX DOIT ÉVITER LES JUREMENTS ET LES IMPRÉCATIONS.

Pourquoi faut-il fuir les jurements. — II. Pourquoi faut-il éviter de faire des imprécations. — III. On peut se corriger de l'habitude de jurer et de maudire. — IV. Quels moyens faut-il employer pour cela.

I. La raison qui vous persuade de fuir les jurements, c'est que le jureur se fait tort pour quatre causes.

1. Il donne la preuve à ceux qui l'entendent qu'il manque de jugement, en se privant de la fin qu'il prétend at-

teindre par ses jurements, c'est à savoir de persuader ce qu'il dit. Chacun juge en effet que celui qui prend avec Dieu une liberté si criminelle et qui le méprise au point d'avoir l'insolence de l'attaquer par des exécrations inutiles, doit facilement tomber dans le mensonge par la légèreté de son esprit et par son inconsidération.

C'est ce qui arriva à un bon citoyen romain qui avait cette mauvaise coutume de jurer à tout propos. Se trouvant un jour dans une assemblée publique, il fit une promesse au peuple et s'offrit de la ratifier par un serment solennel. Bien loin d'accepter sa proposition, le peuple lui répondit par des huées, jurant à son tour qu'on n'avait aucune confiance à tous ses serments.

2. Celui qui jure souvent et à la volée, se fait tort, par la raison qu'il reconnaît hautement ainsi que sa volonté est dépravée et qu'il avoue être sujet aux mensonges et aux tromperies. Si en effet il avait quelque estime de sa vertu, et si par ses soins il en avait donné une haute opinion aux autres, il verrait bien qu'on le croirait sans jurer. Solon, législateur des Athéniens et l'un des sept sages de la Grèce, avait coutume de dire que la vertu doit rendre un homme si recommandable, qu'il soit inutile de lui imposer le jurement pour être caution de la vérité de ses paroles.

3. Celui qui jure inconsidérément à tous propos s'oblige souvent à des actions messéantes et criminelles, et qui ternissent la gloire que lui donnent ses richesses et ses honneurs ; cela parut au roi Hérode qui, ayant juré à une ballerine de lui donner ce qu'elle demanderait, se tint obligé de massacrer saint Jean-Baptiste et de lui en donner la tête.

4. Le plus nuisible dommage des jurements fréquents et téméraires, c'est qu'il jette le jureur dans un continuel péril de se parjurer, et par conséquent de pécher mortellement ; car tous les parjures, même en matière légère, sont des crimes de mort, parce qu'ils font un tort insigne à

Dieu qui est la première vérité, en le prenant pour témoin d'un mensonge. Le jurement même qui se fait sans raison est injurieux à cette infinie Majesté, que ces hommes de colère et de furie traitent d'une manière qui ne serait soufferte par aucun homme de mérite et de crédit.

II. S'il faut éviter les jurements, il faut avec non moins de soin se donner de garde des imprécations.

1. Premièrement, il est clair, comme l'enseigne saint Thomas, que la malédiction qui souhaite du mal à son prochain, soit en le commandant, soit en le désirant, choque directement la charité ; car cette Reine des vertus nous oblige à souhaiter du bien aux autres et à le leur procurer ; elle veut que notre amour envers Dieu excède toutes les amours des créatures, et que notre affection envers le prochain ressemble à celle que nous nous portons à nous-mêmes.

Voudriez-vous que votre voisin, vos serviteurs, vos enfants et votre mari fissent des souhaits que vous eussiez le cou rompu, la tête cassée, le diable dans le ventre, la peste par tout le corps et autres semblables maux en votre famille ? Comment donc donnez-vous une liberté effrénée à votre langue qui s'emporte souvent à de pareils excès de colère ?

2. Le second malheur que nous apportent les malédictions et les imprécations, c'est qu'elles nous rendent ennemis de Dieu, qui prend l'intérêt de sa créature comme le sien propre. Un peintre entre dans une juste colère contre celui qui décrie son tableau et veut le mettre en pièces. Dieu ne doit-il pas allumer ses foudres contre ceux qui maudissent l'œuvre de ses mains, et qui la voudraient abandonner à la fureur des démons et la soumettre aux plus fâcheuses infortunes ?

3. Le troisième malheur de celui qui use de malédictions et d'imprécations, c'est qu'il vit dans une continuelle amertume de cœur et dans un fiel qui se répand sur toutes

les puissances de son âme et sur tous les membres de son corps. Son entendement s'obscurcit par des nuages que la tristesse oppose à sa lumière ; sa volonté est abattue par la crainte du châtiment et par le désespoir de ne pouvoir effectuer ses desseins ; sa mémoire lui remet toujours devant les yeux l'outrage des paroles qui lui sont échappées, et le péril que ceux qui en sont offensés n'en recherchent la vengeance ; divers exemples montrent assez que Dieu punit avec sévérité ces furies d'enfer.

III. La force et la violence de la coutume font gémir nos jureurs, lorsque quelques pointes leur piquent la conscience, et que la raison est de retour au logis et déteste le transport de la passion qui offense le Ciel par ses jurements, par ses blasphèmes et par ses imprécations ; cette tyrannie les jette dans un lâche désespoir d'un amendement solide et qui puisse être de durée, et ce désespoir les précipite dans des crimes dont l'énormité et la multitude allument les foudres qui tombent enfin sur leurs têtes.

Mais la raison nous persuade que cette victoire est possible.

1. Premièrement, une coutume dépravée se corrige par une coutume contraire, fortifiée de la grâce du Tout-Puissant qui ne dénie jamais son secours à nos faiblesses. L'orgueil en a élevé plusieurs au-dessus de leur condition, que l'humilité a maintenus ensuite dans une modestie vraiment chrétienne ; on a vu et admiré de véritables sangsues qui suçaient jusqu'à la moelle des pauvres, donner plus tard leur sang et leur substance pour nourrir et entretenir les indigents.

Pourquoi jugerons-nous que la raison n'a point de frein assez fort pour contenir la colère, ni d'assez sages industries pour en abattre les fougues et apprivoiser la fureur ? Il n'est point de lions dans les forêts que les bienfaits et le temps n'adoucissent ; on trouve même des charmes pour flatter les serpents et rendre leurs poisons moins dangereux.

Le crime qui choque directement la Divinité et qui l'attaque dans son honneur, sera-t-il tellement incorporé en l'homme, que nul travail et nul artifice ne l'en puissent arracher ? Cela trouve d'autant moins de croyance dans mon esprit, que ce vice n'a dans ses suites ni plaisir, ni honneur, ni profit quelconque ; c'est une pure malice et une pure furie qui le compose, et qui fait frissonner le cœur et hérisser les cheveux de celui qui en est obsédé ou entièrement possédé et emporté.

Quoi donc, le voluptueux se pourra dégager des filets de l'amour qui tient tout son corps et toute son âme dans des illusions très charmantes et qui contentent tous ses sens par la jouissance de leurs plus agréables objets ; l'ambitieux fermera les yeux au brillant des honneurs qui le rendent vénérable à une ville ou à une province entière ; et un jureur ou un blasphémateur sera dans une dureté si invincible qu'il se trouvera dans l'impossibilité d'un parfait amendement!

Cette excuse est d'autant moins recevable que la seule volonté donne la victoire et fait le triomphe ; dans l'amendement du voluptueux, de l'ambitieux et de l'avaricieux, la perte du plaisir, de l'honneur et des richesses se trouve jointe à l'effort qu'il se fait ; de sorte que si le triomphe est glorieux à la grâce, il est douloureux à la nature ; mais dans votre résolution de ne point jurer, quel désavantage vous frappe les sens, et quel renversement de fortune ternit votre gloire et appauvrit votre famille ?

2. Secondement, le respect et l'amour du monde nous imposent des travaux bien laborieux, dont nous venons à bout sans aucune plainte. Saint Chrysostome admirant la stupidité des hommes s'écrie : « L'empereur a fermé les bains publics de toute la ville d'Antioche et a ordonné que nul ne soit si hardi que de s'y laver ; quel est le téméraire qui ose violer cette ordonnance et lui opposer l'antiquité d'une coutume qui a continué durant tant de siècles, que nous en ignorons l'origine? Les enfants, les hommes

d'un âge robuste, les vieillards chargés d'années, les femmes délivrées de leurs couches souffrent ce commandement sans nul murmure ; personne n'allègue ni la coutume, ni sa maladie, ni son innocence. » Lisez le reste et concluez qu'il ne tient qu'à vous de changer votre mauvaise coutume en une meilleure.

IV. Mais par quels moyens pourrez-vous délivrer votre âme de cette tyrannie ? Je vous en présente cinq en peu de mots.

1. Le premier, c'est la crainte de Dieu bien empreinte en l'âme de celui qui entreprend le combat contre sa colère et contre cette impatience qui, ne pouvant rien souffrir, se donne licence de tout dire. Cette sainte crainte engendre une haute estime de la divinité, et montre à l'homme la bassesse et le néant de la créature ; elle lui fléchit le cœur, courbe les genoux, voile la face, abaisse les sourcils, bride la langue devant son Souverain qui tient sa vie et son honneur entre ses mains, et qui a autant de foudres contre les impies dans la terreur de sa justice, que de palmes et de couronnes pour les vertueux dans la bonté de sa miséricorde.

2. Le second moyen, c'est la considération des malheurs qui procèdent de cette insolence de jurer et de renier.

3. Le troisième, c'est la vue des jureurs qui se sont corrigés de cette mauvaise coutume. Saint Augustin assure qu'ayant été longtemps accoutumé aux jurements, il s'en était entièrement abstenu depuis sa conversion.

4. Le quatrième moyen, qui est très efficace pour se corriger, c'est de prier instamment tous vos amis, tous vos parents et tous vos domestiques de vous reprendre lorsque la colère précipitée vous jettera dans ce désordre.

5. Le cinquième et le dernier moyen, qui a une infaillible efficacité pour l'amendement, c'est de vous imposer de bonnes et de rigoureuses pénitences, toutes les fois que la liberté de votre langue trahira la résolution de votre vertu.

CHAPITRE IV.

COMMENT LE SOLDAT GÉNÉREUX DOIT FUIR L'IVROGNERIE COMME UN VICE LACHE ET INFAME.

Les inconvénients du trop boire.

I. PREMIÈREMENT, le trop boire empêche la vraie joie et récréation ; vous êtes une ou deux heures à table ; si vous vous servez du vin avec modération, vous aurez du plaisir tout ce temps-là et tout le reste de la journée ; si vous faites quelque excès, vous perdrez incontinent la douceur de la conversation et de l'entretien honnête ; vous aurez mal à la tête, à l'estomac et aux autres parties de votre corps, et les douleurs vous suivront au logis ; la nuit vous sera fâcheuse ; votre foie se brûlera, et la bonne complexion de votre corps s'altérera ; votre visage deviendra rouge, hideux et plein de pustules ; vous débiliterez vos nerfs et serez sujet, avant le temps, à des tremblements importuns, à la goutte, à la gravelle et à plusieurs autres maladies qui vous abrégeront vos jours.

Quand l'on aurait un cou de grue, tel que le désirait autrefois un misérable ivrogne, le goût d'un verre de vin est bientôt passé, et ne mérite pas qu'on achète par une délectation si passagère et momentanée un repentir si long et si ennuyeux.

II. Secondement, l'ivrognerie rend un soldat méprisable à toute une bourgeoisie, dans laquelle il devrait paraître avec éclat, tant pour son propre honneur et pour sa sûreté que pour l'honneur et la gloire de son prince. Si quelqu'un de vos compagnons se laisse surprendre de vin, regardez sa posture et son maintien ; vous verrez son vi-

sage tout enflammé, ses yeux étincelants, sa bouche écumante, son corps tremblant ; il ne peut se tenir sur ses pieds ; la tête lui tourne ; le cœur lui bondit ; son estomac se renverse ; il dit une infinité de sottises ; les uns en rient, les autres le maudissent, tous l'ont en exécration ; mirez-vous là-dessus, et craignez de vous mettre en un état si honteux à une profession si noble et si glorieuse.

Platon conseillait à ses écoliers de se regarder dans un miroir lorsqu'ils auraient trop bu. « Voyant, disait-il, votre visage semblable à celui d'un furieux et d'un frénétique, vous concevrez de l'horreur d'un vice si brutal et si abominable. »

III. Troisièmement, la gourmandise et l'ivrognerie sont les sources funestes de plusieurs péchés infâmes, scandaleux et exécrables ; de là viennent la luxure, les blasphèmes, les homicides et de très funestes ravages ; et ne pensez pas que l'ivrognerie vous excuse du péché, lorsque vous prévoyez que vous vous enivrerez, et que dans le vin vous avez coutume de vous laisser aller à des actions méchantes ; car de telles actions sont volontaires en leur cause.

Les soldats sont d'ordinaire d'un naturel bouillant, et prennent feu facilement, comme la poudre de leurs mousquets ; si vous jetez du feu nouveau sur des charbons déjà allumés, vous ferez un grand et déplorable embrasement, et vous tuerez peut-être vos amis avant que vous ayez fait une sérieuse réflexion sur ce que vous entreprenez. C'est ce qui arriva à Alexandre le Grand qui, étant pris de vin, tua son favori Clitus, ce qui lui causa après une si grande douleur qu'il voulait se laisser mourir de faim, mais tous ses repentirs furent inutiles.

IV. Quatrièmement, les soldats qui sont sujets au vin mettent souvent en péril leur armée. On raconte de Cyrus, empereur des Persans et des Chaldéens, qu'étant en guerre avec les Scythes, nation fort adonnée à la boisson, il profita de leur penchant pour leur tendre un piège qui

lui permit de les vaincre sans combat. Feignant de fuir devant eux, il leur abandonna son camp où il avait eu soin de laisser d'abondantes provisions. Les barbares s'y précipitèrent aussitôt et s'y gorgèrent de vin. Cyrus, survenant tout à coup pendant que l'ivresse leur ôtait tout pouvoir de se défendre, les défit et les tailla en pièces. Par un artifice du même genre, César se débarrassa des pirates, le duc de Guise battit les Allemands à Haguenau, et plusieurs autres capitaines défirent leurs ennemis. Athénée rapporte également que, les Ariens étant fort sujets à leur bouche, cette intempérance donna occasion aux Celtes qui leur faisaient la guerre de leur préparer un festin très somptueux dans leurs pavillons, et de mêler dans le vin et les viandes une herbe vénéneuse ; cela fait, ils se retirèrent, feignant de l'épouvante ; ces ivrognes trouvant ce qu'ils désiraient dans ce camp, s'emplirent si bien qu'ils périrent tous.

V. Cinquièmement, un homme qui s'enivre se jette dans un évident péril de damnation, sans qu'il y puisse mettre aucun remède, n'étant point capable de faire une confession valable ou un bon acte de contrition lorsqu'il est privé de l'usage de la raison.

Martin Delrio, homme docte de notre Compagnie, assure qu'un malheureux ivrogne étant plein de vin, dit qu'il ne voulait point rendre grâces à Dieu, mais au diable, et qu'il fut peu après embroché et rôti par trois diables qui lui apparurent visiblement ainsi qu'à deux de ses compagnons ; et cet auteur certifie qu'il connaissait fort bien le lieu où cela était arrivé en Flandre.

LIVRE NEUVIÈME

ABRÉGÉ DE LA VIE DE PLUSIEURS RELIGIEUX ET RELIGIEUSES CONVERS QUI ONT EXCELLÉ EN SAINTETÉ.

SECTION PREMIÈRE.

Abrégé de la vie de douze Frères convers.

Toutes les Vies des Saints sont très propres et très efficaces pour nous exciter à la vertu et à la perfection. Nous savons que notre Père saint Ignace, encore soldat, lisant par un pur divertissement leurs actions héroïques, fut si fort excité à se consacrer à Dieu qu'il se convertit complètement.

Deux gentilshommes de l'empereur Théodose furent si vivement touchés à la lecture de la Vie de saint Antoine, trouvée par hasard dans la cellule d'un ermite, qu'ils quittèrent à l'instant tous leurs biens, sans seulement vouloir retourner au logis pour dire adieu à leurs amis, à leurs parents et à leurs épouses.

Cependant la Vie des Saints qui ont été de même profession que nous, a encore plus d'efficacité sur nos esprits ; car nous n'avons nulle raison de leur fausser compagnie, dans les mêmes offices, dans les mêmes Règles et dans les mêmes assistances du Ciel.

Cette raison m'oblige de vous mettre ici en abrégé quelques Vies de Frères convers de diverses Religions, pour vous servir de miroir et de direction dans toutes les actions de votre vie. J'en ai seulement choisi douze dans un

très grand nombre. Si vous les lisez et les méditez avec attention, j'espère que vous concevrez un désir d'imiter leurs combats, et que vous serez participants de leurs trophées et de leurs triomphes.

CHAPITRE PREMIER.

CINQ VERTUS PRINCIPALES DES FRÈRES CONVERS DES CHARTREUX.

I. Humilité des Convers Chartreux. — II. Diligence au travail. III. Charité. — IV. Mortification. — V. Oraison.

Dans les livres précédents, je vous ai suffisamment montré le chemin de la perfection, pour pouvoir entrer dans la terre promise où coulent le lait et le miel des douceurs du Paradis. Il ne me reste plus rien que de vous donner une colonne de feu et de lumière, ou de faire descendre des étoiles du firmament, pour vous y conduire avec joie et avec assurance. J'en trouve tout d'abord dans l'Ordre des Chartreux, qui a commencé dans une si grande ferveur intérieure, que les splendeurs en ont rejailli au dehors, et que même, comme l'histoire le rapporte, saint Bruno et ses disciples parurent sur la pointe des rochers de la Grande Chartreuse comme des étoiles de première grandeur à saint Hugues, évêque de Grenoble, qui pour cette raison les reçut à bras ouverts, et leur donna ce lieu de retraite dans son diocèse, afin d'y bâtir leurs cellules.

Entre ces étoiles reluisaient deux frères convers, André et Guérin ; ce qui prouve clairement que les Convers sont de la première institution de cette céleste Congrégation, et de la même naissance que les Religieux prêtres, puisque dans le nombre des sept qui commencèrent l'Ordre, ces deux s'y rencontrèrent et resplendirent des mêmes clartés

que les autres. Les frères n'ont cet avantage qu'en peu d'autres Religions.

Ces deux astres ont versé de si heureuses influences et laissé tant de lumière dans le chemin qu'ils ont frayé, que tous ceux qui les suivent sont encore aujourd'hui des flambeaux allumés et de parfaits miroirs de toutes les vertus, tant leur vie et leur conversation en sont remplies. Il ne faut que jeter l'œil sur les lois qu'ils acceptent et qu'ils observent très religieusement depuis une si longue suite d'années et de siècles. Parcourons-en quelques-unes, et voyons en quelle estime vous les devez avoir.

I. Premièrement, faites-vous cas de l'humilité en un Frère convers? Ceux des Chartreux l'ont si excellente qu'ils acceptent plusieurs humiliations fort notables :

1. De ne prétendre jamais à aucun degré d'honneur ;

2. De n'avoir jamais aucun suffrage dans les assemblées;

3. De n'entrer pas même dans le Chœur des Religieux durant le service divin, sinon pour y recevoir leur Sauveur en la sainte Communion, et se retirer incontinent, apprenant ainsi de lui à être humbles de cœur ;

4. De ne jamais être sacristains et de ne point manier les choses sacrées ;

5. De ne point loger dans le cloître avec les Religieux ;

6. De n'y point paraître quand le Couvent passe ;

7. De se découvrir aussitôt qu'ils aperçoivent de loin un Père, et de rendre ce devoir au Supérieur, quand même il serait au bout du cloître ;

8. D'être séparés du Chœur et du réfectoire dans la Communauté, bien qu'ils observent entièrement, dans l'un et dans l'autre, les cérémonies des autres Religieux. Quelle plus grande humilité voudriez-vous que celle-là ?

Si donc, comme l'assure Notre-Seigneur, celui qui s'humilie sera exalté, et si, selon que l'enseigne saint Basile de Séleucie, l'humilité est une plante dont le fruit est le Ciel, quel honneur ne méritent pas sur la terre et quelle gloire

n'obtiennent pas dans le Paradis ceux qui s'abaissent de la sorte toute leur vie ?

II. Secondement, faites-vous état de la diligence au travail ? Venez dans les Couvents des Chartreux. Vous verrez les Frères convers, comme autant d'abeilles sacrées, occupés dans les offices ainsi que dans des ruches pleines du miel de leurs vertus et des douceurs que Dieu leur y communique. Ils ne dédaignent aucun service de ceux que peuvent rendre les plus laborieux artisans, et exercent toute sorte de métiers avec une incroyable assiduité. Ils cultivent les jardins, ils s'occupent à la menuiserie, ils sont serruriers, tonneliers et vitriers, et pour dire tout en un mot, ils font tous les offices nécessaires à une grande Communauté.

Il y en a même qui dans les déserts (où plusieurs Chartreuses sont bâties) cultivent les terres par leurs mains, font la semaille et la moisson, cuisent le pain et font le reste des offices, pour exempter les maisons d'une fâcheuse multitude de serviteurs, qui ne se tiennent qu'avec de grands frais, et ne correspondent pas toujours par leur vie aux promesses qu'ils ont données et aux espérances qu'ils ont fait concevoir de leur innocence.

Saint Valérien écrit que la vertu qui est sans travail a peu de louange, d'où j'infère que celle qui est jointe au travail est très louable. Et l'abbé Agathon disait que l'homme est semblable à un arbre dont les feuilles sont le travail corporel, et les fruits le soin de l'avancement spirituel. Ces saints Frères ont l'un et l'autre ; et par l'occupation du corps aux choses terrestres, ils élèvent leur esprit aux choses célestes et divines.

III. Troisièmement, leur charité est tout à fait admirable. Ils servent les malades avec une ardeur et une assiduité non pareilles. Ils sont apothicaires, exercent la chirurgie, et n'omettent aucun soin pour soulager les Religieux dans les offices les plus ravalés et les plus remplis de fatigue. Ils prouvent par leurs actions ce que saint

Chrysostome remarque, que la charité est une grande et savante maîtresse ; car elle leur enseigne tous les arts, et leur en fait continuer l'exercice avec ferveur, avec allégresse et avec persévérance.

IV. Quatrièmement, la mortification des convers des Chartreux est très exemplaire. Ils se lèvent tous les jours vers minuit pour assister à Matines. Là ils reçoivent la discipline par la main du Supérieur, une fois toutes les semaines de l'Avent et du Carême, et dans ce martyre volontaire ils montrent une singulière humilité et une rare patience ; ils ont quantité de jeûnes et d'abstinences de l'Ordre, et ne mangent jamais de viande ni en santé ni en maladie, s'exposant volontairement à la mort plutôt que de violer cette sainte coutume. Leur pain même est moindre que celui des Religieux ; leurs vêtements sont faits de grosse laine, et jamais ils ne portent aucun linge, nonobstant leurs travaux journaliers. Si donc, comme dit l'Apôtre, ceux qui suivent Jésus-Christ mortifient et crucifient leur chair avec ses convoitises, nous devons juger que ces bons Frères suivent cet aimable Rédempteur, se trouvant unis à lui dans les souffrances et sur la croix qu'ils portent constamment et généreusement.

V. Cinquièmement, enfin ils joignent l'oraison à la mortification, afin de les rendre toutes deux plus stables et plus ardentes. La mortification et l'oraison, disait saint Ignace, notre fondateur, sont deux sœurs qui ne se doivent jamais séparer. Et saint François assurait que les prières qui sont accompagnées de la mortification, sont beaucoup plus agréables à Dieu et plus efficaces pour obtenir de sa bonté ce qu'elles désirent.

Les Frères Chartreux ont cette union sacrée ; car après de pénibles travaux ils font de bien longues oraisons, récitant leurs offices qui sont composés de rosaires et de chapelets, et faisant un très grand nombre de ces prières et d'autres pour les âmes des trépassés. Ils y emploient les heures entières pour s'en bien acquitter, et récitent cer-

taines oraisons prosternés à terre, pour témoigner davantage l'humilité de leur cœur et la haute estime de Celui à qui ils parlent. Il me serait difficile de mettre sur le papier toutes leurs dévotions. C'est assez de dire que, s'emparant de la toute-puissance de Dieu dans leurs prières, ils ont fait des merveilles en diverses rencontres et ont été signalés en toutes les vertus. Saint Grégoire de Nysse assure que ce sont les fruits de l'oraison. « L'oraison, dit-il, est le rempart de la chasteté, le sceau de la virginité, le bouclier des voyageurs, la gardienne durant le sommeil, l'assurance de ceux qui veillent, le repos de ceux qui sont fatigués, la consolation des affligés, la véritable satisfaction dans la joie, et la joie dans la mort même. L'oraison, ajoute ce saint Évêque, est la conversation avec Dieu, la contemplation des choses invisibles, et un moyen céleste qui transforme les hommes en Anges. » J'omets le reste, bien que très remarquable.

Vous voyez suffisamment le bonheur de ces saints Frères qui, par toutes leurs vertus, et principalement par l'oraison, par l'humilité, par la diligence, par la charité et par la mortification, se vainquent eux-mêmes, soulagent leur prochain et s'unissent à Dieu, source inépuisable de tous les biens. Ce n'est donc point merveille si dans cet état de vertu ils se sont rendus si recommandables par leur perfection.

On pourrait en rapporter plusieurs qui ont été très grands devant Dieu, et qui ont vécu dans cette estime parmi les hommes. Je me contenterai de trois ou quatre en ce lieu, ayant fait mention de plusieurs dans l'épître liminaire placée au commencement de ce Traité.

Clément IV, pape, confirmant l'autorité du Chapitre général de cet Ordre, donnée à Viterbe l'an quatrième de son pontificat, semble canoniser son propre père, qui s'était fait convers chartreux et s'appelait frère Fulcode. Il avait vécu religieusement dans l'Ordre et y avait achevé heureusement sa course.

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui fut l'oracle de son siècle et qui paraît fort réservé dans ses éloges, rapporte la vie d'un Frère convers tout à fait admirable. Il écrit qu'il n'avait pas seulement crucifié le monde en sa personne, mais qu'il l'avait totalement enseveli, et qu'étant persécuté à outrance par les démons, il était défendu visiblement par la Mère de Dieu, laquelle l'encourageait par ses paroles très tendres et très pleines de consolation. Les autres Saints du Paradis se rendaient aussi visibles à ce bon Frère. Un de ses disciples, qu'il avait instruit en la vertu, vint après sa mort lui dire des nouvelles de sa béatitude. Le lecteur peut voir l'histoire dans l'Auteur nommé ci-dessus.

Gérard, comte de Nevers, quitta le monde pour se faire convers à la Grande Chartreuse, où il profita tellement en vertu et en sainteté, qu'il fut donné à saint Hugues, évêque de Lincoln, aussi chartreux, pour avancer les Maisons de son Ordre en Angleterre.

Sa vertu était si mâle et si généreuse, qu'il reprenait sans crainte les plus puissants seigneurs et les rois mêmes, lorsqu'ils manquaient en quelque chose. Un jour, trouvant Henri, roi d'Angleterre, qui se divertissait au jeu avec ses courtisans, il en prit occasion pour lui donner de bons et de sérieux avis en ces termes : *Sire, se peut-il faire qu'un homme qui a le gouvernement d'un royaume, dont il doit rendre compte au souverain Juge des vivants et des morts, puisse trouver aucun temps pour le jeu ? Oh ! que Votre Majesté aurait bien de quoi s'occuper si elle voulait considérer comment Dieu est servi par tous ses sujets ; comment la justice y est administrée par les magistrats ; combien les riches et les gentilshommes foulent les pauvres, qui gémissent sous leur oppression, et combien de choses se peuvent réformer pour conduire au Ciel ceux dont Dieu lui a commis la charge !* Il dit cela, et beaucoup d'autres choses, avec tant de vigueur, de modestie et de charité, que le Roi prit tout en bonne part, lui porta toujours

un très grand respect et déféra beaucoup à ses conseils.

Nonobstant le fruit que ce saint Personnage faisait dans l'Angleterre, il fit tous ses efforts pour retourner à la Grande Chartreuse, et pour y demeurer comme au port assuré de son salut. Après son retour, il s'occupa aux exercices les plus humbles et les plus laborieux du monastère, à l'étonnement de tous ceux qui le considéraient. Une fois le Comte de Nevers, son fils et son héritier, le vint visiter par honneur, et pour en recevoir des lumières qui lui servissent dans la conduite de ses affaires et de ses dévotions. Ce bon Frère était pour lors occupé à tondre les brebis sur la montagne, d'où il revint sur le soir, chargé d'un fardeau de laine qu'il portait sur ses épaules. Comme la laine n'était pas encore lavée, quelques vermisseaux en tombaient et couraient sur son habit. Son fils les lui voulut ôter ; mais ce saint Religieux lui dit : *Laissez, laissez courir ces petites bêtes sur mon habit ; j'espère que les souffrant par une religieuse mortification, elles me préserveront des morsures dont le ver insupportable de la conscience ronge les misérables damnés.* Ne jugez-vous pas cette humilité admirable dans un Comte de Nevers ?

Le Frère de Diest, en Zélande, n'est pas moins à estimer. Étant envoyé à La Haye, en Hollande, pour quelques affaires de l'Ordre, il y tomba malade d'une grièvе maladie dont il mourut. Au moment de son trépas on vit son âme dans une merveilleuse splendeur, qui montait au Ciel en la compagnie de plusieurs Anges ; et comme s'il eût voulu payer son hôte et le récompenser de la charité qu'il avait exercée à son endroit, il lui obtint des grâces si puissantes, qu'il se fit chartreux dans le monastère même de Zélande. De ces exemples et de ce que j'ai rapporté des Statuts qu'acceptent tous les Frères convers des Chartreux, vous concluez facilement avec moi que cette vocation est très propre à faire des Saints, et qu'elle peut donner exemple à tous les Frères laïques des autres Ordres, dont je ne rapporterai point les observances, de crainte d'une

trop grande prolixité. Ce me sera bien assez de vous mettre en abrégé devant les yeux quelques Vies de ces vertueux serviteurs de Dieu, afin de vous animer à leur imitation.

CHAPITRE II.

LA VIE DE SAINT ANASTASE FRÈRE LAI ET MARTYR EN PERSE DE L'ORDRE DES CARMES.

I. Ses premières années. — II. Sa conversion. — III. Son entrée en Religion. — IV. Son martyre.

I. Saint Anastase était persan de nation, de la province de Razée et de la ville de Rasnuni. Son père enseignait la magie, et y avait instruit son fils dès sa plus tendre jeunesse. Anastase qui avait un cœur noble et généreux, s'en alla à la guerre sous la conduite de son frère Saïn, général de l'armée du roi Chosroès. Il eut les plus belles charges de cette armée, et s'y fit renommer par sa valeur. La Croix de notre Sauveur était alors dans la Perse, y ayant été transportée par Chosroès, après qu'il eut pris Jérusalem à l'empereur Héraclius. Ce bois sanctifié par le Sang de Jésus éclatait dans ce royaume par plusieurs miracles.

Notre cavalier, ému de la puissance de cet instrument de notre salut, se fit instruire de la venue du Rédempteur des hommes, de sa vie et de sa Passion, et dans l'admiration de ses actions et de ses souffrances, il conçut de brûlants désirs de se faire chrétien.

II. Sur ces pensées il se déroba de l'armée, se jeta dans la ville de Hiérapolis, se cacha dans la boutique d'un orfèvre chrétien pour y apprendre son métier et les mystères de la foi. Il allait à l'église avec son maître, y prenait un singulier plaisir à la vue du combat des Martyrs qu'il

voyait dépeints sur les vitres. Il s'en faisait expliquer le détail, et se résolvait toujours avec plus d'inclination et de fermeté au christianisme et à la plus éminente perfection.

III. Il se transporta enfin à Jérusalem, y reçut le saint Baptême par la main d'un bon prêtre nommé Élie, et prit l'habit de religieux dans le monastère de l'abbé Anastase. Cette rencontre lui fit changer son nom de Magundat qu'il avait porté dès son bas âge, en celui d'Anastase qu'il retint jusqu'à la mort.

On lui donna le soin de la cuisine et du jardin dans la maison de Notre-Seigneur. Chacun admirait son humilité, son obéissance, sa charité et sa ferveur dans une ponctuelle exactitude en l'observance de toutes ses Règles et dans une piété exemplaire. Autant que ses occupations le permettaient, il assistait à plusieurs Messes, et les servait pour y jouir à souhait de la présence de son Bien-Aimé, et pour communiquer avec lui cœur à cœur dans une plus grande tendresse et familiarité.

Son assiduité aux lectures spirituelles de la Vie des Saints et particulièrement des Martyrs, était singulière. Ses yeux devenaient deux fontaines de larmes, dans la vue d'une générosité si héroïque de ces vaillants soldats de Jésus-Christ, et dans un désir enflammé de les imiter.

Il demeura sept ans en ce monastère, donnant de très rares exemples de toutes les vertus aux autres Religieux. Le démon ne put souffrir une si grande perfection et fit tous ses efforts pour le renverser et, par des inquiétudes damnables, lui faire quitter le service de son Créateur. Il lui remit même dans l'esprit plusieurs noires et exécrables pensées de la magie qu'il avait autrefois pratiquée dans la maison de son père ; mais il chassait ce maudit ennemi de Dieu et des hommes par des oraisons très ardentes et par une constante fidélité à découvrir au Supérieur toutes les agitations de son cœur. Cette candeur fut sa pleine et entière guérison, et la vertu qui le fit un religieux selon le cœur de Dieu.

IV. Peu de jours après la totale victoire de ces monstres de l'enfer, le Ciel l'appela au martyre par une remarquable vision. Il lui fut avis qu'il était sur une haute montagne, et que dans l'offre d'un vase d'or qui était rempli de vin, on lui commandait de boire : *Prenez et buvez,* disait une voix céleste. Cette âme courageuse prit ce gobelet à pleine main, et avala tout le vin avec allégresse. Dans ces bouillantes ardeurs, il découvrit à son Abbé sa révélation et son dessein d'y obéir ; et avec sa licence il se transporta dans la ville de Césarée. Il y reprit d'abord des magiciens qu'il y rencontra, il se professa chrétien, fut fait prisonnier et jeté dans un fond de fosse.

Il fut ensuite présenté à Barzabanas, qui s'efforça par de belles paroles et de sévères menaces d'ébranler sa constance dans la foi ; mais il n'en fit que rire et assura, avec une parole ferme et un visage plein de zèle, qu'il ne se séparerait jamais de Jésus-Christ son amour et son Dieu.

Le barbare, irrité de ses réponses, lui fit jeter les fers au cou et aux pieds, et le contraignit de porter sur ses épaules de grosses pierres, comme un vil manœuvre. Tous ces tourments ne furent qu'un jeu à ce cœur magnanime. Barzabanas le voulut faire lier pour le fustiger avec plus de facilité et de cruauté. *Non, non,* dit le martyr, *il n'est besoin ni de chaînes ni de liens où le désir attache plus que suffisamment la volonté. Permettez-moi seulement que je mette bas mes habits, afin qu'aucun coup n'échappe à votre fureur, sans me frapper. Quand vous couperiez tous les membres de mon corps les uns après les autres, je ne renierai jamais mon Sauveur Jésus-Christ.*

On le rejeta dans son cachot, il y alla avec gaieté et ne cessa d'y chanter des hymnes et des psaumes à son Rédempteur. Pendant la nuit, comme il était dans la ferveur de son oraison, on vit une grande quantité d'Anges, habillés de blanc et fort lumineux, qui entraient dans cette obscure prison et qui environnaient le Martyr. Ils avaient tous une croix en leur main ; un d'entre eux tenait un

encensoir, et encensait Anastase, qu'il remplissait d'une très suave odeur. Le juge épuisa tous les moyens pour le faire renoncer à sa croyance, au moins en secret devant deux témoins; mais ce héros invincible regardait son Dieu présent en tout lieu, comme étant le seul objet de son amour et de ses pensées. Il refusa absolument sans hésiter de donner le moindre signe de changement en sa religion.

Barzabanas, dans l'espoir d'entamer une si forte constance, l'envoya au roi Chosroès. Ce tyran lui promit de hautes dignités s'il voulait fléchir les genoux devant ses dieux. Sur son refus, il le fit plusieurs fois bâtonner avec tant de barbarie, que tout son corps fut meurtri et moulu de coups.

Enfin, il fut condamné à être étranglé. Le saint Martyr s'écria pour lors : *Je souhaitais avec passion d'être déchiqueté petit à petit par tous les membres de mon corps, pour l'amour de mon très aimable et très adorable Rédempteur Jésus-Christ ; mais je le remercie de toute l'étendue de mon âme, de la faveur qu'il me fait d'être participant de la gloire de ses saints Martyrs pour une si légère douleur d'un moment.*

Après que les bourreaux l'eurent étranglé, ils lui coupèrent la tête et la portèrent au roi Chosroès. Les chrétiens rachetèrent son corps, et Dieu fit tant de miracles par ses saintes reliques et par ses images, que les démons furent chassés des corps qu'ils possédaient, que la vue fut rendue aux aveugles et que plusieurs autres malades furent soulagés.

Les soldats qui avaient assisté à son martyre, remarquèrent que son corps ayant été jeté aux chiens après l'exécution de la sentence, ils ne le touchèrent pas, mais le conservèrent et le gardèrent avec respect, et la nuit on le vit dans une si brillante clarté qu'il paraissait comme une étoile. Un d'entre eux s'en approcha dans la curiosité de voir cette merveille, et fut fort surpris à la vue d'un corps humain au lieu d'une étoile qu'il apercevait auparavant.

RÉFLEXIONS.

1. Qui n'admirera la main toute-puissante de notre Rédempteur, qui d'un païen et du fils d'un magicien a fait un si fervent Religieux et un si généreux Martyr ?

2. Les tentations ne lui manquèrent pas, afin de le maintenir dans la connaissance de son infirmité.

3. Les tourments furent très cruels : nous y devons admirer la force de la grâce, qui est toujours victorieuse si nous coopérons aux aides qu'elle nous présente.

4. Quand les souffrances qui nous viennent de la part des Supérieurs, des autres Religieux, des serviteurs et des autres personnes, égaleront celles de ce martyr, nous aurons quelque apparence de raison de former nos plaintes et nos murmures. Ayons cependant patience, et faisons-nous martyrs par une constance et une persévérance généreuses.

CHAPITRE III.

LA VIE DU BIENHEUREUX JACQUES L'ALLEMAND, FRÈRE CONVERS DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

I. Sa vie innocente dans le monde. — II. Son entrée en Religion. — III. Ses vertus : 1° Chasteté ; 2° Obéissance ; 3° Patience ; 4° Charité ; 5° Oraison. — IV. Combats contre le Démon. — V. Don des miracles.

I. Le bienheureux Jacques l'Allemand fut natif d'Ulm, cité d'Allemagne, et pour cette raison le surnom d'Allemand lui est demeuré. Son père se nommait Thierry ; et comme il était de grande vertu, il élevait avec soin ses enfants dans la crainte de Dieu. Sa rare sobriété lui prolongea la vie jusqu'à cent trois ans, sans que pour lors il eût besoin d'aucun bâton

pour marcher, ni qu'une seule de ses dents fût tombée.

Notre Jacques suivait les traces de son père, et faisait de jour en jour de plus considérables progrès dans la vertu. A l'âge de vingt-cinq ans, il alla en pèlerinage à Rome et de là à Naples, où il fut quelque temps soldat dans l'armée du roi Alphonse ; mais dans la considération des brigandages des autres soldats et de leur vie licencieuse, il quitta l'épée et se retira à Capoue chez un jurisconsulte qu'il servit avec une telle fidélité et une telle innocence, l'espace de cinq ans, qu'on ne lui en voulait pas permettre la sortie.

Il s'échappa secrètement, laissant à son maître tout l'argent qu'il avait gagné chez lui, et les habits qu'il lui avait donnés, se contentant de reprendre ceux qu'il y avait apportés.

II. Étant arrivé à Bologne, il fut sollicité par un de ses compagnons de reprendre l'épée, ce qu'il fit ; mais dans peu de temps il fut si épris du désir de son salut, qu'il résolut de se consacrer pleinement à son Créateur dans la Religion de Saint-Dominique.

Il fut reçu à l'âge de trente-quatre ans, et quoiqu'il eût une légère teinture des belles sciences, il voulut servir en qualité de frère convers pour vivre dans une plus grande humilité.

D'abord il se donna à Dieu sans réserve, et n'omit rien de ce qui pouvait l'aider à l'acquisition de la perfection. Il s'attacha d'affection à son Maître des novices ; il le consulta souvent dans ses doutes et ses tentations, et le pria de l'instruire de tout ce qui concernait les Règles et les Constitutions de l'Ordre. Par ce moyen il fit de grands progrès en peu de temps, et se rendit aimable et admirable à tous ceux de la maison.

Son humilité était si grande qu'il s'estimait indigne d'être admis aux vœux dans un si saint Ordre. Dans cette pensée, il se prosternait aux pieds de tous les Religieux et les suppliait, les larmes aux yeux, que, sans avoir égard à

ses imperfections, ils lui fissent cette miséricorde de l'admettre en leur Compagnie.

III. Sa Profession fut un très puissant aiguillon pour lui faire doubler le pas dans la voie de la perfection. Les paroles avec lesquelles il s'était lié d'un nœud si étroit à son Dieu, lui revenaient toujours en la mémoire, et lui étaient de nouvelles pointes pour s'avancer en son service.

1. La chasteté était la prunelle de son œil, et il l'avait en vénération comme une vertu angélique. Outre la mortification du corps en veilles, en jeûnes et autres austérités, il mettait un soin très particulier à la garde de ses yeux, afin de les maintenir en sujétion, et par leur modestie conserver son imagination pure et nette de tous les objets qui la pourraient troubler.

Lorsque l'obéissance ou la nécessité l'envoyait en ville, il priait Dieu de le préserver de tous péchés et de diriger de telle sorte sa vue, qu'elle ne vît nulle vanité, laquelle passe par les fenêtres dans l'âme et y cause le désordre et la mort.

Si quelque pensée peu honnête se logeait dans son esprit, ou si quelque fantôme se présentait à son imagination, il se jetait dans les plaies de son Sauveur, et par la méditation de ses souffrances et l'efficacité de son Sang, il empêchait le démon de l'endommager de ses flammes.

2. L'obéissance était son soin particulier, et il y excellait à ravir. Chacun le regardait comme un modèle très accompli de cette divine vertu. Il s'y exerçait avec ardeur et avec plaisir, dans le souvenir que notre Rédempteur a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. Souvent il prévenait les commandements sur un simple signe de la volonté de son Prieur ou Sous-Prieur, et le moindre mot était suivi d'une très prompte exécution, encore que l'action fût très difficile.

Un jour son Prieur lui dit en présence d'un Évêque : *Mon fils, il vous faut aller en France pour porter à Paris des lettres d'importance. — Je suis tout prêt,* répliqua

le Saint, *m'est-il permis d'aller à ma chambre prendre un bâton et un chapeau ?* L'Évêque fut fort étonné et très édifié de cette promptitude et de cette allégresse dans l'entreprise d'un si long et si pénible voyage, car pour lors il demeurait à Bologne.

Une autre fois, il avait peint une belle image sur du verre ; pour y faire mieux tenir les couleurs il l'avait mise dans un fourneau, et le succès dépendait beaucoup de sa présence. Le Supérieur, qui ne savait rien de cette nécessité, lui envoya dire qu'il fallait aller à l'aumône par la ville. Il laisse au même moment tout son ouvrage, jette la besace sur son dos et s'en va mendier par les rues. Son retour ne fut qu'après plusieurs heures, et il tenait son travail pour perdu ; il trouva néanmoins ses couleurs si bien imprimées sur le verre, que jamais son art ne lui avait mieux réussi. Dieu ne se laisse jamais vaincre en bonté et en générosité par ses créatures ; il console ses serviteurs dans leurs ferveurs.

3. Sa patience était héroïque. Elle lui fit dissimuler toujours trois grandes infirmités qui l'incommodaient. Elle le fit agir sans cesse dans les offices les plus laborieux par la haine immortelle de l'oisiveté, comme source de tous les maux, ainsi qu'il la nommait. Il vivait dans la croyance qu'un homme n'est digne d'aucune viande s'il fuit le travail. Il ne perdait aucun temps en de vains discours, et la seule nécessité lui tirait les paroles de la bouche.

4. Sa charité envers le prochain était éminente, particulièrement envers les malades, lesquels recevaient une telle consolation de sa présence, de son assiduité, de son allégresse, de son affabilité et de son entretien spirituel, qu'ils espéraient une prompte guérison entre ses mains, ce qui arrivait souvent. Il lavait les morts et les portait sur ses épaules, et même depuis sa mort il aide notablement les malades qui se recommandent à lui.

5. Son oraison se faisait dans des ardeurs séraphiques.

Souvent il se levait le premier de tous pour se trouver à l'Office de minuit. Après qu'il était achevé, il se retirait dans un petit coin de l'église pour vaquer dans un profond silence à l'oraison et à la contemplation. Il s'en allait ensuite à tous les autels, commençant par celui de la Vierge, il se prosternait devant tous et y faisait quelques prières.

A l'aube du jour, il disait son Office jusqu'à Vêpres, et ayant assisté à une ou deux Messes, selon son loisir, il s'occupait au travail des mains, et était presque en toutes choses le plus utile frère du monastère, par une grâce particulière de Dieu qui perfectionnait tous ses ouvrages et leur donnait de l'agrément par-dessus les autres.

L'Oraison dominicale lui donnait plus de sentiments et de goût spirituel que toutes les autres prières ; il croyait qu'en la disant, on lui remplissait la bouche de nectar et d'ambroisie.

IV. Le démon faisait de puissants efforts pour empêcher et troubler ses prières par des apparitions en diverses figures de terreur et d'horreur, et par sa cruauté en le frappant rudement ; mais ce valeureux champion de Jésus-Christ se moquait de ces vains fantômes, et les Anges lui donnaient courage et le réjouissaient.

Son bon Ange lui dit un jour : *Serviteur de Dieu, soyez fidèle jusqu'à la mort. Attendez la visite de Notre-Seigneur, combattez vaillamment et fortifiez votre courage. Vos travaux sont courts et légers, si vous les comparez à la grandeur de la récompense.*

Ses oraisons étaient si efficaces auprès de Dieu, qu'il empêcha, dans la ville de Bologne où il était, une sédition qui eût été capable de la renverser totalement.

Il fut une fois ravi en extase et vit un lieu très délicieux, où il recevait une douceur et une consolation très grandes par l'aspect et l'odeur de diverses fleurs. Il y entendit des chants très agréables, et y contempla tout ce qui peut donner une entière satisfaction à l'homme. Sur ces entrefaites, un Religieux entre dans sa chambre, et le voyant étendu

par terre, sans nul mouvement, il crut qu'il était décédé. Ce Religieux court promptement en avertir le Prieur ; chacun y vole dans un grand désir de le secourir ; on jette de l'eau au visage, on le remue, on le frotte afin de le faire revenir. Enfin dans la violente agitation, il s'éveilla comme d'un profond sommeil et s'écria : *Dieu vous le pardonne, vous m'avez privé d'un singulier contentement.*

V. Le don des miracles le rendit aussi recommandable. Jérôme Aviole, prêtre de bonne vie et son ami, tomba dans une griève maladie qui fut jugée mortelle. Il envoya chercher ce bon Frère, dans la confiance qu'il l'assisterait dans son extrémité. Dès son premier abord, le Saint fit retirer tous ceux qui étaient dans la chambre, et promenant sa main depuis la tête du malade jusqu'aux pieds, il chassa totalement la maladie, qui se retira des parties de son corps à mesure que cette main bienfaisante les touchait.

Enfin, après quatre-vingts ans il fallut payer le tribut à la nature. Aux approches de la mort, il mit lui-même ses pieds et ses mains dans une posture bienséante, et rendit fort doucement son âme entre les mains de son Créateur.

Son visage parut dans une beauté et une splendeur extraordinaires, qui témoignaient la gloire de son âme et touchaient de dévotion et de joie tous ceux qui y arrêtaient leurs yeux.

Un Religieux qui avait une fâcheuse rupture, fut soudainement guéri par le contact de son corps. Un enfant de trois ans qui était muet et impotent, recouvra la parole et la santé par le même moyen. Peu après un enfant d'un an que l'on tenait pour mort, ressuscita, ses parents ayant invoqué ce saint Frère.

Il apparut lui-même à un autre Frère convers et lui guérit une mule qui allait mourir, et dont il était bien en peine. Vous pouvez voir ses autres miracles dans sa Vie composée par Antoine Flamin et rapportée par Surius le onzième jour d'Octobre.

RÉFLEXIONS.

1. L'obéissance fait réussir ce que nous entreprenons, si nous le quittons de cœur pour faire ce qui nous est commandé.

2. Dieu récompense souvent l'obéissance d'une vie longue en ce monde, pour lui donner en l'autre une éternité plus glorieuse.

CHAPITRE IV.

LA VIE DE SAINT GILLES, COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS.

I. Sa vocation. — II. Ses vertus : 1° L'Amour du travail ; 2° son Humilité ; 3° son Obéissance ; 4° son don d'Oraison.

I. SAINT Gilles, natif d'Assise, sur le rapport que Bernard de Quintaval, un des principaux bourgeois de la ville, et Pierre Catane, chanoine, avaient donné tous leurs biens aux pauvres et suivaient la façon de vie de saint François, s'en alla vers lui et fut le troisième qui résolut de l'imiter.

II. Ayant reçu l'habit de ce Séraphin, il eut permission de faire le pèlerinage de saint Jacques en Galice, et puis celui de Jérusalem. Il y souffrit beaucoup d'affronts, de brocards et d'incommodités du corps ; mais il les supporta avec une héroïque patience et une force d'esprit animées de la grâce de Dieu.

Un jour ayant rencontré un pauvre nu, il lui donna son capuchon et fut vingt jours dans les champs tête nue, exposé à toutes les injures de l'air, mais bien muni du secours et des richesses du Ciel.

1. Il brûlait d'un admirable désir de ne toucher aucune viande, qu'il ne l'eût gagnée à la sueur de son visage et de

ses bras ; tantôt il portait de l'eau par les rues, tantôt il allait au bois à trois ou quatre milles de la ville, et quelquefois il faisait des paniers d'osier, blutait de la farine et s'occupait à divers exercices.

Il ne recevait jamais aucun argent pour ses peines, mais seulement ce qui était précisément nécessaire à sa nourriture.

Demeurant dans Rome chez un Cardinal, il allait cueillir des olives et d'autres choses pour avoir du pain qu'il apportait à la maison de ce Cardinal. Et comme ce Prince de l'Église le priait de ne lui pas faire cet affront, il répondit : *Labores manuum tuarum quia manducabis, beatus es, et bene tibi erit ;* Bienheureux est celui qui mange le fruit de ses travaux.

La pluie l'empêchant de sortir de la maison du Cardinal, celui-ci en témoigna une grande joie. *Ah !* dit-il, *frère Gilles, aujourd'hui vous mangerez de mon pain.* Il se tut pour lors, mais ensuite il descendit à la cuisine et dit au cuisinier : *Comment laissez-vous votre cuisine si sale et si mal en ordre ?* Sur la réponse de cet officier que pour lors il n'avait personne pour la balayer, le frère dit : *Donnez-moi de quoi vivre, et je la nettoyerai ;* et en même temps il la balaya, et il reçut pour son salaire deux pains qu'il porta à la table de ce Cardinal qui admira sa constance dans le travail.

Le lendemain, dans la continuation de la pluie et la résolution des officiers de ne se pas servir de lui, le Cardinal tressaillait de joie et lui disait : *Frère Gilles, il faudra aujourd'hui manger de mon pain.* Le Serviteur de Dieu se tint dans un humble silence, et s'en alla par les offices, où il trouva deux couteaux tout rouillés, et les ayant bien nettoyés, il eut deux pains en récompense. Il les porta à la table de ce Cardinal, qui fut fâché d'être toujours frustré dans son espérance.

Il reprenait les paresseux avec aigreur et sévérité. *Si vous faites,* disait-il, *ce que vous savez, vous parviendrez*

à la possession des biens que vous ignorez ; car la distance qui est entre les œuvres et les paroles est plus grande que celle qui se trouve entre le Ciel et la terre. Il est meilleur que quelqu'un s'enseigne soi-méme par un soin véritable de son salut, que si, dans la négligence de son âme, il éclairait de sa doctrine tout l'univers. Si vous voulez recevoir beaucoup de connaissances dans votre esprit, exercez-vous sérieusement dans l'action, et que l'humilité vous tienne la tête baissée à terre. L'humilité est un très insigne prédicateur qui plaît à Dieu et aux hommes. Sa coutume était de dire avec soupirs et avec sanglots : *Il y a bien de la différence entre une brebis qui ne fait que béler, et une autre qui se nourrit à loisir dans un bon pâturage. Les œuvres mélées avec les paroles engraissent et conservent l'âme. Laissons les paroles, et mettons la main à l'œuvre. Que servirait-il à un homme d'être le possesseur de toute la terre, s'il la laissait sans culture ? Toutes les plus rares sciences ne servent de rien à un docteur, s'il ne s'entretient de leur suc par des actions vertueuses.* Ainsi parlait ce saint Frère.

Quoique son travail se fît avec une très soigneuse assiduité, il n'amassait néanmoins rien pour le lendemain ; mais dans le mépris entier et parfait de l'argent, il se contentait du vivre nécessaire pour un jour.

Dieu le pourvoyait quelquefois de pain et d'autres choses par des voies extraordinaires. Un jour, étant fort las et fatigué de la faim dans un voyage, il s'arrêta sur un chemin, afin de réparer ses forces par le sommeil à défaut de nourriture. A son réveil, il trouva, comme un autre Élie, la moitié d'un pain près de sa tête. Il bénit Dieu d'un soin si paternel ; il mangea de ce pain, et en fut beaucoup fortifié et consolé.

Il demeurait une autre fois sur une montagne avec un compagnon, personne n'en ayant connaissance. Trois jours durant il tomba tant de neige, qu'ils n'en purent descendre pour gagner ou chercher du pain. Il eut son recours à l'o-

raison, et Dieu toucha le cœur d'un paysan qui leur porta du pain et du vin.

2. Son humilité était si profonde, qu'il s'efforçait de se placer toujours au plus bas lieu, et désirait être foulé aux pieds par tous les autres.

Au récit qu'on lui fit que frère Élie, qui avait été Général de son Ordre, était devenu apostat et schismatique par son orgueil et son arrogance, il se jeta contre terre, s'y étendit tout de son long et s'y colla tant qu'il put. Et comme on lui en demanda la raison, il répliqua : *Je désire me mettre au plus bas lieu que je pourrai, puisque frère Élie est tombé dans la volonté de son élévation.*

Un jour, à la vue de ses péchés, il conçut une si cuisante douleur et une si extrême confusion de lui-même, qu'il se retira dans un bois, se dépouilla tout nu autant que l'honnêteté le permettait, et après s'être jeté une corde au cou, il commanda à un autre Frère de le traîner jusqu'au couvent où vivaient les autres Religieux. A son arrivée, il s'écria : *Mes Frères, ayez pitié de moi pauvre pécheur.* Les Religieux accoururent à ces cris, et le voyant nu, mêlèrent leurs larmes avec les siennes et le prièrent de s'habiller ; mais il leur répondit : *Je ne suis pas digne d'être appelé Frère mineur ; si vous me voulez néanmoins donner par aumône mon habit, je le recevrai de vos mains, quoique j'en sois très indigne.* Ils le lui rendirent, fort édifiés et fort touchés de son humilité, encore qu'elle ne fût pas imitable.

3. Il était très obéissant et exécutait avec ponctualité et promptitude tout ce qui lui était ordonné. Étant un peu éloigné d'un couvent, il reçut un commandement du Général qui l'appelait à Assise. Il se mit incontinent en chemin. Les Religieux qui étaient avec lui le pressèrent de retourner au logis pour se mieux disposer à ce voyage ; mais il repartit avec modestie et fermeté : *On ne me commande pas d'aller au couvent, mais à Assise ;* et il ne se

laissa point fléchir, mais de ce pas il se transporta où l'obéissance l'appelait.

Une autre fois, un Frère laïque se plaignit à lui de ce que son Gardien l'occupait à porter la besace et à demander l'aumône, quoique son inclination fût de vaquer à l'oraison et à la contemplation, qui sont d'une plus haute perfection que la peine de courir par les rues. *Ah !* réplique saint Gilles, *mon très cher Frère, vous n'avez pas encore bien appris ce que c'est que l'oraison. L'oraison est la soumission à son Supérieur. C'est un manifeste indice d'orgueil que de ne vouloir pas baisser les épaules sous le joug de l'obéissance, et de prétendre le secouer, pour marcher dans une voie que l'illusion du démon nous fait paraître plus parfaite. Nous voyons que les granges et les greniers se remplissent de blé, lorsque les bœufs supportent le joug à la charrue. Si un Religieux avait une si éminente dévotion et une si étroite union avec le Paradis, que les Anges en fussent descendus pour l'entretenir, à la première voix de son Supérieur il les devrait quitter et faire ce qui lui serait commandé.*

Il pratiqua lui-même ces bons avis ; car étant ravi en extase, il revint à lui par deux fois au premier commandement du Pape. Il disait souvent qu'une seule action faite par obéissance était plus méritoire que deux sans obéissance.

4. Le don d'oraison lui fut communiqué dans une telle éminence, que les extases et les ravissements lui étaient ordinaires.

Étant une nuit dans l'ermitage de Pérouse, il fut rempli d'une si excessive consolation dans l'ardeur de la contemplation, qu'il croyait ne pouvoir survivre à ce transport. Il sentit premièrement que ses pieds mouraient, et puis ses membres, jusqu'à ce que son âme sortît de son corps. A cette sortie, elle se vit dans une ravissante beauté. Elle était subtile et vénérable au delà de toutes les pensées des hommes, et elle fut soulevée à la contemplation de secrets

si admirables, que jamais il ne les voulut manifester, disant que celui qui sait bien garder les secrets que Dieu lui a révélés, est heureux.

Après un jeûne de quarante jours, durant la fête de Noël, Notre-Seigneur lui apparut pendant sa contemplation. Outre son Humanité, il lui montra des choses inexplicables de sa Divinité. Cette apparition dura treize jours par divers intervalles ; mais dans l'impuissance de supporter davantage une clarté si brillante et si incompréhensible, il pria Dieu de se retirer de lui qui n'était qu'un pauvre pécheur, qu'un rustaud et un homme de néant et plein d'ignorance.

Plus il s'humiliait, plus la faveur de Dieu s'augmentait. Il vit dès lors l'Essence de Dieu, de la sorte que j'ai expliquée ailleurs, et la connaissance qu'il en reçut fut dans une telle évidence qu'il semblait avoir perdu la foi. Aussi disait-il : *Si je devais chanter la Messe, je ne dirais pas : Je crois en Dieu, mais : Je connais Dieu, Créateur du Ciel et de la terre, lequel j'ai vu moi-même.*

Après cette si excellente apparition, il était fort souvent extasié, et il se tenait autant qu'il pouvait dans la solitude, pour cacher les grâces que Dieu versait en si grande abondance dans son âme. Il évitait avec un soin merveilleux tous les vains entretiens et tous les murmures.

Le moindre discours de Dieu, de la gloire céleste et de la beauté du Paradis l'emportait hors de lui, et le rendait immobile dans une même place. Cette merveille excitait les enfants et les bergers à lui crier à la rencontre : *Paradis, frère Gilles, paradis.* A cette seule parole, il demeurait fixe au même lieu et était ravi hors de lui. Pour cette raison, les Religieux, dans leurs discours, se donnaient de garde de ne point dire *Paradis,* dans la crainte d'être privés de ses saints entretiens.

Il se retirait de tout son pouvoir de la familiarité non seulement des séculiers, mais aussi des Religieux, sur ce principe que quiconque a bien soin de son âme profite

beaucoup aux autres, et qu'une légère négligence perd souvent une grande grâce qui ne se recouvre jamais.

Par la permission de Dieu qui lui voulut donner un contrepoids, il fut fort tourmenté des démons sur la fin de ses jours.

Il vécut en Religion cinquante-deux ans, et y mourut fort doucement. Une personne très sainte vit son âme qui allait en Paradis avec d'autres qu'elle avait retirées du purgatoire. Elle vit aussi Notre-Seigneur qui venait au-devant de lui, et qui l'embrassait et le caressait avec tendresse, et de plus, elle entendit un concert de musique très mélodieux qui ravissait toute la Cour céleste.

RÉFLEXIONS.

1. Le propre d'un vertueux Frère convers, c'est de s'adonner au travail et à l'humilité, s'il veut que Dieu le relève et se l'unisse en perfection.

2. Si une vue bien grossière de Dieu suffit pour absorber et extasier un esprit, et pour le remplir de si grandes douceurs qu'il ne peut les supporter, que ne fera pas une éternité de gloire, dans laquelle l'on verra cette Majesté infinie face à face?

CHAPITRE V.

LA VIE DE SAINT FÉLIX DE CANTALICE, FRÈRE LAÏQUE CAPUCIN.

I. Il fut berger dans le monde. — II. Sa Vocation. — III. Son Noviciat. — IV. Il remplit l'office de quêteur. — V. Perfection avec laquelle il garde ses vœux. — VI. Sa Mortification. — VII. Son Amour pour Jésus et Marie.

I. Saint Félix naquit à Cantalice, ville située au pied de l'Apennin, sur les confins de l'Ombrie et de la province Sabine, dans l'Italie. Son père s'appelait *Santi,* et sa mère *Santa,* et il fut un enfant de

sainteté. Il fut appliqué à la garde des brebis et des bœufs, la pauvreté de ses parents ne le pouvant placer dans un office plus relevé.

Cette solitude lui servit d'occasion d'une plus longue et plus fervente oraison. Il se cachait quelquefois dans quelque bocage. Il s'y mettait à genoux, levait ses yeux et ses mains au Ciel, et récitait l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et d'autres prières. Il se prosternait d'autres fois devant quelque croix, pour y méditer la Passion de son Sauveur. Il se disciplinait aussi avec un fouet de cordes, se dépouillant nu jusqu'à la ceinture, se mettant son chapelet au cou, pour se représenter les liens de son adorable Jésus.

D'autres fois, il était épris d'un si bouillant désir d'adorer son Rédempteur dans la sainte Eucharistie, qu'il quittait son troupeau au milieu des champs pour aller à la Messe, dans la confiance que Dieu y pourvoirait. Et en effet, on voyait en même temps une personne inconnue qui en prenait le soin. Nous pouvons croire sans témérité que ce gardien charitable était son Ange, lequel prenait plaisir à sa piété et voulait empêcher les inconvénients qui eussent suivi l'abandon du troupeau.

II. Entre autres dévotions, il avait à cœur la lecture des Vies des Saints ; c'est pourquoi les jours de fêtes, pendant lesquels il était libre de son travail, il s'en faisait lire par ses amis. Il y prit un jour si grand plaisir, qu'il résolut de suivre ces fidèles serviteurs de Dieu et de quitter entièrement le siècle.

Il eut d'abord quelques pensées de se faire ermite ; mais dans la considération que la vie solitaire est exposée à plusieurs périls, il prit une généreuse résolution de se faire capucin. Dans le délai de la poursuite de son dessein qu'il retardait pour de justes raisons, il fut en un extrême danger de sa vie. Des bœufs effarouchés le renversèrent par terre, le foulèrent aux pieds, lui déchirèrent tous ses habits et traînèrent par-dessus lui le soc de leur charrue.

Cet accident lui fut un nouvel aiguillon pour presser son entrée dans l'Ordre des Capucins.

III. Il était âgé de vingt-huit ans lorsqu'il baissa la tête sous le joug de Notre-Seigneur. Le démon, prévoyant la guerre que cet homme céleste lui devait faire, l'attaqua au commencement de pensées impures et d'imaginations fâcheuses. Cette attaque fut très sensible à cette âme innocente, qui n'avait jamais senti ces inquiétudes. Il y mit bon ordre ; car il découvrit avec fidélité et franchise toutes ses tentations au Supérieur et au Père spirituel, qui l'aidèrent grandement. Il redoubla ses oraisons et mortifia son corps avec une telle sévérité, qu'il l'assujettit pleinement à la raison.

IV. Ses vœux de Religion étant faits, il se perfectionna de telle sorte en toutes les vertus que, la quatrième année après sa Profession, les Supérieurs l'appliquèrent dans Rome à l'office de quêteur qu'il remplit l'espace de quarante ans, à l'édification de toute la ville et de son monastère.

Il marchait par les rues le chapelet à la main et dans un très profond silence. S'il disait quelques paroles dans la rencontre à des personnes de connaissance, c'était toujours de Dieu, de la Vierge et des choses spirituelles. Son seul regard excitait les plus débordés à rentrer en eux-mêmes et à la douleur de leurs péchés.

Quoiqu'il eût un excellent don d'oraison, il ne voulut pas néanmoins demander la décharge de cet office laborieux. Le Cardinal protecteur de l'Ordre en voulait parler ; mais il lui dit : *Monseigneur, le soldat doit mourir les armes à la main, et l'âne doit expirer sous sa charge. Je ne désire point que votre illustrissime Seigneurie me favorise en ce soulagement ; il pourrait arriver que les faveurs de la terre me fissent perdre celles du Ciel, et que par l'aide du corps on opprimât l'âme, qui doit plus être considérée que tout le reste.*

Il se servait avec dextérité de son office de quêteur pour

l'exercice de la charité envers le prochain. Toute la journée se passait à parcourir les rues de la ville ; sur le soir, à son retour dans le couvent, il entrait dans les infirmeries, visitait les malades, les consolait de paroles et pourvoyait à leurs nécessités. Il visitait aussi les pauvres de la ville dans les maisons particulières, et les soulageait.

Les jours de fêtes il allait aux hôpitaux, et prenait grand plaisir dans le service des malades. Il leur donnait à manger, leur présentait des médecines, les aidait à se lever et à se coucher, accommodait leurs lits et faisait les plus vils et les plus pénibles exercices. Jamais il n'y entrait qu'il n'eût pour chacun quelque petit présent, qui rendît sa consolation et son instruction plus agréables.

Il secourait aussi toute sorte de personnes que la pauvreté mettait en danger d'offenser Dieu. Il leur obtenait de bonnes aumônes qu'il demandait à des prélats, à des seigneurs, à des dames et à des personnes riches, suivant la permission et la direction de ses Supérieurs.

Son zèle était si enflammé, qu'il ne voyait rien contre Dieu, où il ne mît ordre selon son pouvoir. Il avertissait avec liberté et modestie les personnes les plus qualifiées, et Dieu donnait une telle bénédiction à ses paroles, que plusieurs se convertissaient et concevaient une véritable horreur de leurs crimes. Les épées mêmes tombaient des mains de ceux qui se battaient déjà en duel ; et par sa douceur et son industrie, il obtenait tant sur leurs cœurs, qu'ils s'embrassaient sur le champ même du combat et en sortaient bons amis.

V. Il fut très excellent en l'observance des trois vœux de Religion.

1. Son obéissance était dans une si rare perfection, que la seule inclination des Supérieurs lui servait de loi, et le portait avec allégresse à tout ce qu'ils commandaient, sans avoir égard à la difficulté. Il ne faisait jamais aucune mortification corporelle sans congé, et au moindre commandement il les quittait toutes.

2. La pauvreté lui était si à cœur, qu'il porta toute sa vie un habit étroit, court et rapiécé tant dedans que dehors. Ses sandales étaient si déchirées, qu'elles le blessaient plutôt qu'elles ne l'aidaient.

Il ne se voulut jamais embarrasser dans les affaires de ses parents. *Ce soin,* disait-il, *est une certaine apostasie et une tache au nom religieux.* Une fois, étant envoyé à Cantalice, il ne voulut point entrer dans la ville, mais il demeura dehors dans une maisonnette de ses parents, et voyant que sa cousine lui avait préparé une paillasse neuve, il n'y voulut pas demeurer la nuit, mais il s'en alla reposer sous un arbre.

3. Son affection à la pureté lui régla si religieusement les yeux, que jamais il ne les égara sur le visage d'aucune femme ; et cette retenue le maintint toujours dans une vie angélique et dans la vénération de tous ceux et celles qui l'abordaient.

VI. Sa mortification fut étonnante, car il jeûnait presque toute l'année, et souvent au pain et à l'eau. Il dormait sur des planches, et n'avait pour chevet qu'une pièce de bois, ou un fagot de sarment, ou des bâtons de fenouil. Il ne dormait d'ordinaire que deux heures. Toutes les nuits, et bien souvent encore le jour, il se disciplinait trois fois très rudement. Ceux qui l'entendaient admiraient sa ferveur, et quelquefois par compassion lui criaient : *C'est assez.* Il portait aussi la plupart du temps une jaquette de mailles, et particulièrement quand il allait par dévotion aux Sept Églises.

Sa patience était tout à fait admirable, tant dans la souffrance des maladies que dans les affronts et autres incommodités. Les huit dernières années de sa vie, il eut des coliques furieuses, et cependant il refusait tous les soulagements ordinaires, si la contrainte de l'obéissance n'y intervenait.

Le médecin l'excita un jour à invoquer le saint Nom de Jésus, pour être délivré de ses douleurs ; mais il répondit

courageusement : *Que je dise, Jésus ! pour avoir la santé ? Si je croyais guérir par ce mot sacré, je ne le prononcerais jamais. C'est mon Dieu qui m'envoie ces douleurs, pourquoi ne voulez-vous pas que je les souffre pour l'amour de lui ?* Il se mit incontinent à remercier Dieu de ce qu'il le faisait souffrir, et il le fit avec tant de cœur et d'ardeur, que le médecin et tous les assistants en demeurèrent dans l'étonnement et l'admiration.

Lorsqu'il voyait un malade, ou même des gens possédés par le démon, il désirait supporter tous leurs tourments. Il avait une telle habitude de souffrir, et en avait un si brûlant et si insatiable désir, qu'aucune injure, aucune disgrâce et aucune affliction ne troublait jamais la paix de son cœur. Il remerciait d'affection ceux qui lui faisaient quelque répréhension, soit qu'elle fût fondée en raison ou non.

VII. Il était très dévot à la Vierge Marie, en l'honneur de laquelle il jeûnait au pain et à l'eau tous les samedis de l'année et toutes les veilles de ses fêtes. Il jeûnait aussi en son honneur depuis l'octave de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul jusqu'à l'Assomption. Il récitait son Rosaire et son Chapelet avec une dévotion signalée, et composait des oraisons dévotes à sa louange.

Il aimait très tendrement le saint Nom de Jésus, et dans ses voyages, dans ses travaux, dans ses repas et ses discours, il avait toujours Jésus dans le cœur et en la bouche. Il prenait plaisir à le faire prononcer aux enfants, avec ces deux paroles, *Deo gratias,* qui sont remplies de douceur et de bons sentiments, comme je l'ai dit ailleurs.

Il était si embrasé de l'amour de son Dieu et souverain Bien, qu'il éclatait en soupirs et était contraint de donner air à son cœur par des hymnes dévotes qu'il avait composées.

Le soir, s'étant retiré dans l'église et s'étant mis en oraison, il était souvent ravi en extase. Une fois, il fut tellement enflammé de l'amour de Dieu dans la contem-

plation de sa bonté infinie qu'il avait témoignée en son Incarnation, qu'il courut à l'autel et pria la Vierge, par un transport merveilleux, de lui donner son Fils pour un peu de temps. Cette Mère de charité ne put fermer l'oreille à une si ardente prière. Elle apparut à son Serviteur avec son doux Jésus entre ses bras. Elle donna à Félix ce gage précieux de son amour envers lui, avec un visage riant et des paroles d'une singulière bienveillance. Ce saint Frère, dans les embrassements et les baisers de son Sauveur, fondait tout en larmes de joie et de tendresse, et versait tout son cœur dans le sein de son Bien-Aimé. Sa dévotion s'étant pleinement contentée, il rendit Jésus à sa Mère, qui disparut avec son Fils.

Son humilité le poussait à faire ses dévotions et ses mortifications plus particulières dans l'église, au plus sombre de la nuit et le plus à la dérobée qu'il pouvait.

Lorsqu'il mangeait seul et à l'écart, il faisait de très grandes abstinences et ne goûtait ni chair, ni poisson, ni aucune viande cuite, il ne buvait point de vin, et mettait de l'eau froide ou des cendres dans son potage pour le rendre insipide et de mauvais goût. Mais lorsqu'il mangeait en compagnie ou en présence des Religieux, il évitait toutes les singularités.

Si quelqu'un le louait, il le laissait dès le même moment et s'écriait : *Finissez, finissez*. Mais si on le blâmait et le reprenait, il s'arrêtait de pied ferme et écoutait les injures avec une grande sérénité de visage et avec une sensible joie de son cœur.

Étant âgé de soixante-douze ans, il prévit l'heure de sa mort et la prédit à plusieurs. Dans sa dernière maladie, il ne pensait qu'à Dieu, et l'on avait peine de le retirer de l'église, où son amour le portait au delà de ses forces.

La glorieuse Vierge lui apparut un peu avant sa mort, avec une grande quantité de Saints, et le remplit d'une consolation inexplicable.

Après sa mort, il y eut un si extraordinaire concours de

peuple qui voulait voir son sacré corps et en emporter des reliques, que l'on escalada le couvent, lequel se trouva si plein qu'on ne s'y pouvait retourner. Le lendemain, les rues étaient si remplies de peuple, que les Religieux qui le portaient eurent bien de la peine pour entrer dans l'église, dans laquelle il y avait une telle foule de peuple, qu'on ne le put pas mettre en terre, et qu'on fut contraint de le changer trois fois d'habits, les plus hardis les ayant coupés en plusieurs pièces.

Enfin, Dieu a honoré son Serviteur par plusieurs miracles, rendant à cause de lui la vue aux aveugles, la force aux impotents et la santé à toute sorte de malades. Il mourut l'an 1587, et aujourd'hui toutes les provinces du monde sont pleines de sa gloire.

RÉFLEXIONS.

1. Un véritable Serviteur de Dieu ne désire jamais être déchargé de son travail, mais il désire agir et souffrir jusqu'à la mort.

2. La vertu est plus estimée, même des mondains, que toutes les richesses et les vanités du siècle ; et ils font plus d'état d'un pauvre berger et d'un frère laïque vertueux, que d'un prince, que d'un empereur vicieux.

CHAPITRE VI.

LA VIE DE JEAN KESSEL, FRÈRE LAÏQUE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN.

I. Sa vie dans le monde. — II. Il entre en Religion. — III. Sa Dévotion envers les Saints. — IV. Estime de son office. — V. Amour de ses vœux. — VI. Son Humilité. — VII. Son Amour du silence. — VIII. Sa Charité. — IX. Son Oraison. — X. Souvenir des fins dernières. — XI. Amour de Jésus.

I. JEAN Ketel, ou Kessel, naquit dans la ville de Duseborch, dans le comté de La Marck, près du Rhin. Il s'occupa dans le trafic en Flandre et en

Hollande, s'étant joint à des marchands qui trafiquaient sur mer et qui demeuraient à Dordrecht.

Dans la considération de la vanité des richesses de la terre, il résolut de se faire prêtre, afin de s'adonner plus parfaitement à la dévotion. Dans ce dessein il s'appliqua à l'étude des bonnes lettres, et se fit de si riches habits sacerdotaux, qu'un Abbé et un Évêque eussent pu s'en servir avec honneur et bienséance. Mais une lumière plus éclatante lui ayant ouvert les yeux, il mit sous les pieds toutes les vanités du siècle et prit la résolution de se faire religieux.

II. Il se présenta au Prieur des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, pour obtenir l'habit en qualité de frère laïque, et pour servir particulièrement dans la cuisine. Cette vocation d'abord sembla bien étrange, qu'un riche marchand se fît un pauvre frère et se jetât au coin d'une cuisine pour toute sa vie. Il fut reçu néanmoins à cause de sa ferveur et de son humilité.

Aussitôt qu'il se vit dans la maison de Dieu, il oublia et méprisa entièrement le monde et ses maximes. Il se vêtit d'un vieil habit et d'une soutane de toile noire propre pour les offices de la cuisine, et ressentit plus de joie dans cette humiliation que s'il eût eu les plus beaux ornements des prêtres.

Il remerciait Dieu de la grâce qu'il lui avait faite de l'occuper dans un exercice, dans lequel il pût servir Notre-Seigneur humilié pour l'amour de lui.

III. Sa dévotion était extraordinaire envers tous les Saints, mais il en affectionnait particulièrement trois, savoir : saint Alexis qui avait vécu dans une très profonde humilité et dans un total mépris de lui-même, sous l'habit d'un pauvre pèlerin inconnu, en la maison de son propre père ; saint François, amateur admirable de la pauvreté, sans vouloir retenir aucune possession sur la terre ; et sainte Élisabeth qui donnait tout aux pauvres, et foulait aux pieds les richesses et les honneurs, comme le limon et la fange.

Il se mettait souvent ses péchés devant les yeux, pour empêcher toutes les vaines complaisances que le démon lui eût pu faire naître dans ses bonnes œuvres, et pour se maintenir dans une haute estime de la vertu de ses frères, sans s'amuser à de vains discours ou jugements de leurs imperfections.

Jamais il n'était oiseux, dans la connaissance qu'il avait que l'oisiveté est la source funeste de tous les maux.

IV. Il s'efforçait de se persuader pleinement que l'office de cuisinier était le plus profitable pour son salut qu'on lui pût donner ; et que, bien que d'autres offices eussent plus d'éclat devant les hommes, celui-ci avait plus de moelle et de suc devant Dieu.

Sa vigilance était remarquable par la netteté de sa cuisine et par l'assaisonnement des viandes, selon que la pauvreté le pouvait permettre. Tout était toujours prêt à temps et fait de bonne grâce, dans la pensée qu'il servait Jésus-Christ caché dans la personne de ses frères.

Là où il s'agissait des malades et de leurs viandes, on le voyait et on l'admirait dans des transports de charité et de compassion. Il n'oubliait rien de ce qui dépendait de son industrie pour adoucir leurs maux et leur faire reprendre appétit.

V. Ses vœux étaient la prunelle de ses yeux et l'amour de son cœur. Quand il sortait du logis, il avait un soin très exact de garder sa vue de vains et dangereux regards, et son cœur de mauvaises pensées. Par les rues, il s'occupait à la lecture de quelque livre ou à la méditation de quelque mystère de la foi, et principalement de la vie et de la Passion de Notre-Seigneur.

Il ne buvait jamais hors des repas ordinaires, et il était fort sobre à table, y lisant ou méditant, afin de ne point perdre le temps, et que la nourriture de l'âme servît de frein aux appétits déréglés du corps.

Les habits pauvres et déchirés étaient ses délices, et jamais il ne se plaignait de rien, dans la croyance que la

chambre, la viande, le vêtement et tout le reste surpassaient son mérite.

Il préférait l'obéissance à toutes les dévotions et à toutes les autres austérités imaginables, et sa résolution était de suivre la voix de son Supérieur comme la voix de Dieu même, et de quitter tous ses désirs et ses sentiments, quoique bons, à l'instant qu'on lui commanderait d'autres actions. Il n'engageait jamais son affection trop avant à aucune occupation, même vertueuse, sur la crainte de ne la point laisser volontiers, si on l'en retirait.

Cette promptitude d'obéissance le soumettait non seulement au Prieur, mais aussi à tous les autres officiers, s'étant obligé, quoique sans vœu, de leur obéir en tout et partout comme à Jésus-Christ même, dans le désir de n'être à soi en nulle chose.

Toutes les semaines il allait trouver son Supérieur ou son confesseur pour lui déclarer ses tentations, les inclinations de son âme, ses progrès ou son relâchement dans la vertu et dans la perfection, et pour apprendre d'eux la façon de se conserver contre les attaques des démons et de faire toujours quelque progrès vers le Ciel.

VI. Les répréhensions lui étaient à consolation, et il les écoutait avec humilité et patience, sans nulle réplique.

Le Supérieur qui l'aimait d'amour et qui faisait grand état de sa vertu, dans la vue qu'on le pouvait élever à une vertu plus qu'ordinaire, le reprenait et le bafouait à dessein ; tantôt il se plaignait que les viandes étaient mal apprêtées, tantôt que sa cuisine était mal en ordre, et quelquefois qu'il était trop lent et paresseux à servir à table ce qu'on lui demandait. L'humble Serviteur de Dieu n'avait nulle repartie à tous ces reproches ; mais les yeux baissés à terre, et quelquefois les genoux même, il confessait sa faute et en demandait pénitence.

La réserve de ses paroles était admirée dans la fuite de la jactance et des vains discours qui pouvaient tourner à sa louange.

La détraction et le murmure étaient l'horreur de son cœur. Il les détestait comme les pestes des Maisons religieuses.

VII. Il ne trouvait point de meilleur moyen pour se maintenir dans la pureté de cœur, que le silence ; et jamais il ne parlait aux hommes qu'il n'eût muni son âme et sa bouche par la Salutation angélique, afin que la Vierge en fût la garde et la gouvernante, et que les paroles ne lui échappassent par promptitude et précipitation.

VIII. Sa charité envers ses frères religieux, envers les pèlerins et envers les pauvres fut très remarquable. Il s'était prescrit cette loi :

1. Regarde comme Jésus-Christ même tous tes frères, et principalement tes Supérieurs ;

2. Fais tout ce qu'ils te demanderont, avec promptitude et allégresse, non seulement de cœur, mais aussi de visage ;

3. Reçois les pèlerins et les passants, comme Jésus-Christ, avec des paroles de charité, sans toutefois leur tenir de longs discours ;

4. Prends soin des pauvres, autant que l'obéissance te le permettra, et donne-leur, avec la meilleure grâce que tu pourras, ce que la charité de tes Supérieurs te met en main pour eux.

Il s'étonnait comment un homme riche pouvait refuser l'aumône à un pauvre qui lui demande pour l'amour de Dieu, vu la puissance qu'il y trouve d'avoir de grands biens en toute l'éternité, pour fort peu de chose, qui le doit abandonner à la mort.

Sa ferveur le portait à désirer qu'on retranchât quelque chose du vivre des Religieux, qu'on vendît les livres et les plus riches ornements de l'église, pour la nourriture et l'entretien des nécessiteux.

IX. La lecture spirituelle et l'oraison étaient les deux nourrices de ses vertus. La lecture lui plaisait de telle sorte, qu'aussitôt que son office le lui permettait, il pre-

nait un livre en main, afin de maintenir sa force et sa vigueur pour l'action. Il avait l'oreille et le cœur à la lecture de table, avec un très grand soin et sensible plaisir, préférant la nourriture de son âme à celle de son corps.

La méditation était l'âme de son âme, et toute sa vie ne semblait être qu'une prière continuelle. Il avait un très grand soin de se lever avec promptitude au son de la cloche, et s'efforçait que sa première pensée fût pour Dieu. Dès le premier moment du réveil, il se mettait en la présence de son Créateur, en celle des Anges et des Saints, et méditait quelque chose de la miséricorde de Dieu envers lui, puis il s'arrêtait sur sa propre misère, sur sa propre infirmité.

Toutes ses oraisons particulières étaient distribuées à certaines heures, afin de n'y point manquer. A l'entrée de sa cuisine, il s'agenouillait devant quelque image et priait brièvement. Dans la continuation de son travail, il avait toujours quelque bonne pensée en l'esprit, il fléchissait souvent les genoux et faisait diverses oraisons jaculatoires, particulièrement au son de l'horloge et de la cloche, et au signal que l'on donnait à l'élévation du Corps de Notre-Seigneur durant la Messe.

On le trouvait souvent à genoux devant le feu, et lorsqu'il mettait ordre à son pot, il chantait avec tendresse et dévotion quelque hymne ou oraison.

Dans la croyance que Dieu, en la présence de qui il avait résolu de se tenir sans cesse, est partout, il avait fait de sa cuisine une chapelle.

Le soir, il faisait son examen de conscience, et priait les Saints, afin, disait-il, de prendre avec eux son repos et d'être conservé par de si bons gardiens.

X. Les pensées de la mort et du jugement final servaient beaucoup à sa ferveur. Il se mettait souvent sous les yeux la brièveté de la vie, et que peut-être le jour présent en serait le dernier ou l'avant-dernier, et qu'il faudrait bientôt rendre compte de toutes ses œuvres.

Tous les samedis, pour se mieux imprimer le souvenir de la mort, il prenait le suaire dans lequel il devait être enterré, et s'en enveloppait pendant son travail, priant qu'on lui fît la grâce de n'en point prendre d'autre à sa mort ; en effet Matthias de Malignes, son compagnon, le lava, lorsqu'il fut décédé, et s'en servit pour sa sépulture.

XI. Il avait un très tendre amour envers l'Humanité de notre Sauveur, et se l'était proposée pour le modèle de toutes ses actions et prétentions ; et à ce dessein il se la rendait toujours présente dans son imagination.

Ce doux et charitable Jésus lui portait une affection réciproque, et joignait à sa bonne volonté des caresses très tendres au temps de ses oraisons, et des grâces très puissantes pendant ses travaux et ses occupations journalières.

Un peu avant sa mort, il le consola par sa présence, se montrant à lui visiblement et le préparant contre les attaques du démon qui, espérant de le jeter dans quelque défiance de la miséricorde de Dieu, se présenta pour l'effrayer. Mais ce vertueux Frère le chassa par cette humble réponse : *Je ne compte point sur mes mérites, mais mon espérance est fondée sur la miséricorde de mon Sauveur et sur les mérites des Saints.* L'Esprit d'orgueil ne put subsister devant cette profonde humilité, et s'en alla en fumée.

Ce saint Homme se jeta totalement entre les bras de son Rédempteur, et dans le redoublement de ses prières, il lui rendit son esprit, au milieu des Religieux qui faisaient la recommandation de l'âme selon l'ordre de l'Église. Il mourut l'an de salut 1398, pour aller jouir des biens du Paradis dans toute l'éternité.

RÉFLEXIONS.

1. Le meilleur trafic auquel nous puissions nous appliquer, c'est le soin de notre salut et l'acquisition des vertus.

2. Si pendant la vie nous nous souvenons de la mort, nous trouverons à notre mort une vie bienheureuse.

CHAPITRE VII.

LA VIE DE FRANÇOIS DE L'ENFANT-JÉSUS, FRÈRE CONVERS DE L'ORDRE DES CARMES.

I. Ses premières années. — II. Sa parfaite conversion. — III. Son zèle au service des malades. — IV. Sa vocation à la vie religieuse. — V. Sa mort. — VI. Ses vertus : 1° Confiance en Dieu ; 2° Amour de l'Enfant Jésus ; 3° Charité envers le Prochain ; 4° Patience ; 5° Mortification ; 6° Oraison. — VII. Dons surnaturels.

I. François de l'Enfant-Jésus naquit à Ville-Palais, qui est à deux lieues de la ville d'Alcazar, au royaume et archevêché de Tolède. Son père s'appelait Matthieu Pascal, et sa mère Marie Sanchez.

En son bas âge il montrait si peu d'intelligence, qu'il était le jouet de tous ceux de sa connaissance et l'affliction de ses parents, qui le voyaient inutile à toutes choses, même à garder leur petit troupeau de brebis. Il perdait ou rompait tout ce qu'on lui mettait en main, et n'en rendait jamais compte.

A l'âge de vingt-trois ans, il coupait du bois en une forêt, pour se chauffer avec les autres pasteurs avec lesquels on l'avait mis pour le dégourdir. Le gardien des bois étant survenu et voulant lui prendre quelque gage, François se retira, prit sa fronde, et lui jeta une pierre avec une telle raideur, qu'il le renversa mort sur la place. Et nonobstant cet accident si étonnant, il s'en retourna froidement au logis, comme si rien ne fût arrivé, sa stupidité ne lui laissant pas assez de lumière pour voir que la justice lui mettrait la main sur le collet et le punirait. Son père le fit échapper ; mais quatre jours après il revint à la maison, dans la pensée que son absence avait été assez longue pour

effacer la mémoire de son homicide, tant il était grossier et peu raisonnable.

Son père le chassa brusquement, craignant pour sa famille l'infamie dont sa présence ne pouvait manquer de la couvrir. Ce pauvre garçon s'en alla vers Alcala de Henarès, et y demeura chez une vertueuse et charitable veuve ; il passait la plus grande partie du jour dans l'église des saints martyrs Juste et Pasteur, y entendait les Messes et y faisait diverses prières.

Le sacristain, dans l'admiration de son assiduité, le prit à son service ; mais il le trouva si hébété et si peu propre en tout, qu'il le congédia.

II. Rebuté ainsi des créatures, il redoubla de ferveur, et s'étant prosterné devant le Saint Sacrement, il dit de toute l'étendue de ses affections à son Rédempteur : *Seigneur, servez-vous de moi, quoique j'en sois très indigne ; vous voyez que je suis l'opprobre et la risée des hommes.* Ce Dieu de bonté accepta son offre, et lui dit d'une voix intelligible : *Sers-moi où il y a beaucoup de gens.* Il entendit clairement ces paroles, et elles demeurèrent toujours gravées dans sa mémoire. Après qu'il eut demeuré trois ans et demi en cette église, il fut mis à l'hôpital d'Antezane, qui est dans la même ville d'Alcala, pour y servir les pauvres malades dans les choses les plus basses et les plus laborieuses.

III. Son esprit s'ouvrit en cette maison de Dieu, et le Ciel lui départit tant de force et de dextérité pour faire ce qu'on lui commandait, que presque tout l'hôpital lui tombait sur les bras.

Il travaillait toute la journée sans prendre aucun repos, et la nuit il dormait fort peu. Il se levait journellement à trois ou quatre heures du matin, et faisait sa méditation pour l'ordinaire levant les yeux au Ciel et les y arrêtant fixes et immobiles. Il prenait aussi tous les jours une rude discipline, et son sang coulait de son corps en telle abondance, que le pavé de la sacristie en était teint, ce qui n'é-

chappait pas à la vue de ceux qui y entraient. Il entendait la Messe, allait ensuite soulager les malades et chercher l'aumône pour eux, en quoi il réussissait mieux que les autres quêteurs, Dieu ouvrant le cœur et la main de ceux à qui il s'adressait.

Le jour de Noël il donnait un festin général aux Chevaliers de l'Enfant Jésus (ainsi appelait-il les pauvres), y conviant non seulement les pauvres d'Alcala, mais encore tous ceux de la Province, pourvu qu'ils apportassent attestation qu'ils s'étaient confessés ; quelquefois il s'y en trouvait plus de douze cents, et il pourvoyait à tous leurs besoins par un soin prodigieux.

Si c'étaient des hommes ou des femmes qui eussent famille, il leur donnait à chacun un pain de deux livres, une livre de mouton et une livre de bœuf ; et s'ils avaient des enfants, une autre livre de chevreuil, quatre onces de lard, des navets, et du charbon pour faire cuire le tout, et de plus un réal plié dans un papier.

Pour les petits enfants, les orphelins et les pauvres, et pour les autres personnes qui n'avaient nul lieu propre à faire leur cuisine, il s'était arrangé de façon à ce qu'on en eût soin ; il donnait ordre qu'on fît bouillir leur pot, et qu'on leur donnât bien à manger le jour de Noël, et après cela, il leur donnait un réal comme aux autres.

L'Enfant Jésus était la caution et le répondant des grands frais qui se faisaient, et il y pourvoyait toujours tôt ou tard, et souvent par des moyens inespérés et admirables.

Tous les jours il donnait audience aux pauvres ordinaires dans la cour de l'hôpital, et aux personnes honorables, aux Religieux et aux prêtres, dans l'église, et satisfaisait aux besoins d'un chacun.

IV. Après que François eut servi avec tant de travail et de succès à cet hôpital l'espace de vingt-sept ans, il se sentit poussé d'un désir ardent de se faire religieux ; il se mit en oraison, afin d'obtenir la lumière suffisante pour juger de la réalité de cette vocation ; et il connut si clairement

que le Ciel voulait qu'il prît l'habit religieux en l'Ordre des Carmes déchaussés de Notre-Dame du mont Carmel, qu'il en fit vœu par deux fois. Mais le roi Philippe II l'empêcha de l'exécuter, à raison des grands biens qu'il faisait dans cet hôpital d'Alcala.

Au bout de six mois, la Vierge apparut visiblement à François, et lui déclara en termes exprès qu'elle le voulait pour sa Religion. A cette condition elle l'exempta de la mort, à laquelle Jésus, qui lui apparaissait aussi comme juge, condamnait plusieurs personnes. Cette vision le fit promptement retourner vers le Roi, et il le pressa si vivement, que ce prince lui donna le congé tant désiré.

Aussitôt qu'il eut l'habit, il se porta aux exercices de la Religion avec une extrême ferveur, sur ce raisonnement qu'il était venu tard, et par conséquent qu'il devait doubler le pas pour avancer dans la voie de la perfection.

Il désirait avec passion être repris et corrigé de ses fautes, et recevoir des affronts. Le Maître des novices, par lui-même et par les autres, s'étudiait à lui donner une pleine et entière satisfaction en cette matière. Son noviciat étant achevé et ses vœux faits, Dieu se servit de lui pour fonder une maison de femmes repenties à Valence. Dans l'exécution de cette bonne œuvre, il rencontra des difficultés qui semblaient insurmontables ; mais enfin il en vint à bout, par l'assurance qu'il donna que si l'on permettait cette fondation, la ville de Valence ne serait point frappée de la peste, qui ravageait tout le pays d'alentour. Le lieu de ce refuge étant établi, la ville fut préservée du mal, qui autrement paraissait inévitable.

La vertu de cet admirable Frère ne put pas être resserrée dans une seule ville. Le Patriarche de Valence le mena avec lui aux visites de son diocèse. Il passait toute la journée avec les enfants, leur enseignant la doctrine chrétienne, et chantant quelques couplets qu'il avait faits, les uns à la louange de l'Enfant Jésus, pour les affectionner à son amour, et les autres, pour les incliner et porter à la vertu.

De Valence il passa à Madrid, où il fut reçu du Roi et de la Reine avec un très grand applaudissement, comme je l'ai dit ailleurs. Il paya bien toutes les caresses et les gratifications qu'ils lui firent, leur ayant obtenu de Notre-Seigneur un fils héritier de leurs royaumes.

Il n'appelait point autrement le Roi que son frère aîné, ni la Reine que sa sœur. On le retira de Madrid pour l'éloigner de l'applaudissement qu'il y recevait ; mais en quelque lieu qu'il fût, sa vertu avait un tel éclat que chacun accourait pour lui demander sa bénédiction et se recommander à ses prières.

S'il sortait en un lieu où les séculiers le pussent aborder, en peu de temps ils lui mettaient sa chape et son habit en pièces. S'il sortait à la vue du monde, et qu'il pût être vu à travers une balustrade, comme tous ne pouvaient lui parler ni le voir, il s'élevait de si grands cris de la populace, que l'Office divin en était empêché.

V. Sur le pressentiment qu'il eut de la fin de sa vie, il s'adonna encore davantage à l'oraison, à la contemplation et à la mortification. Dieu le disposa aussi à ce dernier combat par des maladies, où il montra une patience héroïque.

Il écrivit au Roi, à la Reine, au Patriarche de Valence et au Nonce apostolique, pour leur dire le dernier adieu, et comme pour prendre congé d'eux avant son départ pour l'autre monde.

Il reçut le Très Saint Sacrement avec de très sensibles mouvements de dévotion, et un si grand attendrissement de cœur, que les larmes lui coulaient des yeux. Il s'entretint dans des colloques fort dévots avec cet aimable Sauveur qui le visitait par une charité dont il s'estimait indigne.

Aussitôt que l'on sut la mort du Serviteur de Dieu, un concours incroyable de peuple se fit au Couvent pour le voir. Quand on le porta en terre, il fallut le changer par trois fois d'habits, à cause qu'on les lui coupait tous par

dévotion. Dieu donna aussi connaissance de sa mort et de sa gloire dans le Paradis à des personnes éloignées, afin que l'éclat de sa vertu fût plus illustre et sa sainteté plus confirmée.

Il y eut un grand débat entre les habitants de Madrid et les habitants d'Alcala, pour déterminer qui aurait ce sacré dépôt. Ceux de Madrid alléguaient qu'ils étaient dans la possession, et qu'il n'y avait nulle raison de leur ravir des mains ce que la Providence de Dieu leur avait départi par sa mort dans leur ville. Ceux d'Alcala répliquaient qu'il leur appartenait à plus juste titre, son élévation à la sainteté ayant pris ses commencements et reçu ses progrès dans leur cité, pendant l'espace de trente ans et davantage.

La dispute ne put être terminée que par la division du corps. On en donna une partie à chacune de ces deux villes, qui en reçurent un très grand contentement et en remercièrent avec affection les Supérieurs de l'Ordre.

VI. Le Patriarche de Valence fit faire incontinent des informations pour la Béatification de cet homme céleste. Pour notre profit spirituel, parcourons brièvement une partie de ses vertus, en les effleurant seulement, à raison que j'en ai rapporté dans ce traité plusieurs exemples en diverses occasions.

1. Il avait une extraordinaire confiance en Notre-Seigneur, spécialement depuis que ce bon Maître lui eut dit : *Entreprends tout ce que tu voudras pour mon service, car je ferai que tu en viendras à bout.* Il réussissait dans ce qu'il entreprenait pour les pauvres, contre toute espérance humaine, en des choses très difficiles et moralement impossibles. L'argent et le pain se multipliaient entre ses mains, quand il les distribuait aux pauvres.

2. Il aimait si tendrement l'Enfant Jésus, qu'il n'en pouvait parler qu'avec ardeur ; il tâchait d'enflammer chacun de son amour. Il se plaisait dans la méditation des mystères de son enfance, et y employait beaucoup de

temps. Cette affection lui faisait faire à Noël ce banquet solennel dont je viens de parler. Il préparait aussi et ornait une petite crèche, à l'imitation de saint François, son patron. En tous ses discours il ne parlait que de l'Enfant Jésus, et il le prenait pour garant de toutes ses entreprises.

3. Il était très charitable envers les malades ; il les considérait comme les membres de Jésus-Christ, les servait avec une fatigue et une assiduité sans pareilles, et ne laissait aucun office quelque vil et abject qu'il fût, pourvu qu'il pût les aider et les soulager.

Dans Alcala, il fut chargé de l'hôpital durant vingt-sept ans, et pourvut les pauvres abondamment de ce qui leur était nécessaire. Sa charité s'étendait jusqu'aux prisonniers, auxquels il procurait des viandes et des habits. Il avait aussi l'œil aux autres personnes nécessiteuses de la ville, qui n'osaient pas tendre la main à l'aumône ; il faisait un rôle de leurs nécessités et y mettait ordre.

Il cherchait les enfants trouvés que l'on exposait devant les églises et devant les hôpitaux, il s'en chargeait en quelque part qu'ils fussent rencontrés, et payait leurs nourrices.

Le soin qu'il avait des corps n'empêchait pas sa vigilance et sa charité pour les âmes, aux nécessités desquelles il pourvoyait avec d'autant plus d'ardeur que leur rachat coûte plus à l'Enfant Jésus.

Il pressait les malades de se confesser et de recevoir la sainte Eucharistie, autant que la force de la maladie les eût trop affaiblis et mis en danger d'en être privés ou de n'y avoir pas l'attention nécessaire. Les plus déterminés et indévots étaient amollis par sa charité.

Un capitaine espagnol n'ayant pas été confessé depuis douze ans et sentant sa conscience fort embarrassée, lui fit de grandes résistances. Il en vint néanmoins à bout par sa patience et sa longanimité. Ce capitaine employa quatre jours à sa confession, auprès d'un confesseur docte et ex-

périmenté, et reçut le Saint Sacrement avec tant de larmes et de signes d'un véritable repentir et d'une véritable contrition, qu'il inspira à tous les assistants une dévotion très sensible.

Il travaillait pour remettre dans leur devoir les femmes débauchées, et ses fatigues y avaient tant de succès, que les plus obstinées rentraient en elles-mêmes et se convertissaient parfaitement à Dieu.

Les âmes du purgatoire étaient fort soulagées par sa charité ; il faisait dire plusieurs Messes à leur intention, et leur appliquait une bonne partie de ses pénitences et de ses austérités.

4. Sa patience était inébranlable dans tous les accidents. Vous eussiez dit qu'il fût au milieu des vagues comme un rocher battu de tous côtés sans s'ébranler. Dans les crieries et les plaintes des pauvres, dans les brocards et les affronts des riches, il vivait en paix et en repos, et ne se rebutait pas même des soufflets et des coups de poing des insolents. Tout lui était d'autant plus doux et plus agréable qu'il était plus rude et plus amer à la nature.

Jamais on ne le vit dans le trouble et l'inquiétude. En quelque occasion que ce fût, il était sans cesse dans une même égalité d'esprit. Il ne formait jamais aucune plainte contre personne, et ne racontait nulle faute sur autrui ; mais il recevait avec un épanouissement de cœur, et comme un singulier bienfait de Dieu, ce qui était rebutant et fâcheux.

5. Il ne s'accordait que trois heures de sommeil ; sans égard aux travaux et aux fatigues continuelles du jour, au service des malades, et bien qu'il fût d'un corps replet et qui eût eu besoin de plus de repos, il n'en voulait pas davantage. L'oraison et la contemplation étaient ses fidèles compagnes le reste de la nuit, et lui donnaient une quiétude plus fructueuse.

Il demeurait toujours tête nue au soleil, à la froidure, à l'air, à la pluie et à la neige. Il entra dans la Religion

des Carmes déchaussés, qui est très austère, à l'âge de plus de cinquante ans, et néanmoins non seulement il ne s'exempta d'aucune rigueur de l'Ordre, mais il y en ajouta beaucoup d'autres.

6. Son oraison, comme je l'ai déjà dit, était ordinairement des mystères de la vie de l'Enfant Jésus, et il y trouvait tant de douceur et de consolation qu'il ne s'en pouvait retirer. Il servait tous les jours neuf ou dix Messes, et les plus longues étaient le plus à son goût.

VII. Dieu l'instruisait et l'illuminait par diverses révélations, tant pour son profit particulier que pour l'aide des autres. Il sortit une fois de la Messe, qui n'était pas encore achevée, et courut pour aller empêcher un homme désespéré, qui s'allait pendre dans un bocage, près d'un moulin éloigné. Lorsqu'il y arriva, ce malheureux avait déjà la corde au cou, et était sur le point de se jeter en bas d'un arbre où il s'était attaché. Il le fit revenir à son bon sens, le fit confesser, et lui trouva le moyen de payer ses dettes, qui étaient le sujet de son désespoir.

Il eut l'esprit de prophétie, prédisant à plusieurs ce qui leur arriverait, tant pour l'état de leur vie que pour d'autres affaires.

Le Ciel lui fit la grâce de connaître le temps de sa mort, que ses péchés lui étaient pardonnés et qu'il irait en Paradis. Il mourut le premier jour de la fête de Noël, en l'an 1604, âgé de 60 ans ; l'Enfant Jésus le voulant récompenser de l'affection qu'il lui avait portée, et des festins qu'il avait faits à ses pauvres dans ces saints jours.

Les Rois et les Reines d'Espagne, les Évêques, les Cardinaux et diverses personnes éminentes en doctrine et en sainteté ont eu et témoigné une très haute opinion de ce Frère admirable.

Son corps rendit une très suave odeur incontinent après sa mort. Ses reliques ont fait quantité de miracles, et plusieurs personnes ont reçu des faveurs signalées, tant corporelles que spirituelles, par son intercession.

RÉFLEXIONS.

1. Dieu prend plaisir à changer des pierres en des enfants d'Abraham et à se communiquer aux simples et aux idiots, pourvu qu'ils lui donnent leur cœur et leur affection.

2. Les princes et les rois de la terre plient sous la vertu, et ceux qui s'humilient davantage sont les plus grands devant Dieu et devant les hommes.

CHAPITRE VIII.

LA VIE DU FRÈRE JACOPON, DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

I. Sa vie mondaine. — II. Sa conversion. — III. Son entrée en Religion. — IV. Vertus qu'il y pratique : 1° Sa Mortification ; 2° son Oraison ; 3° son Zèle. — V. Ses axiomes.

I. Frère Jacopon naquit en la province d'Ombrie, dans la ville de Todi. Dès son adolescence, il se plut à l'étude des lois et y prit le degré de docteur. La seule théorie ne contenta pas pleinement son esprit, mais il fit voir la subtilité et la vivacité de son esprit dans les duels du palais, où il se nourrissait des vains applaudissements de ceux qui lui faisaient l'honneur de l'écouter et de l'employer.

Dieu lui donna une femme noble et vertueuse, laquelle, dans la vue que son mari se plaisait à la vanité, s'habillait très honnêtement selon sa condition, et ne refusait pas les réjouissances publiques, où elle allait avec un rude cilice sur le dos; à l'insu de Jacopon.

II. Comme elle assistait un jour à des jeux solennels, le théâtre où elle était tomba et écrasa plusieurs personnes. Jacopon, à la nouvelle du danger de sa femme, y court des

premiers, tire sa femme blessée à l'écart, lui ouvre sa robe pour lui donner de l'air, et lui trouve un âpre cilice sur la chair.

Ce spectacle imprévu, joint à un si funeste accident, frappa de telle sorte son cœur que, sa femme étant morte sur-le-champ, il résolut de se consacrer pleinement à son Créateur, et de mépriser la vanité du siècle autant qu'il en avait adoré le brillant.

Il donna tous ses biens aux pauvres, se revêtit d'un méchant habit, entra dans le Tiers Ordre de Saint-François, et prit à tâche de se rendre très méprisable à tous. Son ardeur le porta à un tel excès, qu'il fit semblant que son esprit était hors de son bon sens : il se dépouilla jusqu'à la ceinture, se fit mettre un bât d'âne sur le dos et un frein à la bouche, et dans cette posture se traîna à quatre pieds au milieu de tout le peuple de sa ville, qui assistait à des jeux publics. Cet aspect inopiné les toucha tous si fortement que pas un ne demeura en la place, et les jeux cessèrent. Une autre fois, comme toute la famille se réjouissait à la danse à l'occasion du mariage de la fille de son frère, il se mit tout nu, et ayant oint son corps, il se roula sur des plumes de diverses couleurs, qui s'attachèrent sur tous ses membres. Il se jette dans cet équipage au milieu des danseurs. Cette triste et funeste apparition troubla toute la fête, et chassa tous les conviés dans une morne tristesse en leurs logis. On le tenait et le traitait communément comme un insensé ; c'est pourquoi il était le jouet des enfants par les rues et par les places publiques. Ils lui donnèrent par risée le nom de Jacopon, au lieu de celui de Jacques, qu'il avait eu dans son Baptême. Quelqu'un le pria de porter des poulets dans sa maison, il les porta dans son tombeau, disant qu'il est notre véritable maison, qui est de plus longue durée que les autres.

III. Dix ans se passèrent dans diverses actions de cette sainte folie ; mais enfin il s'aperçut que cette sorte de vie n'était pas sûre, et qu'il était de la prudence de se retirer

au port tranquille de la Religion. Il demande avec instance d'être admis dans un couvent de l'Ordre de Saint-François ; mais on le remettait de jour en jour, dans l'appréhension que son esprit ne fût altéré. Sur ce rebut, il présenta au Supérieur un livre excellent qu'il avait composé sur le mépris du monde. L'esprit de Dieu qui reluisait à chaque page, montra bien que sa folie était la véritable sagesse.

On le reçut donc à bras ouverts, comme un homme élevé au-dessus du commun, et il augmenta l'opinion de son humilité par le refus qu'il fit de la prêtrise, et par le désir qu'il témoigna de cœur et d'ardeur d'être simple frère laïque, quoiqu'il fût très versé dans les belles sciences.

IV. Avec l'habit il redoubla sa ferveur et ses austérités, et s'exerça aux plus vils et plus ravalés offices de la maison. Il se proposa pour modèle Jésus-Christ humilié et souffrant pour l'amour de nous, afin de l'imiter le mieux qu'il pourrait.

1. Ses jeûnes étaient souvent au pain et à l'eau, et il se perfectionnait dans un plein et parfait désir de souffrir en ce monde toutes les douleurs, les angoisses, les tristesses et les afflictions que l'on pouvait dire et concevoir, et en l'autre monde, toutes les peines des âmes du purgatoire, des hommes damnés et de tous les démons, s'il eût pu satisfaire pour eux, sans toutefois perdre la grâce de son Dieu, son seul et unique amour.

Le démon lui mit en l'esprit un désir excessif de manger de la chair de bœuf. Il trouva moyen d'en avoir, la mit dans sa chambre, la regarda et la baisa souvent, sans jamais en goûter. Lorsqu'elle fut pourrie, il s'approchait de cette puanteur, et se plaisait à sa mauvaise odeur, pour se dompter et se mortifier. Les autres Religieux, ses voisins, s'en trouvèrent incommodés, et le Gardien s'en étant aperçu, l'envoya dans un lieu très sale et très puant pour y faire pénitence. Il descendit avec une très sensible con-

solation de son âme, et y chanta des cantiques spirituels à l'honneur de son Sauveur. Jésus, humble et l'amateur des humbles, se montra à lui dans ce lieu d'horreur et l'y consola : *Jacopon, mon ami,* lui dit-il, *puisque cette puanteur ne t'attriste point pour l'amour de moi, demande-moi maintenant ce qu'il te plaira, et je te l'accorderai. Je suis venu ici pour t'apporter du soulagement. — Ah ! Seigneur,* dit Jacopon, *je n'ai qu'une grâce à vous demander : mettez-moi dans un lieu plus sale et plus intolérable, afin que je puisse satisfaire pour mes péchés ; car celui-ci est trop bon et trop beau pour moi.*

Cet acte d'une humilité héroïque le combla d'une consolation si grande, que jamais il n'en avait ressenti de semblable. Depuis ce temps-là, il se riait de toutes les incommodités et fâcheries de ce monde, et les regardait comme moindres que ses désirs.

2. Son oraison était presque continuelle, et sa nourriture était son Jésus, l'unique amour de son cœur ; il n'en détournait jamais les yeux en toutes ses actions. Il paraissait comme un homme qui était toujours ravi en extase, et ses yeux étaient pleins de larmes continuelles. Étant interrogé par un Religieux sur la cause de ses larmes : *Je me lamente,* dit-il, *de ce que l'Amour n'est pas aimé.*

Il disait que la souveraine béatitude et tranquillité de l'esprit en ce monde était que l'homme fût toujours occupé en Dieu et pour Dieu. Tantôt il chantait quelque dévote oraison, tantôt il soupirait après son Bien-Aimé, et s'abîmait en lui, tout transporté. Il courait quelquefois, et s'imaginait qu'il embrassait Jésus-Christ, et embrassant quelque arbre ou quelque colonne, il criait à pleine tête : *O doux Jésus ! ô aimable Jésus ! ô Jésus très délectable !* Par ces élans, il donnait un peu d'air à son cœur qui brûlait d'un amour séraphique. Son zèle était si ardent et si désintéressé, qu'il ne craignait nul danger, même de la vie, pour empêcher l'offense de son Créateur.

3. Il reprenait les vices avec une liberté tout à fait pro-

digieuse. Après vingt ans passés en Religion, il entendit dire que le Pape Boniface VIII gouvernait mal l'Église et était cause de beaucoup de discordes entre les chrétiens ; il eut la hardiesse de l'en reprendre, et de lui dire tout ce qu'il en avait appris, quoiqu'il sût que cette liberté lui coûterait cher. Le Pape irrité le jeta dans une prison, lui fit ôter son capuchon, et ordonna qu'on lui mît les fers aux pieds. Il y demeura fort longtemps sans jamais se plaindre de personne et dans la conservation de la joie et de la tranquillité de son esprit. Le Pape, passant près de cette prison et y voyant Jacopon, lui demanda quand il en sortirait. *Quand,* dit-il, *Votre Sainteté y entrera.* Et la prédiction arriva ; car la faction contraire ayant saisi Boniface et l'ayant jeté dans la prison, on en délivra ce saint Frère.

Enfin, il termina sa vie par une mort qui le fit encore plus admirer. La maladie l'ayant réduit à l'extrémité, les Religieux l'avertirent de se disposer par la réception des saints Sacrements ; il repartit : *Il n'est pas temps ; je désire communier de la main du Père Jean d'Auvergne, et de nul autre.* Cette réponse attrista tout le monastère ; parce que chacun croyait que le Père ne retournerait pas assez à temps. Le bon frère Jacopon se mit à dire un cantique de dévotion, et à peine l'eut-il achevé que le Père Jean d'Auvergne arriva, à la grande consolation et admiration de tous ceux du couvent. Il reçut incontinent le Viatique, chanta encore une hymne, exhorta en peu de paroles les assistants à l'amour de la vertu, et levant les mains et les yeux au Ciel, dit avec confiance et amour : *Domine, in manus tuas commendo spiritum meum,* et rendit fort doucement son âme à son souverain Seigneur.

V. Voilà la vie de l'ami de Notre-Seigneur ; entendons encore ses paroles, pour être astreints par deux liens à le suivre ; l'exemple est le plus fort, mais l'enseignement n'y aide pas peu. Voici quelques-uns des axiomes qu'il avait puisés dans le Cœur de Jésus, blessé de l'amour des hommes.

1. Un véritable signe que nous aimons Dieu comme il faut et par-dessus toutes choses, c'est de l'aimer toujours davantage bien qu'il nous refuse ce que nous lui demandons, et de l'aimer deux fois plus qu'auparavant quand il fait le contraire de ce que nous sollicitons de lui.

2. Une bonne marque que nous avons un amour envers notre prochain, tel que Dieu l'exige de nous, c'est, lorsqu'il nous fait du mal, de l'aimer autant que nous l'aimions quand il nous témoignait une grande bonne volonté et qu'il nous rendait de bons offices.

3. Chacun se doit estimer si vil et si méprisable, qu'il se persuade que ses façons de parler et d'agir sont onéreuses aux autres. Par ce moyen, il fera plus de progrès en la vertu, et amendera avec plus de facilité ses vices et les imperfections des autres.

4. Lorsqu'on lui demandait s'il n'avait pas horreur de ceux avec qui il conversait, il répondait : *Hélas! j'admire qu'ils daignent me supporter, et qu'ils ne m'exterminent pas comme un démon et comme un homme qui leur cause tous leurs malheurs.*

5. L'homme spirituel ne doit pas seulement avoir horreur de lui-même, mais il doit désirer être en horreur à tous les autres. Ces deux choses s'acquièrent par une véritable connaissance des péchés qu'on a commis et de l'absence des vertus dont on manque. Si une fois on trouve cette connaissance, l'âme se plaît à la vérité et est bien aise qu'elle soit connue de tous.

6. Il assurait que par ce sincère mépris de soi-même on obtiendrait les vertus de prudence, de force, de tempérance, de justice, et les autres ; car de même que la vaine estime de sa science et de sa vertu est la source de tous les péchés et chasse toutes les grâces de Dieu, de même un parfait mépris de soi plante en nos âmes toutes les vertus et en arrache tous les vices.

7. Notre âme est attaquée de quatre manières, c'est à savoir : à distance par le monde, près de nous par les sens,

au-dedans par les passions, et au-dessus par Dieu même, à la volonté duquel elle se doit conformer.

8. Il montrait par une belle comparaison que nous ne devons pas souffrir les emportements déréglés de notre âme, qui se soumet lâchement aux appétits des sens.

Une vierge, disait-il, d'une beauté et d'une sagesse excellentes, avait une pierre précieuse d'un prix si grand qu'elle suffisait pour lui trouver un riche parti, qui la ferait heureuse toute sa vie. Ses frères la lui demandaient avec importunité. Le premier était musicien, et disait à cette sage fille : *Ma très chère sœur, ma pauvreté vous est assez connue ; secourez-moi par le don de votre pierre précieuse. Je vous serai redevable de ma vie, et en récompense je vous chanterai sur mon luth tant de chansons harmonieuses qu'il vous plaira. — Mais, mon frère,* lui dit cette vierge, *ne savez-vous pas que si je vous offre mon joyau, je serai réduite à une extrême et honteuse pauvreté, que cette pierre précieuse est toute la dot de mon mariage, et que le son de votre musique se passe dans un moment et ne fait pas plus riche celui qui s'est amusé à son harmonie ?*

Son second frère, qui était peintre, lui promit de belles peintures. Le troisième, qui était apothicaire, l'assura d'un présent d'excellentes et très suaves odeurs. Le quatrième, qui était cuisinier, lui offrit des viandes exquises et délicieuses. Enfin, le cinquième, qui faisait un métier infâme, lui présenta plusieurs jeunes éventés, pour passer le temps avec eux. Tous lui demandaient cette pierre précieuse ; mais ils en reçurent tous la même réponse que le premier, et par cette sagesse et cette générosité, la vierge demeura maîtresse de son trésor.

Peu de temps après, un puissant roi se présenta pour la demander en mariage. Elle lui répondit que pour toutes richesses elle n'avait autre chose que son joyau. Ce roi s'en contenta, et lui promit de la faire une reine très auguste et de lui donner la vie éternelle. Ces promesses lui

plurent si fort, qu'elle lui donna incontinent son diamant si recherché.

Frère Jacopon expliquait sa parabole de cette sorte. L'âme est une vierge, la liberté de la volonté est une parole inestimable. Ses frères sont les cinq sens. La vue est la peinture ; l'ouïe, la musique ; l'odorat est l'apothicaire ; le goût, le cuisinier ; et le toucher c'est l'autre, qui pousse à de plus grands maux.

Ne prendriez-vous pas cette vierge pour une folle, si elle eût prodigué son diamant à ces importuns, qui ne lui promettaient que des fatras périssables, vu qu'elle savait qu'un parti glorieux ne lui pouvait manquer, si elle le conservait pour son époux ? Gardons notre libre arbitre à Jésus seul, et il aimera nos âmes et s'unira à elles par une union de pureté et de gloire éternelle.

Vous trouverez encore d'autres enseignements de ce Serviteur de Dieu, mais ceux-ci suffisent à mon dessein.

RÉFLEXIONS.

1. Pour être sage devant Dieu, il faut paraître fou devant les hommes.

2. Une seule résolution prise avec une générosité vraiment chrétienne peut nous affranchir totalement de l'esclavage des vanités du siècle, quand par malheur nous y serions fort engagés.

3. Quiconque a un parfait mépris de soi-même ne craint ni roi, ni empereur, ni pape, dès qu'il s'agit de la gloire de Dieu.

CHAPITRE IX.

LA VIE DE FRANÇOIS DU JARDIN, FRÈRE COADJUTEUR TEMPOREL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

I. Sa naissance miraculeuse et sa première enfance. — II. Sa vocation. — III. Ses vertus : 1° Sa Mortification ; 2° sa Patience ; 3° sa Charité ; 4° son Honnêteté ; 5° sa Pauvreté ; 6° son Oraison ; 7° son Amour pour Notre-Seigneur. — IV. Faveurs surnaturelles : 1° Il découvre les reliques d'un grand nombre de Martyrs ; 2° Le Ciel le visite. — V. Estime que l'on faisait de sa sainteté. — VI. Miracles qu'on lui attribue.

I. François du Jardin naquit en l'île de Sardaigne, dans la cité de Caller. Son père se nommait Jérôme du Jardin, et sa mère Béatrix Frogassota. Sa mère assura qu'elle l'avait mis au monde presque sans douleur, et ce qui est plus admirable, elle remarqua avec la sage-femme, qu'aussitôt qu'il naquit, il tint les mains jointes et élevées vers le Ciel, comme une personne qui prie Dieu. Toutes deux protestèrent qu'en même temps elles l'avaient entendu clairement et distinctement dire, *Marie, Marie,* ce qui fut pris pour un très bon augure et comme un signe certain qu'il serait un excellent serviteur de la Vierge.

Sa mère l'obligea de ne jamais sortir de la maison sans congé, sinon pour aller à l'école. Il obéit avec ponctualité à ce commandement, comme eût fait un fervent novice. Il ne prenait nul plaisir aux jeux et aux libertés des enfants, mais seulement à la dévotion et à l'étude. Il ne fut pas des plus savants, quoiqu'il fût jusqu'en rhétorique. Dieu s'en voulait servir pour sa plus grande gloire dans les offices de Marthe.

A l'âge de dix-sept ans, il fut accusé mal à propos d'une action infâme. Son père, trop crédule, lui donna cent coups de verge avec une telle sévérité, que ce pauvre en-

fant s'enfuit de la maison, se retira dans une vigne, et dans une tristesse accablante et un fâcheux désespoir, fut fort tenté de se précipiter au fond d'un puits. Mais durant cette furieuse tempête de son cœur, il leva les yeux vers l'église de Saint-Pancrace, et y aperçut la glorieuse Vierge Marie, à qui il était fort dévot, laquelle jetait des rayons plus lumineux que le soleil. Elle le consola, l'affranchit de sa tentation et lui persuada le retour dans sa maison.

II. Dans la vue de mettre son salut en sûreté, son père sur le point d'expirer l'engagea à se faire religieux dans notre Compagnie. Peu de temps après, François en demanda et en obtint l'entrée, étant déjà âgé de vingt-deux ans, mais dans une virginité aussi pure qu'au sortir du sein de sa mère, selon la déclaration qu'il en fit à son Supérieur, lui rendant compte de sa conscience quelques mois avant sa mort.

III. Dès sa première entrée dans le collège, il se jeta avec ardeur dans l'exercice des offices les plus humbles et les plus méprisés, et y acquit une si grande résignation et une si profonde humilité, qu'il n'était nulle sorte d'obéissance qu'il ne fît avec promptitude et sans réplique.

On le mit à la cuisine avec une soutane de toile blanche, qui lui venait à mi-jambe. Il prit grand plaisir dans cet office, afin de s'humilier et de servir ses frères, en la personne desquels il considérait son Sauveur Jésus-Christ.

Le collège de Caller était pour lors dans ses commencements, et les Religieux avaient disette de plusieurs choses nécessaires à la vie, et même d'eau pour les offices et pour boire ; il s'offrit d'en aller chercher tous les jours dans la fontaine de saint Pancrace, ce qu'il fit pendant plusieurs mois, toujours revêtu de sa soutane blanche.

1. Il fut envoyé ensuite au collège de Sacer, qu'on commençait. Il y demeura six ans dans les offices de cuisinier, d'infirmier, et autres. Il servit même longtemps de manœuvre aux maçons, leur portant des pierres, du mortier et tout ce qui leur était nécessaire.

En ce temps-là, il allait tous les jours durant le Carême à la maison des champs, pour porter le dîner aux frères qui y bâtissaient. Cette maison était éloignée de la ville de plus d'une lieue, et il n'en partait que sur les onze heures avec ordre de retourner dîner à la ville. Il faisait ce voyage sans aucun murmure, quoiqu'il eût travaillé toute la matinée en servant de manœuvre.

Le Recteur, pour une plus forte épreuve et une plus grande occasion de mérite, lui ordonnait de travailler jusqu'au soir dans cette métairie, et d'y servir les ouvriers; et parce qu'il ne lui commandait pas d'y porter à dîner, il jeûnait jusqu'au soir, non seulement sans plainte, mais aussi avec allégresse. Cette patience et cette ferveur plurent tant à la Vierge, qu'elle lui apparut une fois sur le chemin, lui parla longtemps, et le remplit d'une très sensible consolation, qui lui dura plusieurs heures. Étant renvoyé au collège de Caller, il y fut acheteur et cuisinier, et fut quelque temps chargé du réfectoire. Il passa ensuite tout le reste de sa vie, jusqu'à la vieillesse, dans l'office d'infirmier. Il l'exerça avec tant d'humilité, de charité et de patience, qu'il causait de l'admiration et de l'étonnement à tous ceux qui le considéraient.

2. Encore qu'en tous les offices il se rencontrât quantité d'occasions de mécontentement, jamais il ne fit paraître aucun signe d'impatience ou d'indignation, pendant l'espace d'environ cinquante-huit ans qu'il vécut dans la Compagnie.

Il ne montra jamais aucune répugnance aux ordonnances et aux volontés de ses Supérieurs, et ne répondit jamais avec dédain et fâcherie aux demandes des malades dont il avait la charge. Il leur promettait toujours avec un visage riant et une parole aimable, qu'il exécuterait leur désir.

Si la force de la douleur arrachait quelques plaintes ou paroles aigres aux moins parfaits, il croisait alors les bras devant sa poitrine, et répliquait avec une profonde humi-

lité et une douceur tranquille : *Vous dites la pure vérité, je suis un très grand pécheur et très indigne de vivre parmi les serviteurs de Dieu.*

Un malavisé séculier lui ayant donné un jour tant de coups de bâton, qu'il le renversa par terre, il n'en fit nulle plainte ; mais il se jeta aux pieds de ce téméraire, lui rendit grâces et lui demanda pardon s'il l'avait offensé. Il ne tirait d'autre vengeance des injures qu'on lui faisait, que de prier Dieu pour leurs auteurs.

3. Son soin était singulier dans les infirmeries, qu'il tenait fort nettes, en bon ordre et pourvues de tout ce qui était nécessaire au soulagement des malades. Il marquait tous les jours dans un livret les ordonnances des médecins, soit pour le vivre des infirmes ou pour leur conduite, soit pour les médecines et choses semblables, dans la crainte de laisser échapper quelque règlement à sa mémoire. La nuit que les malades devaient prendre leur médecine, il veillait pour la leur donner à l'heure ordonnée ; et s'il y avait du péril dans la maladie, il les visitait la nuit deux ou trois fois. Si le péril augmentait, il ne se couchait point du tout, et demeurait toujours auprès d'eux.

4. Son humilité était si profonde et dans un si cordial anéantissement de lui-même, qu'il disait n'avoir point expérimenté la charité de la Compagnie en aucune chose plus palpable qu'en sa réception et en sa conservation dans ce corps de Religion, vu qu'il était inutile en tout, et le plus grand pécheur du monde, qui méritait le plus le mépris de tous les hommes. Un jour qu'il était grièvement malade, on lui dit qu'il irait bientôt au Ciel. *Si cela arrivait,* dit-il, *les Anges et les Saints en riraient et diraient : Bon Jésus ! laisse-t-on entrer une si indigne créature dans le Paradis ?*

5. Il joignait à cette profonde humilité une très exacte pauvreté religieuse. Vingt ans entiers il demeura dans une chambrette obscure et si étroite qu'il n'y pouvait entrer

qu'un petit lit et une petite chaise. Le plancher était si bas qu'il ne s'y pouvait tenir debout. Son lit était un vieux matelas, et deux pièces d'une vieille mante tout usée. La chaleur l'y incommodait fort en été, parce qu'étant dans le coin d'une petite salle, l'air n'y pouvait entrer que par la porte. Les Supérieurs le firent passer par compassion dans une autre chambre plus aérée et moins étroite ; il ressentit cette perte et en pleura comme si on lui eût ravi un superbe palais, et il employa plusieurs intercesseurs pour y retourner. Ses habits étaient toujours vieux et usés, et le rebut des autres Religieux. Si parfois les Supérieurs lui faisaient donner des habits neufs, il en était saisi de tristesse dans son cœur. Il souhaitait le manque des choses même nécessaires tant en santé qu'en maladie, et Dieu permettait qu'il fût assez souvent exaucé. Son austérité dans le vivre, dans les cilices, les disciplines et les autres austérités, fut très signalée. Il mata son corps jusqu'à l'extrême vieillesse, où, se trouvant dans l'impuissance de prendre lui-même la discipline, il empruntait les bras d'autrui pour se la faire donner.

6. L'oraison était la principale nourriture de son âme ; et il y employait tout le temps qui lui restait, après avoir fait tous ses offices en perfection. Il tenait dans sa chambre une liste de tous les Pères et Frères de la Province, écrite de sa main, afin qu'il les pût recommander tous les jours à Dieu, ce à quoi il ne manquait jamais. Il visitait le Saint Sacrement plusieurs fois chaque jour, et communiait le plus souvent qu'il pouvait, mais avec une telle ferveur, que Dieu lui fit de très grandes grâces par le moyen de cette dévotion. Une fois, le jour de la fête de saint Antioque, son patron particulier, on ne put trouver la clé du tabernacle, de sorte que ce bon frère pressé de l'heure pour aller aux champs, était forcé de sortir sans ce sacré Viatique. Il tourna la vue vers la chapelle du Saint, et lui dit la larme à l'œil : *Mon glorieux Patron, recevez ma bonne volonté*. Incontinent il vit sortir de la chapelle, vers le

grand autel, une Dame vénérable, accompagnée de deux Anges, avec un prêtre revêtu des habits sacerdotaux, qui ouvrit le saint ciboire et le communia, le laissant dans une allégresse si grande qu'elle lui dura toute la journée. Une autre fois, il faisait oraison devant un crucifix qui était attaché à la muraille, et dans la plus grande ardeur de sa prière, il le vit sortir de sa place et venir à lui les bras ouverts pour l'embrasser ; ce qui le remplit d'une si douce et si excessive consolation, qu'il n'avait point de paroles pour l'expliquer.

7. Sa vieillesse se passa dans une oraison presque continuelle, dans les visites très fréquentes du Saint Sacrement, dans les méditations en sa chambrette, où il chantait les louanges de la Très Sainte Trinité, de Notre-Seigneur, de Notre-Dame, des Anges et des Saints, tant en commun qu'en particulier. Il leur faisait un alphabet, qui contenait leurs perfections, commençant par la lettre A, et ne cessait point qu'il ne fût arrivé à la dernière. Il en fit plusieurs exemplaires de sa main, que l'on garde encore pour reliques. Il chantait aussi quelquefois des hymnes de l'Église, ou celles qu'il avait composées avec beaucoup de dévotion et dans un style simple, sans élégance de paroles.

IV. Les Saints, les Anges, la Vierge et Notre-Seigneur ne se laissèrent pas vaincre en courtoisie par leur ami et serviteur.

1. Ils lui apparurent souvent, le défendirent contre les démons qui l'attaquaient visiblement, lui enseignèrent où se trouvait une grande quantité de corps des Saints, et lui déclarèrent plusieurs choses futures. Divers Saints l'honorèrent de leurs visites en plusieurs occasions différentes ; mais particulièrement pour lui montrer le lieu de leurs reliques, afin de les faire révérer. C'est une chose prodigieuse, véritable néanmoins, ainsi que l'assure Niéremberg, que par le moyen de ce pauvre Frère coadjuteur on découvrit jusqu'à deux cents corps saints, même dans les

églises où il n'avait jamais mis le pied. Il déclara entre autres le lieu où l'on trouverait les corps des saints Antioque, Édise, Priam, Émilie, Lucien, Félix, Espérat, Maturie et Guisitan, martyrs, des saints Janvier et Louis, évêques, des saintes vierges et martyres Olympie, Juste, Justine, Hérédine, Aquila, Érasine, Thècle, Théodosie, Catherine, Dorothée, Barbe, Agnès et Prisque, et ceux de sainte Restitute et de saint Eugène, son fils, évêque et martyr.

2. Il entendit souvent la musique des Anges, et il leur était si familier qu'il chantait avec eux, et quelquefois ils entonnaient l'antienne, et il la poursuivait tout seul sur le ton qu'ils lui avaient enseigné. Étant une fois malade en sa chambre, et dans son transport ne faisant pas réflexion qu'un Père y était resté, il commença à chanter cette antienne : *Similabo eum viro sapienti*. Le Père lui demanda pour quelle raison il la chantait à ce moment ; il répondit avec simplicité et franchise : *Parce qu'on m'a dit à l'oreille que je la chantasse*. Les démons, dans la rage de voir une vertu si héroïque et si éclatante, faisaient des efforts extraordinaires pour le troubler et l'étonner par des figures épouvantables ; mais le pieux Frère se moquait d'eux ; les Anges accouraient à son secours et chassaient ces monstres infernaux. Disons encore comment les Saints le protégeaient.

Le démon le fit tomber une fois dans un bourbier, où il fut en danger de sa vie ; mais saint Ignace l'en retira et lui dit : *Mon fils, ayez bon courage, vous me verrez canoniser avant votre mort*. Il lui apparut plusieurs autres fois, lui déclarant le jour et les particularités de sa Canonisation, laquelle il désirait avec toute la passion qu'un bon fils doit avoir pour un très bon père.

Notre-Dame l'honorait aussi de ses visites et de ses entretiens. Étant une fois occupé à la contemplation de cette Reine du Ciel, il l'aperçut toute brillante de clarté, ayant la lune sous ses pieds et une très riche couronne sur la tête. Cette vision le transporta si fort hors de lui-même, qu'il fut vu en l'air élevé au-dessus de terre. Lorsqu'on

l'envoyait à la métairie des champs, il passait d'ordinaire par la porte de la ville où était la prison ; et n'ayant aucun moyen temporel pour soulager ceux qui y gémissaient dans les fers et la pauvreté, il disait toujours un *Pater* et un *Ave Maria* pour eux. La Mère de miséricorde, dans l'agrément de cette charité, lui apparut sur son chemin, vêtue d'une pourpre royale, et le regardant d'un œil maternel, lui demanda quelle prière il faisait pour ces pauvres prisonniers ; il lui repartit avec sa simplicité et sa candeur ordinaires : *Madame, je dis le* Pater *et l'*Ave Maria, *n'ayant nulle aumône à leur faire.* Elle lui témoigna que cette aumône était bonne, et en se retirant le remplit d'une joie incroyable. Un autre jour qu'il priait dans l'église souterraine du glorieux martyr Luxorie, la Vierge se présenta à lui, lui montra la place où étaient les reliques de ce Saint, l'appela son fils et le mena au lieu de la sépulture de ce Martyr et des autres.

Notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ le favorisait aussi de sa présence. Il servait une fois dans le réfectoire un malade convalescent, et il se portait à ce service avec sa chaleur accoutumée. Cet aimable Jésus crucifié se présenta à lui, le regarda d'un visage riant et qui témoignait l'affection qu'il lui portait, ouvrit les bras sur la croix pour l'embrasser et lui montrer qu'il agréait sa charité envers les malades. François, tout confus d'un tel excès de bonté, lui dit : *Seigneur, que désirez-vous de moi, pauvre pécheur ?* — *Je veux,* repartit Jésus, *je veux que tu aies grande confiance en moi, et je ne t'abandonnerai jamais.* Après ce peu de paroles, il disparut, laissant ce bienheureux Frère dans le sentiment d'une tendresse ineffable.

Le démon fit courir le faux bruit que François avait dérobé les reliques d'une Sainte, qui étaient dans l'église cathédrale ; l'Archevêque et toute la cité de Caller en furent animés d'une extrême colère contre lui. Le Serviteur de Dieu, pendant l'amertume de cette calomnie, se consola

dans l'assurance de son innocence et dans l'espérance qu'il avait en son Sauveur, qu'il invoqua de toute l'étendue de ses affections. Ce Dieu de charité a les entrailles trop tendres pour ne point s'émouvoir à la clameur et aux larmes de ses enfants. Il accourt vers l'affligé, se montre dans une nuée de lumière, qui dissipa en un moment toutes les ténèbres de tristesse qui environnaient son âme. Il lui dit d'un ton de piété et d'affection : *Porte, mon fils, cette épreuve pour l'amour de moi, qui portai jadis la croix pour l'amour de toi.* Cette vision dura environ un quart d'heure, et mit ce vertueux Frère dans un tel transport, qu'il s'offrit à toutes les croix imaginables qui lui seraient envoyées de la main de son Créateur. Ce ravissement fut si absolu, qu'il n'entendit pas deux autres frères qui entrèrent pour lors dans sa chambre.

Son don de prophétie était très excellent et comme tout ordinaire. Il disait presque indifféremment à toutes personnes ce qui leur arriverait dans les voyages et les affaires dont elles lui demandaient le succès.

V. De toutes ces visites et faveurs du Paradis, il n'en est point de plus à mon goût, et qui excite davantage mon admiration, que le certificat de tous ceux qui ont eu le bonheur de le voir et de converser avec lui. Ils assurèrent qu'en cinquante-huit ans qu'il vécut dans la Compagnie, ils n'avaient remarqué en lui aucune action qui fût péché véniel, et que jamais ils n'y avaient noté aucune impatience, ni parole de colère, ni le moindre murmure, comme je l'ai déjà dit.

Enfin, il lui fallut fléchir sous la loi de la nature et aller au Ciel recevoir la récompense de ses travaux. Une année presque entière, il fut tourmenté d'une maladie, pendant laquelle il fit paraître des actes d'une patience généreuse et d'une résignation sans réserve à la volonté de Dieu.

Il se munit des saints Sacrements de l'Église, et en d'amoureux colloques et entretiens avec notre Sauveur, il lui remit son âme entre les mains. Il mourut âgé de quatre-

vingts ans, la veille de la fête de saint Thomas, apôtre, en l'année 1623.

Tous les Pères et les Frères du collège prirent ses habits, ses écrits, ses chapelets, ses médailles et ses images pour des reliques.

Les trois ordres, le clergé, la noblesse et le peuple, prièrent d'un commun accord le Recteur du collège de faire enterrer cet homme céleste séparément des autres, et qu'on lui fît une oraison funèbre. Une si puissante et si fort pressante demande ne souffrait point de refus.

A son enterrement, le concours non seulement du peuple, mais encore celui des personnes les plus distinguées fut extraordinaire ; la Vice-reine même y assista. Le Clergé y vint en procession, avec les jurés de la ville et les gentilshommes qui eurent bien de la peine à passer jusqu'au grand autel, où se chanta en musique la Messe des morts. A l'offertoire, le Père Sauveur Pala, professeur en théologie, monta en chaire et prit pour son thème : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus ; O mon Dieu, les honneurs que vous faites à vos amis sont dans l'excès.* Il dit ce qu'il savait des vertus de ce saint homme ; ce qui augmenta encore l'estime que tous en avaient conçue.

Après la Messe, dès qu'on voulut prendre le corps pour le porter dans son tombeau, tous commencèrent à faire un grand bruit, pour s'encourager à lui donner l'assaut et en prendre des reliques. Et en effet, ils assaillirent son corps avec tant de furie, que ni l'autorité des seigneurs jurés, ni celle des gentilshommes et des hallebardiers de la Vice-reine, ni celle de nos Pères, ne put empêcher qu'ils ne lui coupassent son manteau et sa soutane jusqu'à la chemise, le laissant nu, et forçant nos Pères de le couvrir promptement du drap noir qui était sur le cercueil ; encore en emportèrent-ils la plus grande partie par petites pièces. Les jurés mêmes et ceux du Chapitre aidaient à ce pieux larcin. On en vint à une telle ardeur qu'on lui rompit deux doigts des pieds.

C'est pourquoi, afin de le tirer de la furie de ce peuple, le doyen de la cathédrale fut contraint de faire commandement, sous peine d'excommunication, de se retirer et de permettre l'enterrement du corps. Ces foudres n'empêchèrent pas que l'on n'eût une très grande peine à le transporter dans le coffre qui était préparé pour le recevoir. L'Évêque de Madaure, suffragant de Caller, ému du grand concours de peuple qui se faisait dans notre église, y vint aussi pour pouvoir contempler et révérer ce saint Frère; et afin que sa dévotion fût plus entière et dans une totale liberté, il laissa retirer tout le peuple. On découvrit alors le corps, et il le trouva tout déchiré et si dépouillé qu'il se mit à crier : *O l'admirable mouvement du Ciel qui a causé un tel effet !* Il lui toucha les mains, la tête, le cou, et trouva le tout traitable et maniable, après quarante heures depuis sa mort, comme s'il eût été en vie. Il tint pour un miracle la beauté et la splendeur extraordinaires de son visage, et la blancheur de ses mains, qui paraissaient comme un fin albâtre.

VI. Chacun dans la ville de le choisir pour son patron et son avocat particulier, de sorte qu'il n'y eut aucun malade dans Caller, ni même dans toute l'île de Sardaigne, qui ne se mît en devoir d'avoir une de ses images ou quelqu'une de ses reliques; et Dieu fit par son intercession et fait encore un très grand nombre de miracles. Le jour même de son enterrement, une femme d'honnête maison fut guérie d'un mal de bras, qui l'incommodait si fort, que depuis dix ou douze ans elle ne s'en pouvait servir. Elle toucha la main du Serviteur de Dieu, et le mal cessa à l'instant. Un docteur en médecine, qui l'avait souvent visité en sa maladie, le pria instamment de le guérir d'une fâcheuse rupture, qui augmentait toujours depuis l'âge de dix ans. Le lendemain matin, il se trouva en pleine et parfaite santé. Depuis, il a soulagé presque toute sorte de malades, quoique désespérés et abandonnés des médecins.

RÉFLEXIONS.

1. Dieu et les Saints révèlent plutôt leurs secrets aux humbles et aux petits qu'aux personnes élevées en science et en dignité.

2. Si nous sommes parfaitement vertueux, nous aurons plus de gloire dans la fuite de la splendeur du siècle, que si nous nous consumions de sueurs et de fatigues pour courir après elle et la chercher.

CHAPITRE X.

LA VIE DE FRÈRE JEAN XIMENÈS, COADJUTEUR TEMPOREL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

I. Sa vocation extraordinaire. — II. Ses vertus : 1° Sa Pauvreté et sa Mortification ; 2° son Obéissance ; 3° sa Patience ; 4° sa Charité ; 5° son Zèle ; 6° son Amour de l'Oraison ; 7° Compassion pour les âmes du Purgatoire.

I. JEAN Ximenès était natif de la Province de Valence, d'un village des montagnes appelé Viar. Un dévot ermite, voyant la bonté de son naturel et l'inclination qu'il avait à la vertu, prévit que Dieu l'élèverait à une haute perfection. Il lui conseilla de s'en aller à Valence et de s'y faire Religieux dans notre Compagnie. Il lui donna des lettres de recommandation, adressées au Père Antoine Cortèse, pour lors Provincial de la Province d'Aragon.

Ximenès, en se rendant auprès du Père Provincial, fut surpris d'une tristesse accablante, et d'une si grande faiblesse de corps, qu'elle le contraignit de s'arrêter deux ou trois fois. Il se disait à lui-même, tout hors d'haleine : *Où vas-tu, Ximenès, avec ce petit morceau de papier ? A quel*

propos t'adresses-tu à des personnes qui te sont inconnues et qui ne te connaissent pas ?

Dans cette lutte de pensées que le démon lui mettait dans l'esprit, Dieu eut pitié de son serviteur, et versa dans son cœur tant de force et de lumière, qu'il s'écria : *Ah ! Seigneur ! je vous promets que je m'en irai à Valence, afin de servir ces Pères pour l'amour de vous. Je vous promets, dans toute la sincérité de mon âme, que je ne ferai rien qu'en vue de votre amour. Il est vrai que j'ignore où je m'en vais, ni à qui je vais vouer mon service, sinon à vous, mon Seigneur et mon Dieu.* Cette généreuse résolution et promesse dissipa tous les nuages de son esprit et rendit les forces à son corps.

Lorsqu'il fut arrivé à Valence, le Père Provincial tint conseil par trois fois, pour voir si l'on jugeait à propos de le recevoir dans la Compagnie. Tous les Pères assemblés furent toujours d'avis qu'il y serait inutile. Le Provincial néanmoins inspiré fortement du Saint-Esprit, résolut de l'admettre pour sa vertu, ajoutant : *En vérité nous le devons recevoir pour avoir un Saint, car il est en chemin de le devenir.*

II. Il l'envoya peu de temps après à Saragosse, parce qu'il avait reconnu en lui un très sincère désir de la perfection, et qu'il s'occupait toujours avec inclination aux exercices les plus ravalés et les plus contraires à la nature corrompue. La plupart du temps on l'employa, dans la maison des champs, à mener la charrette et à travailler pour ce qui était nécessaire au Collège.

1. Ses habits étaient toujours vieux et déchirés, ses souliers fort souvent étaient tout rompus. Quelquefois il était contraint d'aller nu-pieds, sans qu'il voulût que les Supérieurs en fussent avertis, disant qu'il leur avait abandonné son corps et son âme, et qu'ils y pourvoiraient selon qu'ils jugeraient plus expédient.

Il s'entretenait en diverses pensées spirituelles, durant ses travaux, en union avec le sang, les sueurs et les fa-

tigues de son Sauveur et de sa très sainte Mère, avec lesquels il croyait qu'il marchait, qu'il montait, qu'il descendait et qu'il faisait toutes ses fonctions.

La pauvreté religieuse lui était fort à cœur, et il en cherchait les exercices avec soin et avec avidité. Il cherchait toujours la moindre portion à table, les moindres habits, la moindre chambre, et prenait même plaisir à coucher à l'étable, sous divers prétextes de son office.

Il faisait encore néanmoins plus d'état de la pauvreté spirituelle, qu'il disait consister en un plein et total renoncement à tout ce qui n'est point Dieu, de sorte que dans la perte de tous les biens de la terre, et dans l'abandonnement des créatures, on retienne la paix et le repos de son esprit. Que si le cœur s'engage et s'attache à l'amour de quelque chose sans avoir pour but le service et la gloire de son Dieu, et qu'il en ressente quelque inquiétude et quelque agitation, il assurait que ce cœur embarrassé n'avait pas une véritable pauvreté d'esprit.

2. Il était très excellent en l'obéissance. Aussi avait-il été averti par Notre-Dame de marcher par le chemin de l'obéissance aveugle, où il s'avançait avec l'agrément du Ciel.

Au retour de la métairie, il alla une fois faire quelque message au Supérieur. Mais le Supérieur, à dessein de l'éprouver, fit semblant de ne le pas entendre. Ximenès, qui était pressé, répéta deux ou trois fois sa demande. Le Recteur néanmoins tint ferme et le laissa une heure debout. Ce vertueux Frère, dans la réflexion qu'il avait trop fait l'empressé, promit à Notre-Seigneur que désormais il se contenterait de proposer une fois son affaire, et de laisser ensuite agir les Supérieurs dans une pleine liberté, selon leur bon plaisir. Le lendemain, il retourne chez le Recteur pour le même sujet et lui dit : *Mon Père, je viens faire un message,* et puis il se tut. Il attendit trois heures entières la réponse, faisant oraison devant un crucifix, qui était dans la chambre. Enfin le Recteur, à la vue

de sa patience et de sa parfaite résignation, lui permit de prendre ce qui était nécessaire.

Dieu favorisait l'exactitude et la ponctualité de son obéissance par la préservation de divers dangers. On lui commanda d'aller chercher de l'eau dans l'Èbre, qui était enflé. Il représenta le péril, et le Supérieur persistant en son désir, il s'y en alla sans crainte. La force de l'eau l'entraîna avec son mulet, au péril de la vie de l'un et de l'autre. Il s'écria pour lors : *O Seigneur ! il n'y a plus ici de remède, s'il ne vient de vous. Vous savez bien que j'ai proposé ma faiblesse, et que je ne me suis pas exposé à ce péril par ma faute.* Il n'en fallut pas davantage. A l'instant, le mulet s'arrêta, et se levant sur les deux pieds de derrière, commença à se retirer avec autant d'adresse qu'eût fait un homme. Il échappa de ce fleuve d'une manière si extraordinaire, qu'il la tenait pour un miracle de l'obéissance. Il brûlait d'un désir de se mortifier, et la soif qu'il avait de souffrir et de travailler ne s'éteignait jamais. Toute la journée, il était en action, et le soir, étant de retour en sa chambrette, il faisait cette prière à Dieu : *Seigneur, si la nécessité oblige d'interrompre le sommeil de quelqu'un, je vous supplie que je sois plutôt pris que nul autre. O mon Dieu ! servez-vous cette nuit du travail de votre serviteur.*

Il avait la même disposition à tout ce qui lui pouvait être commandé, quelque âpre et difficile que cela pût être. Il assurait que par la résolution de faire des choses difficiles et ardues on se formerait l'esprit à la victoire des difficultés ordinaires, et il enseignait qu'une offre journalière de hautes entreprises contraires à l'inclination de la nature dépravée, frayait le chemin à une grande facilité dans les petites rencontres et dans des travaux communs.

Ce qu'il conseillait aux autres, il le pratiquait lui-même en perfection. *Je désire,* disait-il, *obéir jusqu'à l'effusion de mon sang, et mourir, si besoin est, sous le joug de l'obéissance. Et lorsqu'on me commande quelque chose de*

difficile, je m'interroge moi-même et me dis : Ximenès, tu n'as nulle occasion de plainte ; car ce commandement ne t'ôtera ni le sang ni la vie, ce que toutefois tu es résolu de souffrir, s'il est nécessaire. Par ce moyen, étendant mon esprit à des choses grandes, j'obtiens du moins les petites.

Il confessait aussi qu'avant ce total abandon de tous ses intérêts à la conduite des Supérieurs, de temps en temps il était dans le trouble et l'anxiété ; mais que, depuis cette heure fortunée où il en avait fait un sacrifice aux pieds du Crucifix, il vivait dans une joie et dans une paix qui ignoraient toutes les inquiétudes, même lorsqu'on l'occupait pendant ses oraisons. Il n'avait plus d'autre soin que celui d'obéir à ses Recteurs comme à Dieu même ; de sorte que ce lui était une même chose de conduire les chevaux qui traînaient sa charrette et d'être élevé en de sublimes contemplations pendant sa prière, puisqu'en l'une et l'autre action il était uni à son Dieu, dont la volonté lui était une règle unique en toutes choses.

Cette indifférence se trouvait d'autant plus facile à ce saint Frère, qu'aucune occupation ne lui était un obstacle à faire son oraison ; car en son chemin il prononçait quelqu'un des couplets qu'il avait composés sur la Passion du Sauveur, il les méditait, et faisait d'autres prières dans une perpétuelle présence de Dieu.

Souvent il disait : *J'ai mes Supérieurs sur la paupière de mes yeux, quoiqu'ils me mortifient* (et pour user de son terme), *quoiqu'ils me fassent passer par le creuset sans aucune raison.*

3. Le commencement de ces excellences et grandeurs d'esprit, pour mourir à lui-même et vivre à Dieu seul, vint d'une fausse accusation touchant vivement à son honneur et qui fut trop facilement accueillie comme véritable par son Supérieur. Celui-ci le traita mal à cette occasion, sans vouloir rien déférer à ses explications. Pour lui, il mit toute sa réputation entre les mains de Dieu, et se résolut à la souffrance sans aucun bruit et à la complai-

sance dans le mépris et l'anéantissement. Dieu lui donna alors une grandeur de cœur, qui lui fit désirer encore plus de calomnies et d'autres afflictions.

4. Sa charité envers le prochain se montrait au dedans et au dehors de la maison. Il regardait les Pères et les Frères scolastiques comme des anges de Dieu et des prédicateurs de sa parole, et tâchait d'inspirer la même pensée et la même affection à tous nos Frères coadjuteurs, afin qu'ils fissent leurs offices non seulement avec allégresse, mais aussi dans un esprit religieux. Il les exhortait à honorer Notre-Seigneur dans ses Serviteurs, qui par leur profession lui sont fort semblables, et qui lui ont consacré leur vie pour sa gloire et pour le salut des âmes.

Quant à ce qui concernait la charité envers les autres Frères coadjuteurs, il s'efforçait pour leur soulagement de supporter les plus grandes fatigues, et de faire tout ce qui était le plus vil et le plus méprisable.

5. Il avait une ardente soif du salut des âmes, et désirait avec passion que tous ceux avec qui il conversait connussent et aimassent en perfection leur Créateur. C'est pourquoi il accostait les laboureurs qu'il rencontrait sur son chemin, et par ses discours spirituels enflammait à l'amour de son Créateur les plus glacés et amollissait le cœur des plus endurcis. Il avait prémédité par quels entretiens il les détacherait des affections basses de la terre et relèverait leur esprit vers le Ciel. Ce soin, fortifié de ses oraisons et animé du Saint-Esprit, lui donnait tant de bonheur qu'il convertit plusieurs pécheurs.

Avant qu'il fût totalement à Dieu, il ne se trouvait pas dans une pleine et entière liberté de parler des choses divines à tous indifféremment. Mais l'abondance de la lumière céleste, obtenue par cette donation absolue à son Créateur, l'affranchit de la servitude de cette vaine crainte et le mit dans la résolution et dans l'exercice de ne parler jamais d'autres choses, quelque docte et relevée que fût la personne avec laquelle il converserait ; ce qu'il garda

constamment, avec l'admiration, l'édification et le profit de chacun.

6. Son amour envers Dieu était très fort et très vigoureux, et sa confiance vraiment filiale. Et ce Père des lumières et de toute bonté se communiquait à lui d'une manière si excellente en l'oraison, que le Père Balthasar Alvarez, homme si parfait, que sainte Thérèse disait qu'il était devant Dieu dans un plus haut degré que nul homme qui fût alors sur la terre, certifiait qu'il avait appris plusieurs choses de lui touchant ce saint exercice, et que pour cette raison il conversait souvent avec lui, lorsqu'il était Visiteur de la Province d'Aragon.

Son sommeil n'était que de trois ou quatre heures, encore dormait-il tout vêtu ; le reste de la nuit se passait dans la contemplation, nonobstant le travail de toute la journée.

Sa méditation était presque toujours de la Passion de Notre-Seigneur, qu'il avait mise en vers. Il prononçait lentement ces petits versets en langue vulgaire, et les méditant, il fondait premièrement en larmes et ensuite était comme ravi hors de lui. Il l'avoua à son Supérieur, en lui rendant compte de sa conscience. Il ajoutait de plus qu'il s'adonnait à la méditation de la Passion de son Sauveur parce que tout y est contenu.

Toutes ses oraisons se dirigeaient non vers le repos et une fainéante tranquillité, mais vers le travail, les tentations et les souffrances les plus fâcheuses. De là venait qu'il priait pour ceux qui l'injuriaient et le maltraitaient, disant qu'ils lui préparaient des couronnes. Pendant son travail, il se maintenait en la présence de Dieu et s'entretenait avec lui par de saintes et de fréquentes aspirations.

Il nourrissait l'esprit d'oraison par de bonnes lectures spirituelles, qu'il aimait si fort que même il lisait par les chemins, et quand il avait lu trois ou quatre lignes, il disait : *Ruminons ; car si la brebis ne ruminait point, elle n'engraisserait point.*

Il ne voulait guère de livres pour ses lectures. En dix-sept ans qu'il demeura dans la Compagnie, il n'en lut que deux. Les sept premières années il lut les Épîtres de sainte Catherine de Sienne. Les autres dix années, il s'occupa à lire la Vie de Jésus-Christ, composée par Ludolphe le Chartreux. Un mois avant sa mort, le Père Balthasar Alvarez lui donna pour lecture le livre du *Mépris du monde*.

7. Sa charité le portait avec ardeur au secours et au soulagement des Ames du purgatoire ; et cette dévotion s'augmenta beaucoup un jour de la Fête de tous les Saints. Car lorsqu'il priait devant l'image de Notre-Dame de la Conception, dans notre Collège, il lui vint un scrupule qu'il n'avait pas assez de charité pour ces pauvres Ames souffrantes. Il entendit alors une voix qui lui dit clairement : *Ximenès, souviens-toi des Ames du purgatoire.* Il repartit promptement : *Ainsi ferai-je, Seigneur.* Depuis ce temps-là jusqu'à son décès, qui arriva huit ans après cet événement, il offrit toutes ses bonnes œuvres intérieures et extérieures, ses dévotions et ses mortifications, pour l'aide de ces Ames qui gémissent dans les peines. Enfin, il fut attaqué d'une maladie mortelle, qu'il supporta avec une héroïque patience et une très accomplie résignation entre les mains de Dieu, soit pour le temps, soit pour l'éternité.

Il prédit sa mort huit jours à l'avance, et avertit du temps auquel il fallait lire la Passion de Notre-Seigneur, sa mort étant toute proche. Il mourut au mois de février de l'année 1579.

Plusieurs des Pères et des Frères du Collège se jetèrent à ses pieds aussitôt qu'il eut rendu l'âme, et les lui baisèrent avec grande révérence et une grande estime de sa sainteté. Un Père qui dormait sur une chaise dans sa chambre, s'éveilla en sursaut au même temps qu'il mourut, et vit la chambre remplie d'une grande clarté qui disparut peu après.

RÉFLEXIONS.

1. Souvent ceux que l'on estime moins propres à la Religion, et qui en trouvent l'entrée avec difficulté, sont ceux qui font des merveilles, Dieu voulant montrer que leur vertu est une œuvre de ses mains.

2. Quiconque médite bien la Passion de Notre-Seigneur, ne trouve rien de pénible dans la vie spirituelle.

CHAPITRE XI.

LA VIE DE SIMON BUCHERI, COADJUTEUR TEMPOREL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

I. Sa ferveur dans sa jeunesse. — II. Ce qu'il fait pour acheter la grâce de sa vocation. — III. Ses vertus : 1° Son Ardeur au travail ; 2° sa Mortification ; 3° son Humilité ; 4° sa Pauvreté ; 5° son Obéissance ; 6° sa Charité ; 7° son Abandon à la Providence ; 8° son Oraison. — IV. Faveurs surnaturelles pendant la vie et après la mort.

I. Simon Bucheri naquit en la cité de Minéo, au royaume de Sicile, de parents pauvres. Son père s'appelait Pierre Bucheri, et sa mère Agrippine. Il fit paraître dès son enfance un bon naturel, et fort porté à la vertu et à la détestation des mauvaises compagnies. Il était d'un esprit vif et ardent, et se rendit bon rhétoricien. Il jeûnait dès ce temps-là trois fois la semaine, et le vendredi au pain et à l'eau. Il portait le cilice, et se disciplinait tous les jours. Il arriva par cette ferveur à une si haute perfection qu'il faisait chaque jour cinq heures d'oraison.

II. A l'âge de vingt-deux ans, il demanda avec instance d'être reçu en notre Compagnie. Pour obtenir de Dieu cette grâce, il fit une étrange mortification. Se levant le

matin, dans la plus rigoureuse saison de l'hiver, il se jeta sur des pierres qu'il avait arrosées d'eau, et y demeura jusqu'à ce que la glace tînt à sa chair.

III. Dès qu'il fut entré au noviciat, il s'offrit pour servir les pestiférés ; ce que toutefois il n'obtint pas. Il fut appliqué, selon son désir, aux offices des Coadjuteurs, qu'il exerça toute sa vie dans une véritable humilité, dans une rare modestie et dans une singulière dévotion. Il s'y comporta avec tant d'exactitude qu'il fut toujours tenu de chacun comme un parfait miroir de toutes les vertus.

1. Il était infatigable aux exercices les plus pénibles de la maison, et paraissait dans une sainte joie et une sainte allégresse. Jamais il ne faisait l'empêché, et nulle plainte ne sortait de sa bouche, à raison de quelque fardeau qui fût mis sur ses épaules, quelque pesant qu'il pût être. Il fut cuisinier à Messine, où étudiaient nos Frères scolastiques de toute la Province, et il avait fort peu d'aide pour satisfaire un si grand nombre de personnes. Son office néanmoins se faisait avec une satisfaction universelle de tous.

Étant sous-ministre et infirmier dans la maison Professe de Palerme, il veilla quarante-neuf jours un malade, ne dormant qu'un peu sur un coffre ; et il eut une telle longanimité qu'il ne demanda jamais personne pour le secourir. Il fut donné pour compagnon à un Père qui allait être Supérieur dans la mission de Constantinople ; mais ils furent contraints de demeurer en l'île de Chio, où frère Simon fut six ans à deux reprises. Il y faisait les offices de Cuisinier, d'Acheteur, de Portier et de Sacristain ; et dans le zèle qu'il avait du salut des âmes, il apprit un peu de grec, et enseigna aux enfants à lire, à écrire et à bien concevoir la doctrine chrétienne.

Étant rappelé en Sicile, il fut quelques années dans une métairie du Noviciat, éloignée de six lieues de la cité de Palerme. On le retint ensuite trente-quatre ans dans le

Noviciat même, afin que les Novices se formassent mieux à la vertu sur ses bons exemples.

2. Lorsqu'il passa à Rome pour son voyage en Grèce, il obtint du Père Claude Aquaviva, Général de la Compagnie, une permission de faire autant de mortifications extraordinaires qu'il voudrait. Il ne mangeait jamais de chair, s'il n'était malade, ou s'il ne craignait d'affliger ceux qui survenaient. Il ne prenait rien de chaud, ni aucun laitage, ni même des fruits. Sa nourriture ordinaire était un peu de poisson mal assaisonné, ou quelque peu de pois, de fèves ou d'herbes crues. Le manger même lui était un tourment, son esprit ne soupirant qu'après la nourriture des Anges.

Il porta quarante ans un cilice fort rude, sans jamais s'en dépouiller. Il s'était de plus mis au cou une chaîne de fer, qu'il croisait sur ses épaules, sur son estomac et sur son ventre, et ne laissait pas d'exercer les plus pénibles offices de la maison avec gaieté et ferveur.

Ses disciplines étaient si rigoureuses qu'elles étonnaient tous ses voisins. On n'eût pas estimé que les coups tombassent sur son corps, mais sur des cailloux ; il n'y laissait aucune partie sans châtiment. De là vint qu'il n'y sentait plus aucune douleur : ce qui l'obligea de cesser ses disciplines, pour ne pas perdre son temps sans fruit.

Il dormait la nuit assis sur une escabelle et appuyé sur une table, afin de ne donner à son corps aucune douceur dans le repos même.

Sa chambre était la pire de toutes, et il l'avait choisie pour s'humilier et se mortifier davantage. En sa jeunesse, on l'appelait saint Alexis, parce que sa chambrette était sous un escalier..

Bien qu'en la métairie de Partinique, où il demeura, il y eût plusieurs bonnes chambres, il en choisit néanmoins une petite, sans fenêtre ni ventillon ; et dans les douze dernières années de sa vie, il avait au Noviciat une chambre par laquelle on passait pour aller à un corridor, et qui

était fort étroite et mal commode, avec une petite fenêtre et sans porte. Elle était très froide en hiver et très chaude en été.

Après sa mort Dieu montra que cette mortification lui avait été agréable, en répandant dans cette chambrette une très suave odeur, comme je le dirai bientôt.

Il fuyait l'ombre en été et travaillait au soleil pendant les grandes chaleurs. En hiver, il se plaisait à voyager pendant la pluie, pendant la neige et pendant le froid le plus cuisant et le plus rigoureux.

Il était si passionné pour les souffrances, afin d'imiter son aimable Jésus fustigé et crucifié pour lui, qu'il disait à Dieu : *Affligez, Seigneur, affligez mon cœur et mon esprit, et j'affligerai mon corps.*

3. Son humilité était si profonde qu'il s'estimait et se disait le plus grand pécheur du monde ; et dans son jugement il se trouvait pire que les démons eux-mêmes. Étant déjà vieux, il dit que jusques alors il avait vécu comme une bête, et qu'il attribuait à ses péchés tous les maux, tant spirituels que corporels, qui arrivaient à la Communauté.

Quelqu'un lui demanda s'il ne sentait pas quelques mouvements de vanité : *Non,* dit-il, *et quand tout le monde me nommerait saint et prendrait mes habits pour des reliques, cette tromperie ne ferait nulle impression de vanité sur mon esprit, dans la vue très claire que je ne suis rien et que je ne vaux rien.*

Nonobstant la grande pureté de toute sa vie, il avait une très sensible douleur lorsqu'il se confessait. En sa confession générale, il pleura et sanglota si fort, que le confesseur fut contraint de sortir de sa chambre pour lui laisser donner libre cours à ses larmes, le voyant dans l'impuissance de proférer une seule parole. La cause de sa douleur était qu'il croyait devenir pire de jour en jour dans le service de Notre-Seigneur. Il eût désiré que chacun eût eu la même opinion de lui. C'est pourquoi il cachait

tant qu'il pouvait les grâces de Dieu et les faveurs particulières qu'il en recevait.

Ayant assez bien étudié, jamais néanmoins il ne citait aucune sentence de l'Écriture sainte en latin, mais en langue vulgaire. Il faisait une très grande estime du Degré de nos frères coadjuteurs, et remerciait souvent Dieu de la faveur qu'il lui avait faite de l'y avoir appelé.

4. La pauvreté, qui est la véritable fille de l'humilité, lui était si à cœur, que jamais on ne lui put faire prendre une soutane neuve ; mais il en portait toujours de fort vieilles et fort courtes, ainsi que sa robe de chambre et son manteau.

Il n'avait rien dans sa chambrette qu'un Crucifix, une image de Notre-Dame sur du papier et son chapelet.

5. Cette vérité, qu'il faut obéir au Supérieur comme à Dieu même dont il tient la place, était si fortement gravée en son esprit, que jamais il ne répliqua en aucune chose qui lui fut ordonnée, et qu'il ne se plaignit jamais qu'elle fût trop pénible ou commandée à contre-temps.

Il jugeait et disait toujours que ce que le Supérieur commandait était le meilleur. Quelqu'un lui demandant pourquoi il se hâtait tant de faire ce qui lui était ordonné, il répondit : *Je voudrais avoir des ailes pour obéir, et si je pouvais je me jetterais par la fenêtre pour faire l'obéissance plus promptement.* En un mot, quand le Supérieur l'appelait, il quittait tout, comme si Notre-Seigneur lui-même l'eût appelé, reconnaissant celui-ci en la personne de tous ceux qui étaient revêtus de l'autorité. Lorsqu'un nouveau Supérieur venait prendre la charge de la Maison, il l'allait incontinent trouver, et s'offrait à lui, l'assurant que le moindre signe de sa volonté le ferait voler.

6. Sa charité envers tout le monde lui gagnait le cœur de chacun. Il payait incontinent ceux qui avaient travaillé pour la maison, et tâchait de les contenter, leur donnant avec permission quelque chose de plus à titre d'aumône,

dans la pensée qu'ils la méritaient mieux que ceux qui ne nous avaient pas servis.

Quoiqu'il fût d'un naturel fort irascible, il était néanmoins si débonnaire et si charitable, que jamais il ne se querella avec personne. Si quelqu'un des nôtres tombait malade à la métairie, distante de six lieues de Palerme, il le mettait sur un cheval et le suivait à pied tout le long du chemin, plein de côtes et de lieux incommodes aux voyageurs. Il portait un très grand respect à tous, particulièrement aux prêtres, à nos frères scolastiques, et même aux novices. Quand il allait en ville avec le moindre d'eux, il leur donnait toujours la droite, à cause de la cléricature ; et quand quelqu'un le pressait de faire autrement, il répondait : *Je suis à ma place.*

7. Sa conformité à la volonté de Dieu était si admirable, que si tout le monde se fût renversé, il n'en eût pas eu le moindre trouble en son âme. Il se confiait de telle sorte en la Providence divine, qu'il ne craignait rien : aussi Dieu avait-il un très particulier soin de sa conservation.

Ayant reçu l'ordre un jour d'aller à Palerme, il ne s'excusa point, quoiqu'il sût qu'il y avait des bandouliers sur les chemins, qui pillaient les passants ; mais il eut confiance qu'il ne lui arriverait aucun mal, puisque l'obéissance ordonnait ce voyage. Il rencontra ces voleurs, qui de loin lui commandèrent d'arrêter ; il le fit sans résistance et sans réplique ; eux mutuellement touchés de respect ne lui dirent pas un mot et le laissèrent poursuivre son chemin. Un homme de la métairie le suivait ; ces larrons lui demandèrent qui était celui-là qui venait de passer à cheval. Ils ajoutèrent qu'ils l'avaient voulu piller et violenter, mais qu'ils n'avaient pu, étant retenus par une force surnaturelle.

8. Il ne dormait d'ordinaire qu'une heure, excepté en sa vieillesse, il en dormait alors trois. Il employait le reste à l'oraison, tantôt assis, tantôt à genoux. Il tâchait quelquefois de reposer davantage, mais jamais il ne le put ; et

il travaillait cependant toute la journée sans s'épargner.

Depuis les cinq heures du matin, il mettait au moins deux heures à sa méditation, et dans le jour, il prenait environ un quart de chaque heure pour l'oraison, plus ou moins, selon que les affaires le lui permettaient. Le soir, il faisait toujours la demi-heure d'oraison des novices.

La dernière année de sa vie, il semblait être dans une prière continuelle, comme plusieurs le remarquèrent. Il avait une consolation sensible de faire son oraison à l'église devant le Saint Sacrement. Il y était ordinairement ravi en extase, et on avait peine à le faire revenir à lui en le secouant.

On le trouva une fois élevé de terre pendant son oraison. Une autre fois comme il communiait, un de nos frères aperçut sa face toute resplendissante, et plusieurs rayons qui en sortaient comme d'un soleil. Cette vision causa une très grande joie, et fut de longue durée en l'âme de ce bon Religieux.

Sa méditation était pour l'ordinaire de la vie, des actions et de la Passion de Notre-Seigneur. Il avait toujours en main les livres qui en traitaient. Il goûtait par-dessus tous les autres Ludolphe le Chartreux, qui a écrit un livre de la vie de ce charitable Rédempteur ; et il le lut plus de dix fois d'un bout à l'autre, le réduisant en points de méditations.

Il médita vingt jours durant sur ces paroles : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi ;* Voici l'Agneau de Dieu, voilà Celui qui ôte les péchés du monde. Il avait une très grande et très tendre affection envers l'Humanité sacrée de ce Dieu d'amour, et en parlait avec ardeur.

Il faisait trois parts de ses œuvres journalières : il en offrait une à Notre-Seigneur pour les Ames du purgatoire ; l'autre pour obtenir ce qu'il demandait à Dieu, et la troisième pour lui-même. Il priait tous les jours pour tous ceux de la Compagnie, les distribuant selon les dif-

férents états de chacun. Il recommandait à saint Ignace tous les Supérieurs ; à saint François Xavier, tous les prédicateurs, les professeurs et les missionnaires ; à saint François de Borgia, tous les confesseurs ; à saint Louis de Gonzague, les écoliers ; à saint Stanislas Kostka, les novices ; à saint Alphonse Rodriguez et au frère François Aranea, martyr, les Coadjuteurs.

Cette charité témoignait l'affection qu'il portait à notre Compagnie, dont l'Institut était entièrement selon son cœur ; et cette chaleur intérieure sortait au dehors avec admiration par ses paroles. Il ne pouvait louer assez à son gré nos Règles et notre Père saint Ignace, qu'il appelait (par un excès d'amour d'un bon fils envers un bon père) un second Vicaire de Jésus-Christ.

De l'exercice de l'oraison et de la contemplation presque continuelle, naquit en son âme une très parfaite union avec Dieu. Étant encore jeune, il avait fait un petit cabinet en son cœur, dans lequel il demeurait toujours, sans que nul objet l'en détournât. Il s'imaginait qu'il y voyait au milieu un autel sur lequel reposait le Saint Sacrement, et que la Vierge était auprès de cet autel, avec saint Joseph, saint Joachim, sainte Anne, sainte Marie-Madeleine, tous les Saints de la Compagnie, plusieurs autres, et les neuf Chœurs des Anges.

A la fin de sa vie, il changea cette cellule avec le ciel empirée, où il conversait à toute heure, à l'imitation de saint Paul, qui disait : *Nostra conversatio in cœlis est ;* Notre conversation est au Ciel. Il y contemplait la Très Sainte Trinité, la sacrée Humanité de notre Sauveur, la glorieuse Vierge, son Ange gardien et toute la Cour céleste. Il assignait une heure différente à chacun de ces objets, afin qu'il eût de la variété dans sa contemplation. Il méditait d'ordinaire les grandeurs du Très Saint Sacrement, tous les dimanches ; les vendredis, la Passion de notre Rédempteur, et les samedis, la vie de la Reine du Ciel et de la terre.

IV. Outre l'union très étroite qu'il avait avec Dieu, il conversait toujours avec les Anges, et particulièrement avec son Ange gardien, et avec l'Ange d'un frère qui était bien loin de Palerme, et qu'il n'avait jamais connu de vue. Il apprenait de ces Princes du paradis les choses qui lui devaient arriver. Ils lui apparaissaient sous diverses figures, et son Ange tutélaire l'avertissait et lui donnait conseil aux moindres choses, lui parlant avec la familiarité d'un ami très cordial. Par cette conversation, il savait encore les choses futures et les pensées, les affections et les tentations des autres, dont il leur donnait avis quelquefois. Il fut encore tellement favorisé de Notre-Seigneur, qu'il voyait la beauté des âmes qui étaient en grâce, et sentait la mauvaise odeur de celles qui vivaient en péché mortel. Les Ames du purgatoire le visitaient et imploraient son secours ; et il les soulageait avec affection par ses ferventes prières et par ses très sévères mortifications. Il fit monter au Ciel l'âme du Père Gaspard Paranymphe, incontinent après sa mort. C'était un personnage d'un zèle apostolique, qui fit plusieurs miracles en Sicile.

Comme un jour il doutait s'il agréait à Dieu dans une action particulière, il se mit en prière et vit la glorieuse Vierge Marie au Ciel, assise sur un trône de gloire et de majesté, couverte d'un voile très blanc. Elle le consola par ces paroles : *Ne crains point, je tiendrai la main à ce que cette affaire qui est bonne réussisse selon ton désir*. Elle lui parla encore très familièrement d'autres choses, entre autres, qu'il mît avec soin la dévotion envers Elle et envers saint Stanislas dans l'esprit des novices ; ce qu'il fit de cœur et avec succès.

Elle lui apparut encore d'autres fois, et surtout un jour de l'Assomption, étant venue avec saint Stanislas ; elle le combla d'une joie inexplicable. Enfin étant âgé de quatre-vingt-huit ans, il fut attaqué d'une maladie mortelle, dans laquelle il ne voulut aucune viande délîcate.

On le pria de dire un mot d'édification aux assistants ; mais son humilité était si grande qu'elle ne le lui permit jamais, par cette considération qu'il n'était pas digne de parler en la présence des prêtres. Aussitôt que l'on sut au vrai que sa maladie était mortelle, tous ceux de la maison Professe et du Collège de Palerme accoururent au noviciat, disant qu'ils venaient visiter le Saint qui s'en allait au Ciel ; et ils prenaient tout ce qu'ils pouvaient de ses petits meubles, pour en faire des reliques. Il se tint toujours uni à Dieu, et pendant toute sa maladie, il montra une obéissance très exemplaire dans l'exécution ponctuelle de tout ce qui lui fut commandé. Il mourut l'an de Notre-Seigneur 1627.

La chambrette où il a vécu les douze dernières années de sa vie, est un continuel et très évident miracle. Le Recteur du noviciat y sentit le premier une odeur céleste, y étant entré sans dessein et par cas fortuit ; il chercha d'où elle pouvait procéder, et n'en trouvant nulle cause, il la jugea surnaturelle. Cette opinion fut confirmée en ce que tous ne la sentaient pas, et que même quelques-uns la sentaient en un temps, et non pas en un autre. Cette odeur admirable s'est toujours conservée jusqu'à cette heure, sans que l'on y ait mis aucun parfum ; et ce qui s'y trouva étant plutôt de mauvaise que de bonne odeur.

On y a fait depuis un petit autel, avec une statue dorée du saint Frère, pour conserver la mémoire du bon exemple qu'il a laissé à la postérité, en demeurant dans un lieu si incommode.

Ses images, qui ont été tirées en très grand nombre, sont en vénération, non seulement à cause de sa vertu, mais à raison des notables et fréquents miracles dont Dieu l'a illustré après sa mort. Plusieurs malades ont été guéris de fâcheuses fluxions, de fièvres, d'hydropisie, de folie, de la possession des démons, et d'autres maladies et incommodités très grièves, par son intercession et par l'attouchement de ses reliques.

RÉFLEXIONS.

1. Quiconque veut être aimé de Dieu doit se haïr lui-même. Dieu orne et caresse l'âme, quand on méprise et afflige le corps.

2. Ne cherchons point une vaine renommée parmi les hommes, et Dieu nous donnera une divine odeur parmi nos frères et parmi plusieurs autres personnes.

CHAPITRE XII.

LA VIE DE SAINT ALPHONSE RODRIGUEZ, COADJUTEUR TEMPOREL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

I. Sa sainte vie dans le monde. — II. Sa vocation. — III. Ses tentations. — IV. Ses vertus : 1° Son Obéissance ; 2° sa Mortification ; 3° sa Chasteté ; 4° son Oraison ; 5° son Amour pour le Saint Sacrement. — V. Sa mort.

I. Je toucherai très brièvement les actions de cet admirable Serviteur de Dieu, vu que j'en ai rapporté plusieurs assez amplement en divers endroits de ce Traité.

Alphonse Rodriguez naquit à Ségovie, cité de Castille. Son père s'appelait Jacques Rodriguez, et sa mère Marie Gomez, plus recommandables pour leur piété et leur vertu que pour leur qualité et leurs richesses. Ils étaient d'une condition médiocre et s'adonnaient au commerce.

Alphonse imitait la vertu de ses parents et avait une particulière dévotion à Notre-Dame. Il fut envoyé en notre Collège de Séville pour y étudier avec son frère aîné. Mais son père étant décédé, il en fut retiré par sa mère, afin de garder la boutique et de vaquer avec elle au trafic. A l'âge de vingt-sept ans, il se maria et eut deux

filles et un fils. Il conserva sa bonne inclination à servir Dieu ; mais l'amour de ses enfants et le désir d'avancer sa famille le jetèrent dans une trop grande ardeur du gain. Dieu qui avait dessein de l'appliquer à une marchandise plus élevée et plus précieuse, ne permit pas que la plupart de ses entreprises eussent du succès. Sa femme et ses deux filles moururent, et il ne s'enrichissait pas à l'égal de ses désirs et de ses prétentions. Étant débrouillé de ces embarras, il se mit à la dévotion plus qu'auparavant, et à déplorer les péchés de sa vie passée. Notre-Seigneur lui apparut avec plusieurs Saints, et le consola. Il n'avait plus qu'un fils, qu'il offrit de grand cœur à son Créateur, s'il lui plaisait de le retirer de ce monde, afin que l'enfant fût hors du danger de la damnation, et lui, en plus grande liberté pour son entrée dans la Religion. Il demeurait alors avec Antoinette et Julie ses sœurs, qui avaient consacré à Dieu leur chasteté par un vœu exprès, et qui vivaient dans un train de vertu plus qu'ordinaire. Elles lui persuadèrent d'ajouter à ses oraisons vocales la méditation de la Vie et de la Passion de notre Sauveur Jésus-Christ : ce qui lui fut très utile et lui causa une plus grande union avec Dieu. Il fut une fois ravi au Ciel, après qu'il eut communié dans notre Collège de Séville. Il vit comment la Sainte Vierge, accompagnée de son Ange gardien et de saint François, le présentait au Père éternel, qui le recevait avec contentement et avec plusieurs signes de bienveillance.

II. Son fils étant mort, il résolut d'entrer en notre Compagnie, et pour y pouvoir être plus utile, il recommença ses études interrompues depuis longtemps, au Collège de Valence. Il était pour lors âgé de trente-neuf ans, et ne faisait pas de grands progrès, Dieu le réservant pour être la lumière et le miroir de nos Frères coadjuteurs. Le démon fit tous ses efforts pour le faire résoudre à se faire ermite ; partie l'excitant directement par de secrets mouvements, partie par l'organe d'un de ses anciens compagnons, qui

en portait déjà l'habit. L'agitation de son esprit fut si véhémente, que peu s'en fallut qu'il n'en prît la résolution. La douceur de la solitude et le désir de traiter avec Dieu cœur à cœur sans aucun trouble lui étaient de charmants attraits et lui causaient une vive persuasion. Il reconnut néanmoins par des lumières particulières du Ciel, et par les salutaires avis de son confesseur, que la vie des ermites est exposée à plusieurs dangers, et que le joug de l'obéissance est plus sûr et de plus grand mérite.

Il pressa son entrée dans la Compagnie, et y fut reçu âgé de quarante ans. Les premiers six mois de son noviciat se passèrent au Collège de Valence ; il fut envoyé ensuite au Collège de Majorque, où il demeura tout le temps de sa vie, et y vécut avec l'admiration, la consolation et le profit, non seulement de ceux du Collège, mais aussi de toute la ville et de toute l'île. Sa conversation était toute au Ciel et était de grande utilité à la terre. Il était très éclairé en ce qui concerne les choses célestes, et faisait rejaillir ses rayons sur les hommes.

III. Les démons l'attaquèrent d'abord par de très fâcheuses tentations contre la chasteté, qui lui étaient pires que la mort, et qui l'inquiétèrent grandement l'espace de sept ans. Mais les grâces et les consolations du Ciel ne lui manquaient pas pour se soutenir pendant ces tempêtes ; et quelquefois elles étaient dans une telle abondance et dans un tel excès, qu'il était contraint de s'écrier : *Laissez-moi, Seigneur, laissez-moi ; je meurs. C'est assez, mon Dieu, c'est assez, je n'en puis plus.*

Il chassait souvent les démons qui l'attaquaient visiblement. Il leur opposait une généreuse résolution de souffrir tant qu'il plairait à Dieu, et un mépris total de leurs efforts. Notre-Seigneur se plaisait tellement à ces combats, qu'il s'y trouvait présent et souvent se montrait à lui après la victoire. Un jour, Alphonse disait à cet Ami de son cœur, dans une plainte amoureuse, semblable à celle de saint Antoine : *Où étiez-vous, ô bon Jésus, lorsque j'é-*

tais attaqué de tant d'ennemis et accablé de tant de peines ? Pourquoi ne veniez-vous pas à mon secours, et pourquoi me laissiez-vous seul dans une nécessité si pressante ? Sur quoi Notre-Seigneur repartit : *N'aie point peur, je ne t'abandonnerai jamais.* A l'heure même il l'honora et le consola par la vue de ses Plaies sacrées. La Sainte Vierge l'anima aussitôt et le récréa par sa présence. Et après lui avoir donné des témoignages visibles de son affection, elle le prit sous sa protection particulière, dont il se sentit fortifié plus que jamais dans l'amour et la pratique de toutes les vertus.

IV. Il demeura dans l'office de Portier du Collège de Majorque, tant qu'il put marcher ; et il le fit toujours avec une satisfaction universelle de tout le Collège et de toute la ville.

1. Il prenait le son de la cloche pour la voix de Dieu, et disait aussitôt avec allégresse : *Je m'en vais à vous, ô mon Seigneur ! car vous m'avez appelé ;* et accourant à la porte, il croyait en effet l'ouvrir à Notre-Seigneur. Il prenait de même sorte ce qui lui était commandé par ses Supérieurs, qu'il savait être les vicaires de Dieu.

Un jour que l'on jouait une tragédie, le Recteur lui défendit d'ouvrir la porte à qui que ce fût, de peur que le trop grand concours de peuple ne fût cause de quelque trouble. Après cette défense, le Vice-roi arrive avec ses gardes et avec les principaux Seigneurs de sa cour. On heurte à la porte, on crie que l'on ouvre, que le Vice-roi arrive et attend à la porte. Alphonse ne remue pas ; le Recteur y accourt et prie le Vice-roi d'excuser la trop exacte obéissance de ce bon Frère. Ce Seigneur, qui était homme de jugement et de vertu, prit plaisir à cette exactitude, et en honora et chérit Alphonse encore plus qu'auparavant.

2. Sa mortification dans le vivre, les vêtements et en toutes choses était très exemplaire. Il cherchait tout ce qui était contraire aux inclinations de la nature, et fuyait tout

ce qu'elle désirait. En quarante-six ans environ qu'il a vécu en notre Compagnie, il n'a demandé qu'une fois la permission d'aller prendre l'air à la campagne, encore était-ce pour contenter la dévotion de quelqu'un qui désirait l'entretenir en particulier des affaires de sa conscience.

Il prenait sa chambre pour un sépulcre et sa vie pour un exil. Il ne repaissait jamais ses yeux de la beauté des jardins, des prairies, des campagnes, et même des autels, et ne s'arrêtait point à l'harmonie d'une bonne musique.

Sa sévérité envers son corps, dans un très rude châtiment par des disciplines, des cilices et d'autres austérités, tenait de l'excès, quoique Notre-Dame lui eût révélé le pardon général de ses péchés tant pour la coulpe que pour la peine.

Le Recteur lui ayant dit un seul mot pour aller aux Indes, il se transporte au même moment à la porte du Collège, pour sortir sans viatique, et sans seulement être entré dans sa chambre pour y prendre son manteau ; mais le portier l'arrêta, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du même Recteur.

Il bénissait Dieu à tous les sujets de souffrance qu'il lui donnait, soit par maladie, soit en quelque autre incommodité. A quoi il fut beaucoup excité par une vision de Notre-Seigneur, tout déchiré de coups de verges, qui l'exhorta à souffrir dans une constante patience et sans plainte.

Trois ans durant sur la fin de sa vie, les démons le firent beaucoup souffrir. Ils lui apparaissaient sous diverses figures de bêtes farouches ; ils semblaient le vouloir mettre en mille pièces, et en effet lui causaient souvent de grandes douleurs en toutes les parties de son corps. Le Sauveur du monde accourait à son secours de temps en temps, et le fortifiait de ses grâces.

3. Il était si soigneux de ne point ternir le lustre de sa chasteté de la moindre tache, qu'en quarante-quatre ans

qu'il fut religieux, il n'arrêta jamais ses yeux fixement sur aucune femme, quoique à raison de son office de Portier il fût obligé de parler à plusieurs. Pour s'en débrouiller plus tôt, il leur parlait peu, et toujours de choses spirituelles, comme de la vanité du monde, de la brièveté de la vie, de l'incertitude de la mort, de la terreur du jugement, de l'horreur de l'enfer et de l'extrême bonheur de la béatitude éternelle.

4. L'oraison était la nourriture de son âme. Elle lui était presque continuelle, et jamais il ne perdait Dieu de vue, se tenant toujours en sa très sainte présence. Sur les instances que lui fit Jean Aquaviva, avec qui il était familier, il avoua avec franchise qu'il ne croyait pas en être distrait durant la journée l'espace d'un *Pater* ou d'un *Credo*. Il était souvent ravi en extase durant le temps de ses oraisons, sans qu'il eût aucun sentiment pour entendre ou pour voir celui qui lui parlait.

Il fut élevé un jour en Paradis dans la compagnie des Bienheureux, où il les discerna si parfaitement qu'il semblait avoir toujours été avec eux.

Il ne laissa pas d'être exercé dix ans durant par des sécheresses, des aridités, des désolations et des douleurs du corps pendant son oraison du matin, mais dès qu'elle était finie, son âme recevait en abondance les douceurs et les consolations ordinaires, durant tout le reste du jour et de la nuit.

5. Sa plus tendre et plus utile dévotion était envers le Très Saint Sacrement de l'autel, qu'il visitait le plus souvent qu'il pouvait. Il apercevait assez souvent la bienheureuse Vierge, accompagnée d'une grande multitude d'Anges, qui adoraient, avec une modestie et une révérence admirables, leur Créateur. Il servait les Messes avec une telle ferveur, que l'on en voyait rejaillir les rayons au dehors et son visage paraître tout lumineux. Ce feu divin se communiquait aux prêtres qui disaient la Messe, et aux autres qui y assistaient ; tous y sentaient des trans-

ports et des ardeurs non accoutumés. Il y voyait quelquefois Notre-Seigneur, ou comme un enfant, ou dans l'âge qu'il avait en prêchant par la Judée avec ses Apôtres. Assistant une fois le prêtre qui donnait la Communion au peuple, il aperçut sur chaque hostie un très bel enfant, qui avec un aimable sourire s'élançait gaiement dans la bouche de ceux qui le recevaient. Un autre jour, ayant communié avec nos Frères, il vit notre Rédempteur dans une incomparable majesté dans l'âme de chacun d'eux.

V. Il souffrit beaucoup en sa dernière maladie, mais avec une patience exemplaire et une résignation très parfaite, qui furent récompensées par la visite de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, lesquels le remplirent d'une telle joie qu'en comparaison, toutes ses douleurs passées lui semblèrent n'avoir été rien.

Il mourut en l'an 1627, âgé de quatre-vingts ans, trois mois et cinq jours. L'on vit alors sur notre Collège une belle et agréable lumière, semblable à celle du soleil levant.

Un très grand concours se fit dans le Collège, non seulement de peuple, mais de personnes de qualité, pour voir et révérer le corps de ce saint Frère. Le Vice-roi, les Chanoines de la grande église, les Magistrats, les Officiers de justice et tous les Religieux y accoururent.

L'opinion trop basse qu'un prêtre eut de cet ami de Dieu, rendit cette vénération plus célèbre. La curiosité l'avait porté au Collège ; et à la vue de cette affluence de personnes qui baisaient avec grand respect et dévotion les mains du mort, il improuva dans son cœur que l'on fît tant d'honneur à un simple Frère. Dans l'engagement néanmoins où il se trouva à la vue d'un peuple entier, la crainte de singularité et de reproche le porta à s'avancer. Il résolut de baiser seulement les pieds du Crucifix que le mort tenait dans ses mains. Comme son esprit était agité, il lui baisa aussi les mains par mégarde, ou plutôt par une providence particulière de Dieu. Le Frère décédé ouvrit

alors les yeux, le regarda comme en souriant, et lui apparut avec une robe blanche et lumineuse, au lieu de la noire dont son corps était couvert. Cette vision le fit éclater en mille soupirs de dévotion, et lui ouvrit le cœur et la bouche à la louange du Serviteur de Dieu.

Un enfant aveugle reçut la vue dès que sa mère eut fait appliquer sur ses yeux, par un des nôtres, les mains du défunt, ce qu'elle ne pouvait faire elle-même à cause de la foule du peuple et de la bienséance. Dieu fit plusieurs autres miracles, soit avant qu'il fût enterré, soit après, lesquels sont rapportés amplement dans l'histoire de sa Vie.

RÉFLEXIONS.

1. Souvent ceux qui ne sont venus à la Religion qu'à la onzième heure pour travailler à la vigne de Notre-Seigneur, sont les plus fervents et font plus en un jour que les autres en deux.

2. Quiconque veut être participant des consolations célestes, doit se résoudre à porter avec courage et longanimité les afflictions tant du corps que de l'esprit.

CHAPITRE XIII.

LA VIE DE BENOÎT DE GOEZ, COADJUTEUR TEMPOREL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

I. Sa vocation miraculeuse. — II. Ses vertus : 1° Son Humilité ; 2° sa Prudence. — III. Il est envoyé à la découverte du royaume de Catay. — IV. Sa constance dans la foi. — V. Fatigues incroyables qu'il a endurées.

I. Benoît de Goez était portugais et naquit l'an 1562, à Villefranche, dans l'île de Saint-Michel, qui est une des Tercères. C'était un homme de grand cœur et d'un excellent esprit. Il fut ap-

pelé à la Compagnie par un miracle fort notable. Il était soldat dans l'Inde, et vivait avec la licence ordinaire dans les armées. Il s'embarqua avec la troupe qui côtoyait la province de Malabar, et aborda à Travancor, où il entra dans une église de Notre-Dame. Il se mit à genoux devant une de ses images, qui tenait le petit Jésus entre ses bras. Dans la ferveur de son oraison, il vit avec tant de clarté la multitude et l'énormité de ses crimes, qu'il fut en danger de désespérer d'en obtenir le pardon. Toutefois, se sentant excité à se jeter entre les bras et sous la protection de cette bonne et charitable Mère de miséricorde, il la supplia avec une très grande ferveur d'être son avocate auprès de son Fils qu'elle portait sur son sein.

Soudain l'image du petit Jésus commence à pleurer, et les larmes étaient en si grande quantité, qu'elles mouillaient tout l'autel. Ravi de ce spectacle si nouveau, Benoît appelle ses compagnons. Ils accourent, crient : *Miracle !* trempent leurs mouchoirs dans cette eau qui tombait des yeux du Sauveur, et qui paraissait comme du lait ou quelque liqueur semblable. Ils firent diverses salves d'arquebuses, tirèrent toute l'artillerie en signe de réjouissance, et ornèrent l'église de rameaux et de festons, n'ayant rien en main de plus précieux.

II. Benoît, en faveur duquel ce miracle était fait, montra bien que Dieu l'avait touché vivement au cœur ; car il fit incontinent une confession générale de toute sa vie à un Père de la Compagnie, avec un très sensible repentir de ses péchés, et fit vœu de se faire Religieux. Il demanda d'entrer en la même Compagnie, où il fut enfin reçu, après avoir sollicité avec patience un an entier.

1. On lui offrit de l'ordonner prêtre, dans la pensée que, sachant déjà un peu de latin, il deviendrait bientôt suffisamment capable, à cause de la vivacité de son esprit. Il aima mieux le degré de Coadjuteur temporel pour se mieux tenir dans l'humilité, et il y demeura avec constance toute sa vie, quoique plus tard on revînt à la charge et que les

Supérieurs le sollicitassent encore de recevoir les ordres sacrés.

Il était âgé de vingt-six ans quand il s'enrôla en cette nouvelle milice et commença une si rude guerre à ses passions et à ses mauvaises habitudes qu'il en obtint en peu de temps une parfaite victoire.

2. Il fit bien voir que par une soigneuse culture le meilleur grain se produit dans la terre qui était la plus remplie de chardons. On remarquait dans toutes ses actions une sage conduite, un esprit brillant et une générosité qui n'avait rien de commun ; de sorte que tous le jugeaient très propre à quelque signalée entreprise pour la gloire de Dieu et pour la propagation de notre sainte foi.

Une belle occasion s'en présenta. Échebar, roi de Mogol, très puissant et très valeureux, députa un Ambassadeur au Vice-roi des Indes, le priant de lui envoyer quelques Pères de la Compagnie pour s'instruire des mystères de la religion chrétienne.

On choisit pour cette expédition le Père Jérôme Xavier, cousin de saint François Xavier, et le Père Emmanuel Pigneiro, deux hommes vraiment apostoliques ; et on leur donna pour aide et compagnon Benoît de Goez. Ils arrivèrent avec de grands dangers et de grands travaux à Lahore, ville capitale du royaume de Mogol, où notre Benoît se comporta avec une si grande prudence et une telle dextérité, que sans jamais sortir de son degré il sut néanmoins gagner si bien les bonnes grâces de ce Prince en faveur des chrétiens, qu'à sa prière l'Empereur renonça au projet d'attaquer avec toutes ses forces le Vice-roi des Indes. En quoi il rendit un service signalé à la Couronne de Portugal et à toutes les Églises de l'Orient.

De plus le Prince, renvoyant un Ambassadeur au Vice-roi, lui adjoignit Benoît pour l'aider et le diriger en plusieurs choses. Pour lui donner un témoignage plus solennel encore de son affection, il lui fit présent, avant son départ, de tous les petits enfants portugais emmenés en

captivité pendant les guerres précédentes, et dont plusieurs avaient été arrachés des bras de leurs parents avant même d'être baptisés. Ce fervent Frère catéchisa lui-même, pendant le voyage, tous ceux qui étaient déjà parvenus à l'âge de raison, et peu de jours après son arrivée, il eut la joie d'être témoin de leur baptême solennel à Goa. Il retira aussi de l'erreur un vieillard portugais âgé de quatre-vingt-dix ans, et qui depuis quarante ans avait abjuré la foi chrétienne et s'était fait juif.

III. Cependant depuis près d'un demi-siècle les successeurs de saint François Xavier brûlaient de porter l'Évangile dans le vaste empire du Catay, si fameux par les récits des voyageurs du Moyen Age et dont les caravanes de l'Asie centrale racontaient encore d'étranges merveilles. Tout récemment l'Archevêque de Goa, le Vice-roi des Indes et les Supérieurs de la Compagnie avaient appris de quelques Sarrasins que les habitants de ce royaume étaient chrétiens, quoique infectés de l'hérésie de Nestorius; que leur Roi, nommé Prêtre-Jean, était le Souverain Pontife de son peuple et faisait porter devant lui trois croix, l'une d'or, une autre d'argent, une troisième de cuivre. Sur ce ils prirent la résolution d'envoyer quelqu'un pour tâcher de découvrir la vérité. Pour une si difficile exploration parmi tant de royaumes, tant de hordes indépendantes, toutes mahométanes ou idolâtres, et chez lesquelles jamais voyageur ni missionnaire européen n'avait pénétré, il fallait un homme d'un cœur, d'une prudence et d'une vertu à toute épreuve. On ne trouva personne plus propre à un si haut et si généreux dessein que le Frère Benoît de Goez; on ne crut pas que cette dangereuse et délicate expédition fût au-dessus de ses forces, et elle couronna dignement sa vie, comme le chef-d'œuvre de son courage et de son obéissance.

Possédant plusieurs des langues de l'Asie centrale, il se déguisa en marchand arménien, prenant une robe courte, une toque sur la tête, un cimeterre à la ceinture, et un

arc avec des flèches. Il partit de Goa l'an 1602, le 29 d'octobre, et prit le nom de Branda Abedula, que le Père Xavier lui avait donné.

Étant arrivé au Mogol, il communiqua son dessein au Roi, qui le loua fort et lui fit présent de quatre cents écus pour l'aider dans son voyage, avec ce que le Vice-roi de l'Inde lui avait donné.

Il prit pour ses compagnons Léon Grimon, grec de nation, fort bon chrétien, bien versé dans les affaires et dans les langues persique et turque, Démétrius, marchand grec, et un autre chrétien nommé Isaac, qui lui tint fidèle compagnie jusqu'à la fin.

Il eut tant d'adresse et de prudence, et Dieu l'aida si particulièrement, qu'en cinq ans (les autres en mettent sept) il évita une infinité de dangers de mort et s'acquit l'affection de presque tous les Princes et les Rois sur les terres desquels il passa.

IV. Une fois néanmoins un de ces rois barbares le menaça de le faire fouler aux pieds par ses éléphants, parce qu'il confessait la foi de Jésus-Christ. Mais Benoît lui répondit qu'il ne craignait nullement ses menaces, et qu'il n'avait point de plus brûlant désir que de mourir pour la loi du vrai Dieu, Créateur de l'univers. Cette résolution généreuse abattit la fureur du barbare et changea sa rage en admiration et vénération.

Son zèle était si ardent, qu'il ne perdait point d'occasion de prêcher le saint Évangile à ceux qu'il pouvait. Avant d'arriver à la cité de Lahore, il convertit à notre sainte foi quatre serviteurs sarrasins qu'on lui avait donnés.

Le Roi d'Hircande ayant désiré voir le livre des saints Évangiles, le Diurnal et la sainte Croix, il lui déclara le mystère de la croix, de l'ascension, et ce qui concerne la pénitence ; parce que, lisant à la prière de ce Prince quelque chose, il avait trouvé dans l'Évangile : *Viri Galilæi, quid statis adspicientes in cœlum?* Hommes

de Galilée, pourquoi demeurez-vous regardant au Ciel? et dans le Diurnal : *Miserere mei, Deus;* Ayez pitié de moi, mon Dieu. Les infidèles restèrent tout étonnés de ces belles vérités, et estimèrent toujours de plus en plus ce grand Serviteur de Dieu, qui prêchait avec liberté les merveilles de sa Religion. Il entretint d'autres fois le Roi touchant plusieurs mystères, et les lui expliqua avec tant d'énergie, de subtilité et de clarté, que le Prince s'écria : *Il semble que c'est un mollah,* c'est-à-dire un docteur ou prédicateur ; car ils appellent ainsi les leurs.

Un des principaux officiers du Roi l'ayant invité à sa maison, le pressa de chanter avec lui le *Salema* à Mahomet, c'est-à-dire la formule de la profession du mahométisme, *afin,* disait-il, *qu'il pût être sauvé,* rien ne lui manquant que cela. Et pour l'exciter davantage, il commença avec de grands cris et de profonds soupirs à l'entonner ; mais quand il vit que Benoît ne le suivait pas, il s'attrista fort. Quelques-uns des assistants grinçaient des dents et demandaient une épée pour la lui plonger dans le corps.

Tous ces frémissements et ces emportements de furie n'ébranlèrent point ce valeureux champion de Jésus-Christ, qui par sa prudence et sa dextérité évita leur barbarie, se réservant à de plus longs travaux pour son Dieu.

Un autre qui le pressait de changer de loi, fut bien étonné lorsqu'il lui dit : *Monsieur, pourquoi travaillez-vous en vain ? Ne vous trompez pas dans la pensée que je doive quitter ma croyance. Elle est la prunelle de mes yeux et l'amour de mon cœur. Si votre poursuite a pour but l'acquisition de mes marchandises, prenez-les selon votre bon plaisir, et si vous le jugez à propos, mettez mon corps en mille pièces, je n'y ferai nulle résistance ; et ce me sera le plus grand bonheur qui me puisse arriver.* Le Sarrasin, admirant son courage héroïque, le laissa dans un entier repos et ne lui fut plus importun.

Il y a cent mosquées dans la ville d'Hircande, et tous les

vendredis un Sarrasin vient sur la place, criant à pleine tête : *Qúe chacun se souvienne que c'est le jour qu'il faut aller à la mosquée principale faire les cérémonies et l'oraison de l'Alcoran.* L'oraison étant faite, douze hommes sortent de la mosquée avec de longues courroies en main, et en donnent des coups à tous ceux qu'ils rencontrent en chemin, qui n'ont pas assisté à l'oraison, et de la sorte ils croient que ceux qui ont été frappés sont absous de ce péché.

Ils ont encore en chaque quartier de la ville une mosquée pour tous ceux du quartier, qui y doivent faire oraison cinq fois le jour, et s'ils n'y vont pas, on leur fait payer certaine amende. Notre Benoît n'allant point à ces oraisons, qu'ils appellent *ramazas,* fut cité devant les *Caciques* ou *Mustas,* qui sont les ministres de la loi de Mahomet, lesquels voulaient lui faire payer cette amende. Mais il alla se plaindre au Roi, lui disant que les *Mollahs* ne le laissaient pas vivre en paix, et qu'ils lui demandaient de l'argent. Le Roi se prit à rire avec tous les assistants, et manda aux *Caciques* qu'ils ne le tourmentassent plus, les reprenant aigrement de ce qu'ils avaient fait, et donnant congé à Benoît de vivre à sa manière ordinaire.

V. Continuant donc son chemin, il sortit d'Hircande vers le Catay, mais tous ses compagnons l'abandonnèrent, à la réserve d'Isaac, ce qui augmenta ses douleurs et ses fatigues. Un Cacique le pressa de dire le *Salema* à Mahomet, lui présentant le poignard sur la poitrine et menaçant de le tuer s'il ne le faisait ; mais il ne fit que rire de ses menaces, et les marchands étrangers arrêtèrent la main et la rage de ce furieux.

Il passa le fâcheux désert de Pamech, où il perdit cinq chevaux, à cause de la rigueur du froid et de la malignité de l'air, qui y est si fort qu'il empêche la respiration ; de sorte que les chevaux et les hommes même tombent souvent raide morts à terre, faute de pouvoir reprendre haleine. Le remède pour les hommes est de manger des aulx et des oignons, ou quelques abricots secs ; et l'on oint la

bouche aux bêtes avec des aulx. Ce désert se passe en quarante jours quand il est embarrassé de neige, et en moins de temps lorsqu'il en est libre. Il est fort infesté des voleurs et des assassins. Notre pèlerin étant un peu à l'écart, fut attaqué par quatre de ces voleurs; il leur jeta sa toque, où il y avait une pierre de grand prix, et pendant qu'ils se battaient à qui l'aurait, il se joignit au gros de la caravane.

A son arrivée dans la cité de Chalis, il apprit que le Père Matthieu Ricci était à Pékin, première ville royale de la Chine : ce qui lui donna courage de prendre le devant de la caravane et de tâcher d'entrer le plus tôt qu'il pourrait dans ce grand royaume, qui surpasse en richesses et en nombre d'habitants toute l'Europe.

Comme l'on dressait ses patentes, le Prince lui demanda comment il désirait y être nommé, et quelle loi il voulait professer. Il répondit sans hésiter que son désir était qu'on déclarât qu'il professait la loi de Jésus-Christ,qui en la langue des Sarrasins s'appelle *Addula Issac*. Ce qu'entendant, un des vieux Caciques ôta son turban de sa tête, et l'ayant mis à terre, s'écria : *Celui-ci est un véritable observateur de sa loi, il n'hésite pas à la confesser en présence de Votre Altesse et de nous autres. Nous n'aurions pas, nous, une pareille intrépidité, et parmi les chrétiens nous renierions notre foi par crainte de quelques-uns ou pour d'autres respects humains.*

Enfin notre Benoît arriva aux murailles tant renommées de la Chine, où il connut par expérience qu'il n'y avait point d'autre Catay au monde que le royaume de Chine. Il s'arrêta en la ville de Sou-Tcheou, attendant la réponse de Pékin et le congé de l'Empereur pour y aller. Il séjourna en la dite ville quinze ou seize mois. Le Père Ricci, ayant obtenu la permission de le faire venir, lui envoya un de nos frères, appelé Jean Fernandez. Mais celui-ci trouva Benoît malade à mort.

Ce fut une grande consolation pour Benoît de voir, en ces dernières Provinces du monde, un de ses frères que

Dieu lui envoyait pour sa consolation et pour son secours dans ce dernier passage, et principalement d'entendre les bonnes nouvelles de l'entrée de nos Pères dans la ville capitale de la Chine, et du fruit qu'ils y faisaient pour le salut des âmes.

Il prit les lettres que le Père Ricci lui écrivait, et après les avoir baisées avec grande dévotion, levant les mains au Ciel, il entonna le cantique de saint Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace.* Il l'acheva, noyé dans des larmes de joie et de dévotion. Toute la nuit, il tint entre ses bras les dites lettres, rendant grâces à Dieu d'être arrivé au bout du pèlerinage de cette vie, après avoir achevé celui qu'il avait entrepris pour la gloire de Dieu.

Il avait su par révélation divine l'arrivée de ce Frère, et eût bien voulu avoir un prêtre pour recevoir les saints Sacrements.

Il ne fut pas néanmoins troublé d'être privé de ce secours, se conformant à la volonté de Dieu et sentant sa conscience nette. Il dit une parole admirable, étant près de rendre l'âme : *Il y a cinq ans que je n'ai pas eu le bonheur de me confesser, et je meurs encore sans le pouvoir faire. Et pourtant je me console de ce que ma conscience ne m'accuse d'aucun péché qui me mette en peine.*

Il mourut l'an 1607, le 11 avril, digne d'une gloire immortelle devant Dieu et devant les hommes, à cause de sa fermeté et de sa constance à poursuivre une des plus glorieuses entreprises de découverte dont parle l'histoire, à cause de sa générosité dans la profession de sa foi parmi tant de Sarrasins, ennemis jurés des chrétiens, et en raison de la pureté de son âme dans tant d'occasions de pécher.

Il vécut vingt ans en la Compagnie, partie dans nos Collèges, partie dans la Cour du grand Mogol, partie en de longs et dangereux voyages ; et il fut toujours égal à lui-même, trouvant Dieu partout et se tenant toujours en sa sainte présence.

RÉFLEXIONS.

1. Souvent Dieu permet quelque péché dans la jeunesse pour humilier ses Serviteurs toute leur vie.

2. Souvent un fervent pénitent est plus agréable à Dieu, et fait des œuvres plus héroïques, qu'un autre qui est demeuré dans une notable innocence, et qui n'est pas ardent en la recherche de la perfection.

3. Il n'y a point de si long pèlerinage qu'on n'en trouve bientôt la fin.

4. Ce n'est pas le lieu qui conserve ou qui perd l'innocence, mais la ferveur ou la chasteté du cœur.

Il sera très utile que tous les Religieux cherchent les Frères convers qui ont fleuri en leurs Ordres, et qu'ils en lisent souvent les Vies. Les exemples domestiques les toucheront encore plus vivement que les exemples étrangers, et leur seront un plus pressant aiguillon pour marcher dans la voie de la perfection qu'ils verront battue devant leurs yeux.

Les Frères coadjuteurs de notre Compagnie pourront lire les Vies des frères André Dordonne, Benoît Fernandez, Damien Fujaye, Dominique Colin, Édouard de Silva, Emmanuel Lopez, Emmanuel le Noir, François Aranea, Guillaume Sautemouche, Jacques Biwa, Jacques Montauban, Jacques Serrano, Jean Corse, Jean de Frias, Jean de Bannos, Jean Kisaï et autres, qui sont écrites par Niéremberg, Sacchini, Raderus, d'Oultreman et divers autres Auteurs. La lecture leur donnera un désir d'imitation de ces grands Serviteurs de Dieu, et leur imitation leur fera pratiquer parfaitement ce que nous avons mis dans ce Traité et ce que la Religion demande de nous tous. Ainsi soit-il.

SECTION II.

Abrégé des vies de quelques religieuses excellentes en sainteté.

Mon dessein étant d'aider aussi les Sœurs converses, je me trouve obligé de leur mettre devant les yeux quelques excellents miroirs de vertu, pour s'y contempler et en imiter les perfections.

CHAPITRE PREMIER.

LA VIE DE LA BIENHEUREUSE VÉRONIQUE, SŒUR CONVERSE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN.

I. Sa Vocation. — II. Ses Vertus : 1° Sa Pauvreté ; 2° son Obéissance ; 3° son Humilité ; 4° sa Prudence ; 5° sa Tempérance. — III. Faveurs surnaturelles. — IV. Sa mort.

I. La bienheureuse Véronique vint au monde environ l'an 1445, à Binasco, petite ville de Lombardie, entre Pavie et Milan. Son père était laboureur, et l'occupait dès sa plus tendre jeunesse à nettoyer ses champs. Elle se plaisait dès lors à la solitude, et se retirait de ses compagnes pour s'entretenir avec son Créateur. Sa méditation était si ardente, que les larmes lui coulaient des yeux en abondance.

Ce cœur céleste ne pouvait longtemps demeurer dans l'embarras du siècle. Elle fit vœu d'entrer en Religion et de s'y consacrer totalement à son Bien-Aimé. La Supérieure du monastère de Sainte-Marthe, où elle demandait à entrer, lui conseilla d'apprendre à lire.

Comme le désir d'avancer son bonheur l'occupait à ce

soin, la Sainte Vierge lui apparut et l'avertit qu'elle n'avait besoin que de trois lettres, l'une blanche, l'autre noire et l'autre rouge ; lui expliquant que la blanche signifiait la pureté de conscience, que la noire indiquait la compassion des infirmités de son prochain, sans se scandaliser ni murmurer de ses actions, et que la troisième lui remettait en mémoire la Passion de son Sauveur et Rédempteur.

A la suite de cette vision, Véronique se mit fort peu en peine de savoir lire, et obtint son entrée dans la Religion, pour y servir en qualité de sœur converse.

II. Voyons très brièvement ses vertus et les faveurs admirables que Dieu lui fit.

1. La pauvreté de son monastère l'occupa à la quête des aumônes de porte en porte, tant en la ville de Milan que dans les villes voisines. Encore qu'elle fût tourmentée de cruelles douleurs de tête et d'estomac, on ne la pouvait retirer du travail. Lorsque la Supérieure, touchée de compassion, lui ordonnait le repos, elle lui disait : *Non, non, ma Révérende Mère, j'ai, grâce à Dieu, des forces plus que suffisantes pour les occupations de mon office, je me ferais conscience de laisser la besogne de la maison de Dieu. Il me faut travailler tandis que mon Sauveur m'en donne le temps, et que la vigueur de l'âge me le permet.*

Elle ne faisait nul cas de sa santé, de son repos, ni de chose quelconque, dans le désir de plaire à son Créateur et de lui rendre service.

2. Son obéissance était si ponctuelle, qu'elle voulait dépendre en toutes choses, tant intérieures qu'extérieures, de la volonté de ceux que Dieu lui avait donnés pour ses vicaires sur la terre. Elle leur communiquait tout ce qui se passait dans son âme, et exposait ses contentements spirituels, ses oraisons, ses contemplations, les visites des Anges, des Saints, de la Vierge, de Notre-Seigneur même, à leur ordonnance et à leur direction. De là procédaient sa promptitude et son allégresse dans l'exécution de tout ce qui lui était commandé.

Sa dévotion la portait à veiller plus que les autres et à se lever avant le temps des Matines. La Supérieure ne le voulant pas, elle acquiesça incontinent et sans réplique. Notre-Seigneur lui déclara que son obéissance lui agréait plus que n'eussent fait les prières durant cette veille extraordinaire, et qu'étant mort par obéissance, il ne se plaisait à rien tant qu'à une parfaite soumission, en suivant la volonté de ceux qu'il a mis à sa place pour gouverner.

3. Elle était si humble que, nonobstant les dons très rares et très admirables que le Ciel lui faisait, elle avait une très basse opinion d'elle-même ; et ses paroles correspondaient à sa pensée, se tenant dans une extrême modestie et dans un entier anéantissement lorsqu'elle parlait de ses actions. Elle se jugeait très indigne de toutes les faveurs de Dieu, dans la vue de plusieurs imperfections dont elle se tenait coupable.

Cette humilité lui faisait entreprendre les plus vils et les plus ravalés exercices du couvent, et l'animait à ne refuser jamais aucun office, quelque laborieux et méprisé qu'il fût. Dans cette pensée elle conserva très volontiers le soin des poules pendant plusieurs années, quoique les autres Religieuses trouvassent cette occupation trop basse pour une personne si élevée en la plus haute contemplation. Mais Véronique profitait de cette humiliation, et trouvait de grands avantages dans la solitude que cet office lui présentait.

Son visage, sa démarche, ses discours, tout le port de son corps, étaient une image vivante de l'humilité, qui lui gagnait chaque jour de plus en plus le cœur de Dieu et de ses Sœurs.

Elle se contenait dans une si ravissante modestie dans la conversation avec tous les domestiques, qu'elle paraissait la servante de chacun.

Si elle s'apercevait de la haute opinion que les autres avaient de sa vertu, de ses extases et de ses ravissements, elle en ressentait de très vives douleurs. Sur quoi elle

priait avec instance Notre-Seigneur et Notre-Dame de voiler aux yeux des hommes les grâces dont ils l'honoraient.

Un jour, comme elle se lamentait de ce qu'on avait connu qu'elle était quelquefois ravie au Ciel, cet aimable Rédempteur lui dit : *Sache, ma fille, que les grâces que je te prodigue ne sont point seulement à ton profit, mais aussi au salut des autres. Tu fais profession d'être la plus vile des créatures ; mais je ne fais nulle distinction de sexe, de condition, de fortune, de noblesse ou de roture pour la distribution de mes bienfaits. Je les communique à qui il me plaît ; je suis très aise de cette basse opinion de toi-même, qui te met dans ton estime au plus bas rang de tous les êtres raisonnables. En récompense de cette humilité, j'ai résolu de te montrer durant un an entier les fêtes de tous les Saints qui se célèbrent dans la céleste Jérusalem. Quand tu manifesteras ces secrets aux autres, ils seront excités à une plus grande révérence dans les solennités de mes Serviteurs et Amis.*

4. Véronique avait une âme douée d'une très grande prudence ; toutefois cette prudence ne lui ôtait nullement une sainte et innocente simplicité, qui paraissait dans toutes ses actions et dans toute sa conversation.

Le jour de l'octave du Saint Sacrement, elle aperçut, durant la Messe, le Sauveur des hommes, sous la forme d'un très bel enfant habillé de blanc, qui se promenait sur l'autel au milieu de deux Anges, et environné de plusieurs Esprits célestes. Dans la croyance que toutes les Religieuses avaient la même vue, elle découvrit ce mystère à la Supérieure et à l'Assistante. Mais apprenant qu'elles n'avaient point aperçu cette merveille, elle se couvrit de rougeur et de honte, et fut bien fâchée de s'être déclarée. Dans la suite elle fut plus réservée, et ne se communiquait qu'à la Supérieure ou au Confesseur.

Elle souffrait tout ce qu'on lui faisait, et cédait à toutes les Religieuses en toutes rencontres. Par cette facilité,

elle se captivait le cœur des plus difficiles à contenter.

5. Sa tempérance était merveilleuse. Outre les jeûnes du monastère, elle s'en imposait plusieurs autres, et se plaisait à n'y vivre que de pain et d'eau. Très souvent elle passait les journées entières sans boire ni manger, principalement lorsqu'elle avait été nourrie du Très Saint Sacrement de l'autel. Elle couchait sur un cilice qu'elle couvrait d'un beau linge, afin de céler son austérité aux yeux des créatures.

III. Un flambeau si lumineux ne pouvait demeurer longtemps en réserve sous le boisseau. Dieu tira cette Sainte hors de son monastère, et lui fit faire divers messages pour donner des avis salutaires et pour révéler des choses très secrètes. Elle alla même trouver le Pape Alexandre VI de la part de Dieu, lui fit sa soumission avec tant de prudence, d'humilité et de modestie, et lui manifesta des secrets si importants, que le Pape dit aux assistants à sa sortie : *Honorez cette Vierge, c'est une Sainte.* A la suite de cette connaissance, on lui fit beaucoup d'honneur à Florence, à Plaisance et en d'autres villes où elle passa, quoique, par un sincère désir de suivre Jésus-Christ méprisé et crucifié, elle fît tous ses efforts pour les éviter.

Le soleil est très éclatant à nos yeux, mais il est beaucoup plus rempli de splendeur en lui-même. L'âme de cette sainte Vierge était sans comparaison plus brillante que l'éclat qui paraissait au dehors.

Dieu lui communiquait des rayons tout à fait extraordinaires, et lui donnait des connaissances très sublimes et très élevées au delà des vues accoutumées de ceux mêmes qui font une particulière profession de la dévotion. Nous pouvons dire dans une totale assurance que l'on trouvera très peu de Saints ou de Saintes à qui Dieu se soit communiqué avec plus de constance et plus de familiarité.

Il se montrait très souvent à elle, tantôt cloué sur la croix et couronné d'épines, tantôt sous la forme d'un en-

fant d'excellente beauté, tantôt sous la figure d'un homme parfait. Il se promenait avec elle dans sa chambre ; il récitait l'office divin avec elle ; il l'instruisait de divers mystères, et lui manifestait plusieurs secrets ; il lui révélait les péchés cachés, même ceux des prêtres et des Religieuses. Il lui montrait les enfers et les tourments qu'y endurent les princes, les gentilshommes, les riches, les pauvres, les Religieux et les autres. Il l'assurait que les Religieux étaient punis avec plus de sévérité que les autres, à raison de l'abus des grâces qu'ils avaient reçues avec une plus grande profusion. Il lui mettait aussi devant les yeux la gloire du Paradis et la diversité de la béatitude des Saints, lui certifiant que les Vierges et les Religieux seraient dans une plus haute élévation que les personnes mariées et qui vivaient dans le tracas du siècle.

La Reine des Cieux visitait aussi fort souvent notre Sainte, et lui déclarait des merveilles. Une fois, Véronique la vit, deux heures durant, qui priait son Fils, irrité de telle sorte contre les crimes des hommes, qu'il voulait renverser toute la terre. Mais enfin cette Mère de miséricorde le désarma et arrêta sa justice.

Les Anges prenaient un tel soin de cette âme céleste et divine, qu'ils la visitaient fort familièrement, lui donnaient conseil dans ses doutes et ses perplexités, lui enseignaient son psautier, récitaient l'office avec elle, et lui marquaient les feuilles pour connaître ce qu'il fallait dire chaque jour. Ils faisaient des concerts harmonieux dans sa chambre ; ils la défendaient contre les démons qui la molestaient ; ils la consolaient et la fortifiaient, quand pour un plus grand mérite elle en avait été battue ; ils lui apportaient des palmes en signe de victoire ; ils lui donnaient un pain blanc tous les jours pour sa nourriture, ce qui dura quelques années, et particulièrement les jours de jeûne. Ils lui apparaissaient la nuit dans une si rayonnante lumière, qu'elle lisait sans chandelle. Ils lui dictaient des traités très spirituels, lui donnaient courage dans ses

maladies et la reprenaient de ses moindres imperfections.

Les Saints du Paradis lui étaient si favorables, qu'elle discourait à loisir avec chacun de ceux dont on faisait la fête tous les jours. Ils lui parlaient avec une douceur et une affection admirables, et lui expliquaient une infinité de mystères. Ils lui déclaraient aussi ses fautes, et l'en réprimandaient : ce qui la maintenait dans la crainte des jugements de Dieu et dans l'humilité. Cette grâce si extraordinaire commença le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, et dura le reste de l'année. Elle voyait les Saints le jour de leurs fêtes, avec des habits éclatants de lumière, en or, en argent et en pierreries, et dans une extrême beauté, avec des lis, avec des palmes, avec des roses, avec des pierres précieuses et avec d'autres symboles de gloire et de victoire en leurs mains.

Dans ses ravissements, elle était comme transportée en Paradis, et y contemplait aussi à diverses fois chaque fête de notre Sauveur. Un jour, elle voyait comment le mystère de l'Incarnation s'était accompli. Un autre jour, elle apercevait toute l'économie du mystère de la Nativité ; une autre fois, celui de la Circoncision ; ensuite, celui de l'Adoration des Rois, de la Purification, du voyage de l'Enfant Jésus en Égypte, du bonheur de la Vierge lorsqu'elle le recouvra au temple, et ainsi du reste.

Elle y vit le baptême de cet humble Rédempteur, sa tentation dans le désert, le changement de l'eau en vin aux noces de Cana en Galilée, et la conversion de Madeleine.

Elle y contempla l'entrée du Sauveur à Jérusalem le jour des palmes, sa bonté à la Cène et à l'institution de la très sainte Eucharistie, comment il fut pris par les Juifs au mont des Olives ; sa présentation devant les juges, la sentence de mort donnée contre lui, le voyage qu'il fit ayant la croix sur le dos ; les mystères qui se passèrent sur le Calvaire à sa mort et à sa sépulture.

Les mystères joyeux ne lui furent pas plus cachés que

les douloureux. Elle vit la Résurrection de son Bien-Aimé, son Ascension au Ciel et la descente du Saint-Esprit.

Toutes ces vues n'étaient point stériles et ne s'arrêtaient point dans la pure spéculation. Elles visaient à l'exercice des vertus les plus sublimes et les plus héroïques. A ce dessein, Notre-Seigneur lui donnait des explications morales sur tous les mystères qu'elle contemplait, afin de régler ses actions et celles des autres.

Ses plus doux sentiments et les plus tendres affections de son cœur se répandaient dans l'église, lorsqu'elle s'approchait de son cher Époux dans le Sacrement d'amour. Aussi ce charitable Rédempteur lui préparait si exactement sa confession, qu'il lui disait lui-même les fautes qu'elle découvrirait au prêtre, et de quelle sorte elle les lui expliquerait.

J'ai dit ailleurs que les jours où les autres Religieuses ne communiaient pas, une particule de l'hostie volait dans sa bouche, et qu'à l'instant elle était extasiée et ravie.

Souvent lorsque le prêtre lui présentait la sainte Eucharistie, il la trouvait si hors d'elle et si transportée en Dieu, qu'il ne la lui pouvait mettre dans la bouche. Après son départ, notre Sauveur lui-même lui faisait la grâce de la communier.

Une nuit elle fut avertie par un Ange d'aller à l'église et d'y faire toutes les dévotions dont elle se servait à l'approche de la Table sacrée. Elle y vole brûlant d'un saint désir de s'unir à son chaste Époux. A la troisième génuflexion qu'elle fit, elle aperçut une nuée si brillante qu'à peine en pouvait-elle supporter l'éclat. Elle vit l'hostie que l'on tirait d'un calice pour la mettre sur la patène, et que l'on étendait sur l'autel le voile dont ce calice était couvert. Les Anges étaient revêtus de robes très blanches et très lumineuses, et chantaient de fort agréables motets en musique. On entendit une voix qui, sortant de la nuée, disait : *Ma fille, reçois mon Corps. Je suis Celui en qui tu as*

mis ta confiance. Pendant ces paroles, la sainte Hostie vola dans sa bouche, et la combla d'une si extrême joie, qu'elle perdit l'usage de tous ses sens dans un merveilleux ravissement.

Quelquefois ce Dieu d'amour et de bonté se servait des Anges pour un ministère si sacré. Un jour, comme elle demeurait au chœur après Matines et y vaquait à la contemplation, elle entendit ces paroles : *Lève-toi, ma fille, et reçois le Très Saint Sacrement que ton Dieu te veut donner*. Cette Vierge se sentit alors tout embrasée de l'amour de son Bien-Aimé, et vit un Ange plus blanc que la neige, qui lui mit la chair de salut dans la bouche, et disparut. Véronique fut incontinent ravie en Dieu, et resta dans ce ravissement jusqu'au lever du soleil.

IV. Il n'est point de si belle aurore qui ne trouve son couchant. Enfin, cette flamme céleste s'éteignit par la mort, à l'âge de soixante-quatorze ans, dont elle en avait passé cinquante-deux en Religion.

Sa dernière maladie l'attacha six mois entiers au lit, afin qu'ayant passé par les épines, elle cueillît des roses plus vermeilles et plus odoriférantes au jardin de son Époux, pour en faire une couronne plus éclatante.

Cinq jours avant sa sortie de ce monde, elle en prédit le jour et l'heure. Elle mourut au temps des Complies, mais si doucement, que sa mort fut presque imperceptible au prêtre et aux Religieuses qui y assistèrent.

Aussitôt que cela fut connu, il y eut un si grand concours de peuple, que cinq jours se passèrent sans qu'on pût l'enterrer. Chacun se prosternait à ses pieds, comme devant des reliques sacrées. Trente jours après, son tombeau ayant été ouvert, ce saint corps fut trouvé sans aucune corruption, et fit divers miracles.

Au bout de vingt ans, le Pape Léon X permit de la révérer dans son monastère en qualité de bienheureuse, et d'en faire peindre des images, afin d'exciter le désir d'imiter ses héroïques vertus. Honorons-la, et offrons-lui nos

prières, dans une sainte confiance qu'elle nous assistera.

Si vous désirez voir plus amplement les merveilles que Dieu a opérées en cette Sainte durant sa vie et après sa mort, lisez Isolanus de Isolanis, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, qui les a décrites tout au long, et qui sont rapportées par Bollandus, le 13 janvier.

RÉFLEXIONS.

1. Tous sont également capables des faveurs de Dieu, si un fervent amour les possède également.

2. La pierre de touche pour connaître les extases, les ravissements et les autres dons extraordinaires qui viennent du Ciel, c'est l'humilité.

3. Dieu se communique plus familièrement aux simples qu'aux savants et à ceux qui sont doués d'une excellente prudence naturelle.

CHAPITRE II.

LA VIE DE LA BIENHEUREUSE ORINGE OU CHRÉTIENNE.

I. Sa vie dans le monde. Vertus qu'elle y pratique. Faveurs surnaturelles qu'elle y reçoit. — II. Elle fonde un monastère. Vertus qu'elle y pratique. Nouvelles faveurs surnaturelles dont elle est l'objet. — III. Sa précieuse mort.

I. La bienheureuse Oringe, qui fut appelée Chrétienne à cause de ses excellentes vertus, naquit dans le château de Sainte-Croix, bourgade située dans une vallée de Toscane, arrosée par le fleuve Arno. Ses parents étaient pauvres, et l'occupèrent à garder les bœufs. Mais sa vertu l'ennoblit dès sa première enfance, et la rendit très puissante et très agréable au Ciel.

Dans le désir de prier Dieu plus longtemps et avec plus de tranquillité, elle commandait à ses bœufs de se conten-

ter des herbes inutiles aux hommes et de ne point toucher aux blés, ni aux pâturages défendus. Ces animaux lui obéissaient ponctuellement et n'endommageaient point la moindre feuille de ce qui leur était interdit.

Sa chasteté était si pure et si profondément enracinée en son cœur, qu'à une seule parole d'impureté et de messéance, elle était contrainte de vomir. Enfin, le Ciel eut pitié de sa Servante et lui ordonna de boucher ses oreilles avec ses propres mains, pour éviter les discours impertinents. Ce soin lui conserva la santé et l'innocence parmi les bergers.

Ses frères la pressaient de se marier ; mais son vœu de garder une perpétuelle virginité la mit en fuite, et le fleuve Guscien lui donna passage, sans mouiller seulement la plante de ses pieds.

Le démon, dans la vue de l'insigne perte qu'il ferait par le zèle de cette Sainte, se présenta à elle sous la forme d'un cavalier furieux qui la voulait perdre. Mais il ne la fit pas seulement trembler. Elle jette un soupir à son Époux, et à l'instant deux cavaliers vêtus de blanc apparaissent, et dans un moment mettent en fuite le spectre qui s'efforçait de l'effrayer.

Elle continue son chemin et sa prière, et par mégarde s'engage dans un pré qui était rempli de très belles et de très odoriférantes fleurs. Un levraut lui donna beaucoup de divertissement par une admirable familiarité, et l'ayant remise en bon chemin, il disparut.

L'affection qu'elle avait à mater son corps, la faisait marcher nu-pieds durant l'hiver, encore que la rigueur du froid les lui mît tout en sang. Elle ne prenait point d'autre lit que la terre nue, sans avoir aucun égard à son extrême lassitude, causée par les continuels travaux de la journée.

Dans la crainte que sa beauté ne fût une occasion de tentation à quelques jeunes folâtres, elle trouvait diverses inventions pour la ternir. Et pour se préserver de toutes

les pensées et de toutes les imaginations du péché, elle jeûnait dans une telle rigueur que souvent elle passait un jour entier sans manger quoi que ce soit ; et elle tenait ses yeux dans une telle modestie, que pendant fort longtemps elle ne connaissait aucun des voisins. Lorsqu'elle sortait du logis, il lui fallait mettre une pierre à la porte, afin de le reconnaître au retour.

L'archange saint Michel et les autres Anges l'ont plusieurs fois défendue contre le démon qui semblait la vouloir accabler et engloutir, contre les voleurs qui la voulaient piller, et contre un malheureux pécheur qui avait dessein de lui faire violence et de lui ravir son honneur.

II. Elle fut servante quelque temps à Rome chez une bonne veuve. Et enfin, pour se mettre à couvert de tous les dangers du siècle, elle fit bâtir un monastère au lieu de sa naissance, et y reçut des filles qui ne savaient ni lire ni écrire, afin de se maintenir avec elles dans l'humilité et dans le travail.

Toutes, d'un commun accord, la choisirent pour leur mère et pour leur Supérieure. Elles ne purent jamais gagner sur sa modestie l'acceptation de cette charge. Plus elle était élevée au-dessus des autres par ses vertus et par les lumières extraordinaires de Dieu, plus elle s'anéantissait au-dessous de toutes et voulait vivre comme la plus vile servante de chacune. Elle se prosternait jusqu'à terre pour leur demander pardon de ses fautes, et de ce qu'elle ne les servait point avec autant de perfection que leurs vertus le méritaient.

Dieu récompensa cette si louable humilité. Il lui envoya la glorieuse Vierge Marie, qui tenait un livre écrit en lettres d'or. Chrétienne se prosterna à terre à la vue de la Reine des Cieux. Ayant reçu l'ordre de lire dans ce livre, elle s'excusa modestement sur son impuissance. La Vierge lui promit alors qu'elle lui donnerait cette grâce, disparut à l'instant, et peu de temps après fit qu'elle et toutes ses Religieuses surent lire et chanter.

Elle était si éclairée d'En Haut par des lumières extraordinaires, qu'elle voyait les pensées de ceux avec qui elle conversait, et que d'habiles personnes se soumettaient à sa conduite et à sa direction.

Elle prédisait les choses à venir. Elle arrêtait le soleil, ou du moins empêchait ses rayons de paraître. Et ce que j'admire davantage, elle joignait le jour à la nuit, sans aucune discontinuation de ses prières, et sans seulement avoir la première pensée ni de boire ni de manger, tant elle était ravie et absorbée en Dieu.

Personne ne venait à elle qui ne fût enflammé à l'oraison par ses avis, et par l'ardeur avec laquelle elle discourait de cette divine vertu et de ses utilités.

Sa charité envers les pauvres ne se réservait rien. Un jour elle donna à un mendiant la tunique dont elle était vêtue, et le seul écu d'or qui lui restait.

Ses concitoyens étant tourmentés d'une cruelle famine, elle planta une croix au milieu d'un champ de fèves qui était dans son monastère, comme signe qu'il était permis à chacun d'en venir prendre. Tous les nécessiteux y accouraient en foule, et tous en emportaient selon leur vouloir, et néanmoins on n'y remarqua jamais aucune diminution. De sorte que ce seul champ sauva la vie à un peuple entier et n'en reçut aucun dommage.

Dieu voulut polir cette pierre précieuse par les afflictions. Il lui envoya une paralysie qui la tint attachée au lit les trois dernières années de sa vie. Elle paraissait néanmoins sans cesse avec la joie sur le visage et les louanges de Dieu dans la bouche. Elle parlait fort souvent des douleurs et de la mort de son très aimé Rédempteur, et excitait ses sœurs à l'imiter. Plus les pointes de la maladie la pressaient, plus elle concevait d'espérance dans la bonté et dans la miséricorde de son céleste Époux, et s'unissait à lui dans l'oraison et la contemplation.

Elle désirait être portée tous les jours à l'église, pour ouïr la Messe et pour y adorer son Sauveur dans la sainte

Hostie. Mais enfin la Supérieure, dans la vue que ce transport augmentait ses douleurs et sa maladie, défendit aux Religieuses de continuer à le faire. Chrétienne n'opposa pas la moindre résistance, ne voulant point inquiéter ses sœurs, à qui ce soin donnait de la peine. Elle jeta seulement un soupir vers le Paradis, et son Époux se rendit visible à elle aussi bien dans l'infirmerie que dans l'église, lorsque le prêtre offrait ce divin Sacrifice.

III. Sa mort approchant, une céleste lumière environna tout son corps et éclaira tous ceux qui étaient dans sa chambre. Elle prédit l'heure de son départ de cette vie, et en ce dernier moment demanda pardon à toutes ses sœurs des fautes qu'elle avait commises. Elle leur recommanda, sur toutes choses, une cordiale humilité, comme le fondement et la base de toutes les vertus.

Son âme ne fut pas plus tôt en liberté, qu'elle apparut à une demoiselle de Pise, nommée Frégia, qui priait dans une église, et lui dit d'une voix surhumaine : *Adieu, ma chère amie Frégia, les Anges me conduisent dans la béatitude éternelle.*

Tant de rayons rejaillirent de son saint corps, que chacun courut au couvent pour avoir le bonheur de le voir. La foule y fut si grande, tant de ceux de la ville que des villes voisines, qu'on fut contraint de laisser ce sacré dépôt dix jours durant sans le mettre en terre, pour contenter un peuple si nombreux.

La putréfraction n'eut jamais aucune prise sur ce tabernacle céleste. Il demeura plusieurs années aussi beau et aussi vermeil que si l'âme l'eût animé. Enfin, par je ne sais quel accident, il fut brûlé et réduit en cendres.

Les miracles furent très fréquents à son tombeau. Elle guérissait les aveugles, les paralytiques, les démoniaques et les autres malades. Elle ressuscita même un enfant mort. Mais rien ne m'est si agréable que le miracle qui montre l'extrême affection que cette Sainte avait pour la pureté.

Avant que son corps fût mis en terre, une femme qui avait vendu et perdu son honneur et son âme, s'en approcha et arrêta fixement les yeux sur elle. Au même instant, cette chaste épouse de Jésus-Christ prit sa robe avec ses deux mains et s'en couvrit le visage, pour n'être point l'objet d'un œil impudique.

Imitons la pureté de cette sainte Vierge, si nous prétendons être éclairés des splendeurs qui ont illuminé son âme.

RÉFLEXIONS.

1. L'amour de la virginité élève les moindres bergers au-dessus de toute la terre, et les unit à leur céleste Époux.

2. Les Anges se plaisent à défendre les âmes chastes et à les assurer contre les impies et contre les démons.

3. Celui-là possède toute science, qui sait Jésus-Christ crucifié.

CHAPITRE III.

LA VIE DE SAINTE THÉODORE D'ALEXANDRIE.

I. Sa vie vertueuse dans le monde. — II. Sa chute. — III. Rude pénitence qu'elle fait dans un monastère sous un vêtement d'homme. — IV. Atroce calomnie qu'elle subit sans se plaindre. — V. Après sa mort Dieu la glorifie.

I. Sainte Théodore naquit en la ville d'Alexandrie, au temps que l'empereur Zénon gouvernait l'empire d'Orient. Ses parents étaient riches et d'une illustre famille. Ils élevèrent leur fille dans la crainte de Dieu et dans l'exercice des vertus.

Elle fut mariée avec un seigneur de haute naissance et d'une excellente perfection, avec qui elle vécut dans une grande concorde et s'avança dans le chemin du Ciel.

II. Le démon ne put supporter la paix et la tranquillité de cette maison de Dieu. Il suscita un jeune fou qui, transporté d'un amour enragé, fit tous ses efforts pour faire fléchir Théodore à ses infâmes volontés. Dans l'expérience que sa chasteté était invincible, il s'adressa à une vieille femme qui faisait un métier de prostitution, et qui, par ses charmes, poussa cette pauvre créature au péché.

III. Elle n'eut pas plus tôt commis le crime, qu'elle fut saisie d'une douleur accablante, qui ne lui donnait nul repos ni jour ni nuit. Son visage était tout abattu ; ses yeux se changeaient en deux fontaines de larmes, et son cœur se fendait de douleur.

Enfin, elle résolut de prendre vengeance de sa lâcheté et de compenser par l'austérité de sa pénitence une faute si énorme. Elle se déguise en homme (par une résolution généreuse, mais nullement imitable), sort de son logis et se présente à un monastère, distant environ de six lieues d'Alexandrie.

L'Abbé et les Religieux, pour éprouver sa constance, la rebutèrent d'abord et la laissèrent toute la nuit à leur porte, exposée aux incommodités de l'air et à la fureur des bêtes sauvages.

Théodore ne trouvait rien de difficile dans la vue de son crime. Elle fit tant d'instances que, sur la pensée que ce fût un homme, on la reçut, mais avec de très rudes conditions.

On lui lut les Règles qu'elle devait observer. On l'avertit qu'elle obéirait et servirait tous les Religieux, et serait occupée aux moindres offices et aux plus vils exercices ; qu'elle aurait soin de tenir la maison nette, et qu'elle ferait toutes les autres actions pénibles qui seraient nécessaires dans les occurrences, tant au dedans qu'au dehors du monastère ; que toutes ces occupations ne l'exempteraient nullement des jeûnes et des saints exercices de sa Religion.

Ce qui eût rebuté une autre, c'est ce qui anima notre pénitente. Théodore accepta avec joie et allégresse toutes

ces conditions onéreuses, dans la considération qu'elles lui étaient une belle occasion de satisfaire, sans aucune crainte de vanité, à la justice divine qu'elle avait irritée.

Elle mit donc la main à l'œuvre et s'occupa avec tant de chaleur, de charité et d'humilité en toutes ses fonctions domestiques, que chacun l'admirait et l'affectionnait. Elle fut huit ans entiers à arroser les herbes du jardin, à moudre et à broyer avec un pilon le blé nécessaire pour faire du pain à tout le monastère. Elle avait aussi le soin de faire cuire les herbes, et de les accommoder à la cuisine, pour tous les Religieux qui en mangeaient. Outre cela, on l'occupait à divers messages et à d'autres exercices laborieux.

La ferveur de notre Théodore fut si embrasée, et son courage si fort et si généreux, qu'elle ne se contenta pas des rigueurs et des austérités de sa Règle, elle y en ajouta beaucoup de nouvelles. Elle portait sans cesse un rude cilice sur ses épaules, et nonobstant ses grands travaux, ne mangeait qu'une fois la semaine.

Le serpent infernal ne put voir sans envie une si haute vertu. Il jeta de son venin dans le cœur de certains Religieux qui, piqués de jalousie, se résolurent à l'exposer aux bêtes farouches du désert. Ils feignent une pressante nécessité, et à l'insu de leur Abbé, l'envoient pendant la nuit à un autre Monastère pour y porter des lettres, sur la connaissance que ce chemin était infesté de plusieurs animaux cruels et carnassiers. Théodore ferme les yeux à tous les dangers, et au seul nom de l'obéissance vole où l'on désirait. Une bête féroce la rencontra ; mais au lieu de lui nuire, elle la conduisit, comme un animal domestique, au monastère qu'elle cherchait. A l'abord, cette furieuse bête se rua sur le portier et le blessa grièvement. La Sainte y court, met de l'huile sur la plaie, y fait le signe de la croix, et la guérit soudainement ; ce qui augmenta beaucoup l'estime de sa vertu dans tout le pays.

Une autre fois, elle fut envoyée à un lac où un croco-

dile d'une énorme grandeur dévorait tous ceux qui s'en approchaient. Cette sainte pénitente, dans la confiance qu'elle avait en l'obéissance, et dans le désir de souffrir pour ses péchés, s'y transporta sans réplique. A l'approche de Théodore le crocodile se présente, l'emporte sur son dos et la promène sur le lac. Mais enfin il la remit au bord, où elle puisa de l'eau, et la porta saine et sauve dans son monastère, à l'admiration de tous ceux qui l'aperçurent. Cela fait, le crocodile mourut, et par sa mort affranchit le pays d'une terreur continuelle.

Le démon crevait de dépit de voir Théodore non seulement échappée de ses mains, mais aussi très illustre en toutes les vertus. Il l'attaque puissamment par des spectres, et la menace de lui livrer de furieux assauts et de la persécuter à outrance, si elle n'abandonnait une manière de vie dont il avait une si grande horreur.

IV. La Sainte se moqua de ses bravades. Mais le malin esprit inspira à une méchante fille d'apporter son enfant au Monastère, et de dire que Théodore en était le père et qu'il lui avait ravi son honneur.

L'Abbé et les Religieux furent fort étonnés et fort confus de cette accusation, qui était si contraire à l'éminente vertu de Théodore, et si infâme pour toute leur maison. Ils l'interrogent pour savoir la vérité du fait. Elle, mue du désir de satisfaire à son crime commis dans le siècle et d'être bafouée de chacun, se tut et prit l'enfant pour le nourrir.

L'Abbé se mit alors dans une telle colère, qu'il la chassa au même moment de son Monastère, comme une hypocrite et une perdue. Théodore ne perdit point courage à un si sanglant affront. Elle se bâtit une petite cabane à la porte de cette maison de Dieu, pour être montrée au doigt par moquerie et être l'opprobre de tous les passants. Elle demeura sept ans entiers dans ce douloureux état, nourrissant son enfant de lait de chèvres et de brebis, et ne vivant que d'herbes et de racines avec un peu d'eau.

Les démons enrageaient à la vue d'une patience et d'une humilité si héroïques. Ils lui apparaissaient tantôt sous la figure de son mari affligé, qui l'invitait à s'affranchir de tant de misères et à retourner aux délices que sa naissance et ses richesses lui offraient, tantôt sous la forme de soldats et de bêtes farouches, qui s'efforçaient de l'épouvanter, et quelquefois sous d'autres figures effroyables, pour la troubler en ses oraisons et en ses actions.

Une fois entre autres, ils la battirent tant qu'ils la laissèrent pour morte. Des bergers en avertirent les Religieux pour l'enterrer. Mais elle revint à elle et eut recours à l'oraison, afin d'obtenir des forces et de la constance.

Enfin, l'Abbé et les Religieux, émus d'une si héroïque vertu, la remirent dans leur couvent par compassion. Mais ils l'enfermèrent avec son enfant dans une cellule séparée de la communauté. Elle y demeura deux ans, au bout desquels des Religieux l'entendirent exhorter cet enfant à la vertu, et lui dire : Mon fils, la fin de ma vie s'approche. Je te recommande à Celui qui, étant au Ciel, est le Père de tous les orphelins sur la terre. En quelque lieu que tu sois, ou dedans ou dehors de ce monastère, tiens pour tes frères tous les Religieux qui y seront. Ne souhaite jamais l'honneur et l'applaudissement des hommes, mais l'amour et l'affection de ton Dieu. C'est une chose plus utile d'être méprisé et déshonoré par les hommes, et d'endurer des affronts, des calomnies et diverses afflictions, que de vivre à son aise sur cette terre et de souffrir de cruels tourments dans les enfers. Fuis le sommeil, tant que tes forces le permettront. Tiens-toi dans une grande modération dans ta nourriture et dans tes habits. Aime d'être repris et corrigé de tous. Sois assidu en l'oraison. Ne manque point au service divin. Ne parle jamais mal de personne. Dans les persécutions et dans toutes les traverses qui t'arriveront, jette tes yeux, ton cœur et ta confiance au Ciel, et méprise les brocards et les moqueries de la terre. Prie pour ceux qui te feront du mal. Désire plu-

tôt les pleurs que les consolations. Visite les malades. Sois serviable à tous. Dans tes tentations, recours à la prière et demande à Dieu des grâces pour obtenir la victoire.

V. L'Abbé, averti de ce qui se passait, vint dans la cellule de Théodore pour voir en quel état elle était. La trouvant proche de son décès, il la confessa et la fortifia par le saint viatique du précieux Corps de notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ. Cette sainte pénitente l'ayant reçu avec une très grande révérence et avec une très profonde humilité, lui rendit son esprit bientôt après.

La même nuit, l'Abbé eut une révélation que Théodore était au Ciel, ornée d'une très grande gloire, et que sa pénitence si extraordinaire avait été très agréable à Dieu. Il en avertit ses Religieux et les mena à la cellule où était le corps. Ils connurent alors que c'était une femme ; ce qui les surprit merveilleusement et les ravit en admiration de sa patience dans une calomnie si atroce, si difficile à supporter et si facile à convaincre de fausseté. Tout le pays accourut à cette nouvelle ; et l'Abbé fit venir les accusateurs de Théodore, pour reconnaître leur imposture, et pour prendre l'enfant qu'ils avaient malicieusement imposé à cette Sainte.

Son mari, qui vivait dans une continuelle tristesse, fut averti par un Ange que sa femme était décédée dans ce monastère. Il y vint promptement, et après avoir admiré ses vertus, fit tant d'instances qu'il obtint l'habit de religieux et la permission de demeurer tout le reste de sa vie où sa chère Théodore s'était acquis tant de mérites et tant de gloire. Il imita ses austérités et parvint à la même couronne.

L'enfant que Théodore avait élevé si soigneusement dans la crainte de Dieu, fut aussi religieux au monastère, et y fit de si grands progrès dans la vertu, qu'il en fut Abbé. Nous ne manquons pas de péchés. Efforçons-nous d'avoir le courage d'en faire pénitence ; et Dieu nous recevra à bras ouverts, comme il a reçu cette sainte âme. Méta-

phraste, Surius et plusieurs autres ont écrit sa Vie. Faisons-y deux ou trois réflexions pour notre avancement spirituel.

RÉFLEXIONS.

1. Il n'est point de vertu si inébranlable dans le siècle, qui ne soit exposée à plusieurs dangers de tomber.

2. La femme qui se veut conserver dans la pureté et dans l'innocence, doit éviter la fréquente conversation avec les hommes.

3. Souvent une faute notable est l'occasion d'une plus haute vertu que si l'on ne fût point tombé.

4. Qui peut supporter une calomnie s'élève facilement à une perfection très admirable.

5. Dieu ne laisse jamais ses serviteurs dans l'infamie, mais il tire leur plus illustre gloire de leurs plus ignominieux abaissements.

CHAPITRE IV.

VIE DE LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION, FONDATRICE DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

I. Sa vie dans le monde. 1° Elle veut se faire religieuse. 2° Elle se marie pour obéir à ses parents. 3° Elle se donne à Dieu plus parfaitement. 4° Elle établit les Carmélites en France. — II. Sa vie dans le cloître. 1° Faveurs merveilleuses qu'elle reçoit. 2° Son discernement des esprits. 3° Son humilité. 4° Son ardeur au travail. 5° Sa patience. 6° Sa mortification. 7° Sa pauvreté. 8° Son obéissance. — III. Sa précieuse mort.

I. La bienheureuse Marie de l'Incarnation, religieuse carmélite, naquit à Paris, l'an de Notre-Seigneur 1565, le premier jour du mois de février. Son père se nommait Nicolas Avrillot, seigneur de Champlâtreux, proche de Lusarche, Conseiller du roi et Maître ordinaire à la Chambre des Comptes à Paris; sa

mère s'appelait Demoiselle Marie Lhuillier. Tous deux étaient des plus anciennes et des plus nobles familles de cette ville capitale du royaume. Sa mère étant enceinte d'elle fit vœu à Dieu, à la Vierge et à saint Claude, de faire porter un habit blanc à son enfant, sept ans durant, et de le présenter à une église de la Sainte Vierge, s'il venait heureusement au monde.

La Mère de miséricorde voulut lui montrer qu'elle acceptait sa prière, faisant naître cette fille le jour de la Purification et lui donnant une bonne santé, contre l'ordinaire des autres enfants de cette bonne Demoiselle, qui mouraient incontinent après leur naissance.

Par suite du vœu, cette fille d'oraison fut menée à Notre-Dame de Liesse, aussitôt qu'elle eut atteint l'âge de sept ans, et son habit blanc fut donné aux pauvres.

1. Agée de douze ans environ, elle fut conduite au monastère de Longchamps, dit de l'Humilité de Notre-Dame, de l'Ordre de Sainte-Claire, proche de Paris, pour y être élevée en pension sous la conduite d'une tante. Elle commença à y goûter les choses divines, et à y jeter de si profondes racines de vertu, qu'elle conçut d'ardents désirs de se donner tout à fait à son Dieu. Elle en fut retirée au bout de trois ans. L'ardeur de l'amour de son Créateur et le zèle du salut du prochain qu'elle avait conçus, furent néanmoins si brûlants, qu'elle demanda avec chaleur d'être religieuse à l'Hôtel-Dieu de Paris, afin de joindre l'humilité et la patience à la charité dans le service des malades.

2. Ses parents fermèrent les oreilles à toutes ses prières, et ne lui voulurent pas même permettre d'entrer en aucune Religion. Se remettant donc entre les mains de Dieu, elle se soumit au joug du mariage par une pure obéissance. Monsieur Acarie, son mari, était un homme pieux et qui se plaisait à voir la dévotion dans toute sa famille ; mais il n'aimait point une si haute élévation et un si grand éloignement des compagnies. Cette pensée fut cause

qu'il exerça beaucoup la patience de sa femme, et lui rompit ses volontés en plusieurs bonnes œuvres. Elle ne s'opposa jamais à ses commandements ; mais, dans une divine prudence, elle préféra toujours la tranquillité de sa maison et l'obéissance à son mari, à toutes les impulsions intérieures, quelque violentes qu'elles fussent, et quelque apparence de piété et de la gloire de Dieu qu'il y eût ; elle jugeait sagement que ce qui est de nécessité va au-dessus de ce qui n'est que de bienséance, et que Dieu trouverait des moyens au delà de l'espérance humaine pour venir à bout de ses desseins, sans aucun trouble dans son ménage ; et l'expérience lui montra toujours que son espoir n'était pas frustré de son attente.

3. Le commencement de la hauteur des vertus où elle fut élevée vint d'un vertueux prêtre, nommé Roussel, qui lui donnant un livre spirituel lui montra au doigt cette sentence : *Trop est avare à qui Dieu ne suffit*. Elle fut alors changée d'une manière si soudaine et si extraordinaire, qu'il semblait qu'elle eût été comme pénétrée de la foudre et transformée en une autre créature. On eût dit que son âme, son cœur, son entendement, sa vue, son ouïe, sa parole, et tout le reste, eussent pris une autre nature. Cette flèche de l'amour divin, qui l'embrasa pour lors, ne s'éteignit jamais tout le reste de sa vie. Le monde lui fut une mort, et Jésus-Christ une vie très aimable. Elle ne pensait qu'à lui, et tous les soins qu'elle prenait dans la famille n'avaient nulle autre vue.

Elle était fort souvent ravie en extase, et notre Sauveur, la glorieuse Vierge et sainte Thérèse lui apparaissaient plusieurs fois. Je remarquerai seulement trois visions plus importantes.

4. Sainte Thérèse, dans la connaissance de sa haute vertu, la choisit pour être fondatrice de son Ordre en France, et lui en donna par deux fois le commandement de la part de Dieu, en lui apparaissant visiblement.

Cette entreprise trouva de grandes difficultés et coûta

bien de la peine à cette âme généreuse. Sa constance néanmoins et sa prudence firent conclure ce dessein, et l'exécutèrent heureusement. Le premier monastère fut bâti à Paris ; puis on érigea ceux de Pontoise, de Dijon, d'Amiens, de Rouen et de Tours. Notre courageuse amazone y contribua de tous ses soins, sans épargner aucun travail dans une œuvre si religieuse.

II. Sainte Thérèse lui apparut pour la troisième fois, et lui déclara qu'elle entrerait dans son Ordre en qualité de sœur converse. Son mari étant mort, elle pourvut ses fils, et ses filles se firent religieuses. Aussitôt qu'elle se vit en liberté, elle fit instance pour obtenir l'entrée dans la Religion, et en ayant l'assurance, elle fut quinze jours dans une joie si excessive, qu'elle ne pouvait contenir les larmes que cette joie lui tirait continuellement des yeux. Je ne puis dans cet abrégé vous décrire toutes ses vertus et tous les dons singuliers dont Dieu l'a ornée ; j'en toucherai quelque peu très succinctement.

1. Son oraison et son union avec Dieu étaient dans un très éminent degré. Elle était si ardente en ses ferveurs, que le Père Binet, très versé dans les communications célestes, disait que sa conversion à Dieu par le moyen de l'oraison était *in modum fulguris coruscantis,* comme un éclair plein de rayons et de splendeurs. Son visage même en devenait tout embrasé et tout lumineux. Elle était tellement transportée en Dieu durant sa prière, que fort souvent elle demeurait ravie en extase ; particulièrement lorsqu'elle entendait la Messe et qu'elle recevait le Saint Sacrement.

Un jour, elle entra dans une chapelle de Notre-Dame, sur les huit heures du matin, pour assister à ce saint Sacrifice. Elle y demeura jusqu'au soir, et y fut dans un tel ravissement qu'elle ressemblait à une personne morte, sans aucun mouvement des pieds ni des mains, et qu'elle respirait à peine. On la tira fortement pour la faire revenir. Se trouvant surprise, elle demanda si la Messe était

dite. D'où l'on voit que toute la journée s'était passée dans cet admirable transport.

Une autre fois, le Cardinal de Bérulle la vit ravie avec une telle violence que son corps fut élevé de deux ou trois pieds au-dessus de terre, et demeura quelque temps suspendu en l'air.

Notre Sauveur, Notre-Dame et sainte Thérèse la visitaient et la consolaient de temps en temps. Les Anges lui chantaient souvent des motets de musique si harmonieux, qu'ils maintenaient et augmentaient notablement la joie de son âme et le désir de servir un si bon et si charitable Seigneur.

Par un très spécial privilège, Dieu lui avait imprimé les sacrés stigmates de notre Rédempteur Jésus-Christ. De sorte qu'à certaines heures (particulièrement les vendredis, les samedis et les jours de carême), elle sentait d'extrêmes douleurs aux pieds, aux mains, au côté et en la tête, comme si on les lui eût percés. Ces sacrées marques néanmoins n'étaient point visibles, afin qu'elle se maintînt plus solidement et plus constamment dans l'humilité.

2. Elle voyait quelquefois l'état des âmes et avait un très singulier don pour le discernement des esprits. Étant encore novice, elle vit l'âme de Monsieur Acarie, son mari, parmi les Bienheureux. Elle a révélé à plusieurs personnes leurs plus secrètes pensées et les replis les plus enveloppés de leur cœur. Elle a découvert plusieurs illusions dont le démon se servait pour tromper des âmes qui s'adonnaient à la dévotion.

Ce don du discernement des esprits se remarqua, à l'admiration générale, dans l'affaire d'une fille native de Reims, nommée Nicole. Cette hypocrite avait acquis un tel crédit par ses tromperies que, sur sa parole, on ordonnait des prières et des processions publiques en diverses villes. Elle obtint même une fois que l'on fît une procession générale dans Paris. Tout le Parlement, toutes les Justices inférieures, tous les marchands et les gens de mé-

tier quittèrent leurs occupations pour cette procession. Elle déclarait des péchés secrets à diverses personnes. Elle les faisait souvenir qu'elles ne s'en étaient point confessées, et les pressait de se mettre dans la grâce de Dieu. Ses discours tenaient en apparence plus du divin que de l'humain. Les extases et les ravissements lui étaient ordinaires. Elle avait un grand nombre de visions et de révélations. Les plus illustres Seigneurs du royaume, et même hors du royaume, recouraient à elle comme à un oracle.

Un jour, elle fut visitée dans sa maladie par plusieurs docteurs et par plusieurs Religieux. Une grande lumière environna son lit alors, et au même moment on entendit une voix qui disait distinctement : *Ave soror, salvete fratres ;* c'est-à-dire, je vous salue, ma sœur ; je vous salue, mes frères. La lumière disparut, et elle se trouva parfaitement guérie. Cet événement si soudain et si inopiné laissa un merveilleux étonnement dans l'esprit de toute l'assistance.

Plusieurs autres choses tout à fait merveilleuses paraissaient en cette bigote, ce qui faisait que les plus vertueux et les plus savants l'admiraient. Les lumières divines étaient néanmoins si brillantes en l'âme de sœur Marie de l'Incarnation, qu'elle maintint toujours fortement que tout cet éclat n'était qu'une pure illusion du diable.

On lui mit en main cette fille, pour trouver quelque moyen de s'assurer de la vérité. Elle ménagea cet esprit si adroitement qu'enfin elle la surprit dans une curiosité vicieuse et dans un mensonge manifeste, et découvrit toute la fourberie. Le démon en fut si piqué, qu'une fois, comme cette Nicole était avec sa libératrice, avec quelques Pères capucins et avec d'autres personnes, on vit à l'œil une traînée de poudre à canon qui se faisait dans la chambre. Le feu y prit, et il en resta une puanteur si excessive, que chacun estima que ce maudit esprit se retirait de cette misérable créature. Et en effet, elle revint à son naturel et parut fort grossière, fort rude et fort impar-

faite. Elle se fût même faite hérétique, si un Père de la Compagnie de Jésus ne l'en eût empêchée.

L'amour de Dieu, qui brûlait le cœur de sœur Marie de l'Incarnation, ne lui permettait point de perdre de vue son Bien-Aimé. Elle le trouvait dans toutes les créatures. Par exemple, lorsqu'elle descendait au jardin, elle admirait la beauté et la variété des fleurs, la verdure des herbes, les fruits des arbres, et disait à celles qui l'accompagnaient : *Oh! que le Créateur, qui a fait cette fleur, cette herbe, ce fruit, est un puissant et un sage ouvrier! Oh! que sa Providence est admirable de s'abaisser à de si petites créatures et de les former dans une telle perfection! Ah! pourquoi aurions-nous la moindre défiance en sa bonté?*

Quelquefois une seule feuille et un petit brin d'herbe tenaient longtemps ses yeux fixes et immobiles ; puis elle s'écriait : *Oh! que notre Dieu et notre souverain Seigneur est digne d'amour! Oh! qu'il nous a aimés tendrement et sincèrement!*

3. Toutes ses élévations et toutes ses lumières ne l'éblouissaient point et ne lui faisaient nullement perdre le souvenir de sa bassesse. Elle se tenait resserrée dans son néant, par une très véritable et très profonde humilité. Elle s'occupait plus volontiers à la contemplation de ses fautes et des moyens de s'en affranchir, qu'à des vues sublimes et élevées au-dessus du commun. Elle priait Dieu avec instance de ne la point conduire par des voies extraordinaires de visions, de révélations, d'extases et de ravissements ; mais plus elle s'anéantissait en elle-même, plus Dieu la relevait au delà des autres. Elle empêchait tant qu'elle pouvait ces emportements sacrés, se distrayant par l'harmonie d'une épinette qu'elle touchait, se frottant, se pinçant et prenant même la discipline. Mais l'Esprit de Dieu était plus puissant qu'elle, et l'occupait si fortement, que dans les compagnies mêmes elle en était surprise et possédée, demeurait privée de tout sentiment et ne savait de quoi l'on avait discouru.

Dieu se plaît à converser avec les humbles ; et elle-même disait *que l'âme qui s'abaisse et aime le mépris des hommes dans la recherche de Dieu seul, au milieu du tracas et des anxiétés de cette vie, peut jouir sur la terre des consolations du Ciel.* Elle désirait avec une si ardente passion toute sorte de mépris, que jamais elle n'en laissait échapper aucune occasion. A ce dessein, elle disait très souvent ses fautes au Chapitre, ayant les larmes aux yeux et la douleur au cœur. Elle était ravie d'aise lorsqu'on les lui disait et qu'on lui en ordonnait quelques pénitences. Si elle manquait quelquefois, elle était très joyeuse que les autres y prissent garde, pour en recevoir plus de confusion. Elle disait souvent *que la véritable Religieuse doit être toujours disposée à trois choses : à mourir ; — à dire ses fautes ; — à être reprise et avertie par qui que ce soit.*

Disant adieu aux Religieuses de Longchamps, à son départ du siècle pour se faire Carmélite, elle leur dit ces paroles d'une personne vraiment désireuse de l'humilité : *Je serai la servante des servantes de Dieu en la Religion de Notre-Dame du Mont-Carmel.* Elle exécuta ce dessein dans une telle perfection, que sa plus grande ambition était de servir les moindres Religieuses de son monastère dans la condition de sœur converse, dont elle avait une si haute estime, qu'elle la préférait à toutes les charges qu'on lui eût pu donner. En prenant l'habit, elle fut tellement emportée par sa ferveur, qu'elle demeura une ou deux heures toute ravie. Et incontinent après l'élévation de cette extase, elle s'abaissa au service de la cuisine, pour apprêter le dîner des Religieuses. Autant que ses forces le lui permettaient, elle travaillait avec plaisir aux offices de la cuisine ; lorsque ses maladies l'attachaient à l'infirmerie, elle demandait des herbes pour les éplucher, afin de n'être jamais sans quelque occupation d'humilité.

Elle obtint une fois d'être l'aide de la cuisinière, et tint cela comme une singulière faveur. Les moindres et les

plus méprisés exercices étaient plus à son goût, et elle s'y portait avec une passion et une affection plus brûlantes.

Un jour, comme elle lavait les écuelles, une Religieuse eut appréhension qu'elle ne se fît mal, et le lui déclara. *Tant s'en faut,* répondit-elle : *si j'étais malade, je me guérirais dans cet exercice, j'y trouve un parfait contentement.*

4. Un de ses principes était que l'esprit de Dieu n'est point oisif, et qu'il faut apprendre à trouver Dieu dans l'action aussi bien que dans l'oraison. Elle assurait ensuite que les personnes que l'on qualifie de spirituelles, et qui ne veulent rien faire, sont plutôt charnelles que spirituelles, et que toutes leurs dévotions ne sont qu'un pur amour-propre. Elle disait aussi que la diligence est particulièrement nécessaire aux sœurs laïques, parce que leur paresse serait une source de plusieurs désordres dans une Communauté religieuse. Son assiduité au travail était si grande, que (comme le lui dit une sœur du couvent d'Amiens) elle n'eût pas eu plus d'activité quand toute la nourriture de la maison eût dépendu du labeur de ses mains.

Quelquefois elle semblait aller jusqu'à l'excès, s'attachant si longtemps à ses ouvrages qu'elle a été souvent en péril d'en perdre la vue. Chacun s'étonne comment parmi tant de maladies, et dans une si extraordinaire occupation d'esprit, elle a fait tant d'ouvrages au couvent d'Amiens. Pour ce qui regarde le service propre aux sœurs laïques, elle y était si ardente qu'elle s'offrait même avec gaieté à suppléer pour les autres en leur semaine, et s'y portait dans une telle dextérité et dans une telle ferveur de charité, qu'elle donnait de la dévotion à toutes celles qui la considéraient.

5. Sa patience dans ses fréquentes maladies et dans toutes les rencontres des offices était très remarquable. Elle eut trois fois en sa vie la cuisse rompue. Les médecins et les chirurgiens admiraient que dans ses douleurs insupportables elle ne faisait aucune plainte, et ne disait

pas la moindre parole pour soulager son cœur dans ces extrémités si pénibles.

Tous ses désirs se portaient à la croix et à la souffrance Elle disait avec une grande ferveur d'esprit : *Nous devons souvent crier à Dieu : Préparez mon cœur, Seigneur, préparez mon cœur. Mais à quoi ? A la croix, au mépris, aux angoisses, aux afflictions, à la joie, et à tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer. Préparez seulement mon cœur pour le recevoir.*

Elle priait Dieu de lui ôter toutes les joies intérieures et de la conduire par la voie des souffrances. Dieu l'exauça en partie ; car en l'espace de quinze ans, et davantage, elle endura de si cuisantes douleurs dans les assauts impétueux par lesquels Dieu l'éprouvait, et qui habituellement rejaillissaient de l'esprit au corps, qu'elle tremblait depuis les pieds jusqu'à la tête, et sentait de si étranges violences, qu'elle, qui ne criait point lorsque sa cuisse se rompait, ne pouvait s'empêcher d'en faire des plaintes amoureuses à son Bien-Aimé, quoiqu'avec une pleine et une entière résignation à sa sainte volonté. Ses souhaits ordinaires étaient d'être traitée rudement, dans la pensée qu'elle méritait bien plus de peines qu'on ne pouvait lui en faire souffrir.

6. Elle-même ne s'épargnait pas ; elle se mortifiait en toutes choses, et choisissait sans cesse ce qui était le plus contraire à la nature corrompue.

Son sentiment était que la haine de soi-même est la vertu qui fait les Saints, et que nous ne devons pas tant appliquer notre soin et notre travail à croître en l'amour de Dieu, qu'à nous exercer avec courage à nous haïr nous-mêmes; que ceci est notre ouvrage, et que le progrès dans l'amour est l'ouvrage de Dieu ; que nous aimons ce souverain Bien dans la même proportion que nous nous haïssons : cet amour et cette haine marchant toujours d'un pas égal. Dans la même pensée, elle disait avec saint Ignace que l'oraison et la mortification sont deux sœurs qui se

tiennent par la main, et qui ne se séparent jamais l'une de l'autre. Sur ce principe, elle dit un jour au Père Cotton qu'elle ne faisait nulle estime ni de l'oraison, ni de la dévotion, si elles n'aboutissent à la pratique des vertus et à l'amortissement des passions. Elle appelait une dévotion en l'air et en imagination, celle qui demeure oisive. Elle assurait de plus que la principale source des illusions pour les âmes spirituelles naît de la négligence de mortifier ses passions, et principalement de l'amour-propre, qui est l'origine de tous nos maux.

Les délices du boire et du manger lui étaient si à contre-cœur, qu'un jour, en parlant du siège de Paris, qui arriva au commencement du règne d'Henri IV, elle l'appelait un temps ou un siècle d'or, à cause que l'on ne pensait alors ni au boire ni au manger, mais seulement à l'oraison, pour obtenir l'aide du Ciel. Et elle assurait que pour elle, elle n'avait jamais trouvé de temps plus heureux et où elle eût plus de contentement. Et cependant chacun sait les extrêmes nécessités que l'on y endura.

Ce lui était une très pesante croix d'être contrainte de faire du bien à son corps, qu'elle tenait pour son plus cruel ennemi. Jamais on ne l'entendit se plaindre d'aucune viande, quelque insipide et quelque mal apprêtée qu'elle pût être. Elle mortifiait son odorat dans les hôpitaux ; et comme au commencement son cœur lui bondissait à raison de l'infection, elle se tenait longtemps auprès du lit des malades (approchant même son visage contre les ulcères), afin de triompher bientôt de cette répugnance qu'elle sentait en cette œuvre de charité.

7. La pauvreté religieuse était si fort à son goût, qu'elle désira et demanda d'être dans le plus nécessiteux monastère de tout l'Ordre. Elle avait une particulière dévotion à saint Alexis, à cause de son extrême indigence. Et son sentiment était que les Religieuses se doivent estimer plus pauvres que les mendiants mêmes qui demandent l'aumône de porte en porte ; car ceux-là peuvent disposer de ce

qu'ils ont, mais cette liberté n'est nullement permise à la Religieuse ; elle n'a que ce qu'on lui donne, et encore celui qui le lui ôterait ne lui ferait nul tort.

8. Je serais obligé d'être fort long, si je voulais m'arrêter à toutes ses vertus. Ce me sera bien assez d'ajouter un mot de son obéissance. Elle regardait sa Prieure comme son Jésus-Christ sur la terre, et lui obéissait au moindre signe de sa volonté. Elle ne se contentait jamais des congés généraux. Mais, pour une parfaite soumission, elle en demandait un spécial en tout ce qu'elle faisait, et jamais ne s'excusait en aucune chose qui lui fût ordonnée. Elle assurait qu'un simple commandement de son Supérieur ou de son directeur lui tenait lieu de toutes les raisons imaginables, et qu'il trouvait plus de force sur son esprit que n'importe quelle autre chose. Elle disait à ce propos à une de ses sœurs *que personne ne se peut dire obéissant, qui manque seulement une fois à l'obéissance ; parce que le véritable obéissant obéit en tout temps et en toutes choses, sans jamais y manquer*. Étant ravie en Dieu, elle revenait incontinent à elle au seul nom de l'obéissance, pour montrer que cette vertu était comme l'âme de son âme, et qu'elle avait un empire absolu sur tous ses mouvements. Il est vrai que j'estime beaucoup cette soumission, mais je fais bien plus d'état de ce qu'elle s'assujettissait à la moindre des sœurs laïques qui avait quelque charge sur elle, et de ce qu'elle se plaisait à être soumise, en qualité d'aide, à celle qui était de moindre considération. *Une Religieuse*, disait-elle, *doit porter en son intérieur un esprit humble, petit, soumis à tous, qui n'a point de raison, qui ne paraît rien, et qui obéit à tous.*

III. Une vie si belle ne pouvait se finir que par une mort glorieuse. Cette âme céleste entendait souvent, durant sa maladie, une musique fort mélodieuse dont les Anges la récréaient et la fortifiaient contre les démons qui s'efforçaient de l'effrayer. Quelquefois des parfums se répandaient dans sa chambre et l'embaumaient, ce qui arrivait

principalement après quelque vision ou après quelque révélation. Un jour, comme elle approchait de sa fin, Notre-Seigneur lui apparut avec sainte Thérèse, à qui il donnait une rose admirable en récompense de sa virginité et des travaux qu'elle avait endurés dans la fondation de son Ordre. Une autre fois, ce même Sauveur se montra à elle au pied de son lit, avec sa très sainte Mère. Elle eut plusieurs autres visions qui lui donnèrent une certitude et un avant-goût du Paradis. Enfin, elle mourut très doucement avec de grands sentiments de piété. Cette âme choisie de Dieu, sortant du corps, apparut à la Prieure de Dieppe et l'avertit qu'elle allait au Ciel. Elle s'est montrée depuis à plusieurs Religieuses, qu'elle a fortifiées dans leurs faiblesses, réveillées dans leur assoupissement, consolées dans leurs peines intérieures, encouragées dans leurs frayeurs, qui étaient causées par les démons, excitées à l'amour des vertus, et particulièrement de l'humilité. Quelques jours après sa mort, on sentit une suave odeur dans la chambre où elle était morte, et depuis elle fut sentie dans l'église et par toute la maison, non seulement par des Religieuses, mais aussi par des personnes séculières. Et ce qui est le plus admirable, c'est que cette odeur se répandit jusqu'à des villes bien éloignées, comme on l'a connu par les Religieuses de Bourges, de Châlon-sur-Saône, de Nevers et d'ailleurs. Le plus surprenant, c'est que la Mère Agnès de Jésus eut une révélation que notre Sainte était égale en gloire dans le Ciel à sainte Thérèse. Comme elle s'étonnait de cela, on lui apprit que la virginité de sainte Thérèse avait été égalée par les grandes œuvres de charité que sœur Marie de l'Incarnation avait exercées dans le siècle. Une preuve que cette révélation n'était point fausse, c'est que sœur Agnès, étant auparavant fort affligée de sécheresses en ses oraisons, eut dès lors une merveilleuse ouverture d'esprit pour concevoir les choses célestes et pour s'y affectionner avec douceur et contentement.

Les miracles ne lui manquèrent pas. Son scapulaire, sa

robe, son manteau, ses coiffes, ses cheveux, ses lettres, et tout ce dont elle s'était servie, ont guéri plusieurs fièvres, plusieurs ulcères, plusieurs maux de tête, de dents, de cuisses, de genoux, et fait diverses faveurs à ceux qui s'en sont servis.

Il ne nous reste plus qu'à imiter ses vertus et à implorer son assistance. Elle nous aidera dans nos besoins, comme elle a aidé les autres qui l'ont invoquée. Ainsi soit-il.

RÉFLEXIONS.

1. Personne n'est si vertueux dans le siècle, qu'il ne soit plus assuré dans la Religion.

2. Il faut bien que l'état des Sœurs laïques soit très prisable, puisque Dieu y met la fondatrice d'un Ordre en France.

3. Une Religieuse fervente n'omet point le travail pour l'oraison ni pour les maladies.

LAUS DEO VIRGINIQUE MATRI.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SEPTIÈME.

LES VERTUS NÉCESSAIRES AUX FRÈRES CONVERS POUR CHAQUE OFFICE EN PARTICULIER.

SECTION PREMIÈRE.

DU SACRISTAIN.

CHAPITRE Ier. — Quatre vertus nécessaires au bon Sacristain 6
CHAPITRE II. — Le bon et fervent Sacristain peut et doit faire plusieurs actes de dévotion 15

SECTION II.

DU PORTIER.

CHAPITRE Ier. — Quatre vertus principales nécessaires au Portier religieux 31
CHAPITRE II. — Le Portier religieux doit être très charitable et très miséricordieux envers les pauvres . . . 39

SECTION III.

DE L'INFIRMIER.

CHAPITRE Ier. — L'Infirmier religieux doit avoir une charité très tendre, très forte et très constante envers les malades. 52
CHAPITRE II. — Le vertueux Infirmier doit avoir une patience héroïque en toute sorte de maladies 84

SECTION IV.

DU COUTURIER.

CHAPITRE Ier. — Quatre vertus principales du Couturier vertueux et religieux 96
CHAPITRE II. — Pensées dévotes pour fournir des discours spirituels et des oraisons jaculatoires au Couturier. . 104

SECTION V.

DU CORDONNIER.

CHAPITRE Ier. — Le Convers cordonnier doit estimer son office. 113
CHAPITRE II. — Pensées pour entretenir dans la dévotion le Cordonnier religieux 120

SECTION VI.

DE L'ACHETEUR, DU DÉPENSIER ET DU QUÊTEUR.

CHAPITRE Ier. — Vertus principalement nécessaires au vertueux Acheteur religieux. 128
CHAPITRE II. — Vertus nécessaires au vertueux Dépensier religieux 141
CHAPITRE III. — Quatre vertus nécessaires à un bon Quêteur religieux. 153

SECTION VII.

DU BOULANGER, DU CRÉDENCIER ET DU CUISINIER.

CHAPITRE Ier. — Quatre vertus nécessaires au Boulanger religieux 165
CHAPITRE II. — Quatre vertus nécessaires au bon Crédencier religieux. 182
CHAPITRE III. — Cinq vertus nécessaires au bon Cuisinier religieux 193

SECTION VIII.

DE LA RÉCEPTION DES PÈLERINS.

CHAPITRE UNIQUE. — Vertus nécessaires aux Frères convers pour la réception des Pèlerins. 219

SECTION IX.

DU CHARPENTIER, DU MENUISIER ET DU MAÇON.

CHAPITRE Ier. — Vertus propres au Charpentier, au Menuisier et au Maçon 240
CHAPITRE II. — Considérations pour maintenir en dévotion les Maçons, les Menuisiers, les Charpentiers . . 255

SECTION X.

DU JARDINIER, DU LABOUREUR, DU VIGNERON ET DU BERGER.

CHAPITRE Ier. — Vertus nécessaires au bon Jardinier religieux 263
CHAPITRE II. — Vertus nécessaires au bon Laboureur religieux 281
CHAPITRE III. — Vertus nécessaires au bon Vigneron religieux 308
CHAPITRE IV. — Vertus nécessaires au bon Berger religieux. 326

LIVRE HUITIÈME.

MATIÈRES SPIRITUELLES POUR LA CONVERSATION, PROPRES A TOUS LES RELIGIEUX ET RELIGIEUSES.

SECTION PREMIÈRE.

COMMENT LE FRÈRE CONVERS DOIT CONVERSER AVEC LES SERVITEURS DE SON MONASTÈRE.

CHAPITRE Ier. — Le Religieux doit inspirer à ses Serviteurs une grande estime de leur vocation 348

CHAPITRE II. — Par quels moyens les Serviteurs peuvent être facilement de grands Saints 353
CHAPITRE III. — Par quels moyens un Serviteur doit nourrir et augmenter en son cœur l'amour de Dieu . . . 355
CHAPITRE IV. — Les Serviteurs doivent exceller en l'amour du prochain, surtout en celui de leur maître et de leurs compagnons 359

SECTION II.

COMMENT LE RELIGIEUX CONVERS DOIT CONVERSER AVEC LES LABOUREURS, LES VIGNERONS ET LES ARTISANS.

CHAPITRE Ier. — Les Laboureurs, les Vignerons et les Artisans ont de grands avantages pour arriver à la perfection 368
CHAPITRE II. — Les Laboureurs, les Vignerons et les Artisans doivent exercer la charité envers le prochain . 372
CHAPITRE III. — La charité dans la famille. 382

SECTION III.

COMMENT UN RELIGIEUX QUI N'EST POINT PRÊTRE DOIT CONVERSER AVEC LES ENFANTS.

CHAPITRE Ier. — Il faut s'efforcer d'inspirer à un jeune écolier un ardent désir de garder son innocence baptismale 402
CHAPITRE II. — Il faut imprimer aux enfants le désir de la perfection 407
CHAPITRE III. — Il faut exciter les enfants à un ardent désir d'être savant 410
CHAPITRE IV. — Comment l'écolier se doit comporter envers ses maîtres et envers ses compagnons. 418
CHAPITRE V. — Comment le bon écolier doit se comporter envers ses parents et envers les autres dans son logis . 426
CHAPITRE VI. — Les jeunes enfants doivent lire de bons livres et rejeter les mauvais. 430
CHAPITRE VII. — Il faut surtout exhorter les enfants à la piété dans l'église 432
CHAPITRE VIII. — Comment le Religieux qui n'est point prêtre se comporte envers un enfant qui choisit un état de vie 437

SECTION IV.

COMMENT LE RELIGIEUX QUI N'EST PAS PRÊTRE DOIT CONVERSER AVEC LES SOLDATS.

CHAPITRE Ier. — Le Soldat généreux doit faire profession publique de ne point vouloir être esclave du péché . 444
CHAPITRE II. — Le Soldat généreux doit fuir les blasphèmes. 448
CHAPITRE III. — Le Soldat généreux doit éviter les jurements et les imprécations. 451
CHAPITRE IV. — Comment le Soldat généreux doit fuir l'ivrognerie comme un vice lâche et infâme 457

LIVRE NEUVIEME.

ABRÉGÉ DE LA VIE DE PLUSIEURS RELIGIEUX ET RELIGIEUSES CONVERS QUI ONT EXCELLÉ EN SAINTETÉ.

SECTION PREMIÈRE.

ABRÉGÉ DE LA VIE DE QUELQUES FRÈRES CONVERS.

CHAPITRE Ier. — Cinq vertus principales des Frères convers des Chartreux. 462
CHAPITRE II. — La vie de saint Anastase, frère lai et martyr en Perse, de l'Ordre des Carmes 469
CHAPITRE III. — La vie du Bienheureux Jacques l'Allemand, Frère convers de l'Ordre de Saint-Dominique. 473
CHAPITRE IV. — La vie de saint Gilles, compagnon de saint François 479
CHAPITRE V. — La vie de saint Félix de Cantalice, Frère laïque capucin 485
CHAPITRE VI. — La vie de Jean Kessel, Frère laïque de l'Ordre de Saint-Augustin 492
CHAPITRE VII. — La vie de François de l'Enfant-Jésus, Frère convers de l'Ordre des Carmes 499
CHAPITRE VIII. — La vie du Frère Jacopon de l'Ordre de Saint-François 508

CHAPITRE IX. — La vie de François du Jardin, Frère coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus. 516
CHAPITRE X. — La vie de Frère Jean Ximenès, Coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus 527
CHAPITRE XI. — La vie de Simon Bucheri, Coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus 535
CHAPITRE XII. — La vie de saint Alphonse Rodriguez, Coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus. . . . 545
CHAPITRE XIII. — La vie de Goez, Coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus 552

SECTION II.

ABRÉGÉ DES VIES DE QUELQUES RELIGIEUSES CONVERSES EXCELLENTES EN SAINTETÉ.

CHAPITRE Ier. — La vie de la Bienheureuse Véronique, Sœur converse de l'Ordre de Saint-Augustin. . . . 562
CHAPITRE II. — La vie de la Bienheureuse Oringe ou Chrétienne 571
CHAPITRE III. — La vie de sainte Théodore d'Alexandrie . 576
CHAPITRE IV. — La vie de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, fondatrice de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. 582

Imp. Notre-Dame des Prés. — Ern. Duquat, directeur.
Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais).

244.34
L792
44131
LE BLANC, THOMAS, S. J.
AUTHOR Le Saint Travail des Mains ou La Manière de Gagner le Ciel
TITLE Tome III

DATE LOANED	BORROWER'S NAME
	STORAGE - CBPL

44131